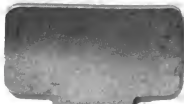

NAZIONALE
8
19 — I
21
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
ROMA



MELANGE
DE
SERMONS,

Prononcez par

IEAN DAILLE',

A Charenton *prés de* Paris , *en divers temps, & ſur differens ſujets.*

PREMIERE PARTIE.

Seconde EDITION, reveuë & corrigée par l'AVTEVR.





A GENEVE,

Pour Iean Ant. & Samuel De Tournes.

M. DC. LXVI.





A

MONSIEVR

FRANCOIS D'AERSSEN,

DE SOMMELSDYCK:

Seigneur de LA PLATTE.



ONSIEVR,

Ces Sermons ont eu l'honneur de voyager en votre compagnie, & ſous la faveur de vos paſſeports; mais dans un eſtat bien different de celuy,où vous les voyez maintenant. Car ce ſont ces meſmes papiers, que je vous preſentay enveloppez dans un pacquet, & dont vous euſtes la bonté de vous charger a ma priere, lors que vous

partistes de Paris pour la Hollande. I'ay creu estre obligè de les remettre entre vos mains avant que de les communiquer a d'autres ; pour vous remercier tres-humblement de la faveur, que vous leur avez faite de les porter dans un pays, qui bien qu'estranger a leur égard a eu ou la courtoisie, ou la charitè de leur donner une robbe neuve, & une forme plus honeste & plus agreable, que n'étoit celle, qu'ils emporterent de chez moy. Il est vray, que les Libraires des lieux, où ils sont nais en avoyent déja fait paroistre une partie en public ; mais separément & en divers temps, & le plus souvent un a un, selon que la devotion des personnes, qui les avoyent entendus, en desiroit la lecture. Ie les ay rassemblez & y en ay ajoûtè quelque nombre d'autres, qui n'avoient pas encore veu le jour, pour contenter l'Imprimeur, & en former un corps de la taille, qu'il l'a voulu; sans suyvre en leur disposition autre ordre, que celuy du temps, auquel ils ont étè prononcez ; Encore ne say-je si je l'ay bien observè par tout. Le tître de *Melange*, que je leur ay donnè, avouë cette confusion des l'entrée du livre, & en demande le pardon, qu'il sera mal-aisè de luy refuser a

moins

moins que d'estre trop severe, puis qu'il confesse sa faute. Et comme les gouts des hommes sont fort differents, il s'en pourra mesme treuver, qui bien loin de s'en plaindre, me sauront grè de ce desordre. Mais quelque avanture que puisse avoir cet ouvrage, je la supporteray aisément MONSIEVR, pourveu que vous approuviez le don, que je vous en fais. Outre la faveur que vous luy avez faite de le mettre entre les mains de ceux, qui l'ont publiè, l'honneur que je porte & a votre nom, & a votre personne m'oblige beaucoup plus encore a vous rendre ce devoir. Car pour votre nom, il y a déja pres de quarante ans, que feu Monsieur D'AERSSEN votre grand-Pere, m'en donna tout ensemble & la connoissance & le respect, quand j'eus le bonheur de me rencontrer a Venise au temps, qu'il y vint en Ambassade extraordinaire, & d'ouïr mesme avec admiration les graves & charmans discours, avec lesquels il ravit a sa premiere audience publique le Serenissime Duc Priuli, & tout l'auguste Senat de cette ancienne & illustre Republique. Ce Grand-homme, l'un des plus éclairez Politiques de son siecle, me fit deslors l'honneur de me voir de bon

œil ; & depuis me continua a toutes occasions la mesme faveur, & en sa maison a la Haye, & en cette ville, quand il y fut envoyè Ambassadeur extraordinaire avec feu Monsieur de Wosbergue, prés du feu Roy de glorieuse memoire. Monsieur votre Pere, heritier de sa courtoisie, aussi-bien que de son merite, m'a aussi fait part de ses bonnes graces, & a mesme quelques fois daignè me le témoigner par ses lettres. Pour vous MONSIEVR, le sejour que vous avez fait a deux diverses fois en cette ville, m'a donnè l'occasion & le moyen de connoistre les belles qualitez, que Dieu a ajoustées a votre heureuse naissance. Pendant que vous avez étè au milieu de nous, la douceur & l'honestetè de votre conversation, vous y rendoit aimable a notre grand monde, & votre assiduitè dans nos saintes assemblées avecque la puretè de vos meurs, edifioit toute notre Eglise. Cette marque de votre pietè, avec d'autres plus particulieres encore, que j'en ay veuës dans les entretiens, dont vous m'avez souvent favorisè, a redoublè l'estime & l'honneur, que je dois a votre qualitè, & m'a conviè a vous en rendre ce témoignage en public, me faisant esperer, que la lecture de ces

sermons,

ſermons,que je vous addreſſe, ne vous ſera pas deſagreable.Ie ſeray ravi, s'ils peuvent contribuer quelque choſe a vous affermir de plus en plus dans l'amour de la veritè ſainte,que Dieu vous a fait la grace de ſuccer avecque le lait. C'eſt,Monſieur, le ſeul treſor, capable de vous rendre vrayement heureux. Vous avez veu dans les longs voyages, que vous avez déja faits, tout ce que les nations les plus polies de noſtre Europe poſſedent de plus beau & de plus éclatant; & cette connoiſſance vous a ſans doute appris la vanité de ce monde,& plénement juſtifié la verité de ce qu'en dit noſtre S. Paul,que c'eſt *une figure,qui paſſe*; une peinture belle & agreable au dehors,vuide & creuſe au dedans, & qui encore s'envole ſi viſte, qu'elle échappe a nos ſens, avant que nous ayons eu le loiſir de la regarder. Dans cette fuite du temps, & dans l'agitation, où roulent toutes les choſes humaines,nous ne voyons rien de ferme,ni de ſolide. Cette qualitè n'appartient,qu'aux biẽs, que Ieſus le Pere d'eternité,nous preſente dans ſon Evangile. Il n'y a que luy,qui donne ce qu'il promet, & qui rende heureux ceux qui le ſervent, mettant ſa paix dans leurs conſciences & dans leurs affections,&

les conduisant fidelement a la jouïssance de l'immortalitè, la seule chose, qui fait cette felicitè, que tous les hommes desirent naturellement, jusques a ceux-là mesmes, qui ne la connoissent que confusément. Benissez Dieu MONSIEVR, de ce qu'il vous a elevé le cœur des vostre enfance a une si haute esperance, vous faisant naistre dans sa vraye Eglise, la depositaire fidele de ses promesses, & de ses oracles. Contez cette faveur pour la plus grande de celles, que vous avez receuës de sa bontè, & possedez avec contentement d'esprit cette bonne part, qu'il vous a fait choisir, & qui ne vous sera jamais ostée. Portez constamment & gayement le doux & salutaire joug de sa discipline celeste, & ayez tousjours sa volontè devát les yeux dans tous les employs, où vostre naissance & les loyx de vostre Etat vous appelleront cy-apres. Que le Nom du Seigneur soit le motif & la mesure, & en un mot, l'ame de tous les services, que vous rendez aux hommes. Continuant ainsi vostre course sainte; il vous donnera sans doute selon l'immuable veritè de sa parole, les biens de la vie presente, & de celle qui est a venir. Ie prie de tout mon cœur ce souverain Auteur de toute bonne

donation,

donation, qu'il vous addresse par la lumiere de sõ Esprit, & vous fasse prosperer en toutes vos voyes; & qu'aprés les belles & agreables fleurs de sa grace, dont nous avons veu vostre jeunesse richement parée, il daigne aussi couronner les autres saisons de vostre vie, chacune en son rang, des plus precieuses benedictions du ciel & de la terre, à sa gloire, a vostre loüange, & a la commune joye de Monsieur vostre Pere & de vostre chere Partie. A ces bons & legitimes souhaits, j'aioute seulement une tres-humble supplication, qu'il vous plaise de me continuër l'honneur de vostre amitiè, avec une protestation sincere de demeurer inviolablement,

MONSIEVR,

De Paris, *le* 15. *d'Octobre* 1657.

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,

DAILLE'.

TABLE

Des SERMONS contenus au Premier VOLVME.

SER-



SERMON PREMIER * *Prononcé le 20. Iuillet 1631.*

De la Vocation à la Foy & au Salut.

ROMAINS IX. 16.

Ce n'est point donc ni du voulant, ni du courant : mais de Dieu qui fait misericorde.



YANT aujourduy à soûtenir les droits de l'Esprit contre la chair, de la grace de Dieu, contre la nature de l'homme ; nous vous prions des l'entrée, Mes Freres, d'y apporter une grande & singuliere attention. Car c'est une cause celebre en l'Eglise de Iesus-Christ souvent remuée, & souvent jugée : mais non encore vuidée à pur & à plein ; la passion de nos parties adverses revenant toûjours par divers moyens artificieux a ses

premieres intentions. Vous y avez d'autre part un notable intereſt, & pour vôtre honneur & pour vôtre ſeuretè. Pour voſtre honneur; Car ce vous eſt beaucoup plus de gloire d'eſtre créez de la main d'un Dieu, comme l'enſeigne l'Eſprit, que formez par la vertu de l'homme, comme le conteſte la chair. Pour votre ſeuretè auſſi; puis que votre ſalut ſera beaucoup plus aſſeurè, dependant du bon plaiſir de Dieu qui eſt ferme & immuable, que de la volontè de l'homme, qui eſt la legeretè & l'inconſtance meſme. Or ſi jamais il a étè donnè arreſt clair & formel ſur cette cauſe, c'eſt ſans difficulté, Mes Freres, celuy que nous venons de lire en ce texte de Saint Paul, conceu en termes ſi precis, qu'il auroit pour toûjours fermè la bouche aux Adverſaires, s'il y avoit choſe au monde capable d'arreſter leur chicaneuſe humeur. Car ce S. Apotre, ayant entrepris cette matiere pour les occaſions, qui vous ont étè autrefois repreſentées, & ayant alleguè l'oracle du Seigneur a Moïſe, *I'auray mercy de celuy dont j'auray mercy*, & feray *miſericorde a celuy a qui je* feray *miſericorde*, en tire maintenant

tenant ceste conclusion, *Ce n'est point donc ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde*, abbatant par ces divines paroles, comme avec un grand coup de foudre, toutes les pretenduës forces de l'homme, & tout ce qu'il presume de contribuer a l'œuvre de sa regeneration, pour en rendre la gloire entiere a la misericorde de Dieu, a laquelle seule elle appartient en effet. Pour vous en donner une pleine intelligence, nous expliquerons premierement les paroles de ce texte: Puis nous en proposerons, & defendrons le sens, s'il plaist au Seigneur de nous assister de ce mesme Esprit, pour la gloire duquel nous combatons, defendant la grace & l'efficace de ses dons contre les calomnies de la chair. L'Apotre, comme vous voyez, oppose la misericorde de Dieu a la volontè & a la course de l'hôme, *Ce n'est point donc ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde. Par la volontè & la course*, il entend toutes les bonnes, & saintes actions, interieures, & exterieures, qui peuvent estre considerées en l'homme. Car vous sçavez, que c'est chose a luy assez familiere de comparer le dessein

d'un fidele a une course, où ayant devant les yeus la faveur & remuneration de Dieu, comme un prix, il fait ses efforts pour l'obtenir, avançant, & aux desirs adjoutant les effets, desployant les puissances de son esprit & de son corps en bonnes actions, qui sont comme autant de pas qu'il fait en cette carriere
1. Cor. 9. 24. pour approcher de son but. *Courez* (dit-il en quelque endroit) *tellement que vous*
2. Tim. 4. 7. *emportiez le prix*; Et ailleurs, *I'ay* (dit-il) *achevé ma course*, nommant ainsi la suitte & le progrés de l'œuvre de son ministere. Et derechef en un autre lieu plus clairement. *Ie ne fay cas de rien, & ma vie*
Actes 20. 24. *ne m'est point precieuse, moyennant qu'avec joye j'acheve ma course, & le ministere, que j'ay receu du Seigneur Iesus.* Et en l'Epistre aux Galates il dit en mesme sens, qu'il cófera son Evangile avec les principaux
Gal. 2. 2. des Apotres, *afin qu'en quelque sorte il ne courust en vain*, c'est a dire, afin que le soin, qu'il prenoit de prescher l'Evangile, ne fust inutile a ceux auxquels il le preschoit, pour l'opinion qu'ils pouvoyét avoir, qu'il ne fust pas conforme a celuy des premiers Apotres. L'homme a deux sortes de mouvemens en la pieté. Car ayant

ayant conçeu en son esprit l'excellence & l'utilitè de la vertu, & jugeant que celuy seroit du bon-heur de s'y adonner, il souhaite premierement d'en pouvoir embrasser l'estude, & de devenir vertueux pour estre heureux en suite. Mais il arrive souvent, que ceste premiere pointe de bonne volontè se rebouche aux difficultez, qu'elle rencontre en l'execution de ce sien souhait. Car l'homme voyant, que pour s'adonner serieusement a la pietè, il luy faut renoncer aux plaisirs de sa chair, & se priver de la possession de plusieurs choses, qu'il ayme passionnément, il en demeure là, & sans passer outre se contente de souhaiter la pietè dans le secret de son cœur, soûpirant quelquefois apres ceste excellente beautè, sans en rechercher plus avant la jouïssance, pour l'impossibilitè qu'il y pense voir. Telle est l'affection de ceux, que l'on nomme aujoud'huy *Nicodemites*, qui reconoissant bien en eux mesmes la veritè de l'Evangile, & ses avantages au dessus de la superstition, voudroyent bien en faire profession, & la feroyent si la possession des honneurs & des autres biens mondains, qu'ils veulent retenir a quelque

quelque prix que ce soit, pouvoit compâtir avec elle;& en general telle est la disposition de tous ceux, qui ont receu quelque atteinte de la beautè de la vertu, & de l'honnestetè; mais non profonde jusques là, que de les faire resoudre a quitter pour son service les delices de la voluptè, ou les contentemens que leur donnent les autres vices; de tous lesquels on peut dire avec raison ce que disoit tres-elegamment le Prophete sur un
Esaïe 37. 3. autre sujet, *Ce sont enfans venus jusqu'à l'ouverture de la matrice; mais il n'y a point de force pour enfanter.* L'autre mouvement de l'homme en la pietè, est quand il en embrasse reellemét l'estude, lors que jugeant non seulement en general, que c'est une belle & heureuse chose, mais encore en particulier qu'elle luy est beaucoup plus utile & plus necessaire, que toutes les autres, il se resout a la suivre. Car alors son cœur s'y attache, non avec un souhait vain & leger, mais avec une ferme & arrestée volonté, qui donne en suitte le branle a toutes les puissances de sa nature pour s'adonner aux actions convenables a la pietè, employant son intelligence a une exacte considera-

consideration de la discipline, qui nous l'enseigne, bridant & retenant les affections, & inclinations, qui y sont contraires, composant sa vie entiere a la sanctification. I'estime donc que l'Apotre signifie en cet endroit l'un & l'autre de ces mouvemens; le premier par le mot de *vouloir*; le second par celuy de *courir*. C'est cela mesme qu'il appelle ailleurs *le vouloir* & *le parfaire*. Car il entend par ce *vouloir*, qu'il dit en l'un & en l'autre de ces passages, le simple souhait & desir, que l'on a d'obeïr a Dieu, & de le servir; & par ceste autre action, qu'il appelle *courir* en ce lieu, & *parfaire* en l'autre, il entend une volontè formée, &, comme l'on dit dans les escoles, *determinée*, d'embrasser le service de Dieu. Car c'est en cette volontè-là que consiste la pietè, qui n'est pas comme les autres arts, qui requierent necessairement l'employ de certaines choses exterieures pour leurs operations, n'estant pas possible qu'un peintre par exemple, quelque volontè qu'il en ait, travaille de son mestier, s'il n'a un pinceau & des couleurs. En la pietè chacun peut autant, qu'il veut. Le courir & le parfaire s'estend precise-

Philip.2.13.

ment a l'égal de la volontè. Si l'homme n'a que le desir, sa pietè n'est qu'en esperance. S'il a une volontè formée ; sa pietè est des-là en effect ; & quoy qu'il n'ait ni biens pour donner l'aumosne, ni langue pour prononcer les choses saintes, ni yeux pour les lire, ni pieds ni jambes pour marcher, si est-ce que des-lors il court dans les voyes de Dieu. Car pour y marcher est necessaire, non le corps, mais le cœur, qui meut & emporte le corps avec soy, quand il s'en peut servir; mais ne laisse pas de faire son affaire & de courir a part soy, quand une necessitè involontaire luy oste ou la possession, ou l'usage de son corps. L'Apotre proteste donc que ce n'est ni l'un, ni l'autre de ces mouvemens, ni le vouloir ni le courir, ni le desir, ni le parfaire de l'homme qui soit cause de sa vocation au salut. Mais il adjouste, que le *tout vient de Dieu faisant misericorde*. Chacun conoist assez que la misericorde de Dieu est la bonne volontè qu'il a pour les hommes, depuis qu'ils sont miserables; c'est a dire depuis que par leur pechè ils ont perdu l'heureuse condition où il les avoit crées. Mais comme cette volontè

volonté eſt tres-libre en Dieu, procedant de ſa ſeule bontè, & non d'aucune raiſon qui l'oblige neceſſairement a avoir pitiè des hommes, auſſi ſes effets ſont tres-differens envers eux, eſtant clair que la miſericorde qu'il fait aux uns eſt plus grande, que celle dont il uſe envers les autres: d'où vient qu'encores que tous les biens, qu'il fait aux hommes, quels qu'ils ſoyent, puiſſent eſtre appellez ſes miſericordes, neanmoins l'Eſcriture le plus ſouvent n'entend ſous ce mot que la gratuitè de Dieu envers ceux, qui reçoivent le ſalut eternel de ſa main. Encore y a-t'il a diſtinguer en cet endroit. Car ce ſalut conſiſtant en pluſieurs parties, que nous recevons les unes apres les autres, quand Dieu nous en donne quelcune, il uſe toûjours de miſericorde. Car quand il appelle le pecheur de l'eſtat où il eſt naturellemẽt, c'eſt *miſericorde*; & quand il le juſtifie en luy remettant ſes fautes, c'eſt encore *miſericorde*; & quand il le conſole par ſon Eſprit, c'eſt une troiſieſme *miſericorde*; & quand enfin il le glorifie luy donnant la bien-heureuſe immortalité au dernier jour, c'eſt encore une miſericorde; teſmoin

2.Tim. 1. 18. moin l'Apotre, *Le Seigneur*(dit-il) *doint à Onesiphore de trouver misericorde envers le Seigneur en cette journée là:* montrant evidemment par ces mots, que pour obtenir la couronne au dernier jour, nous avons encore besoin de la misericorde de Dieu. Icy donc l'Apotre parle non de la seconde misericorde de Dieu par laquelle il justifie le croyant, ni de la troisiesme par laquelle il console ceus qu'il a justifiez, ni de la derniere par laquelle il glorifie ceux qui ont combatu le bon combat, mais de la premiere precisément, par laquelle il appelle l'homme a la participation de sa grace. Et qu'ainsi soit, il paroist evidemment par le verset dix-huictiesme, *Dieu*, dit-il *fait misericorde a celuy qu'il veut ; & endurcit celuy, qu'il veut.* Où vous voyez qu'il oppose *faire misericorde* non a *condamner*, mais a *endurcir*; signe evidét que la misericorde dont il parle est le contraire de ce que fait nostre Seigneur, quand il endurcit le pecheur, c'est a dire quand il le delaisse a lui mesme sans l'amollir, comme il pourroit s'il vouloit ; que par consequent cette misericorde n'est autre chose, que la vocation de Dieu par laquelle il

il amollit un pecheur,luy oſtant par l'efficace de ſon Eſprit ce cœur de pierre qu'il avoit auparauant : ce qu'il faut ſoigneuſement remarquer pour bien diſtinguer la miſericorde dont Dieu uſe alors envers nous d'avec les autres miſericordes, qu'il deſploye puis apres ſur nous. Car quant aux autres, elles requierent & preſuppoſent certaines conditions en nous ; comme la miſericorde par laquelle il nous juſtifie y preſuppoſe la foy, & celle par laquelle il nous glorifie la perſeverance & la ſanctification; car il ne juſtifie point celuy qui n'a pas creu, ni ne glorifie celuy qui n'a pas perſeverè;au lieu que la miſericorde par laquelle Dieu nous appelle a luy, ne requiert ni ne preſuppoſe aucune condition en nous, a laquelle il ait eſgard en nous appellant. Ainſi avons nous expliqué les termes de l'Apotre. Reſte que nous vous advertiſſions, que pour accomplir cette ſentence il faut y ſuppléer quelque choſe des textes precedens. Car vous voyez bien qu'autrement le ſens en demeure vague, & ſuſpendu, eſtant incertain, ſi vous n'y ſous-entendez quelque autre choſe, quel eſt ce ſujet,

ſujet, dont l'Apotre dit, qu'il *eſt de Dieu qui fait miſericorde, & non du voulant ou du courant*. Mais il n'y a perſonne, qui ne reconoiſſe incontinent par la lecture des verſets precedens, que l'Apoſtre parle en ce lieu du ſujet, qu'il traitte en toute cette diſpute, a ſçavoir de la vocation par laquelle nous ſommes efficacement appellés à la conoiſſance & communion ſalutaire de Dieu. Cela eſt ſi clair, qu'il n'eſt pas beſoin de nous arreſter a le prouver. Cela donc ainſi ſupplééè, l'intention de l'Apotre eſt manifeſte, *que notre vocation n'eſt pas ni du voulant, ni du courant: mais de Dieu qui fait miſericorde*; c'eſt a dire que ni la volonté, ni la courſe de l'homme n'eſt point la cauſe de ſa vocation, maiѕ la ſeule miſericorde du Seigneur; que nous ſommes appellez a la cõmunion de Ieſus Chriſt, non pour avoir voulu, ou couru, pour avoir eu ou le vouloir ou le parfaire, mais pour avoir étè biẽ voulus de Dieu. Voicy donc enfin ce que prononce l'Apotre, ce qu'il conclud du type de Iacob, & d'Eſaü, & de l'oracle de Moïſe, & de toute ſa diſpute precedente; Que ceux d'entre les hommes, que le Seigneur appelle

appelle à soy, il les appelle par son seul bon plaisir, sans avoir esgard ni aux premiers desirs, ni aux plus formées resolutions du cœur, ni a aucune chose qui soit en eux, puis qu'il n'y en peut avoir aucune, qui ne se rapporte a l'un, ou a l'autre de ces deux chefs, qui ne soit ou volontè, ou course, tout l'honneur qu'il leur fait en cela dependant de la seule misericorde. Mes Freres, c'est là le fondement de la doctrine de la grace; c'est la predication de Saint Paul, & des autres Saints, c'est la créance de tous ses vrays fideles. Pour la retenir ferme & entiere, & la preserver du mesiange des doctrines estrangeres, & en avoir tout ensemble une plus claire conoissance, il vous faut considerer trois diverses erreurs l'une apres l'autre, & vous en donner tres-soigneusement garde. Premieremét, sous ombre que l'Apôtre dit, que la vocation *n'est ni du voulant*, *ni du courant, mais de Dieu qui fait misericorde*, n'estimez pas je vous prie qu'il y ait quelques hommes au monde qui avant la vocation de Dieu vueillent & courent, c'est à dire, qui s'estudient a une vraye sanctification, a qui nonobstant leur volontè & leur

leur course, le Seigneur denie sa misericorde. A Dieu ne plaise que vous tombiez jamais dans une si pernicieuse erreur. Car premierement nostre nature estant depravée,& asservie au peché jusques au poinct où nous la voyons, étant mesme morte dans le vice, comme nous l'apprend l'Escriture, il faut tenir pour tout certain qu'elle ne peut, je ne diray pas courir, mais non pas mesmes avoir le moindre mouvement aux biens spirituels,dont il est icy question, jusqu'à ce que la vocation d'enhaut la prevenāt misericordieusement, l'ait resveillée comme un autre Lazare, de ce sommeil de mort, qui luy a fermè les yeux,luy inspirant une nouvelle vie en ses arteres, & une nouvelle force en ses nerfs. Puis apres il faut encore tenir pour plus asseurè, que la bontè de la Majestè Divine,& l'amour qu'elle porte a la sanctification est si infinie, qu'elle n'en peut voir reluire la moindre estincelle en aucune part, qu'elle n'y tende aussi tost la main, & n'y donne son assistance secourable;de sorte que s'il estoit possible, ce qui n'est pas cõme nous venons de dire, mais toutefois s'il estoit possible, que

quelqu'un

quelqu'un de ces miserables hommes, qui sont gisans dans le sepulcre du pechè, vinst de soy mesme a ouvrir les yeux & a reconoistre son devoir, & a porter ses desirs au bien, & a courir dans les sentiers de la pietè, il n'est pas croyable que le Seigneur n'y eust esgard, & qu'il ne couronnast ces petits commencemens de sa gracieuse vocation, & du reste de ses faveurs. Car puis qu'il nous visite dás nos tombeaux puans & pourris que nous sommes, combien plus volontiers y accourroit-il si quelque odeur de vie l'y convioit? Puis qu'il va chercher les brebis, qui s'esgarent, qui le fuyent pour suivre les precipices, combien plus recevroit-il entre ses charitables bras celles, qui d'elles mesmes accourroyent a luy? Puis qu'il appelle à soy un Saül luy tournant fierement le dos; combien plus favoriseroit-il de sa voix ceux qui luy jetteroyent quelque œillade, & qui se mettroyent en devoir de l'ouïr? J'advouë que s'il se trouvoit de tels hommes au móde, encore seroit-ce au Seigneur une grande misericorde de les appeller a luy, cét honneur ne pouvant a vray dire estre meritè, ni par la volontè

volontè, ni par la course d'aucune creature pecheresse, quelque exquise que nous nous la puissions imaginer. Mais j'ose dire que Dieu asseurément useroit envers eux d'une telle misericorde, estát tout clair par la redemption, qu'il a procurée au genre humain par la mort de son Fils unique, que ce qui l'empesche de faire part de son salut a tous les hõmes n'est pas leur pechè simplement, car a ce compte il n'y auroit personne de sauvè, mais leur obstination & impenitence dans le pechè ; de sorte que s'il y en avoit quelqu'un qui de soy mesme voulust, & courust vers luy, il ne faut point douter qu'il ne le receût en ses misericordes, & ne luy communiquast toutes ses faveurs. Nous accordons volontiers ce que dit un Ancien, *qu'il faut tenir pour une chose certaine, & plus ferme que le Ciel mesme, qu'il n'est pas possible que Dieu delaisse un homme, qui veut & qui court, qui s'affectionne au salut avec toute la diligence possible.* Ie voy seulement deux choses, que l'on peut opposer a cette veritè. L'une est, qu'anciennement dans le Paganisme il y a eu divers hommes sages, & vertueux, grande-

Chrysost. Hom. in Hier. 10. 23. T. 3. p. 919. D.

grandement affectionnez a l'honnestetè & a la justice, a qui neantmoins Dieu n'a point manifestè sa conoissance; & aujourd'huy il y en a grand nombre dont la condition est mesme dans la profession de la superstition, de l'idolatrie, du Iudaïsme, & du Mahometisme. Mais la response est aysée, que nonobstant ces éclatantes couleurs, ces belles & specieuses apparences, dont ils fardent le dehors de leur vie, au fond ils n'ont ni le desir, ni la volontè, dont nous avons parlè cy-devant. Car pas un de tous ces gens-là ne court veritablement apres Dieu. L'un se propose la vaine gloire; l'autre le contentement des personnes, qu'il affectionne; l'un sert une idole, & l'autre une autre. Mais pas un d'eux ne pense a la gloire, ou a la volontè de Dieu; Nul ne s'abstient du mal, par ce qu'il déplaist à Dieu; nul ne s'addonne au bien, par ce qu'il luy est agreable; comme il est clair en la pluspart de ces grands hommes Payens, dont les noms sont encores aujourd'huy celebres, qui apres avoir bien philosophè adoroyent honteusement la creature, en delaissant le Createur, & se plongeant en certains

vices enormes; mesprisant au reste fierement toute discipline estrangere, & n'estimant que les seuls songes de leur cerveau; ce qui a lieu tout de mesme parmy les superstitieux. Ainsi leur exemple ne fait aucun prejudice a la regle generale, que nous avons posée cy-devant, que s'il se trouvoit aucun homme, qui voulust & courust, au sens de l'Apotre, Dieu asseurément l'appelleroit à sa conoissance. L'autre consideration que l'on peut icy objecter, c'est que le Seigneur dit en l'Evangile, que les Tyriens & Sidoniens se fussent convertis, si au milieu d'eux eussent étè faites les vertus qu'il faisoit en Corazin & Bethsaïda. Car delà il s'ensuit (ce semble) que les Tyriens & Sidoniens avoyent quelques secretes dispositions a la pietè; des desirs & des volontez cachées, ausquelles neantmoins le Seigneur n'eut point d'esgard, les ayant laissez là dans leurs tenebres, nonobstant les bonnes inclinations qu'il voyoit en eux. Mais qui croira qu'un Dieu si bon, & si misericordieus eust refusè ses miracles aux Tyriens, si leur conversion ne tenoit qu'à cela

Matth. 11.21.

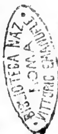
cela

cela?Luy qui les prodiguoit en des lieux où ils estoyent mesprisez, comment les eût-il refusez à ceux, où ils eussent été si efficaces?Quel est donc(me direz-vous) le sens des paroles du Seigneur? Certes il signifie simplement par une façon de parler hyperbolique (forme de langage tres-familiere aux Ecritures) que ceux de Corazin, & de Bethsaïda estoyent pires,& plus obstinez,que les Tyriens,& Sidoniens, les plus fameux idolatres qui fussent en la Syrie. Ainsi voyez vous qu'un maistre quelquesfois pour signifier l'extreme stupiditè de ses disciples, dira *qu'un cheval mesme eust compris ce qu'il tasche en vain de leur faire comprendre*; & d'un homme perdu nous disons qu'il est pire qu'un demon: & qu'un diable s'il estoit sur la terre, n'y meneroit pas une vie si desbordée que la sienne. Et quant aux paroles de l'Apotre que la vocation *n'est ni du voulant ni du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde*, elles n'induisent nullement qu'il y ait des hommes qui avant la vocation vueillent,& courent d'eus-mesmes; mais signifient seulement que la cause de leur vocation n'est ni leur volontè, ni leur

courſe ; Comme ſi je diſois d'un homme parvenu en quelque dignitè prés d'un grand, que ſa fortune vient non de ſon merite, mais de la bonne grace de ſon maiſtre;ce ſeroit mal raiſonner de conclurre de là qu'il ait du merite ; car il ſe peut faire qu'il n'en ait point du tout;ce que le Prince n'y a pas eu eſgard procedant, non de manque de jugement & de bontè en luy pour reconoiſtre & eſtimer ceux, qui ont du merite ; mais bien de manque de merite au ſujet qu'il a favorisè. Il en eſt icy tout de meſme. Dieu n'a aucun eſgard a la volontè, ou a la courſe des hommes, quand il les appelle a ſoy.C'eſt tout ce que ſignifie l'Apotre. Mais ce qu'il ne conſidere en eux ni la volontè ni la courſe provient de ce qu'il n'y trouve ni l'vne ni l'autre de ces qualitez,eſtant au reſte ſi benin, que s'il les rencontroit en aucun il ne manqueroit pas de le gratifier. Ie viens a la ſeconde erreur, dont nous avons a nous prendre garde, de ceux qui acordent, que Dieu eſt doux a la veritè pour ne point negliger la volontè & la courſe de l'homme;mais maintiennent que l'homme avant ſa vocation eſt capable de

vouloir

vouloir & de courir en la pietè, & que Dieu y ayant esgard appelle a soy ceux, qui ont de telles dispositions. Cõment pouvoyent-ils plus rudement choquer le dire de l'Apotre? La vocation n'est du voulant, ni du courant, dit-il. Comment cela, si c'est notre volontè & notre course qui induit le Seigneur a nous appeller? N'est-il pas clair qu'à ce conte la vocation sera du voulant & du courant? Certes puis que Dieu est si bon, que de reconoistre & de gratifier les moindres efforts de l'homme (ainsi qu'ils le confessent eux mesmes) ils devroyent conclurre que nul homme ne veut, ny ne court avant la vocation de Dieu, puis que l'Apotre prononce si clairement qu'en nous appellant il n'a point d'égard a notre vouloir, ni a notre course. Pour se demesler de ce passage si formel contre leur erreur, ils respondent que l'Apotre parle icy par comparaison: non pour nier absolument, que la vocation depende de la volontè & de la course de celuy, qui est appellè, mais pour dire qu'elle ne depend pas de cela seulemẽt, mais aussi de la misericorde de Dieu, confessans que l'effort & la disposition



de l'homme feroit inutile, si la misericorde de Dieu ne luy donnoit l'ayde necessaire pour accomplir l'œuvre. Mais si cela est, il s'ensuit que la vocation de l'homme depend de deux causes, a sçavoir de la volontè & de la course de l'homme d'un costè, & de la divine misericorde de l'autre ; chacune de ces choses faisant la moitiè de la cause totale de cet effet ; de sorte que tout ainsi que la course de l'homme ne suffit pas sans la misericorde de Dieu; de mesme aussi la misericorde de Dieu ne suffira pas sans la course de l'homme. Tout ainsi donc que l'Apotre dit, *Que la vocation n'est du voulant ni du courant, mais de Dieu qui fait misericorde*, pour signifier (comme ils pretendent) que la course de l'homme ne sert de rien sans la misericorde de Dieu; de mesme aussi pourrons nous pareillement dire, *que la vocation de l'homme n'est pas de Dieu qui fait misericorde, mais de l'homme voulant & courant*, pour signifier (ce qu'ils estiment veritable) que la misericorde de Dieu ne suffit pas sans la precedente course de l'homme. Or où est je vous prie l'oreille Chrestienne, qui puisse patiemment ouyr

ouyr un tel blaſpheme ? qui puiſſe ſouffrir que l'on die, *que notre vocation n'eſt pas de Dieu, qui fait miſericorde ?* Puis donc que par le commun conſentement de tous les Chreſtiens cela ne ſe peut dire, il faut de neceſſitè conclurre, que la miſericorde divine eſt la cauſe, non partiale & incomplete (comme ils le pretendent) mais entiere & totale de notre vocation; & qu'ainſi S. Paul luy attribuant cét effect en cét endroit parle, non par comparaiſon, comme ils diſent, mais purement & ſimplement, oſtant a la volontè & a la courſe de l'homme ce qui en effect ne leur appartient nullement, & l'adjugeant a la miſericorde divine, comme il luy appartient tout entier. Ce diſcours au reſte n'eſt pas mien, mes Freres. Il y a plus de douze cens ans que S. Auguſtin l'a employè pour garantir ce paſſage de cette fauſſe gloſe des Adverſaires. Et en effet ſi vous donnez a l'homme quelque part en l'œuvre de ſa vocation, vous luy laiſſez quelque matiere de ſe glorifier, au lieu que l'Apotre la luy ôte toute entiere; vous rendez impertinent ce qu'il luy reproche ſi vivemẽt, *Qui eſt-ce qui te diſcerne ?* &, *Qu'as tu que*

Auguſt. Ench. ad Laur. c. 32. T. 3.

Rom. 3. 26. & 4. 2. 1. Cor. 4. 7.

tu n'ayes receu? Car c'est ma volontè & ma course (dira-t-il) qui m'a discernè d'avec les autres. C'est ce que j'ay sans l'avoir receu, puis que je voulois & courois avant d'avoir étè appellè. Cela posè que deviendra encore ce que disoit
Jean. 15. 16. Iesus Christ a ses disciples, *Ce n'est pas vous qui m'avez éleu; mais c'est moy, qui vous ay éleus?* Qui ne void qu'au conte de ces gens c'est l'homme qui élit Dieu, s'attachant a luy par sa volontè, & le cherchant par sa course, & non Dieu qui eslit l'homme, puis que selon eux il ne fait simplement que se prester a ceux qui le cherchent, c'est à dire suivre, & non choisir? Que deviendra encore ce
Eph. 2. 5. 19. que l'Ecriture nomme notre vocation *une resurrection*, & *une creation?* Comment nous a-t-elle vivifiez si nous voulions & courions des-ja avant qu'elle nous fust adressée? Que deviendra en fin ce qu'elle nous represente par tout qu'avant la vocation de Dieu les hommes sont *morts?* Comment *morts*, s'ils
Eph. 2. 15. veulent & s'ils courent? *qu'ils ne comprennent point les choses divines.* Cõment
1. Cor. 2. 14. ne les comprennent-ils point, s'ils les
Rom. 8. 7. veulent? que *leur affection ne s'assujetit point*

point a la loy de Dieu. Comment cela, s'il courent des-ja dans ses voyes ? Mais ils Act. 10.
nous alleguent icy Corneille le Cente- 4. 5. & suivans
nier appellè a Iesus Christ, parce qu'il vouloit & couroit cheminant en la crainte de Dieu ; & ceux a qui le Seigneur envoye ses disciples, *En quelque* Matth.
ville que vous entriez enquestez vous qui y 10. 1.
est digne, & concluent qu'avant la vocation de Dieu il y a des-ja quelque chose en l'homme, qui le discerne d'avec les autres, a quoy notre Seigneur a esgard, en l'appellant à soy, cette disposition precedente le rendant digne de sa vocation. Mais qui ne void que Corneille, & ces Israëlites en la maison desquels Iesus Christ loge ses Disciples, estoyent personnes fidelles, converties à Dieu, & par consequent des-ja appellées; a qui le Seigneur adjouste un nouveau degrè de lumiere, selon ce qu'il dit *qu'à celuy qui a* Matth.
il luy sera donnè, & qu'il en aura tant plus? 13.12.
C'est au mesme sens qu'il faut prendre ce que promet le Psalmiste, *que l'Eternel* Ps. 25. 9.
enseignera ses voyes aux debonnaires, c'est a dire qu'il ouvrira de nouveaux thresors de sa conoissance a ceux qui sont debonnaires, & le sont non par leur nature,

mais

mais par sa vocation avant laquelle ils ne l'estoyent non plus que les autres hommes. Car nous ne nyons pas que Dieu ne donne de nouvelles graces a ceux qui le servent, & le craignent; qu'il n'adjouste chaque jour nouvelle force a ceux qui veulẽt & courent en ses voyes. Nous disons seulement, qu'avant sa premiere vocation nul ne le sert, ny ne le craint; nul ne veut, ny ne court dans le sentier de sa pietè. Ie veux que ceux de Berée avant leur conversion qui nous est descrite au livre des Actes, ne fussent
Act. 17. 11. pas fideles; Mais aussi dis-je, que S. Luc en disant qu'ils estoyent plus nobles, que ceux de Thessalonique nous represente en ces paroles l'advantage de leur extraction au dessus des autres, & non la disposition de leur cœur; & au fort j'accorde que c'est vn trait de generositè de recevoir l'Evangile au lieu de le mespriser, comme font les gens du monde; mais je soustiens que cette sorte de generositè-là vient de la misericorde de Dieu, qui appelle, & non de la nature de l'homme, qui est appellè. Soit donc conclu avec l'Apotre nonobstant ces oppositions, que la vocation de l'homme ne

vient ni de sa volontè, ni de sa course, mais de la seule misericorde de Dieu. Car quant a ce que les Adversaires ont toûjours en la bouche, que par ce moyen nous changeons les hommes en troncs, & en pierres, les rendant immobiles & insensibles ; cela dis-je est une pure chicanerie. Ie confesse que les hommes avant la vocation de Dieu ne se meuvent non plus pour les choses du salut, que s'ils estoyent de bois ou de pierre; d'où vient que l'Escriture leur attribuë souvent, estant considerez en cet estat, *des cœurs de pierre*; non certes, que leur nature soit la nature d'un rocher destituée d'intelligence, de volontè & de sentiment; Arriere de nous une si folle imagination; mais bien dautant que leur intelligence estant toute couverte de tenebres, & leur volontè entierement asservie au pechè, ils ne deployent non plus ni l'une ni l'autre de ces facultez pour apprendre, ou affectionner les choses divines, que s'ils n'en avoyent point du tout. Mais quand une fois Dieu les a appellez, leur esprit alors delivrè de ce mortel poison, qui l'avoit comme ensorcelè, ouvre les yeux, voit & entend & veut

Ezech. 36. 26. 27.

veu, & affectionne, & court dans les voyes du Seigneur, cõme nous l'apprend divinement le Prophete, quand il dit, *Que le Seigneur nous donne un nouveau cœur, & met dans nous son Esprit, & nous oste ce cœur de pierre que nous avons naturellement, & nous en donne un de chair, & fait que nous cheminions en ses statuts, & gardions ses ordonnances.* Comme nous devons tenir pour tout asseurè, que devant la vocation de Dieu, nul homme ne veut, ni ne court aux choses de Dieu: aussi devons nous croire qu'apres elle l'hõme appellè veut, & court en la voye de salut. Arriere la resverie de ceux, qui se figurent, que l'homme aprés la vocation demeure tout tel qu'il estoit, une absoluë & aveugle misericorde de Dieu l'enlevant dans le Ciel sans qu'il desploye de sa part aucun mouvement de vie celeste. C'est la troisiesme erreur dont nous avons a nous prendre garde, autant ou plus pernicieuse que les deux precedentes. La premiere outrageoit la bontè de Dieu, posant qu'il n'a point d'esgard a la volontè, ni a la course de l'homme. La seconde amoindrissoit sa grace, voulant qu'elle soit prevenuë par

Ezech. 36. 26. 27.

les

les efforts de l'homme; & l'une & l'autre enfloyent notre nature d'un orgueil pernicieux, la faisant capable de vouloir & de courir avant la vocation de Dieu. Mais cette troisiesme détruit la sagesse de Dieu; elle abolit sa puissance; elle flétrit sa Iustice, & endort l'homme dans une mortelle & irremediable securitè. Car qu'y-a-il de plus contraire a la sagesse de Dieu, que de mouvoir un homme comme une pierre? Il luy aura donc donnè en vain l'intelligence, & la volontè, puis qu'à ce conte elles demeurent en luy inutiles. Or c'est en cecy que reluit la souveraine sapience de Dieu, qu'il n'a rien mis d'inutile en ses creatures: rien qui ne jouë & ne frappe quelque coup pour la conservation de leur estre. Et ayant ainsi estably le fonds de leur nature, il s'y accommode, agissant en elles selon ce qu'il y a mis: de sorte que nous ayant doüez d'une ame raisonnable, il nous prend, s'il faut ainsi dire, par les anses mesmes de cette nature, qu'il a mise en nous, eclairant notre entendement, & luy faisant voir notre bonheur, & ployant par ce moyen notre volontè a desirer, & toutes nos affections

en suitte a se mouvoir convenablement vers le but de notre vocation. Mais que sauroit on encore s'imaginer de plus outrageux contre la puissance de Dieu, que cette ridicule resverie, qui feroit tourner a neant tous ces grands efforts, que le Seigneur déploye sur nous pour nous convertir, selon le tesmoignage de l'Escriture ? Car quel aura étè l'effet de cette puissance, si apres son impression nous demeurons mesmes qu'auparavát, Et où sera en fin sa justice de polluer son Ciel, en y logeant des ames aussi impures, que celles, qui sont dans les enfers? Où sera cette equitè si exquise, qui reluit en toutes ses autres œuvres, proportionnant si exactement toutes choses aux fins, où il les destine ? Mais qu'est-il besoin de refuter cette folie par des raisons, puis que l'Escriture la foudroye si formellement en tant de lieux, nous proposant par tout cette difference entre les appellez de Dieu, & les autres hommes, qu'au lieu que ces derniers sont gisans, & ensevelis en tenebres, les autres cheminent en lumiere, vivant saintement, ayant leurs cœurs tournez vers le Ciel, & conversant icy bas, comme combour-

combourgeois des Anges? Ils ont étè mesmes, que les autres, je l'avouë : Mais ils ne le sont plus maintenant. Ils ne vouloyent alors ni ne couroyent non plus qu'eux : Aujourd'huy ils veulent & courent. La Nature les avoit faits semblables. La grace les a discernez. C'est ce qu'enseigne l'Apôtre, lors qu'ayant denombrè les plus infames crimes, qui eussent vogue entre les Gentils, *Et telles choses estiez vous quelques uns*, dit-il aux fideles, *mais vous en avez étè lavez, mais vous en avez étè sanctifiez, mais vous en avez étè justifiez au nom du Seigneur Iesus, & par l'Esprit de notre Dieu.* Il est vray, que nul ne vient a Christ, si le Pere ne le tire; Mais aussi est-il vray que quiconque est tirè du Pere; quiconque l'a ouy, & a appris, vient à Christ, & court apres luy, selon le dire de l'Espouse, *Tire moy, & nous courrons apres toy.* Il est vray que l'homme animal ne comprend point les choses de Dieu; mais il est vray aussi qu'ayant receu l'Esprit il discerne toutes choses, & n'est jugè de personne. Il est vray que de nous mesmes nous n'avons ni la volontè, ni la course. Mais aussi est-il vray que le Seigneur produit

1. Cor. 6. 11.

Iean 6. 14. 15.

Cant. 1. 4.

1. Cor. 2. 14. 15.

Phil. 2. 13.

avec

avec efficace en nous & le vouloir & le parfaire. Comment l'y produit-il si apres sa vocation nous demeurons sans vouloir & sans courir? N'estimez donc pas je vous prie, Mes Freres, que l'Apotre vueille dire en ce lieu, que les hommes soyent sauvez sans vouloir, & sans courir, sous ombre qu'il nous enseigne que la vocation n'est ni du voulant ni du courant. Il exclut la volontè & la course du nombre des causes de notre vocation, mais il ne l'exclut pas du nombre de ses effets. Notre course n'est pas la cause de notre vocation; Car avant que d'estre appellés nous n'avions aucun mouvement au bien. C'est ce qu'enseigne icy l'Apotre. Mais cette volontè & cette course qui n'est pas la cause de notre vocation, en est un effet necessaire. C'est ce qu'enseigne ailleurs l'Apotre, quand il dit, que Dieu produit en nous avec efficace le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir. Nous avons étè appellés, non pour avoir voulu, & couru, mais pour vouloir, & pour courir. C'est ce que la vocation fait en nous: & non pas ce qu'elle y trouve. Elle nous rend dociles, & nous fait vouloir. Elle

Philip. 2. 13.

nous trouve ſtupides & immobiles. Elle nous rend agiles, & nous fait mouvoir, & courir: *Dieu nous a eleus*, dit l'Apotre, *afin que nous ſoyons ſaincts & irreprehenſibles devant luy en charitè.* Il ne dit pas qu'il nous a eleus, par ce que nous eſtiōs ſaints, mais afin que nous ſoyons ſaints: c'eſt a dire qu'il nous a appellez; non parce que nous courions, mais afin que nous courions. La ſaintetè eſt, non la cauſe ou la condition precedente de notre election: mais ſon effet, & la condition qui la ſuit en nous, & qu'elle y met par ſon efficace. Voicy donc pleinement la doctrine du ſaint Apotre en ce lieu; que tous les hommes de leur nature ſont entierement privez de la vie de Dieu, & laiſſez a eux meſmes ne veulent, ni ne courent jamais; de ſorte que ſi quelques uns d'entr'eux reſveillez de ce ſommeil de mort, embraſſant la doctrine de ſalut, ils doivent ce bon-heur-là, non a leur volontè ou a leur courſe, puis qu'avant cela ils n'avoyent ni l'une ni l'autre, mais a la miſericorde de Dieu, qui meut par ſon bon plaiſir, & non par la conſideration de choſe aucune qui fuſt en eux, les touche ſi puiſſanment par la

Epheſ. 1. 4.

vocation de sa parole & de son Esprit, qu'au lieu qu'ils ne vouloyent,ni ne couroyent auparavant, ils cómencent alors par la vertu, qu'il leur donne en les appellant,a vouloir & a courir, & sont en suite élevez au ciel, non comme des trones, & des pierres, sans sentir, ni se mouvoir, mais comme creatures raisonnables, en voyant, sentant & affectionnant les choses de Dieu, & tendant de tout leur effort vers le but de leur vocation supernelle. Gravez, Fideles, ces saints enseignemens dans vos cœurs; Que nulle objection de la chair, que nulle chicanerie des Adversaires n'esbranle jamais la foy, que vous y adjoustez. Car cette doctrine tend uniquement à la gloire de Dieu, & au salut de l'homme; qui est la marque de la veritè celeste. Vous donc qui voulez & affectionnez les choses de Dieu, & qui courez en ses voyes, asseurez vous des là que vous estes des vaisseaux de sa misericorde. Car il n'est pas possible, qu'il regarde autrement, que d'un œil favorable ceux qui courent en sa lice. Quelque foible que soit votre volontè, ou votre course, pourveu que ce soit vraye-

vrayement une course & une volontè, il l'aura agreable, & vous augmentera peu à peu ses graces, couronnant de nouvelles faveurs ses premiers benefices en vous. Car il est là douceur & l'equitè mesme. *Il n'est point injuste*, dit l'Apotre, Hebr. 6. 9. *pour mettre en oubly votre œuvre, & le travail de votre charitè*, votre volontè, & votre course. Seulement prenez courage, & vous renforcez en l'esperance de son salut. Pour attirer ses benedictions, soyez luy reconoissans de celles que vous avez des-ja touchées. Rendez luy toute entiere la loüange de ce que vous possedez, quelque petit qu'il soit. Quand ce ne seroit qu'un seul talent: que dis-je un talent? Quand ce ne seroit qu'une drachme, ou une pite, ou quelque chose encore de moins, vous l'avés receu du Maistre. Elle vous vient, non de votre fonds, mais de sa main. Pour si petite qu'elle soit, c'est assez pour vous faire riche, pourveu que vous l'employés soigneusement, avec crainte & tremblement, avec une profonde humilitè envers le Maistre, une sincere charitè envers ses serviteurs. Mais quant à vous, ô hommes, en qui nous ne voyons ni la

volontè, ni la course; que pouvons nous dire de vous, sinon que quelque profession, que vous faciez du contraire, vous n'estes point des appellez de Dieu? Car il y a autant d'erreur en matiere de salut a s'imaginer, qu'un homme qui n'a ni volontè ni effet, ait obtenu la misericorde de Dieu, qu'à se figurer que celuy, qui veut & qui court, vueille & coure autrement que par la misericorde de Dieu. La misericorde de Dieu est grande & infinie, je l'avouë, mais si est-ce qu'elle a ses vaisseaux, où elle se respād & y met ses marques des qu'elle y entre, les faisant autres qu'ils n'estoyent auparavant. Elle les trouve dans une masse de bouë; mais elle les forme en vaisseaux d'honneur. Elle les trouve gisans & confus avecque les autres dans une commune carriere; mais elle les taille, & les façonne, & les anime en pierres vives. Vous n'avez aucune de ces marques sur vous. Vous estes encore une sale & espaisse bouë; une pierre brute & infame. Vous n'avez donc pas encore part en la misericorde de Dieu. Ie ne sçay pas si vous y aurez part a l'advenir. Mais je say bien trois choses que la parole de Dieu

nous

nous apprend ; L'une est que pour cette heure vous n'avez pas encore obtenu cette misericorde, & ne l'obtiendrez point sans changer de cœur, & d'humeur ; sans devenir un autre homme, jamais le Soleil de cette misericorde ne luisant en aucun homme, qu'il ne le reveste d'une nouvelle nature. Secondement je suis encore tres-assurè, qu'il ne tiendra qu'a vous, que vous n'ayez part en cette misericorde. Demandez la a Dieu : Soupirez aptes elle, Il vous la donnera, & mesme tout presentement. Car comme je confesse que nul ne desire sa grace sans l'inspiration, & sans le mouvement de sa grace ; aussi tiens-je pour tout constant, que nul ne la desire serieusement sans l'obtenir ; & que nul ne manque a la desirer que par le defaut de son cœur malicieux, cette grace estant telle en elle mesme, que tous la devroyent, & conoistre & desirer uniquement. En fin je sçay encore une troisiesme chose, que Dieu punit tres-severement ceus, qui rejettent & mesprisent son Evangile, esteignant en eux toute lumiere, & les livrant en un sens reprouvè pour aller de mal en pis, &

tomber inevitablement dans l'abysme.
Resveillez vous donc, ô hommes; Pensez une fois a ces choses. Si vous estes vrayement du nombre de ceux, que Dieu a appellez; faites nous voir en vostre vie les marques de sa vocation. S'il vous a ressuscités pourquoy demeurez vous encore dans le sepulcre parmy les os, & dans la poussiere des morts? enterrez dans l'ordure de ces choses mortelles, ou plustost mortes & abolies? collez & attachez a des morts, a ceux que le peché a desconfits? O Lazare du Seigneur Iesus, vien t'en dehors; Sors a la lumiere des vivans. Tu n'as plus de part en la poussiere. Ton Christ ne t'a pas inspiré une nouvelle force de vie, afin que tu la retiennes enfouïe dans le sepulcre; mais afin que tu la déployes en mouvemens dignes de luy; que tu te leves; que tu te remuës; que tu coures apres luy. Pensons, Freres bien-aymez, que le Seigneur nous tienne ce discours a chacun de nous; Obeyssons a sa sainte voix; & comme avant sa vocation nous estions gisans dans le sepulcre du peché, sourds, & muëts, aveugles, & insensibles, sans volonté & sans mouvement, maintenant
apres

apres sa vocation levons nous; cheminons en ses sentiers, a sa gloire & a l'edification de nos prochains, courant vers le but, où il nous appelle, laissant-là le monde, & les vaines apparences de ses faux biens, nous hastant vers la montagne de l'Eternel, où est le seul vray, solide & permanent bon-heur des hommes. AINSI SOIT-il.

SAINT AVGVSTIN EN son Enchiridion a Laurens, Ch. 32.

DErechef afin que nul ne se glorifie, non de ses œuvres a la verité, mais bien du franc arbitre mesme de sa volonté, comme s'il commençoit a meriter, & que la liberté de bien faire luy fust puis apres renduë comme un prix a luy deu, escoutons le mesme heraut de la grace, disant. Car c'est Dieu qui opere en nous le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir, & en un autre lieu. Ce n'est donc ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde; estant hors de doute que si l'homme est des-ja en un aage, où il se serve de sa raison, il n'est pas possible, ni qu'il croye, qu'il espere, qu'il ayme sans vouloir, ni qu'il parvienne au prix de la vocation divine sans courir de la volonté. Comment n'est-ce donc ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu faisant misericorde, si

la volontè comme il est escrit n'est elle mesme preparée par le Seigneur? Car si l'Apostre a dit qu'il n'est ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu faisant misericorde, dautant que la chose se fait par l'un & par l'autre, c'est a dire par la volontè de l'homme, & par la misericorde de Dieu, & que nous prenions ces paroles, il n'est ni du voulant ni du courant, mais de Dieu faisant misericorde, tout de mesme que s'il avoit dit, la seule volontè de l'homme ne suffit pas, si la misericorde divine n'y est aussi conjointement, il s'ensuivra que pareillement la seule misericorde de Dieu ne suffit pas, si la volontè de l'homme n'y est aussi pareillement, & partant si c'est bien parler de dire que ce n'est pas de l'homme voulant, mais de Dieu faisant misericorde, parce que ce n'est pas la seule volontè de l'homme qui l'accomplit, pourquoy ne pourra t'on dire aussi a l'opposite, que ce n'est pas de Dieu faisant misericorde, mais de l'homme voulant, si ce n'est pas la seule misericorde de Dieu qui l'accomplit? Or s'il n'y a point de Chrestien au monde, qui ose dire que ce n'est pas de Dieu faisant misericorde, mais de l'homme qui veut, cela choquant trop ouvertement le dire de l'Apotre; reste que nous prenions ces paroles, Ce n'est pas du voulant ni du courāt, mais de Dieu, qui fait misericorde, *en tel sens, que nous entendions, qu'elles donnent tout a Dieu, qui prepare la bonne volontè de l'homme pour l'ayder, & l'ayde l'ayant preparée. Car la bonne volontè de l'homme precede a la veritè beaucoup des dons de Dieu, mais tant y a qu'elle ne les precede pas tous. Or elle est elle mesme l'un de ces dons, qu'elle ne precede pas. Car nous*

lisons

lisons l'un & l'autre dans les saincts oracles, & sa misericorde me previndra, &, sa misericorde me suivra. *Elle previent celuy qui ne veut pas, afin qu'il vueille. Elle suit encore & accompagne celuy qui veut, afin qu'il ne vueille pas en vain. Car pourquoy sommes nous advertis de prier pour nos ennemis, pour ceux là certes qui ne veulent pas vivre en la pieté, sinon afin que Dieu opere tellement en eux qu'ils le vueillent? Et pourquoy sommes nous advertis de demander pour recevoir, sinon d'autant que c'est a celuy-là mesme de faire ce que nous voulons, qui a fait que nous le voulons? Nous prions donc pour nos ennemis, afin que la misericorde de Dieu les previenne, comme elle nous a prevenus, & nous prions pour nous mesmes, afin qu'elle nous suive & nous accompagne.*



Prononcé le 1. Ianvier 1632. jour de Ieusne.

SERMON SECOND. *

PSEAVME XC. 12, 13, 14, 15, 16, & 17.

12. *Enseigne nous a tellement conter nos jours, que nous en puissions avoir vn cœur de sapience.*

13. *Eternel retourne toy jusques à quand? & change de courage vers tes serviteurs.*

14. *Rassasie nous par chacun matin de ta gratuitè, afin que nous menions joye, & que nous soyons joyeux tout le long de nos jours.*

15. *Resiouy-nous au prix de nos jours que tu nous as affligez, & au prix des ans auxquels nous avons senti nos maux.*

16. *Que ton œuvre apparoisse sur tes serviteurs, & ta gloire sur les enfans d'iceux.*

17. *Et que la plaisance de l'Eternel notre Dieu soit sur nous, & nous dispose l'œuvre de nos mains. Voire dispose l'œuvre de nos mains.*



L'Eglise se trouve aujourd'huy dans un estat fort semblable a celuy où estoyent les Israëlites lors que Moïse fit pour eux la priere, que

que nous venons de vous lire. Dieu les avoit delivrez d'Egypte avec main forte & bras estendu : il avoit en leur faveur fendu les mers, oûvert les rochers, jonchè les deserts de viande, illuminè la nuit d'un brandon de feu, & rafraichi le jour avec une colomne de nuée; Mais ces ingrats oublians, ou desdaignans tous ces grands miracles s'esleverent insolemment contre luy : & au lieu de l'obeissance & du service qu'ils luy devoyẽt pour des bien-faits si excellents, ils le payerent en idolatries, murmures, mutineries, gourmandises & paillardises abominables. Sa colere alors embrasée par une si injuste mesconoissance tourna contre eux cette mesme puissance qu'il avoit jusques-là si magnifiquement employée pour eux. Les elements furent aussi obeissans pour les perdre qu'ils l'avoyent étè pour les sauver. Toute cette nature qui avoit si admirablement combatu pour eux s'estant soudainemẽt armée contre eux par le commandemẽt du Souverain les consuma avec une force si espouvantable qu'en peu d'années elle reduisit a deux personnes toute cette grande & presque innombrable multitu-

multitude, qui estoit sortie d'Egypte en fleur d'aage. Or n'est-ce pas là le vray tableau de notre histoire? de nos ingratitudes & des chastimens qui les ont suivis? Dieu nous avoit arrachez d'une tres-cruelle Egypte, rompant avec les coups d'une puissance & adresse infinie ce joug d'acier, sous lequel nous & nos peres gemissions depuis tant de siecles, & nous ayant baignez de sa divine mer il nous entretenoit doucement en ce desert, malgrè les despits & les conjurations des peuples; nous repaissant miraculeusement, & contre tout l'ordre de la nature il nous faisoit subsister magnifiquement en des lieux qui ne nous presentoyent de toutes parts que la famine & la nuditè, les venins & les glaives, pour nous devorer. Son amour suppleoit au manquement des choses, & trouvoit pour nous de l'eau dans les plus durs rochers, de la nourriture dans les plus steriles deserts, de la fraischeur dans les plus brulantes ardeurs, de la lumiere dans les plus obscures nuits. O Israël de Dieu, si tu eusses rendu a ton Seigneur la gloire qui luy estoit deuë, il eust continuè sans aucune interruption le cours

de

de ces grands miracles! L'abri de sa sainte nuë, la clartè de sa divine lumiere, le baston de son pain celeste ne t'eust jamais manquè jusques a ton arrivée en sa bien-heureuse Canaan. Mais helas! notre felonnie l'a contraint de tourner ses faveurs en chastiments : car oublians miserablement tous les exploits de sa main, nous avons par une extreme sottise delaissè la vraye roche de notre salut : Et avons adorè chacun son idole, Degoustez de la manne du ciel nous avons convoitè les oignons de cette maudite terre, d'où le Seigneur nous avoit tirez ; Au lieu de tendre vers Canaan nous avõs rebroussè vers l'Egypte: nous avons mesprisè nos conducteurs, & mis leur ame en destresse. Nous nous sommes vilainement accouplez avec Moab, nous meslant avec l'estranger, & soüillans dans toutes les ordures du monde la chair, que le sang & l'Esprit de Christ avoit sanctifiée pour son ciel. Qu'eust-il fait a des enfans si reuesches, aussi obstinez a leur perdition, qu'il est soigneux de leur salut? Il les a frappez de ses verges. Il a aigri contre eux les courages de ceux qu'il avoit par le passè si miracu-

miraculeusement enclinez vers eux. Il nous a tournè en ruine ce qui nous avoit étè en protection. Il a arrachè piece à piece toute cette haye, autrefois l'estonnement du monde, qu'il avoit mise à l'entour de nous, & nous a exposez tous nuds aux injures de l'air & des hommes. Il a puis apres armè les elements contre nous : il a durci le ciel en airain & la terre en fer, & a infectè l'air de venins. La famine & la peste ont consumè en plusieurs lieux ce qui estoit eschapè au glaive, faisant d'horribles bresches dans les milliers d'Israël. Estans donc maintenant assemblez pour pleurer nos maux, & pour arrester avec les soupirs & les larmes de notre penitence, ces espouvantables fleaux de Dieu, que saurions nous luy offrir de plus convenable pour adoucir sa colere que cette mesme priere que luy presenta autrefois Moïse son serviteur, pour le premier Israël dans une semblable occasion ? Il savoit tres-bien ce qui est propre au salut de l'Eglise, & à la gloire de son Seigneur, ayant eu familiere communication avec luy, & ayant étè admis en la conoissance de tous ses secrets. Dieu qui luy inspira ces vœux

les

les exaucera asseurément, si nous les adressons vers le throne de sa grace avec le zele & l'affection convenable. Si vous avez doncétè touchez de tant de choses qui viennent de vous estre representées ; si l'horreur de vos pechez, si la severitè des jugemens de Dieu vous a picquè l'ame, si la fuite du temps qui s'envole, si la nouveautè de cette année a laquelle nous sommes parvenus a travers tant d'accidents, vous donne quelque desir de renouveller votre vie, Fideles, tournez vos yeux & vos cœurs vers votre souverain Seigneur & les tenant eslevez droit vers le throne de sa clemence, suivez les paroles de son Prophete, & luy demandez pour l'Eglise de Christ cela mesmes qu'il luy demanda jadis pour la Synagogue : Que sa priere soit la closture & comme le seau de votre jeusne.

Premierement au vers.12. il supplie le Seigneur d'esclairer nos entendemens & de nous donner un cœur sage par une droite conoissance de notre vie. Secondement en tout le reste du Pseaume jusques a la fin il le prie ardemment de châger cette dispensation si severe dont

il a usé envers nous, nous faisant desormais part de ses biens & de sa joye a la gloire de son nom, & a la consolation de l'Eglise, tant de celle qui combat maintenant en la terre, que de celle qui luy succedera cy apres. C'est le sommaire de l'oraison de l'homme de Dieu; où nous avons d'entrée à remarquer l'ordre de ses souhaits. Car bien que la calamité de son Israël quant a ce qui regarde le corps, luy fust fort sensible, & que le dueil d'un peuple qu'il avoit comme porté & formé avec tant de travaux, luy navrast le cœur aussi profondement, que la mort d'un fils unique sauroit blesser les entrailles d'une bonne & tendre mere : si est-ce neantmoins que leur ignorance & leur stupidité le touchoit encore plus vivement. Il demande leur instruction avant leur delivrance, & desire qu'ils soient enseignez premier que d'estre soulagez. Aussi est-ce, a vray dire en cette ignorance que consiste le pire de tous nos maux. C'est elle qui attire les fleaux de Dieu sur nous; c'est elle qui les y entretient : c'est elle qui en envenime les souffrances, nous privant des consolations qui nous les pourroyent adou-

adoucir. Car si nous avions l'esprit de considerer la briefvetè de notre vie, & la force de la colere de Dieu, nous souffririons beaucoup moins, selõ ce que dit l'Apotre : *Que si nous nous jugions nous-mesmes, nous ne serions point jugez.* Et en cela mesme que nous souffrons nous aurions beaucoup de soulagement; Le sentiment de nos maux en seroit de beaucoup allegè ; j'ose mesme dire, que nos maux nous tourneroyent a bien, a consolation, & a joye : ils nous serviroyent, comme les viperes aux Medecins, de remede contre les vrais maux. Ie veux biẽ, Fidele, que vous pleuriez la perte de vôtre santè, de vos biens, de vos enfans, de ce que vous possediez de cher & de precieux en cette vie : que vous plaigniez les desolations de Sion, les ravages que l'Ange de Dieu y a faits depuis douze ans en çà : mais a condition que vous ressentiez encore plus vivement qu'aucune partie de notre desastre, cette stupiditè, & brutalitè espouvantable qui regne, non dans le monde seulement mais dans l'Eglise mesme, dans l'escole propre de Dieu. Car quel autre malheur se sauroit-on imaginer plus lamentable,

que cet aveuglement de la plus-part, qui ne voyent point le doigt de Dieu si visible en toute cette œuvre? qui ne pensent point que c'est luy qui fauche la gloire & le contentement de notre vie? qui n'arrachent point leurs cœurs de ces choses si vaines pour les attacher a des objets plus solides, fermes & perdurables a toujours, vrayement dignes de nos desirs & de notre estude? O Dieu delivre nous sur tout & avant tout d'une si profonde letargie! Fay nous voir par l'efficace de ta celeste lumiere, que ce monde & la vie que nous y menons est une figure qui passe, une vaine peinture fuyante, qui n'a rien ni de solide en substance, ni d'arrestè en sa durée. Car c'est là le premier vœu de notre Prophete, *Enseigne-nous*, dit-il, *a tellement conter nos jours que nous en puissions avoir un cœur de sapience.* Conter nos jours, suivant le sens du Prophete, comprend deux choses a mon advis; l'une de bien reconoitre la briefvetè de notre vie; l'autre d'en bien savoir l'incertitude & la misere: car il ne meurt aucun homme en l'univers, qui ne puisse avant la fin de sa vie dire veritablement ce que disoit autrefois Iacob

Les

Les jours des années de ma vie ont été courts & mauvais. Quant au premier, il n'est pas besoin d'y insister. Chacun sait que les années des plus longues vies des hommes ne viennent que tres-extraordinairement jusques au nombre de cent: rarement jusques a quatre-vingts;la plus grande partie du genre humain mourant au dessous de 50.& de 60.ans. Vn an fait un tout composè de 365.jours,& chaque jour ne consiste qu'en 24. heures. Combien est donc courte la somme de si peu, & de si petites parties? Encores ne possedons nous pas ce tout. Vous savez que le sommeil, & diverses autres choses soit passions, soit operations naturelles nous en ravissent une grande partie,& partagent pied a pied avec nous tous les jours que nous vivons sur la terre: de sorte que pour ne point faillir j'estime qu'il faudroit reduire les ans de la vie de chacun a la moitiè seulement de l'espace qui s'escoule depuis sa naissance jusques a sa mort. Car certes a proprement parler, dormir n'est pas vivre. Ainsi les plus longues vies ne reviendront qu'à quarante ans; temps tres-brief en soy-méme, & qui s'escoule bien viste: mais

Gen. 47. 9.

plus brief encore de beaucoup, si vous le comparez avec la portée de l'homme, auquel il est assignè. Car si le juste temps de chacun des animaux est celuy dans l'espace duquel il peut desployer tous les ressorts de sa nature, & en exercer les operations, n'estant pas convenable qu'il ait aucune force, ou facultè en soy dont il ne puisse durant sa vie exercer le mouvement, il est evident que le juste temps de l'homme seroit une eternitè toute entiere, puis qu'en sa nature il a une facultè, asavoir l'intelligence, d'une si inespuisable & si je l'ose dire, si infinie perfection, que pour en faire jouër tous les ressorts, & en desployer toutes les operations, il faudroit non 80. ou 100. ans, mais des mille millions de siecles; l'experience tesmoignant que plus l'ame humaine est parfaite, plus elle reconoist d'operations qui luy manquent, signe tres-certain de son immortalitè, pour le remarquer en passant. Puis donc que selon ce discours la juste, & raisonnable durée de l'homme seroit une eternitè; pensez combien est courte celle que la nature luy a donnée de soixante ou quatre vingt ans, qui au prix de cette eter-
nitè,

nitè, dont il auroit besoin, est infiniment moins qu'une goute d'eau au prix de tout l'Ocean, y ayant quelque proportion, bien que tres-petite, d'une goute d'eau a tout l'Ocean ; au lieu que d'un siecle a l'eternitè il n'y en a point. Mais ce qui rend encore cette brievetè de notre vie plus fascheuse, c'est l'incertitude où nous sommes du point où elle doit finir. Car quelque courte qu'elle soit, nous pourrions neantmoins nous en servir utilement, si nous savions precisement la longueur de sa durée : Nous ajusterions nos desseins a ce que la nature nous auroit donnè de temps, relaschant ou roidissant notre action a mesure que nous verrions notre sable approcher de sa fin. Mais il en est tout autrement: car en cette petite lice, où nous courons, il n'y a point de lieu, quelque proche qu'il soit de la barriere d'où nous sommes partis, qui ne puisse finir notre course. En toute notre vie, quelque courte qu'elle soit, il n'y a année, mois, semaine, jour, heure, ni moment, qui ne la puisse terminer : & mesme le premier instant qui nous y void entrer. C'est une partie, qui nous a étè prestée, payable

non a certain terme, mais a la volontè du crediteur; C'est une possession, dont nous jouyssons sans bail, pour en sortir toutes les fois qu'il plaira au proprietaire: de sorte que l'incertitude où nous en sommes, doit retenir nos desseins, & nous empescher d'y rien bastir, d'y rien entreprendre de longue haleine, ne sachans pas quand nous aurons a en desloger. Telle est la quantitè de nos jours. Leur qualitè n'est pas plus loüable. Car qu'est-ce de notre vie qu'un tissu de maux, une suite continuelle d'infirmitez, une trouble & importune agitation, un penible & fascheux exercice de personnes, qui ne sont occupées qu'à faire du mal, ou a en souffrir? A combien d'accidents, de maladies, de disgraces, de pertes, d'afflictions cette petite durée de notre estre est elle exposée? Ce qu'il y a d'animaux dans l'univers n'est pas tout ensemble battu de la moitiè des maux, auquels le seul homme est sujet. Certes quelque courte que soit sa vie, les maux luy en font trouver sa durée si longue, qu'à peine y a-t-il personne au monde, qui n'ait quelques-fois souhaittè sa fin plustost qu'elle n'est venuë. Car qu'y-a-

t-il de plus long, & de plus ennuyeux, qu'un jour où l'on eſt tourmentè des douleurs d'une colique, d'une gravelle, d'une goutte, ou de quelque autre maladie aiguë ? où l'on eſt travaillè d'une forte crainte, ou de quelque autre violente paſſion ? Penſez donc combien dure une année, combien un demi ſiecle au milieu de telles ſouffrances. Mais, chers Freres, ce n'eſt pas le tout, de conter, & de peſer ainſi nos jours. Les plus perdus & les plus infames pourceaux d'Epicure en font bien autant. Quelles belles paroles ne diſent ils point ſur ce ſujet quand ils s'y mettent? criant que notre vie s'envole, que nos ans s'enfuient, ſans que rien ſoit capable d'en retarder la trop legere courſe; que notre aage ſe paſſe auſſi viſte que la beautè d'une fleur, qui ne rit que pour quelques heures, & puis ſe fleſtriſt incontinent? Quelles injures ne diſent ils point aux hommes, chaſtiant leur folie avec de groſſes paroles, de ce qu'ils laiſſent eſcouler leur vie ſans en uſer & ſe trouvent ſouvent ſurpris par la mort avant que d'avoir pensè a vivre? Mais, profanes qu'ils ſont, ils ne mettent toutes ces

riches considerations en avant,que pour leur servir d'éguillon a picquer leur yvrongnerie,& leur luxure. Car toute la conclusion qu'ils tirent de ces beaux,& magnifiques discours, c'est qu'il ne faut employer aucune partie de cette courte durée a autre chose qu'a contenter les sẽsuels appetits de la chair,a la chatoüiller de toutes parts, tenant pour perdus tous les moments, qui se consument en d'autres occupations : comme ces garnemens qu'Esaïe nous represente, disans; *Mangeons & beuvons : car demain nous mourrons.* De là vient que le Prophete ne demande pas simplement a Dieu,qu'il luy enseigne, & a son peuple, a conter leurs jours ; mais il adjouste *en telle sorte que nous en puissions avoir un cœur de sapience*:que nous n'abusions pas follement de cette consideration, comme les hommes du monde,que nous la rapportions a ta crainte, qui est le chef de toute sagesse. L'Escriture met presque toûjours le cœur pour le siege de l'intelligence; comme quand Moïse dit dans le Deuteronome, parlant a son Israël, *Dieu ne vous a point donnè de cœur pour entendre.* Il ne faut donc pas s'estonner s'il

Esaïe 22. v. 13.

Deut. 29. 4.

s'il loge la sagesse dans le cœur, puis que la sagesse est la souveraine perfection de l'entendement. Or vous savez, car cela vous a étè fort souvent representè, que l'Escriture nomme sagesse une droite conoissance de Dieu, & une persuasion de la veritè de ce que sa Parole nous enseigne tant de sa nature, que de la notre; tant de son jugement que de notre devoir: de sorte qu'elle tient pour fous & insensez tous ceux qui sentent ou vivent autrement. Mais bien que l'erreur paroisse en toutes les parties du vice, si est-ce qu'elle n'est nulle part si grossiere, & si palpable qu'en cet endroit, en ce qu'il n'a aucun esgard ni a la briefvetè, ni a l'incertitude de la vie. Car, je vous prie, que sauroit on s'imaginer de plus fou, qu'un homme qui offence Dieu, & l'homme, qui trouble la paix, & de sa conscience, & de sa famille, pour avoir une chose, dont il n'est pas asseurè de jouïr un seul moment? Et qu'elle plus grande phrenesie se sauroit-on figurer, que celle d'un homme, qui follastre, & s'amuse a passer le temps sur le poinct qu'on le va juger, ne sachant si dans une heure il n'aura point a estre menè au supplice?

supplice? Telle est la condition des pecheurs; excellemment bien representée en la parabole de celuy, qui s'amusoit a desseigner un bastiment de nouveaux greniers, une paisible jouïssance de toute sorte de biens, estendant ses pensées bien avant dans l'advenir, sans prendre garde a la main de Dieu qui l'alloit oster
Luc 12. 20. du monde; *Insensè*, luy fut-il dit, *en cette mesme nuit l'on te redemandera ton ame*.
Vous vous moquez de la folie de cet homme, ô avares, ô ambitieux, ô voluptueux, aussi est-elle a vray dire fort ridicule, mais sachez que sous son nom, c'est de vous que parle la parabole. Votre erreur est representée par la sienne: il n'y a aucun de vous a qui le nom d'insensè ne convienne aussi bien qu'à luy: car toute votre pretenduë sagesse n'est qu'une pure folie. C'est donc de cette universelle erreur du genre humain, que le Prophete desire que son peuple soit delivrè: que Dieu luy enseigne tellement le comte de ses jours, qu'il en devienne sage, & soit par là induit a luy rendre constamment service & obeïssance. Et pour cet effet outre la briefvetè & l'incertitude de nos jours, qui est
assez

assez visible, il en faut de plus reconoistre la cause. Dieu nous avoit au commencement donnè une durée convenable a l'excellence de notre estre, & a la perfection de notre intelligence;mais le pechè l'a abregée, d'immortels nous rendant mortels.Sachans ce poinct nous ne murmurerons pas contre Dieu, ni contre la nature sa sage servante, ainsi que font les Philosophes Payens, qui se plaignent que les corbeaux, & les corneilles vivent beaucoup plus long temps que l'homme:accusant la Providence, comme coulpable d'une estrange incongruitè en cet endroit, & tournant toute cette consideration, qui nous doit estre comme le rudiment de la sagesse, en matiere de blaspheme. Quant a vous, Fidele, vous vous en prendrez a vous mesme:au pechè, qui a soüillè vôtre nature, & qui l'a precipitée bien bas au dessous de sa premiere dignitè. Vous ne penserez jamais a la legeretè de vos ans, & à la haste qu'ils ont de finir vôtre pauvre vie,que vous ne pensiez aussi a la cause de ce desordre : prenant le pechè en une grande horreur,puis que c'est luy qui trouble ce doux & juste desir, que

nous avons naturellement de vivre toûjours, & vous addonnant a la saintetè, puis que c'est a elle seule que le Seigneur promet l'immortalitè. Mais il faut savoir en second lieu, qu'aprés que nous aurons achevè cette brieve course, il reste encore un autre siecle, dās lequel nous aurons a comparoitre devant le Iuge de l'Vnivers pour luy rendre raison de nos deportemens en cette vie, & estre en suite transferez en une autre condition eternelle, & sans fin a la veritè, mais heureuse, ou malheureuse selon la diversitè de nos desseins, & de nos actions icy bas: de sorte que bien que cette vie soit tres-petite en sa durée elle est neantmoins tres-grande en sa suitte, la qualitè de l'eternitè a venir dependant toute entiere de la disposition de ce moment. Quiconque sera fermemēt persuadè de ces veritez mesnagera asseurément ce court espace, que nous vivons icy bas, a craindre Dieu & a le servir. Et puis que sans ces deux conoissances, la consideration de la brievetè de nos jours est inutile a l'homme, & luy tourne en matiere ou de blaspheme, ou de desbauche, comme vous avez ouï par

l'exem-

l'exemple des Philosophes, & des prophanes: vous voyez que c'est a bon droit que le Prophete s'adresse a Dieu pour obtenir la grace d'en bien faire son profit. Car a vray dire il n'y a que luy seul, qui enseigne cette divine Arithmetique. Nul autre ne nous sauroit apprẽdre a bien faire notre conte. Car premierement, il n'y a que luy, qui nous montre dans sa parole ces deux veritez necessaires pour bien conter nos jours, assavoir, que c'est notre pechè qui les a acourcis, & qu'apres cette vie reste le jugement avenir. Et puis, il n'y a que luy seul encore qui nous rende cette leçon efficace par son sainct Esprit, sans l'impression duquel les enseignemens de la Loy, & de l'Evangile ne sont qu'un vain, & inutile bruit, qui retentit sans effect dans les oreilles des hommes; comme vous le voyez par l'exemple de tant de gens, qui les oyant tous les jours n'en font neantmoins aucun profit. Plaise donc a ce grand, & unique Docteur, de graver profondemẽt en nos cœurs cette sienne divine science: de nous donner un entendement pour la comprendre, une memoire pour la retenir, un ferme jugement

jugement pour la pratiquer; que jamais rien ne nous face oublier le conte de nos jours, la brievetè, la vistesse, l'incertitude & la misere des anneés, que nous avons a vivre icy bas; que de là nous devenions sages a salut, pour n'embrasser en un si petit espace de temps, que l'estude de ce qui est absolument necessaire: de cette seule chose, qui ne nous sera jamais ostée; Que nous laissions là l'affection du reste, tenant pour perdues toutes les heures que le soin du monde, ou de la chair nous aura derobées. Car le temps s'en va: le terme aproche, & vous n'avez encores fait provision que de ce qui est inutile. Tournez, je vous prie, vos yeux sur cette derniere année que nous achevasmes hier au soir: Pensez combien legerement elle nous est eschappée des mains: combien soudainement son hyver fit place au printemps: comment l'estè aussi tost apres engloûtit le printemps, l'automne l'estè, & l'hyver l'automne: comment elle couloit sans cesse vers sa fin, sans se donner aucun repos jusques a ce qu'elle y soit parvenuë. Remettez vous en l'esprit les images de tant de changemens, qu'une si courte

piece de notre durée a produits dans les Estats,& dans les maisons des hommes: combien elle a renversè, & eslevè de fortunes,comme l'on parle dans le monde,combien en commençant elle avoit trouvè de personnes sur le plus haut du bon-heur, qu'elle a laissées en finissant gisantes en de profondes disgraces; combien elle a abusè d'ambitieux rompant tous leurs beaux desseins dans les premiers succés de leur travail:combien elle a accablè d'avaricieux, les retirant du jeu en la plus grande chaleur de leur passion: combien elle a surpris de voluptueux,leur arrachant le morceau d'entre les dents, lors qu'ils le goustoyent avecque le plus de plaisir;combien elle a chastiè de mondains, qui differoyent leur amendement de jour a autre, coupant en un instant impreveu le fil & de leur vie,& de leurs vices. Laissons là les exemples ou publics, ou éloignez: Considerons seulement cette sainte compagnie, qui nous est & plus proche & plus conuë. Cette seule année combien a-t-elle noirci de personnes & de familles en cette seule Eglise?a combien de peres a-t-elle ostè la consolation de

leurs

leurs enfans? a combien d'enfans l'appuy de leurs peres? A combien d'hommes & de femmes, l'aide des parties, que Dieu leur avoit liées par mariage? Combien de fleurs a-t-elle coupées par un tres-amer trespas, dans le plus beau de notre jeunesse, en cueillant quelques unes dés le matin, encore resserrées en boutons, avant que le midy les eust fait épanouyr? combien a-t-elle broüillè de pensées? combien noüè, & rompu de desseins? combien ruinè ou affligè de maisons? Freres bien-aymez, ce n'est pas mon intention d'aigrir, ni d'envenimer nos communes playes en vous en rafraichissant la memoire. Ie voudrois plutost les pouvoir addoucir: Mais je vous represente nos maux, afin que vous en faciez votre profit, & en tiriez le fruict pour lequel ils nous ont étè dispensez par la divine Providence. Car en conscience n'est-ce pas une chose deplorable, que nul n'aprenne une leçon si aisée, & dont tous les jours nous avons tant d'enseignemens si clairs? que nul n'entre en soy mesme sinon pour penser qu'il peut souffrir quelque jour ce qui arrive a tant d'autres? Contez vos jours, ô

pecheur,

pecheur, quiconque vous soyez, esclaves de l'ambition, ou de l'avarice, ou de la voluptè. Ni leur somme, ni leur qualitè n'est point differente des jours de tant d'autres que vous avez veu travailler inutilement en mesmes desseins. Le corps & l'aage de vôtre voisin, que la mort a fauchè cette année derniere, ne valoit pas moins que le votre. Que savez vous si celle que nous commençons, ne vous jouëra point un semblable tour? Ieunesse, ne vous flattez point sur la vigueur, que vous voyez fleurir en vôtre corps. Il y a aujourd'huy un an, que nous contions avecque vous diverses personnes d'un & d'autre sexe, que nous ni trouvons plus maintenant. Mesnagez ce peu de temps que Dieu vous donne; & l'employez soigneusement a son service. Vous ne sauriez couronner votre aage d'un plus beau chapeau, que de la pietè. Elle vous conservera cette fleur de jeunesse dont vous faites tant d'estat: elle la rendra immortelle: au lieu que les voluptez la pourrissent, & abregent sa durée, bien loin de l'allonger. Que si cette consideration doit porter la jeunesse, & l'enfance mesme, a une serieuse

reformation de vie, quelle impression doit elle faire dans les cœurs de ceux, dont le temps a desja blanchy la teste sans avoir touchè a leur ame ? dont il a changè le poil,& non les mœurs? Comment, ô hommes, voyez vous tous les jours tomber a l'entour de vous tant de personnes nées au monde depuis vous sans en amender votre vie ? Comment cela ne resveille-t-il point votre esprit pour penser, que ce que vous durez plus qu'eux, est un don de Dieu,& non un effect de votre nature ? que c'est sa volontè,& non l'aage, qui fait sortir les hommes du monde ? Et en general, mes Freres, cõment avons nous le cœur de batir sur un fonds si mouvant? de travailler, & de suer pour le contentement d'une vie, qui peut estre ne durera pas jusques a demain? Mais afin d'affermir nos ames dans le dessein de la pietè, ayant contè & pesè les jours du vieil Adam, contons, & pesons aussi ceux du nouveau. Ne les contons point, mais considerons qu'ils sont innombrables; que la durée de la vie, qu'il nous promet en l'Evangile, est une eternitè; que ses jours sont sans fin, tous couronnez d'une incomprehen-

sible

sible gloire, sans que le temps qui coulera bien bas au dessous de nous, en flétrisse jamais la grace, ou la vigueur. O Dieu ! comment est-il possible, que sur le choix de deux choses si dissemblables nous hesitions seulement? que mesme, tant est horrible nostre aveuglemét, nous preferions ce peu de mauvais jours, que nous avons a passer en la terre, a cette belle & glorieuse eternitè, qui nous est promise dans le ciel ? Prenez les jettons, ô hommes ; calculez les deux sommes, & vous reconoitrez votre erreur. Peut estre estoit-il autres fois pardonnable aux hommes de s'affectionner a la vie de la terre, parce qu'ils ignoroyét celle du ciel, ou ne la conoissoyent qu'obscurément, & imparfaitement. Mais depuis que le Seigneur Iesus a destruit la mort, & a mis en pleine lumiere la vie & l'immortalitè par l'Evangile, nous serons tout a fait inexcusables si nous manquons en ce choix. Certes l'eternitè du siecle a venir, & la veritè des promesses de Iesus-Christ a étè confirmée a la veuë du ciel, & de la terre par des preuves si claires, que je ne vois rien en toutes les choses de la vie pre-

ſente, qui ſoit ou plus évident, ou plus certain. Mais quand cette veritè ſeroit moins aſſeurée,qu'elle n'eſt;toûjours eſt-il clair qu'une ſi haute, & ſi glorieuſe eſperance meriteroit bien que pour en eſprouver la veritè nous miſſions gayemét en hazard ces jours ſi courts, & ſi mauvais,que nous paſſons icy bas. Car quoy que le prophane puiſſe penſer de l'advenir, au moins ne peut-il nier que le preſent ne ſoit tres-peu de choſe;& que qui ne fait autre perte, que de ce que nous poſſedons icy,ne face une tres-petite perte;puis que la choſe toute entiere n'eſt qu'une fumée legere, laquelle auſſi bien nous faut-il perdre; peut eſtre dés demain; bien toſt,certes,quoy qu'il en puiſſe arriver. Mais qu'eſt-ce que je vous parle de perdre?A vray dire vous y gaignerez beaucoup, meſmes pour le preſent ſiecle. Votre vie, ſi vous renoncez au vice, en ſera plus douce, & plus facile,moins inquietée au dedans,moins choquée au dehors, exempte du tracas de l'avarice,des orages de l'ambition,de la vilenie,& des hontes de la voluptè. Votre ame jouyra de ſon entendement, & de ſa conſcience, cueillant chaque jour

jour en l'un & en l'autre mille fruits si doux, & si delicieux, qu'Epicure, le plus lasche de tous les sages du monde, a étè contraint d'avouër que sans cette vertu, a laquelle nous promettons l'immortalitè, il n'est pas mesmes possible de parvenir a ce grossier, & charnel bon-heur, qu'il s'estoit imaginè. Chers Freres, laissons donc là une bonne fois ces idoles, que le monde adore: renonçons a l'affection de cette vie si courte, & si chetive; eslevons nos cœurs plus haut, jusques a celle que Iesus Christ tient en ses mains; portons y nos desirs, & ne vacquons desormais a autre estude. Ambitieux, employez dans le service du Prince de vie ce que vous perdiez cy devant a courtiser les grands. Avaricieux, tournez vers les thresors du ciel cette aspre cupiditè, que vous laissiez cy devant ramper en la terre. Pecheurs, quiconque vous soyez, convertissez vous au Seigneur: consacrez luy le temps, que vous aviez accoustumè de donner a vos vices. Par ce moyen vous allongerez ce peu de jours que vous avez a vivre en terre; vous les multiplierez a l'infiny. Car la

pietè est vrayement cette pierre, que les Philosophes peu advisez cherchent en vain dans leurs forneaux; seule capable de rendre les hommes immortels. Si l'année derniere nous est eschappée, empoignons & serrons celle-cy. Moins nous avons de temps, plus nous faut-il mettre de soin & de diligence en ce dessein. Qu'il ne coule aucun jour en ce nouvel an, qui ne voye naistre en nous quelque nouveau fruict : Que la pietè, que la saintetè, que la charitè, qui ont été si rares au milieu de nous, y paroissent desormais par tout. Que notre vie devienne toute entiere un nouveau spectacle, agreable a Dieu, & utile aux hommes. Alors le Seigneur se retournera vers nous. Et comme le Soleil se va desormais approcher de notre ciel, faisant chaque jour un pas vers nous jusques a ce qu'il ait relaschè la rigueur de cette saison, fondu les neiges, attiedi l'air, revestu nos terres, & nos arbres de verdure, jauny nos bleds, meury nos fruicts, & couronnè toute la nature d'une nouvelle gloire; Ainsi Iesus, notre Soleil de Iustice, se levera

levera chaque matin sur nous: Il accourcira les nuicts de nos afflictions, & allongera les jours de notre consolation; Il changera notre hyver en un doux printemps, & s'avancera tous les jours vers nous, jusques a ce qu'il nous ait consommez en un avec soy, & avec le Pere. *Retourne*, donc, *ô Eternel*, Pere de lumiere & de joye. *Iusques a quand* te tiendras tu esloignè de nous? *Change de courage vers tes serviteurs.* Vous reconoissez bien, mes Freres, les paroles de notre Prophete. Nous les parcourrons legerement; car tandis que nous parlons de la brievetè, & de la vistesse de nos jours, le jour s'enfuit, & ne nous permet pas d'insister sur ces matieres. Aussi bien ce texte ne contient qu'une tres-ardente priere, qu'il vaut mieux presenter a Dieu avec devotion, que nous travailler en son exposition. Premierement donc le Prophete supplie le Seigneur, qu'apres avoir reformè les cœurs de son peuple, il face derechef paroistre au milieu d'eux les signes de sa faveur, changeant le traitement qu'il leur faisoit alors: & il se plaint doucement de la longueur de sa colere. Puis au verset suivant il luy demande les

effets de ſa benignitè ; a ſavoir les biens neceſſaires pour la conſervation tant ſpirituelle que temporelle des Iſraëlites, en telle abondance, qu'ils en ſoyent raſſaſiez;qu'ils en ayent aſſez pour aſſouvir cette longue faim, qu'ils ſouffroyent en ayant ètè privez long-tems. *Raſſaſie-nous par chaque matin de ta gratuitè*, dit-il, *afin que nous menions joye, & que nous ſoyons joyeux tout le long de nos jours.* Mais par ce qu'il ne ſuffit pas d'avoir ſeulement pour une fois, ou deux, le gouſt des biens de Dieu,il en ſouhaitte la continuation au verſ.15.priant le Seigneur que la joye de ſon peuple ſoit auſſi longue, qu'avoit ètè ſa miſere,*Reſioüy-nous*,dit-il, *au prix de nos jours que tu nous as affligez & au prix des ans auſquels nous avons ſenti nos maux.* Et autant que la gloire du Seigneur doit eſtre le premier objet de nos deſirs, juſques là que ſans elle notre ſalut meſme ne nous peut eſtre agreable, le ſaint homme de Dieu le ſuplie de leur communiquer ſes graces d'une façon, non commune, mais illuſtre;qui donne dans les yeux du monde, & telle que chacun y reconoiſſe ſa main & ſes marques.*Que ton œuvre*,dit-il,*paroiſſe ſur tes ſerviteurs &*

sa gloire sur leurs enfans; souhaitant que cette faveur du ciel passe jusques a leur posteritè, & reluise sur les enfans, aussi bien que sur les peres. En fin sachant combien est infirme la nature des hommes, & combien incapable soit d'entreprendre, soit d'achever le bien; il prie le Seigneur de tenir tous les hommes de son peuple comme par la main, les adressant par la lumiere de sa bontè; qu'il nomme icy *la plaisance de l'Eternel*; la faisant incessamment reluire au milieu d'eux, & leur donnant a chacun en sa vocation de bons, & heureux succes en tout ce qu'ils entreprendront; *Que la plaisance de l'Eternel nostre Dieu soit sur nous, & nous dispose l'œuvre de nos mains, voire dispose l'œuvre de nos mains.* Voila sommairement quels estoyent les vœux de Moïse pour l'ancien peuple. D'où vous avez premierement a apprendre, ô nouveau Israël de Iesus Christ, que tous ces maux qui ont plû sur vous depuis quelques années, ne viennent d'aucune autre cause, sinon de ce que vôtre Dieu avoit destournè sa face de dessus vous. N'en accusez point les hommes; Ne vous en prenez point a la nature: Iettez

les yeux ſur Dieu ſeulement,& ſoyez aſſeurè que c'eſt luy, qui a fait tout ce grand ravage pour le reſſentiment duquel vous eſtes aujourdhuy humiliè en ſa preſence. Et de fait il faut eſtre aveugle,& ſtupide,perclus d'eſprit & de ſens, pour n'y point appercevoir ſa main. Car quant aux cauſes ſecondes, voyez vous pas tous les jours que l'infirmitè des plus foibles devient tres-puiſſante, quand il les veút employer? & que la force des plus puiſſantes tourne a neant quand il les veut confondre? que la ſimplicitè proſpere, quand elle combat pour luy? que la fineſſe eſt inutile, là où elle eſt contre luy? Puis qu'il eſt le premier moteur, qui fait tout jouër a ſon plaiſir, qui diſpenſe les biens,& les maux que nous ſentons en la terre,adreſſons nous a luy; faiſons notre paix avec le throne de ſa grace, & toutes choſes en ſuite iront bien.Car comme vous avez veu que dés qu'il a eu deſtournè ſa ſainte face, en un moment tout s'eſt changè en mal : nos prudences ſe ſont eſvanouyes,nos forces ſe ſont aneanties,notre paix s'c̃ eſt fuye, notre joye & notre gloire s'en ſont volées dans les cieux; une eſpouventable armée

armée de maux, la guerre, la desolation, la peste, & tout ce qu'elles trainent de triste & de funeste avec elles, sont venuës sur nous a la file, les unes apres les autres; Ainsi lors qu'une fois le Seigneur, flechi par notre penitence, se sera retournè vers nous, toutes choses se changeront en un moment, & suivront le mouvement de ce saint courage, quãd il l'aura changè vers ses serviteurs. Vous verrez en un instant le ciel & la terre nous rire, & nous presenter de toutes parts l'abondance de leurs biens. Mais de ce que Moïse pour la joye de son peuple demãde la gratuitè de Dieu, nous avons en second lieu a apprendre que la bontè du Seigneur est la vraye source de nos joyes. Vous vous trompez, prophanes, qui cherchez votre contentement dans les faveurs de la terre; dans les gratuitez du monde. Ce sont des pommes de Sodome, & de Gomorrhe; qui ont belle apparence au dehors; mais ne sont que suye & cendre au dedans; capables de recréer la veuë, mais non de rassasier la faim. Il n'y a que la gratuitè de l'Eternel, qui rassasie; qui remplisse l'ame d'un vray & solide contentement:

par

par ce qu'elle porte le vray bon-heur avec soy, & nous donne un Dieu eternel avec la plenitude de tous ses biens a embrasser, & a posseder, au lieu que le monde ne donne a ses poursuivans que des fantomes & des ombres. Et quant a l'Israël ancien, il goustoit de vray cette gratuitè de l'Eternel, & s'esiouyssoit en sa possession ; mais beaucoup moins parfaitement, & moins pleinement que vous, Eglise de Iesus Christ. Car Dieu vous a introduite dans le plus secret de son palais:il a desployè toute son abondance devant vos yeux : son ciel, son eternitè, sa grace, son esprit, son amour; Que dis-je, qu'il l'a desployée devant vos yeux ? Il vous l'a mise en la main,il en a remply votre cœur. Ce cœur,que les demons paissoient autrefois de fiel, de venins, & d'abominations,est maintenant nourri de la chair & du sang de Christ, & abbreuvè de son Esprit. Vous m'entendez bien,Fideles;car la table du Seigneur vous rassasia dimanche dernier de cette admirable gratuitè de Dieu. Mais ce n'est pas assez de l'avoir goutée une fois : Demandez la chaque matin: Qu'il ne se couche jamais jour, que vous

vous n'ayez senti couler dans vos entrailles quelque grain de cette manne celeste ; quelque goute de cette divine liqueur ; quelque grace nouvelle pour entretenir & augmenter en vous la joye spirituelle,dont il vous a donnè les premices.Ie reviens a Moïse qui nous montre en troisiesme lieu, que la condition de l'Eglise n'est pas toujours mesme: L'affliction la trouble de vray assez souvent ; mais Dieu fait aussi luire sur elle quelques beaux jours, & serains en suite de l'orage. Ces calmes, je l'advouë, sur tout en la dispensation du Nouveau Testament sont rares,& courts ; & neantmoins encore ne laisse-t-elle pas d'en jouyr quelquefois. Mais notre grande paix sera là haut dans les cieux, où nous serons vrayement resiouys au prix des jours que nous aurons êtè affligez: & où les jours de nôtre bien surpasseront infiniment les jours de nos maux.Car comme vous voyez qu'en la nature apres les broüillards, & les rigueurs de l'hyver viennent tres-asseurément les clartez, & les chaleurs de l'esté;ainsi en la grace, aux ignorances, aux infirmitez, & aux souffrances de ce siecle succederont tres certai-

certainement les lumieres, les gloires & les jouyssances de l'autre: Dieu ayant arrestè en son conseil eternel, que si nous souffrons avec Christ nous regnerons aussi avec luy: mais, comme vous savez, avec cette difference, qu'au lieu que les souffrances auront étè legeres, la gloire sera d'un poids excellemment excellent: & au lieu que la souffrance sera passée en un moment, la gloire demeurera eternellement. Suit en quatriesme lieu une admirable leçon, que nous donne Moïse en ce texte, de souhaiter ardemment que l'œuvre de Dieu apparoisse en nous. Ce n'est pas assez qu'elle y soit: il faut qu'elle y reluise: que les hommes la voyent; qu'ils en glorifient le Pere. Chrestiens, que ne devez vous faire, puisque Moïse s'est eslevè jusques là? Mais, helas! il faut advouër à notre honte, qu'au lieu de l'œuvre de Dieu; l'œuvre du Diable paroist en quelques-uns d'entre nous. Car, je vous prie, ces œuvres de la chair, qui sont manifestes, comme dit l'Apotre, *les souillures,*
Gal. 5. 9. *& les inimitiez, & les avarices*, ne sont-ce pas l'œuvre du diable? & l'empreinte de ses griffes? ô fideles, sanctifions-nous
desor-

desormais; que chacun de nous soit une estoille dans le firmament de Dieu; une ville assise sur la montagne ; une chandelle ardente en sa maison, qui descouvre a tous nos prochains les merveilles de sa gloire, & le chemin de son salut. Mais imitons aussi je vous prie le soin que Moïse a de la posteritè, desirant que la gloire de Dieu paroisse sur les enfans de son peuple. Nous avons assez de soin de laisser aux notres de l'or & de l'argent; la convoitise & la gloire de la terre: & pleust a Dieu que nous en eussions moins ! y ayant des gens parmy nous, qui devorent leurs prochains, qui succent le sang du pauvre, qui se dannent eternellement eux-mesmes, afin que leurs enfans ayent dequoy passer leur temps en toute sorte de débauches. Mais nous n'avons guere de zele, de transmettre a notre posteritè le precieux tresor de l'Evangile; le vray joyau du ciel: de leur laisser en partage la paix, la joye & la gloire de Dieu. Pensons donc a eux desormais : qu'il ne nous soit pas reprochè un jour, que par notre nonchalance notre posteritè ait étè fraudée de la benediction, que nos Peres nous ont laissée;

laissée; Que la plaisance de l'Eternel, soit sur eux & sur nous a jamais, que son Christ, qui est la vraye plaisãce de Dieu, la resplendeur de sa gloire, & la marque engravée de sa personne, & particulierement le thresor de sa bontè, habite eternellement avec nous, & les notres. Enfin le Prophete nous fait encore voir, qu'en vain nos mains travaillent, si le Seigneur ne les affermit & ne dispose leurs œuvres: comme un autre chante
Ps. 12. 7. ailleurs, que si l'Eternel ne bastit la maison, en vain travaillent ceux qui la bastissent. Disposons nous donc, Freres bien-aymez, a le rechercher de tout notre cœur: luy presentant nos prieres & la devotion de ce jeusne avec une ferme foy; nous destournans de nos mauvaises, penibles & espineuses voyes pour cheminer dans les siennes saintes, douces & agreables. Si nous le prions de la sorte, il nous exaucera sans point de doute: car Iesus Christ son Fils nous l'a promis. Il changera le cœur des hommes, & la disposition de la nature en mieux pour nous. Car il tient le tout en sa main, & le ploye comme une molle cire, où bon luy semble. Voyez-vous pas combien miracu-

miraculeusement il nous a conservez au milieu de tant d'années si mauvaises? cõment il a encliné le cœur du Roy, notre Souverain, de ses Officiers, & de ses Peuples a notre paix? Cette mesme main, qui a fait toutes ces merveilles, nous les continuera encores, & y en adjoustera d'autres nouvelles, & ne nous tentera jamais outre ce que nous pourrons. Pensons seulement de luy estre fideles; & comme de sa part il accomplit tres constamment tout ce qu'il nous a promis, sans qu'il en tombe un seul iota par terre: tenons luy aussi ponctuellement de notre coté ce que nous luy avons promis en recevant son Baptesme, & sa Cene, les livrées de sa milice, ce que nous luy promettons tous les jours en nous reclamant de son nom; assavoir de le servir purement, & d'aymer nos prochains sincerement. A luy Pere, Fils & Saint Esprit soit tout honneur & gloire. *Amen.*

SERMON TROISIESME.*

Prononcè le 2. Ianvier 1633. jour de Cene.

DV SACRIFICE DES CHRESTIENS.

ROMAINS XII. 1.

Ie vous exhorte donc, Freres, par les compaßions de Dieu, que vous presentiez vos corps en sacrifice vivant, sainct, plaisant a Dieu qui est votre raisonnable service.



HERS FRERES, Ce saint Sacrement, a la participation duquel nous sommes encore aujourd'huy conviez, a étè institué par le Seigneur, afin d'allumer en nos ames une ardente amour envers luy par l'impression qu'il y fait de son infinie charitè envers nous, & pour nous transformer tellement en son image, que comme il s'est offert au Pere Eternel pour l'expiation de nos pechez, nous nous offrions semblablement a luy pour reconoissance de ses graces. Saint Paul nous exhortant a cela mesme dans le texte que vous venez d'oüir, nous avons estimè a propos de vous en donner maintenant l'exposition,

tion, remettant a une autrefois la fin du chapitre precedent, qui selon la suitte de nos actions devoit estre la matiere de celle-cy. Escoutons le saint Apotre attentivement, Fideles. Car si nous prenons une ferme, & immuable resolution d'obeyr a ce qu'il nous prescrit, nous serons tres-convenablement preparez, & pour communier utilement a la sainte Cene, & pour nous acquitter de tous les devoirs auxquels nous sommes obligez, soit envers Dieu, soit envers les hommes. Mais afin de proceder avec ordre en cette meditation, nous considererons premierement la forme de l'exhortation de l'Apotre. *Ie vous exhorte donc, Freres*, dit-il, *par les compassions de Dieu.* Puis apres nous examinerons en second lieu le sujet mesme de son exhortation, *Que vous presentiez vos corps en sacrifice vivant, saint, plaisant a Dieu.* Et enfin nous verrons en troisiesme lieu la qualité qu'il donne a ce devoir, auquel il nous exhorte, disant, que *c'est notre raisonnable service.*

Premierement donc cela mesme, *qu'il nous exhorte*, montre evidemment, que la doctrine de la corruption de l'homme,

& de la grace de Dieu, & de ſa predeſtination, telle qu'il l'a eſtablie dans les chapitres precedens, & que nous la tenons ſelon luy, n'aneantit point l'uſage des exhortations, ainſi que le pretendent la plus part de nos Adverſaires. Certes ſi nous poſions en l'homme une nature deſtituée d'intelligence, & de volontè, le faiſant mouvoir en ſes actions par une force aveugle; je confeſſe que nous ſerions obligez a abolir l'uſage des exhortations, eſtant aſſez clair que ce ſeroit perdre ſa peine d'exhorter une creature ainſi faite; comme ſi l'on s'amuſoit a faire des remonſtrances a des arbres, ou a des pierres, ou a des animaux. Mais auſſi n'avons nous garde de poſer une telle nature en l'homme; A Dieu ne plaiſe. Nous ſommes d'accord qu'il a un entendement, capable de comprendre le bien & le mal des objets qu'on luy propoſe; qu'il a une volontè pour les embraſſer, ou les rejetter; & qu'en toutes ſes actions il ſe meut par ſon propre jugement, & non par la violence d'aucune cauſe eſtrangere. Il eſt bien vray, que nous diſons avec l'Eſcriture, que les hommes charnels, c'eſt a dire, ceux que

Dieu

Dieu n'éclaire point par ſon Eſprit, meſpriſent & rejettent opiniaſtrément la grace, & jamais ne ſe diſpoſent a obeyr a l'Evangile. Mais cela n'empeſche pas qu'ils ne puiſſent, & ne doivent eſtre exhortez a obeyr, attendu que cette neceſſitè qui les attache au mal eſt volontaire, & non naturelle, procedant non du manquement d'aucune des parties ou des facultez naturellement requiſes pour faire ce qui leur eſt cõmandè, mais de l'obſtinée & invincible malice de leur cœur, cauſée en eux par une groſſiere & inexcuſable erreur d'entendement; ſelon ce que le Seigneur diſoit des Iuifs; *Qu'ils ne pouvoyent croire, d'autant qu'ils cherchoient la gloire l'un de l'autre, & ne cherchoyent point la gloire, qui vient de Dieu ſeul*; & Ieremie de leurs anceſtres; *Qu'ils ne pouvoyent faire aucun bien, d'autant qu'ils n'eſtoyent appris qu'à mal faire*; & S. Paul de l'homme animal, *qu'il ne comprend point les choſes qui ſont de l'Eſprit de Dieu; par ce qu'elles luy ſont folie*. Car qu'une telle ſorte de neceſſitè n'empeſche pas l'uſage des remonſtrances; les Adverſaires meſmes ne le peuvent nier, avoüans qu'il y a des hommes en-

Iean 5. 44.
Ier. 13. 23.
1. Cor. 2. 14.

durcis, cõme estoit autrefois un Pharao, qui ne se rendront jamais a la veritè, a qui neantmoins le Seigneur & ses Ministres ne laissent pas d'addresser leurs exhortatious pour rendre par ce moyen leur malice inexcusable. Et quant aux fideles, auxquels proprement l'Apotre parle en cet endroit, il est vray aussi que l'Esprit de Dieu les amene a l'estat de grace par une force insurmontable, & telle qu'il ne leur est pas possible d'y desobeyr. Mais cette force ne consiste toute entiere qu'en persuasion. Ce n'est pas un charme, qui les enleve ou malgrè eux, ou a leur desçeu. C'est une lumiere, qui les fait siens en leur monstrant & persuadant qu'il n'y a rien si honorable, si heureux & si utile pour eux, que d'estre siens; de sorte qu'estant ainsi touchez, ils se donnent a elle sciemment & volontairement; & ils ne voudroyent pour rien du monde en disposer autrement. Qui ne voit donc que pour les amener a ce point, les enseignemens, & les remonstrances sont necessaires, bien loin d'estre inutiles; puis que c'est par ce moyen que l'Esprit celeste leur fait voir & croire la beautè, & l'advantage du party,

party, auquel il les veut ranger? Cette procedure est necessaire icy bas, où notre connoissance est toujours meslée de quelque imperfection. Car là haut dans les cieux, j'avouë qu'elle nous seroit inutile; puis qu'en la lumiere dont nous jouyrons, nous connoistrons parfaictement toutes choses, sans qu'aucun ombrage nous en cache la moindre veritè. Mais vous avez encore icy a remarquer, mes Freres, la douceur de l'Apostre, *Ie vous exhorte*, ou je vous prie & conjure, dit il; Car le mot dont il use, signifie cela. Moïse & les autres Prophetes du Vieux Testament n'agissoient pas ainsi avec les fideles de ce temps-là. Ils leur commandent avec une autoritè absoluë, & parlent a eux le baston a la main, les menaçant a toute heure de maledictions épouvantables, s'ils manquent a obeïr. Mais les Ministres de l'Evangile nous exhortent. Ce n'est pas qu'ils n'ayent autant d'autoritè en la maison de Dieu, qu'en avoyent les anciens Prophetes. Christ, comme vous savez, leur disposa le Royaume du Pere; les assit sur douze thrônes pour juger les Tribus d'Israël, leur donna les clefs du ciel, & des armes

invincibles pour executer leur commiſſion. Mais ils en uſent ainſi a cauſe de la qualitè des perſonnes a qui ils parlent. Car la condition des fideles eſt tout autre ſous le Nouveau Teſtament qu'elle n'eſtoit ſous le Vieil. Alors ils eſtoyent encore enfans;Maintenant ils ſont hommes faits. Alors ils eſtoient traittez comme ſerfs ; & maintenant comme enfans bien aimez. La rigueur & la rudeſſe des Prophetes convenoyent a leur qualitè;la douceur & la benignitè des Apoſtres a du rapport a la notre. Et tout ainſi que de leur part ils traittent avec nous,comme avec des hommes faits ; auſſi faut il que de la notre, nous recevions leurs diſcours avec une affection entiere, les prattiquant non tant par le reſpect de ceux qui nous parlent, que par le propre jugement que nous en faiſons nous-meſmes. C'eſt a la meſme raiſon qu'il faut rapporter ce doux terme, qu'employe l'Apotre, appellant les Romains *ſes Freres je vous exhorte, Freres*. Car ce qu'il eſtoit en l'Egliſe luy donnoit droit de les appeller ſes diſciples,& ſes enfans. Encore leur euſt-il fait beaucoup d'honneur de les nommer ainſi. Car quel tiltre plus

plus glorieux sçauroit on avoir en la terre, que d'estre disciple du Docteur de l'Vnivers? de celuy que Dieu marqua des cieux, & qu'il envoya expressément pour illuminer les nations en la connoissance du salut? Mais ce saint homme pour mieux s'insinuer dans le cœur des Romains descend au dessous de la dignité de sa charge, & appelle *Freres* ceux qu'il pouvoit nommer ses disciples, comme de fait a l'esgard de Iesus-Christ, notre principal, & vrayement unique Pere, nous sommes tous freres, engẽdrez par l'impression de son Esprit, appellez a mesme heritage, & destinez a mesme gloire. Regardez, Fideles, combien est grande & admirable l'efficace de l'Evangile, qui d'enfans du diable, que vous estes naturellement, freres & compagnons des demons, vous rend enfans du Souverain, freres propres des plus saints & des plus illustres hommes, qui ayent jamais vescu en la terre, compagnons & concitoyens des bien-heureux Anges, qui vivent eternellement dans les cieux. Encore ne faut-il pas laisser sans remarque la liaison de cette remonstrance de l'Apotre, *Ie vous*

exhorte

exhorte donc,dit-il,monstrant par ce terme de raisonnement,qu'il induit son exhortation des doctrines,qu'il a traittées cy-devant; qu'elle en est le fruit & la conclusion. Car de vray puis que Dieu en ces derniers temps nous a éleus, & appellez a la communion de sa grace, laissant les Iuifs a leur tour en des tenebres semblables a celles, d'où il nous a tirez; puis qu'il desploye si admirablement sur les hommes les incomprehensibles richesses de sa justice, bontè, puissance, & sagesse, qui sont precisément les doctrines que S. Paul nous proposoit cy-devant, où est celuy qui ne voye que de là il s'ensuit clairement, que nous sommes tres-obligez a nous separer d'avec le reste des hommes pour servir particulierement le Seigneur, & luy dedier & consacrer nos personnes? qui est proprement l'exhortation qui nous est fait en ce lieu. Car tous les secrets que Iesus Christ nous a revelez tendent a la sanctification de l'homme; c'est a dire qu'ils sont d'une telle nature, qu'ils induisent ceux qui les croyent a aimer Dieu, & le prochain; d'où vient que S. Paul appelle toute la doctrine du Christianisme

ſtianiſme *le myſtere de pieté*, & ailleurs, *la doctrine qui eſt ſelon pieté*. Ce n'eſt pas une ſcience d'Aſtrologie, ou de Metaphyſique; qui ne ſerve qu'a remplir le cerveau de vaines & creuſes ſpeculations. Toutes les maximes & propoſitions du Chriſtianiſme ſervent a ſanctifier les hommes. D'ou paroiſt que les doctrines qui n'ont point cette marque, nous doivent des-là eſtre ſuſpectes; comme la tranſſubſtantiation, & ſes ſuites, & la pluſpart des traditions, que l'Egliſe Romaine preſſe comme neceſſaires. Car je vous prie, dequoy ſervira-t-il a un homme pour luy faire aimer Dieu & ſon prochain de croire qu'il y ait de la rondeur & de la blancheur dans l'hoſtie sans qu'il y ait rien de blanc, ny de rond? ou de croire que le corps de Chriſt ſoit tout entier en l'eſpace d'une miette de pain, & d'une goutte de vin? ou qu'il vienne paſſer quelques momens dans les ordures de l'eſtomach d'un homme pecheur & mortel? Ce ſont des créances vaines, & inutiles, des arbres ſteriles, incapables de porter aucun bon fruit dans les ames, où l'autorité de Rome les a le plus profondement enracinées; qui

1. Tim. 3. 16. & 6. 3.

nont

n'ont par consequent rien de commun avec les doctrines plantées par le Pere celeste, toutes fertiles & capables de produire l'amour de Dieu & du prochain dans les cœurs,où ellesprendront. Mais l'Apotre pour nous remettre en l'esprit les articles,d'où il deduit son exhortation, les touche en un mot, en disant, *Qu'il nous exhorte par les compassions de Dieu.* Car notre vocation,notre justification,notre élection,notre sanctification,& tous les autres benefices traittez & representez au long dans les chapitres precedents de cette epitre,que sont-ce sinon autant de misericordes du Seigneur? Ne nous fait-il pas misericorde, quand nous voyant gisans dans les tenebres de l'ignorance commune a tous les hommes; il nous vient presenter la lumiere de son Evangile? quand il nous tend la main du ciel, & nous tire de ce sepulcre,comme autant de Lazares? Ne nous fait-il pas misericorde,quand nous voyant croire en son Fils, il nous impute cette foy a justice, nous pardonnant tous les crimes,dont nous sommes coulpables, nous recevant & nous traittant comme si nous estions innocens, nous qui

qui meritions de souffrir eternellement toutes les maledictions des enfers? N'est-ce pas encore une grande misericorde, quand il arrache de nos poitrines ces pierres qu'Adam y a plantées, & y met des cœurs de chair, nous sanctifiant par l'esperance de la bien-heureuse immortalitè? Et quand il nous supporte & nous console si gracieusement en nos afflictions, accomplissant sa vertu dans nos infirmitez & nous conduisant au ciel a travers toutes les oppositions de la terre & de l'enfer, quoy! n'est-ce pas aussi une misericorde? Et quand apres nos petits travaux il viendra nous courõner d'une gloire eternelle, infiniment relevée au dessus du merite des Anges mesmes, ne sera ce pas une grande misericorde? Et cette grace qu'il fera un jour a la nation des Iuifs, les rappellant a sa cõnoissance apres un long & horrible égarement, ne sera-ce pas aussi une merveilleuse misericorde? C'est donc ce que l'Apotre nous remet icy devant les yeux, rassemblant & resserrant dans l'estroit enclos de ce petit mot toutes ces grandes & immenses bontez de Dieu, qu'il a cy-devant plus amplement desployées. C'est par cela,

cela, qu'il vous exhorte, ô Fideles; & tous en general, & chacun en particulier, par la premiere & unique ſource de votre bon-heur; le commencement, le milieu & la fin de votre ſalut, par la cauſe, qui vous a arrachez des griffes de Satan; qui vous a recoux de l'enfer, & delivrez d'un eternel mal-heur; qui vous a donnez a Ieſus Chriſt le Prince de vie; qui nous a reveſtus de ſon Eſprit, & marquez de ſon ſceau, & repeus de ſa chair, & abbreuvez de ſon ſang; qui vous conſerve comme un miracle en la terre, qui vous a preparè des les temps eternels un ciel de gloire pour y vivre a jamais en une ſouveraine felicitè. C'eſt par cette douce choſe, que vous conjure l'Apotre. Que luy pouvez vous refuſer apres une priere ſi efficace? Souvent les plus miſerables nous arrachent malgrè nous, ce qu'ils demandent, quand ils nous conjurent par la vie de nos peres & de nos meres, par l'eſperance de nos enfans, & par les autres choſes que nous aimons & cheriſſons le plus. La douceur de ces noms flechit incontinent toute la duretè de nos cœurs. Quand donc le ſaint Apotre nous demanderoit en ce lieu

lieu quelque chose de fort difficile, & dont apres tout nous n'aurions a esperer ni gloire ni profit ni contentement, si est-ce que cette divine misericorde, par laquelle il nous conjure, nous doit estre si douce & si considerable, que pour l'amour d'elle, il nous faudroit resoudre a tout faire, & a tout souffrir. Mais, chers Freres, il en est tout autrement. Il nous demande ce que nous devrions souhaitter de nous mesmes, ce que nous devrions desirer & rechercher de toutes nos affections, comme la chose la plus noble, la plus heureuse, & la plus utile, qui nous puisse jamais arriver. Car tout ce qu'il demande de nous apres une si grave, & si forte preface, c'est que nous consacrions nos personnes au service du Dieu vivant, c'est a dire que nous entrions en la possession, & en l'exercice du plus haut honneur, que puisse avoir une creature; *Ie vous exhorte donc, Freres*, dit-il, *par les compassions de Dieu, que vous presentiez vos corps en sacrifice vivant, saint, plaisant a Dieu.* Il est assez evident, que le sens de l'Apostre est simplement, que nous devons dedier nos personnes au Seigneur, & employer toutes les

parties

parties de notre estre a son service dans la puretè & sanctification qu'il nous a commandée. Mais il ne s'est pas contentè d'une si seche, & simple expression. Il en a employè une autre riche & noble, revestant par maniere de dire cette sienne pensée d'une magnifique & superbe robe, tirée des cabinets de Moïse. Car, comme vous voyez il fait allusion a ses services, & nous represente les devoirs de l'Evangile avec des termes empruntez de la vieille discipline d'Israël. *Presentez*, dit-il, *vos corps en sacrifice vivant saint, plaisant a Dieu*; pour nous montrer, Mes Freres, que toute cette ancienne Loy se rapportoit a Iesus Christ, & a son peuple; que ses ceremonies & ses services estoyent les crayons, & les ombres de notre sanctification, que c'estoyent comme des modeles, dont la divine sagesse se servit pour un temps a representer le salut, dont Iesus Christ en la plenitude des siecles nous a exhibè le corps, & la veritè. Or pour bien comprendre la raison, le fond, & la grace de l'expression de l'Apotre, il faut se souvenir d'entrée que ces sacrifices qui se faisoyent sous l'ancien Testament, estoyent de

de deux ſortes, les uns expiatoires,& les autres d'actions de graces. Les premiers eſtoyent preſentez au Seigneur pour ceux qui avoyent commis contre quelqu'un des articles de la diſcipline Moſaïque, & encouru en ce faiſant la ſoüilleure & l'excommunication legale,afin d'expier leur faute par le ſang de la victime immolée, & les remettre par ce moyen en la communion du peuple de Dieu. Les ſeconds eſtoyent offerts au Seigneur en reconnoiſſance des biens, que les Iſraëlites recevoyent de ſa bontè. C'eſtoyent comme autant d'hommages,qu'ils luy faiſoyent;autant de proteſtations de leur gratitude. Dans les victimes, qui eſtoyent ſacrifiées ſoit pour l'une,ſoit pour l'autre de ces fins, eſtoyẽt requiſes certaines conditions, ſans leſquelles l'oblation euſt étè deſagreable à Dieu; comme par exemple il falloit,que ce fuſſent des animaux vivans, purs & entiers. Et quant aux ſacrifices de la premiere ſorte, ils repreſentoyent tous ce grand & eternel ſacrifice, que le vray Pontife de l'Egliſe a offert au Pere en la croix, par lequel il a reellement expiè les pechez & purifiè les eſprits de tous

ceux qui croyent en luy, leur acquerant le droict de l'eternelle communion de l'Israël celeste ; tout de mesme que les anciennes hosties effaçoyent la tache typique du pechè,& sanctifioyent quant a la chair, & donnoyent le droict de la communion exterieure de l'Israël terrien. Mais les sacrifices de la seconde sorte figuroyent la vraye sanctification des Chrestiens, par laquelle ils dedient leurs personnes au Seigneur, les employant a son service en reconnoissance du grand salut, qu'ils ont receu de sa bontè. C'est donc là precisément que regarde S. Paul en ce lieu, nous commandant *de presenter nos corps en sacrifice vivant, sainct, plaisant a Dieu.* Car il veut que nous accomplissions en effect la veritè signifiée par l'ancienne figure ; que nos corps ne soyent soüillez dans aucun employ profane, mais entierement consacrez a la gloire du Souverain ; tout de mesme que les victimes, en quoy consistoyent les sacrifices anciens, estoyent employées non a aucun usage commun; mais au service du sanctuaire, & a la gloire du Dieu d'Israël pour tesmoigner sa bontè, & la religieuse gratitude de

son

ſon peuple. Ie ſay bien que la pluſpart des interpretes prennent *nos corps* pour nos perſonnes entieres; par une forme de langage aſſez commune, de ſignifier un tout ſous le nom d'une de ſes principales parties; comme quand on dit ſoixante & dix ames pour ſignifier ſoixante & dix perſonnes. Mais j'eſtime qu'il eſt plus convenable de prendre ce mot ſimplement pour dire la plus groſſiere partie de notre nature, qui conſiſte proprement en la chair, & en toutes les facultez qui en dependent & luy appartiennent, comme ſont les ſens interieurs & exterieurs,les paſſions,& s'il y a quelque autre choſe ſemblable. Car il ſemble que l'Apotre diviſe les perſonnes des fideles en deux parties; l'une qu'il appelle *corps*,qui eſt proprement le ſiege de la vie animale;l'autre qu'il nõme *l'eſprit*; qui eſt l'entendement regeneré par la lumiere de l'Evangile. I'eſtime donc que c'eſt du corps ainſi entendu, qu'il parle en cet endroit. Car puis qu'en toute oblation deux ſujets ſont neceſſairement requis,l'un qui offre, c'eſt le Sacrificateur;& l'autre qui eſt offert, c'eſt la victime, il faut que cette diſtinction ſe

trouve aussi dans le Sacrifice qui nous est icy recommandè par l'Apotre. Il est bien vray que l'on peut dire en quelque sens, que le fidele est tout ensemble, & l'hostie & le Sacrificateur; mais tant y a qu'on ne le peut dire qu'à divers esgards. Car comme le Seigneur Iesus s'immolant soy-mesme en la croix pour l'expiation de nos crimes estoit Sacrificateur a l'esgard de son Esprit eternel, & hostie a l'esgard de sa tres-pure & tres-parfaite humanitè, ainsi que l'enseigne l'Apotre,
Hebr. 9. 14. en disant qu'il s'est offert a Dieu soy-mesme par l'Esprit eternel; bien qu'au reste & cet Esprit, qui offroit, & cette humanitè qui souffroit ne fussent qu'une seule & mesme personne; Semblablement aussi les fideles s'offrans au Seigneur en recognoissance de ses biens, sont Sacrificateurs a l'esgard de leur esprit, & victimes a l'esgard de leur corps; bien qu'au fond & leur esprit qui offre, & leur corps qui est offert ne fassent qu'une seule & mesme personne. C'est donc proprement a votre esprit, ô Fidele, qu'il appartient de presenter a Dieu; & a votre corps de luy estre presentè: Car pour le premier, Christ vous

en a acquis & communiquè le droit;puis *Apoc.* 5. 10.
qu'il vous a faits Roys & Sacrificateurs *1. Pierr.*
a Dieu,une ſacrificature ſainte & royale, 2.5.9.
pour luy offrir des Sacrifices ſpirituels
qui luy ſoyent agreables. Et pour le ſecond,c'eſt votre advantage au deſſus des anciens, icy touchè a mon advis en ce que l'Apotre dit notamment *vos corps*, par oppoſition aux Sacrifices des Preſtres du vieux Teſtament. Ils offroyent des corps eſtrangers, ceux des animaux. Vous offrez les votres propres. Il leur falloit mendier dans les plaines,& ſur les montagnes de la terre les victimes de leurs oblations. Vous avez toujours les votres toutes preſtes. Tandis que vous aurez un corps, & une vie, vous aurez dequoy ſacrifier au Seigneur. Et ne penſez pas, Mes Freres, que cette matiere de nos Sacrifices ſoit de petite eſtenduë. Elle eſt tres-riche, & abondante, ce corps que nous devons offrir a Dieu comprenant ſous ſoy une grande diverſitè de ſujets: Car l'Apotre veut que nous preſentions a Dieu toutes les parties,facultez, & fonctions de ce corps; que nos yeux ſe conſument dans l'admiration de ſes merveilles ſans jamais les

foüiller par des veuës illicites; que nos oreilles ne ſoyent employées qu'a l'ouïe de ſa parole; que notre langue ſoit dediée a preſcher ſes loüanges; nos mains a travailler en des choſes qui luy ſoyent agreables; que notre courroux, & nos convoitiſes, & les ardeurs de nos paſſions luy ſoyent ſanctifiées, s'aigriſſant contre ce qu'il hait, s'allumant pour ce qu'il aime. Mais l'Apotre pour nous mieux ſpecifier la nature de ces oblations ſpirituelles adjouſte, que nous preſentions nos corps en ſacrifice *vivant, ſaint, & plaiſant a Dieu.* Ce qu'il appelle l'oblation de nos corps *un ſacrifice vivant* ſe peut prendre, ou par oppoſition, ou ſimplemẽt par alluſion a l'ancienne Loy. Par oppoſition: Car les animaux que l'on ſacrifioit jadis au Seigneur, eſtoyent mis a mort: au lieu que nos corps par l'oblation, que nous luy en faiſons ſous le nouveau Teſtament, ſont vivifiez & repurgez de la mort. Ne craignez point, Fidele, quand vous entendez que l'Apotre vous commande de ſacrifier vos corps a Dieu. C'eſt un Sacrifice non ſanglant, une oblation pure & innocente, qui donnera la vie a vos victimes; bien loin

loin de les en priver : les rendant celestes & immortelles, de foibles & perissables qu'elles sont. Rien n'en perira que le vice. Le feu que le Ciel espandra sur elles n'en consumera que l'ordure & la corruption. Mais l'on peut aussi entendre ce mot par une simple allusion aux anciens sacrifices. Car alors, comme vous scavez, les corps morts estoyent en abomination ; & il n'estoit pas permis d'approcher de l'Autel de Dieu un animal autre que vivant pour le sacrifier. Ce saint Interprete de la Liturgie Evangelique veut donc que cette qualitè se trouve aussi en nos sacrifices, afin que la veritè n'ait rien de moins que le type, *Presentez vos corps en sacrifice vivant.* Mais, direz vous, il semble que cette addition soit superfluë. Car comment presenterions nous nos corps a Dieu autrement que vivans, puis qu'apres la mort nous ne sommes plus en estat de les presenter ? Chers Freres, cela est vray si vous l'entendez de la vie charnelle & animale. Mais l'Apotre parle icy de la vie nouvelle & spirituelle, a l'esgard de laquelle la pluspart des vivans sont morts. Il veût donc qu'elle fleurisse dans nos

corps pour les pouvoir presenter a Dieu; Autrement notre sacrifice luy sera en abomination. Car luy offrir un corps pourry de vices, & mort dans le pechè, c'est l'offenser, & faire selon l'esprit le mesme sacrilege qu'eussent fait jadis selon la chair ceux qui en Israël luy eussent offert la charogne puante de quelque beste morte. Par exemple, cet Ange de l'Eglise de Sardes qui estoit mort, bien qu'il eust le bruit de vivre, n'offroit pas a Dieu un sacrifice vivant, quand il luy presentoit son corps; ni ces vefves non plus, dont l'Apotre dit qu'elles sont mortes, puis qu'elles vivent en delices. Si votre langue est atteinte de mesdisance; si vos mains soüillées de rapines, ou votre cœur bruslè de luxure, ou enflè d'ambition; si le vice enfin regne en quelqu'un de vos sens, ou de vos membres, vous sacrifiez une charongne a Dieu toutes les fois que vous luy presentez votre corps. Mais l'Apotre adjouste encore que notre sacrifice est saint, c'est a dire separè des profanations mondaines, des abus du siecle. Car comme jadis l'animal, que l'on sacrifioit au Seigneur étoit sain, entier & parfait en son

Apoc. 3. 1.

1. Tim. 5. 6.

ſon eſpece ſelon les ordonnances tres-expreſſes de la Loy Moſaïque ; de meſme auſſi les corps que nous voulons offrir a Dieu, doivent eſtre purs & ſaints, eſloignez de toutes les vilenies ; où ſe ſoüillent d'ordinaire les corps des hom- Pſe. 50.
mes du ſiecle. Si votre main eſt exẽpte Ier. 7.22.
d'avarice ; mais votre bouche pleine de mediſance;votre hoſtie n'eſt pas parfaite. Ce n'eſt pas un ſaint ſacrifice comme le Seigneur le demande. Enfin l'Apotre adjouſte que ce ſacrifice de nos corps *eſt agreable a Dieu.* Quant aux ſacrifices des animaux, il proteſte en mille lieux qu'il les dedaïgnoit bien fort; qu'il en faiſoit ſi peu d'eſtat qu'il n'en reprendra point ſon peuple,& ne luy en dira rien en ſon jugement ; il proteſte meſme qu'il n'en avoit point donnè le commandement a Iſraël;c'eſt a dire que jamais ſon intention n'avoit étè que l'on y fiſt conſiſter le fond de ſon ſervice. Et de vray quelle apparence y-a-t'il qu'un ſi grand Dieu , ſi ſage & ſi doux priſt plaiſir a voir couler le ſang d'un animal,& fumer ſa chair ſur un autel de pierre?Mais votre ſacrifice,ô Chreſtiẽs, quand vous preſenterez votre corps a
Dieu

Dieu ſelon l'ordõnance de l'Apotre, luy ſera tres-certainement agreable. Il n'y a point d'encens en toute l'Arabie heureuſe,qui rende ſur ſon autel une odeur ſi douce a ſes narines, que l'offrande d'une chair pudique, d'une main pure, d'une langue ſobre, d'un corps mortifiè au vice, & vivant à Ieſus Chriſt dans les exercices de ſa ſanctification. Ne doutez point qu'il ne la reçoive de bon œil, & qu'il ne la cheriſſe; & que pour teſmoigner le contentement qu'il y prend, il ne la couronne enfin de ſon immortelle gloire. Car bien que nos œuvres n'ayent rien en elles meſmes qui merite a beaucoup prés une ſi grande faveur, ſi eſt-ce que ce bon Dieu ne laiſſe pas de les avoir tres-agreables, & de les reconnoiſtre avec une auſſi abondante & aſſeurée liberalitè,que ſi en effet elles meritoyent ſes benefices. D'où paroiſt combien eſt injuſte la calomnie de ceux qui nous accuſent de refroidir l'eſtude des bonnes œuvres, ſous ombre que nous ne pouvons en approuver le merite. Car puis que c'eſt l'eſperance de la faveur, & de la gratification du Seigneur qui nous donne le courage d'en faire,

faire, qui ne void que nous n'en affoibliſſons nullement les motifs, puis que nous laiſſons toute entiere aux fideles l'aſſeurance,que le Seigneur agréera, & reconnoiſtra tous les efforts de leur pietè; voulans ſeulement qu'ils attendent de l'abondance de ſa grace cette recompenſe,que les Adverſaires leur promettent de la valeur de leurs œuvres?Mais il eſt temps de venir a la troiſieſme & derniere partie du texte de l'Apotre, où il qualifie cette offrande de nos corps,qu'il veut que nous facions a Dieu *notre raiſonnable ſervice.* Iamais il n'y eut de religion au monde, qui ne preſcrivist aux hommes certaines ceremonies & devotions, y faiſant conſiſter le ſervice de la Divinitè, & en promettant ſa faveur & ſes bonnes graces a ceux qui les pratticqueroyent ſoigneuſement. Les Payens jadis avoyent une infinitè de ſacrifices, de purifications,& d'autres obſervations de ſemblable nature. Les Mahometans aujourd'huy n'en ont gueres moins, s'attachans tres-opiniaſtrement a diverſes ſuperſtitions, où ils poſent tout le ſervice de Dieu. Et pour laiſſer là les fauſſes religions, vous ſçavez que cette forme de

de service avoit lieu dans l'Eglise mesme, durant les temps du vieux Testament. Car bien que le Seigneur tesmoignast assez aux fideles, que ce n'estoit que l'escorce de la religion, & qu'il leur demandast principalement le cœur, si est-ce neantmoins qu'il les obligeoit aussi a ne pas negliger cette escorce. Il vouloit qu'ils fussent circoncis, purifiez, & nettoyez par divers lavemens, & par des oblations charnelles; qu'ils sacrifiassent en certains lieux, & a certains temps; qu'ils missent difference entre les viandes, & les jours, & l'Apotre au commencement du neufviéme chapitre de l'Epistre aux Hebreux appelle toutes ces observations *le service*, employant precisement le mesme mot que nous lisons en ce lieu. Tel estoit donc le service des Anciens. Mais le votre, ô Chrestiens, c'est de sanctifier vos personnes, & de les presenter a Dieu. Ce sont là vos sacrifices, vos devotions, votre circoncision, vos sabbats, & vos nouvelles lunes. Le Seigneur ne vous demande, que cela. Il appelle ce service *raisonnable* pour le distinguer d'avec le vieil; & cela se peut interpreter en deux façons selon les deux

deux significations du mot Grec,* d'où * λόγος
est venu celuy qu'employe icy l'Apotre.*
Car il se prend quelquesfois pour la *rai-* * λογικὸς
son. En ce sens le sacrifice que nous faisons de nos corps est un service raisonnable; Premierement, parce que c'est une oblation de personnes douées de raison,& non d'animaux,comme autrefois sous la Loy.Secondement,parce que c'est une maniere de service fondè sur des raisons toutes apparentes, & qui est evidemment convenable a la qualitè; & a la nature d'un homme ayant l'usage de la raison; au lieu qu'il estoit difficile, & peut estre mesmes impossible au temps du vieux Testament, de trouver & de comprendre les raisons des devotions legales;& qu'à vray dire, c'estoyent plutost des exercices pueriles, propres pour l'enfance de l'Eglise, que des services d'hommes faits parvenus a la maturitè de leur jugement. Enfin notre service est raisonnable, parce qu'il est spirituel, & s'exerce principalement par cette partie de l'homme,qui s'appelle *la raison* ou *l'entendement*; au lieu que le service legal estoit charnel, & s'exerçoit sur des choses materielles. Mais ce mot en son origine

origine signifie aussi fort souvent *la parole*, comme sçavent ceux qui entendent le Grec;de sorte que l'on peut aussi traduire, que le service que l'Apotre nous prescrit en ce lieu,est le service de la parole. Or & l'Apotre,& tous les autres escrivains du nouveau Testament, employent fort souvent ce mot *de parole*, pour signifier l'Evangile. En le prenant donc ainsi, le sens de S. Paul sera, que d'offrir nos personnes a Dieu en sacrifice vivant & saint, c'est le service de l'Evangile. La Loy en prescrivoit un autre; La parole,ou l'Evangile demande seulemẽt cestuy-cy de nous. Et l'on pourroit, a mon advis, interpreter en la mesme sorte ce *lait de la parole**, que S. Pierre nous ordonne de rechercher avec affection, pour dire le lait de l'Evangile, sa doctrine pure & simple, capable de nourrir les fideles, & de les faire croistre en enfans de Dieu. Mais en quelque façon que vous entendiez ce passage, tant y a qu'il pose clairement cette difference entre le vieux & le nouveau Testament, que maintenant notre service est reel & spirituel, & ne consiste qu'en une vraye sanctification de corps & d'esprit; au lieu

* λογικὸν γάλα 1. Pierr. 2.2.

lieu que celuy des anciens estoit en partie charnel,& figuratif. C'est ce que le Seigneur disoit a la Samaritaine. *L'heure* Iean 4, 21.23.
vient que vous n'adorerez le Pere, ni en cette montagne, ni en Ierusalem, mais les vrais Rom.9.
adorateurs l'adoreront en esprit, & en veritè;
Et c'est où regarde S.Paul, là où il dit, que Phil.3.3.
luy & les autres fideles servent Dieu en esprit, non plus comme les Anciens, charnellement & en figure. Et sur ce point icy estably par l'Apostre, nous avons deux remarques a faire. La premiere est, que les ceremonies, devotions, & oblations charnelles, dont les hômes, & particulierement ceux de Rome, ont estoffé la religion Chrestienne dans ces derniers siecles, ne s'ajustent a l'intention du Seigneur, ni a la nature de sa sainte discipline, toute pure, & toute celeste. Ie suis libre, dit-elle. Mon Christ m'a affranchie de la servitude des rudimens du monde. Pourquoy captivez vous sous le joug de vos ceremonies celle qu'il a mise en libertè? Qu'ay-je affaire de vos autels, de vos temples, & de vos chapelles, de vos reliques & de vos images, de vos cierges & de vos sacrifices, de votre sel, de votre eau, de vos huiles,

huiles, & de vos hosties, & de tous les pretendus mysteres de vos Pontifes? Tout le service que mon Seigneur ordonne a ses hommes, est spirituel & raisonnable, non plus charnel, ou materiel. Et quant au reproche que nous font les Adversaires, que notre Religion est une pauvre & maigre discipline, qui n'a aucune de ces institutions, que l'homme recherche naturellement, vne religion sans autels, sans prestres, sans sacrifices, sans devotions, & sans services; tant s'en faut que nous ayons honte de cette accusation, que nous la prenons a gloire, comme une marque de la veritè de notre Christianisme, & de notre conformitè avec l'Eglise primitive; a laquelle nous lisons, que les Payens reprochoyent semblablement qu'elle n'avoit ni autels, ni images sacrées, ni temples, ni festes; ce qu'ils n'eussent pas fait sans doute, si elle eust étè la mesme qu'est aujourd'huy la Romaine. Et comme l'on nous objecte un mesme crime, nous y faisons aussi une mesme responce; Que graces a Dieu nous avons notre service, mais raisonnable, comme S. Paul l'a ordonnè: notre sacrifice, mais spirituel, comme S. Pierre l'a

Origen. contr. Cels. l. 8. Minu. Fel. en s. Octav.

l'a prescrit, nos festes, mais divines ; nos devotions, mais pures & Evangeliques, qui se celebrent dans le secret du cœur, en esprit & en veritè, comme l'a predit le Seigneur. Notre temple c'est l'ame de chacun de nous. Iesus-Christ en est l'autel, que la foy de l'esprit y a erigè, & non la main de la chair. Les images dont nous parons ce temple, ce sont les effigies des vertus Chrestiennes, que l'esprit d'en-haut y a consacrées. Les passions de nos cœurs, & les sens de nos corps sont les victimes que nous y immolons, les presentant journellement a ce grand Dieu, qui daigne habiter dans ce sien temple, en sacrifice vivant, saint, & plaisant a ses yeux. L'encens dont nous le parfumons, ce sont les soupirs, les prieres, & les gemissemens. Le Sacrificateur qui en a le soin, est un entendement regenerè d'en-haut, & estudiant continuellement les oracles de Dieu, pour bien s'acquitter de sa charge. Les pelerinages, qui y sont recommandez, sont les visites des pauvres, les vrayes reliques de Iesus Christ, ce qu'il nous a laissè de ses membres en la terre. Les devotions qui s'y celebrent, ce sont les
 œuvres

œuvres d'une justice tres-exacte, d'une pure chastetè, d'une profonde humilitè, d'une ardente charitè, d'une genereuse patience en l'adversitè, d'une modeste attrempance en prosperité. Les festes, qui s'y solennizent, c'est de renoncer aux occupations du vice, au mecanique travail du pechè, & se rêjouïr incessamment en la paix de Dieu, & en l'esperance de son salut. En conscience ces services-là valent-ils pas bien les litanies, les rosaires, & les Messes de Rome? Mais, Fideles, j'ay grande peur qu'ils ne rechargent en cet endroit, que ces services ne paroissent qu'en nos discours seulement, & non dans nos vies: A quoy je n'ay autre chose a respondre, sinon qu'aussi n'entreprens-je pas la defense de nos meurs, mais celle de notre foy. Elle est innocente de notre corruption; & si nous ne vivons comme elle l'ordonne, c'est notre faute, & nō la sienne. Mais chers Freres, puis que vous avez, a estre jugez selon vos œuvres, & non selō votre doctrine, il est evident que cette responsé qui suffit pour fermer la bouche aux Adversaires, ne vous peut de rien servir si vous n'amandez vostre vie.

Car,

Car, & c'est le second point que nous avons a remarquer, puis que la vraye sanctification est le service des Chrestiens, il est tout clair, que ceux qui soüillent leurs corps ou leurs esprits dans les ordures du vice, ne sont pas Chrestiens, a parler proprement, & veritablement. Voyez-vous pas que nulle religion ne reconnoist pour siens, sinon ceus-là seulement qui exercent ses services: Et dōc comment estes vous de la confrairie des Chrestiens, comment avez-vous part à leur communion, vous qui mesprisez ce raisonnable service, que Christ leur a ordonnè? Vous qui consacrez à l'avarice ou a la luxure, ou a la vanitè, ou a la medisance, ou a quelque autre semblable demō, les membres que Iesus Christ vous ordonne de presenter a Dieu son Pere en sacrifice vivant? Vous, que le pechè a reduits dans le sepulchre, en l'estat des morts, a qui il a ostè le cœur, l'entendement, & les sens? Ie laisse votre injustice, de refuser l'usage & le fruit de votre nature au Seigneur, qui vous a donnè le fond, & qui vous en conserve la possession. Ie ne dis rien non plus, ni de l'horrible outrage que vous faites a

Iesus Christ, employant au service de son ennemy des corps qu'il avoit rachetez au prix de son propre sang; ni de la honte que vous vous faites a vous mesmes, en fletrissant ainsi malheureusemẽt une nature, dont vous devriez aimer & conserver la dignitè, rendant ministre des demons un entendement, qui devroit estre sacrificateur du Souverain, & immolant aux vilenies de la chair des membres destinez a la gloire de la saintetè, & de l'Esprit celeste; Ie laisse ces considerations, & autres semblables, pour vous dire seulement, que quoy qu'il soit du reste, du moins est-il tres-asseurè, que si vous ne presentez vos corps en sacrifice vivant & saint au Seigneur, vous n'estes point ses disciples; vous ne devez esperer aucune part, ni en sa grace, ni en sa gloire. Que votre profession, que vos prieres, & la frequentation de nos assemblées, & la communion aux signes de nos Sacremens, ne vous abusent point. Ce sont les merreaux & les livrées de nos services. Ce ne sont pas nos services mesmes. Nos services consistent en un seul point, en la sanctification du corps & de l'esprit. C'est en cela,

Freres bien-aimez, qu'il faut employer tous nos ſoins, arracher premierement de nos ames les habitudes des vices qui les poſſedent, eſſuyer de deſſus nos corps avec une profonde penitence, les taches qu'ils y ont laiſſées; égorger aux pieds de Dieu avec le couſteau de ſa parole, tant de paſſions brutales qui gaſtent ſon heritage; & en ſuite luy preſenter nos perſonnes, comme autant de victimes pures & ſaintes, & en dedier toutes les parties a ſon ſervice. Que cés cœurs qui ont tant ſoupirè aprés les vanitez du ſiecle, ne convoitent plus deſormais que les beautez & les richeſſes de Dieu; qu'ils n'ayent plus de paſſion que pour ſa gloire: Que ces yeus qui ont tant idolatrè la figure de ce monde periſſable, s'arreſtent deſormais en la contemplation des merveilles du Seigneur: Que ces langues qui l'ont ſi ſouvent deshonorè, le beniſſent inceſſamment, & edifient le prochain au lieu de le déchirer; Que ces mains qui ſe ſont ſoüillées, ſoit du ſang, ſoit des biens d'autruy, ne ſe remuent deſormais que pour conſerver la vie des affligez, & pour ſoulager les neceſſitez des pauvres. L'Apôtre vous en

conjure, ô Fideles, par les compassions de Dieu, & par la nature mesme de la religion que vous avez embrassée. C'est ce que le soin de votre propre salut requiert de vous, n'y ayant point d'autre voye pour parvenir a la bien-heureuse immortalite. C'est enfin a cela mesme que vous convie cette sacrée Table, que Dieu a icy dressée devant vous. Cette chair & ce sang divin qu'elle vous presente, vous y oblige tres estroitement. Car puis que le Seigneur de gloire vous donne son corps, avec quel front luy pouvez vous refuser le votre? Et quant au sien, il a falu qu'il souffrist la mort, afin de servir a votre salut; au lieu qu'il ne vous demande le votre, que pour le revetir de vie & de gloire. Puis qu'il a répandu son sang pour vous, comment pour l'amour de luy ne verserez vous point quelques larmes? Puis qu'il vous communique son Ciel, comment ne luy ferez vous point part de ces petits biens, que par sa bonté vous possedez en la terre? Car l'offrande que nous luy faisons de nos corps, doit aussi estre accompagnée de celle de nos biens. Nos aumosnes doivent servir d'aspersion sur ce

ſacrifice de nos perſonnes, qui eſt notre raiſonnable ſervice. Que ſi nous approchons de cette Table avec des corps & des eſprits ainſi preparez, les offrant a Dieu humblement en ſacrifice vivant, & ſaint, aſſeurons nous qu'il les recevra entre ſes mains, & daignera les regarder avec un œil favorable, agréant nos petits devoirs quelque foibles, & imparfaits qu'ils ſoyent, & indignes en toute ſorte d'une ſi haute Majeſtè, aſſeurons nous qu'en ſuite il nous donnera ſes faveurs; nous communiquant premierement en ce Sacrement, non a la veritè la maſſe materielle, car elle nous ſeroit inutile, mais la vertu de la grande & eternelle hoſtie, qui a expiè nos pechez en la Croix; Il nous lavera dans ſon ſang, & y effacera toutes les taches de nos corps & de nos ames; & puis il verſera du Ciel ſur notre oblation, & ſur nous meſmes le divin feu de ſon Eſprit, qui conſumera peu a peu toute la corruption de notre nature, & nous remplira de ſanctification, de paix, & de joye; & nous changera en une nation ſainte, royale, & vrayement ſacerdotale; nous

accompagnant & conſolant fidellement en la terre, juſques a ce que nous ſoyons parvenus au Royaume de ſa gloire, où luy meſme ſera tout en nous, & nous tous eternellement en luy. *Amen.*



SERMON QUATRIESME.*

** Prononcè le jour de Pasque 1633.*

ROMAINS IV. 25.

Lequel Iesus Christ *a étè livrè pour nos pechez, & ressuscitè pour notre justification.*

ENTRE tous les jours de l'année que le Seigneur a signalez par quelque rare benefice envers son Eglise, celui-cy, Freres Bien-aimez, est sans doute le plus illustre, & le plus digne de votre consideration. Car c'est le jour, auquel le Fils Eternel de Dieu, fait homme pour sa creature, ressuscita glorieusement d'entre les morts, chargè des despouilles de l'enfer, apres avoir par un sanglant, & vrayement admirable combat, vaincu la mort & le pechè, la Loy, & la colere de son Pere. Ce que Dieu avoit projettè de toute eternitè, ce qu'il avoit promis aux Patriarches, ce qu'il avoit revelè & figurè a l'ancien peuple en tant de mysterieux modelles, ce que tous les siecles precedents avoyét attendu avec une extréme impatience, ce que Iesus lui-mesme avoit annoncè durant

durant les jours de sa chair, ce qu'il avoit commencè en sa vie, ce qu'il avoit acquis & avancè en sa mort, assavoir, le grand salut du genre humain, ce jour-cy enfin l'accomplit parfaitement, & le representa effectivement aux yeux des Anges & des hommes. Ce jour-cy justifia la foy du Ciel, & contenta les desirs de la terre: ce jour satisfit la curiositè des Anges, & leur descouvrit les abysmes des hauts desseins de Dieu, qu'ils avoyẽt jusques là adorez sans les comprendre. Ce jour vit encore une fois naistre l'Vnivers: mais en une condition bien plus heureuse que la premiere. La premiere fois il l'avoit veu naistre mortel & corruptible selon la qualitè de son premier chef, l'Adam charnel & terrestre. Mais a cette fois il luy vit despoüiller sa vanitè dans le tombeau de Christ, & en sortir revestu de la gloire & de l'eternitè de ce nouvel Adam, spirituel & celeste. O jour bien-heureux! sacrè tesmoin des premices des œuvres de Dieu: qui seul entre les jours as veu la naissance du premier & du second monde, où est la langue, où est l'esprit capable de dire, ou de penser dignement ces grandes

merveil-

merveilles du Seigneur, que tu as eu l'honneur d'esclairer de ta lumiere, & desquelles tous les ans tu nous rafraichis la douce & agreable memoire? Toutes les creatures sont a la verité tres obligées a te cherir eternellement. Mais il n'y en a point a qui ce souvenir doive estre si precieux, qu'à nous, qui avons plus de part que tout le reste dans ces exploicts du Seigneur. Car c'est pour nous proprement, qu'il descendit dans les enfers: c'est pour nous, qu'il alla combattre la mort dans les lieux de son empire, & la forcer jusques en ses derniers retranchemens. C'est pour nous, qu'il sortit du sepulcre. C'est a nous qu'appartient cette vie, qu'il en tira hors, & que les hommes & les Anges virent alors tout premierement resplendir en luy. Il la conserve en sa personne pour en revestir un jour les nostres. Benissons donc particulierement cette journée, Mes Freres. Gravons dans nos cœurs avec de saintes & religieuses pensées, toutes les bontez que Dieu y a voulu desployer sur nous; & chantons ce que le Psalmiste en avoit desja predit tant de siecles auparavant: *C'est la journée*
que

Ps.118. 24. *que l'Eternel a faite; Esgayons-nous & nous resiouïssons en elle.* Et bien que le soin & la diligence, dont vous avez usè pour vous trouver tous en cette sainte assemblée, bien que le zele & la devotion qui paroist en votre religieuse attention, nous promette que vous estes icy venus avec dessein de vous aquitter fidelemẽt de ces justes devoirs; si est-ce que d'abondant je vous conjure,& par le respect que vous devez a la majestè de ce souverain Seigneur, devant lequel nous comparoissons en ce lieu,& par sa bienheureuse Resurrection,de laquelle nous celebrons la memoire,& par les doux & precieux gages de son amour, qu'il nous presente sur cette table sacrée, que vous éleviez vos cœurs en son Ciel, dans le sanctuaire de sa gloire, en bannissant pour jamais les pensées,& les affections du vieux monde, notre Egypte, où nous avons vescu dans une amere servitude; que vous consacriez entierement vos corps & vos ames au service de ce IESUS mort & ressuscitè pour vous;que ce soit icy vrayement votre *Pasque*, votre bienheureux passage du monde en l'Eglise, de la terre dans le Ciel, du siecle en

en l'eternitè.

Pour commencer une si sainte action, & allumer de plus en plus vos desirs, & vous fortifier en cette belle resolution, je m'en vai vous expliquer briévement les grandes & admirables choses que le Seigneur a faites pour vous, ainsi que son bien-heureux Apotre nous les represente en ce divin & celebre sommaire de l'Evangile, contenu en ce peu de paroles que nous vous avons leuës, *Iesus a étè livrè pour nos offences*, dit-il, *& est ressuscitè pour notre justification.* Vous voyez que ce sommaire comprend deux parties, la mort, & la resurrection du Seigneur. Nous les traiterons l'une apres l'autre, moyennant sa grace. La premiere, pour satisfaire a ce que requiert de nous cette table, où nous celebrons la memoire de la mort a laquelle il a étè livrè, & où nous recevrons la remission des offenses, pour lesquelles il a étè livrè. La seconde, pour nous aquiter de ce que nous devons a la solemnitè de ce jour dediè a cette resurrection du Seigneur, par laquelle nous avons étè justifiez. Pour donc entrer en l'exposition de la premiere partie, l'Apotre ne nous repre-

represente pas simplement la mort du Seigneur, mais aussi l'occasion & la fin de sa mort, *Il a été livré pour nos offences*, dit-il. Car c'est le stile ordinaire du Saint Esprit de signifier la passion de
* παρεδόθη Iesus Christ, en disant, *qu'il a été livré*,* ou *qu'il a été donné*†; car ces deux termes
† ἐδόθη sont d'une mesme origine, & d'un mesme sens, en la langue de l'Apotre, comme quand il est dit cy apres au 8. chapi-
Rom. 8. 31. tre de cette Epitre que *Dieu n'a point espargné son propre Fils, mais la livré pour nous tous*: & en l'Epistre aux Ephesiens,
Eph. 5. 2. *que Christ s'est livré soy-mesme pour nous en oblation & sacrifice a Dieu*: & en l'Epistre
Gal. 2. 4. & 2. 20. aux Galates, *qu'il s'est donné soy-mesme pour nos pechez*: & là mesme encore, que *le Fils de Dieu nous a aimé, & s'est donné soy-mesme pour nous*, ce qui est repeté en mesmes mots dans le second chapitre de
Tit. 2. 14. l'Epitre a Tite & en l'institution de la
Luc 22. 19. Cene au 22. chapitre de S. Luc, *Ceci est mon corps*, dit le Seigneur, *lequel est livré pour vous*, c'est a dire, *qui est rompu pour vous*, comme l'explique precisément S.
1. Cor. 11. 24. Paul dans l'onziesme de la premiere aux Corinthiens d'où paroist que c'est aussi en la mesme sorte, qu'il faut entendre

ce mesme mot au sixième de S. Iean, ou Ican 6.
le Seigneur dit parlant de sa chair, *qu'il* 51.
la donnera pour la vie du monde; c'est a dire, qu'il la livrera a la mort en la croix, & non, qu'il la baillera toute vive a manger sur sa table, comme nos Adversaires se l'imaginent sans raison. Ce que quelques uns mettent en avant, que l'Apotre dit, que le Seigneur *a èté livrè*, & non nuëment & simplement *qu'il a èté crucifiè*, pour éviter le scandale, que la mention de la croix donnoit aux Iuifs, cela dis-je me semble froid, & contraire a la pratique ordinaire de S. Paul, qui use a toute heure de ce mot *de croix*, & de *crucifiè*, sans faire paroistre nulle part, qu'il ait aucun esgard a cette folle & injuste humeur des Iuifs, qui ne vouloyent pas un Christ tel que Dieu l'avoit promis. Il y a bien plus d'apparence que l'Apotre se sert de cette expression icy & ailleurs pour élever nos esprits à la vraye cause de la mort de Iesus Christ, a savoir, la permission de Dieu. Car nous pouvons dire de Iudas qui le trahit, & des Sacrificateurs Hebreux, qui procurérent sa mort, & d'Herode qui le baffoüa, & des bourreaux qui le cloüérent a la croix, &

du

du ſoldat, qui luy perça le coſtè, celá meſme, qu'il diſoit de Pilate, l'inique
Iean 19. 11. juge qui le condamna, *qu'ils n'euſſent eu aucune puiſſance ſur luy, ſi elle ne leur euſt étè donnée d'enhaut.* S'il euſt voulu, il luy eſtoit facile de diſſiper en un moment les conſeils, & les efforts de tous ces abominables, ſoit en les frappant immediatement par la vertu de ſa parole, ou par le ſeul mouvement de ſa volontè:
Math. 26.53. ſoit, comme il diſoit a S. Pierre, en deſchant contr'eux quelques unes de ces legions d'Anges, qui ſervent le Pere, & aſſiſtent continuellemét devant ſa face: & en effet, il leur donna un teſmoignage bien expres de ce qu'il pouvoit, quand avec deux paroles, qu'il leur dit, il fit
Iean 18. 6. tomber a la renverſe tous ces enragez, qui eſtoyent venus pour le prendre. Mais ni le Pere, ni luy ne voulurent point deſployer leur puiſſance en cét endroit. Ils laiſſérent faire le Prince de tenebres, & ſes miniſtres, leur permettant d'exercer leur fureur juſques a un certain point, autant qu'il eſtoit expedient pour notre ſalut. Le Pere le voulut ainſi, d'où vient que S. Pierre parlant de ce qui s'eſtoit paſsè en la condamnation, & en la mort du

du Seigneur, dit qu'Herode & Pilate, les Iuifs & les Gentils avoyent fait en cela *les choses, que la main de Dieu & son conseil avoyent auparavant determinées d'estre faites.* Actes 4. 28. Le Fils le voulut semblablement: car autrement nul, comme il le proteste luy-mesme, n'eust peu luy oster la vie. Iean 10. 17. & 18. Il la laissa de par soy-mesme, selon la puissance qu'il avoit de la laisser, & de la reprendre encore. C'est ce que signifient les divins Autheurs, quand ils disent, que le Seigneur a été livrè, soit par le Pere, soit par soy-mesme. Ne vous glorifiez point, ô Iuifs bourreaux du Seigneur, de l'avoir attachè a la croix. S'il ne l'avoit permis, s'il ne se fust livrè soi-mesme entre vos mains, jamais il ne vous eust étè possible d'executer votre passion sur luy. Et vous, Fideles, apprenez d'icy a imputer la mort du Seigneur toute entiere, & le fruit qui vous en revient, a sa seule volontè. Ni le hazard, ni un aveugle destin, ni la violence des demons, ou des hommes, n'y ont point de part. N'en sachez le grè qu'à luy seul. Il est mort, par ce que son Pere l'a voulu; par ce qu'il l'a voulu luy-mesme. Sans cette cause tous les instrumens par lesquels cette

œuvre a été executée, n'eussent rien peu avancer. Mais qui peut avoir meu cette souveraine sagesse a vouloir une chose apparemment si contraire, & a la dignité de cette personne divine, qui a souffert, & au dessein de sa charge, qui estoit d'edifier le monde, & de le convertir au Seigneur, au lieu que cette croix le rebuta & le scandaliza plus qu'aucune autre partie de l'Evangile? Pourquoy a t'il fallu que le Fils de Dieu, la Parole & la Sagesse du Pere, la resplendeur de sa gloire, la marque engravée de sa personne, le Createur & Seigneur de l'univers, fust liurè a une mort si honteuse & si douloureuse, le supplice des plus infames brigans entre les Gentils, & la malediction de Dieu entre les Iuifs? Il nous importe infiniment de le savoir, de le croire, & de le graver dans le fond de nos cœurs: car c'est le plus grand de tous les mysteres de l'Evangile, qui doit ravir les hommes, & les Anges en une eternelle admiration de la profondeur de la divine sagesse. Et pour ne vous tenir d'avantage en suspens, l'Apotre nous l'apprend icy en un mot, *Christ*, dit-il, *a ètè livrè pour nos offenses.* Ne vous figurez pas, que le

Pere

Pere eternel ait exposè son cher Fils a une si indigne mort, ou que le Fils ait laissè pour quelque temps une si precieuse vie entre les mains du sepulcre; qu'ils ayent consenty l'un & l'autre a un effet si étrange sans raison, & comme nous avons accoustumè de dire en parlant des hommes, de gayetè de cœur seulement. C'est la necessitè de votre salut, qui les y a obligez. *Christ*, dit l'Apotre, *a étè livrè pour nos offenses.* Ie say bien que le Seigneur Iesus en mourant a confirmè la veritè de son Evangile, l'ayãt seellè de son propre sang, le plus illustre & authentique seau, que l'on eust peu y apposer: d'où vient que l'Apotre appelle le tesmoignage, qu'il rendit devant Ponce Pilate, *une belle confession de la veritè*. Ie say bien aussi, que ce mesme Seigneur en souffrant nous a tirè en tres hautes & tres esclatantes couleurs une parfaite effigie de la plus part des vertus Chrestiennes, de l'humilitè, de la patience, de la charitè, de la generositè, & autres semblables, une animée & vive image de tous nos devoirs, afin que nous l'ayons continuellement devant les yeux & formions nos mœurs dãs ce moule celeste;

1.Tim. 6. 6.13.

comme nous l'enseigne S. Pierre, où il
1. Pier. 2. 21. dit, que *Christ souffrant pour nous, nous a laissé un patron, afin que nous suivions ses traces.* Mais je dis, que si nulle autre raisõ n'avoit obligè le Seigneur a mourir, que celles-là, jamais il n'eust étè livrè a la mort, ces mesmes effets se pouvant aisément obtenir par d'autres moyens, que par cestuy-là. Car ses miracles prouvoyent abondamment la veritè de son Evangile: & apres tout il l'eust aussi clairement confirmè en se sauvant miraculeusement de la croix par quelque extraordinaire exploit de sa toute-puissance, qu'en s'y laissant mourir. Et quant aux exemples de la sanctification, qui nous sont necessaires, sa vie nous en fournissoit assez de toutes sortes, sans qu'il fust besoin pour y adjouster ce dernier de subir une si estrange mort. Les Martyrs du Vieux Testament avoyent assez donnè de patrons de patience & de constance, & ceux du Nouveau les ont comblez par tant d'illustres & admirables enseignemens de ces mesmes vertus, que cette raison n'apportoit au Christ aucune necessitè de mourir. Et
de

de fait, s'il ne fust mort que pour l'une ou l'autre de ces deux fins, comme l'ont resvè quelques impies, pourquoy eust-il si fort redoutè ce combat? pourquoy en se preparant a la mort eust-il suè des grumeaux de sang? pourquoy en la souffrant eust-il criè, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé?* Plusieurs Martyrs ont souffert des suplices plus cruels avec une ame contente, & un visage gay. Il y a donc eu en la mort de Christ quelque chose de singulier, qui n'a point étè en la leur. Que s'il en estoit autrement, l'on ne pourroit pas dire, que Christ seul ait étè crucifiè pour nous. Car si ce qu'il a étè crucifiè pour nous, signifie simplement, qu'il a confirmè la veritè de l'Evangile par sa mort, afin que nous y adjoustions foy, & qu'il nous a donnè en la croix un exemple de vertu & de patience afin que nous l'imitions: qui ne voit que les Martyrs ont donc aussi étè crucifiez pour nous, puis que leurs souffrances nous ont confirmè l'Evangile, & nous ont proposè de tres excellens exemples de constance, d'humilitè, & de toutes les autres vertus Chrestiennes? Or neantmoins Saint Paul nie expres-

sément qu'autre que Iesus Christ ait étè crucifiè pour nous : demandant aux Co-
1.Cor. 15. 3. rinthiens avec indignation, *Paul a-t-il étè crucifiè pour vous?* Il faut donc qu'il y ait quelque cause de la mort de Christ, qui n'ait peu avoir lieu en la mort des autres. Et c'est precisément celle qu'en allegue icy l'Apotre, assavoir, *nos offenses*. C'est ce qui met difference entre la mort de Christ, & celle des Martyrs. Les Martyrs ont souffert pour nous édifier, pour nous persuader la veritè, pour nous marquer le chemin du salut par ces belles traces qu'ils y ont laissées. Mais nul d'eux n'est mort pour nos pechez. Cela ne se lit point en l'Escriture, ni ne se peut dire veritablement: C'est la gloire de la seule mort de Christ, a laquelle
Gal. 1. 4. 1. Pierr. 2. 24. Esaïe 53. 5. 6. 12. aussi le Saint Esprit l'attribuë ordinairement; comme quand l'Apotre dit icy, & en la premiere aux Corinthiens, & en l'Epistre aux Galates, que *Christ est mort pour nos pechez*; & Saint Pierre en sa premiere Epitre, *qu'il a portè nos pechez en son corps sur le bois* : & c'est ce qu'Esaïe avoit predit tant de siecles auparavant, *qu'il seroit navrè pour nos forfaits & froisse pour nos iniquitez ; que l'amande de notre paix seroit*

seroit sur luy, & que par sa meurtrisseure nous aurions guerison; que l'Eternel feroit venir sur luy l'iniquitè de nous tous, & qu'il porteroit les pechez de plusieurs. C'est la vraye & formelle cause de sa mort, qui seule l'a necessairement obligè a mourir voulant nous acquerir le salut. Car comme Dieu est souverainement bon, & tres-enclin a faire du bien a ses creatures; de mesme aussi est-il infiniment juste, & ne peut laisser le pechè impuny; de sorte que pour le pardonner a celuy, qui en est coulpable, il faut de necessitè qu'il intervienne quelque satisfaction par laquelle soit expiè le pechè, & la justice contentée. C'est ce que les sacrifices anciens monstroyent aux Israëlites: C'est ce que les Gentils mesmes avoyent apris dans l'escole de la Nature, immolant des animaux pour appaiser la Divinitè, comme reconoissans qu'elle ne pouvoit pardonner leurs crimes sans satisfaction. Puis donc que les hommes, pour le salut desquels Iesus-Christ est venu au monde, estoyent tous soüillez de divers pechez, & coulpables de l'ire de Dieu, incapables par consequent de recevoir aucune de ses gratifications, il

a fallu de necessitè que leur Sauveur mourust pour eux, & expiast leur crime par sa souffrance, afin d'ouvrir a la bontè du Pere la voye de se communiquer a eux, ayant contentè sa justice, qui seule l'en empeschoit. C'est ce qu'il a heureusement & parfaitement executè en la croix, comme nous l'aprend l'Escriture en tant de lieux, où elle dit que *c'est l'Agneau de Dieu, qui a ostè les pechez du monde*; *que son sang nous purifie de tout pechè*; *qu'il a fait par soy-mesme la purgation de nos pechez*; *qu'il a étè offert une fois pour oster les pechez de plusieurs*; *qu'il est nostre propitiatoire par la foy en son sang*; *qu'il nous a rachetè de la malediction de la Loy, ayant étè fait malediction pour nous*; *que nous avons delivrance, assavoir remission de nos pechez, par son sang*; *qu'il a donnè sa vie en rançon pour plusieurs*; *qu'il s'est donnè soy-mesme pour nous, afin de nous racheter de toute iniquitè*; *qu'il est entrè dans les lieux saints par son propre sang, ayant obtenu une redemption eternelle*; *que nous avons étè rachetez de nos vanitez par son precieux sang*.

Jean 1. 29. 1. Jean 1. 7. Hebr. 1. 3. & 9. 28. Rom. 3. 24. Gal. 3. 13. Col. 1. 14. & Eph. 1. 7. Matth. 20. 28. Tit. 2. 14. Hebr. 9. 12. 1. Pierr. 1. 18. Apoc. 5. 9.

Cessez donc, hommes ignorans, de vous scandaliser de la croix du Seigneur Iesus. Venez plustost l'adorer avec nous, comme

comme le plus grand, & le plus illustre enseignement, que Dieu nous ait jamais donnè de sa bontè, justice, & sagesse infinie. Car puisque c'estoit chose tres-digne de sa souveraine Majestè de sauver les pauvres hommes, & puisque d'ailleurs il estoit impossible de les sauver sans que leur pechè fust expiè par la mort de son Fils: voyez vous pas que ça étè une chose tres-digne de son infinie clemence de le livrer a la mort, afin de nous pouvoir donner la vie? Et il ne faut point dire qu'il n'estoit pas de la justice de Dieu de livrer son Fils pour les offenses des hommes, de punir un innocent pour des coupables. Car tous les jours, l'un paye la dette d'un autre, sans qu'il y ait aucune nation au monde, qui en face scrupule, ou qui estime que ce soit violer la Iustice d'admettre cette sorte d'eschange, & de translation de peine de la personne qui doit sur celle qui ne doit pas. La justice n'est pas un desordonnè appetit de vengeance, nay de la haine, ou de l'interest de la personne qui l'exerce, qui ne puisse estre satisfaite, qu'elle ne voye vuider, & épuiser soit sa bourse, soit les veines de celuy-

là mesme, qui est coupable. Elle conserve le droit avec une affection pure & innocente, qui aime ceux-là mesme qu'elle punit. Elle est contente des que le tort est reparè, de quelque fond qu'en viene la satisfaction. Il est bien vray que d'ordinaire, elle ne pratique point cét eschange dans les causes criminelles, où le coulpable doit estre puni personnellement. Mais ce n'est pas a dire pourtant que la chose soit injuste en son fond. Car si elle l'estoit, elle ne devroit non plus avoir lieu dans les causes civiles, que dans les criminelles. Il y a d'autres raisons, qui obligent a cette difference. Car un homme innocent n'est point receu, selon les loix du monde, a mourir pour un coupable; premierement parce que nul homme n'a droit de disposer de sa propre vie: secondement, parce que si cela se faisoit, le public y seroit evidemment interessè, perdant un bon citoyen dont il pouvoit tirer du service, & demeurant chargè d'un meschant, qui empirant par cette impunitè, apporteroit du desordre dans la societè des hommes par ses outrages, & par son exemple. Mais s'il se rencontroit une personne,

personne, qui ayant pleine puissance de disposer de sa vie, s'offrist volontairement a se sacrifier pour un coulpable,& qui peust au surplus des-interesser le public, satisfaisant tellement a la peine deuë au criminel, que le public n'y perdist rien, il ne faut pas douter qu'en ce cas & sous ces conditions les loix ne permissent ce transport & cet eschange, puis qu'a ce conte elles auroyent tout ce qu'elles demandent,assavoir, la reparation du tort, l'exemple de la justice pour épouvanter les meschans, & la conservation de la societè civile. Or qui ne voit que toutes ces conditions se trouvent parfaitement en Iesus-Christ? Premierement estant Dieu eternel n'a-t-il pas, comme il le tesmoigne luy-mesme, un droict souverain de disposer de sa vie,de la laisser ou de la prendre,cõme bon luy semble? Secondement, n'a t-il *Iean* 10. 18.
pas clairement usè de ce droit en notre faveur s'estant offert volontairement,& par le seul mouvemẽt de l'infinie amour qu'il nous porte,a mourir pour nous? *Me* *Pse.*40. 7.
voici,dit-il dans les Prophetes, *je viens pour faire, ô Dieu ta volontè*; c'est a dire, comme l'explique l'Apotre,*pour offrir son* *Hebr.*10. 10.
corps

corps pour nous. Et pour l'intereſt du public,n'y a t-il pas auſſi magnifiquement pourveu ſelon les inépuiſables richeſſes de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe ? Car quant a luy, cette precieuſe vie, qu'il a daignè mettre pour nous, n'eſt pas demeurée en la mort.Elle eſt ſi abſolument neceſſaire a l'univers, que j'avouë que c'euſt étè une injuſtice de l'expoſer a la mort pour nous, ſi elle euſt deu perir en ce combat. S'il n'euſt peu ſauver ſes criminels,qu'en periſſant, il euſt mieux valu les laiſſer perir,que de les racheter a ce prix là. Mais auſſi ſavez vous qu'apres avoir aquitè ceux, dont il s'eſtoit fait le pleige; apres avoir reçeu ſur ſon innocente perſonne, tous les traits qui devoyent eſtre décochez ſur nous,aprés avoir étè clouè ſur notre croix & couronnè de nos eſpines, & preſsè de nos angoiſſes, & frappè de notre mort, & couchè dans notre ſepulcre, il releva glorieuſement ſa vie de deſſous toutes ces horreurs,& au bout de trois jours la repreſenta a l'univers, plus vive & plus belle qu'elle n'eſtoit auparavant. Et quant a ces pauvres coulpables, ſur qui toute cette malediction alloit fondre,&

les

les accabler eternellement, leur conſervation n'eſt point a charge au genre humain, mais plutoſt a ſoulagement, a ornement, & a gloire. Car ce meſme Seigneur, qui les a voulu racheter par ſa mort, a tellement changè leurs ames par l'efficace de ſon Eſprit, que leur vie eſt deſormais utile & honorable au monde par la lumiere & les bons exemples de leurs meurs, au lieu que cy devant elle en eſtoit par ſes deſordres le ſcandale, l'oprobre, & la ruine. C'eſt ce que l'Apotre nous enſeigne en l'autre partie de ce texte, où il dit que ce meſme Ieſus livrè pour nos offenſes *a étè reſſuſcitè pour notre juſtification.* Vous en ſavez tous l'hiſtoire : que le Seigneur ayant demeurè dans le tombeau une partie du Vendredy & le Samedy tout entier, & la nuit qui a la façon des Hebreux commence le ſaint Dimanche, s'en releva le matin, & ſe monſtra vivant a ſes Diſciples a diverſes fois, & en diverſes manieres, converſant avec eux l'eſpace de quarante jours, juſques a ce qu'il monta au ciel. Les Prophetes l'avoyent ainſi predit; que ſon ame ne ſeroit point abandonnée au ſepulchre, qu'il ne ſentiroit point de corruption. *Pſ. 16. 10.*

ruption.

ruption. Isaac l'avoit ainsi figurè, vivant apres son sacrifice, & recouvrè en quelque façon d'entre les morts, comme parle l'Apotre. *Hebr. 11. 19.* Ionas, qui pour sauver ceux de son vaisseau fut trois jours dans le ventre d'une Balene, & en sortit le troisiesme, avoit pareillement signifiè, que le Redempteur du monde pour appaiser l'orage, qui menaçoit tout le genre humain, entreroit de vray dans le sepulcre; mais pour y demeurer trois jours seulement. Car aussi estoit-il impossible, comme le remarque S. Pierre au livre des Actes, *Act. 2. 24.* que notre Mediateur, homme celeste & divin, engendrè par la vertu, non de la chair ni du sang, mais de l'Esprit, demeurast sous l'empire de la mort. Ce qu'il s'y assujettit pour quelque temps, & cela mesme qu'il vescut en la terre une vie infirme & animale, fut par dispensation pour satisfaire a la charge, qu'il avoit prise volontairement, & non par aucune necessitè de la nature. Quand il eut donc donnè a sa charge ce qui estoit requis pour notre salut, sa nature alors retourna en sa vraye & originelle condition, qui estoit de mener une vie spirituelle & celeste, convenable au principe, qui

qui l'avoit formée. Mais outre la qualitè de sa nature, sa charge & notre interest requeroyent aussi qu'il ressuscitast d'entre les morts; & c'est ce que signifie l'Apotre, quand il dit icy que Christ *a étè ressuscitè pour notre justification.* Iesus Christ mourant en la croix, & estant fait malediction pour nous, a tres-parfaitement expiè nos pechez, & plenement satisfait la Iustice du Pere, comme le tesmoigne clairement & l'Escriture & la raison. Car l'Escriture dit-elle pas que *1. Iean 1. 7.* son sang nous nettoye de tout pechè, que son sacrifice a appaisè le Pere, qu'il a *Coloss. 2. 14.* entierement aboli & effacè & fichè en sa croix l'obligation qui nous estoit contraire, & le Seigneur avant que de rendre l'esprit, cria-t-il pas, *Tout est accomply?* *Iean 19. 30.* Mais la raison nous montre aussi la mesme chose. Car puis que la mort du Seigneur est une soufrance d'un prix infini, selon la dignitè infinie de sa personne: qui ne voit qu'elle suffit abondamment pour effacer tous nos crimes, & qu'y vouloir adjouster quelque chose pour cét effet c'est évidemment outrager la Majestè du Seigneur? Mais bien que cela soit tres-veritable, il faut neantmoins consi-

considerer, que Dieu ne communiqué le fruit de ce parfait sacrifice, c'est a dire, la remission des pechez & sa grace, qu'à ceux-là seulement, qui croyent a l'Evangile; & c'est cette communication de sa grace, que S. Paul icy & ailleurs appelle *justification*. Car en son langage *estre justifié*, c'est obtenir pardon de ses crimes, estre absous & traité comme innocent. Ie confesse donc que pour meriter pleinement la remission du peché, il suffisoit que Christ mourust en la croix. Mais je dis que pour nous justifier, il estoit d'abondant necessaire qu'il ressuscitast. Car puis que nul homme ne reçoit cette grace sans croire l'Evangile, & que d'autre part il est évident que pour nous faire croire, Christ devoit ressusciter d'entre les morts, il faut conclurre que quelque parfaite & suffisante que soit sa mort pour l'expiation du peché, elle nous fust neantmoins demeurée inutile, & n'eust de rien servi a nous justifier, si Christ apres l'avoir soufferte n'eust été ressuscité d'entre les morts. La foy en Iesus Christ se rapporte principalement a trois chefs; a sa personne, a sa mort, & a sa promesse. Car il faut croire qu'il est
le

le vray Fils de Dieu, & que sa mort a étè un sacrifice si agreable au Pere, qu'elle a appaisè sa colere & satisfait sa justice, & enfin qu'il ressuscitera tous ses fideles, & leur donnera une vie immortelle & glorieuse. Vous voyez bien que sans la persuasion de ces trois articles, l'on ne peut avoir part ni en la grace de Dieu, ni en sa gloire. Or il n'est pas moins évident, que si Iesus Christ ne fust ressuscitè des morts, il ne nous eust pas étè possible de croire aucune de ces veritez. Car si le Seigneur estoit demeurè dans la mort, comment nous pourrions-nous imaginer qu'il soit le Fils de Dieu, le Prince de vie, & que sa croix ait étè une obeïssance infiniment agreable au Pere, ou enfin qu'il ait assez de puissance pour nous relever un jour du tombeau, n'ayant peu s'en delivrer soy-mesme? Qui ne voit que notre foy, & nos esperances demeureroyent pour jamais ensevelies dans cette mesme poussiere, où il seroit gisant? que nous ne pourrions nous figurer autre chose de sa personne, sinon que c'estoit un homme de mesme nature & condition, que les autres? de sa mort, que ce fut ou le

ſupplice d'un homme qui entreprenoit trop, ou pour le plus le deſaſtre d'une perſonne innocente? & de ſa promeſſe enfin que c'eſtoit un vain & artificieux leurre pour attirer des diſciples? Mais maintenant que nous le voyons de cét abyſme d'ignominie reſſourdre en une ſouveraine gloire, & par une puiſſance non jamais veuë auparavant rompre les liens de la mort; & fauſſer les portes du ſepulcre, n'avons nous pas tout ſujet de croire, qu'il eſt veritablement le Fils de Dieu, comme il diſoit, n'eſtant pas croiable que Dieu euſt voulu deſployer ſon bras pour reſſuſciter d'entre les morts celuy qui auroit fauſſemét uſurpè le nom de ſon Fils? D'où vient que l'Apotre dit au commencement de cette
Rom.1.4. Epitre, que Chriſt fut plenement declarè Fils de Dieu en puiſſance par la reſurrection d'entre les morts. J'avouë qu'avant cela il en avoit donnè de grandes preuves. Mais s'il fuſt demeurè en la mort, cette derniere infirmitè les euſt toutes aneanties; au lieu que ſa reſurrection les a plenement, & authentiquement confirmées. Cette meſme reſurrection eſt auſſi un clair & puiſſant argu-

argument du merite de sa mort : car puisque Dieu a ressuscitè d'entre les morts,& couronnè de gloire & d'honneur ce mesme Iesus, que le monde avoit veu un peu auparavant souffrir une tres-cruelle & tres-honteuse mort, que pouvons nous croire autre chose, sinon que sa mort a étè une obeïssance infiniment agreable a Dieu, un sacrifice d'une tres-douce odeur, tres-certainement acceptè par sa bontè & justice, en acquit de tous les crimes pour lesquels il estoit offert ; n'estant pas possible qu'il eust recompensè cette souffrance d'une reconoissance si riche, donnant a son Fils l'empire de l'univers au sortir de son sepulcre, s'il n'en eust étè tres-parfaitement content? La mort de Christ est le payement de nos dettes. Sa resurrection en est l'acquit. Sans elle le ciel & la terre eussent peu douter si nous sommes quittes. Mais cette piece justifie authentiquement la validitè & l'acceptation du payement fait par notre plege en notre nom,& nous met en plene seuretè. Et quant a la resurrection, & a l'immortalitè qui nous a étè promise, comment en pouvons nous douter de-

formais en ayant un si cher & si asseurè gage en celle de notre chef? Car il est le commencement de la nouvelle creature,& les premices des morts; qui porte en sa personne le destin de tous ses enfans. Sa resurrection est la cause & le patron, & l'argument infaillible de la notre. Il n'a pas relevè son humanitè seule du tombeau, mais toute son Eglise, & mesme tout l'univers,les cieux & la terre tout ensemble.Enfin si Iesus Christ ne fut point ressuscitè, il n'eust point répandu le S.Esprit dans le monde, l'unique lumiere de l'Eglise, sans laquelle il estoit impossible, & aux Apotres d'evangeliser,& aux peuples de croire.Car en ressuscitant il en reçeut les tresors de la main du Pere. Ce fut lors qu'il prit les dons, qu'il a distribuez aux hommes. D'où vient que S. Iean ayant remarquè, que les croyans n'avoyent point encor reçeu le S. Esprit durant les jours de la chair du Seigneur, il en apporte cette raison, *parce que Iesus n'estoit point glorifiè*, dit-il. Ainsi voyez vous combien il estoit necessaire, que le Seigneur resuscitast des morts, puis que sans cela & la predication des Apostres,& la foy des Chrestiens

Ps. 68. 19.

Iean 7. 39.

ſtiens euſt été vaine, & la mort de Chriſt par conſequent, & tous les miracles de ſa vie & de ſa paſſion inutiles. C'eſt pourquoy S. Paul dit en ce lieu, que Ieſus a étè reſſuſcitè pour notre juſtification. De là meſme vient encore que l'Eſcriture quelquefois attribuë la cauſe de notre ſalut a la reſurrection du Seigneur, comme quand S. Pierre dit, 1. Pier. que *Dieu nous a regenerez en eſperance vive* 1.3. & 3. *par la reſurrection de Ieſus Chriſt:* & au cha- 21. pitre troiſieſme, que *par elle meſme nous ſommes ſauvez & nettoyez.* Comment (me direz-vous) veu qu'en mille autres lieux le S. Eſprit attribuë ces meſmes choſes a la mort de Ieſus Chriſt? Fideles, auſſi ſont-ce des effets de l'une & de l'autre. Sa mort nous a merité la remiſſion des pechez, la iuſtice, la paix, & l'eternité. Sa reſurrection nous les y a monſtrées, livrées, & miſes en main. Sa mort eſt le fondement. Sa reſurrection le corps & le comble de notre ſalut. L'une a appaisè Dieu, l'autre a aſſeurè les hommes, L'une a ouvert le ſanctuaire, l'autre nous y a fait entrer. Embraſſons-les toutes deux avec une ferme & entiere foy. Recevons ce Ieſus livrè pour nos offenſes, &

resuscitè pour notre justification, avec une ardente devotion pour avoir part au fruict de ses souffrances, & en la vertu de sa resurrection. Chers Freres, c'est toute notre joye, notre esperance, & notre consolation. Sans ce Iesus mort & ressuscitè, tout le genre humain seroit a jamais plongè dans les abysmes de la perdition, esclave du pechè, vendu au diable, & livrè a la mort. Sans ce Iesus mort & resuscitè, l'vnivers demeureroit soüillè d'une vanitè eternelle, assujeti a l'infamie & a la corruption. Sans luy une immortelle guerre nous eust a jamais separez de la communion des Anges. Sans lui un feu devorant nous eust pour jamais empeschè l'entrée du paradis de Dieu. Sa mort a lavè nos crimes, & rompu nos fers, & ouvert nos prisons, & desarmè tous nos ennemis. Sa resurrection a illuminè nos entendemens, & rempli nos cœurs de joye, & revestu nostre nature de gloire, & publiquement & solemnellement verifiè notre bon-heur. En mourant il a noyè dans son sang toutes les causes, qui nous avoyent rendu les Anges ennemis. En ressuscitant il nous a fait leurs alliez, leurs concitoyés

& leurs freres. Ce mort resuscitè est le salut, la vie, & la gloire du monde ; la lumiere, la paix, & le bon-heur des hommes; la mort de notre mort, l'aneantissement de notre enfer, notre ciel & notre vray Paradis, la clartè de nos entendemens, la perfection de nos volontez, le repos de nos consciences, le calme de nos passions, l'immortalitè de nos corps, & la libertè de nos personnes. C'est le thresor, & la source inépuisable où le Pere a fait habiter corporellement la plenitude de tout ce qui est desirable. Desormais il ne tiendra qu'a nous, que nous ne soyons parfaitement heureux. Dieu de sa part nous a tres-abondament fourni tout ce dont nous avons besoin, en ce divin mort resuscitè. Venez hardiment, Ame criminelle, que la conscience de mille forfaits a remplie d'horreur & d'effroy. Ne craignez point. Le throsne de la grace nous est desormais ouvert, puis que Christ a étè livrè pour nos offenses. Ne me dites point, je vous prie que vos pechez sont trop grands pour en obtenir le pardon. C'est outrager le sang de Iesus-Christ, que de s'imaginer qu'il y ait quelque crime, qu'il
 ne

ne puiſſe expier:Car ce n'eſt pas le ſang d'un homme pecheur,& mortel. Iavouë que vous auriez raiſon de craindre;voire meſme de deſeſperer ſi je fondois votre grace ſur une ſi foible cauſe. Ce n'eſt pas le ſang d'un Ange. L'Ange quelque pur & ſaint qu'il ſoit, eſt neantmoins une creature; fini & incapable de rien produire d'une valeur infinie. Mais c'eſt le ſang de Dieu. Car ce Ieſus livrè pour nos offences, eſt le Fils unique du Pere; Dieu benit eternellement avec luy, & de meſme ſubſtance, puiſſance & dignitè. Pecheur, comment craignez-vous, qu'un tel ſang n'ait pas aſſez de vertu pour effacer votre crime? Comment ne voyez vous point, que quand votre offenſe ſeroit encore mille fois plus noire, qu'elle n'eſt, elle ne pourroit neantmoins reſiſter a la force de ce ſang,puis qu'elle eſt infinie? Son Apotre,le fidele interprete de ſa volontè,ne nous dit pas, que ce ſang puiſſe vous nettoyer de certains pechez ſeulement; Non. Il proteſte qu'il vous purifie de *Tout* pechè, ſans en excepter aucune ſorte. Et Saint Paul, comme vous voyez,ne dit pas en ce lieu, qu'il ait été livrè pour quelques offenſes

1. Iean 1. 7.

ſeule-

ſeulement. Il dit en general qu'il a étè livrè pour nos offenſes. Chriſt regarde; non quels ſont les pechez, car il les a tous expiez également, mais quels ſont les pecheurs, s'ils ſe repentent, s'ils croyent a ſa parole. Or, mes Freres, ce fruit & cette efficace de la mort de Chriſt eſt preciſément ce qu'il nous ſéelle, & nous communique par le Saint Sacrement de ſa table, inſtituée, comme vous ſavez, pour celebrer la memoire de ſa paſſion, & pour nous eſtre la communion de ſon corps crucifiè, & de ſon ſang répandu. Venez y donc avec foy, & repentance, ſi vous avez veritablement faim & ſoif de juſtice; ſi vous deſirez le pardon de vos fautes, la paix de vos conſciences, la joye de l'Eſprit celeſte, & les aſſeurances de votre bon-heur. Vous y recevrez toutes ces graces, ſi vous en approchez comme il faut. Car ce Sacrement n'eſt pas une vaine & creuſe peinture, qui montre ſeulement a nos ſens l'image des biens celeſtes. C'eſt un riche, & efficace ſymbole de la grace divine, qui communique ce qu'il repreſente, & livre réellement ce qu'il ſéelle, aſſavoir le fruit, l'effet, & la vertu de Ieſus mort

pour

pour nos offenses. Que la bassesse des signes ne vous estonne point. Regardez, non la nature du pain, & du vin ; mais l'autoritè & la volontè de Christ, qui les a instituez. Car si un Roy mortel a bien assez de puissance pour donner a un morceau de cire & de parchemin la force d'ouvrir les prisons d'un criminel, de l'aracher des mains des geoliers & des bourreaux, de le delivrer de la mort, de le remettre en libertè, & d'arrester en un moment les efforts de tout ce qui luy estoit contraire; Comment Iesus Christ, le Roy des siecles, n'aura-t-il point assez d'autoritè pour vous communiquer avec ces foibles élemens la grace, qu'il vous a acquise par sa mort, & asseurée par sa resurrection? Comme donc le criminel en recevant de l'officier du Prince l'instrument de sa grace, séellè & expediè en bonne forme, recoit aussi sa grace ; de mesme, Chers Freres, si vous recevez de nos mains avec le respect convenable, ce sacrement du Fils de Dieu, que nous vous offrons en son nom, ne doutez point qu'il ne ratifie notre ministere, vous donnant effectivement ce que nous vous promettons, & séellons de sa

part.

part. Il nourrira, il rassasiera, & engraissera veritablement vos ames avec ce divin corps, que nous vous representons en son pain. Il lavera & purifiera réellement vos cœurs avec ce divin sang, que nous vous representons en sa coupe. Et estant ainsi saisis de la vertu de sa mort, repeus de sa chair, & marquez de son sang, tout l'univers vous respectera, changeant en amour ou en crainte la haine qu'il vous portoit cy-devant, & l'horreur qu'il avoit de vous. La Loy n'osera plus nous menacer de ses foudres. Les demons n'oseront plus nous accuser. Nos consciences ne nous tourmenteront plus. La mort ne nous donnera plus l'espouvante. Tous ces rudes & impitoyables ministres de la Iustice de Dieu, que nous oyons bruire jour & nuict, nous tiraillans & déchirans miserablement, nous laisseront en repos. Cette cruelle prison, où nous gemissions dans une triste & amere captivité, s'ouvrira d'elle-mesme, comme autrefois celle de S. Pierre ; & le ciel, qui nous chassoit si loin de ses sanctuaires, reconnoissant sur nous les sacrées marques de son Seigneur, nous ouvrira toutes ses portes,

portes, & ſe tiendra glorieux de nous loger. Ie vous prie, ne ſoyons point ſi imprudens, que de laiſſer perdre un ſi grand bon-heur. Car il ne faut que croire & le deſirer ſeulement pour y avoir part. Mais, ô Fideles, apres que vous l'aurez reçeu de la main de Dieu, prenez garde a luy en faire une juſte reconoiſſance. Ayez continuellement en vos penſées cette grande & infinie amour, qui l'a induit a livrer ſon Fils pour vos offenſes. C'eſtoit beaucoup d'avoir donnè le paradis a Adam, & c'eſt encore beaucoup plus de donner le ciel aux hommes. Mais l'un & l'autre eſt infiniment moins que de nous avoir donnè ſon Fils; ſon Fils, qui vaut infiniment mieux que l'univers tout entier, que mille & mille terres, & autant de cieux, puis qu'il eſt de meſme dignitè, nature & ſubſtance que le Pere. C'euſt été beaucoup de donner ce Fils reveſtu d'une chair glorieuſe aux ſaincts Anges pour object de leur contemplation. Mais ce n'eſt rien au prix de ce qu'a fait le Pere nous l'ayāt donnè, a nous coupables de mille morts, ſes ennemis, & ſes rebelles, qui du ſien luy faiſions opiniaſtrement la guerre.

C'euſt

C'eust étè beaucoup de nous le donner pour Docteur, & plus encore de nous le donner pour Roy. Mais, ô bon Dieu! quelle grace & quelle amour est cellecy, de nous l'avoir donnè pour Sacrificateur & pour victime! d'avoir deschargè sur le Fils tous les coups deus aux ennemis, sur le Monarque de l'univers les supplices meritez par les esclaves des demons, sur le Saint des Saints les maledictions des pecheurs! De quels enfers ne sera point digne notre ingratitude, si nous n'aimons de toutes les puissances de nos ames celuy qui nous a tant aymez? Si nous ne sacrifions gayement ce peu que nous avons pour la gloire de celuy, qui a livrè son Fils unique pour notre salut? Si nous n'affectionnons nos prochains, puis que ce grand Dieu a bien voulu racheter leur vie par son sang? Vindicatif, comment pouvez-vous apres cette benignitè de Dieu refuser a vos freres le pardon qu'ils vous demandent? Dieu vous a quittè des talens, & vous petit ver que vous estes, avez bien le cœur si felon, que vous ne voudriez pas seulement relacher un denier a vos freres. Le pardon qu'il vous a donnè, luy a coustè tout le sang de son Fils. Celuy que

nous vous demandons,bien loin de vous rien couster,vous apportera du profit & de la gloire. Dieu s'est meu de soy-mesme a vous pardonner, sans que rien intercedast pour vous, sinon l'infinie bontè de ses propres entrailles. Ne serez vous point émeu a pardonner a votre frere, voyant a l'entour de vous Dieu, les Anges, & l'Eglise, le Ciel & la terre, qui intercedent pour luy envers vous? Aurez-vous bien le cœur de rebuter leurs prieres, & de les renvoyer tous avec le visage couvert de honte & de confusion? Avaricieux, comment pouvez-vous apres cette benignitè de Dieu refuser a ses pauvres membres les aumosnes,dont ils ont besoin?Dieu nous a dõnè en son Fils tous ses tresors, sa paix, son Esprit,son ciel,& sõ eternitè. Ayant reçeu si abondamment, comment ne mourez vous point de honte de luy donner si chichement ce peu qu'il nous demande pour l'entretiẽ de son sanctuaire, & pour la nourriture de son corps?Fideles, apres avoir pris a sa table ce divin repas, où il vous couvie, apres y avoir beu son sang, & son Esprit, aurez vous bien le courage de luy refuser un peu de terre & de bouë pour les necessitez de

ſa maiſon? Non;chers Freres. Ie m'aſſeure qu'une ſi prodigieuſe duretè ne trouvera point de lieu en vos ames. Ie m'aſſeure que vous vous donnerez tout entiers a ce Ieſus-Chriſt, qui s'eſt donnè & ſe donne encore aujourd'huy tout entier a vous;que vous viendrez icy ſaintement & ſolennellement ſacrifier a ſes pieds vos ames, qu'il a rachetées; vos corps, qu'il a ſanctifiez; vos biens, qu'il vous a donnez,& conſervez. Ie m'aſſeure, que deſormais l'on verra reluire en votre vie les vertus de ſa mort & de ſa reſurrection.Car vous voyez ce qu'il a ſouffert pour expier le pechè. Le pechè eſt une peſte ſi horrible, que pour vous en delivrer il a fallu, que le Fils de Dieu ſe fiſt homme, & qu'il mouruſt en une croix,& qu'il répandiſt ſon ſang, & qu'il deſcendiſt dans les enfers. A Dieu ne plaiſe,que nous facions revivre ce qu'il a ſi glorieuſement fait mourir; que nous reſſuſcitions ce vieux homme, qu'il a clouè a ſa croix, & enterrè pour jamais en ſon ſepulcre.A Dieu ne plaiſe,que les menaces ou les promeſſes du monde nous ramenent encore une fois ſous la ſervitude d'un ſi cruel,& ſi infame tyran. Car auſſi qu'elle impreſſion peuvét faire

desormais en nos sens toutes les illusiós du monde, puis que Iesus est resuscitè des morts? puis qu'il nous a si clairement justifiè la veritè de ses promesses, & l'eternitè de ses biens? Que le siecle aveugle coure apres ses idoles, les voluptez de la chair, les honneurs de la vanitè, & les richesses de la terre. Qu'il les adore, & souspire tant qu'il voudra apres leur jouïssance. N'aymons & n'adorons quant a nous que notre Iesus ressuscitè. Que cette gloire, qu'il a relevée de son tombeau, & qu'il a portée dans le ciel, soit la matiere de notre ambition; Que cette immortalitè, dont il nous a representè la forme en sa personne, soit l'objet de tos nos desirs : Que le ciel où il regne, que cette eternitè qu'il tient en ses mains, soit notre seul amour, & notre seule passion. Que cela nous face dédaigner les vaines fumées, & les creuses figures du mõde. Si nous esperons ce bien-là, nous le possederons asseurément quelque jour, n'estant pas possible que les mẽbres de Iesus n'ayent part en sa gloire. Dieu nous face la grace d'estre maintenant conformes a sa mort pour parvenir un jour a sa bienheureuse resurrection. *Amen.*

SERMON



SERMON CINQVIESME.* *Prononcè le 22. May 1633.

DE LA CHARITE CHRESTIENNE.

ROMAINS XII. 9, 10.

Que la charitè soit sans feintise. Ayans le mal en horreur; vous tenans colez au bien.

Enclins par charitè fraternelle a montrer affection l'un envers l'autre; Prevenans l'un l'autre par honneur.



VN ancien Philosophe parlant de cette sorte de justice, qui rend a chacun ce qui luy est deu, & que l'on nomme communement universelle, dit qu'elle comprend toutes les autres vertus dans son enceinte, & qu'il n'y a point d'estoile dans les cieux, qui luy soit comparable en beautè. Chers Freres, nous pouvons ce me semble avec raison approprier a la charitè Chrestienne l'eloge, que ce grand homme donnoit a la justice morale, & dire qu'elle est l'abregè de toutes les perfections du Fidele; une riche couronne où l'on void briller plus purement que les *Aristote en ses Morales l.5.c.3.*

estoiles dans le firmament, l'honnestetè, la chastetè, la debonnairetè, la patience, la modestie, la liberalitè, & les autres lumieres de notre sanctification. C'est à mon advis ce que veut dire S. Paul, là où il nous enseigne que la charitè est *la plenitude de la loy*; signifiant par cette façon de parler Hebraïque, que cette vertu remplit toutes les parties de la loy divine, que tout ce que Dieu nous ordonne en tant de commandemens si divers n'est au fond autre chose que la charitè. Car si vous aimez veritablement vos prochains, vous aurez soin de conserver cherement tout ce qui les touche, leur dignitè, leur vie, leur chastetè, leurs biēs, & leur reputation; qui est, comme vous sçavez, tout ce que nous ordonne la Loy. Et comme cette admirable vertu est la souveraine perfection de l'homme; aussi est-elle la derniere fin de toutes les dispensations de Dieu envers nous. C'est pour la planter en nos ames, qu'il nous addresse sa Parole, & qu'il nous revele les grands secrets de son eternelle sagesse; *La charitè est la fin du commandement*, dit l'Apotre: C'est pour cela mesme qu'il allume la foy en nous par l'efficace de son Esprit,

Rom. 13. 10.

1 Tim. 1. 5.

Esprit, afin de nous purifier par cette divine lumiere, & nous remplir d'amour envers Dieu & les hommes. C'est pour le mesme dessein qu'il nous a donnè ses Sacrements, & particulierement celuy auquel nous participerons aujourd'huy; le sacrè symbole, & le moyen efficace de cette communion spirituelle, qui est entre nous, & dont l'unique lien est la charitè. C'est ce qui m'a fait estimer que la meditation des paroles que je viens de lire sera fort propre a l'action, pour laquelle nous sommes assemblez, puis qu'elles nous recommandent cette mesme charitè, qui est la fin & le fruict de tout ce divin mystere. Car le saint Apotre voulant nous representer par le menu les principaux devoirs que nous sommes obligez de rendre aux hommes de quelque qualitè & condition qu'ils soyent; il ne manque pas de nous ordonner des l'entrée d'avoir une vraye & sincere charitè; sans laquelle nos offices envers le prochain sont de necessitè ou imparfaits & defectueux, ou vains & faux, & par consequent desagreables a Dieu, & inutiles; ou pour mieux dire pernicieux a nous mesmes. Mais pour

nous bien faire comprendre ſon intention,il ne la propoſe pas en un ſeul mot. Il la diviſe en quatre articles que nous examinerons, s'il plaiſt au Seigneur l'un apres l'autre en cette action. Il veut premierement, que *noſtre charitè ſoit ſans feintiſe*. Secondement, *que nous ayons le mal en horreur, & que nous nous tenions collez au bien.* En apres,*que nous ayons une amour fraternelle, & une inclination & affection de nature les uns envers les autres* : & enfin *que nous nous prevenions les uns les autres par honneur.*

La charitè eſt une choſe ſi douce & ſi convenable a la nature des hommes,que ceux là meſmes qui n'en ont aucune eſtincelle dans le cœur, ne laiſſent pas de la contrefaire au dehors, & s'ils n'en ont l'effet ils en reveſtent au moins l'apparence. Le ſaint Apotre ne veut pas que le Chreſtien ſe contente de ce faux maſque.Il veut que le dedans s'accorde avecque le dehors , & que la charitè ſoit naïve & veritable ; qu'elle loge dans ſon cœur, & non en ſa langue, où dans ſes yeus ſeulement. *Que la charitè*,dit-il, *ſoit ſans feintiſe*;en la meſme ſorte,qu'ailleurs il commande que la foy ſoit ſans feintiſe,

1. Tim. 1. 5.

feintise, c'est a dire, qu'elle ne soit pas en la parole & en la profession seulemēt, mais en effect & en verité. S. Iean nous fait un commandement tout semblable dans le troisiesme chapitre de sa premiere epistre, *Mes petits enfans*, dit-il, *n'ai-* 1. Iean
mons point de parole ni de langue, mais d'œu- 3.18.
vre & de verité. Car la charité se contrefait en deux façons; premierement avec les paroles & les mines, quand on fait profession d'aimer les hommes, de vouloir estre secourable a chacun, sans neantmoins les obliger au fond, lors qu'il en est besoin. Il n'y a rien si commun dans le monde, que cette vaine image de charité. Les gens du siecle y dressent leurs enfans des le berceau, formant soigneusement leur exterieur a une fausse douceur & civilité, qui revest, ce semble les passions de tous ceux qu'elle pratique, se meslant bien avant dans leurs interests, pleurant avec l'affligé, riant avec ceux qui sont en prosperité, promettant merveilles, mais du visage seulement, & cachant cependant sous ces belles apparences un cœur malin, ou inhumain, qui n'aime que soy-mesme, & ne voudroit pas avoir rien donné du
 sien

sien au soulagement d'autruy. Il y en a mesmes qui sont si abominables, que d'employer ce masque pour trahir les hommes, afin de les perdre plus aisémét, les ayant une fois gaignez par cette ruse. Les miserables attirez par une si agreable apparence, trouvent dans cette infidele charitè le naufrage au lieu du port, & leur derniere ruine au lieu du soulagement, qu'ils se promettoyent. Les autres moins pernicieux ne font cette feinte que par une certaine vanitè d'esprit, sans avoir dessein de nuire : n'y employant les uns & les autres que les paroles, & les mines seulement. Mais il y en a d'autres qui passent plus avant, & qui y employent jusques a des effets rendant réellement a leurs prochains divers bons offices, non qu'au fond ils les aiment veritablement, & les estiment dignes de tels devoirs, mais pour acquerir par ce moyen la reputation d'estre charitables, ou pour satisfaire quelque autre de leurs vaines & folles passions. S. Iean ne parle que de la premiere sorte de feinte : S. Paul a mon advis nous les defend toutes deux. Il entend donc premierement que nous devons

vons teſmoigner de l'amour a nos prochains, non par paroles ſeulement; mais auſſi par effets, leur rendant toute ſorte de devoirs poſſibles, ſoit pour les delivrer des maux qu'ils ſouffrent, ou craignent, ſoit pour leur procurer les biens, dont ils ont beſoin ; & ſecondement, que les actions que nous ferons pour eux, procedent d'une ſainte & ardente affection envers eux, & non d'aucun autre deſſein, qui nous regarde en particulier. Car qui ne void que dire du bien a un homme, & ne luy en faire point, ou luy en faire, mais pour en acquerir de la reputation, & en moiſſonner de l'honneur, eſt bien une image & une figure de charitè, (puis que c'eſt faire une partie de ce que l'on feroit ſi on aimoit) mais non la charitè meſme, qui eſt une pure & réelle affection du cœur, née de l'excellence, que l'homme reconnoiſt en l'homme, & de la communion de nature, que nous avons avec luy ? I'avouë que c'eſt une erreur bien groſſiere de prendre l'une pour l'autre, n'eſtant pas plus difficile de diſcerner la vraye charitè d'avec la feinte, que de reconnoiſtre le corps d'avec l'ombre, ou la nature

d'avec la peinture. Mais d'où qu'en vienne la faute, tant y a qu'il est tres-evident que beaucoup de gens se contentent de cette fausse idole, l'embrassant & s'y arrestant, & pretendant opiniastrement de la faire passer pour la vraye charitè. L'Apôtre pour nous arracher de l'esprit une si dangereuse ignorance nous donne cet advertissement exprés. Car, Freres bien-aimez, il n'y va pas de peu de chose, mais du salut eternel de nos ames; entre toutes les parties qui nous sont necessaires, pour y parvenir, n'y en ayant aucune qui le soit plus que la charitè. Si elle vous manque, tout le reste, quand vous l'auriez, ne vous serviroit de rien. Sans elle, une eloquence Angelique ne seroit qu'un vain babil, le bruit importun d'une cymbale, ou l'inutile son d'un vaisseau d'airain. Sans elle la prophetie & la foy, & la science des mysteres, & le don des miracles seroyét des choses de neant. Sans elle les plus magnifiques aumosnes, & les plus glorieuses souffrances, & les plus nobles actions ne seroyent ni agreables a Dieu, ni profitables a vous mesmes. Eussiez vous toutes les excellences imaginables

1 Cor. 13. 1. 2. 3. 4.

en

en un homme, si vous les aviez sans la charitè elles ne vous empescheroyent pas d'estre bāny du ciel, & confinè dans l'enfer. Car c'est proprement la charitè qui est l'image royale; le caractere de Dieu; l'empreinte de son Esprit; & le sceau de toutes ses graces. *Qui n'ayme point n'a point connu Dieu : car Dieu est charitè*; dit le bien-aimè Disciple en sa premiere epistre. C'est en elle que consistent ces premices du Paradis, que nous touchons des icy bas. Toutes autres choses cesseront dans le ciel, la foy, la prophetie, les langues, les miracles : mais la charitè y demeurera a jamais, parce qu'elle est comme le corps & la forme mesme de la beatitude. Puis qu'il y va de tant, pensez, Chers Freres, combien il nous importe de savoir discerner la veritè de la charitè d'avec l'apparence? Car comme la figure d'un homme que le pinceau aura representè sur un tableau, ou que le cizeau aura taillè en du marbre, quelque exquisement qu'elle soit travaillée, n'est pourtant pas un homme; aussi cette peinture de la charitè qui imite le dehors, & n'en a point le dedans, quelque artificieuse, que vous puissiez

1. Jean 4. 8.

puissiez la feindre, n'est pas neantmoins la charitè en effet. Car ni la nature de l'homme, ni celle de la charitè, ni d'aucune autre chose que ce soit, ne consiste pas en leur figure exterieure; mais en une certaine forme interieure, qui est comme leur ame & leur substance, & sans laquelle elles ne sont point ce qu'elles semblent estre, quelque heureusement qu'elles l'ayent imitè. Et si des personnes, ou peu sensées, ou peu attentives, s'y trompent par fois, prenant ces jeux & ces representations pour des choses & des veritez, Dieu qui est la sagesse mesme, en jugera toujours droitement, ses yeux estant trop perçans pour luy faire passer un songe pour une veritè, une peinture pour un corps. Cette feinte charitè pourra bien abuser nos sens, de nous qui sommes encore enfans, & qui ne voyons les choses qu'à travers des voiles, tandis que nous sommes en ce siecle. Mais en la lumiere de ce grand jour qui esclairera les cachettes les plus tenebreuses, & manifestera les conseils
1. Cor. 4. 5. des cœurs, son fard & ses couleurs, & toutes les illusions de son artifice, estant ostées, elle paroitra ce que elle est. Puis donc

donc que le Seigneur ne promet le ciel qu'à la charitè, & puis que cette feinte n'est en effet rien moins que la charitè: jugez si ceux qui se contentent d'avoir cette vaine idole peuvent raisonnablement esperer aucune part dans le royaume de Dieu. Certes le Iuge Souverain y reçoit bien au dernier jour ceux qui auront nourry, recueilly, vestu, traittè, visitè & servy ses Fideles; mais il n'y admet ni ceux qui ne se sõt point acquittez de ces devoirs; (Car, leur dit-il, *departez vous de moy au feu eternel, qui est preparè au diable & à ses Anges*, vous qui n'avez consolè ni la faim, ni la soif, ni la maladie, ni la prison, ni la nuditè de mes enfans) ni ceux là mesmes qui auront a la veritè rendu ces bons offices a leurs prochains, mais par vanitè; & enfin sans nulle affection envers eux. Car, dit S. Paul, *Quand je distribuerois tout mon avoir a la nourriture des pauvres, si je n'ay point de charitè, cela ne me profite de rien.* C'est beaucoup, Mes Freres, que la feinte charitè n'ait point d'entrée dans le royaume de Dieu, & assez comme vous voyez, pour nous faire obeyr au commandement de l'Apotre; (Car dequoy nous servira cette comedie,

Math. 25. 35. 41.

comedie, & cette fumée de reputation que nous acquerrons entre les hommes pour l'avoir bien joüée, si apres tout nous sommes privez de la vie bié-heureuse?) Mais ce n'est pas le tout neantmoins. Car outre que le simple defaut de la vraye charitè prive les hommes du ciel, cet attentat & cette malice de l'avoir voulu feindre, & d'avoir pretendu d'abuser Dieu & les hommes avec une fausse apparence, est le plus enorme crime, que l'on puisse commettre; qui merite l'enfer, & plonge dans ses derniers & plus espouvantables cachots ceux qui s'en sont rendus coupables. Tout mensonge est en abomination au Seigneur, cette souveraine Veritè voulant qu'en toutes choses, jusques aux moindres, nous soyons simples & sinceres, & tels au dedans que nous paroissons au dehors. Et donc en quelle horreur croyez-vous qu'il ait celuy qui ment dans une chose si sainte? en la charitè, le sceau de sa grace, & de son royaume, comme nous disions cy-devant. Dans l'Estat il n'y a point de faussetè qui se punisse plus rigoureusement que de ceux qui presument de contrefaire le seau du Prince.

C'est

C'est precisément le crime de cette feinte charitè,que nous defend l'Apotre en ce lieu. Tout ainsi donc que le Seigneur nous tesmoigne par tout en ses Escritures,qu'il n'y a point de gens dans le monde, qu'il ait plus à contre-cœur que les hypocrites qui contrefont la pietè,& font semblant d'aimer Dieu & de l'adorer,bié qu'au fond ils ne soyent rien moins que ses serviteurs;de mesme devons nous croire qu'il deteste ceux qui feignent la charitè envers le prochain. Car tout le service divin consistant en deux points en l'amour de Dieu, & en la dilection du prochain, il faut tenir pour coupables, sinon d'un mesme, au moins d'un semblable crime, ceux qui manquent en l'une ou en l'autre. Comme donc les ceremonies & les devotions exterieures des hypocrites au lieu d'appaiser la colere de Dieu, comme ils le pretendent, ne font que l'embraser de plus en plus,tout ainsi que s'ils le servoyent avec des sacrileges,des idolatries,des adulteres, & des incestes; de mesme aussi toutes les mines & apparences de ceux qui contrefont la charitè, qui la feignent, & qui ne l'ont pas,

leur tourneront a condemnation. Et comme dans la societè humaine rien ne nous irrite davantage que cette sorte d'infidelitè, la trahison d'un homme qui nous hait, ou nous mesprise, faisant semblant de nous aymer, nous ulcerant & nous outrageant ce nous semble beaucoup plus que la haine d'un ennemy descouvert; ainsi en sera-t-il au jugemẽt de Dieu. Il n'y aura point de meschans plus severement traittez que les faussaires de la charitè; dont la condemnation sera plus grieve que des pecheurs ouvertement inhumains, par ce qu'outre la peine de leur inhumanitè, ils seront encores punis de leur presomption & perfidie d'avoir fait semblant d'estre ce qu'ils n'estoyent point. C'est donc a bon droit que le saint Apotre travaille dés le commencement a chasser une si horrible peste du milieu de nous, *Que la charitè*, dit-il, *soit sans feintise*. Et c'est là mesme que tend a mon advis ce qu'il adjouste en second lieu, *que nous ayons le mal en horreur, & que nous nous tenions collez au bien.* Ie say bien que l'on peut entendre ce precepte generalement, prenant *le mal* pour toutes les choses contrai-

contraires a la saintetè de l'homme, & a la volontè de Dieu, & *le bien* pour celles qui y sont convenables; estant tres evident qu'il ne suffit pas de ne point aimer le mal, & de ne point hair le bien. Ce seroit un trop foible mouvement pour des sujets qui sont si grands chacun a son esgard. Car en ce sens le *mal* est la plus horrible abomination qui se puisse figurer; c'est la tache ou pour mieux dire, la peste de notre nature; le deshonneur de la terre, & la malediction du Ciel. C'est ce qui a chassè l'homme du Paradis, & qui l'a precipitè dans l'enfer; c'est ce qui a renversè l'ordre de tout l'univers; & pour vous en montrer la malignitè en un mot, c'est ce qui n'a peu estre nettoyè qu'avec le sang de Dieu, ni expiè que par la mort de notre Createur. C'est pecher de n'avoir qu'une passion mediocre contre un sujet si hideux. Il le faut hayr d'une parfaite haine, comme disoit David au Pseaume 139. & *l'avoir en horreur*, comme parle icy S. Paul; Psal. 139. 22.
y employant un terme, qui signifie quelque chose de plus, que hayr. De mesmes en est-il du bien a l'opposite. Car en le prenant pour ce qui nous est commandè par

par le Seigneur, pour le *bien moral*, comme on le nomme dans les escoles, c'est une chose si sainte, si belle & si necessaire, qu'elle merite non d'estre simplement aymée; mais d'estre aymée avec une extresme passion. Notre ame doit par maniere de dire empoigner & embrasser ce bien avec tout ce qu'elle a de mains, c'est a dire d'affections, & de desirs; *s'y collant*, comme parle icy tres-elegamment notre Apotre, & s'y attachant si fermement, que rien ne soit capable de l'en deprendre, ou de l'en arracher; jusques-là que quand nous serions reduits aux termes de ne pouvoir le retenir sans perdre tout ce que nous avons d'agreable, ou de necessaire en la terre, il faudroit plutost rompre avec la terre, & nous passer de toutes ses douceurs que de quitter la moindre partie de ce bien. Ie confesse donc que les paroles de l'Apotre pourroyent s'interpreter en ce sens; tres-veritable & tres-riche comme vous voyez. Mais parce qu'en ces deux versets le but de S. Paul est de nous recommander une vraye & naïve charitè envers nos prochains, & que d'ailleurs le
πονηρὸν mot, * qu'il employe en ce lieu, signifie
propre-

proprement ce qui est mauvais a quelqu'un, ce qui luy est fascheux & qui luy donne de la peine; l'aime mieux resserrer ce precepte dans un sens plus particulier; prenant *ce mal*, dont il est icy question, pour ce qui est incommode & nuisible a nos prochains; & *le bien* au contraire pour ce qui leur sert, & leur est utile. Car apres nous avoir defendu toute feintise & hypocrisie en ce qui regarde l'amour que nous devons a nos prochains, que pouvoit-il dire de plus propre a ce sujet, que de nous commander d'avoir le mal de nos prochains en horreur, & de nous tenir collez a leur bien? d'affectionner leurs interests avec une passion si parfaite, que nous ne puissions, je ne diray pas faire ou consentir, mais non pas mesme voir ni approcher ce qui leur nuit sans un extreme contrecœur (car c'est ce que signifie le mot que nous avons traduit *avoir en horreur*) & que d'autre part rien ne soit capable de nous faire abandonner le soin de leur bien; que rien ne nous en puisse separer sans nous destruire nous mesmes. Car c'est la nature des choses qui sont bien collées l'une avec l'autre. On ne les peut

desfaire sans les rompre ; que l'on ne puisse non plus nous arracher cette juste affection du cœur sans nous oster la vie & la volontè mesme. Or cette sorte de mal est d'une grande estenduë: Car l'Apotre comprend sous ce mot, premierement toutes les choses qui tachent & noircissent l'honneur de nos prochains. Secondement,celles qui luy ostent,ou en tout, ou en partie les biens dont il a besoin pour soustenir sa vie, & celle de sa famille;Et en fin celles qui le destournent de la voye du Seigneur, comme les scandales. Pour estre vrayement disciples de l'Apotre, nous devons non seulement nous abstenir de toutes ces choses sans rien faire ni pratiquer qui soit contraire ou a l'honneur, ou aux biens,ou au salut de nos prochains, mais encore en avoir horreur,fremir en nous mesmes,là où il se presente quelque occasion qui nous y sollicite.Les biens sont pareillement de trois sortes ; Car l'Apotre entend sous ce mot tout ce qui est,ou honorable,ou utile & necessaire, ou en fin juste & salutaire a notre prochain; & veut que nous nous y tenions collez,embrassant le soin de ces choses

avec tant d'ardeur, que nulle considera-
tion ne puisse jamais nous empescher
de les luy procurer de tout notre pou-
voir, avec cet ordre neantmoins, que
nous preferions le salut de son ame a
tous autres avantages, luy servant pour
la terre autant seulement qu'elle ne
prejudicie point a la possession du ciel.
N'estimez pas, que ce commandement
soit trop haut. C'est l'exposition de la loy
divine touchant la charitè. Car le Sei-
gneur nous enjoint, comme vous savez,
d'aimer notre prochain comme nous
mesmes. Or nous ne haïssons pas simple-
ment ce qui nous est mauvais. Nous le
fuyons, & en avons horreur; ni n'aimons
pas simplement notre bien; nous le desi-
rons & le suyvons & cherchons avec
ardeur, & comme dit le saint Apotre
nous nous y tenons collez; nos cœurs y
estant si estroittement liez, que l'on n'en
sauroit jamais arracher cette affection
& ce soin. Nous sommes donc obligez
a avoir les mesmes dispositions, & les
mesmes mouvemés pour nos prochains;
qui est ce que nous prescrit icy l'Apotre,
puis que Dieu nous donne l'amour que
nous nous portons a nous mesmes pour

regle & patron de celuy, que nous portons a autruy. C'est là justement la forme de cette admirable charitè dont le Seigneur IESUS nous a donnè & le
Jean 13. 39. & 15. 12. commandement & l'exemple. *Je vous donne*, dit-il *un nouveau commandement que vous vous aimiez l'un l'autre; voire que vous vous aimiez cõme je vous ay aimez.* Comme il a donc affectionnè notre biẽ, & apprehendè notre mal avec une passion si grande & si constante, que pour nous procurer l'un & pour nous garantir de l'autre, il a souffert une mort tres-cruelle & tres-honteuse, cette divine ardeur n'ayant jamais peu estre ou esteinte, ou refroidie en ses saintes entrailles; ainsi devons nous a son exemple pour conserver le bien, l'honneur, & le salut de nos prochains, & les delivrer du mal, faire & souffrir toutes choses, quelque dures & fascheuses qu'elles soyent; leur donnant mesmes, s'il en est besoin, la plus grande espreuve qui se puisse tirer de
Jean 15. 13. notre amour, en mettant notre vie pour eux. Et certes, mes Freres, pour laisser maintenant a part la volontè du Legislateur Souverain, l'ordonnance de son Christ, le commandemẽt de son Apotre, & l'ex-

& l'excellence de la gloire qui couronnera un jour cette sainte amour;& pour considerer seulement la chose en elle-mesme;je dis que l'homme est une creature si digne de cette affection,que nous ne pouvons luy en refuser une pareille sans injustice. Car il est le chef-d'œuvre de notre Createur, où reluisent de toutes parts les rayons de la gloire de ce grand & redoutable Seigneur. Il est notre image & un autre nous mesmes, qui porte en sa nature une vive effigie de la notre;où comme dans un excellent miroir nous voyons ce que nous avons en nous;non les traits & la couleur & la forme du visage seulement, mais aussi toutes les parties de notre essence, une mesme ame, une mesme intelligence, une mesme force de memoire, une mesme volontè,des affections & des passions toutes semblables, & au fond une mesme vie, qui commence par une mesme naissance, & se conserve par un mesme souffle,& par une mesme sorte de nourriture,& se passe en des accidens semblables, rien n'arrivant a aucun qui ne puisse arriver a tous, & se finit par une mesme mort ; le tout au reste extrait

d'une mesme origine ; ces hommes que vous voyez aujourd'huy espars en tant de lieux, & divisez en tant de formes, & occupez en tant de desseins contraires, ayant tous autresfois vescu dans les reins d'un seul homme, & subsistè dans un seul sang, dont le Seigneur, comme
Act. 17. 26. le remarque l'Apotre, a fait tout le genre humain. Et comme nous avons étè autres-fois une seule & mesme masse de sang ; aussi sommes nous encore un seul & mesme tout ; la nature nous ayant donnè certains rapports des uns aux autres, qui montrent assez evidemment que nous sommes parties l'un de l'autre. Car pourquoy nous auroit étè donnée la langue, qui n'est bonne qu'à verser dans l'ame des autres hommes les pensées de la notre ; si nous n'avions étè faits pour vivre ensemble, & nous communiquer les uns aux autres jusques aux plus secrets mouvemens de nos cœurs ? Cela est si clair que les Payens mesmes l'ont reconnu ; enseignans qu'entre tous les hommes il y a une certaine cõmunion, la baze & le fondement de la Iustice, qui les rend redevables les uns aux autres, jusques aux plus barbares, & a
ceux

ceux qui se connoissent le moins entr'eux. D'où vient qu'un Philosophe appelle l'homme *vn animal politique*; & c'est Aristote.
là mesme qu'il faut rapporter cet admirable nom que l'Escriture donne a tous les hommes, en les appellant nos *prochains.* Puis donc que l'hõme a une telle liaison avec Dieu, & avecque nous; voyez vous pas que la nature mesme nous oblige a l'aimer tendrement, a avoir son mal en horreur, & a nous tenir collez a son bien? Mais apres cette sincere charitè que l'Apotre veut que nous rendions a tous les hommes; il nous recommande en suitte l'affection que nous devons particulierement aux fideles, *Soyez*, dit-il, *enclins par charitè fraternelle a montrer affection l'un envers l'autre.* Il veut donc premierement, que l'affection que nous nous portons les uns aux autres, soit une amour fraternelle; que nous nous aimions, non simplement comme hommes, mais comme freres. Et en effet tous les vrais Chrestiens sont freres. Car l'on appelle *freres* ceux qui sont descendus d'un mesme sang; & particulierement dans le langage d'Israël, sur lequel a étè formè celuy de l'Eglise Chre-
 stienne,

ſtienne on nommoit *freres* tous ceux qui eſtoyent iſſus de Iacob, les Iſraëlites s'appellant ainſi les uns les autres; comme il paroiſt par une infinitè de paſſages dans l'Eſcriture. Or ſi la communion de ce ſang a peu legitimement fonder entre eux cette alliance & cette apellation de *freres*; combien plus la participation de l'eſprit & de la parole de IESUS-CHRIST la doit-elle fonder entre nous? Car ils avoyent receu de leur commun principe ce ſang, par lequel ils s'entretenoyent, non immediatement, mais par l'entremiſe de divers autres principes, par leſquels, comme par un long canal, il eſtoit coulè de Iacob en chacun d'eux; de façon qu'encore qu'ils fuſſent *freres* a l'eſgard de Iacob, de l'eſtoc duquel ils eſtoyent tous ſortis; neantmoins ils ne l'eſtoyent pas chacun a l'eſgard de ſes pere & mere. Mais quant a nous, vous ſavez, Fideles, que nous avons tous étè formez, non d'une meſme ſemence ſeulement la parole incorruptible de veritè, mais d'abondant par une ſeule & meſme cauſe, aſſavoir l'eſprit de IESUS-CHRIST notre Seigneur; qui nous a tous immediatement touchez,

touchez,& engendrez,ſans l'entremiſe d'aucune autre cauſe entre luy & nous; de façon que nous ſommes veritablement *freres*, n'ayant qu'un ſeul & même pere, JESUS-CHRIST le Fils de Dieu, ſeul auteur de cette nouvelle & immortelle nature; à raiſon de laquelle nous ſommes appellez Chreſtiens. Outre l'origine & l'extraction, cette commune maiſon, où nous ſommes nourris en ce ſiecle, cette table où nous mangeons un meſme pain, & beuvons d'une meſme coupe; ce meſme Bapteſme qui nous a lavez, ce meſme Evangile qui nous a conſolez, ce meſme ciel auquel nous ſommes deſtinez, ſont autant de liens ſacrez qui eſtreignent de plus en plus cette parentè ſpirituelle, qui eſt entre nous. D'où vient que ce mot de *Frere* a étè conſacrè des le commencement par l'uſage de toute l'Egliſe Chreſtienne, pour ſignifier l'alliance & conjonction *Minut. in Octav.* des fideles; comme il paroiſt par le ridicule reproche que leur en faiſoient les Payens; qui au lieu d'admirer la vertu de cette ſainte diſcipline, qui changeoit l'univers en une ſeule famille, & rendoit tous les hommes *Freres*, eſtoyent ou ſi

ſot-

sots,ou si aveuglez par leur passion,qu'ils s'en mocquoyent,& leur contoyent ce nom pour un crime ; au lieu que c'etoit la marque d'une vertu & saintetè singuliere, telle que jamais tous les preceptes de la philosophie n'avoyent peu y conduire les hommes. L'Apotre veut donc que notre amitiè responde a ce sacrè nom ; & que comme nous nous appellons *Freres*, l'affection qui est entre nous puisse aussi veritablement estre nommée fraternelle. Mais encore ne se contente t-il pas de cela. Il adjouste que *nous soyons enclins a montrer cette affection l'un envers l'autre*. Notre langage n'a aucun terme que je sache, capable de nous exprimer tout le sens du Grec,* qu'employe icy l'Apotre. Car il signifie proprement cette tendresse & vehemence qui se trouve dans les affections naturelles d'un pere, ou d'une mere, envers leurs enfans;ou de quelques bons enfans envers ceux qui les ont mis au monde. C'est une force d'amour née de la nature mesme, plutost que du jugement ou de la volontè,qui se mesle si avant dans les interests de ce qu'elle aime, qu'elle s'emeut de ses biens & de ses maux ; & en a

* φιλοστοργία. Philostorgia.

en a d'aussi vifs ressentimens, que des siens propres. Ie ne saurois vous en donner une meilleure image, que l'amour d'une mere envers son enfant. Elle n'attend point que la raison ait discouru sur ses accidents,pour en estre touchée. Des les premieres & les plus legeres apparences, toutes ses entrailles s'emeuvent & se tournent en elle, comme l'Escriture parle tres-significativement. L'Apotre veut donc, que notre charitè envers nos Freres soit accompagnée d'une tendresse & d'une vehemence semblable; condamnant par ce moyen l'insensibilitè tant vantée autrefois par les Philosophes Stoïciens, & depuis recommandée entre les Chrestiens mesmes par divers esprits fiers & orgueilleux, qui estiment que la charitè doit estre sans aucune passion;forte & masle, comme ils disent, & d'un grand cœur, qui traitte les maux des hommes sans en estre touchée; qui essuye leurs larmes sans les imiter; qui remedie a leurs desastres sans y prendre part,& à l'opposite void & procure leur bien sans en tirer aucune joye. Mais la nature de l'homme estant composée,comme elle est, &

ayant

ayant en ſoy ces facultez, que l'on nomme *paſſions*, la triſteſſe, la joye, la colere, la crainte, l'eſperance, & s'il y a quelque autre choſe ſemblable ; il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'eſmeuve pour les accidens, qui arrivent aux ſujets, qu'il aime veritablement; de ſorte que vous ne l'en ſauriez deſpoüiller que vous ne luy oſtiez auſſi la vraye amour. Auſſi eſt-il clair que ceux qui favoriſent cette inhumaine philoſophie, ſont des eſprits ou dénaturez; ou ſi preſomptueux qu'ils n'eſtiment rien digne de leur emotion; ou ſi mouſſes & ſi ſtupides qu'ils ne ſentent rien. Ces gens voudroyent bien faire paſſer cette fiertè de Cyclope pour une vertu heroïque, & nous perſuader qu'ils ne laiſſent pas de nous aimer, bien qu'ils n'ayent aucun ſentiment de ce qui nous arrive de bien, ou de mal. Le vray Chreſtien écoûtera plutoſt S. Paul. Il aura dans ſa charitè des mouvemens & des reſſentimens ſemblables aux tendreſſes d'une pitoyable mere. Il ne verra jamais de mal a ſon prochain, qu'il n'en ait de la douleur : Il ne luy verra jamais de bien qu'il n'en ait de la joye, que ſon ame n'en ſoit touchée juſques au

au fond: pleurant avec ceux qui pleurent s'esiouyssant avec ceux qui sont en joye. Le Sauveur du monde n'a point dédaigné d'en user ainsi. Car il pleura & fremit en soy-mesme voyant le corps mort du Lazare, & en suite le ressuscita; pour nous montrer que cette compassion & ce ressentiment des maux d'autruy est ce qui nous incite & nous haste de les secourir. Notre amour seroit languissante sans cet éguillon; ce qu'a tres-bien reconnu un ancien Sage Payen, qui dit que la colere est comme la queux de la vaillance; & ainsi en est il des autres passions, qui bien loin d'estre dommageables, sont tres-utiles a l'homme, & aiguisent sa vertu en diverses sortes, pourveu qu'elles ne s'emportent pas au delà des bornes de la raison. Enfin l'Apotre nous commande en quatriesme & dernier lieu *de nous prevenir l'un l'autre par honneur*. L'honneur est une reconnoissance du merite, ou de la dignité d'une personne, que nous luy tesmoignons par des signes, & des demonstrations exterieures de respect, proportionnées a ce que nous en estimons. Il y a donc deux choses dans les hommes auxquelles

Rom. 12. 15.

auxquelles nous devons de l'honneur?
Premierement, leur excellence & les belles qualitez dont ils sont doüez. Secondement, leurs charges & le rang qu'ils tiennent en la societè humaine; soit dans la famille, soit dans l'Estat, soit dans l'Eglise. Tous Chrestiens en general ont des qualitez dignes d'un tres-grand honneur. Car ils sont hommes en leur nature, créez a l'image du Souverain, & enfans de Dieu par la grace, rachetez par le sang de Christ, regenerez par son Esprit, concitoyens des Anges, & coheritiers des Saints, destinez a regner eternellement dans les Cieux. Quelles plus superbes & plus glorieuses marques sauroit on requerir en des creatures? Mais outre cette excellence qui leur est commune a tous, ils ont chacun en particulier quelque don qui les rend considerables; L'un une grande lumiere de foy, l'autre une modestie singuliere; l'un un extraordinaire degrè de patience, l'autre un zele nompareil; l'un une profonde connoissance des mysteres celestes, l'autre une merveilleuse facilitè a les expliquer. De plus, comme la grace ne destruit pas, mais annoblit & enrichit

richit la nature, ils ont divers emplois entre les hommes, non ſeulement dans l'Egliſe, où comme vous ſavez il y a des miniſtres differens ; mais auſſi quelque-fois dans l'Eſtat où ils vivent. L'Apotre veut donc que nous reconnoiſſions & remarquions exactement toutes ces choſes en eux,& que nous en ayons des ſentimẽs honorables, & les leur faſſions ſoigneuſement paroiſtre a toutes occaſions par les demonſtrations de reſpect, qui ſont propres,& uſitées dans les lieux où nous nous trouvons ; les leur rendant franchement & volontiers, ſans attendre qu'ils commencent. C'eſt a mon advis ce qu'il ſignifie par ces mots,*que nous nous prevenions les uns les autres par honneur*. Car nous devons avoir d'un coſtè de tres-modeſtes & humbles ſentimẽs de nous-meſmes; reconnoiſſant nos infirmitez ; & de l'autre une tres-grande opinion des dons de Dieu en nos prochains, pour les exalter de tout notre poſſible. I'avouë qu'ils ne doivent pas tous eſtre honorez d'une meſme ſorte; mais je ſouſtiens que nul d'eux ne doit eſtre meſpriſè. Puis qu'il n'y en a point où ne reluiſe quelque grace, il n'y en a

point

point a qui nous ne devions quelque honneur ; mesmes les plus relevez de nous aux plus abjets. Car il n'y a personne quelque haut qu'il soit, qui ne doive du respect a l'image de notre Seigneur, au sang de son Christ, aux rayons de son Esprit ; qui reluisent dans tous les Chrestiens, au moins en quelque mesure. Mais ce n'est pas assez de le reconnoistre en nous-mesmes. Il faut leur en donner des tesmoignages ; vivant avec eux honnestement, les saluant, leur deferant, leur parlant avec des termes modestes, & accompagnant ces demonstrations d'honneur de services & d'offices réels, toutes les fois que les occasions s'en presentent. Car bien que l'escole de IESUS-CHRIST n'approuve nullement les cajoleries des gens du monde, qui ont evaporè toute l'honnestetè & la civilitè en vains complimens, & en paroles extravagantes, le plus souvent aussi esloignées de la veritè & du sentiment de ceux qui les pronócent, que le Ciel l'est de la terre : Si est-ce qu'elle ne nous recommande pas non plus la rudesse & la rusticitè de je ne say quels

quels esprits melancoliques, qui sous ombre d'une fausse & vrayement superbe humilitè, ne reconnoissent les dons de Dieu en aucun, & voudroyent mesler & confondre toutes choses sans rien deferer a autruy. Comme vous voyez que dans l'univers Dieu a assignè divers rangs a ses creatures, donnant a chacune le sien, selon la diversitè de leurs natures; logeant les estoiles dans le Ciel, & les fleurs en la terre; & comme dans les Estats il a estably diverses charges, les unes plus honorables, & les autres moins; de mesme veut-il que dans l'Eglise il y ait un certain ordre & une belle distinction de lieux & d'honneurs, selon les differentes graces qu'il a departies a chacun. Choquer cet ordre, comme font ces ames chagrines, qui ne veulent rien deferer aux autres; c'est outrager la sapience de Dieu, & par une enragée temeritè tascher de renverser ce qu'elle a estably. Tels sont les quatre devoirs, mes Freres, que l'Apotre nous demande en ce texte; si justes & si necessaires en eux mesmes, si dignes & de la pietè, & de l'humanitè, si utiles & a l'Eglise & a la societè civile, qu'il n'est

pas besoin d'insister icy d'avantage pour vous le montrer. Mais ô douleur! nous en negligeons tous la pratique aussi universellement, que nous en confessons la justice & la veritè. Car quant a cette naïve & sincere charitè que l'Apotre nous recommande la premiere, a peine se trouve-t'elle plus ailleurs que dans nos livres. Dans nos mœurs & en notre vie, on n'en rencontre que le nom, la profession & l'image; & il semble a cet esgard que la pluspart ayent entrepris de jouër une comedie; chacun s'estudiant de contrefaire seulement la voix, le geste, & l'action d'un homme charitable, & d'en porter l'habit, sans se soucier d'en rien avoir d'avantage. La civilitè & l'honnestetè leur reluit sur le visage; & a n'ouïr que leur langue, vous les prendriez pour des gens d'une charitè Apostolique. Mais si votre necessitè vous contraint de sonder plus avant; sous ces belles apparences vous trouverez des ames lasches & inhumaines, ou froides & sans amitiè. Encore y en a-t-il qui montrent leur inhumanitè toute a nud, ne daignant pas mesmes la couvrir de ce masque de courtoisie; & qui sont si effron-

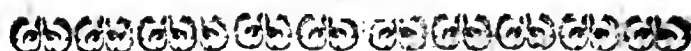
ſi effrontez que de converſer parmy les hommes ſans aucune humanitè En un mot il ſemble que nous ſoyons venus en ces temps maudits, où le Seigneur predit qu'il n'y aura plus de charitè ſur la terre. Et pour le mal de nos prochains vous voyez comment nous l'avons en horreur, puis que nous le procurons nous meſmes, noirciſſant leur reputation par notre médiſance, ruinant leurs maiſons par notre avarice, troublant leur repos par nos chicaneries, & les pouſſant en perdition par les mauvais exemples, qu'ils voyent en notre vie, & par les meſchans diſcours qu'ils oyent de nos bouches. Que diray-je de cette ſainte amitiè fraternelle, qui devroit regner entre des hômes engendrez d'un meſme Pere, elevez dans une meſme Egliſe, nourris a une mèſme table? Y a-t-il dans le monde des meſintelligences plus horribles; des diviſions plus ſcandaleuſes, des haines plus noires & plus obſtinées qu'au milieu de nous ? La puanteur en eſt ſi grande, que le ciel & la terre en ſont deſormais infectez; & il eſt bien a craindre ſi nous continuons que nos paſſions ne ſe rendent auſſi fameuſes

dans le siecle, que la concorde de nos peres y estoit autrefois celebre. Il semble que cette sainte discipline, dont nous faisons profession, au lieu d'unir les estrangers, serve desormais a diviser les freres, & a esteindre l'amour dans les lieux où la nature l'avoit mise au lieu de l'allumer en ceux-là mesmes, où il n'y en avoit aucune estincelle. Car n'est-ce pas une chose, horrible a la veritè, mais toutefois commune au milieu de nous, de voir divisez ceux que la naissance avoit unis ? de voir s'entre-deschirer le plus cruellement ceux qui estoyent les plus estroittement conjoints ? les freres & les sœurs, les meres & les enfans s'entre-hayr, & se persecuter a outrance, sans que ni Christ, ni Adam, ni la nature, ni la grace puisse appaiser leurs passions? Et quant a cette sainte tendresse, qui devroit mesler tous nos cœurs ensemble, & les rendre aussi sensibles aux affaires de nos freres qu'aux notres propres, elle n'a plus de lieu parmy nous. Nos entrailles se sont durcies en fer. Nous regardons les maux de nos prochains avec un œil cruel & inhumain; & leurs biés avec un œil malin & envieux; n'estant

n'estant touchez ni de compassion pour les uns, ni de joye pour les autres. Les calamitez publiques de l'Eglise, que nous avons veu a l'agonie sans nous en esmouvoir, & les souffrances particulieres de divers de nos freres, que nous voyōs malades sans les visiter, pauvres sans les assister, affligez sans les consoler, rendront un jour tesmoignage de cette prodigieuse duretè devant le ciel & la terre a notre extresme confusion. Mais helas! si nous n'avons aucun sentiment des interests de nos freres, nous en avōs trop des notres. Car une vaine opinion de nous mesmes nous a de sorte aveuglez, que nous ne faisons nul estat des autres. Au lieu de nous deferer les uns aux autres, & de nous prevenir par honneur, comme l'ordonne l'Apotre: nous attendons tout de nos freres & ne leur voulons rien ceder; & il semble a nous ouyr traitter de nos petits honneurs, que chacun de nous soit un Monarque, & que tous les autres soyent des vers, ou des moucherons au prix de nous. Et c'est de la source amere de cette vanitè que viennent tant de pointilles, dont est remplie toute notre vie; & ces desor-

dres honteux en toutes assemblées, mais detestables en l'Eglise, que nous voyons par fois avec horreur dans ce sacrè lieu, qui ne devroit jamais ouyr que des harmonies Angeliques de cœurs abbatus au pieds de Dieu, & de langues, qui chantent unanimement ses loüanges. Chers Freres, je suis bien marry de salir cette action de ces reproches facheux, au lieu des loüanges & des benedictions, dont elle devoit estre toute pleine. Mais quand nous aurons amandè nos mœurs, cette chaire changera de stile. S'il nous reste donc encore quelque amour envers ce Christ que nous adorons; si quelque soin & quelque desir de cette immortalitè que nous esperons; obeyssons a l'Apotre. Que notre charitè soit sincere & constante & sensible & modeste & respectueuse envers nos Freres. C'est l'unique forme, la marque & le caractere du Christianisme. *Par cela*, dit
Jean 13. 35. le Seigneur, *tous connoistront que vous estes mes disciples, si vous avez amour l'un a l'autre.* C'est a quoy vous oblige particulierement cette sacrée table; qui vous presente a la veritè le pain & le vin du ciel, la chair & le sang, & l'Esprit & l'eternitè du

du Seigneur;mais a condition que vous deveniez un ſeul pain, & un ſeul corps; que vous aimiez vos freres, comme ce Chriſt, dont vous vivez, vous a aimez; que vous ne leur refuſiez pas quelque portion de votre terre, puis qu'il vous a donnè tout ſon ſang. Si vous vous preſentez a luy avec ce courage & avec cette reſolution; ſa paix, ſa grace, & ſa gloire demeurera a jamais avec vous. Sinon,cette meſme table, qui vous offre ſi benignement le ſalut, s'elevera un jour. Mais a Dieu ne plaiſe que cela arrive. I'eſpere choſes meilleures, Freres Bien-aimez, & j'en prie le Seigneur de toutes mes affections, que touchez par ſa parole nous nous convertirons a luy, & le ſervirons fidelement en cette vie pour eſtre eternellement glorifiez en l'autre. *Amen.*



Prononcé le 9 Septembre 1655. jour de Cene apres midi.

SERMON SIXIESME.

PREMIERE S. PIERRE, Chap. I, ỳ. 12.

Auxquels (Prophetes) *il a été revelé, que ce n'estoit point pour eux mesmes, mais pour nous, qu'ils administroyent ces choses; lesquelles maintenant vous ont esté annoncées par ceux, qui vous ont presché l'Evangile par le Saint Esprit envoyé du ciel; esquelles choses les Anges desirent regarder jusqu'au fond.*



CE que les hommes ont accoustumé de faire pour les ouvrages de grande importance, d'en dresser les modelles avant que d'executer la chose mesme; Dieu l'a aussi pratiqué en notre redemption, le plus haut & le plus admirable de tous ses desseins : Car apres en avoir conçeu l'idée en son eternelle intelligence, il en a averti les hommes, & leur en a representé divers modelles sous le Vieux Testament, avant que de la mettre en œuvre sous le Nouveau. Et quant aux hommes, ils se servent de semblables essais pour y mieux remar-

remarquer les defauts de leurs conceptions,& les corriger de bonne heure,en y ajoutant,ou en retranchant, ce qu'ils jugent a propos, leur esprit estant trop foible pour former ses desseins parfaitement en luy-mesme. Mais il n'en est pas ainsi de notre Seigneur, dont toutes les pensées sont si achevées,que le temps & l'experience n'y peuvent rien faire changer. Ce qu'il a baillè les avis & les modelles de son grand dessein avant que de l'executer n'a pas étè pour son soulagement,mais pour notre bien ; afin de nous dresser par ce moyen une ferme & invincible demonstration de la veritè de son Evangile : ce rapport admirable, qui reluit entre le salut de son Christ, & les figures du Vieux Testament,nous tesmoignant clairement, que c'est l'ouvrage, non d'une fortune aveugle,ou d'un artifice humain ; mais bien de cette mesme infinie sapience, qui l'ayant projettè de toute eternitè nous l'a enfin baillè en ces derniers siecles tout tel qu'il l'avoit portrait & representè aux precedens. S. Pierre nous l'enseigne dans le texte, que nous venons de vous lire. Cy-devant il remarquoit,
que

que l'Evangile n'eſt pas nouveau;que les anciens Prophetes avoyent de longue-main predit,& prefigurè les ſouffrances, & les gloires de Ieſus Chriſt,& que touchez de l'excellence de ces belles images, ils avoyent ſoigneuſement recherchè en quel temps Dieu en preſenteroit le corps,& la veritè aux hommes. Maintenant il ajouſte,que l'Eſprit,qui les conduiſoit,leur fit connoiſtre,que l'uſage de leurs predictions appartenoit non a eux, mais a nous, qui avons entendu en ces derniers ſiecles de la bouche des Apotres baptizez de l'Eſprit d'enhaut ces meſmes choſes jadis adminiſtrées par les Prophetes, & aujourduy admirées par les Anges, qui deſirent les regarder juſques au fond. Chers Freres, puis que nous venons tout fraiſchement d'en recevoir les fruits de la main de Dieu, employons cette heure a en mediter l'excellence & la veritè. Car vous ſavez que les choſes que la Table du Seigneur nous a repreſentées,& communiquées ce matin, ſont celles-là meſmes, dont S. Pierre parle maintenant dans ce texte, les ſouffrances de Ieſus Chriſt avec la vie, qu'elle nous ont acquiſe. Or pour

pour n'en rien laisser en arriere, nous traitterons par ordre tout ce qu'en dit l'Apôtre: Premierement, *Qu'elles estoyent administrées par les anciens Prophetes non pour eux mesmes, mais pour nous:* Secondement, *Qu'elles nous ont été annoncées par ceux, qui nous ont presché l'Evangile par le S. Esprit envoyé du ciel:* Et enfin, *Que les Anges desirent les regarder jusques au fond.*

Quant au premier point, assavoir, *Que les anciens Prophetes administroyent ces choses non pour eux-mesmes, mais pour nous,* afin de le bien entendre, je dis premierement, que par ces mots, *pour eux mesmes,* l'Apotre signifie non simplement les Prophetes, mais aussi les autres Fideles, qui vivoyent de leur temps, & en general, tous ceux, qui estoyent sous l'ancienne alliance; comme semblablement sous le mot de *nous* il comprend non seulement les Apotres de Iesus-Christ, mais aussi les autres Fideles de leur temps, & en general tous ceux, qui depuis l'ascension du Seigneur ont vescu, ou vivront sous la nouvelle alliance jusques a la fin des siecles: de sorte que c'est icy le sens des paroles de S. Pierre, que les Prophetes ont administré les choses, qui appa-

appartiennent au Christ, pour les fideles du Nouveau Testament, & non pour ceux du Vieux. Secondement je dis, qu'il faut soigneusement distinguer entre les choses mesmes, dont il est icy question, & l'administration, qu'en ont faite les anciens Prophetes. Les choses mesmes ce sont les souffrances de Iesus Christ & les gloires, qui s'en sont ensuivies, & en un mot tout son salut. L'administration, qu'en ont faite les Prophetes, c'est qu'ils les ont predites, & signifiées, tant par leurs oracles, que par leurs types & figures, Dieu s'estant servi d'eux pour cet effet. Saint Pierre dit bien, que cette partie du ministere des Anciens nous regardoit, & non eux; mais il ne dit pas que les choses-mesmes, qu'ils predisoyent n'appartinssent qu'à nous seulement, & non aussi a eux. Pour donc éclaircir ce point, qui est de grande importance, & pour confondre l'impie subtilité de quelques nouveaux broüillons, qui abusent de ce passage pour exclurre les anciens Fideles de la communion de Iesus-Christ, je fonderay & deduiray l'une apres l'autre ces deux propositions, qui comprenent tout cet article a

mon

mon advis;la premiere,que la mort,& la resurrection, & en un mot toute l'œconomie du salut de Iesus-Christ appartient aux anciens Fideles aussi bien qu'aux nouveaux. La deuxiesme que la prediction & signification de ces choses faite jadis par les Prophetes du Vieux Testament,regarde les nouveaux Fideles ou seulement,ou principalement, & non aussi les anciens.La veritè de la premiere est si evidente, que c'est merveille que des gens, qui reconnoissent la divinitè des Escritures, en ayent jamais peu douter. Car premierement il est certain, que les fideles du Vieux Testament jouïront avec nous de la bienheureuse immortalitè ; comme Iesus-Christ le prouve contre les Sadduciens, de ce que le Seigneur, qui est le Dieu des vivans,& non des morts, se nomme le Dieu des Anciens ; & ailleurs il nous enseigne non seulement, qu'Abraham, Luc 20. 37.
Isaac, & Iacob auront part au royaume des cieux, mais mesme qu'ils y tiendront le premier lieu, disant que les peuples qui y viendront d'Orient & d'Occident y seront assis a table avec Mat 8.
eux;& dans la description de l'estat des 11.
morts

morts il fait jouïr Abraham,& les autres Fideles dans son sein du repos & de la consolation,que nous attendons en l'au-
Luc 16. 22.23.25. tre vie. L'epistre aux Hebreux tesmoigne aussi, que les Fideles du Vieux Testament ont eu part a la perfection du Nouveau; que Dieu leur avoit preparè la citè celeste,qui a fondement, & dont il est l'architecte c'est a dire, comme chacun le reconnoist, le royaume des cieux; qu'ils la cherchoyent, & soupiroyent apres elle, s'estimant estrangers,
Heb. 11. 40.16.10. 13. & pelerins sur la terre; Et quand les escrivains du Nouveau Testamēt ne nous l'auroyent point appris, les meurs & les paroles de ces divins personnages, que nous lisons enregistrées dans les livres de la vieille alliance, justifient assez, qu'ils avoyent part a la grace, & a la vie de Dieu, & qu'ils élevoyent leurs cœurs au dessus des choses presentes en l'esperance du salut a venir. Or il n'est pas moins clair par les Escritures, que nul n'aura part en la vie & en l'immortalitè par autre moyen, que par Iesus Christ, *Comme tous meurent en Adam*, dit l'Apo-
1. Cor. 15. 22. tre, *pareillement aussi tous sont vivifiez en Christ*: & ailleurs, *Comme par un seul*

homme

homme le pechè & la mort sont entrez au Rom. 5.
monde;ainsi la grace & le don de Dieu vient 12.15.
d'un seul Iesus-Christ : Et S. Pierre dans
les Actes, *Il n'y a point de salut en aucun
autre, qu'en Iesus Christ;car außi n'y-a-t'-il
point d'autre nom sous le ciel, qui soit donnè* Actes 4.
aux hommes, par lequel il nous faille estre 14.
sauvez: Et comme S. Iean prononce ge- 1.Iean 5.
neralement, *Qui a le Fils a la vie*, aussi 12.
dit-il tout de mesme, *Qui n'a point le Fils* Iean 1.
de Dieu n'a point la vie : D'où vient qu'en 4.9.
son Evangile il l'appelle, *la vie & la lumiere du monde*,ce qu'il faut a mon advis
principalement rapporter a la vie celeste & spirituelle,bien qu'en general c'est
de luy,que procede toute la vie,& la lumiere des hommes, de quelque espece
& nature qu'elle soit.C'est pour la mesme raison, que S. Paul nomme le Sei- Coloss. 1.
gneur, *le premier y des morts*, & *les pre-* 18.
mices des dormans, & *le premier de la resur-* 1.Cor. 15.
rection des morts, Et S. Iean dans l'Apo- 20. Act. 26.
calypse, *le commancement*, ou *le principe de* 23.
la creature de Dieu; D'où paroit,que tous Apoc. 3. 14.
ceux, qui ressusciteront,sont de sa masse;
& que c'est de luy que tirent leur estre
tous ceux,qui sont du nombre des nouvelles creatures de Dieu : de façon que

les

les fideles du Vieux Testament ayant part en la resurrection, & en la vie celeste, comme nous l'avons montrè, il faut bien poser de necessitè, qu'ils avoyent part en Iesus Christ, & qu'ils estoyent ses membres, & luy leur chef. En effet David reconnoist le Messie pour son Seigneur dans le Pseaume cent dixiesme, Abraham a tressailli de joye d'avoir veu son jour en esprit; Tous les anciens Fideles *le cherchoyent*, & le souhaitoyent; *& desiroyent de voir ses faits, & d'oüir ses paroles*; Pourquoy s'ils n'avoyent point de part en luy? Sans luy ils ne pouvoyent avoir d'acces a Dieu, puis qu'il est le seul vray & reel mediateur entre Dieu & les hommes, qui pour nous ouvrir l'entrée du trone de sa grace s'est donnè soy-mesme en rançon pour tous; leur Moïse n'ayant exercè, qu'une mediation typique, incapable de reconcilier veritablement & effectivement les coupables avec Dieu. Sans luy ils n'eussent peu obtenir la remission de leurs pechez, puis que son sang est le seul propitiatoire, que Dieu a ordonnè de tout temps. Car de dire, que les sacrifices de leurs animaux ayent expiè leurs pechez, outre l'imperti-

Ps. 110. 1.
Iean 8. 56.
Mal. 3. 1.
Matth. 13. 17.
1. Tim. 2. 5.
Rom. 3. 24.

l'impertinence de la chose mesme, Saint Paul ne nous le permet pas, qui proteste *qu'il est impossible que le sang des taureaux & des boucs oste les pechez.* Hebr. 10. 4. De dire aussi, que Dieu leur ait pardonnè leurs pechez sans l'intervention d'aucun sacrifice, il ne se peut non plus, puis que S. Paul nous apprend, *que sans effusion de sang il ne se fait point de remission*; là mesme 9. 22. & pour prouver la necessitè du sacrifice de Iesus-Christ, il presuppose par tout, que pour nous remettre en la grace de Dieu la satisfaction de sa justice est necessaire: Heb. 10. 1. 2. 8. d'où s'ensuit attandu l'inutilitè des sacrifices Iudaïques, que celuy de la croix a deu intervenir pour notre salut. Sans ce mesme Christ ils n'eussent peu resister a Satan, cet ancien serpent, dont la teste n'a étè brisée, que par la semence de la femme, c'est a dire le Christ, seul capable Gen. 3. 15. d'un si grand exploit. Sans luy le ciel leur eust étè fermè, puis que pour le rendre accessible aux hommes il a fallu, qu'il fust purifiè par son sacrifice, cõme nous Heb. 9. 23. l'apprend l'Apotre dans l'Epistre aux Hebreux. Puis donc que les anciens Fideles ont eu acces a Dieu: puis que leurs pechez leur ont étè pardonnez: puis

qu'ils ont tournè les ennemis en fuite, & remportè diverses glorieuses victoires sur les puissances des demons, & puis enfin qu'ils ont étè elevez au royaume des cieux, il faut dire de necessitè, qu'ils ont eu part a la mediation du Seigneur Iesus. Aussi lisons nous expressément dás S. Paul, que la mort de Iesus Christ est
Heb. 9. 15. *la rançon des transgressions, qui estoyent sous le Vieux Testament*, c'est a dire, comme vous voyez, que les pechez des Fideles du Vieux Testament, qui n'avoyent peu estre expiez par les sacrifices d'Aaron, l'ont étè par celuy de Iesus Christ. Et dans un autre lieu l'Apôtre dit, que Christ estoit la pierre qui suivoit les Israëlites dans le desert: pour nous mon-
1. Cor. 10. 4. trer, que Iesus Christ estoit la fin & la substance de leurs sacremens aussi bien que des notres, & la commune source, d'où decoule le salut de l'un & de l'autre peuple. Enfin pour ne m'arrester icy d'avantage, il escrit ailleurs, que *Iesus Christ*
Heb. 13. 8. *est le mesme hier, aujourd'huy, & eternellement*: où il parle non simplement de la personne du Seigneur, mais de sa charge, & signifie que cette plenitude de biens, que nous en puisons maintenant pour

notre ſalut, a toujours étè & ſera a jamais en luy, comme il eſt aisè a voir par le but & par les circonſtances du paſſage de l'Apotre. Concluons donc que Ieſus Chriſt a ſouffert & a étè glorifiè, non ſeulement pour nous, qui vivons ſous le Nouveau Teſtament: mais auſſi pour les Prophetes & les autres Fideles, qui ont veſcu ſous le Vieil. Mais avant que depaſſer outre je veux brievement reſoudre deux difficultez, qui ſe preſentent contre cette doctrine. La premiere eſt, comment la croix de Ieſus Chriſt a peu ſervir aux Fideles du Vieux Teſtament, veu que de leur temps il ne l'avoit pas encore ſoufferte, n'ayant veſtu notre nature, que pluſieurs ſiecles depuis? Ie reſpons, que le merite de Ieſus Chriſt nous ſauve, comme une cauſe non naturelle, mais morale; non comme la medecine guerit un patient, mais comme le payement d'une rançon delivre un homme de priſon. I'avouë que les cauſes naturelles ne peuvent agir ſi elles ne ſont réellement en la nature des choſes; comme la medecine ne guerira pas le malade, ſi elle n'eſt faite & preparée. Mais il n'eſt pas beſoin, que les cauſes morales ſoyent

réellement pour produire leur effect ; il suffit qu'elles seront quelque jour, & que celuy vers lequel elles agissent, en prene la créance : comme par exemple le prisonnier ne laissera pas d'estre delivrè bien que sa rançon n'ait pas encore étè payée en effect, pourveu seulement que celuy qui le tient se contente de sa parole, ou de celle de ses respondans, luy prometans de le payer a l'avenir. Ainsi il paroist que les souffrances de Christ ne laissoyent pas d'agir, & d'exercer sur les Fideles toute leur force salutaire des le commencement, bien qu'elles ne fussent pas encore réellement accomplies ; puis que Dieu, a qui toutes choses sont presentes savoit, que tres-certainement elles s'accompliroyent un jour, & que le terme venu, notre pleige ne manqueroit pas de s'acquiter de sa promesse. C'est pourquoy il est dit dans l'Apocalypse, que *l'Agneau est immolè des la fondation du monde* ; a l'esgard non de sa predestination seulement, mais aussi de sa vertu & de son efficace ; sa mort ayant eu des le commencement autant de force pour expier le pechè, que si deslors il l'eust réellement soufferte, par ce qu'il estoit tres-

Apoc. 13. 8.

tres-certain qu'il la souffriroit un jour. La seconde difficultè est, comment la mort de Christ a peu servir aux anciens Fideles, veu qu'ils n'en avoyent que peu, ou point de connoissance. A cela je respons, que le moyen par lequel les hommes reçoivent la grace & la vie a eux acquise par le merite de Iesus-Christ, n'est pas une exacte, & distincte connoissance de tout ce qu'il a fait & souffert pour notre salut ; mais la foy qu'ils ajoutent aux promesses de Dieu, & la confiance qu'ils prennent de sa bontè. Or la revelation de Dieu estant la vraye mesure de la foy des hommes, puis que Dieu n'avoit jadis revelè sa grace sous le Vieux Testament, qu'en gros & en general seulement, differant la plene & entiere manifestation de ce mystere jusques au temps de la nouvelle alliance: il est clair qu'une foy sincere par laquelle ils se fioyent en la bontè de Dieu, leur suffisoit pour avoir part en son salut; bien que d'ailleurs ils ne seussent pas cõme nous, toutes les circonstances de cette grande œuvre par le menu. Que si vous demandez; Mais pourquoy le Seigneur leur donnoit-il donc par ses Prophetes une

si exacte prediction des souffrances & des gloires de Iesus Christ, & de toutes les circonstances de son salut, s'il ne leur estoit pas necessaire de connoistre & de croire distinctement ces choses par le menu? Chers Freres, S. Pierre respond a cette question, que cela s'est fait pour nous, & non pour eux: *Ce n'estoit pas pour eux-mesmes*, dit-il, *mais pour nous, que les Prophetes administroyent ces choses:* & c'est la seconde proposition que nous avons a traitter pour l'éclaircissement de ce sujet. Il ne faut pas douter, que ces anciennes predictions ne donnassent aux fideles de ce temps-là un grand desir de voir le Messie, & la magnificence de son regne. C'estoit toute l'utilitè qu'ils en tiroyent. Car ce desir demeurant dans ses justes & legitimes bornes, estoit en eux une chose tres-loüable & tres-agréable a Dieu, comme est aujourd'huy en nous le desir de voir le second advenemẽt du Seigneur. Mais pour enflammer leurs cœurs en cette attente, il eust suffi de leur promettre en general le Christ, & un tres-heureux estat sous son regne. Il n'estoit pas besoin pour cela de leur donner des predi-

ctions si exactes, où sont representées jusques aux moindres particularitez des souffrances, & du salut de Iesus Christ. C'est donc precisément a cet esgard, que S. Pierre les considere en ce lieu, quand il dit que ce n'estoit pas pour eux, qu'elles estoyent administrées : car quel fruit en pouvoyent-ils tirer, puis qu'ils ne les entendoyent pas, l'accomplissement des choses n'en ayant pas encore éclairci le sens? Les autres parties du ministere des Prophetes, leurs exhortations, leurs reprehensions, leurs enseignemens, leurs consolations estoyent pour eux, comme choses, qu'ils entendoyent facilement & d'où ils pouvoyent tirer l'instruction de leur foy, & la correction de leurs mœurs. Mais les predictions, qu'ils faisoyent des mysteres du Christ, estoyent pour notre usage: car l'évenement nous ayant dôné la lumiere necessaire pour les entendre, notre foy est infiniment soulagée & confirmée de voir, que ces saints hommes de Dieu avoyent predit il y a des-ja tant de siecles, les mesmes choses, qui nous ont été annoncées dans l'Evangile. Et c'est en partie ce que nous enseigne S. Paul dans le quinziesme chapitre de l'E-

Rom. 15. 4. pistre aux Romains, où il dit, *que les choses qui ont été auparavant escrites ont été escrite pour notre endoctrinemẽt.* Ce n'est pas que nous puisions des Prophetes les choses, qu'il nous faut croire; l'Evangile nous les propose beaucoup plus clairement: Mais de la comparaison des predictions prophetiques avec l'histoire Evãgelique nous naissent de fortes & invincibles preuves de la verité de ce que l'Evangile nous annonce. Or S. Pierre ne nous enseigne pas seulement cette verité. Il dit que le S. Esprit l'enseignoit aussi aux Prophetes mesmes: *Il leur fut revelé*, dit-il, *que ce n'estoit pas pour eux, mais pour nous qu'ils administroyent ces choses.* En effect nous lisons dans leurs propheties, que ces choses qu'ils predisoyent ne devoyent pas arriver de leur temps; comme quand Moïse signifie que Silo c'est a dire le Messie, ne viendroit qu'un peu
Gen. 49. 10. avant l'entiere desolation de l'Estat des Iuifs: & Daniel, qu'il se passeroit encore
Dan 9. 34. soixante & tant de semaines d'années avant que le Christ fust revelé. Comme le Seigneur autrefois montrant de loin
Deut. 34. 4. la terre de Canaan a Moïse de dessus la montagne de Nebo l'advertissoit aussi, qu'il

qu'il n'en verroit pas d'avantage, sa promesse de la donner a Israël ne devant s'accomplir qu'apres sa mort: de mesme aussi en mettant devant les yeux de ses Prophetes la terre de son Christ, son Eglise & ses mysteres, & la leur faisant voir en gros, il leur declaroit par mesme moyen que ce ne seroit pas de leur tẽps, qu'il executeroit leurs propheties. Ils voyoyent de loin, comme dit l'Epitre aux Hebreux, *ils croyoyent, & saluoyent les promesses*, c'est a dire, les choses promises, *mais ils ne les recevoyent pas*: Et c'est ce qu'entend le Seigneur où il dit, que plusieurs justes & prophetes ont desirè de voir & d'ouïr les choses, que nous voyõs, & que nous oyons: mais qu'ils ne les ont ni veuës, ni ouïes. Or l'Esprit de Dieu leur donnoit cet advertissement pour arrester leur curiositè, & soulager leur inquietude; en la mesme sorte que l'Ange disoit a Daniel, desireux de savoir l'issuë des visions, qui luy avoyent étè addressées, *Va Daniel; car ces paroles sont closes, & cachetées jusques au temps defini:* & comme S. Paul sous le Nouveau Testament voyant les Thessaloniciens souslevez en une grande attente de la fin des

Heb. 11. 13. 36.

Matth. 13. 17.

Dan. 12. 9.

2.Thess.2. 12.3. des siecles, leur commande de se tenir coys, leur declarant que cela n'arriveroit pas de leur temps. Les fideles se doivent contenter de ce que le Seigneur a revelè a la periode de l'Eglise, où ils vivent, sans anticiper sur l'advenir, laissant a leur posteritè le soin & l'estude de ce qui s'accomplira en son siecle; car puis que l'evenement est la seule clef capable d'ouvrir le sens des predictions, c'est se travailler en vain, que de les vouloir entendre avant leur temps. Et ceux qui n'ont pas cette patience, outre la perte qu'ils font de leur temps, qu'ils pourroyent employer plus utilement ailleurs, & le crime de la curiositè, dont ils se rendent coupables; tombent encore le plus souvent en diverses erreurs. Par exéple ceux, qui jadis sous le Vieux Testament voulurent nonobstant les advis du S. Esprit, interpreter les predictions du Messie, s'imaginérent que son regne seroit terrestre, & sa gloire mondaine; resverie tres-dangereuse, & qui a fait autant qu'aucune autre chose, méconnoistre le vray Christ aux Iuifs. Ainsi quelques uns des premiers Chrestiens, qui presumerent d'expliquer les predi-

ctions

ctions enregiſtrées dans le Nouveau Teſtament touchant l'eſtat du monde a la fin des ſiecles, produiſirent l'erreur des Millenaires ; & le temps nous a appris que la temeritè de ceux, qui ſe meſloyent d'interpreter les predictions de la grande apoſtaſie, n'a pas étè plus heureuſe; & je ne doute pas, que les evenemens ne deſcouvrent quelque jour a notre poſteritè l'abus des expoſitions, que l'on donne aujourd'huy a diverſes predictions de l'Apocalypſe, qui ne ſont pas encore accomplies. D'où s'enſuit pour vous le dire en paſſant, qu'il nous faut parler de l'eſtat particulier du ſiecle a venir apres la reſurrection, & en general de toutes les choſes contenuës dans les prędictiõs de l'Eſcriture, avec une tres-grande modeſtie, & n'en interpreter que ce que le temps nous en a déchiffrè, laiſſant le reſte a ceux a qui l'evenement le declarera quelque jour. Et quant a la raiſon de ceux qui crient qu'a ce conte ces parties de l'Eſcriture ſeront inutiles, vous voyez combien elle eſt fauſſe : car comme les predictions du Vieux Teſtament touchant le Chriſt, & ſon regne, n'ont pas laiſsè d'eſtre utiles, bien que les fideles d'alors

d'alors ne les peussent, ni ne les deussent interpreter; celles du Nouveau ne laisseront pas non plus de servir en leur temps, bien que nous ne les entendions pas au notre. Comme celles-là estoyent administrées non pour eux, mais pour nous; faisons estat que celles-cy tout de mesme n'ont pas étè baillées pour notre aage, mais pour celuy, qui en verra l'accomplissement.

Mais il est temps de considerer la suite de notre texte. L'Apotre apres avoir declarè que les choses de Christ avoyent étè predites par les Prophetes, pour nous, & non pour eux mesmes; ajoute en deuxiesme lieu, *qu'elles nous ont étè maintenant annoncées par ceux, qui nous ont preschè l'Evangile par le Saint Esprit envoyè du ciel.* Ce que les Prophetes, & ce que les Apostres ont administrè est une mesme chose au fond; la venuë du Christ de Dieu au monde, ses miracles, sa mort, sa resurrection, sa souveraine gloire, & le salut, qu'il a acquis aux siens. Mais le temps, la façon, & les circonstances de ces deux ministeres sont fort differentes: car les Prophetes ont exercè leur ministere jadis, au temps du Vieux Testamēt;

Les

Les Apotres *maintenant*, c'est a dire, en la plenitude des siecles. Et quant a la maniere, les Prophetes predisoyent ces choses ; les Apotres les ont annoncées; Ceux-là les representoyent, comme futures; Ceux-cy les ont racontées, cõme faites. D'où s'ensuit que la predication des premiers estoit obscure & enigmatique ; au lieu que celle des derniers est claire & facile. Au reste l'auteur de l'un & de l'autre ministere est mesme, assavoir le Saint Esprit: mais avec cette difference, que les Apotres en ont étè baptizez en une mesure beaucoup plus grãde, que n'avoyent pas étè les Prophetes. Car il ne touchoit les Prophetes que par certains intervalles; au lieu qu'il reposoit continuellement dans le cœur des Apotres. Il ne presentoit aux premiers, que des images sombres & confuses de ce mystere, leur en cachant toujours la plus grande partie : au lieu qu'il en fit voir toute la veritè a ces seconds dans une plene lumiere. Enfin le Saint Esprit fut donnè aux predicateurs de l'Evangile en une si riche abondance, que tout ce que les hommes en avoyent veu & reçeu auparavant, n'estoit rien

au prix de cette communication. D'où vient, que S.Iean ne feint point de dire, qu'avant cela le *Saint Esprit n'avoit point*
Iean 7. 39. *encore étè donnè:* par ce que ce qui en avoit étè donnè n'estoit pas considerable en comparaison de ce que reçeurent alors les Apotres, & les autres croyans. C'est ce que signifie S. Pierre, en disant, que le S. Esprit, par lequel les Apotres evangelizerent *estoit envoyè du ciel:* regardant evidemment a l'histoire de cette premiere Pentecoste Chrestienne, qui répandit, comme vous savez le Saint Esprit sur les Apotres, & sur les disciples du Seigneur en forme visible de feu. Ce n'est pas que la substance du Saint Esprit soit renfermée dans les cieux, comme celle du Soleil, & que de là, comme d'un lieu où il demeure attachè, il communique ses graces aux hommes. Car le S. Esprit estant Dieu benit eternellemét avec le Pere & le Fils, son essence est infinie: elle remplit les cieux, & la terre. Mais l'Apotre parle ainsi; Premieremét, par ce que ce Pere eternel, duquel procede le Saint Esprit, est representè en l'Escriture, comme assis dans les cieux, & comme gouvernát l'univers de dessus

ce

ce sien throne glorieux : au moyen dequoy toutes les graces, qu'il donne aux hommes, sont dites *envoyées*, ou *decoulées* des cieux; *Toute bonne donation*, dit Saint Iacques, *& tout don parfait est d'enhaut, descendant du Pere des lumieres.* D'où vient que dans l'Escriture, ce mot *de ciel* se prend quelquefois pour Dieu mesme; comme quand l'enfant prodigue disoit a son pere, *I'ay peché contre le ciel:* Et S. Iean, *L'homme ne peut recevoir chose aucune si elle ne luy est donnée du ciel:* & c'est en ce sens que le Seigneur demandoit aux Iuifs, *si le baptesme de Iean estoit du ciel, ou des hommes.* Secondement l'Esprit donnè aux Apotres est dit *envoyè du ciel*, par ce que le symbole visible de sa grace, assavoir, un feu departi en langues, descendit d'enhaut: & l'Histoire sainte remarque expressément, que ce fut des cieux, que vint ce vent impetueux, qui commencea ce mystere. Enfin puis que Iesus Christ le vray auteur de ce don, estoit veritablement & proprement dans le ciel, quant a sa nature humaine; c'est a bon droit que l'Apotre dit, que ce divin Consolateur, dont il baptiza ses Disciples selon ses promesses, leur fut envoyè du

Iacq. 1. 17.
Luc 15. 18.
Iean 3. 27.
Matth. 21.

du ciel. Or que les premiers Predicateurs de l'Evangile ayent étè poussez par un Esprit celeste a annoncer cette doctrine au monde ; premierement leur propre tesmoignage nous le doit persuader, ne se trouvant en eux aucune raison, qui nous le puisse rédre justemét suspect de mensonge. Car quel gain auroyent-ils eu a le feindre ? Quel interest au contraire n'avoyent-ils point a le taire, veu que cette publication ne pouvoit apparemment leur apporter autre chose que toute sorte de mal-heurs, comme en effect il ne se peut rien imaginer de plus calamiteux selon la chair, que la condition où cette predication les reduisit? Mais quand ils ne l'avouëroyent pas, la doctrine qu'ils nous ont proposée, descouvre assez d'elle-mesme, que quelque force divine les avoit touchez. Autrement, d'où fust venuë en des ames de pescheurs, rudes & grossiers tout ce qui se peut, la connoissance de tant de mysteres si hauts, esloignez de la créance commune de tous les hommes, Iuifs & Gentils, & neantmoins si bien accordás au fond avec les plus belles, & les plus saintes maximes des uns, & des autres?

Les miracles, qu'ils adjoutoyent a leur predication, montrent evidemment la mesme verité: car de quelle autre source, que du Saint Esprit, eussent-ils puisé une si admirable, & si inouïe puissance? Mais outre tout cela je dis, que leur seul dessein, leur resolution a l'entreprendre, & leur constance a l'executer suffit pour persuader a tout esprit raisónable, qu'ils estoyent touchez du ciel: car quelle vertu autre que celeste eust peu mettre dans l'esprit de ces pauvres gens un si haut, & si noble dessein, de changer l'univers, & de reformer le genre humain? de luy faire par tout quitter ses premieres créances, pour luy en donner d'autres nouvelles? Quel autre esprit, que celuy d'un grand Dieu eust été capable de leur faire commencer un si difficile ouvrage, où des le premier momét ils rencontrerent toutes les contradictions imaginables, & virent pleuvoir sur eux aussi tost qu'ils eurent ouvert la bouche, une gresle de maledictions, & de malheurs? Quel autre qu'un Dieu leur eust peu donner le courage de continuër malgré les furies de l'enfer, & de la terre toutes emeuës contre eux, se

ſouciant auſſi peu des coups, que s'ils euſſent eu des corps de marbre, ou de diamant, & perſeverant conſtamment en ce train, juſques a ce qu'ils y eurent reſpandu ce qu'ils avoyent de ſang & de vie? Ce fut l'Eſprit du ciel, Freres bien-aimez, ce fut luy aſſeurément, qui leur inſpira les lumieres, les forces, le courage, & les autres parties neceſſaires pour cette œuvre. Il les inonda ſans point de doute, & les reveſtit de ſon feu, tout ainſi qu'ils nous le racontent. Nulle autre flamme, que la ſienne n'euſt été capable d'un effect ſi miraculeux. Recevons ce qu'ils nous en diſent avec une foy entiere; & y reconnoiſſons en ſuite l'ordinaire procedure du Seigneur. Jadis avant que de donner l'ancienne alliance a Iſraël, il en advertit ſes Peres, & leur en bailla les predictions, & les gages typiques; & puis quand le temps fut venu il la publia en la montagne de Sinaï le jour de la Pentecoſte avec des brandons de feu, des éclairs, & des tonnerres. Vous voyez, qu'il en a usè de meſme pour la nouvelle. Avant que de l'executer il l'a predite & prefigurée; mais en des oracles & en des types beau-

coup plus anciens, plus illustres, & plus universels que ceux de la Loy. Et lors que sa Pentecoste fut venuë, il la publia aussi en Sion, accompagnant le ministere de ses serviteurs d'un feu, non violent & effroyable, comme celuy de la Loy, mais doux & divin. Ne vous étonnez pas, qu'il ait tant fait de façon pour la publication de l'Evangile. Outre l'interest de notre foy, qui avoit besoin de telles aides, l'excellence incomparable de cette sainte doctrine requeroit toute cette pompe, puis que c'est le plus grand & le plus admirable de tous les mysteres de Dieu; d'où vient ce qu'ajoute S. Pierre a la fin de ce texte, *que les Anges mesmes desirent regarder ces choses jusqu'au fond.* Le mot grec*, dont se sert l'Apotre dans l'original, signifie proprement se courber, ou se pancher, comme l'on fait sur un lieu creux, quand on le veut considerer exactement. C'est le terme, qu'employe S. Luc pour signifier la posture de Saint Pierre, quand il regarda dans le sepulcre du Seigneur apres sa resurrection, *S'estant courbé*, dit l'Evangeliste, *il vid seulement les linceuls mis a part.* Et S. Iean en use aussi pour exprimer une sienne action

*παρακύψαι

Luc 24. 12.
Iean 20.

toute semblable. De là vient que ce mot se prend quelquefois pour dire considerer & examiner une chose avec une extraordinaire attention, y portant & arrestant tous nos sens, & en revisitant toutes les parties. S. Iaques l'employe en ce sens, quand il prononce, *Bien-heureux celuy, qui aura regardè au dedans de la loy parfaite*, c'est a dire, qui l'aura estudiée & considerée, non legerement & superficiellement, mais diligemment & profondement. C'est ainsi que l'entend S. Pierre en ce lieu, disant, *que les Anges desirent regarder les choses de Iesus-Christ jusqu'au fond*; c'est a dire, que ces esprits bien-heureux desirent avec une extreme affection de bien entendre tout cet admirable mystere de l'Evangile, & que pour cet effect ils tiennent avec une attention, & devotion singuliere les yeux de leur intelligence arrestez en cette contéplation pour en voir le fond, & en remarquer distinctement toutes les merveilles. Ceux qui ont presque deïfiè les saints Anges, leur attribuant une forme de connoissance, qui n'appartient qu'à la nature divine, s'estonneront de ce que l'Apotre les fait estudier

Iaq. 1. 25.

avec

avec tant d'effort dans l'Evangile de Iesus-Christ; comme s'ils n'en savoyent pas desja tous les secrets, ou comme si des esprits si aigus n'apercevoyent pas des la premiere veuë toute l'estenduë des sujets, qu'ils se mettent a contempler. Mais ceux qui aiment mieux philosopher modestement, & solidement, que curieusement & subtilement ne trouveront pas cela estrange. Ie ne veux point parler pour cette heure de la façõ, dont ces Esprits entendent & conçoivent les sujets, qu'ils connoissent, si c'est par leur essence propre, ou par les especes des choses, & derechef si c'est par des especes nées & imprimées en eux des leur premiere creation, ou formées & gravées en leur entendement par les objets a mesure, qu'ils les contemplent. Toute cette dispute, où les escoles de Rome font merveilles, est plus curieuse, que necessaire, & telle a vray dire qu'apres les avoir ouïs raisonner de part & d'autre, l'on n'en remporte nulle satisfaction; n'estant pas a la verité difficile de juger, que les Anges n'entendent pas, comme nous, avec des images coulées en notre ame par les sens; mais estant a

mon advis impossible de dire precisément, comment ils entendent. Quoy qu'il en soit, il ne faut pas douter, que ces Esprits celestes ne sachent dés le commancement tous les sujets, que Dieu a créez, leur essence, leurs proprietez, leurs qualitez, les forces, & dispositions qu'ils ont, soit pour agir, soit pour souffrir, & en un mot toutes les choses, dont il paroist quelque cause, ou quelque argument necessaire dans la nature. Mais quant aux pensées des autres Anges, & des hommes mesmes, c'est un secret, où le seul Createur a droit d'entrer, n'y
2.Chro. 6.30. ayant que luy, qui sonde les cœurs ; Et si quelquefois les mauvais esprits devinét les pensées des hommes, c'est non par une science certaine, mais par une conjecture apparente, qu'ils tirent de la consideration de leur naturel, & de leur disposition presente, & des images, qu'ils voyent dans leur fantaisie, & des autres impressions, que la pensée fait quelquefois dans le cerveau, dans le cœur, dans le sang, & dans les esprits animaux; toutes choses materielles. Que si les Anges ne voyent pas les pensées des hommes, combien moins celles de Dieu, le seul

sage

ſage & inviſible Seigneur, qui habite une lumiere inacceſſible, & dont l'Apotre dit expreſſement, que comme nul des hommes ne ſait les choſes de l'homme, ſinon l'eſprit de l'homme, qui eſt en luy, nul ne connoit non plus les choſes de Dieu, c'eſt a dire les conſeils de ſa ſapience, ſinon l'Eſprit de Dieu? Puis donc que le myſtere de l'Evangile eſt une pure penſée de Dieu, qui n'a aucune liaisõ, ni connexion neceſſaire avec l'eſtre des creatures, dependant uniquemẽt du bon plaiſir du Createur; il eſt evident, que les Anges, quelques aigus & clair-voyãs qu'ils ſoyent, n'ont peu le comprendre, ni le connoiſtre d'eux meſmes juſques a ce que Dieu le leur ait revelè: de ſorte que puis qu'il n'y a nulle raiſon, qui nous oblige a dire, que Dieu le leur ait communiquè avant la manifeſtation de ſon Fils en notre chair, il n'y a point d'abſurditè a dire qu'ils l'ayent ignorè juſques là; & que ce fut alors ſeulement, qu'ils en eurent la connoiſſance. Mais qu'eſt-il beſoin de conjectures, & de raiſonnements? S. Paul nous l'enſeigne ainſi expreſſement dans le troiſieme chapitre de l'Epitre aux Epheſiens, où il dit que

1. Cor. 2. 11.

Eph 3.9. 10. *par la publication de l'Evangile la sapience de Dieu, qui est diverse en toutes sortes, a étè donnée a connoistre aux principautez & aux puissances dans les lieux celestes par l'Eglise :* d'où il paroist que les Anges mesmes avant la manifestation du Fils de Dieu, ne savoyent pas ces mysteres, afin que nul ne trouve estrange si nous disons, qu'ils estoyent inconnus aux Fideles du Vieux Testament, beaucoup moindres que les Anges. Et bien que le Seigneur tant par sa mort & resurrection, que par la predication de ses Apotres, & la conversion des Gentils ait montrè la plus grande partie de ces vastes & infinis abysmes de la divine sapience; si est-ce qu'il en reste encore quelque chose a descouvrir, que son second advenement mettra glorieusemẽt en lumiere, & il n'y a pas plus d'inconvenient a croire, que les Anges ne savent pas encore bien exactement ce comble de l'œuvre de Dieu, qu'a poser avec S. Paul qu'ils en ont autrefois ignorè les fondemens. Disons donc que depuis que le Seigneur a commencè a reveler aux yeux du ciel & de la terre ce second enseignement de sa puissance, de sa

sa sagesse, & bontè infinie incomparablement plus excellent; que le premier qu'il en avoit donnè en la creation du monde, les Anges ravis d'un si rare spectacle tiennent continuellement leurs sens arrestez en cette contemplation; & charmez de plaisir ne pensent plus a autre chose, qu'a mesurer ce doux & agreable abysme d'amour pour comprendre *quelle en est la largeur, & la longueur, la profondeur & la hauteur, & connoistre bien nettement la dilection de Christ, laquelle surpasse toute connoissance*; & enfin jugeant par les commencemens quel & combien admirable sera cet ouvrage de la bontè de Dieu, quand il aura son accomplissement apres le jour de la resurrection, ils desirent passionnément d'en voir le fond, & bandent tout ce qu'ils ont d'intelligence pour en concevoir la vraye forme. Mais outre l'excellence de la chose mesme, qui les ravit en admiration, le fruit qu'en tirent les hommes, leur apporte un singulier plaisir. Car estant saints & bons, ils aiment le genre humain; tesmoin le contentement, qu'ils reçoivent de la repentance des pauvres pecheurs, selon le dire du Seigneur, *qu'il* Eph. 3. 8.

Luc 15.7. *y a joye au ciel pour un pecheur venant a s'amander*; de ſorte que comme ils voyoyẽt avec un extreſme deſplaiſir, les hommes ſeparez de leur Createur, & tout l'univers en deſordre par le peché; auſſi ne faut-il pas douter que ce ne leur ſoit une Luc 2.14. choſe infiniment agreable de voir maintenant cet abyſme comblé, & les hõmes rapprochez de Dieu par la croix de Ieſus Chriſt. D'où vient qu'ils chantent a ſa naiſſance, & entre les autres ſignes de leur joye ſouhaitent la paix a la *terre, & le bon plaiſir de Dieu aux hommes.* Ce ſont là a mon advis les raiſons, qui rendent les ſaints Anges ſi attentifs a la contemplation des myſteres de l'Evangile. Car quant a ce qu'ajoutent quelques uns qu'ils y ont intereſt eux meſmes, Chriſt eſtant leur Mediateur, & leur ayant auſſi merité quelque choſe par ſa mort aſſavoir la confirmation dãs le bien-heureux eſtat où ils ſont; c'eſt une doctrine, que je ne voudrois pas mettre en avant pour le peu d'apparẽce qu'elle a. Car l'Eſcriture ne nous enſeigne nulle part, que Chriſt ſoit venu au monde, ou qu'il y ait ſouffert pour d'autres, que pour les pecheurs, pour les brebis

brebis peries, pour les malades: qualitez, qui ne peuvent estre attribuées aux SS. Anges. Ioint que puis que le Mediateur doit estre participant de la nature de ceux pour qui il intervient; Christ qui n'a point pris a soy la nature des Anges, ne peut estre nommè leur Mediateur. Enfin il y doit avoir quelque alienation entre les parties, que le Mediateur reconcilie ensemble. Autrement pourquoy s'interposeroit-il entre elles? Or il n'y a jamais eu d'alienation, ni de separation entre Dieu, & les Anges. Christ donc n'a point étè leur Mediateur. Il est vray que S. Paul dit, que Dieu a rallié & reconcilié les choses, qui sont dans les cieux, & celles qui sont en la terre, & qu'il l'a fait par le sang de la croix de son Christ: & il est vray encore qu'il entend les *Anges* par les choses, qui sont dans les cieux, tout de mesme qu'il signifie les hommes par celles, qui sont en la terre. Mais qui ne void qu'en ces lieux l'Apotre parle de la reconciliation, & du ralliement des Anges non avec Dieu, mais avec les hommes? Car premierement le Seigneur nous a ralliez avec les Anges en ce qu'il nous a rendus semblables

Col. 1. 20. Eph. 1. 10.

blables a eux autant que le permettoit notre nature, nous changeant par sa grace de terrestres,& animaux que nous estions en la premiere création, en
1. Cor.15. 49. *hommes celestes & spirituels*, & *pareils aux*
Luc 20. 36. *Anges*;comme il dit luy mesme en dispu-tant de la resurrection contre les Sadduciens. Davantage,le pechè nous avoit rendu les Anges contraires, aussi bien que toutes les autres creatures, qui ne peuvent avoir de paix avec les rebelles de leur Createur. Christ donc nous remettant en la bonne grace du Pere,nous a par mesme moyen reconciliez & reünis avec les Anges; & le tout s'est fait par la croix de Iesus Christ, puis que c'est par elle qu'a étè aboli notre pechè, la cause unique de toute cette division; & c'est ce que signifie l'Apotre en disant que Dieu a reconciliè toutes choses en soy par son Christ *ayant fait la paix par le sang de sa croix.*

Voila,Freres bien-aimez,ce que nous avions a vous dire sur ce texte.Reste que vous en faciez votre profit, tournant a votre usage la connoissance, que Dieu vous en a donnée. Iugez premierement combien est excellente la doctrine de l'Evangile,

l'Evangile, la merveille de tous les siecles, la matiere des anciens oracles, le sujet de la nouvelle predication, l'estude & la meditation des Anges. Admirez le progrez de la sapience de Dieu en ce grand ouvrage; comment il le prepare de loin, puis l'achemine peu a peu, & enfin le conduit a sa perfection; ayant voulu que ces choses fussent premierement administrées, predites, & figurées par les Prophetes, puis en la plenitude des temps clairement annoncèes, & preschées par les Apostres. Voyez comment il pourvoit de toutes parts a notre salut, respandant son Christ dans tous les siecles du genre humain; donnant les esperances aux uns, & l'accomplissemét aux autres, & a tous en commun le fruit de sa mort, la grace & l'immortalitè, nonobstant la difference & de sa dispensation & de leur foy. Considerez le soin, qu'il a eu de la foy des derniers hommes. Car voyant que d'un cotè les fausses opinions, dont les derniers siecles ont étè beaucoup plus infectez, que les precedens; & de l'autre l'infinie hautesse de ces grand mysteres leur rendoit la créance de l'Evangile difficile; que n'a-

n'a-t-il point fait pour leur applanir la demonstration de sa veritè? Premierement il en a predit toutes les circonstances plusieurs siecles avant l'evenement; il ne les a pas predites seulemēt; il les a peintes, & representées en une infinitè de façons; afin que venant à paroistre en son temps nul ne les mécon-nust. A cela il a adjoutè mille & mille merveilles, dont il a accompagnè le ministere de ses premiers Predicateurs, les ayant baptizez d'un esprit celeste; dont les marques sont si illustres, que nul ne les peut ignorer. O miserable incredulitè! comment ne te rends tu point a tant de tesmoignages si clairs, & si authentiques? Voyez puis apres la faveur particuliere, que le Seigneur vous a faite; vous élevant, non au dessus des nations seulement en vous declarant les ordonnances, qui estoit l'avantage de
Ps. 147. 19.20. l'ancien Israël, comme le chante le Prophete; mais au dessus d'Israël mesme, en vous revelant son Evangile; vous donnāt de voir & d'oüir ce que les justes & les Prophetes de ce peuple-là avoyent tant desirè de voir & d'ouïr. Vous avez touchè les promesses, qu'ils n'avoyent, que

saluées

ſaluées de loin. Vous embraſſez le corps, dont ils ne voyoient que l'ombre. Ils ont travaillè, & vous en moiſſonnez le fruit. Ils ont adminiſtrè les choſes divines; mais afin que vous en jouïſſiez. Il ne leur a de rien ſervi de naiſtre tant de ſiecles avant nous, Dieu n'ayant pas voulu, qu'ils vinſſent a la perfection ſans nous. Heb. 11. 40. Mais que dis-je de ces anciens Prophetes, qui quelques excellens, qu'ils fuſſent eſtoyent hommes neantmoins? Dieu nous a tant aimez, qu'il n'a pas meſmes voulu, que les ſaints Anges fuſſent parfaits avant nous. Car puis que leur perfection conſiſte en l'excellence de leur connoiſſance, il eſt clair qu'ils n'en avoyent pas atteint le dernier point avant que notre Evangile leur euſt appris le comble de la ſageſſe, & de la bontè de Dieu. Nous ſommes leurs compagnons d'école; Nous liſons tous un meſme livre; & les leçons que Ieſus Chriſt nous dõne en l'Egliſe, ſont les plus hauts objets de leur meditation. Eſtudions ſes donc ſoigneuſement, Mes Freres, & faiſons tous les jours quelque progres en cette divine doctrine. Car puis que les Anges, qui y ont ſi peu d'intereſt au prix

de

de nous, se tiennent panchez sur ces mysteres, les considerant en un profond silence ; quelle attention & quelle assiduitè y devons nous apporter, nous qui sommes la fin, & le sujet de toutes ces merveilles ? Et puis que c'est pour nous, que les anciens Prophetes les ont administrées ; nous sommes particulierement obligez a fueilleter & a mediter diligemment leurs escrits. Nous y trouverons a notre grande consolation & edification, ce mesme Christ, mort & crucifiè, que nous avons aujourd'huy veu & receu sur sa sainte table. Nous l'y trouverons prédit & prefigurè en diverses sortes ; son sang respandu pour la sauvegarde de nos maisons ; sa chair froissée pour notre salut ; notre divine manne descenduë du ciel pour nous nourrir a jamais. Croyons donc fermemét en luy ? Recevons l'Evangile, dont il nous a si clairement confirmè la veritè. Soyons luy obeissans, puis qu'il nous a étè si bon ; charitables a nos prochains, puis qu'il a usè d'une si admirable charitè envers nous. Servons le fidelement en ce siecle, afin qu'il nous glorifie eternellement en l'autre. *Amen.*

SERMON SEPTIESME.*

PREMIERE S. PIERRE, Chap. I, ℣. 22. 23. 24.

* Prononcé le 10. Fevrier, 1636.

22 *Ayant donc purifié vos ames en obeïssance à verité par l'Esprit, pour nous addonner à charité fraternelle, sans feintise, aimez l'un l'autre affectueusement d'un cœur pur:*

23 *Estans regenerez, non point par semence corruptible, mais incorruptible, assavoir, par la parole de Dieu vivante, & demeurante à toujours.*

24 *Pource que toute chair est comme l'herbe, & toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe; l'herbe est sechée, & sa fleur est cheute.*



'On dit que le Roy Xerxes, celuy que nos Escritures appellent Assuerus, regardant un jour de dessus un rocher, cette grande armée, qu'il amena de l'Asie en l'Europe, qui couvroit le canal de l'Hellespont, & remplissoit ses costes, & ses plages, & toutes les campagnes d'alentour, se

réjouït premierement, & s'estima heureux d'avoir une telle puissance; & puis soudainement se prit a pleurer, quand il pensa en luy-mesme, que d'une si prodigieuse multitude d'hommes, qu'il voyoit alors si braves, & si bien deliberez, dans cent ans il n'en resteroit pas un seul en vie. A la verité ce barbare avoit raison, puis que ni luy, ni ses gens ne connoissoyent point d'autre vie, que celle de la terre, & qu'apres y avoir vescu en bestes ils devoyent en suitte perir entierement,
Psal. 49. 13. comme dit le Psalmiste, bien qu'à mon avis leur folie estoit encore plus digne de ces larmes, que leur condition; qui estant d'une si foible nature, & d'une si courte durée avoyent l'audace d'outrager le ciel & la terre, & de faire insolemment la guerre a Dieu, & aux hommes. Mais quant a nous, Freres bien-aimez, qui savons qu'en despouillant cette vie nous en revestirons une autre beaucoup plus excellente, & qu'en sortant de ce pavillon terrestre nous entrerons en la maison celeste, & que nous portons dans cet homme exterieur une nature immortelle; tant s'en faut, que nous devions pleurer, sous ombre, que ni de
cette

cette compagnie, ni des autres assemblées en divers lieux a mesme fin, il ne restera pas un homme sur la terre à cent ans d'icy ; que tout au contraire nous avons sujet de nous consoler & réjouïr, puis qu'à le bien prendre cela ne signifie autre chose, sinon que nous ne serons pas long-temps miserables, & que nous commencerons bien tost a estre parfaictement heureux. Car encore que notre chair & ses œuvres, comme nées d'une cause terrestre & perissable doivent prendre fin, si est-ce que ce nouvel homme, que Iesus-Christ a formè en chacun de nous d'un celeste & eternel principe par sa grace, & a son image; celuy-là, dis-je, vivra toujours comme son autheur, sans craindre, ni esprouver les traits de la mort. L'Apotre nous represente ces deux veritez dans le texte, que vous avez ouï, & la vanitè de la chair, & la fermetè & immortalitè de l'esprit. Car pour fonder ce qu'il posoit cy-devant, que tous les Fidelles sont nos freres, dignes par consequent de cette intime & ardente affection, qu'il veut que nous leur portions, il nous ramene a cette bien-heureuse generation, par laquelle, Iean 1. 12. 13.

Iaq.1.18. & eux & nous avons ètè faits enfans de Dieu,& les premices de ses creatures;& nous montre que nous sommes tous nais d'une mesme semence immortelle. Car il dit premierement, *que nous sommes regenerez, non point par semence corruptible, mais incorruptible, assavoir par la Parole de Dieu vivante & demeurante à toujours.* Puis pour esclaircir cette incorruptible fermetè de la Parole de Dieu,il la compare avec la gloire de la chair vaine, & perissable, *Pource que toute chair, dit-il, est comme l'herbe,& toute la gloire de l'homme, comme la fleur de l'herbe: L'herbe est sechée, & sa fleur est cheute: Mais la parole du Seigneur demeure eternellement, & cette est la Parole,qui vous a ètè evangelizée.* Ainsi pour vous dõner une entiere exposition de ce texte, nous aurons deux poincts a traiter:premierement, de notre regeneration, & de l'incorruptible semence dont elle se fait; & puis en second lieu de la vanitè de la chair,qui luy est opposée, & de toute sa gloire.

Ie presuppose d'entrée, ce que nul de vous ne doit ignorer, que la regeneration est le changement qui se fait en nous,lors que de la nature nous passons en

en la grace, & que du tronc du premier Adam nous sommes entez dans le second ; c'est a dire lors que d'hommes animaux nous devenons Chrestiens. Ce changement s'appelle *generation*, parce qu'il nous revest d'une nature toute autre, que n'est celle, qui nous a étè laissée par Adam : autre, non a la veritè en sa substance, & quant au fond de son estre, mais bien en ses qualitez, qui sont tellement changées, qu'elle devient spirituelle, celeste, saincte, & immortelle ; au lieu qu'elle estoit animale, & terrestre, souillée de pechè, maudite & perissable. Ce changement s'appelle *regeneration*, & non *generation* simplement, parce que nul homme ne naist selon l'esprit qui ne fust desia nay auparavant selon la chair. nul n'est engendrè en Christ qui ne l'eust premierement étè en Adam; de façon qu'en l'estat où est aujourd'huy le genre humain, ce n'est pas icy notre premiere & originaire naissance ; c'en est une seconde qui survient a la premiere selon le langage de Iesus Christ a Nicodeme, *sinon que quelqu'un soit nay derechef il ne* Iean 3. 3.
peut voir le royaume de Dieu. Ie ne m'arresteray point a disputer de la maniere

de cette regeneration, de l'estre dont elle nous despouille, de celuy dont elle nous revest, de sa cause & de la vertu & efficace, dont elle agit pour nous regenerer. Seulement ay-je a vous parler avec l'Apotre de l'incorruptible semence, dont nous sommes regenerez, qui est la Parole de Dieu, comme il s'en explique luy-mesme, quand pour monstrer que la semence de notre regeneration est incorruptible, il allegue que la Parole de Dieu demeure eternellement: hors de propos s'il n'entend, que cette parole de Dieu est veritablement la semence, dont nous sommes regenerez. Et pour bien comprendre ce qu'en dit S. Pierre, il faut voir premierement, quelle est cette Parole de Dieu, & puis les qualitez, qui luy sont icy attribuées *d'estre vivante & demeurante a toujours*; & considerer enfin comment *elle est la semence de notre regeneration*.

Nous appellons *Parole de Dieu* la doctrine, qu'il a revelée extraordinairement aux hommes par la voix de son Saint Esprit. Car bien qu'il soit l'autheur, & de toutes les veritez que connoissent les hommes, & de la lumiere du sens & de

de l'entendement, par lequel ils les connoissent : si est-ce neantmoins, que l'on n'appelle point *Parole de Dieu*, ce qu'ils apprennent par la contemplation des creatures, mais seulement ce que le Seigneur, leur a declarè luy mesme par l'organe de quelque Prophete, a qui il sera immediatement communiquè pour cet effect. Telle est la doctrine du Vieux & du Nouveau Testament, née, non cõme les autres sciences, de l'estude, de la speculation, & de l'experience des hõmes, mais de l'enseignement de Dieu, qui *ayant jadis a plusieurs fois & en plusieurs manieres parlè aux Peres par les Prophetes, a parlè a nous en ces derniers jours par son Fils.* Heb. 1. 1. 2. Mais bien que l'on puisse en general nommer la *Parole de Dieu*, toute la doctrine, qu'il a revelée en cette sorte: neantmoins l'Apotreprend icy ces mots en un sens plus serrè. Car par la *Parole de Dieu*, il n'entend que le seul Evangile de Iesus Christ precisément, & non aussi les autres parties de la revelation divine. Cela paroist premierement par la nature de la chose mesme. Car cette *Parole de Dieu*, dont il est icy question, est la semence de notre regeneration. Or il n'y

a que le ſeul Evangile de Ieſus-Chriſt ou promis, ou accomply & exhibè, qui ait la vertu de vivifier; La Loy, l'autre partie de la revelation divine, en l'eſtat où nous ſommes maintenant ayant une force meurtriere, qui tuë les hommes: a raiſon dequoy elle eſt appellée par S. Paul
2. Cor. 3. 7. 9. *un miniſtere de mort & de condamnation.* Secondement, l'Apotre nous l'explique expreſſement ainſi au dernier verſet de ce chapitre, *Cette Parole du Seigneur* (dit-il) *eſt la Parole, qui vous a ète evangelizée,* c'eſt a dire, l'Evangile a eux preſchè par les Apotres & diſciples du Seigneur. En effet c'eſt le ſtile des eſcrivains du Nouveau Teſtament, d'entendre preciſément & ſimplement l'Evangile par la *Parole de Dieu,* comme quand S. Paul veut
2. Theſſ. 3. 1. que l'on prie, afin *que la Parole du Seigneur ait ſon cours, & ſoit glorifiée*; quand il dit
2. Cor. 2. 17. qu'il *n'eſt pas maquignon de la Parole de*
Col 1. 25. *Dieu,* & *qu'il ne falſifie point la Parole de*
2. Tim. 2. 9. *Dieu,* & qu'il a étè fait miniſtre de l'E-
Tit. 1. 3. & 2. 5. &c. gliſe, ſelon la diſpenſation qui luy a étè donnée, *pour accomplir la Parole de Dieu,* & ainſi dans une infinitè d'autres lieux où la Parole de Dieu ſignifie clairement la doctrine de l'Evangile: & peut eſtre
ſeroit-

seroit-il difficile d'en trouver dans le Nouveau Testament, où ces mots se prenent autrement. Car c'est une figure familiere a ces Autheurs sacrez, que nous vous remarquons souvent dans leurs livres, d'approprier les noms communs a plusieurs sujets a celuy d'eux tous, qui est le plus excellent; comme quand ils appellent *vie* simplement celle qui est la plus precieuse & la plus souhaitable, la spirituelle & Chrestienne : quand ils nomment simplement *Fils de David*, notre Seigneur Iesus-Christ le plus excellent de toute la posterité de David. Or il est sans difficulté, que de toutes les parties de la Parole de Dieu, l'Evãgile est la plus haute & la plus admirable. La doctrine de la Loy n'estoit pas si fort élevée au dessus de nous, que l'homme n'en peust concevoir quelque chose de luymesme, comme il paroit par les Philosophes Payens qu'elle nous prescrit, bien que jamais ils n'eussent ouï les oracles des Prophetes. Du moins est il tout asseuré, qu'elle estoit fort bien entendue des Anges : Au lieu que l'Evangile est une secrete & abstruse sapience, qui surpasse l'intelligence & des hommes & des Anges:

Anges : que Dieu seul pouvoit reveler, & dont les cieux & la terre se fussent teus eternellement, s'il n'eust daignè nous en parler luy-mesme. Aussi fut-ce Moïse qui donna la Loy : ce furent les
Gal.3.19. Anges qui la prononcérent, & la dispo-sérent, comme nous l'apprend S. Paul; au lieu que c'est le Seigneur de gloire, Dieu luy-mesme fait chair, qui a enseignè l'Evangile de sa propre bouche. Ie ne dis rien de ses effets; incomparablement plus excellens, que ceus de la Loy. Seulement ajousteray-je encore l'avantage qu'il a d'estre sa fin & sa perfection; la Loy n'ayant étè donnée, & ne nous servant en effet, que pour nous conduire a l'Evangile; pour preparer nos cœurs a le desirer & a le recevoir. C'est donc a raison de cette excellente perfection, que les Apotres donnent a l'Evangile le nom *de Parole de Dieu* simplement & precisément. Or S. Pierre attribuë deux qualitez a cette Parole; l'une qu'*elle est vivante*: l'autre qu'*elle demeure a toujours*. Ie say bien que les termes du texte Grec sont tellement couchez que l'on peut aussi rapporter ceux-cy a Dieu, & non a sa Parole seulement: cóme si l'Apotre avoit

avoit simplement voulu dire, que Dieu, l'autheur de cette Parole, qui nous a étè evangelizée, *est vivant*, & qu'*il demeure eternellement:* & je n'ignore pas, que Dieu est souvent ainsi qualifiè dans l'Escriture pour le distinguer, non seulement d'avec les idoles, ces mortes & insensibles divinitez, qu'adoroyent autrefois les pauvres Payens en la folie de leurs cœurs: mais aussi d'avec toutes le creatures, qui quelque vives qu'elles soyent, n'ont qu'une legere étincelle & une vaine ombre de vie, au prix de Dieu, la source de la vie, qui seul vit necessairement; estant absolument impossible, qu'il ne soit point vivant; au lieu que tout le reste ne vit que par sa volontè, prest a retourner dans le neant, s'il le commande: ce que S. Paul dit des hommes particulierement, se pouvant dire de toutes choses en general, qu'elles n'ont vie, mouvement, & estre qu'en Dieu. Ie confesse que l'eloge de l'Eternitè luy est ordinairement donnè en mesme sens; parce qu'il est seul sans commancement & sans fin; qui possede un estre plein, ferme, & absolu, estant toujours constamment un mesme Dieu Fort, d'eternitè en eternitè:

eternitè:qui voit rouler bien bas au dessous de ses pieds les mois, les ans, & les siecles, sans que leurs infinies revolutions puissent jamais apporter aucune variation,ni changemét a sa tres-sainte & tres glorieuse nature : au lieu que l'estre de toutes les autres choses a commancè & se perpetue en coulant & en s'éloignant toujours de sa source,comme une riviere, sans arrester ni faire ferme nulle part,aquerant, ou perdant & passant continuellement d'un estat dans un autre. I'avouë encore que cette exposition ne s'accorde pas mal avec le dessein, qu'a S. Pierre de nous recommander l'excellence de l'Evangile,qui se reconnoist par la perfection de son autheur. Mais puis que l'Apotre mesme dans le verset 25. appliquera incontinent cette qualitè a la Parole de Dieu, en disant, qu'*elle demeure eternellement*, il me semble que c'est violenter ses termes,que de vouloir les rapporter ailleurs en cét endroit. Certainement il n'est pas seul, qui appelle l'Evangile de Iesus Christ *une Parole vivante*. L'epitre aux Hebrieux luy donne la mesme qualitè. La *Parole de Dieu*, dit-elle, *est vivante, & plus penetrante*

Heb.4. 12.

trante

trante que nulle espée a deux tranchans. Car bien que cette Parole ne soit pas a proprement parler un sujet vivant; mais seulement une expression du conseil de Dieu,& de la bonne volontè,qu'il a pour les hommes en Iesus Christ;si est-ce que par une figure assez commune en tous langages, elle est appelée *vivante*,tant a cause de sa nature, qu'à raison de ses effets.A cause de sa nature ; Car les doctrines de toutes les sectes, & religions du mõde ne sont que de froids & morts enseignemens:au lieu que l'Evangile est une parfaite representation de tous les mysteres du salut.Ce que la Nature & la Loy mesme nous apprend de veritable, n'est qu'une ombre,& un obscur, & noir crayon de la volontè de Dieu : mais l'Evangile en est une vive image. Aussi n'est-ce qu'entre les Chrestiens , que Iesus-Christ, la plenitude de Dieu, est portrait devant les yeux des hommes. *Gal. 3.1.*
Cette ame de la veritè manque a toutes les autres disciplines. Mais l'Evangile est aussi nommè une *parole vivante*; a cause de son admirable efficace a émouvoir les cœurs des hommes. Car nous appellons *vivantes* les choses, qui font

sentir

sentir leur vertu. Or il n'y eut jamais de doctrine, qui fist de si soudaines, & si fortes impressions dans nos esprits que celle-ci; en renversant tout l'estat de fond en comble en un moment: d'où vient qu'elle est par fois comparée a *un feu*, & quelquefois a *une lumiere*; les choses les plus actives, qui soyent au monde. Mais elle a encore ceci de propre, comme nous l'entendrons incontinent, qu'elle est seule capable de donner la vraye vie aux hommes, ce que ne sauroit faire ni la Philosophie, ni la Loy: &
Phil.2.6. c'est pourquoy elle est nommée *la Parole de vie* dans l'epistre aux Philippiens.

Quant a l'autre qualitè que luy attribuë l'Apotre d'estre *permanente a toûjours*, & comme il parle dans le verset dernier *de demeurer eternellement*, le sens en est assez clair. Car puis que ce n'est autre chose, qu'une declaration de la volontè de Dieu, qui est, comme chacun sait, constante & immuable de tout point; il faut bien dire de necessitè qu'elle *demeurera a jamais*. Les sciences des hommes changent. L'on adore en vn siecle les opinions, que l'on avoit anathematizées en un autre. Mais cette doctrine de Dieu

Dieu retient toujours ses maximes. Leur veritè est ferme & inébranlable a jamais. La Loy de Moïse mesme n'a pas toujours durè ; elle a ètè cassée apres avoir fait son temps. Mais cette seconde alliance de l'Evangile sera aussi ferme, que les reglemens du jour & de la nuit; comme disoyent les anciens Prophetes. *Ier.31.35.*

Telle est cette *Parole de Dieu*, dont il est question dans nôtre texte. L'Apotre dit, que *c'est la semence incorruptible dont nous sommes regenerez.* S. Iaques enseigne conformément, que c'est *par la parole de veritè, que Dieu nous a engendrez de son propre vouloir* ; & notre Seigneur dans ses paraboles represente l'Evangile sous l'image de la semence, que l'on jette en terre, & l'explique expressément ainsi a ses disciples; *La semence*, leur dit-il, *c'est la Parole de Dieu.* Car comme dans les generations naturelles, c'est le grain par exemple ou le pepin, ou le noyau, qui estant receu dans le sein de la terre, par une secrete, mais admirable vertu, pousse son germe, & l'éleve peu a peu, & agissant toûjours le conduit a sa perfection, & en fait enfin une herbe, ou un arbre ; de mesme aussi dans ce divin

Iacq.1.18. *Luc 8.11.*

divin ouvrage de notre regeneration spirituelle, la Parole, comme une graine celeste, estant receuë dans le cœur de l'homme, y travaille avec une force incroyable; elle y produit une nouvelle creature, qu'elle ébauche premieremẽt, s'il faut ainsi dire, & l'anime d'une mince & foible vie, qui ne tient qu'a un filet; puis elle polit & forme son ouvrage, le distingue en ses parties, luy donne la force & la vigueur necessaire, tant qu'elle l'ait amené a sa perfection. C'est pourquoy l'Apotre S. Paul dit, que l'Evan-
Rom. 1. 16. gile *est la puissance de Dieu en salut a tous croyans* : parce que c'est le moyen dont il a voulu se servir pour communiquer la vie celeste aux hommes de son bon plaisir; establissant pour cet effet les Ministres de l'Evangile, ses laboureurs mystiques, qui sement par tout cette Parole de vie. Mais tout ainsi qu'en la Nature, quelque vive & genereuse, que soit une semence, elle ne produit point son effet, si le terroir où on la jette, n'a des dispositions propres, & une puissance de recevoir proportionnée a la puissance qu'elle a pour agir : de mesme aussi dans le labourage celeste, quelque vivante &

efficace que soit la Parole Evangelique, elle ne sera neantmoins aucun fruict, si les cœurs où elle est semée, ne sont bien preparez & disposez a la recevoir. Paul & Apollos auront beau planter & arrôser, & user en ce travail de toute l'industrie possible; Si le fond est ingrat & sterile, ils ne gaigneront rien. Et c'est là que se desploye la vertu secrete du S. Esprit; non a jetter luy-mesme la Parole dans les ames humaines, c'est ce qu'il laisse faire a ses serviteurs, mais bien a nettoyer & amander leur fond, & enfin a les preparer a recevoir avec foy cette salutaire semence; comme vous voyez dans l'histoire des Actes, qu'il ouvrit le cœur de Lydie, afin que la predication de *Act. 16. 14.*
Paul y entrast: & c'est ce que l'Escriture appelle percer l'oreille, circoncir le cœur, y escrire la Loy de Dieu, & nous reueler son secret. D'où paroist qu'en la grace, l'Esprit de Dieu, son Evangile & ses Ministres agissent tous pour l'œuvre de notre regeneration : tout ainsi qu'en la nature le Soleil, le grain & le laboureur travaillent tous pour la production du froment. La parole est cõme le grain; le Ministre ressemble au laboureur, & le

S. Esprit est comme le Soleil. Et bien qu'en comparaison de l'Esprit, la Parole & celuy qui la presche, facent fort peu de chose;d'où vient que S. Paul dit, que celuy qui plante, & celuy qui arrôse ne soit rien, tout de mesme qu'en l'agriculture de la terre la vigueur de la graine, & l'industrie du laboureur, n'est rien au prix de l'efficace du Soleil;neantmoins a considerer les choses en elles mesmes, & hors de cette comparaison, comme les forces des graines & des semences naturelles sont grandes, & le travail du laboureur important;aussi est-il certain, qu'en la Grace, & la vertu de la Parole est admirable, & le Ministere du Predicateur n'est pas a mespriser non plus. Il faut donc distinguer ces causes,& leur rendre a chacune ce qui leur est deu, & a raison dequoy notre regeneration leur est attribuée en divers endroits;*à la Parole*,comme en ce lieu, & en celuy que nous avons desia allegué de S. Iaques;
1. Cor. 4. 15. *aux Ministres*,comme quand S. Paul dit, qu'il a engendrè les Corinthiens:& ail-
Phil. 10. leurs qu'il a engendrè Onesime en ses liens *au S. Esprit*, le maistre & surintendant souverain, qui gouverne tout cet
ouvrage;

ouvrage; comme en S. Iean, *Si quelqu'un n'est nay d'eau & d'Esprit, il ne peut entrer au royaume de Dieu*: & ailleurs il dit, *que nous sommes nais de Dieu*. Iugez, Fideles, si nous n'avons pas tous les sujets du monde de nous plaindre de ceux de Rome, qui traitent si indignement cette Parole de Dieu, que l'Apotre releve si haut. Il l'appelle une *Parole vivante*. Ces Messieurs la nomment *une lettre morte*, *un nez de cire*, qui se tourne a l'appetit des heretiques & des impies. L'Apotre dit qu'elle est constante, ferme & permanente a toujours. Ces Messieurs tiennent, qu'elle peut recevoir divers sens, selon la diversitè des temps, s'accommodant aux humeurs & aux maximes de l'Eglise. S. Pierre dit que c'est d'elle que nous sommes regenerez; que c'est elle qui nous fait Chrestiens. Nous avons ouï dire autrefois a ces Messieurs, que la prendre pour la seule regle de notre foy, est fonder l'athéïsme & l'impietè. Enfin ils tiennent que c'est l'Eglise qui luy donne par son tesmoignage ce qu'elle a de force & de vertu sur nous: & leurs plus illustres esprits n'ont point eu d'horreur d'escrire, que sans l'Eglise elle ne seroit

Iean 3. 5. & 1. Iean 5. 1.

Char. verit. 3. chap. 2. Quintin. sur le ch. 39. des Prescrip. de Tertullien. Cusan. epist. 2. ad Boh.

Le sieur Regourt Iesuite confirāt avec M. Mestrezat. Bellarmin l. 4. de verbo Dei c. 4. Baile en son catechisme trait. 1.

non plus croyable, que les fables d'Esope, & l'Alcoran de Mahomet. Comment dit donc S. Pierre, qu'elle est la semence de notre regeneration ? Le laboureur jette la semence en terre, je l'avouë; & accorde aussi que c'est aux officiers de Dieu, qu'ils appellent l'Eglise, a semer l'Evangile. Mais le laboureur ne donne point a la semence la vertu qu'elle a de germer & de produire du bled. Disons donc que l'Eglise ne donne point non plus a la Parole cette admirable efficace qu'elle a de vivifier nos cœurs, & d'y former un nouvel homme. Elle l'a receuë du ciel; elle l'a imprimée en elle-mesme, & la fait sentir où elle est sans l'intervention d'aucune autorité humaine.

Mais l'Apôtre ne dit pas simplement, que la Parole de Dieu est la semence dont nous sommes regenerez. Il ajouste encore, que c'est une semence incorruptible, par où elle est separée d'avec les graines, & les origines des choses terrestres, qui sont toutes d'une nature perissable, incapables par consequent de rien produire, qui ne soit aussi sujet a l'alteration & a la corruption. Mais comme

l'Evan-

l'Evãgile a une origine celeste, aussi est-il d'une pure, simple & immuable nature; & tel qu'il est en soy, tel est-il en ses effets. Car puis que les choses suivent la nature de leurs principes, selon la maxime du Seigneur, *Ce qui est nay de la chair, est chair, & ce qui est nay de l'Esprit, est esprit:* Iean 3.6.
il faut conclurre que ces nouveaux hommes, qui sont engendrez de l'Evangile, sont donc aussi incorruptibles, & que jamais ils ne perdront cet estre nouveau, dont ils ont étè revestus. Or ils le perdroyent, s'il se pouuoit faire qu'ils décheussent de la foy & du salut, comme pretendent quelques-uns. Disons donc encore, qu'il n'est pas possible selon la doctrine de l'Apotre, que ceux qui sont vrayement regenerez par la Parole, déchéent de la foy & du salut entieremẽt, & en fin. Saint Iean en apporte encore cette raison, *Parce*, dit-il, *que la semence de Dieu demeure en eux, & ne peuvent pecher; parce qu'ils sont nais de Dieu.* Ce n'est pas qu'ils soyent d'eux-mesmes assez forts pour garder & conserver ce tresor. Mais la vertu de la Parole agit en eux, & accomplit la puissance de Dieu en leur infirmitè. Par tout où cette semẽce 1. Iean 3. 9.

est receuë a vie, elle y jette des racines si profondes, & y establit & gouverne si bien son ouvrage, que les ardeurs & les vents le frappent en vain. Ce qui est havi par le Soleil, ou estouffé par les espines, n'a jamais ètè sa vraye production. Ce n'en estoit qu'une apparence. Car le cœur qui a une fois conceu cette divine semence, n'é perd jamais le fruit.
Math.13. 23. 19. 20. 22. Et c'est pourquoy notre Seigneur dans l'exposition de la parole du semeur, dit bien que celuy qui porte fruit, c'est a dire celuy qui persevere & qui resiste aux tentations, *a ouï & entendu la Parole*; mais des autres il dit simplement, qu'ils l'ont ouïe. Signe evident, qu'entre ceux dont l'issuë est differente, il y a eu de la difference des le commencement, bien que nous ne l'apperceussions pas; & que celuy qui abandonne Iesus Christ, n'a jamais ètè semblable a celuy qui le suit constamment; bien que l'œil de la chair en ait quelquefois jugè autrement.

Voila, mes Freres, quelle est & la semence de notre regeneration spirituelle, & la nature qu'elle produit en nous; *immortelle* & *incorruptible* l'une & l'autre. L'Apotre afin que nous appre-

ıs a mettre cette dignitè a ſon vray
nous repreſente a l'oppoſite la vani-
꞉s productions de cette autre ſorte
꞉mence, qu'il a appellée *corruptible*;
. naiſt la chair, & toute ſa ſuite. Car
.ieu que les creatures engendrées de
la Parole de Dieu ſont incorruptibles,&
permanentes a toujours, ſans que les ac-
cidens du monde, ni la tyrannie de la
mort,ni la force du ſepulcre en puiſſent
venir a bout;les choſes au contraire qui
naiſſent d'une ſemence corruptible, ont
toutes une nature muable, ſujette a la
violence de mille & mille accidens, ca-
pables de les desfaire en un inſtant;& en
fin a cette épouvantable faux,dont Dieu
a armè le temps pour abbatre & détrui-
re peu a peu tout ce qui ſubſiſte ſur la
terre. L'Apotre applique cette penſée
a l'homme particulierement, tel qu'il eſt
maintenant en ſa nature animale &
charnelle ; & l'exprime avec des mots
empruntez du 40.chapitre d'Eſaïe;ſelon
la perpetuelle couſtume des eſcrivains
du Nouveau Teſtament, de tirer du
Vieux le fond & l'étoffe de toute leur
doctrine. Car en ce lieu-là le Seigneur
cõmande à ſon meſſager, a cette ſainte

& mystique Voix, qui resonnant dans le desert, applanit les sentiers de son Messie, de crier hautement ; *Toute chair est comme l'herbe, & toute sa grace est comme la fleur d'un champ. L'herbe est sechée, & sa fleur est cheute.* Or ce sont precisément les paroles qu'employe S. Pierre en cet endroit, sinon qu'au lieu que le Prophete dit, *la grace de la chair est comme la fleur d'un champ*, l'Apotre dit, *toute la gloire de l'homme :* difference qui n'est de nulle importance au fond; *la grace* & la *gloire* se mettant souvent dans l'Escriture pour signifier une mesme chose; comme aussi *l'homme* & *la chair.* Il faut donc icy remarquer premierement, que l'homme est appellè *chair* ; *Toute chair est comme l'herbe*, tout exprés pour signifier la foiblesse & mortalitè de notre nature. Car le mot de *chair*, emporte toujours cela dans l'Escriture ; signifiant une nature humaine, non simplement considerée en quelque forme d'estre que ce soit, mais revestuë de cette condition animale & mortelle, que nous avõs receuë d'Adam. D'où vient que S. Paul bannit *la chair & le sang* du royaume celeste ; parce que cette infirmitè, a laquelle notre nature est

Esa. 40. 8.

1. Cor. 15. 50.

est maintenant sujette,& qui est proprement signifiée par le mot de *chair*,n'aura point de lieu en nous apres la resurrection bien-heureuse. Et c'est pourquoy aussi l'epitre aux Hebreux nomme le temps du sejour de Iesus Christ en la terre, *les jours de sa chair*; parce que sa nature humaine fut seulement durant ce temps-là sujette aux infirmitez & aux bassesses signifiées par le mot de *chair* (exceptè celle du pechè,qui n'eut jamais de lieu en luy) mais est maintenant revestuë d'une souveraine gloire.Icy donc la chair,dont parle S.Pierre,est cette nature animale, que tous les hommes reçoivent de leurs peres par la naissance charnelle, & qui d'Adam sa premiere source,est coulée jusques a nous,& coulera jusques a la fin de ce siecle, se divisant en une infinitè de petits ruisseaux autant comme il y a d'hommes, mais retenant par tout constamment la teinture & les qualitez de son origine, la foiblesse,la mortalitè & le pechè.Secondement l'Apotre par *la gloire de l'homme*, & le Prophete par *la grace de la chair* entendent toute la beautè & excellence de l'homme animal & mondain. Car l'Escri-

Hebr. 5. 7.

l'Escriture employe souvent le mot *de grace* pour signifier les ehoses, qui rendent un sujet agreable ; cōme la beautè, la gentillesse,& autres semblables orne-
Prov.31. 30. mens; *la grace trompe*, dit le Sage, & *la beautè s'évanouït*; où il est clair que par la *grace* il entend la bonne mine & l'éclat de la beautè. Le mot de *gloire*, a aussi le mesme sens; sauf qu'il ajoûte quelque poids a l'autre, signifiant non simplemēt une beautè,mais une fleur & une lumiere de beautè ; & c'est ainsi qu'il faut prendre cette *gloire* du Soleil, de la Lune,des estoiles,des corps celestes, & des
1.Cor.15. 40. corps terrestres,dont parle S. Paul: *Leur gloire* est ce qu'il y a de beau & d'esclatant en leur nature. Ainsi *la grace* ou *la gloire de la chair* comprend en ce lieu tous les ornemens des hommes, qui les rendent ou agreables aux autres,ou contens & glorieux en eux mesmes; la couleur, si j'ose ainsi parler, & la lumiere de leur nature; comme les perfections,soit naturelles, soit aquises, du corps & de l'esprit; la beautè, la force, l'agilitè, la jeunesse, la santè, la vivacitè des sens, la nettetè & la promptitude de l'entendement, la soliditè du jugement, les merveilles

veilles de la memoire, l'eloquence, le grand & profond ſavoir, la facilitè des mœurs, & la douceur & gentilleſſe de la converſation. Ie mets encore en ce rang les biens, que le monde appelle de *fortune*, la nobleſſe, les richeſſes, le credit, la puiſſance, les dignitez, les couronnes & les diademes, le comble des grandeurs humaines, la reputation & le haut renom. C'eſt là a mon advis toute *la gloire de la chair*; C'eſt ce qui cache ſes laideurs & ſes imperfections interieures; C'eſt ce qui luy donne du luſtre, & qui la rend agreable a des yeux mondains. Mais eſcoutez, pauvres hommes, le jugement qu'en donna jadis la voix du ciel par le commandement de Dieu, & que l'Apotre nous repreſente encore en ce lieu; *Toute chair*, dit-il, *eſt comme l'herbe, & toute la gloire de la chair, comme la fleur de l'herbe. L'herbe eſt ſechée, & ſa fleur eſt cheute.* Voyez comment il abbat toute votre gloire des le pied; comparant votre nature meſme a une herbe, & toute cette pompe, dont vous la déguiſez, a la fleur d'une herbe. Ne vous plaignez point de cette ſimilitude; comme ſi elle vous outrageoit. Elle eſt ſi propre: & reſ-

pond

pond si exactement a son sujet, qu'il semble a n'en point mentir, que la Nature en parant & despouïllant ainsi les herbes de cette vaine beautè qui est en elles, ait eu dessein d'y peindre l'image de votre condition, & de vous remontrer hautement, comme disoit autrefois
Pline. l'un des plus grand esprits de Rome, que les choses qui fleurissent le plus pompeusement, sont celles qui se fletrissent le plustost. Regardez-moy ou l'un de ces
Matth. 6.28.29. lys, dont le Seigneur a preferè la beautè a toute la gloire des habits du Roy Salomon, ou l'œillet, la merveille du siecle precedent, ou la tulippe, la passion de celuy-cy. Se peut-il rien imaginer de plus beau, soit pour la forme & pour le compartiment de la fleur, soit pour l'esclat & pour la lumiere de la couleur? Tous vos arts, quelques miraculeux qu'ils soyent, cedent icy a la Nature; & sont contraints de confesser que cette infinie industrie dont ils se vantent, ne sauroit rien faire aussi parfait, qu'une petite fleur. Où est l'œil que cette veuë ne ravisse? Où l'esprit qui entrant dans une particuliere consideration de toute cette beautè, n'avouë que celuy-là avoit raison

raiſon qui nomma le premier les fleurs, *les eſtoiles de la terre* ? Mais apres tout, cette beauté ſi pure & ſi éclatante n'eſt qu'un jeu de la Nature;un faux maſque; un fard trompeur, qui peint & honore le dehors,couvrant au fond une matiere qui n'eſt en rien plus excellente, que celle de l'eau & de la bouë,pleine de tāt de foibleſſe, qu'il ne faut qu'un petit coup de vent, un rayon du Soleil, la main d'un enfant; les dents d'un verd, pour ruiner toute cette gloire en un inſtant; & ſi la force de dehors,l'eſpargne toujours ſera elle trahie par ſa propre infirmité. Elle ſechera, & ſe fannera d'elle-meſme,& tombera toute par pieces en cette meſme terre,d'où elle eſtoit venuë. Iugez,mondains, ſi ce n'eſt pas là votre embleme ? le portrait & de votre nature, & de ſa gloire ? Ie confeſſe que ces perfections qui paroiſſent dans vos corps,& en vos eſprits, ſont des choſes belles & agreables. Ie ne meſpriſe pas meſme les graces, dont vous les embelliſſez par le dehors;le luſtre de votre extraction,la pompe de vos richeſſes, l'eſclat de vos dignitez & de voſtre nom. Ie veux biẽ que tout cela s'appelle *gloire*.

Mais

Mais aussi ne pouvez-vous nier que ce ne soit la gloire des herbes, & la grace de leurs fleurs. Car qu'est-ce que couvre cet habit si pompeux, sinon une foiblesse & une imperfection extresme? une nature, que le vent, que l'air, le chaud, le froid, l'eau, les poisons, les alimens, les choses les plus chetives peuvent aussi aisément gaster & consumer, que les herbes de nos champs? Et cette gloire que vous admirez tant, quelle autre fin aura t-elle que celle de nos fleurs? se séchant & se dissipant d'elle-mesme apres avoir resiouï nos parterres par quelques momens? si au moins une violence de dehors ne l'en arrache avant son terme, comme il arrive fort souvent? Ce n'est pas la seule voix du ciel qui nous l'a dit, mes Freres, nous donnant souvent cette
1.Cor.7. leçon icy & ailleurs; où elle compare le
31. monde a une figure qui passe, a une om-
Ps. 102. bre qui s'enfuit, au foin que le vent se-
12. & che en un instant, a l'herbe verte le
103. 15. matin, & fenée le soir, a un songe qui
16. & 90. s'envole soudainement, apres avoir
5. 6. chatoüillé nos sens d'un vain plaisir; La terre a aussi fait les mesmes remarques, & ses escoles retentissent de ces ensei-
gnemens;

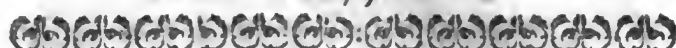
gnemens ; Que tous les hommes qui vivent ne sont que des idoles & des ombres ; Que ce sont les plus vains & les plus miserables de tous les animaux; qu'ils croissent comme les feuilles dans les bois, tombant apres y avoir verdi durant leur belle, mais tres-courte saison. Que l'homme n'est que du vent & de la bouë ; qu'il n'est de rien plus ferme ni plus asseurè, que l'ombre d'une fumée, ou que le songe d'une ombre ; qu'en sa vie il n'y a rien de grand, ni d'excellent, ni de venerable; mais toutes choses basses, foibles, de courte durée, & meslées avec de grandes douleurs : & pour comprendre tout en peu de paroles, le Prince de la Philosophie humaine disoit, que l'homme est le parangon de la foiblesse, la proye du temps, le jouët de la fortune, l'image du changement, la balance de l'envie & de la calamitè, & que ce n'est au reste que du flegme & de la bile. En effet il faudroit estre trop ignorant pour n'avoir pas reconnu la veritè de ces choses par les experiences qui s'en font continuellement dans tous les climats du monde; n'y avant, ni siecle, ni lieu en tout l'univers, qui n'en fournisse quantitè d'exemples.

Sophocles. Menander. Mimnermus. Sophoc. Pindare. Antiphõ & Democrite. Aristote en Stobée, Sermon 96.

exterminera les familles; il profanera la noblesse,& mettra enfin a neant la reputation,& le nom mesme,la derniere piece de nostre vanitè. Où sont maintenant, non les Princes & les Monarques seulement, mais les villes & les citez entieres, & mesme les estats & les empires les plus grands, qui ont autrefois si absolument gouvernè le monde? Tout cela n'est plus qu'un peu de poudre meslée & confonduë çà & là en cent mille diverses façons avec les plus viles & plus chetives parties de l'univers. Les noms mesmes s'en perdent peu a peu;& s'évanouïront enfin malgrè les marbres & les bronzes, & malgrè tous les efforts des lettres, ces pretenduës filles de la memoire,& servantes de l'eternitè.

Fideles, gravez,je vous prie, profondement dans vos ames cette vanitè, & de la chair & de sa gloire. Retenez bien le portrait que vous en a icy tirè l'Apotre,avec les couleurs & le pinceau du Prophete Esaïe. Mettez-le dans votre cœur,son vrai cabinet,& l'y gardez soigneusement. Ayez toujours devant vos yeux cette herbe mystique, & le destin de sa vie & de sa fleur. Par tout où vous

verrez cette gloire,souvenez-vous qu'au fond ce n'est que la gloire d'une herbe, l'ouvrage d'un jour,qui l'ayant veu éclorre ce matin,la verra flestrie a ce soir.Ne la craignez, ni ne l'enviez en autrui. Quelque haute que soit leur tige, quelque belle & épanouïe que soit leur fleur, quelque verd & épais que soit leur fueillage, tant y a que ce sont des herbes, c'est a dire des creatures tres-foibles, & d'une tres-courte durée.Mais le principal usage que vous devez tirer de cette leçon,c'est de desdaigner a bō escient cette vie, ce monde & cette miserable chair,puis que c'est un si chetif bien,pour n'aimer & ne souhaiter, n'affectionner & ne rechercher desormais, que la vie immortelle,& la gloire divine des plantes de Iesus Christ;qui nées de l'incorruptible semence de sa Parole, fleuriront eternellement dans les parvis de sa bien heureuse maison, eslevée là haut dans les cieux au dessus des orages & des vents,du froid & du chaud, & de toutes les autres causes de la corruption des choses mortelles. *Amen.*



SERMON HVITIESME.*

LVC XII. 32.

Ne crain point petit troupeau: car le bon plaisir de votre Pere a été de vous donner le Royaume.

* *Prononcè le 21. d'Aoust, 1636. jour de jeusne.*

SI les choses faites ou prononcées autrefois par les hōmes de Dieu sous l'ancienne alliance ont été mises par écrit pour notre consolation & édification, comme nous l'asseure S. Paul au chapitre quinziéme de l'Epitre aux Romains; beaucoup plus devons nous croire, Mes Freres, que celles qui se lisent dans les livres du Nouveau Testament, ont été consignées à la memoire des hommes pour la mesme fin; estant évident, que notre cōdition a beaucoup plus de rapport & de conformitè avec celles des Fideles de l'Eglise, qu'avec l'estat de la Synagogue sous Moïse. C'est ce qui m'a persuadè, que ces paroles, dont le Seigneur consoloit autrefois ses premiers disciples, contre les maux & les dangers attachez a leur condition, nous appartiennent aussi; & qu'elles peuvent

 estre

eſtre legitimement employées a votre uſage en l'occaſion preſente. Faites donc eſtat, Freres bien aimez, que ce meſme Ieſus qui les profera autrefois en la terre, vous les adreſſe maintenant du Ciel; & que voyant vos peines & les ſecretes inquietudes de vos ames, & le trouble de vos penſées ſur l'orage, qui menace le païs où nous vivons, touchè de compaſſion, il vous crie de ce haut trône de gloire, d'où ſa Providence regarde & gouverne toutes choſes, *Ne crain point petit troupeau*; & que non content d'avoir opposè l'autoritè de ſa voix a nos apprehenſions, il y ajouſte encore cette douce raiſon pour vous r'aſſeurer d'avantage, *Car le bon plaiſir de votre Pere, a étè de vous donner le Royaume.* Si nous ſommes veritablement fideles ſa voix doit calmer nos eſprits, & en appaiſer toute l'agitation, comme elle fit autrefois celle de la mer émeuë contre le vaiſſeau de ſes diſciples. Car ſi les vents & les flots, les choſes les plus ſourdes, & les plus inſenſibles qui ſoyent en la Nature, ne laiſſent pas d'oüir & de reſpecter ſa bouche, & d'obeir a ſes commandemens, combien plus luy devons nous la meſme reveren-

reverence, cessant de craindre, puis qu'il nous le defend, nous qui connoissons la grandeur de sa Majestè: qui savons quelle est & la puissance de sa main, & la veritè de ses paroles? Mais afin qu'elles fassent plus d'impression dans nos cœurs, & que nous puissions mieux nous dispo- ser a luy obeir, employons cette derniere heure a mediter ce qu'il nous dit; & selon l'ordre des paroles, considerons premierement le commandement qu'il nous fait; *Ne crain point, petit troupeau*; & puis en second lieu la raison qu'il y ajoute, *Car le bon plaisir de votre Pere a étè de vous donner le Royaume.*

Il paroit assez par toutes les circonstances de ce texte, que c'est a ses Fideles, que le Seigneur addresse cette consolation. Car Saint Luc nous avertit au vers. 22. que ce fut a ses *Disciples*, qu'il tint ce discours c'est a dire, a ceux qui le reconnoissoyent pour Maistre; aux fideles ou Chrestiens, que l'on appelloit *Disciples*, au commencement; ainsi que vous le pouvez remarquer dans le livre des Actes. Et le Seigneur dit a ceux a qui il parle, que Dieu leur donnera le Royaume; ce qui n'apartient qu'aux Fideles; a

raison dequoy ils sont qualifiez en Saint
Matth. 13. 38. Matthieu les *enfans du Royaume*; & en S.
Iacq. 2. 5. Iaques les *heritiers du Royaume*. Le Seigneur donc appelle la multitude de ses Fideles, c'est a dire en un mot son Eglise, *petit troupeau*, d'un nom fort considerable. En ce qu'il la nomme *un troupeau*, vous reconnoissez bien l'une des images, dont l'Escriture se sert ordinairement pour nous representer sa nature & sa condition: Il est vray que dés le commencement Dieu s'appelloit le Berger de l'ancien Israël, & nommoit souvent ce premier peuple *son troupeau*, & les brebis de ses parcs; Neantmoins ces noms, aussi bien que la pluspart des autres, conviennent plus proprement a l'Eglise du Nouveau Testament, a l'égard de laquelle Iesus-Christ est particulierement comparé a un Berger, comme l'avoyent
Ezech. 34. 22. 23. predit les Prophetes, *Ie sauveray mon troupeau*, dit le Seigneur, *& luy susciteray un Pasteur, qui le paistra, assavoir mon serviteur David. Il paistra mes brebis, & luy-mesme sera leur Pasteur*, & le Seigneur en la plenitude des temps prit expressémēt
Iea: 10. 11. 16. cette qualité, *Ie suis*, dit-il, *le bon Berger. I'ay encore d'autres brebis. Il me les faut amener,*

amener, & il y aura un ſeul troupeau, & un ſeul Berger. Il compare ſes Fideles a des brebis, a cauſe du rapport qui ſe trouve entre la condition naturelle de ces animaux, & la diſpoſition ſpirituelle des hommes, dont il compoſe ſon Egliſe. Car comme la brebis eſt niaiſe, ſimple & foible, deſtituée & de la force & de l'aſtuce neceſſaire pour ſe conſerver: de meſme en eſt-il originellement des hommes, que Dieu appelle en ſon Egliſe, denuez de toutes les parties requiſes pour ſe ſouſtenir contre les aguets du monde & de Satan, dont ils ſont naturellement la proye. Mais au lieu que les ſoins du Berger n'oſtent point a la brebis cette ſtupiditè & foibleſſe, qui luy eſt naturelle; Chriſt le Paſteur myſtique change le cœur de ſes brebis, & d'animales qu'elles eſtoyent, il les rend ſpirituelles leur donnant le ſens, la lumiere, & la force de ſon Eſprit. Seulement ont elles toujours cecy de commū avec les brebis naturelles, qu'elles ſont douces, ſimples, & innocentes, & ſe conſervent dans le monde, non par la violence, ou par la fineſſe, qui ſont les moyēs avec leſquels les gens du ſiecle ſe maintiennent;

tiennent; mais par la seule Providence de leur Divin Berger; dont la houlette est toute la subsistence de son troupeau: a raison dequoy l'Escriture, qui les compare a des brebis, compare d'ordinaire les autres hommes a des loups, a des renards, a des lyons, & autres semblables animaux. Mais comme les Fideles considerez chacun a part, sont comparez a des brebis: aussi considerez tous ensemble, ils nous sont representez sous l'image d'un *troupeau*. Car c'est une multitude unie & liée ensemble, premierement entant qu'ils vivent sous une mesme houlette, comme un troupeau, qui est tout entier conduit par un mesme Berger. Ils reconnoissent tous la voix d'un mesme Christ; ils sont tous nourris d'une mesme Parole, leur pasture mystique; tous abreuvez d'une mesme source, de cette eau divine, que le Pere leur a fait sourdre de son rocher eternel, frappè de la malediction de la Loy, comme du baston de Moïse; tous recueillis & logez dans une mesme Ierusalem celeste, & tous destinez a une mesme condition. Mais outre cette liaison, que les brebis du Seigneur ont avec luy, elles en ont

encore

encore une autre entre elles mesmes; fondée sur cette premiere, entant qu'elles s'entraiment d'une dilection mutuelle. La foy les unit avec leur Berger; & la charitè les lie les unes avec les autres. Mais le Seigneur n'appelle pas simplement son Eglise *un troupeau*; Il la nomme *un petit troupeau*, ayant a mon advis égard & a la qualitè & a la quantitè des Fideles, dont elle est composée. A leur qualitè; Car ce sont la plusspart des gens peu considerables dans le monde, comme S. Paul le fait remarquer aux Corin- 1. Cor. 1.
thiens : *Vous voyez*, leur dit-il, *votre voca-* 26.27.28.
tion, que vous n'estes point beaucoup de sages 29.
selon la chair, ni beaucoup de forts, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles, foibles, viles & mesprisées de ce monde, pour rendre confuses les sages, & les fortes, & pour abolir celles qui sont, qui seules semblent estre, *afin que nulle chair ne se glorifie devant luy*: Et le Seigneur rend graces Matth.
au Pere eternel de ce qu'il a revelè aux 11. 25. 26.
petits enfans les mysteres du Ciel, qu'il a cachez aux sages & entendus : Et quelques-uns remarquent sur ce que dit le Prophete au Pseau. 68. *Que le Messie est montè en haut, & a pris des dons pour les*
distri-

distribuer aux hommes, que le mot *d'hommes*, dont il se sert, signifie proprement des hommes de basse qualité. L'Eglise Chrestienne estant donc pour la pluspart composée de telles gens, & n'ayant en son sein, que peu de Roys, de nobles, & de sages, peu de personnes estimées dans le monde; c'est a bon droit que son Seigneur la nomme *un petit troupeau*: car l'Escriture prend souvent le mot de *petit* en ce sens pour dire la bassesse de la condition, & non de la stature; comme quand Moïse defend aux Iuges d'avoir égard a l'apparence des personnes, *Vous orrez*, dit-il, *autant le petit, comme le grand*; & quand Gedeon dit a l'Ange; qu'il est *le plus petit de la maison de son pere*; & ainsi dans une infinité d'autres passages. Mais je dis en second lieu, que le Seigneur appellant son Eglise un petit troupeau, regarde au petit nombre des personnes, dont elle est composée; qui est la premiere & la plus simple signification de ce mot; estant évident que l'on ne peut appeller *petit troupeau* celuy dont les brebis sont un grand nombre. Ie confesse que toute l'Eglise prise en gros, entant que c'est un corps, qui embrasse dans sa commu-

Deuter. 1.17.

Iug. 6.15.

communion tous les Fideles,qui ont été & qui seront depuis le commencement du monde jusques a la fin,je confesse,dis je, que l'Eglise considerée en ce sens n'est pas un *petit troupeau*, mais grand a merveilles, comme S. Iean nous l'enseigne dans l'Apocalypse,où il nous represente ce bien-heureux état du Seigneur sous l'image d'une grande citè, peuplée de plusieurs millions d'habitans. I'avouë encore que l'Eglise du Nouveau Testament comparée avec celle du Vieux, peut estre nommée un *grand troupeau* a cét égard. Car au lieu qu'alors toute la bergerie du Seigneur estoit enclose dans les bornes d'une seule nation, elle est maintenant espanduë parmy tous les peuples de la terre; Christ ayant ouvert la maison de son Pere aux Gentils, qui en estoyent separez;Et c'est là qu'il faut rapporter ces magnifiques predictions semées çà & là dans les livres des anciens Prophetes; que *Sion enfantera des païs, & des peuples tous entiers en un jour,* Es.66. 8. & 54.1.2.3.
que les enfans de la delaissée seront en plus grand nombre, que les enfans de celle qui estoit mariée;Qu'elle sera contrainte d'élargir le lieu de sa tente, & d'étendre les courtines de ses

de ses pavillons; qu'elle s'espandra à droit & à gauche; & que sa posterité possedera les nations. Mais tant y a que si on compare chaque portion de l'Eglise avec les hommes, qui vivans au mesme temps sont hors de sa Communion, il est sans difficultè qu'a cét égard ce n'est qu'un petit troupeau. Et bien qu'en un siecle le nombre des Fideles soit plus abondant, qu'en l'autre, si est-ce qu'il ne s'en est jamais veu aucun où la multitude de ceux qui combattent l'Eglise, ou qui la méprisent, ou qui ne la connoissent point, ne fust de beaucoup plus grande que la societè des vrais Fideles. Car le monde n'a point encore eu le bon-heur de voir un temps, où le plus grand nombre approuvast, & suivist le meilleur parti. Ie n'allegueray point icy que l'Eglise des les premiers temps s'est veuë enclose dans la famille de Seth, que depuis elle flota toute entiere dans un seul vaisseau, pendant que le deluge emportoit le reste du monde en perdition; Que bien-tost apres elle fut resserrée dans la maison d'Abraham, & puis étenduë, mais en douze ou treize tribus seulement, pendant que tout l'Vnivers adoroit les Idoles. Ie ne diray rien

rien des desolations du saint Peuple du temps des Iuges, & depuis sous Achas, quand Elie pensoit estre seul serviteur de Dieu en Israël; Ni ne mettray point en avant les horreurs des siecles suivans sous les Roys idolatres, & sous les persecutions d'Antiochus. Ce sont choses arrivées sous le Vieux Testament. Mais sous le Nouveau l'on ne peut nier, que le troupeau, auquel Iesus-Christ adressa premierement ces paroles, ne fust veritablement fort petit, composè d'une douzaine de pescheurs, & de peu d'autres gens de pareille étoffe, qui suivoyent le Seigneur, pendant que les Grands, les Gouverneurs, les Sacrificateurs, les Maistres & les Docteurs, & une infinie multitude de peuple le persecutoyent a outrance. Depuis bien que la predication, les œuvres & le sang des Apotres fissent miraculeusement croistre ce troupeau; si est-ce qu'il demeura toujours petit en comparaison des Payens, qui remplissoyent le monde. Et lors que le Paganisme fut aboli, l'Heresie s'éleva, qui a souvent reduit l'Eglise au petit pied: tesmoin le temps d'Athanase & d'Hilaire, quand la veritè retirée dans les deserts laissoit

laissoit triompher l'erreur dans les villes & dans les provinces de la terre habitable. Ie passe les siecles suivans, dont la condition est contestée. Mais tant y a que l'Escriture, qui predit qu'un jour
2. Thess. 2.4. l'ennemy sera assis dans le Temple de Dieu, seduisant la pluspart du monde par les illusions de ses miracles, & la piperie de sa doctrine; que la femme de
Apoc. 12. & 18. 4. l'Agneau s'enfuira dans le desert, n'osant paroistre devant ses oppresseurs, que le peuple de Dieu sera captif en Babylone, que les derniers siecles seront semblables a celuy de Noë: & que le Fils de l'homme alors ne trouvera point de foy
Matth. 24. 37. Luc 18. en la terre; quand, dis-je, l'Escriture predit expressément ces choses, elle nous montre assez, que l'Eglise ne sera pas le grand troupeau en ce temps là. Et le Seigneur prevoyant en quelles extremitez elle seroit quelquefois reduite, nous promet pour nous consoler, que quand nous ne serions que deux ou trois assemblez en son nom, il se trouvera au milieu de
Matth. 18. 20. nous. Chers Freres, asseurez vous donc que c'est a nous que le Seigneur addresse aujourd'huy sa voix, puis que par sa grace nous sommes *son petit troupeau*. Que
notre

nôtre bassesse, ni notre foiblesse, ni notre petit nombre ne nous fasse point rougir. I'avouë qu'en comparaison de ce grand peuple avec lequel nous vivons, nous sommes comme une petite isle dans le milieu de l'Ocean, battuë de toutes pars d'une mer d'une étenduë infinie. Mais ce que les autres prennent pour une mauvaise marque, nous doit estre un argument de notre bon-heur, puis que c'est au petit troupeau, que le Fils de Dieu destine ses consolations. Certainement vous estes son troupeau, Fideles: car vous n'avez point suivi d'autre Pasteur que luy, ni d'autre houlette que la sienne. Vous avez reconnu sa voix, & l'avez discernée d'avec celle de l'estranger; & par sa grace vous vous estes tenus attachez a sa Parole, n'ayans jamais rien voulu recevoir en vôtre créance, qu'il n'eust commandè en son Escriture. C'est beaucoup d'avoir mesprisè les argumens de la chair, les promesses & les menaces du monde, & les tentations de Satan, & d'avoir conservè cette belle profession en son entier durant des années infames par le naufrage de plusieurs, & par la cheute mesme de quelques étoiles.

Tenez

Tenez pour certain que c'eſt la main de Dieu qui vous a affermis;& penſez a vôtre conſtance, pour ce qu'elle eſt en effect,un ouvrage de ſon Eſprit,& l'un des ſeaux de ſa grace, & de votre election. Ie ſay bien qu'il y en a quelques-uns, a qui cette loüange n'appartient pas; qui ſont avec nous & ne ſont pas d'entre nous;qui ſont des taches en nos repas, la paille & la honte de notre aire, qui ſe rangent avec le troupeau du Seigneur, & ne ſont pas de ſes brebis. Mais outre que leur mal-heur ne vous fera nul prejudice; encore veux-je eſperer que la bouche & la main du grand Berger, l'une qui nous parle, & l'autre qui nous frappe ſi ſenſiblement, leur touchera le cœur,& leur donnera en fin la verité & l'effect des choſes,dont juſques a preſent ils n'avoyent eu que le nom. Et quant aux autres, il eſt vray que leurs infirmitez,& les ordures dont ils ont quelquesfois ſoüillé la precieuſe robe de leur Maiſtre,ont donné du ſcandale au monde,& de l'ennuy a l'Egliſe.Mais je m'aſſeure qu'aujourd'huy les larmes d'une vive repentance auront lavé leurs ſoüilleures, & que le feu de cette divine

Parole,

Parole, qui vous a étè annoncèe, aura repurgè leurs cœurs, & r'allumè dans leurs entrailles la foy, l'esperance, & la charitè. Presupposant donc, Ames fideles, que vous estes vraiement le troupeau du Seigneur, & qu'il n'y a nul étranger en cette sainte assemblée, je vous dis a tous au nom de Iesus-Christ, ou pour mieux parler, Iesus-Christ luy mesme vous commande de ne craindre point ; *Ne crain point*, dit-il, *petit troupeau* ; quelque noir que soit le ciel, quelque épouvantable que soit la tempeste, qui vous menace ; quelque grande que soit la multitude de vos ennemis, quelque horrible que soit leur fureur ; quelque petit que soit votre nombre, quelque extreme que soit votre foiblesse ; *Ne craignez point ver de Iacob ; hommes mortels d'Israël*, Es. 41. 14. comme disoit autrefois Esaïe au premier peuple dans un passage, d'où cetuicy semble avoir étè tirè. Icy, chers Freres, il n'est pas besoin que je vous avertisse, que la crainte que Iesus-Christ nous defend, n'est pas celle que S. Pierre nous commandoit Dimanche dernier, la crainte de Dieu, nôtre bouclier contre tous les dangers du monde, & la

vraye cause de notre asseurance. Celle, dont il est icy question, est le trouble, & l'émotion, qui saisit nos cœurs a la veuë, ou a l'imagination d'un objet, qui nous menace de quelque mal ; l'une de nos plus importunes passions, qui embrouïlle le jugement, éteint la lumiere de la raison, renverse l'assiette de nos ames, & encloue, s'il faut ainsi dire, toutes leurs puissances naturelles ; faisant souvent beaucoup plus de tort aux hommes, que ne feroit pas le mal mesme, s'ils le souffroyent en effet. C'est la crainte, qu'entend icy le Seigneur. Mais ô doux Sauveur du monde, comment ne craindrons nous point, ayant au dehors & au dedans tant d'occasions de craindre ? Notre cœur est-il d'acier, ou de marbre pour regarder sans émotion tất de malheurs, qui nous environnent, & qui s'approchent a grands pas ? Ie laisse la haine du monde contre notre profession, la rage des demons, ces lyons d'Enfer rodans sans cesse a l'entour de nous; les trahisons de notre chair, le povre état de l'Eglise, & les autres maux qui nous sont communs avec la pluspart des disciples du Seigneur en quelque temps qu'ils

ayent

ayent vescu. Quand il n'y auroit autre chose que cét ennemi, qui a envahi l'Etat où nous vivons, & qui comme un feu ayant atteint les frontieres, gagne & s'avance vers le centre, laissant par tout où il passe mille horribles marques de sa violence; n'est-ce pas dequoy donner de la terreur aux plus constans? Comment des ames Chrestiennes, plus tendres encore que celles des autres hommes, peuvent-elles estre sans peur au milieu de tant d'objets si tristes & si hideux, & voir le desastre des Provinces voisines, & l'effroy de leurs concitoyens sans apprehension? Le Seigneur en ce mesme lieu, où il nous defend de craindre, nous appelle un *petit troupeau*, c'est a dire, une poignée de brebis, la chose la plus foible & la plus craintive qui soit, & son Prophete dans le passage d'où cettui-cy est tiré, nous compare a un ver, & nous appelle hommes mortels, c'est a dire, les plus infirmes & les plus debiles. Comment s'accorde le commandemēt d'une si genereuse vaillance avec une si foible qualité? A cela, Mes Freres, la response est aisée, que le Seigneur ne nous commande l'insensibilité ni icy, ni nulle part

ailleurs, Il veut que nous soyons vivement touchez des maux qu'il nous envoye; & pleust a Dieu que nous l'eussions étè davantage des coups qu'il a frappez depuis seize ans en ça! Asseurémēt nous ne serions pas maintenant dans les peines où nous nous trouvons; & où ce grād Iuge & Gouverneur du monde & de l'Eglise nous a fait tomber expres pour chastier notre stupiditè passée, selon ce

1.Cor.ch. 11.ver.31. que nous avons oui ce matin, que *si nous nous jugions nous-mesmes, nous ne serions point jugez.* Il aura tres-agreables les souspirs & les larmes, que nous tirera du cœur la ruine de tant de gens de diverses qualitez, la desolation de leurs maisons, le ravage de leurs terres, l'exces ou le meurtre de leurs personnes, la misere des femmes vefves & des enfans orphelins. Il consentira a l'horreur que nous aurons de ces desastres, & approuvera que nos cœurs en soyent navrez d'une compassion qui étende nos mains en toute sorte de charitables offices vers ceux qui en ont besoin. Il trouvera tres-bon, que sentant notre malheur en celuy des autres nous fassions tout ce qui sera possible pour l'arrester. Tout ce qu'il

qu'il veut, c'est que nos ressentimens demeurent dans les bornes de la pietè & de la raison; que nos émotions ne passent pas jusques au desespoir, au doute, ou a la defiance; mais qu'au milieu de tous les maux qui nous arriveront, nous demeurions toujours persuadez de la bontè & puissance de Dieu, & asseurez, que c'est luy qui gouverne tout, & qui aura soin de nous & de son Eglise, quelque train que prennent les choses, quand il nous reduiroit aux dernieres extremitez; qu'en fin nous soyons disposez en toutes ces épreuves, comme son serviteur Iob *Iob.13.15.* qui proteste, que quand le Seigneur le tuëroit, il ne laissera pas d'esperer en luy; & cõme le bien-heureux David, *Quand je cheminerois par la vallée d'ombre de mort,* *Ps. 23.7. & 27.1.* dit-il, *si ne craindrois-je nul mal;* & ailleurs *le Seigneur est ma lumiere, de qui auray-je peur?* C'est l'asseurance que le Psalmiste attribue aux Fideles, disant; *Qu'ils sont* *Ps.125.1.* *comme la montagne de Sion, qui se maintient a toujours sans pouvoir estre ébranlée*; & le Sage dans les Proverbes, *Tout meschant,* *Prover. 28.1.* dit-il, *fuit sans qu'on le poursuive, mais les justes sont asseurez comme un lyon.*

Mais voyons maintenant sur quoy

notre Seigneur fonde l'asseurance qu'il nous commande, & de quelle raison il nous munit contre tant de sujets que nous avons de craindre. *Ne craignez point*, dit-il, , *car le bon plaisir de votre Pere a ètè de vous donner le Royaume*. Voicy, Fideles, le bouclier qui vous couvrira contre les traits de vos ennemis; la force qui calmera tous les troubles de vos cœurs de quelque part qu'ils puissent venir, la consideration de ce grand don, que Dieu vous a fait en son Fils. L'autheur de ce don, c'est *votre Pere*, comme il est icy nommè. Le present qu'il vous a donnè, c'est le *Royaume*. Le motif qui l'a induit a vous le donner, c'est *son bon plaisir*. Ce n'est pas sans dessein qu'il appelle icy Dieu *nostre Pere*. Car ce nous est une extreme consolation en nos maux de penser que nous avons pour pere ce mesme souverain Seigneur, qui gouverne toutes choses a son plaisir. Il est ainsi nommè, non seulement parce qu'il nous a faits & formez, tels que nous sommes en la Nature, avec les autres hommes, a raison dequoy l'Apotre Saint Paul allegue & approuve le vers d'un Poëte Payen, qui dit que nous sommes le

lignage

lignage de Dieu : Mais principalement Act. 17.
& proprement a cause qu'il nous a en- 28.
gendrez par l'Evangile de son Christ, &
par l'efficace de son Esprit,pour luy estre
nouvelles creatures. Car ces deux conditions se doivent rencontrer en celuy qui est Pere ; premierement, qu'il soit la cause & l'auteur de l'estre de celuy dont il est pere: & secondement,que cét estre qu'il luy donne, soit une nature semblable a la siéne. Or ces deux conditions, conviennent au Seigneur, a l'égard de ses Fideles. Car c'est luy qui est l'auteur de ce nouvel estre, a raison duquel ils sont appellez Chrestiens, & que
S. Paul nomme, le *nouvel homme*, & Eph. 4.
l'homme du dedans. A cét égard *ils ne sont* 24. 2. Cor. 4.
point nais du sang ni de la volontè de la 16.
chair, ni de la volontè de l'homme ; mais ils sont nais de Dieu, dit S. Iean. Et cette nature qu'il leur communique par l'impression de son Esprit est *une nature Di-* 2. Pier. 1.
vine comme la nomme S. Pierre, ayant 4.
les deux caracteres de l'estre de Dieu, la saintetè & l'immortalitè. Ainsi vous-voyez que c'est a bon droit, que Dieu est appellè *notre Pere*, icy & ailleurs dans une infinitè de lieux. Ce qu'il nous

donne, c'est *le Royaume.* Chacun comprend assez que par ce mot nostre Seigneur entend le bien-heureux état auquel il appelle les siens, faisant des cette vie luire sa grace dans leurs cœurs, & en l'autre les élevant en sa gloire. C'est en ce sens qu'il faut prendre le mot de Royaume en S. Matthieu, où il dit, *l'Evangile du Royaume,* & la *Parole du Royaume,* c'est a dire, de l'Eglise en l'estat spirituel où elle est sous le Messie : Là & en quelque peu d'autres lieux, l'Escriture appelle simplement *Royaume,* ce qu'elle a accoustumè de nōmer ailleurs *le Royaume des Cieux,* ou *le Royaume de Dieu;* a cause de la dignitè incomparable de cet estat au dessus de tous les autres, selon le stile qu'a l'Escriture d'attribuer un nom commun a plusieurs sujets a celuy de tous, qui est le plus excellent. Car premierement dans les autres Royaumes, quelque parfaits, & bien formez, que vous puissiez vous les figurer, il n'y a que peu de personnes qui soyent en dignitè, au prix d'une infinitè d'autres, qui demeurent dans la lye du peuple sans honneur & sans qualitè, ne servant seulement que de nombre. Mais en l'estat de Iesus-

Matth. 4.3. & 3. 35.

Christ

Christ il n'y a personne qui ne soit élevè en une souveraine gloire ; qui ne soit Roy, le plus haut degrè des grandeurs humaines, d'où vient que S. Pierre appelle tous les Fideles *une sacrificature Royale* ; & en effet les Fideles font tous cette confession a leur Sauveur ; *Tu nous as faits Rois & Sacrificateurs a Dieu.*

1. Pierr. 2. 9.

Apoc. 5.

Puis apres il se remarque tousiours de la diversitè entre les sentimens, & les volontez de ceux dont les estats du monde sont composez ; & c'est la source des mouvemens & des guerres, qui les affoiblissent premierement & puis enfin les ruinent. Mais en celui de Iesus-Christ tout conspire a un mesme but avec une concorde nompareille, selon la priere qu'il faisoit au Pere, que tous ceux qui croyent en luy soient un en eux, comme le Pere & le Fils sont un. De plus Daniel nous represente, que ce Royaume de Dieu ne sera jamais dissipè ; au lieu que le commun destin de tous les autres est de perir, comme le tesmoignent les ruynes de ces grands Empires des Perses, & des Romains, d'une puissance si massive & si solide, que l'on la jugeoit autresfois eternelle ; & que le temps neant-

Iean 17. 21.

Dan. 2.

neantmoins a si bien seu desfaire ; que sans les livres, qui nous le disent, a peine saurions nous aujourd'huy qu'ils ayent jamais étè. Enfin ce Royaume de Dieu *ne sera point delaissè a un autre peuple*, dit Daniel ; Comme il est eternel, aussi le sont pareillement toutes les personnes dont il est composè, & le souverain & ses sujets : au lieu que les autres Princes ne jouyssent de leurs Estats, que durant quelques années, apres lesquelles ils les laissent a leurs successeurs ; de sorte que chaque Royaume de la terre est dans un flux continuel, finissant & recommençant autant de fois qu'il change de Prince ou de sujets, & n'est appellè *un* qu'improprement, & par equivoque, a cause de cette forme de loix & de gouvernement, que l'on voit subsister dans un mesme païs, bien qu'entre des hommes tres differens de ceux a qui ils ont succedè. Certainement puis que le *Royaume*, qui nous a étè donnè par le *Pere* a tant d'avantages au dessus des autres, c'est a bon droit qu'il est simplement appellè *le Royaume*. Or ce qui a meu notre Pere celeste a nous faire un si riche present, n'est autre chose que son *bon plaisir*.

Comme

Comme autrefois ce ne fut ni la justice d'Israël, ni aucune autre qualitè considerable en luy, qui porta le Seigneur a le choisir d'entre les Nations du monde pour luy donner son alliance ; Ce fut sa seule volontè, comme Moïse le represente aux Israëlites ; de mesme en est-il de la Canaan mystique. Dieu nous appelle a la posseder, parce qu'il luy plaist; non qu'il ait rien veu en nous qui l'ait attirè ou conviè a ce choix. Car nous n'avons rien que nous n'ayons reçeu ; & les choses qui nous discernent d'avec les autres, sont des presens de la grace du Seigneur; de façon que sans son élection gratuite, & le propos de son bon plaisir, nous n'aurions pour tout aucun avātage sur les autres. Aussi voyez-vous que le Seigneur n'allegue que le bon plaisir de son Pere pour toute raison de la difference qui se voit entre ceux qui connoissent les mysteres de son Royaume, & ceux qui les ignorent : *Tu les as*, dit-il, *revelez aux uns, & les as cachez aux autres. Il est ainsi Pere : parce que tel a étè ton bon plaisir.* Et S. Paul ne dit pas seulement, il prouve au long, que notre vocation dépend du seul propos arrestè de Dieu, qui

Deut. 7.

qui fait grace a qui il veut, & endurcit
Rom. 9. celuy qui veut. C'est donc icy, ô troupeau de Iesus Christ, la consolation que votre Souverain Pasteur vous propose en toutes vos espreuves, que quoy qu'il en soit le Pere eternel vous a donnè le Royaume par le propos arrestè de son election selon son bon plaisir. Voyez quelle difference il y a entre cette consolation, & celle que donne la Philosophie humaine. Celle-cy dans l'occasion presente vous diroit, que les choses que vous craignez ne sont pas des maux; que vous avez tort de nommer ainsi la perte des biens, des enfans, de la santè, de la vie mesme, & les desastres du païs qui vous a portez. Sotte & miserable sagesse, qui pour changer les noms des choses, pense en changer la nature; comme si la douleur & la calamitè affligeoiét moins ceux qui ne les appellent pas des maux. Nommez-les comme il vous plaira; tant y a que ce sont des accidents fascheux a notre nature, & dans la souffrance desquels elle ne peut avoir le contentemét qu'elle desire; & nous vouloir persuader le contraire, c'est vouloir nous oster le sens, c'est a dire, nous outrager, au lieu
de

de nous consoler. Vn autre vous dira, que les malheurs sont dispensez aux hommes par une aveugle & inévitable necessité; & que c'est une douleur & une colere inutile que de se picquer contre son destin. Mais nous alleguer cela est augmenter notre ennuy au lieu de le soulager; c'est changer nos craintes en desespoirs, & nous avouër que nos maux sont inconsolables. Quelqu'un moins extravagant vous representera, que ces biens, dont nous craignons tant la perte, ne sont pas si excellents, que nous nous imaginons; & vous discourra au long de la vanitè des richesses, des plaisirs, des honneurs, & de la vie mesme des hommes, & j'avouë qu'il dira vray; mais inutilement pour vous si vous n'estes Chrestien; puis que de quelque nature, que soyent ces choses; tant y a qu'elles vous tiennent lieu de biens, & de felicitè, si vous n'en conoissez point d'autre, comme a un enfant son jouët, & a un pauvre ce peu qu'il a de terre, quelque chetive qu'elle soit. Ie say bien qu'il y en a qui consolent les malheurs de leur Sage par la consideration de sa vertu; & j'avouë que dans un cœur qui craint Dieu cette

pensée a beaucoup de force pour adoucir les souffrances de ce monde. Mais a ceux qui ne voyent rien au de là de cette vie, de quoy peut-elle servir sinon a aigrir leur playe,& a combler leur douleur par le secret despit, que leur donne l'injustice de leur malheur, & l'outrage de leur infortunée vertu? Certainement il faut confesser, que les armes de la sagesse humaine sont foibles, & peu utiles contre la crainte, & la souffrance des maux qui exercent notre vie, & de la mort qui la finit. Il n'y a que le Seigneur Iesus, qui soit capable de nous fournir une bonne & solide consolation. Il ne nous déguise point la nature des choses: il ne nie point que celles, que nous apprehendons naturellement, ne soyent des maux: il ne diffame point les biens de cette vie, encore qu'il les range dans le dernier ordre des biens, tant y a qu'il avouë que ce sont des biens, des presens & des faveurs de son Pere. Il ne nous entretient point non plus d'une fausse esperance de nous exempter des malheurs, qui pleuvent sur le genre humain. Il nous predit que nous en aurons notre part;& ne nous cele point, qu'outre ceux

qui nous ſont communs avec les autres hommes, nous aurõs encore a en eſſuyer divers autres particulierement attachez a notre profeſſion. Mais la conſolation qu'il nous donne eſt, qu'au milieu de tout cela il nous aſſeure le Royaume a nous deſtinè par le bon plaiſir de ſon Pere : un bien grand & infini, a la valeur duquel tous les biens, que nous pouvons perdre en la terre, & tous les maux que nous y pouvons ſouffrir n'ont aucune proportion. Il a donc raiſon de nous commander de ne point craindre, puis que le plus grand de nos biens, celuy qui ſeul merite d'eſtre appellè bien, & en qui ſeul conſiſte notre ſouverain bonheur: eſt dans une pleine & entiere ſeuretè. C'eſt l'eſperance de ce Royaume qui a inſpirè a tous les teſmoins de Dieu ſous l'une & l'autre alliance, cette conſtance & force heroïque que leurs plus grands ennemis ont étè contrains d'admirer. C'eſt elle qui leur donna des cœurs de diamant, & qui changea la nature de leur chair en une ſubſtance celeſte, inſenſible au fer & au feu, & a toute la violence des elemens. C'eſt elle qui a tant de fois transformè les femmes les plus

plus delicates, & les enfans les plus tendres en hommes, ou pour mieux dire en Anges, leur faisant souffrir avec un visage gay ce que notre nature ne peut seulement voir sans horreur. C'est la pensée de ce Royaume qui rendoit S. Paul si asseurè au milieu des plus grands malheurs, qui faisoit abonder la joye dans son cœur au milieu des plus extremes angoisses; qui luy faisoit braver les forces de la terre, des enfers & des cieux mesmes, les défiant toutes ensemble de troubler son contentement, où de le détacher d'avec la souveraine felicitè. Regardez-moy ce divin lyon, avec qu'elle asseurance, où s'il faut ainsi dire, avec qu'elle fiertè il marche! comment il se moque de tout ce qui effraye les hommes communs, & fait ses triomphes des choses les plus tristes & les plus funestes! *Qui nous separera de notre bonheur?* dit-il, *Sera-ce l'oppreßion ou l'angoiße, la persecution, la famine, la nuditè, le peril, ou l'épée? Mais*, ajoute-t-il, *en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celuy qui nous a aimez.* Les tribulations sont sa joye, & les supplices sa gloire. Il n'y a point d'épines si maudites, où il ne cueille

cueille les roses des consolations de son Christ. O belle & heureuse esperance du Royaume celeste, seule capable de ces effets miraculeux, que n'es-tu maintenant dans nos cœurs, pour y defendre la paix de Dieu contre les troubles du monde ? pour y maintenir le calme contre l'orage, la moderation & la joye contre la crainte & l'effroy ! Car, Mes Freres, ce qui nous perd, ce qui donne prise a la peur & aux autres passions sur nous, c'est que nous esperons ce don de Dieu foiblement & laschement. Nous y pensons peu ; Nous n'en faisons pas notre principal. De-là vient que nous attachons trop nos affections aux choses de la terre & de la chair. Nous les regardons comme les meilleurs & les plus excellents de tous les biens; de sorte que les desirant ardemment, & les possedant avidement, nous n'en pouvons ni souffrir, ni prevoir la perte qu'avec une extreme horreur. Mais un cœur qui sera plein du Royaume de Dieu, qui le regardera comme desja present, faisant subsister par la vertu de sa foy ce precieux objet de son esperance, qui en aura pezé la gloire & l'eternité, qui en aura consi-
 deré

derè toutes les excellẽces, qui l'embrassera avec des desirs proportionnez a sa valeur, & sera asseurè d'en jouyr par Iesus-Christ, un tel cœur, Mes Freres, n'aura qu'une tres-foible passion pour les biens de la terre; il sera capable & de les posseder, & de les perdre sans émotion. C'est ce cœur là qui obeïra aisêment a l'ordre que nous donne icy Iesus Christ de ne craindre point. Car dequoy luy sauriez vous faire peur? Ostez luy son argent & ses maisons, & ce que nous avõs de plus cher en la terre; Ostez luy le païs où-il est nay; Ostez luy la veuë de ses citoyens, de ses amis, de ses enfans; Ostez luy enfin la vie mesme que nous passons icy bas; Tant y a, dit-il, que quoy que face votre fureur, vous ne sauriez m'oster le Royaume que m'a donnè le Pere Celeste. Cette douce possession me demeurera toujours entiere. Elle suffit pour me rendre heureux: j'y retrouveray malgrè vous tout ce que vous m'aurez injustement ravi, des tresors de gloire au lieu d'un metal perissable, la compagnie des Anges & des Saints au lieu de celle des pecheurs; le Ciel au lieu de la Terre, l'origine de l'ame, au lieu du

païs

païs où la chair est née, une maison eternelle toute éclatante de lumiere au lieu d'un tabernacle de boue, une immortalité parfaitement heureuse au lieu d'une miserable & mortelle vie. C'est là, Mes Freres, la pensée & la Philosophie de l'ame Chrestiéne, l'unique source de la vraye consolation. Si jusques icy vous n'y avez puisè, comme vous deviez, il est encore temps de commencer, & de tirer au moins ce fruit des calamitez presentes. Car elles vous apprennent clairement, que ce monde n'est qu'une figure qui passe; une vaine image semblable au Monstre des Poëtes, changeant a tous momens de forme, & de couleur. Ces tristes experiences vous apprennent, qu'il ne faut qu'un jour pour ruiner un païs, & pour remplir de dueil & d'effroy, non quelques maisons seulement, mais des Provinces entieres. Elles vous apprennent, qu'il n'y a point de dignitez au monde capables d'asseurer le repos, & le bonheur des hommes, les plus hautes fortunes étant les plus exposées aux orages; en un mot, qu'en tout ce qui est estimè & adorè en la terre, il n'y a rien de ferme

ni de solide. Mais encore faut il que vous pensiez pour vôtre consolation, que de quelque nature que soyent ces choses, que l'on appelle biens, tant y a que la dispensation en dépend, non de la temerité d'une je ne say quelle fortune, ou de la necessitè d'un aveugle destin, chimeres forgées par les hommes vains, mais de la tres-sage, & tres-raisonnable Providence de notre Seigneur Iesus-Christ, qui donne & oste les richesses, la puissance, la gloire, la paix, & les victoires a qui bon luy semble, tenant tous les évenemens en sa main, ployant & tournant a son plaisir, & la nature des choses, & la volontè des hommes. Outre les enseignemens que nous en lisons en sa Parole, nous sommes bien aveugles si nous n'avons remarquè ceux qu'il nous en donne en cette Eglise depuis quelques années en ça; la conservant comme l'Arche de Noë au milieu des flots par un chef-d'œuvre de puissance & de sapience singuliere. Reposons nous donc, Freres bien-aimez, sur le soin de sa Providence; & attendant ce qu'il luy plaira d'ordonner avec une ferme confiance qu'il n'arrivera rien

que

que pour sa gloire & pour notre bien, possedons nos ames en patience, asseurez qu'apres tout ni la force, ni la malice de nos ennemis ne nous ravira jamais ce bien-heureux Royaume, que le bon plaisir du Pere eternel nous a donnè en son Fils. *Amen.*

QVATRE SERMONS

Dediez

A MADAME DE LA IVRIE.

ADAME,

La faveur que vous avez faite a ces Sermons de les recevoir en votre cabinet, & celle que vous y ajoutez maintenant de les communiquer au public, vous les a tellement acquis, que j'ay creu, que ce seroit une injustice de les y laisser paroistre sans votre nom. Outre la reconnoissance qu'ils vous doivent d'un traitement si obligeant, leur propre interest m'a porté à leur procurer cét avantage, afin que le jugement, que vous en faites, les estimant dignes de la lumiere publique, les recommande a ceux, qui les liront; & que la bonne opinion, que vous en avez leur donne l'agréement, qu'ils ne peuvent esperer de leur merite. Aussi est-ce la principale consideration, qui m'a fait consentir au soin, que vous avez pris de leur faire voir le jour; m'imaginant, qu'ils ne sont pas tout a fait incapables d'edifier, puis qu'ils ont eu le bonheur de plaire a une ame si Chrétienne, & si plene-

plenement habituée aux sentimens de la vraye piete. Pour leur donner tous les avantages, qu'ils peuvent tirer de votre nom, j'aurois icy MADAME, a éclaircir, & confirmer la bontè, la puretè, la charité, le zele, & les autres devoirs, qu'ils recommandent aux personnes de votre sexe, par les exemples, que votre vie en fournit tous les jours. Mais craignant, que cette louange, bien que juste, & legitime, n'offensast votre modestie, qui se contente des yeux, & de l'approbation de son Seigneur, je laisseray là ce discours, pour vous supplier seulement MADAME, d'avoir agréable la libertè, que je prens, de vous adresser ce petit ouvrage, ou pour mieux dire la declaration, que je vous passe en publlc du don, que je vous en avois déja fait en particulier. Recevez la s'il vous plaist pour un vray & sincere tesmoignage des ressentimens, que j'ay de la sainte amitiè, dont vous m'honorez il y a long-temps, Monsieur votre mari, & vous. Ie prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous conserve tous deux dans une longue & parfaite prosperitè, vous comblant de ses plus precieuses graces, & benedictions en son Fils Iesus Christ nostre Seigneur. Ie vous baise tres-humblement les mains, en qualitè,

MADAME,

De votre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
DAILLE'.

De Paris, le dernier Decembre 1643.

* Prononcè le 22. Fevr. 1637.

SERMON NEVVIESME.*

I. S. PIERRE Chap. III, ℣. 1,2,3,4,5,6.

1 *Semblablement que les femmes se rendent sujettes a leurs propres maris, afin que mesme, s'il y en a qui n'obeissent point a la Parole, ils soyent gagnez sans parole par la conversation des femmes;*

2 *Ayans veu votre chaste conversation, qui est avec crainte.*

3 *Desquelles le parement ne soit point cestuy-là de dehors, qui gist en entortillement de cheveux, ou parure d'or, ou en accoustrement d'habits:*

4 *Ains l'homme qui est cachè, assavoir celuy du cœur, qui gist en l'incorruption d'un esprit doux & paisible, qui est de grand prix devant Dieu.*

5 *Car ainsi aussi autrefois se paroyent les saintes femmes esperantes en Dieu, estant sujettes a leurs propres maris;*

5 *Comme Sara obeïssoit a Abraham, l'appellant Seigneur, de laquelle vous estes filles en bienfaisant, quand mesmes vous ne craignez point aucun espouvantement.*



OMME le Mariage est la plus ancienne des Institutions de Dieu, qui voulut qu'Adam fust mary avant que d'estre pere, maistre, ou magistrat;

magiſtrat; auſſi eſt ce la plus importante & la plus neceſſaire au genre humain. Car c'eſt la ſource de toutes les Societez dans leſquelles il ſe maintient, la pepiniere de ſes Eſtats, le fondement de leur eternitè & de leur bonheur. C'eſt pourquoy tous les Sages qui ſe ſont meſlez du gouvernement des hommes, ont eu un grand ſoin d'eſtablir le Mariage, & d'en regler les devoirs, comme nous l'apprenons des eſcrits qui nous reſtent des anciens Philoſophes & Legiſlateurs; l'opinion de ceux qui l'ont ou aboly, ou decriè, ayant toujours étè tenuë par les perſonnes raiſonnables pour une pernicieuſe extravagance, qui eſteint l'honneſtetè, qui ruine l'ordre & la diſtinction des hommes, qui eſtouffe les plus ſaintes & les plus douces de leurs affections, & les plonge dans une confuſion brutale, oſtant du milieu d'eux l'une des principales differences, qui ſepare leur genre d'avec celuy des beſtes. Mais nulle diſcipline n'a jamais eu plus de ſoin de cette inſtitution, que celle de notre Seigneur Ieſus-Chriſt, qui la ramenant a ſon origine, l'a miſe dans le plus haut poinct de ſa dignitè, en ren-

dant

dant l'union indissoluble, & le bonheur accomply; & luy faisant mesme l'honneur de la prendre pour l'image de cette sacrée & eternelle communion, qui est entre luy & son Eglise. Et neantmoins Satan fut si impudent, que pour rendre le Christianisme odieux, il ne feignit point de l'accuser d'estre ennemy du Mariage, d'en rompre l'union, & d'en violer l'honnestetè. Et pour mieux faire croire ses calomnies, il suscita des le commencement je ne say quels abominables heretiques, qui sous le nom & la profession de Chrestiens, semoyont mille erreurs dans le monde, & entr'autres diffamoyent le Mariage de tout leur possible, comme une chose directement contraire a la saintetè. Les Apotres du Seigneur pour garantir sa doctrine d'un si vilain blasme, ont souvent traictè cette matiere avec une exacte diligence, recommandant a toutes occasions l'honnestetè du Mariage, & en establissant magnifiquement les devoirs.

Vous savez que les Epitres de S. Paul en sont pleines; celles nommément, qu'il a escites aux Corinthiens, aux Ephesiens, aux Colossiens, aux Hebreux, a Timo-

Timothée, & a Tite; & il nous advertit notamment en quelque endroit, que l'une des raisons, pourquoy il desire que les personnes mariées s'acquitent si exactement de leur devoir, est *afin que la Parole de Dieu ne soit point blasphemée*. Tite 2. 5.
Chers Freres, c'est sans doute la mesme consideration, qui a induit S. Pierre a representer si au long ces enseignemẽs aux Fideles dans le texte que nous avõs leu. Il les avoit exhortez en general a l'honnestetè & a la sanctification, *afin*, 1. Pier. 2. 12.
disoit-il, *que les Gentils qui detractent de vous, comme de malfaiteurs*, forcez par la lumiere de votre conversation *glorifient Dieu au jour de la visitation*. Puis descendant aux devoirs, sur lesquels ils estoyent particulierement calomniez, il les avoit conjurez de rendre toute obeissance, & soumission a leurs Superieurs, les sujets a leurs Magistrats, & les serviteurs a leurs maistres, & de supporter patiemment tout ce qu'il y auroit de rude en cette servitude. Maintenant il continue, & passe au mariage, formāt aussi les mœurs des personnes qui sont en cét estat, & parce qu'en cette societè la femme est la partie sujette, il commence par elle,

& puis

& puis ordonne au mary de quelle façon il s'y doit conduire. Quant aux femmes, il les exhorte premierement a se rendre sujettes a leurs propres maris, en toute humilitè & chastetè; & pour les y porter avec plus d'efficace; il leur met en avant l'excellent fruit qui leur en reviendra, & a toute l'Eglise; assavoir la conversion de leurs maris, s'ils sont infideles; estant certain qu'il n'y a rien qui agisse plus puissamment sur l'esprit d'un mary, que l'honnestetè & la sousmission d'une sage & vertueuse femme. Et parce que ce sexe desire naturellement d'estre agréable, & aime pour cét effet la parure & les ornemens, l'Apotre ne desdaigne point ce soin; & prend la peine, s'il faut ainsi dire, de les vestir & parer luy mesme, leur montrant quels habits, & quels joyaux elles doivent porter pour gagner les cœurs de leurs maris. Et enfin pour ne rien laisser en arriere, il leur propose dans les deux derniers versets de notre texte, divers patrons de cette nouvelle & divine mode, qu'il leur a recommandée; & un nommement le plus riche & le plus accomply qui soit, assavoir Sara la femme du Patriarche Abraham. Ce sont

ſont les choſes que nous traicterons en cette action, s'il plaiſt au Seigneur ; Et bien que ce diſcours regarde particulierement les femmes ; ſi eſt-ce, Freres bien-aimez, que nous ne laiſſons pas d'y requerir de vous l'audience & l'attention, a laquelle vous oblige l'intereſt que vous avez en leur edification pour les liens, ſoit ſpirituels, ſoit temporels, dont le Seigneur vous a unis avec elles. Ioint que tous les devoirs qui leur ſont icy recommandez, ne ſont pas tellement propres a leur ſexe, que le notre n'ait auſſi ſa part en quelques uns, comme nous le montrerons cy-apres. Dieu nous face la grace & a elles & a nous de recevoir l'ordre de ſon ſaint Apotre avec reſpect, de le mediter avec ſoin, & de le pratiquer fidelement a ſa gloire & a notre ſalut. Amen.

Le premier devoir de la femme, & qui eſt comme le fondement de cette ſainte alliance qu'elle a avec ſon mary, eſt la ſujetion ; *Que les femmes*, dit l'Apotre, *ſe rendent ſujetes a leurs propres maris* ; S. Paul ordonne le meſme dans les Epitres a Tite & aux Coloſſiens ; Et en celle, qu'il eſcrit aux Epheſiens, *comme l'Egliſe,*

Tite 2. 5. Col. 3. 10. Ephes. 5. 24. *l'Eglise*, dit-il, *est sujette a Christ*, *que semblablement aussi les femmes le soyent a leurs propres maris*. Et en la premiere a Timo-1. Tit. 2. 12. thée, *Ie ne permets point*, dit-il, *que la femme use d'authorité sur le mary*. Et il ne faut pas s'imaginer, que cét ordre soit simplemét nay de la calamité du temps, comme si les Apotres n'avoyent enjoint cette sujetion aux femmes, que pour attirer leurs maris a la profession de l'Evangile, & non qu'elles la deussent en effet; ainsi que quelques uns corrompent la sujetion, a laquelle ils obligent tous les Chrestiens a l'esgard des Magistrats, disant, que ce qu'ils en faisoyent, n'estoit que pour adoucir par cette volontaire sousmission les puissances qui gouvernoyent alors le monde; non qu'en effet les Fideles leur fussent sujets de droit. Il est clair, que les SS. Apotres ont pressè cette sujetion des femmes a l'endroit de leurs maris, comme une chose necessaire, juste & deuë par toute sorte de droits divins, & humains, a laquelle elles ne peuvent manquer sans offenser Dieu & Iesus Christ son Fils, & violer les loix du mariage. Car ils la fondent sur la nature des choses, & sur la volõté de Dieu, qui

qui les a faites, & ordonnées, en tirant mesmes les raisons dés la premiere creation du genre humain, avant que le peché l'eust precipité de l'heureux estat où il vivoit au commencement dans le desordre, où il est maintenant. S. Paul allegue donc pour la premiere de ses raisons, que l'homme a este formé le premier, & puis apres Eve, comme Moïse le rapporte dans la Genese. Dieu pouvoit, si tel eust esté son bon plaisir, les créer tous deux ensemble: Ce qu'il y a mis ceste distinction n'a pas esté sans dessein, mais pour nous apprendre que l'homme est le premier, & la femme la seconde; l'ordre de leur creation reglant celuy de leur dignité. Il est vray que les animaux pour avoir esté créez avant l'homme, ne laissent pas d'estre bien bas au dessous deluy: Mais la diversité de leurs especes fait, que l'on n'en peut rien induire a leur advantage: & qu'il y a mesme sujet d'en tirer tout le contraire, l'ordre de Dieu & de la nature estant de commencer par les choses les plus imparfaites, & de finir par les plus accomplies. Icy où l'homme & la femme sont d'une mesme espece, créez

Gen. 1. 27. & 2. 18.

l'un

l'un & l'autre a l'Image de Dieu, doüez d'une mesme nature, & capables d'un mesme bonheur, l'on ne sauroit s'imaginer autre raison de ce que l'homme a étè creè le premier, & puis la femme quelque temps apres, sinon celle que nous apprend l'Aprostre, a savoir que l'homme doit avoir l'authoritè. Ailleurs dans l'onziesme chap. de la premiere aux Corinthiens, il met encore en avant deux autres raisons. La premiere est ti-
1. Co. 11. 8. rée de la maniere de la creation; *L'homme, dit-il, n'est point de la femme, mais la femme est de l'homme.* Vous en savez l'histoire; Que l'homme ayant étè creè en la perfection de sa nature, ayant mesme desia exercè l'empire qu'il avoit sur les animaux en leur donnant a chacun leur nom, Dieu l'endormit en suite, & durant son sommeil il forma la femme de l'une de ses costes. Ce procedè si mysterieux nous montre, que la femme est une portion de l'homme; qu'elle luy appartient, comme née du sien, & doit rapporter sa vie au contentement de son Adam, puis que c'est de luy qu'elle tire l'origine de son estre. L'autre raison de l'Apotre est prise de la fin de notre création; qui
prouve

prouve cette verité encore plus claire-
ment, que tout le reste; *l'homme*, dit-il, *n'a* 1. Cor. 11.
pas été créé pour la femme, mais la femme 9.
pour l'homme. Adam ne fut créé que pour
la gloire de son Seigneur a son image &
semblance, sans que l'Escriture nous ap-
prenne, que Dieu ait eu aucun autre des-
sein en le formant. Mais quant a Eve,
elle nous enseigne expressément ce que
dit S. Paul, qu'elle fut faite pour Adam:
Car Dieu voyant qu'il n'estoit pas bon
que l'homme fust seul, *Faisons luy*, dit-il,
une aide pour l'assister, où, comme on le
peut aussi expliquer, *une aide semblable a
luy*; où vous voyez, que le contentement,
& le soulagement de l'homme, & en un
mot son bien fut le dessein, & la fin de
la creation de la femme. Or sans diffi-
culté la fin est plus excellente, que les
moyens, & le sujet pour qui l'on fait une
chose va devant ce qui est fait pour luy.
D'où vient que l'Apotre ne feint point
d'appeller l'homme a cét esgard, *l'image* 1. Cor. 11.
& la gloire de Dieu, & la femme *la gloire* 7.
de l'homme; c'est a dire le sujet où reluit
la gloire & la dignité de l'homme; com-
me en l'homme se voit celle de Dieu.
Ces raisons concluent evidemment, mes

Freres, que cet ordre euſt eu lieu dans le Paradis meſmes, quand le pechè ne nous en euſt point chaſſez. La saintetè & le bonheur de la femme ne l'euſt pas empeſchée d'eſtre ſujette a l'homme, puis que c'eſtoit apres luy, de luy & pour luy qu'elle avoit étè créee. En effet puis qu'en toute societè il y doit neceſſairement avoir quelque ordre, quelque diſtinction de Superieur & d'inferieur, n'y ayant rien de plus inégal & de plus contraire a la ſubſiſtence des choſes, que la confuſion & l'uniforme égalitè: Il faut advoüer qu'il y euſt eu un Superieur en la societè qu'Adam & Eve euſſent faite enſemble dans l'eſtat d'integritè, où le mariage euſt eu lieu. Et il ne faut point alleguer qu'a ce conte le bonheur de la femme n'euſt pas étè accomply. Car cette juſte & legitime dependance ne l'euſt nullement troublè; au contraire elle en euſt fait partie; & euſt étè l'un des principaux fonds du contentement & de la gloire de la femme. Comme le corps des Fideles apres la reſurrection ne laiſſera pas d'eſtre parfaitement heureux, quoy qu'il doive eſtre a jamais aſſujetty a l'ame; & les Anges,

Anges, qui obeyssent ne laissent pas de jouyr d'une parfaite felicitè, bien qu'ils dependent de celuy qui les gouverne. La sujetion ne rend les personnes malheureuses, que lors qu'elle est involontaire. Elle n'a rien de fascheux, où la volontè de celuy qui obeyt est mesme que de celuy qui commande. Encore aujourd'huy dans ces ruines du monde où nous vivons, combien y a-t-il de femmes, a qui l'honnestetè & l'amour de leurs maris rend cette sorte de sujetion si douce, qu'elles l'aiment mieux, que leur propre vie? qu'elles en font leur gloire, & ne voudroyent pas l'avoir changée pour tous les Empires de la terre? I'advouë que le pechè y a apportè un grand changement; & que ce qui eust fait partie du bonheur de la femme dans l'estat d'innocence, luy est devenu un suplice par l'arrest du juste Iuge. *Tes desirs*, dit-il, *Gen. 3. 16.* *se rapporteront a ton mary, & il aura seigneurie sur toy*; & c'est ce qu'entend S. Paul par la loy qu'il allegue a ce propos au 14. de *1. Cor. 14. 34.* la premiere au Corinthiens. Mais elles doivent premierement considerer, que c'est la volontè de Dieu notre souverain Seigneur, a laquelle il est raisonnable,

 qu'elles

qu'elles assujettissent le mouvement de la leur, supportant doucement la condition où il les a reduites, sans plus alleguer, comme les femmes du monde, que ce sont les hommes qui ont fait les loyx. Puis la justice de cette disposition est toute evidente : Car puis que la femme préta la premiere l'oreille au serpent, & fit pecher l'homme par la seduction de sa parole & de son exemple, il est raisonnable qu'elle perde l'authorité qu'elle usurpa si malheureusement. Et c'est ce que l'Apotre met aussi en avant sur ce
1. Tim. 2. 14. sujet, *Ce n'a pas été Adam*, dit-il, *qui a été seduit ; mais la femme ayant été seduite a été en transgreßion*. Elle a ouvert la porte a l'ennemy ; elle a violé le seau de Dieu & trahy le Paradis. Apres une si horrible faute, comment se peut-elle plaindre d'estre sujette. Pleust a Dieu, qu'elle l'eust toujours été ! Nous serions encore heureux. Ce qu'elle s'émancipa, & entreprit injustement de conduire celuy qu'elle devoit suivre, est la seule cause de notre commun malheur. Si la mauvaise humeur de son mary, ou la sienne propre, luy rend cette sujetion fascheuse, qu'elle se souvienne, que ce sont les

fruits

fruits de sa faute. Mais vous Chrestiennes, que le nouvel Adam appele a un bonheur tout autre, que n'estoit celuy que vous avez perdu, pensez encore que sa croix a changè la nature des choses. Cherissez cette chaisne, que le seul pechè rend fascheuse aux autres. Faites votre ornement de ce qui leur est un supplice; Que votre vertu tourne en un bel or ce fer qui leur est si rude. Ou votre patience rendra vos maris plus doux; ou leur rigueur vous vaudra une couronne: ce divin espoux que vous servez en esprit, estant trop bon pour laisser sans reconnoissance ce que vous aurez souffert pour l'amour de luy. Prenez seulement sa volontè pour regle de votre sujetion. Car je n'entens pas, que vous l'offensiez pour obeïr a vos maris. Le respect que vous leur devez, ne va pas jusques là. I'advouë qu'en toutes autres choses vous estes obligées a leur complaire; & S. Paul l'a ainsi ordonnè, *Que les femmes*, dit-il, *soyent sujettes en toutes choses.* Mais quand leurs desirs choquent les commandemens de Dieu, vous estes dispensées d'y obeyr. Vn Philosophe Payen reglant les devoirs des femmes

Eph. 5. 24.

Plutarque dans les preceptes du mariage.

les oblige a n'avoir, a ne reconnoiſtre, ni ſervir d'autres Dieux que ceux de leurs maris. Mais ce n'eſt pas merveille qu'il faſſe ſi bon marchè de la religion, puis qu'il ne connoiſſoit que la fauſſe : Vous qui eſtes inſtruites en la vraye, en celle qui nous unit a Dieu, & qui nous donne l'immortalitè ; vous ne devez jamais la quitter, vous devez pluſtoſt ſouffrir mille morts, que d'offenſer l'eſpoux de vos ames, pour gratifier ceux de vos corps. Seulement ſuis-je d'avis, que pour leur approuver votre conſtance, vous leur rendiez d'autant plus de ſoumiſſion en toutes les autres choſes ; plus vous leur teſmoignerez de vigueur & de fermetè en la religion. Et c'eſt ce qu'entend icy l'Apotre quand apres vous avoir ordonnè la ſujettion a vos maris, il adjoute, comme vous voyez, *afin que ſi meſme il y en a qui n'obeyſſent point a la Parole, ils ſoyent gagnez ſans parole par la converſation des femmes, ayans veu votre chaſte converſation, qui eſt avec crainte.* Puis que le mariage eſt la plus eſtroite de toutes les ſocietez humaines, la cōmunion la plus douce & la plus intime, qui conjoint deux perſonnes en une ſeule chair; il eſt

a ſou-

a souhaiter qu'il ne se contracte qu'entre des parties les plus égales, qu'il est possible; la dissimilitude & la contrarietè y apportant naturellement la discorde & le malheur. Mais il n'y a rien où la concorde des parties soit plus necessaire, qu'en la religion, la chose la plus importante aux hommes, & pour ce siecle, & pour l'autre. C'est pourquoy l'Apotre commande aux personnes fideles qui veulent entrer en cette condition, de ne se marier, *qu'en notre Seigneur* c'est a dire a une partie, qui serve aussi Iesus-Christ avec nous; & les malheurs où tombent ceux, qui violent cet ordre, nous en justifient assez la necessitè. Ce fut cette bigarrure, qui perdit l'Eglise dès le commancement, lors que les fils de Dieu convoitans la beautè des filles des hommes, s'allierent avec elles. Ce malheureux meslange souïlla leurs meurs, ruina leur pietè, irrita le Ciel, & desola enfin la terre, l'inondant de deux deluges, de celuy de l'idolatrie premierement, & puis en suite de celuy des eaux, qui extermina toute chair. Ce fut encore cette bigarrure, qui long-temps depuis débaucha Salomon de la crainte du vray Dieu,

1. Cor. 7. 19.

Gen. 5.

& plongea le plus sage de tous les hommes dans le plus brutal de tous les vices. Et sans en aller foüiller les exemples dans les siecles passez, c'est cette mesme peste, qui nous perd tous les jours tant de personnes, hommes, femmes, enfans; qui fait succomber la pietè sous la superstition, & qui seme la profession de l'erreur dans les familles les plus zelées a la veritè; la juste vengeance de Dieu abandonnant a la laschetè, & au mensonge ceux qui preferent leur passion a sa volontè, & font si peu d'estat de son alliance, qu'ils n'ont point de honte de commencer le plus important traitè de leur vie par l'offence de son Nom, & par l'outrage de son service. Quand il n'y auroit que cette consideration, jamais une personne vrayemẽt craignant Dieu, ne se jettera dans ces pieges, pour estre toute sa vie dans une peine, d'où il ne se peut tirer, qu'en s'abandonnant avec ses enfans a la damnation eternelle. Mais cette bigarrure survient quelquefois dãs les mariages déja faits, où elle n'estoit pas au commencement, quand l'une des parties quitte la profession en laquelle ils avoyent étè liez, comme quand de l'erreur,

l'erreur, qui leur estoit commune, elle vient a la veritè, ou au contraire renonce a l'Evangile pour suivre la superstition. La diversitè, qui eust deu empescher le mariage de se faire, ne le rompt pas alors; pource qu'elle le treuve déja fait. Et c'est en cette occasion ou Dieu appele ses enfans a une rude espreuve; & où ils ont grand besoin d'implorer sa grace contre la tentation, travaillant continuellement a la conversion de leur partie par œuvres & par parole. Que l'homme y employe ce que Dieu luy donne de legitime authoritè dans le mesnage; que la femme s'y serve de la sujetion, a laquelle elle est obligée. La sujetion a aussi ses charmes, & est souvent aussi puissante que l'authoritè. C'est ainsi que Monique, mere de S. Augustin, gagna autrefois Patrice son mari, homme d'ailleurs colere & fascheux: la modestie, la constance, la douceur & l'honnestetè de cette sainte femme, ayant enfin vaincu la fiertè & la rudesse de son esprit. C'est ainsi que Domitia convertit son mary proche parent de l'Empereur Domitien: & Clotilde le Roy Clovis, le premier Chrestien de nos Roys. Nos

peres

peres nous ont racontè divers exemples de mesme nature, & par la grace de Dieu nous en avons veu quelques uns, Mais il faut cõfesser a notre honte, qu'ils sont devenus fort rares. Ce n'est pas que les cœurs des hommes soyent autrement faits, que jadis; ou que la superstition soit devenuë plus forte, ou plus charmante qu'elle n'estoit alors. Notre foiblesse est la seule cause de cette difference: Car je parle en commun a l'un & a l'autre sexe, estant difficile de juger lequel des deux s'acquite le moins mal de son devoir. Nous n'avons plus de zele; le Nom de Dieu & de son Christ ne nous touche plus: le monde & la chair ont remply toutes nos affections; & il nous semble que c'est beaucoup de nous conserver nous mesmes dans la profession de la pietè, & que d'y attirer les autres, seroit entreprendre sur la charge des Pasteurs. Vivant dans cette negligence, ce n'est pas merveille si la superstition qui est active & ardente, la force de nous resister, & mesmes, ô malheur! de nous seduire quelquefois. Car il se trouve bien plus de femmes corrompuës par l'erreur de leurs maris, que d'hommes corrigez

par la foy de leurs femmes. Fideles, reprenez votre zele, & travaillez courageusement a une œuvre si importante. Il y va du salut des plus cheres personnes, que vous ayez au monde, qui ne sont qu'un mesme corps avec vous, Ne souffrez point que Satan triomphe de la moitiè de vous mesmes. Que le Ciel au sortir d'icy vous reçoive tout entiers, & voye uny en la possession de l'Eternitè ce qu'il avoit veu conjoint en la jouyssance du siecle. Femme, pensez particulierement quel contentement, & quel honneur ce vous sera de gagner celuy que vous perdistes autrefois; d'estre le moyen & l'organe de son instruction & de son salut, au lieu que vous le fustes au commencement de sa seduction & de sa ruine. Quelle sera votre gloire, quand un jour dans l'assemblée des Anges & des hommes, vous presenterez ce gain au Maistre? quand votre Adam luy dira, non comme le premier jadis, *La femme que tu m'avois donnée pour estre avec moy m'a fait pecher*; mais tout au contraire; *Cette aide Seigneur, que j'ay receue de ta benediction, m'a retirè de l'erreur. C'est elle qui m'a fait tien; qui m'a enseignè le vray arbre*

de ta vie, qui m'y a conduit, & m'a fait manger de ses fruicts. Et il ne faut point icy alleguer qu'il est malaisè de gagner ceux, que la Parole de Dieu ne peut vaincre. Ce qu'ils y resistent, ne vient, que de ce qu'ils ne l'escoutent pas. Vne femme a mille moyens de leur oster cette haine, qu'ils portent a la veritè: Et l'Apotre ne leur ordonne pas de faire des sermons a leurs maris. Ce seroit une chose importune & plus capable de les rebuter, que de les attirer. Il veut qu'elles employent a ce dessein une predication muette; une conversation *chaste & humble*, pleine de soumission, de puretè, & de douceur. Or il n'entend pas seulement, que la femme fidele garde inviolable la foy, & l'honneur de son lit; a quoy elle ne peut manquer sans perdre le nom de femme, & sans devenir un monstre digne de la malediction de Dieu, & des hommes. Il veut que la chastetè reluise en toute sa vie, & que la puretè de ses paroles, que la gravitè de ses actions, & la saintetè de toute sa conduite, tesmoigne a chacun l'honnestetè de son ame. Mais il adjouste encore, que sa conversation *soit en crainte*, c'est a dire humble,

& res-

& respectueuse, selon le sens où il prend ordinairement ce mot; comme quand il nous ordonne cy apres de *respondre en crainte*, c'est a dire avec reverence, *a chacun qui nous demande raison de l'esperance, qui est en nous.* Cette douce & respectueuse humilitè est la propre vertu des femmes, la couronne de leurs mœurs, & la vraye gloire de leur sexe. L'Apotre la joint icy fort a propos avec la chastetè: parce qu'il y en a que leur pudicitè rend fieres, & qui s'imaginent que cette vertu leur acquiert le droit d'estre insolentes. Mais elles s'abusent bien fort. Car la fiertè est toujours fâcheuse; & il n'y a point de chastetè quelque exquise qu'elle soit, qui la puisse rendre agréable. Si vous voulez armer votre conversation de la force necessaire pour persuader vos maris, joignez la modestie a la chastetè: Que la douceur & la soumission de l'une tempere la gravitè & l'austeritè de l'autre. Vous ne vivrez pas long temps de cette sorte avec un mary, que vous ne gagniez son cœur. Car il n'y a point d'ame si dure, que les rayons d'une sainte & humble conversation n'amollissent enfin peu a peu. Elle vient souvent à

1. Pierr. 3.15.

bout

bout de ce que la force & l'authoritè ne sauroit vaincre; comme vous voyez que cette belle & douce lumiere du Soleil fond en peu de temps sans effort ce que toute la violence de la Bize n'avoit fait que resserrer & endurcir. Apres tout si vos soins demeurent sans effet a l'esgard de vos maris; la benignitè de Dieu ne les laissera pas sans reconnoissance. Vous ne pouvez estre frustrées de son salaire, quel que puisse estre d'ailleurs le succés de vos peines. Telle est en general la sujettion, que les femmes sont obligées de rendre a leurs maris. Car si elles l'a doivent a ceux qui sont de contraire Religion nonobstant cette difference; combien plus a ceux qui craignent & servent Dieu avec elles? qui adorent un mesme Christ, & aspirent a une mesme immortalitè? Voyons maintenant comment l'Apotre veut, qu'elles se parent; *Que leur ornement*, dit-il, *ne soit pas celuy de dehors, qui gist en entortillement de cheveux, ou parure d'or, ou en accoustremens d'habits, mais l'homme, qui est cachè, assavoir celuy du cœur, qui gist en l'incorruption d'un esprit doux & paisible, qui est de grand prix devant Dieu.* Notre nature consistant en deux

parties,

parties;le corps,qui se void au dehors,& l'esprit qui l'anime & le meut au dedans; c'est une vieille & commune erreur dans le monde,que les femmes doivent principalement avoir soin de parer & d'embellir la premiere, sans se travailler beaucoup de l'autre;sinon autant que ses perfections peuvent servir a rendre leur pratique plus agreable. D'où vient,que celles du monde mettent la pluspart toute leur estude & tout leur temps a cela.Elles en font leur art & leur philosophie ; comme si toute la perfection de leur estre & leur souveraine felicitè ne consistoit qu'a paroistre belles .L'Apotre leur arrache cette vanitè de l'esprit , & leur montre que leur vraye parure est bien autre ; Que Dieu leur ayant donnè une ame capable d'une beautè incomparablement plus excellente que n'est celle du corps,elles doivent travailler a l'orner,& a l'enrichir , & ne s'amuser pas a peigner & a coiffer le dehors seulement. Pour bien prendre son intention il faut considerer , qu'il ne leur defend pas absolument d'avoir soin de leur corps. Car premierement ni la nettetè,ni la propretè n'est pas un crime.Et quant aux habits,

Saint

1.Tim.2, 9. S. Paul ne leur permet pas seulement, il leur commande expressement d'en porter d'honnestes, & qui outre leur principal usage (qui est de defendre le corps contre les injures de l'air) donnent encore quelque ornement a leur personne. Il ne faut pas douter non plus, que ces saints hommes n'approuvent la distinction que font les habits entre les divers ordres du genre humain, separant comme marques & livrées les conditions les plus relevées d'avec celles qui sont au dessous, & qu'ils ne laissent par consequent a quelques-unes des femmes l'usage du velours, du satin, & de la pourpre, de l'or, de l'argent, & des pierreries. Car Dieu est l'autheur de toute cette belle diversitè, qui se trouve entre les conditions des hommes, entre les jours, les lieux, & les circonstances de leurs affaires. Il en a luy-mesme marquè quelques-unes par la difference des habits; comme vous voyez que sous le Vieux Testament ses Roys, ses Prestres, ses Ministres estoyent autrement vestus que le commun; & autrement encore en certaines festes & solennitez, qu'a leur ordinaire. Nous ne lisons point que

Rebecca

Rebecca soit blasmée d'avoir receu & Gen. 24.
porté les brasselets d'or, & les pendans 47.
Exod 35.
d'oreilles, qui luy furent donnez de la 22.
part d'Isaac; & les offrandes du peuple
de Dieu pour le sanctuaire, montrent
que l'or & l'argét & les joyaux faisoient
partie des ornemens de leurs femmes;
& vous voyez que long-temps depuis
les filles du Roy David estoyent vestuës 2. Sam.
13.
beaucoup plus magnifiquement, que le
commun. Ce seroit un chagrin plein
d'extravagance, de vouloir absolument
oster a tout le genre humain l'usage des
estoffes, des metaux, & des pierreries que
Dieu n'a pas créez inutilement. Et quoy
que l'on nous parle d'humilité & de modestie; c'est un secret orgueil, ou une
avarice cachée, qui fait desirer cette
confusion. La modestie se peut aussi bien
exercer dans le velours, que dans le bureau; & l'orgueil ne se loge pas moins
sous des haillons, que sous la pourpre. Il
faut donc remarquer en second lieu, que
l'Apotre parle icy par comparaison, &
defend aux femmes, non absolument de
parer leur corps, mais bien de le parer
avec plus de soin que l'esprit. Il veut,
que leur principale estude soit l'orne-

ment de leur ame;que ce soit la matiere de leur gloire;que ce qu'elles employent de temps & de soin a vestir & parer leur corps, ne soit rien au prix de ce qu'elles donnent a l'ame. Il n'y a rien si commun que cette forme d'expression; comme quand notre Seigneur disoit aux Iuifs, Iean 6. 27. *Travaillez non point apres la viande qui perit; mais apres celle qui est permanente a la vie eternelle.* Il n'entend pas qu'ils n'ayent pour tout aucun soin de pourvoir eux & leur famille de pain materiel necessaire a nous sustenter en la terre; mais bien que ce soit là le moindre de leurs soucis; que leur principale & plus grande affe-ction soit pour le pain spirituel. Et quand 1. Cor. 9. 9. Saint Paul disoit que *Dieu n'a point de soin des bœufs*, il signifioit non qu'il n'en ait pour tout aucun soin, mais qu'il en a beaucoup moins que des Ministres de l'Evangile. S. Pierre icy tout de mesme disant, que l'ornement des femmes Chrestiennes est celuy du dedans, & non celuy du dehors, entend que celuy du dedans est le principal; qu'au prix de celuy-là elles se doivent fort peu soucier de ce dehors, que les autres parent & polissent avec tant d'art & de peine. Il leur

permet donc la propretè, l'honnestetè, & la bienseance, que chacune doit mesurer a sa naissance, a sa condition, & a ses moyens. Il ne leur defend que l'exces, la vanitè, & l'abus. Par exemple, il n'envie pas a leur teste cette honneste couverture, que la nature luy a faite de leurs propres cheveux, ainsi que nous l'apprend l'Apotre dans l'onziesme chapitre de la premiere aux Corinthiens. Il ne trouve pas mauvais, que leurs cheveux soyent nets, & disposez avec quelque ordre. Mais il ne peut souffrir ces peignes, ces fers, ces poudres, & toute cette vaine industrie, qui ne met pas moins d'heures a estendre, a frizer, a colorer, & a ranger une poignée de poil, que nous en employons dans nos plus saintes & plus importantes actions. L'Apotre ne vous defend pas de laver & nettoyer votre visage. Il a seulement en horreur les artifices, dont vous le deguisez, & les couleurs dont vous le fardez. Il veut bien que vous formiez vos personnes a la bonne grace; mais pourveu que ce soit sans outrager Dieu, ni les hommes. Dieu est outragè quand vous changez son ouvrage; quand vous entre-

prenez d'y adjouster, ou d'en diminuer, de teindre ses dons en autres couleurs, d'alterer les marques, dont il a distinguè les saisons de votre aage. Car, comme disoit un ancien Pere, apres qu'un ouvrier excellent a fait, & achevè un portrait, apres qu'il luy a donnè sa forme & sa couleur ; si un autre y venoit mettre la main pour le corriger, & le refaire, il l'offenceroit sans doute cruellement, & l'accuseroit ou d'ignorance, ou de foiblesse. Vous donc comment vous figurez-vous, que Dieu doive laisser votre temeritè impunie, qui avez eu la hardiesse de reformer son ouvrage, d'effacer les couleurs de son pinceau, & d'y en mettre d'autres nouvelles ? d'adjouster a la taille qu'il vous avoit donnêe, & de changer le teint de son image? Comment ne craignez-vous point, que ce grand Ouvrier ne vous rejette au dernier jour, & ne vous dise ; Ce n'est pas là mon ouvrage, Satan & la chair l'ont tout changè. Ie n'y reconnois plus les traces de ma main. Puis qu'il a eu honte de la forme & de la couleur que je luy avois donnée ; qu'il brusle a jamais avec les demons ; dont il a preferè les fards

S. Cyprien.

& les déguisemens a ma verité. Pensez qu'outre cette raison vous en fournissez encore une autre a la Iustice divine de vous traiter de la sorte. Car a quoy tendent tous ces artifices, sinon a perdre les hommes? a corrompre leurs yeux, & leurs cœurs? Ie veux que ce ne soit pas votre intention (encore certes, qu'il faille trop d'innocence pour croire, que le dessein de tant de vanitez ne soit autre, que d'edifier vos prochains.) Mais quoy qu'il en soit, tant y a que vous causez mille scandales, & ruinez par vne vaine curiosité l'ouvrage & le prix du sang de Iesus Christ. Ie ne dis rië du tëps que vous y perdez, dont le Seigneur vous demandera conte un jour, & qu'il vous avoit donné pour l'employer a son service, a l'instruction de vos enfans, & a l'estude de sa connoissance. On peut faire les mesmes considerations sur les habits, les perles, & les pierreries. L'Apostre veut que vostre habit soit honneste, & modeste, qu'il n'ait rien d'affecté, rien de nouveau, ni d'estrange; qu'il serve a couvrir vostre corps, & non a attirer les yeux du monde, ou a allumer ses convoitises; que l'estoffe & la façon en soit

proportionnée a voſtre condition, à voſtre aage, à voſtre religion, & a vos moyens. Et c'eſt en ce poinct que noſtre ſiecle a ſurpaſſè la vanitè de tous les autres. L'habit des femmes y a perdu ſon vray & premier uſage; la mondanitè ayant treuvè le moyen de le former en telle ſorte, qu'il ſert pluſtoſt a monſtrer leur corps, qu'à le cacher. Le luxe n'y a point de bornes; ce n'eſt plus le beſoin ni la bienſeance, ni la naiſſance, ni la qualitè qui le regle: Chacun en uſe comme bon luy ſemble, avec une licence ſi prodigieuſe, que les femmes de la plus baſſe condition ne laiſſent aux Princeſſes aucun advantage ſur elles. La braverie tyrannize toutes leurs autres paſſions; elle les diſme, & les ſaigne pour ſon entretien. La pluſpart ayment mieux ſe paſſer des choſes le plus neceſſaires, que de manquer de celle-cy, la plus ſuperfluë de toutes. Le veloux & le ſatin, l'or, l'argent, les perles, & les pierreries luiſent aujourd'huy ſur toutes ſortes de perſonnes. La profuſion en eſt horrible, qu'il ſe treuve des femmes qui portent a l'entour de leur cou, ou dans leurs cheveux, le double de leur mariage;

ge; tout le bien de leurs marys, & quelquesfois encore celuy de leurs voisins, celuy de l'estranger, celuy de la vefve & de l'orphelin. Femmes Chrestiennes, gardez-vous d'une passion si furieuse; que le desir d'estre braves ne vous tente jamais, puis qu'il produit de si vilains effects. Souvenez-vous que vous vivez dans l'escole d'un crucifiè, qui vous appelle a l'humilitè, au jeusne, a l'affliction, a la repentance; qui veut que le monde vous soit crucifiè, & que vous soyez crucifiées au monde. Souvenez-vous de quelle honte & de quelle confusion le Seigneur menace les filles de son Israël, leurs gétillesses, & la superfluitè de leurs habits; *Ie les despouilleray*, dit-il, *de leurs ornemens; je leur osteray leurs boëtes, leurs chaisnes, & leurs bagues; leurs atours, & leurs rubans, leurs poinçons, leurs mirouers, & leurs voiles; Ie haleray leur beau teint, & au lieu de leurs senteurs & parfums, je les couvriray de puanteur & de pourriture.* Ne tenez point pour une chose indifferente, ni pour une faute mediocre, ce qui desplaist si fort au Seigneur, qui l'irrite & attire ses jugemens sur la terre. Laissez toute cette vanitè aux fémes du monde, Esai. 3. 18.
 dont

dont le partage est en ce siecle. Employez vos moyens selon le dessein de Dieu, qui vous les a donnez, a l'entretien de vos enfans, au soulagement des pauvres, a l'edification du Sanctuaire. Quelles merveilles ne feriez vous point, si vous aviez le courage de consacrer a Iesus Christ ce que vous donnez a la vanité? Ce qu'elle vous vole pour parer inutilement vos cheveux, ou votre cou, suffiroit a nourrir tous nos pauvres. Que si vous ne pouvez souffrir, que vos personnes soyent sans ornement, recherchez celuy que vous recommande l'Apotre, celuy du *cœur, de l'homme, qui est caché, & qui gist en l'incorruption d'un esprit doux & paisible, qui est de grand prix devant Dieu.* Cet *homme caché* qu'il desire, que vous pariez soigneusement, c'est votre ame sans point de doute, la meilleure & principale partie de votre nature, par laquelle nous sommes hommes, qui nous separe proprement d'avec les bestes, & nous joint avec les Anges. Il l'appelle *l'homme caché*, parce qu'elle ne paroit pas a nos yeux, & se fait seulement voir par ses effets. Que cet homme soit desormais l'object de vos soins. Pendant que

les filles du siecle s'amusent a parer le dehors ; occupez-vous a embellir & enrichir cet homme interieur. Comme le corps a divers membres, l'ame a aussi plusieurs parties differentes ; l'entendement pour voir les objets, la volontè, & les affections pour les saisir, ou rejetter. Ne laissez aucune partie de cet homme interieur sans ornement ; Que la foy & la connoissance des choses celestes reluise en son entendement ; Que la prudence, & la sagesse, & la discretion y brillent, comme autant de perles, ou de diamans ; Que l'amour de Dieu, que le desir du Ciel, que la charitè du prochain, & l'affection de vos maris, & de vos enfans soyent les ornemens de votre volontè. Mettez-y sur tout, comme deux joyaux necessaires, cet *esprit doux*, & *cet esprit paisible* ; que l'Apotre nomme icy expressément ; entendant par là, ce me semble, la debonairetè, & la constance, les deux plus riches ornemens que puisse avoir une femme, & auxquels vous devez d'autant plus vous estudier, que plus ils sont rares en votre sexe ; dont le plus ordinaire defaut est la colere, & la legeretè. Ce sont là, Femmes

chrestien-

chrestiennes, vos legitimes ornemens; vrayement dignes d'occuper toutes vos pensées, & de consumer tout votre temps. Il ne faut pour les avoir ni piller les costes de la Chine, ou de l'Arabie, ni foüiller dans les entrailles de la terre, ni voler ou nos enfans, ou les pauvres de Iesus Christ, ni outrager nos corps avec le fer & le feu. Ils ne vous coustent rien ni a aquerir, ni a conserver. Dieu les donne a toutes celles, qui les luy demandent, & qui prennent la resolution de vivre en sa crainte. Vous les porterez par tout avec vous; ni la pauvretè, ni l'exil, ni la maladie, ni aucun de ces autres accidens, qui troublent si souvent votre vie, ne vous les sauroit jamais oster. La mort mesme, qui vous despoüillera d'une partie de votre nature, vous laissera ces joyaux entiers, ou pour mieux dire elle les polira, & les reduira a leur souveraine perfection. Car ce sont des biens immortels de la nature du Ciel, d'où ils nous viennent. Et c'est ce que signifie l'Apotre par cette *incorruption*, qu'il leur attribuë. L'or, l'argent, les perles, les diamans, le veloux, les cheveux, le corps mesme, a l'ornement duquel on les employe,

ployé, periront trés-asseurement. Peu de femmes conservent ces choses jusques a la vieillesse: mais toutes les perdent necessairement a la mort. La seule parure de l'homme interieur est eternelle, comme luy. Et ne craignez point je vous prie, que vos maris n'ayent pas cette sorte d'ornemens agréables. Il n'y a point d'homme si desraisonnable, qui ne les estime & ne les admire, & qui ne les aime mille fois mieux en sa femme, que toutes les pierreries de l'Orient. Mais quand une si belle chose auroit le malheur de ne plaire pas aux hommes, l'Apôtre vous asseure qu'elle est de *grand prix devant Dieu*, a qui vous avez beaucoup plus d'interest de plaire, qu'a aucun homme, puis qu'il est le souverain Iuge de l'une & de l'autre vie.

C'est ce que l'Apotre vous commande, Sœurs bien aimées au Seigneur: c'est a quoy vous oblige l'exemple de ces saintes femmes, & de Sara notamment, qu'il vous met en avant. Formez votre vie sur le patron de leurs mœurs; soyez veritablement leurs *filles* en imitant leur foy, leur esperãce, leur douceur & leur humilité, & la sainte & constãte

sujettion

ſujettion qu'elles rendoyent a leurs maris. Car vous pouvez entrer dans l'honneur de leur alliance *en faiſant bien comme elles*, c'eſt a dire ainſi que l'Apotre s'explique, en faiſant bien, *non par crainte*, mais par conſcience, par une ſincere amour de l'honneſtetè, & de la ſaintetè, & non par l'apprehenſion de l'humeur, ou de la colere d'un mary, ou de quelque autre mal ſemblable. Or ſi le Seigneur demande ce ſoin, cette puretè, cette modeſtie, & ſimplicitè aux fémes mariées, beaucoup plus y oblige-t-il les filles & les vefves, qui n'ayant point de maris ont, ce ſemble, moins de ſujet de ſe parer. Et ſi ce ſexe, mes Freres, qui eſt naturellement plus mou, & plus delicat que le notre, doit renoncer a ces vanitez pour ne travailler qu'a la culture de l'homme interieur; quelle honte vous ſera-ce d'aimer & d'exercer les curioſitez qui luy ſont defenduës? ou de negliger les vertus qui luy ſont commandées? Prenons donc tous enſemble une ferme reſolution d'obeyr a l'Apotre. Parons de ces divins ornemens cet homme interieur, qui eſt meſme en l'un & en l'autre ſexe. Veſtons-le de la

saintetè du Seigneur, rougissons-le de son sang, blanchissons-le de sa simplicitè & candeur, ornons-le des joyaux de ses vertus, & le couvrons tout entier du fin crespe de ses justices. Attendons en cét estat la venuë de l'Espoux celeste; & ne doutons point que cet habit ne luy plaise, & que nous en trouvant parez il ne nous reçoive dans son Palais nuptial, le Sanctuaire de la gloire & de l'immortalitè, pour y vivre & y regner eternellement avec luy, & avec ses saints Anges: *Amen.*

SERMON

* Pro-
noncè le
20. Sep-
tembre
1637.

SERMON DIXIESME.*

I. de S. PIERRE Chap. III. Vers. 7.

Vous marys semblablement comportez vous discretement avec elles, comme avec vn vaisseau plus fragile, c'est assavoir feminin; leur portant respect, comme ceux qui aussi estes ensemble heritiers de la grace de vie; afin que vos prieres ne soyent point interrompuës.



CHERS FRERES, comme les parties dont la Nature a composè les corps des animaux ne sont pas toutes d'vn mesme ordre, mais les unes principales qui gouvernent, & les autres sujetes & dependantes; de mesme en est-il de ces diverses sortes de societez qui subsistent dans le genre humain, & dont chacune est comme un corps artificiel formè par l'union des personnes conjointes ensemble. Leurs parties sont aussi differentes & inégales: les unes superieures qui commandent, les autres inferieures qui obeyssent. Et comme en la Nature, bien que les fon-

ctions de toutes les parties du corps soyent requises pour faire subsister son estre dans un estat heureux, neantmoins celles des principales y sont les plus necessaires; de mesme aussi la conservation, & le bon-heur de chaque societè humaine depend principalement des devoirs des Superieurs. Encore que l'œil, ou le pied ne fasse pas son devoir, nous ne laissons pas de vivre. Mais pour peu que le cœur ou la teste manquent a leurs fonctions, toute notre vie en souffre incontinent, & perit bien-tost si le mal continuë. Ainsi dans les societez humaines les fautes des soldats incommodent une armée, mais celles du Capitaine la ruïnent; Les desordres des particuliers ne blessent pas beaucoup le repos d'un Estat: mais les Princes n'en peuvent faire qui ne le mettent en danger. La suite & l'importance de ces manquemens se mesure a la qualitè & au rang de ceux qui les commettent. Ioint que le bon exemple des Superieurs estant comme un rayon & un esprit de vie, qui meut & anime leurs sujets a faire chacun leur devoir, lors qu'il vient a leur manquer ils se laissent aussi aller; &

ainsi

ainsi de la faute d'un Superieur naissent celles d'une infinitè de particuliers. Puis donc que nous sommes tous obligez a l'entretien des societez ; où nous avons étè establis par la divine Providence, il s'ensuit que nul ne doit avoir plus de soin de s'aquitter de ces devoirs, que ceux qui tiennent le plus haut lieu en chacune, estant clair que c'est principalement d'eux qu'elles dependent. C'est pourquoy le S. Apotre traittant icy de la premiere, & de la plus naturelle de toutes nos societez, c'est a dire du mariage, ne se contente pas de prescrire aux femmes les devoirs qu'elles sont obligées d'y rendre pour la conserver & maintenir en son entier, ainsi que nous l'ouïsmes en la derniere de nos actions sur cette Epistre. Il parle aussi maintenant aux maris, & leur montre ce qu'ils doivent a ce saint état, auquel Dieu les a appellez: Discours d'autant plus necessaire, que la sujettion a laquelle il a obligè les femmes, sembloit donner aux maris toute puissance sur elles. Pour donc leur oster l'occasion d'en abuser, il borne icy leur authoritè; & declare, que comme il veut que le mary gouverne sa

femme, aussi entend-il que la raison, la discretion, & la pietè gouverne le mary. L'honneur qu'il luy donne est de marcher le premier dans les voyes de Dieu; d'y esclairer & d'y conduire soigneusement sa femme & par parole, & par exemple. Que si elle luy doit de la sujettion, l'Apôtre nous apprend qu'aussi luy doit-il du respect; & que la superiorité qu'il a sur elle est non la puissance d'un tyran sur ses sujets, ni d'un maistre sur ses esclaves : mais un doux & innocent avantage deu a la dignitè de son sexe, & qui l'oblige au reste a avoir autant d'affection & de soin pour son contentement & pour sa gloire, que les meilleurs peres en peuvent avoir pour leurs plus chers enfans. Mais escoutons l'Apotre mesme, *Marys*, dit-il, *comportez-vous discretement avec vos femmes, comme avec un vaisseau plus fragile c'est assavoir feminin, leur portant respect comme ceux qui aussi estes ensẽble heritiers de la grace de vie, afin que vos prieres ne soyent point interrompuës.* Il comprend tous les devoirs des maris en deux mots, qu'ils *ayent a se comporter discretement avec leurs femmes*, & a leur *rendre du respect* : & afin que son

exhortation ſoit plus efficace, il l'arme de pluſieurs raiſons tirées premierement de la naturelle infirmitè des femmes: ſecondement de l'honneur qu'elles ont commun avec nous d'eſtre auſſi heritieres de la grace de vie; & en fin de la neceſſitè des prieres, & autres exercices de pietè, qui ne peuvent avoir lieu dans les familles, où le mary ſe gouverne mal avec ſa femme. Cette action aura donc deux parties. En la premiere nous expliquerons, s'il plaiſt au Seigneur, ce que ſon Apotre dit des devoirs des maris; & en la ſeconde nous conſidererons les raiſons qu'il en allegue.

Quant au premier point, ce ſeroit une choſe infinie de vouloir repreſenter par le menu toutes les parties de la juſte & legitime conduite, qu'un mary doit a ſa femme. Car leur vie eſtant toute entiere meſlée enſemble, il n'y a preſque point de moment qui ne les oblige a ſe rendre quelque devoir. Nous ne paſſons qu'une bien petite partie de notre temps avec les autres; & il n'y a que peu de leurs intereſts qui nous touchent. Mais le ſacrè lien, qui conjoint les perſonnes mariées enſemble, unit & confond tel-

lement

lement tous leurs interests, qu'en cét estat il ne leur reste presque rien de propre, chacune des deux parties vivant pour l'autre, & ne faisant rien où elle n'ait part. Puis donc que c'est l'homme qui est le maistre, & le surintendant de cette communauté, il doit avoir un extréme soin, que rien ne s'y passe, que bien & honnestement. Premierement l'Apostre veut, qu'il *se comporte discretement avec sa femme*. Les termes, dont il se sert, signifient mot pour mot en leur langue originelle*, *habiter avec elles selon connoissance*; c'est a dire comme il est seant a l'usage & connoissance qu'il a, & dont son sexe est naturellement plus capable, que celuy de sa femme; qu'il regle ses actions par la lumiere d'une sainte prudéce, qu'il paroisse qu'il est vrayement mary, & a toute la capacité & suffisance necessaire pour bien gouverner une femme, & une famille. La premiere action de cette prudence ou discretion est de se proposer pour but le bien de sa femme, & la paix de sa famille. La seconde de reconnoistre l'humeur, le naturel, & les autres qualitez de sa partie; & la troisiesme, qui est d'une tresgrande

* συνοικοῦντες κατὰ γνῶσιν.

estenduë ; d'employer soigneusement toutes les choses,qui la peuvent affermir dans la crainte de Dieu , & luy rendre douce & agreable la vie, qu'elle passe avec luy.Et pour gagner ce point, il faut eviter le plus qu'il est possible ce qui choque ses inclinations, sur tout si elles sont raisonnables, sans jamais luy faire paroistre de haine ou de dépit contr'elle;selon le commandement que l'Apotre n'a point dedaignè de nous laisser,
Col.3.19. *Marys ne vous enaigrissez point contre vos femmes.* Mesmes en ce qui est indifferent de sa nature, un sage mary ne feindra point de donner quelque chose a l'affection de sa femme. Car si la charitè nous oblige en cette sorte de sujets de nous accommoder aux plus estrangers, & de nous faire tout a tous, afin de les gagner selon le precepte & l'exemple, que S. Paul nous en a laissè;combiẽ plus en devez vous user ainsi envers la personne du monde, qui vous est la plus proche, & en l'amitiè delaquelle consiste la plus grande partie du bonheur de votre vie? Seulement faut-il prendre garde, que cette complaisance n'aille jusques aux choses qui sont contraires a

la vo-

la volontè de Dieu, & a la vocation soit de l'homme, soit de la femme. En quoy notre premier Pere nous a laissè un tres pernicieux exemple, le desir de contenter son Eve luy ayant fait offenser leur commun Createur, en mangeant a la voix de la femme du fruict que Dieu luy avoit defendu. Et pleust a Dieu qu'en cette laschetè il eust moins de successeurs! Mais avec sa nature il a communiquè cette mollesse a plusieurs de ses enfans, qui au lieu de resister aux desirs de leurs femmes, quand ils sont ou injustes, ou deshonnestes, les suivent dans le mal, ou du moins leur permettent tout ce qu'elles veulent a leur propre honte, a la ruine de leur maison, & souvent mesme au grand scandale de l'Eglise. Il s'en trouve qui pour satisfaire a la superstition de leurs femmes, negligent le salut de leurs enfans, souffrant qu'elles les consacrent a l'erreur, & les y nourrissent. Que pouvons-nous attendre de si foibles courages, sinon qu'au premier jour les femmes les emporteront eux-mesmes dans l'abus, comme autresfois Salomon & Achas? J'en laisse une infinitè d'autres, qu'une pareille laschetè fait

consentir au luxe & a la vanitè de leurs femmes, ou, ce qui est le dernier point de l'infamie, a leur voluptè & a leur honte. Ie say bien que pour colorer ces foiblesses, on allegue les larmes, & les humeurs de ce sexe, & la violence de ses passions. Mais ce ne sont que pretextes. Vn vertueux mary en viendroit a bout, s'il y employoit constamment l'authoritè, que Dieu luy a donnée, & tous les justes & legitimes moyens qu'il luy a mis en main, & en un mot s'il avoit autant de vigueur & de fermetè pour la raison, que la femme en peut avoir pour ses folles passions. Dieu ne recevra non plus ses excuses que celle d'Adam, qui eut beau allèguer la persuasion d'Eve; Il ne laissa pas d'estre chassè du Paradis, comme indigne de jouyr des benefices d'un Seigneur, a la volontè duquel il avoit miserablement preferè celle d'une femme. C'est en telles occasions, que le mary se doit souvenir de ce qu'il est, & de la protestation de notre Seigneur Iesus-Christ: *Si quelqu'un vient vers moy & ne hayt son pere, & sa mere, & femme, & en-*
Luc 14. 16. *fans, & freres & sœurs, & encore mesme son ame*, c'est a dire, comme l'explique Saint Matthieu,

Matthieu, *s'il aime ces choses là plus que moy, il ne peut estre mon disciple.* Hors cela, & où l'interest de la pietè & de l'honnestetè demeure en son entier, le mary doit estre facile & complaisant a sa femme & lors mesme que ces considerations l'obligent a resister a ses volontez, il le doit faire constamment & vigoureusement a la veritè, mais neantmoins doucement & raisonnablement. Car puis qu'il est de son devoir non seulement d'empescher que sa femme ne fasse le mal, mais de la porter elle-mesme au bien, il est evident qu'il luy faut gagner le cœur & changer ses affections; ce qui ne se peut faire que par la douceur & la persuasion, les exces & les violences estant plustost contraires, qu'utiles a un tel effet. Et il me semble qu'un ancien Philosophe Payen a fort bien rencontrè a ce propos disant, que le mary doit dominer sa femme, non comme le maistre fait son esclave, mais comme l'ame fait le corps; c'est a dire non avec rigueur, & a force de main, mais avec douceur, par raison & par amitiè. Car c'est ainsi que l'ame gouverne le corps, sans exces ni violence aucune, avec l'authoritè de la

Matth. 10. 37.

Plutarque.

raison, & les soins, de l'amour. C'est a mon avis ce qu'entend l'Apotre, quand il ordonne icy aux maris de traitter leurs femmes discretement, & comme il est bienseant a la connoissance qu'ils ont. Mais il veut encore, qu'ils leur *portent du respect*; ce qui semble d'abord ne s'accorder pas bien avec la sujettion, que les femmes doivēt a leurs maris & qu'il leur prescrivoit luy-mesme dans les versets precedens. Car il semble que c'est a la personne sujette de respecter & honorer son Superieur, & non au contraire. A quoy je respons qu'il ny a nulle doute que les femmes doivent honorer leurs maris; & la raison & le precepte de l'Apotre les y obligent necessairement. Mais cela n'empesche pas que les maris ne doivent reciproquement a leurs femmes cette sorte d'honneur, dont il est icy question. Et pour le bien entendre; il faut premierement remarquer; que les paroles de l'Apotre que nous avons icy traduites *porter respect*, signifient proprement *distribuer*, ou *departir de l'honneur*: de sorte qu'on les pourroit interpreter avec quelques uns pour dire, *faire de l'honneur*, comme nous parlons communément.

ἀπονέμοντες τιμὴν

nément. Et le ſens ſera, que le mary doit faire part a ſa femme de l'honneur que Dieu luy donne en ſa famille. A quoy ſe rapporte fort bien la raiſon qu'il ajoute, & que nous expliquerons cy-apres, que la femme eſt un vaiſſeau plus foible. Car la Nature nous enſeigne elle-meſme, comme S. Paul le remarque, d'orner & de parer avec plus de ſoin ce que nous eſtimons eſtre le moins honorable : de ſorte que cette meſme infirmité & ſujettion qui eſt naturelle a la femme, oblige ſon mary a luy faire part de ſa dignité, afin qu'elle luiſe de ſes rayons, comme parlent les Iuriſconſultes, & trouve en luy, comme la Lune en ſon Soleil, la lumiere & l'éclat d'authorité, que la Nature ne luy a pas donnée. Car la Lune, comme chacun ſait, eſt de ſoy-meſme un corps ſombre, & ſans clarté; & neantmoins elle ne laiſſe pas de luire & de paroiſtre dans les Cieux auſſi ſuperbement, qu'aucun des autres feux, que nous y voyons, le Soleil luy faiſant part de ſes rayons, & la reveſtant par le benefice de ſes doux aſpects, de la gloire dont elle eſt naturellement deſtituée. L'Apotre veut que le mary en uſe ainſi

1.Cor.12. 23.

envers

envers sa femme, qu'il luy preste ses rayons, & la pare de sa gloire. Car puis qu'elle est sienne, & qu'elle doit gouverner sa maison, y luire & y dominer, comme dans un petit monde, notamment en son absence, qui est comme la nuit de sa famille, son propre interest l'oblige a luy faire part de tout ce qu'il a de dignitè & de lumiere, la reconnoissant, & la faisant reconnoistre aux autres pour une partie de soy-mesme, pour sa compagne & sa moitiè, & comme parle l'Escriture, *sa chair & son os*, la commune maistresse de ce qu'il a de biens, qui ne peut estre ni offensée ni honorée qu'il ne s'en ressente; qu'il la mette des le commencement en cette possession, & qu'il l'y maintienne fidellement. C'est *l'honneur*, que l'Apotre veut que les maris *departent* a leurs femmes; contre la barbarie de ceux qui les traitent comme des servantes, ou quoy qu'il en soit ne leur font pas tenir dans leurs familles le rang qui leur y est deu. A quoy j'ajouste, que le mary doit encore a sa femme une autre espece *d'honneur* icy entendu par S. Pierre. Car le terme dont il se sert, dans le style du langage Hebreu, que luy & les autres Apotres ont

ont ſuivy dans leurs eſcrits, ſignifie non
proprement & particulierement le reſ-
pect, qu'un ſujet doit a ſon ſuperieur,
mais generalement le ſoin que l'on a de
quelque honneſte perſonne, & l'honora-
ble reconnoiſſance, que l'on luy fait, ſoit
pour les bons offices qu'il nous a rendus,
ſoit pour la ſimple dignitè de ſa condi-
tion, comme on le peut voir en divers
lieux de l'Eſcriture. D'où vient que meſ- *2. Tim. 5.*
priſer, qui eſt le contraire *d'honorer* ſe 3.17.
prend ſouvent pour dire *negliger, & n'a-* *Iug. 13.* 17.
voir pas de ſoin. Il eſt clair qu'en prenant *Nombr.*
le mot *d'honneur* en ce ſens pour dire *ſoin* 22.17. & 24.11.
& reconnoiſſance, le mari doit un extre- *Prov.* 19.
me honneur a ſa femme; Et ce que l'A- 16. *Pſa.* 69.
potre ajoute de ſon *infirmitè* s'y rapporte 34. &
fort bien. Car plus une choſe eſt foible, & 102.18.
plus en devons nous avoir de ſoin. Mais
il faut remarquer, que l'honneur pris en
ce ſens eſt toujours conjoint avec eſti-
me & reſpect de la perſonne, que nous
honorons. C'eſt pourquoy encore que
les maiſtres ſoyent obligez d'avoir ſoin
de leurs eſclaves, neantmoins l'Eſcriture
pour le ſignifier ne dit jamais, qu'ils les
doivent *honorer.* Ainſi donc pour remplir
tout le ſens de ce mot, & ne laiſſer en
arriere

arriere aucun des devoirs, qu'il cõprend, le mari fidele doit premierement considerer sa femme, comme une excellente creature de Dieu, formée de sa main, & a son image, doüée d'une nature toute semblable a la sienne, & a laquelle au fond il ne mãque aucune de nos vrayes, & essentielles perfections. Il doit penser, que ce mesme Dieu, qui l'a créée la luy met entre les mains pour estre comme l'accomplissement & la perfection de sa vie, la compagne de sa fortune, un soulagemeut en adversitè, un accroissement de joye en prosperitè; qu'au reste elle est si estroitement sienne, qu'elle ne fait plus qu'un mesme corps avec luy, n'estant pas possible, qu'il n'ait la principale part en tout ce qui luy arrive de bien, ou de mal. Qu'il la regarde donc non plus comme une chose étrangere, mais comme une partie de soy-mesme; comme sa chair propre, en la mesme sorte que l'ame regarde ce corps, dont elle est vestuë. Si le mary a cette haute, & respectueuse opinion de sa femme, il ne sera pas possible qu'en suite il ne la traitte avec la bontè, douceur, & fidelitè convenable. Et parce que l'amour qui naist

naist de ce jugement, produit puis apres tous les soins & tous les devoirs, qu'un bon mari rend a sa femme, l'Apotre S. Paul pour comprendre tout en un mot, instruisant les maris, comme fait S. Pierre en ce lieu, leur commande seulement *d'aimer leurs femmes*. Et afin de leur faire comprendre quelle est cette amour, qu'ils doivent a leurs femmes, il leur en propose un riche & admirable patron, *Maris*, dit-il, *aymez vos femmes, comme aussi Christ a aymé son Eglise, & s'est donné soy-mesme pour elle, afin qu'il la santifiast apres l'avoir nettoyée par le lavement d'eau par la Parole, afin qu'il se la rendist une Eglise glorieuse, n'ayant tache, ni ride, ni aucune autre chose. Ainsi les maris doivent aymer les femmes, comme leur propre corps. Qui ayme sa femme il s'ayme soy-mesme. Car personne n'eut onques en hayne sa chair; mais la nourrit & entretient, comme aussi fait le Seigneur l'Eglise.* Ephes. 5. 25. Fideles que Dieu a appellez a l'estat du mariage, ayez toujours cét exemple devant les yeux. Formez y l'amour, que vous portez a vos femmes, & y reglez les devoirs, que vous estes obligez de leur rendre. Ce JESUS CHRIST, que l'Apotre vous met devant les yeux,

Cant. 6. 9. n'a qu'une Eglise ; *Ma colombe parfaite & unique*, dit ce divin Epoux. Il n'y a qu'elle seule, a qui il communique ses faveurs; pour vous montrer que vous ne devez aymer, que celle que Dieu vous a conjointe. Et c'est pour figurer l'un & l'autre de ces deux mysteres, que le Seigneur ne crea au cōmencement qu'Eve toute seule a Adam ; bien qu'il y eust abondance d'esprit en luy, comme dit Malachie, & qu'il luy fust aussi aisè d'en faire plusieurs, qu'une seule. (Malach. 2.4.15.) Cette fidelitè est le fondement du mariage. Quiconque la viole rompt toute cette sainte societè, & casse l'institution du Createur, & se soumet a sa malediction. Et il ne faut point s'imaginer que votre sexe ait icy quelque privilege. Plus il pretend d'honneur & d'avantage, plus est horrible son crime, quand il vient a faillir. Cette faute est la peste & la ruine du mariage. Elle luy oste tout ce qu'il y a de beau & de doux, elle y seme le dédain & le dépit, la haine & la discorde, & puis y attire en suite les maledictions du Ciel, & tous les malheurs de la terre. Elle éteint les familles les plus florissantes ; elle appauvrit les plus abondantes ; elle

elle abaſtardit les plus genereuſes ; & je croy qu'a le bien prendre cette faute, plus qu'aucune autre, a mis dans le monde les confuſions, que nous y voyós. Chreſtien, autant que vous eſt cher & le ſalut de vôtre ame, & le bien de votre famille, donnez vous garde d'un ſi deteſtable pechè. Ayez pour vôtre femme la meſme affection, que Chriſt a pour ſon Egliſe. Qu'elle ſoit l'unique objet de vôtre amour ; l'unique paſſion de votre cœur. S'il ſe trouve des imperfections en ſa perſonne, ou en ſes mœurs, ſouvenez vous avec quelle patience IESUS-CHRIST ſupporte les notres. Et quant a luy, qui eſt la perfection meſme, & qui n'a nulle tache, il auroit toutes les raiſons du monde de ſe piquer contre les defauts de l'Egliſe. Mais vous qui n'avez pas moins d'imperfections, que vos femmes, qui en avez peut eſtre plus, commét pouvez vous ſans injuſtice leur refuſer le ſupport, dont vous deſirez, qu'elles uſent envers vous ? Conſiderez auſſi le ſoin, que le Seigneur prend de nourrir & de conſerver ſon Egliſe, employant ce qu'il a de force & de ſageſſe pour la rendre heureuſe. C'eſt une leçon

pour

pour vous, ô maris, qui vous oblige a travailler pour l'entretien & de vos femmes, & des fruits qu'elles vous produisent; & de mettre en cela tout ce que Dieu vous a donnè d'industrie & de pouvoir. Ce sera le vray moyen de conjurer la tempeste en plusieurs maisons, où elle ne se forme que des justes mécontentemens, que donne aux femmes la faineantise de leurs maris, & la necessitè, qui la suit inseparablement. Voyez puis apres comme IESUS-CHRIST a fait part de tous ses biens a l'Eglise, la vestant de sa justice, l'enrichissant de sa benediction, la parant de sa gloire, luy donnant son ciel & son immortalitè. N'est ce pas pour vous apprendre ce que nous disions cy-devant, que vos femmes doivent avoir part en tout ce que vous avez de bien & de dignitè? Que diray-je du soin qu'à le Seigneur d'instruire, & de former son Eglise & par les enseignemens de sa bouche, & par les exemples de sa vie, nous ayant laissè un tres-accomply patron, afin que nous ensuivions ses traces? Vous devez un semblable office a vos femmes. Aussi l'Apotre veut-il que vous soyez leurs Oracles,

Oracles, leurs Docteurs, & leurs Prophetes domestiques, les revoyant a vous si elles veulent apprẽdre quelque chose. Mais a la parole, comme a fait le Seigneur IESUS, vous devez ajouter les exemples, & former dans votre vie l'effigie d'un bon & Chrestien mari, où elles voyent reluire la chastetè, l'honnestetè, la pietè envers Dieu, l'amour envers elles, la charitè envers les prochains, l'humilitè, la douceur, & la debonnairetè, la patience dans l'adversitè, la modestie dans la prosperitè; où elles ne voyent meslée aucune de ces vilaines passions, qui salissent la vie de la plus part des hommes, la colere, l'aigreur, l'avarice, ou la profusion, l'orgueil, l'envie, & autres semblables. Vivez ainsi, hommes Chrestiens, & vous n'aurez besoin ni de paroles, ni de mains pour ranger vos femmes. Ravies de la beautè de cette image elles s'y conformeront d'elles mesmes, & en peu de temps exprimeront dans leurs mœurs, comme dans un bon & fidele mirouër, le vray & entier portrait des vôtres. Mais il ne faut pas s'estonner si vous voyant vivre dans une licence extresme elles ont de la peine a

I. C. 014. 15.

estre modestes : si vous voyant esclaves des vices, elles se soucient peu de s'en defendre. Votre exemple irrite & authorise ce qu'elles peuvent avoir de mauvaises inclinations. Il arme leur passion; & leur fait croire, qu'elles ont droit de pecher, puis que vous, qui estes les conducteurs de leur vie, leur en montrez le chemin. Voila sommairement, chers Freres, quels sont les devoirs des maris, que l'Apotre entẽd dans ce texte. Considerons maintenãt les raisons, qu'il en met en avant. La premiere est conceuë en ces mots, que la femme *est un vaisseau plus fragile*. Ce mot que nous avõs traduit *vaisseau* se prend generalement dans le langage des saintes Escritures pour toute chose, dont on se sert a quelque usage, que ce soit; d'où vient que les *armes*, les instrumens de la guerre, y sont appellées de ce nom; & Saint Paul y est nommè un *vaisseau d'election*, c'est a dire un instrument choisi de Dieu pour son œuvre : & les Perses, que sa justice employa autrefois pour détruire l'empire
Esa. 10. des Babyloniens, sont appellez les *vais-*
1. *seaux de son indignation* en Esaïe. I'estime que c'est en un semblable sens, que l'Apo-

l'Apôtre nomme la femme *un vaisseau*, pource qu'elle a été créée avec cette difference de sexe pour servir a l'homme, non seulement a la propagation de son espece, mais aussi a l'adoucissement & a la consolation de sa vie; comme il paroist par l'histoire de Moïse, où le Seigneur dit expressement, *Il n'est pas bon, que l'homme soit seul. Faisons luy une aide pour luy assister.* Gen. 2. 18. Et c'est la sans doute, que regarde icy l'Apotre, entendant par ce nom de *vaisseau* qu'il donna a la femme, cela mesme qu'entend Moïse par celuy *d'aide*. Cette consideration oblige desja chaque mari a avoir un grand soin de sa femme, comme d'un present que luy a fait le Createur pour son bien & soulagement. Car si nous honorons & gardõs cherement les choses, que nous donnẽt les grands Princes, sur tout quand elles sont capables de servir a nôtre bien & contentement: avec quel respect devons nous recevoir, & avec qu'elle affection devons nous conserver ces *aides*, que le souverain Monarque du monde a formées si sagement, & dont il a pourveu nôtre vie si utilement? Qui ne voit, que l'on ne peut negliger ni mespriser ses

presens sans outrager sa bontè par une extresme ingratitude? Et pour fortifier cette raison, il faut icy remarquer, qu'il y a de plusieurs sortes *d'aides*, les unes inanimées, qui n'ont rien de commun avec la nature de ceux, qui s'en servent, comme les armes, & les outils, & autres choses semblables; les autres qui sont animées, sont ou destituées de raison, comme les bestes, ou douées de raison, comme les soldats, dont se sert un Capitaine; les esclaves, dont se sert un maistre. La femme est une ayde d'une toute autre sorte, beaucoup plus exquise & plus excellente sans comparaison. Car outre qu'elle est de mesme nature, que son mari, elle est aussi de mesme condition. Le Seigneur nous l'enseigne lors que la voulant créer, il l'a nomme une ayde *semblable a l'homme.* C'est pourquoy aussi il la forma non de bouë ou d'air, ou de quelque autre matiere étrangere, mais de la propre substance de l'homme, ayāt pris une de ses costes pour l'étoffe de ce sien ouvrage; pour vous apprendre ô homme, que cette ayde qu'il vous donne est un autre vous mesme, & que vous devez avoir pour elle la mesme amour

& le

& le mesme soin, que vous avez pour vous. L'outrager ou la mal traitter n'est pas une simple cruauté; c'est une barbarie & une inhumanité; c'est se violer & se forfaire soy-mesme, le pire & le plus desnaturé de tous les excés. Enfin souvenez-vous encore, que ce grand Dieu, qui la forma de votre substance, la tira de votre côté; pourquoy, sinon pour vous avertir, qu'elle doit estre votre compagne, & non votre esclave? qu'elle doit estre assise aupres de vous pour manier & gouverner toute la famille avec vous? Mais l'Apotre outre ces considerations, qu'il nous fournit en appellant la femme *un vaisseau*, nous en met encore une autre en avant, ajoutant que c'est un *vaisseau plus fragile*, ou comme il y a dans le Grec*, *plus foible*, ou *plus infirme*, ce qu'il entend sans doute en la comparant avec l'homme. Ne vous offensez point, femmes Chrestiennes, de ce que le saint Apotre vous qualifie de la sorte. Car outre qu'il n'allegue cela, que pour votre bien, pour vous recommander d'autant plus a vos maris, en l'amour & en la bonne grace desquels vous devez mettre la plus grande partie de votre bon-

* ἀσθενέστερον

heur, & de votre gloire; outre cela dis-je cette infirmitè, dont il parle, est une simple qualitè, & non un crime, ou un pechè en votre nature. Car en parlant en general, il est certain que la femme est d'un temperament plus froid, & plus humide, & d'une constitution plus molle, que n'est pas l'homme; & les medecins en rapportent diverses marques. Et comme il y a un rapport exquis entre les parties de chaque ouvrage de Dieu, la complexion de l'esprit de la femme, s'il faut ainsi dire, est a peu pres semblable a celle de son corps, plus tendre & plus delicate, & qui par consequent resiste moins aux impressions de dehors, & se trouble & s'allarme plus aisément; & il semble, que mesme devant le pechè elle eust quelque chose de semblable: a raison dequoy l'adversaire commença sa batterie par elle, comme par la partie la moins capable de resister. Et en cette proportion considerez je vous prie l'admirable sagesse du Createur, qui a donnè a chaque chose une nature, & des conditions si propres pour les fins, ausquelles il les destinoit. Car voulant, que l'homme agist & entreprit au dehors,

& que

& que la femme au contraire se tinst sedentaire pour porter & nourrir les enfans, & avoir soin de sa famille, que se pouvoit-il faire de mieux, que de leur donner un naturel ainsi conditionnè, à l'un chaud, fort, & actif, a l'autre froid, mol, & foible? Telle a donc étè la fin & l'intention du Seigneur en ces differences, qui se trouvent entre les conditions naturelles de l'un & de l'autre sexe; dont les hommes abusent ordinairement, en prenant occasion de mépriser les fémes. Mais l'Apotre corrigeant cette erreur leur montre, que tout au contraire cette consideration les oblige à les traitter avec plus de soin, de respect, & de retenuë. Car c'est ainsi que nous manions les choses frailes, & delicates; sur tout quand nous savons que pour nous servir il a fallu, qu'elles fussent telles: comme il est aisè à voir tant par l'Escriture, que par la consideration de la chose mesme, que toute cette infirmitè de l'autre sexe a été necessaire pour les usages qu'en tire celuy pour l'aide & le bon-heur duquel il a ainsi étè formè par le Createur. Homme, adorez sa sagesse. Ne méprisez point les qua-

litez de son ouvrage. Puis que c'est pour votre bien, qu'il l'a fait infirme, traittez le en sorte qu'il recouvre dans votre suport, & dans votre respect ce qu'en votre consideration Dieu luy a osté de force & de gloire. Mais S. Pierre ajoute une seconde raison, qui oblige encore beaucoup plus étroitement les maris a aymer & honorer leurs femmes. Elle est tirée de la part qu'elles avront un jour avec eux au Royaume celeste, que Dieu nous a donné en son Fils, *Respectez les*, dit-il, *comme ceux, qui aussi estes ensemble heritiers de la grace de vie*. Dans quelques uns des anciens exemplaires de cette Epître le mot *d'heritiers* se rapporte aux femmes, *respectez les comme celles, qui sont aussi ensemble heritieres de la grace de vie*; & non aux hommes, comme dans la plus part des autres. Mais cette diversité n'est de nulle importance; puis que de quelque façon, que l'on lise, le sens est toujours mesme au fond, assavoir que le mari & la femme heriteront ensemble le Royaume de IESUS-CHRIST. Or ces paroles de l'Apotre nous fournissent trois raisons, qui obligent les maris a biẽ traitter leurs femmes. La premiere est

contenuë

contenuë dans le mot *aussi*; La seconde en ce que les femmes sont *heritieres de la vie*: La troisiéme en ce qu'elles auront cet heritage *ensemble* c'est a dire avec leurs maris. Quant a la premiere, S. Pierre disant que les femmes sont *aussi heritieres de la vie*, nous montre qu'outre cette consideration de la vie avenir, qu'il met icy en avant, celle de la presente mesme oblige les maris a cette douceur & deference. Car en effet, quand nous n'étendrions nos pensées, qu'a l'état du siecle present, si est ce que ce commerce si intime, & cette union si étroite, qui lie le mari & la femme selon la chair dans toutes les parties de cette vie, requiert qu'ils soyent toujours en concorde & bonne intelligence l'un avec l'autre, ne se pouvant rien dire ni de plus malheureux, qu'un mauvais mariage, ni de plus heureux qu'un bon. Et puis que la femme de sa part contribuë beaucoup a ce bonheur, il est raisonnable que le mari la reconnoisse; & que la consideration des fruits, qu'il en cueille, luy face supporter doucemẽt les incommoditez qui s'y trouvent, & aimer & cherir tendrement celle, qui luy apporte tant de biẽs;

qui

qui addoucit ses ennuis, & augmente ses contentemens par la part, qu'elle y prend; qui se mesle dans toutes ses affe-ctions; qui conserve son sang, & perpe-tuë sa lignée, & luy donne des enfans, la plus douce possession, que puissent avoir les hommes. A quoy il faut ajouter les peines qu'elle a, soit a les porter, soit a les élever, les soins de la famille, & du gouvernement de son ménage. Il est vray qu'elles ne s'aquitent pas toutes également de ces devoirs, & que quel-ques unes y manquent grandement. Mais aussi faut-il avouër, que le plus souvent leurs fautes naissent de celles de leur maris, & qu'il s'en trouveroit peu, qui ne les imitassent, s'ils leur mon-troyent constamment de bons exem-ples de vertu & d'honnestetè. Ces rai-sons seules ont eu autrefois tant d'effi-cace vers les pauvres Payens, que bien qu'ils n'eussent aucune autre lumiere, ils ne laissoyent pas de respecter le maria-ge, comme une chose sainte & divine; les maris portant au milieu d'eux tant d'affection & de respect aux femmes, que nous lisons que dans tout le peuple des Romains en l'espace de cinq cens

ans

ans il ne se fit pas un seul divorce, bien que leurs loix le permissent;ce desordre ne s'estant fourrè au milieu d'eux que fort tard:lors que la prosperitè & le luxe eurent corrompu l'honnestetè & la gravitè de leurs meurs: Mais Dieu soit louè, Chrestiens; qu'outre toutes ces raisons l'Evangile vous en apprend encore une autre bien plus forte pour vous obliger a vous comporter avec vos femmes discretement & respectueusement, c'est, comme dit icy l'Apotre *qu'elles sont heritieres de la grace de vie ensemble avec vous.* Vous savez quelle est cette *vie*, que l'Escriture appelle simplement *la vie* a cause de son excellence; assavoir cette bienheureuse & glorieuse vie, que le Seigneur Iesus nous a mise en lumiere par son Evangile, & qu'il donnera un jour là haut dans les cieux a tous ceux, qui croient a sa Parole. Il n'y a qu'elle seule, qui remplisse tout le sens du mot de *vie*, les autres que nous appellōs ainsi, n'estant pas dignes d'un si magnifique nom. Car & celle que les hommes passent en la terre depuis le pechè, & celle que les Israëlites eussent menée dans le delicieux païs de Canaan, & celle là

Denis d'Halicarnasse l. 2. des Ant. Rom.

meſme qu'Adam vivoit dans le Paradis, ſont toutes en quelque façon imparfaites, ſujettes a diverſes infirmitez, tachées de pluſieurs defauts, & ayant leur lumiere meſlée, l'une plus, & l'autre moins avec les tenebres de la mort; au lieu que cette vie de IESUS-CHRIST ſera accomplie de tout point, pure & parfaitement exempte de toutes les infirmitez de la terre; immortelle, heureuſe, & glorieuſe ; toute entiere vive, & toujours joüiſſante du ſouverain bien, ſans qu'un ſeul moment de ſon éternelle durée ſe paſſe en autre exercice, qu'en la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoy les Eſcrivains ſacrez la nomment ſimplement & abſolument *la vie.* Mais l'Apôtre l'appelle auſſi grace, *la grace de vie*, dit-il. Car c'eſt autant que s'il diſoit *la vie, qui eſt une grace* ; en la meſme ſorte que cy-devant parlant de la meſme choſe il l'ap-
1Pier.5. pelle une *couronne incorruptible*; & comme dans le premier chapitre de la Geneſe Moyſe dit *l'étenduë du ciel*, c'eſt a dire, comme l'interpretent les plus doctes des Hebreux, le ciel, qui eſt une etenduë. C'eſt une façon de parler aſſez ordinaire dans l'Eſcriture, & fort com-

mune

mune en tous langages, & particulierement dans le notre. Ce n'eſt pas icy ſeulement, que l'Apotre appelle la vie éternelle *une grace*. Il l'avoit desja ainſi qualifiée au premier chapitre, nous commandant *d'eſperer en la grace qui nous ſera preſentée en la revelation de* IESUS-CHRIST. Or il la nomme *grace*, parce que c'eſt un preſent de la gracieuſe bontè, & miſericorde de Dieu; a raiſon dequoy elle eſt auſſi nommée ſon *don* dans le 6. de l'Epitre aux Romains. Et S. Paul 2. Tim. 1. 18.
& S. Iude nous apprenent, que Dieu en Iud. 21.
nous la donnant *uſera de miſericorde*; l'un priant Dieu, qu'il donne a Oneſifore de trouver miſericorde envers le Seigneur au dernier jour; & l'autre nous ordonnāt d'attendre la miſericorde de notre Seigneur IESUS-CHRIST a vie éternelle. Ce qu'il faut ſoigneuſemement remarquer contre ceux, qui pretendent que les Fideles obtiennent la vie éternelle par le merite de leurs œuvres. Comment ſi cette vie là eſt une grace? Certainement le diſcours de S. Paul eſt demonſtratif, *Si c'eſt par grace, ce n'eſt plus par* Rom. 11. 6.
œuvres: autrement grace n'eſt plus grace: mais ſi c'eſt par œuvres, ce n'eſt plus par grace: autrement

autrement œuvre n'est plus œuvre. Or c'est par grace, dit S. Pierre. Retenons donc ferme, que ce n'est pas par le merite des œuvres. Et que l'on ne dise point, que ce n'est pas orgueil d'attendre le ciel du merite de ses œuvres, pourveu que l'on reconnoisse, que ces merites viennent de la grace de Dieu. Car le Farisien qui étaloit les siens dans le Temple, les rapportoit bien aussi a la grace de Dieu, le remerciant de ce qu'il estoit vertueux; & neantmoins il ne laisse pas d'estre condamnè. Mais pour revenir a notre texte, S. Pierre dit, que la femme sera aussi *heritiere de cette grace de vie*; qu'elle aura part au royaume des cieux. Chrestien, comment pouvez vous mespriser celle que votre CHRIST a si grandement honorée? a qui il donne sa vie & son immortalitè? Quelle infirmitè pouvez vous plus alleguer, capable d'offusquer une si grande gloire? Qu'elle soit ce que vous voudrez au reste, puis qu'elle vivra a jamais avec IESUS-CHRIST, elle a le principal; & tout ce que vous pouvez avoir d'avantage au dessus d'elle, n'est que tres-peu de chose, puis qu'en ce point elle vous est égale. Car c'est ce

qu'il faut remarquer en troisiesme lieu, que l'Apostre dit non simplement qu'elle sera heritiere de la vie, mais qu'elle en sera heritiere ensemble avec vous, en mesme lieu, en mesme degrè, par mesme droit que vous. Si son sexe a quelque chose de plus infirme, que le votre, cela ne regarde que ce siecle, a l'usage duquel sa foiblesse est necessaire. En l'autre, où se doit prendre la vraye cõdition & dignitè de chaque chose, puis que nous ne sommes ici bas, que dans un état passager & provisionnel vous n'aurez aucun avantage, qui ne luy soit commun avec vous. Car *en* CHRIST, comme vous savez, *il n'y a ni Iuif, ni Grec, ni serf, ni franc, ni masle, ni femelle.* Vous estes tous un en luy. L'inegalitè des sexes n'a lieu, qu'en la terre. Au ciel, où l'on ne prend, & où l'on ne donne a femme, l'un & l'autre sexe, fleurira dans une égale force & dans une mesme gloire; en un état semblable a celuy des Anges. Femmes, consolez vous, puis que Dieu vous appelle a une si haute esperance. Que l'infirmitè de votre sexe ne vous rabbaisse point le courage. Si l'homme a quelque avãtage au dessus de vous, ce n'est qu'au

Gal. 3. 28.

regard

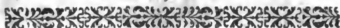
regard de la chair, la moindre & la plus basse partie de nôtre estre, & pour ce siecle seulement, la plus miserable & la plus courte portion de notre durée. Au reste vous avez aussi bien, que luy une ame capable du ciel, & de la souveraine gloire. Il n'y a point de couronne dans le royaume de Iesus Christ, a laquelle vous ne puissiez aspirer. Votre sexe ne vous ferme aucune des portes du sanctuaire eternel. Et vous, maris, apprenez icy a ne point mépriser celles, que vous aurez un jour pour compagnes en la biéheureuse immortalitè. Pensez a toute heure a ce Iesus Christ, qui vous est commun; a cette chair, & a ce sang divin, que vous mangez & beuvez l'un avec l'autre; a cét esprit, qui vous arrose, & vous vivifie ensemble; & a cette eternitè, dont vous joüyrez également. Puis que vous tendez a un mesme but; puis que vous estes destinez a une mesme gloire; travaillez y conjointement, meslant ensemble vos prieres & vos jeusnes; vos meditations, & vos soûpirs, les larmes de votre penitence & les joyes de votre consolation. Que l'esprit ait aussi sa part dans votre mariage; qu'il y trouve

une

une aide aussi bien que la chair; qu'il y ait aussi ses communications, & ses joüyssances. Or tout ce saint & heureux cõmerce ne se peut exercer entre vous, si vous n'estes en concorde. Et c'est pourquoy l'Apotre vous met encore cette consideration en avant, *afin*, dit-il, *que vos prieres ne soyent point interrompuës.* Il presuppose comme vous voyez, que le mari & la femme prient Dieu ensemble; & S. Paul leur ordonne expressémẽt de *vacquer ensemble a jeusne, & oraison*; c'est a dire de s'aquiter ensemble de tous les devoirs de la pietè; d'offrir ensemble au Seigneur les sacrifices de leurs benedictions, & de leurs aumônes; de lire & mediter ensemble les instructions de sa Parole; de consacrer leur chambre a Dieu, comme un petit sanctuaire, où ils luy presentent tous les matins, & tous les soirs deux cœurs abbatus a ses pieds, tous deux pleins d'un mesme zele, & brulans d'une mesme amour. Maris, puis que Dieu vous a honorez de son image, vous estes les sacrificateurs, & comme les surintendans de ce sanctuaire domestique. C'est a vous d'y veiller; de donner ordre, que le service divin s'y face assi-

duëment,purement,& ſaintement; que jamais le ſacrifice n'y manque, ni aucune des autres devotions neceſſaires. C'eſt a vous d'en chaſſer la diſcorde, & les querelles,les coleres,les froideurs, & les ombrages; & toutes autres paſſions ſemblables. Car autrement quelles prieres pourriez vous faire au Seigneur? L'experience ne nous apprend,que trop que ces choſes ſont incompatibles avéc le ſervice de Dieu. Combien y a-t-il de maiſons,où elles l'ont entieremẽt éteint & aboli? Car quand Satan,qui veille ſans ceſſe a notre ruine,voit ce deſordre dans un ménage,il ne manque jamais d'y accourir; d'y amener une legion de demons pour ſouffler,& attiſer ce feu;& il ne ſe donne point de repos, qu'il n'ait tout ruinè; comme nous en voyons tous les jours de triſtes,& lamentables exemples. Pour éviter ces deſaſtres hommes & femmes, entretenez ſoigneuſement la priere & le ſervice de Dieu au milieu de vous. Qu'il ne ſe paſſe point de jour, que vous ne vous preſentiez enſemble devant luy; que vous n'examiniez vos cœurs enſemble ſous la veuë de cette redoutable Majeſtè, les nettoyant de toutes

toutes affections basses & charnelles, avant que de mettre vos communes offrandes sur son autel. Heureuse maison, qui sera ainsi gouvernée. Les bons Anges camperont a l'entour d'elle. IESUS CHRIST, & son esprit y seront presens nuit & jour, & y semeront les dons de leur grace a plenes mains, la lumiere de la foy, la charité, l'amour, la paix, & la joye. Les enfans y croistront en benediction, comme dans les parvis du Seigneur; Et apres les consolations de ce siecle Dieu la couronnera de vie & de gloire en l'autre. Luy mesme nous y vueile tous conduire par sa grande misericorde, & nous donner en quelque état que nous soyons, d'avoir tous un jour notre part dans ce bien-heureux royaume, où les differences, qui divisent maintenant nos conditions, étant abolies, il sera tout en tous, & nous tous eternellement en luy. AMEN.



* Prononcè l'an 1637.

SERMON ONZIESME.*

PSEAUME XCVI.

ỷ. 10, 11, 12, 13.

10 *Dites parmy les nations, l'Eternel regne: mesme la terre habitable est affermie, sans qu'elle soit ébranlée. Il jugera les peuples en équitè.*

11 *Que les cieux s'éjoüyssent; que la terre s'en égaye; Que la mer & ce qu'elle contient, bruye.*

12 *Que les champs s'égayent, & tout ce qui est en eux. Lors tous les arbres de la forest crieront de joye.*

13 *Au devant de l'Eternel; parce qu'il vient. Dautant qu'il vient pour juger la terre. Il jugera le monde habitable en justice, & les peuples selon sa fidelitè.*



OMME c'étoit une grande douleur aux Fideles, qui vivoyent sous le Vieux Testament, de voir l'univers plongè dans une profonde ignorance du vray Dieu; aussi leur étoit-ce une extreme consolation d'entendre qu'un jour son service, & son salut seroit commu-

communiquè a tous peuples, & que la lumiere,dont joüyssoit alors le seul païs d'Israël,seroit épanduë par toute la terre habitable. Car il n'est pas de ce bien, comme de ceux du monde, qui ne se peuvent étendre sans division, ni estre communiquez a plusieurs sans diminuër la portion de chacun de ceux, qui y ont part. Celuy-ci au contraire se multiplie, & s'accroist en s'étendant. Plus il y a de personnes,qui y participent,& tant plus grande est la part de chacun d'eux. C'est pourquoy cette generale distribution, qui s'en devoit faire au temps du Messie, redoubloit des lors la joye des Fideles,qui en avoient la connoissance. Abraham voyant ce jour en esprit, en *Iean* 8.
tressaillit de joye; & les autres Prophetes 56.
trionfent toutes les fois qu'ils manient ce sujet, & contemplent les nations venir en foule a la connoissance de leur Eternel. Vous voyez comment le Psalmiste en est ravy dans ce cantique;avec quelle émotion il en parle, conviant tout l'univers a s'en égayer avec luy, & exprimant ce bonheur avec les plus magnifiques termes qui se puissent figurer. Dans le texte, que nous avons leu &

chantè, il sollicite les Ministres de ce grand ouvrage, a publier a toutes les nations le regne de l'Eternel, & a leur en décrire l'étenduë, la justice, & la fermetè. Il convie mesme les creatures inanimées, les cieux, la terre, la mer, & toute leur plenitude, a prendre part en ce divin trionfe, & a forcer leur nature pour en tesmoigner leur contentement, les asseurant pour la fin que le Seigneur viendra pour juger le monde, & pour le gouverner en justice & fidelitè. Ce sont les trois points, que nous traitterons en cette action, moyennant la grace de Dieu; du regne de l'Eternel, de la joye des creatures, & de la venuë du Seigneur.

Vous savez, Mes Freres, que tandis que le tabernacle de Moïse a subsistè, il y avoit une grande difference entre Israël, & les autres peuples, éloignez de l'alliance de Dieu, que l'Ecriture appelle ordinairement les *nations*, ou *les Gentils*. Maintenant donc le Prophete voyant cette difference ôtée par le Messie de Dieu, cette cloison abbatuë par son benefice, commande que l'on revele a ces pauvres nations les secrets, qu'elles avoient

avoient ignorez durant tant de siecles; *Dites parmy les nations*, dit-il, *l'Eternel regne ; mesme la terre habitable est affermie, sans qu'elle soit ébranlée.* Publiez leur cette bonne nouvelle, & leur donnez la connoissance de ce divin regne, auquel consiste leur salut. Mais il signifie par mesme moyen la maniere en laquelle seroit étabi ce regne de Dieu; non avec les armes comme les empires du monde, mais avec la parole ; en preschant, & non en combatant. Car ça étè l'une des merveilles de cet empire mystique, qu'il a étè fondè par une seule vertu d'une parole foible en apparence, & comme le temple de Salomon, innocemment & miraculeusement basti sans fer, & sans marteau ; les Apotres & leurs compagnons y ayant employè des armes, non charnelles, mais spirituelles, & bien que méprisables, en apparence, efficaces neantmoins a la destruction des forteresses, & de toute hautesse, qui s'élevoit contre la connoissance de Dieu; incomparable merveille, qui découvre évidemment la divinitè de cet ouvrage. Mais voions maintenant quelle est cette nouvelle, que le Psalmiste veut, que l'on

2.Cor.10.4.5.

 annonce

annonce aux nations ; *Publiez parmi les nations*, dit-il, *l'Eternel regne: mesme la terre habitable est affermie sans qu'elle soit ébranlée. Il jugera les peuples en equitè.* Cette predication comme vous voyez, contiét trois articles ; le regne de l'Eternel, son effet, l'affermissement de la terre sans estre plus ébranlée, & sa maniere, que les peuples y seront jugez en équitè. L'Eternel, étant le Dieu souverain, qui a creè le monde, & qui le gouverne par sa providence, a un empire absolu sur toutes choses; & ne l'a pas seulement, mais l'exerce aussi continuellement, n'arrivant rien ni dans les cieux, ni dans la terre, que par la disposition de sa volontè. Car ce n'est pas un Roy faineant, dont le bonheur soit troublè par l'action; comme se l'imaginoit le philosophe Epicure, qui mesurant follement la divinitè a notre foiblesse, tenoit que la beatitude, & la providence sont des choses incompatibles. Mais il n'en est pas de cette souveraine nature, comme de la notre. Elle remuë sans se mouvoir, & tourne, & change toutes choses se reposant cependant en elle mesme, comme dans un centre immobile. Mais outre ce secret empire,

empire, que Dieu exerce sur toutes creatures, bonnes & mauvaises, obeïssantes & rebelles; il en a encor un autre sur ceux qui le connoissent; & c'est celuy, que l'Escriture appelle proprement son regne. Car il n'honore du nom de *ses sujets*, & de *son royaume*, que ceux, qui adorent sa divinitè; qui reconnoissent son sceptre, & se sousmettent volontairemẽt aux saintes & divines loix, qu'il nous a baillées en sa Parole. D'où s'ensuit qu'encore, qu'il eust soin des Nations durant le temps de leur erreur, & qu'il eust l'œil sur leurs folies mesmes, ne s'y passant rien, dont il ne prist connoissance; neantmoins il n'a proprement regnè au milieu d'elles, que lors qu'elles ont connu & adorè sa Majestè, luy rendant l'hommage, que des creatures raisonnables doivent a leur vray Seigneur, & Redempteur. Avant cela, elles se laissoient gouverner aux demons; Elles reclamoyent pour leurs Roys, & Seigneurs souverains, des idoles de bois & de pierre, un Iupiter & un Apollon, & telles autres chimeres, qui n'étoient pas mesme en la Nature des choses, bien loin d'y avoir aucune puissance, ou autoritè, digne des honneurs

honneurs, qui leur étoyent rendus par ces malheureux peuples, plus ſtupides, & plus brutaux en ce point, que les grenoüilles de leur Eſope, qui établirent un tronc de bois pour leur Roy. Mais quand IESUS eut diſſipè les tenebres de l'erreur par la lumiere de ſon Evangile, & montrè aux Nations la majeſtè, & la gloire de ſon Pere eternel, Dieu alors commencea a regner au milieu d'elles; parce que ſecoüant le joug honteux, de leurs premiers tyrans, & renonceant chacune a ſes idoles, elles ſe ſouſmirent au Seigneur; le reconnurent pour ſeul vray Dieu, luy conſacrérent leurs corps, & leurs ames, luy dediérẽt des temples, & des aſſemblées, & firent ouverte profeſſion de recevoir ſes volontez pour les ſouveraines loyx de leur vie. Dieu alors répandit ſes faveurs ſur elles; & au lieu qu'auparavant il ne les recõnoiſſoit que pour ſes ennemis, il les avoüa pour ſes enfans, & leur communiqua les plus ſecretes de ſes graces, & les gouverna avec une particuliere providence. C'eſt donc ce regne là dont parle icy le Pſalmiſte; qu'il veut, que l'on publie par le monde, que l'on convie tous peuples a y prendre

part,

part, leur disant, comme S. Paul autrefois, que Dieu ayant aux temps passez Act. 14. 15. 16.
laissé cheminer toutes les nations en leurs voyes, leur denonceoit maintenāt qu'ils se convertissent a luy, le vray Dieu vivant, qui a fait le ciel, & la terre, & la mer, & toutes les choses, qui y sont. Le Prophete ajoute en suite l'effet de ce regne de Dieu dans le monde, *la terre habitable*, dit-il, *est affermie sans qu'elle soit ébranlée*. Comme vous voyez, que dans un Etat toutes choses sont en confusion, pendant que le vray & legitime Prince n'y est pas obey, & recōnu; ainsi en étoit il du monde avant que le Seigneur y regnast par l'Evangile de son Fils. Il est bien vray, que le Soleil & la Lune, & les autres astres y faisoient leurs cours; que les saisons, & les mois y gardoyent fidelement leurs rangs, & que les elemens, & les autres parties de la Nature y vivoyent par maniere de dire sous les mesmes loyx, & sous la mesme police, que maintenant. Mais tant y a que le genre humain, la plus noble, & la plus excellente partie de l'univers, étoit dans une extreme confusion. Car quel plus horrible câos se sauroit-on imaginer, que

de voir deschirée en mille pieces l'authoritè, & la puissance d'un Souverain? de voir sa couronne indignement decoupée en une infinitè de morceaux? de voir assises sur le trône de l'Eternel des choses, qui n'ont pas l'honneur d'estre mortelles? de voir revestuës des tiltres, & de la gloire de la supreme sapience des bestes brutes, & des idoles muëttes? Quelle plus sale & plus vilaine confusion, que de voir les sujets de Dieu tyrannisez par les demõs? Quel plus étrange renversement, que de voir les hommes prosternez devant des animaux? les creatures raisonnables adorer ce qui n'a point de sens? tout le genre humain enfin, le vray & legitime empire de l'Eternel, déchirè en mille petits Etats, assujettis a une infinie engeance de monstres, l'un a un serpent, l'autre a un oiseau, l'un a un belier, l'autre a un Satyre, & quelques uns mesmes aux poireaux, & aux oignons de leurs jardins? Telle étoit la face du monde avant que Dieu y regnast par Iesus-Christ, qui y fit cesser ce desordre, & remit chaque chose en son rang. Il assit le seul Eternel sur le trône. Il abbatit la tyrannie des demons, & les renfer-

renferma dans les enfers. Il arracha les faux Dieux de leurs niches, & mit en poudre toutes les marques de leur abominable empire. Il rendit a l'homme le lieu, qui luy appartient ; & ayant miraculeusement delivrè la terre de ce deluge d'ignorance, qui y avoit broüillè toutes choses par l'espace, non de quelques mois, mais de plusieurs siecles, l'a restablit en sa vraye & naturelle forme. C'est a mon avis ce qu'entend le Psalmiste, quand il dit, *que la terre habitable sera affermie*. Car comme il semble, que dans un païs toutes choses sont flotantes, pendant que la confusion y regne, de mesme aussi il semble a l'opposite, que tout s'y rasseure & s'y raffermit, quand l'ordre y revient, & que le gouvernement legitime, s'y établit ; & il n'y a rien si ordinaire dans le stile de toute sorte d'écrivains, que cette figure qui dit *affermir un pays*, pour signifier son établissement sous un bon & legitime gouvernement. Ioint que là où Dieu n'est pas connu, & servy, il n'est pas possible, qu'il y ait rien de ferme, ni d'asseurè. Voyez quelle, & combien miserable étoit l'agitation du monde dans les tenebres du Paganis-

Paganisme ? Ie ne parle point des peuples, dont l'erreur étoit infinie. Mais les sages mesmes combien se montroyent-ils inconstans, & changeans en toutes leurs opinions?Ils tâtonnoyent dans leur aveuglement;ils alloyent d'un costè,puis tout a coup tournoyent de l'autre ; doutans de toutes choses , jusques a ne se pouvoir resoudre de ce qui est le plus clair,& le plus asseurè. Ils ne savoyent ni d'où nous venons , ni où nous allons; quel est le vray principe de notre vie, ni quelle en sera la derniere fin. Ils n'osoient croire ni la providence,ni la fortune;ni la necessitè du destin, ni l'independence de la volontè ; ni l'eternitè,ni la mortalitè de l'ame. A peine s'asseuroyent-ils , qu'il y eust un Dieu. Ils rencontroyent partout de grandes,& insolubles difficultez.Cette obscuritè se répandoit dans le reste de leur vie ; où ils tenoyent,tantost,qu'il faut suivre la vertu , tantost qu'il se faut laisser gouverner a la voluptè;les uns, qu'il faut pleurer de tout,& les autres, qu'il en faut rire ; & mille folies semblables. Iugez qu'elle,& combien flotante devoit estre la terre sous de tels conducteurs. Aussi y voyoit-

on

ou l'impietè variante incessamment en une infinitè de differentes manieres sans bornes, ni mesure, selon la fantaisie des hommes vains. Car l'incertitude & le doute est la juste, & inevitable peine de l'erreur. Regardez combien sont encore aujourd'huy douteux & incertains ceux, qui ne se contentant pas du regne de Dieu,luy ont associè les hommes? comment il n'y apoint de fin a leurs superstitions, a leurs polices, a leurs ceremonies,& a leurs ordres,& a leurs opinions; ne se passant presques aucune année,qui ne produise quelque nouveautè au milieu d'eux? Iesus Christ par la veritè de son Evangile affermit cette terre branlante,& flotante auparavant. Il montra au genre humain les vrais fondemens de toutes choses,les premiers principes, & les dernieres fins de notre vie. Il nous donna la resolution de nos doutes, l'exposition de nos difficultez, l'éclaircissement de nos broüillards, & tirant nos esprits de l'inquietude,les assit dans une haute lumiere, d'où ils découvrent au vray avec un extreme contentement la nature de toutes choses. Car la doctrine qu'il nous a baillée,contente les ames a

pur

pur & a plein. Et comme elle est tres-parfaite, aussi n'est elle sujete a nulle alteration. C'est a quoy se rapporte ce qu'ajoute le Prophete, que la terre affermie par le regne du Seigneur *ne sera plus ébranlée.* Car le monde avant cela étoit sujet a une infinitè de changemẽs. Apres avoir tenu une discipline, il la cassoit, & en recevoit une autre, cõme il paroit par les histoires des Payens, où l'on ne voit rien plus commun, que tels changemens d'estats, & de religions. La religion des Iuifs mesme, quoy que veritable & suffisante pour son temps, devoit estre changée, & l'a étè en effet; comme l'Apôtre l'a divinement remar-
Hebr.7. què dans l'épitre aux Hebreux; & comme le Prophete Ieremie l'avoit predit long-temps auparavant en ces mots; *Les*
Ier.31.31. *jours viennent, dit l'Eternel, que je traitteray une nouvelle alliance.* Mais l'Etat de Christ ne sera point changè; & c'est pourquoy entre autres raisons, il est nommè *le royaume des cieux*; constant & immuable, comme la substance, & l'ordre des cieux; ainsi que le declare Ieremie, disant, que comme les reglemens du Soleil, & de la Lune, & des étoiles
ne

ne cesseront jamais, de mesme aussi ce nouvel Etat n'aura point de fin. Nous aurions maintenant a expliquer la maniere, dont il sera gouvernè, assavoir en équitè & justice. Mais parce que le Prophete repete encore la mesme chose dans le dernier verset, nous en differerōs l'exposition jusques-là. Venons donc au second article, où il exhorte toutes les parties du monde a se réjouïr de ce bienheureux regne de Dieu, *Que les cieux*, dit-il, *se réjouyssent; Que la terre s'en égaye; que la mer bruie; & ce qu'elle contient; Que les champs s'égayent, & tout ce qui est en eux; que tous les arbres des forests crient de joye.* Ie say bien que c'est une figure assez commune dans le langage divin, & humain d'employer le nom d'une chose pour signifier celles, qui y sont contenuës: comme quand nous disons l'Italie pour les Italiens, ou la France pour les François; & qu'en cette fasson l'on met souvent *le ciel*, & *la terre* pour dire les Anges, & les hommes, qui y habitent. Mais ce qui m'empesche de prēdre ainsi ces mots en ce lieu, & autres semblables, c'est que le Psalmiste exhorte a se rejouïr, non les cieux & la terre seulemēt, Ier. 31. 36.

mais aussi la mer, qui n'est peuplée, que de creatures sans raison, & toute sa plenitude, c'est a dire ses eaux, & ses poissons; & non seulement les champs mais encore expressement les arbres des forests mesme. D'ou s'ensuit, qu'il faut necessairement entendre ces paroles en leurs sens propre pour ces mesmes creatures inanimées, que nous appellons le ciel, la terre, la mer, les champs & les arbres des bois; étant clair, que par cette figure les arbres ne peuvent estre mis pour aucun sujet raisonnable. Mais, me direz-vous, comment est-ce donc que le Prophete addresse sa parole a ces choses, veu qu'elles n'ont point de sens pour l'ouïr? Comment leur ordonne-t-il de s'égayer, veu que la joye est un mouvement, dont elles ne sont pas capables? Chers Freres, c'est une fasson de parler excessive, une hyperbole, comme on la nomme dans les écoles, qui pour nous representer combien le bonheur du monde sera extreme sous le regne de Dieu en Iesus Christ, en étend la réjouïssance jusques aux creatures les plus mortes, & les plus destituées de sens, & de raison. Ce n'est pas assez, dit-il, que les hommes,

hommes, & les Anges ſoyent ravis de joye, voyant avec une ſatisfaction nonpareille la gloire de ce divin empire; Leurs émotions, & leurs cantiques ne ſuffiſent pas pour la magnificence d'un ſi heureux changement. Que toutes les parties de l'univers, les cieux en haut, la terre & la mer en bas; que les villes, & les campagnes, que les foreſts, & les arbres meſmes, ornent auſſi le trionphe de leur Seigneur. Qu'une ſi extraordinaire grace leur donne la voix, & les mouvemens, que la Nature leur a refuſez. Le bonheur de ce regne de l'Eternel luy ſemble ſi grand, & ſi infini, qu'il voudroit que tout l'univers s'en émeuſt; & qu'il arrivaſt aux creatures inanimées quelque choſe de ſemblable a ce qui avint autrefois, a ce que diſent les hiſtoires, au fils du Roy Crœſus; qui ayant été muët depuis ſa naiſſance, parla ſoudainement, voiant un ennemi, qui alloit tuër ſon pere; l'exces de la crainte ayant miraculeuſement rompu les liens de ſa langue, & la violence de la paſſion ayant vaincu la neceſſitè de la Nature. Il ſemble que le Pſalmiſte deſire, que la gloire du regne de Dieu force pareillement a

ſa venuë la nature de toutes choſes; qu'elle anime les plus inanimées; qu'elle donne les mouvemens de la joye a celles, qui n'ont point de ſentiment; les paroles, & la voix a celles, qui n'en ont aucun uſage. I'avouë que de toutes les figures du langage il n'y en a pas une plus hardie, que celle-cy, qui renverſe la Nature, & donne des ames aux flots de la mer, & aux rochers de la campagne, les plus ſtupides ſujets, qui ſoyent au mõde. Mais auſſi ſouſtiens-je, que quand elle eſt bien & convenablement employée, c'eſt le plus ſuperbe de tous les ornemẽs de nos diſcours; d'où vient auſſi que la poëſie s'en pare fort ſouvent, comme celle de toutes les formes de l'oraiſon humaine, a qui la pompe & la magnificence convient le mieux. Ne vous étonnez donc pas ſi le Pſalmiſte, & les autres Profetes, qui ont composè la plus part de leurs écrits en un ſtile poëtique, y ont quelquefois employè cette ſorte de figure. Mais puis que l'hyperbole pour eſtre bonne, & legitime doit avoir quelque fondement dans les choſes meſmes, auſſi bien que les autres figures du diſcours, conſiderons quelle eſt la raiſon de

celle,

celle, dont uſe icy nôtre Prophete. Il eſt desja tout clair & reconnu, que le ciel, & la terre, & les autres ſujets, dont il parle en cet endroit, n'ont ni n'auront jamais, ni par le don de la Nature, ni par la grace du Meſſie, la joye, ni le ſentimét, ni aucune des autres paſſions, ou émotions propres aux creatures animées. Mais bien leur peut-il arriver quelqu'un des accidens, qui cauſent ces mouvemens-là dans les natures animées; de faſſon qu'encore qu'en ces rencontres-là ces choſes n'ayent aucun reſſentiment de ce qui leur arrive, il eſt vray pourtant qu'elles en auroyent, ſi la condition de leur eſtre en étoit capable. Quád donc il leur arrive quelque choſe de ſemblable, les hommes pour l'exprimer leur attribuent les émotions, & les ſentimens, qu'elles en auroyent ſi elles en étoyent capables, bien qu'en effet elles ne les ayent pas; ſignifiant une cauſe par le nom de l'effet qu'elle a accouſtumé de produire dans les ſubſtances animées. Comme quand quelqu'une de ces choſes-là eſt gaſtée, ſalie, ou ruinée, ou deſpoüillée de ſes ornemens, on luy donne la douleur, le dueil, les larmes, les gemiſ-

semens, les camplaintes, & les autres mouvemens, que telles pertes ont accoustumè de causer aux hommes, & aux autres animaux; Au contraire quand elles sont rétablies, accreuës, enrichies, & embellies, on leur attribue la joye, le chant, les cris d'allegresse, l'applaudissement, & semblables actions, & émotions ordinaires aux hommes en telles occasions. Il n'y a rien si commun aux Prophetes, que d'exhorter les villes, les tours, les Palais, les fleuves, & les élemés d'une province, tantost a pleurer, & tantost a se réjouïr, selon les ruïnes & les desolations, ou au contraire selon les accroissemens, & embellissemens, qui y doivent arriver. Les Ecrivains du monde en usent en la mesme sorte, & les exemples en sont si communs dans leurs livres, que ce seroit abuser de notre tẽps, que de l'employer a vous les rapporter. Selon cette regle il faut poser que le ciel, la terre, la mer & les autres creatures icy nommées devoyent avoir quelque part au bonheur du regne du Messie, telle que si elles étoyẽt animées, elles en témoigneroyent leur joye, & leur ressentiment. Autrement toute cette figure

si belle,

ſi belle, & ſi hardie demeureroit froide & inutile. Or il ſemble difficile de comprendre, quel bien la venuë & manifeſtation de Ieſus Chriſt a apportè a ces creatures, veu que les cieux, & les élemens n'en ſont nullement changez. Le Soleil n'en luit pas plus clair; les influences des aſtres n'en ſont de rien plus douces, ni les ſaiſons mieux reglées, ni les élemens plus parfaits, ni les animaux moins ſauvages, ni les plantes plus fertiles, ni les campagnes plus heureuſes, ni les mers plus paiſibles. Leur nature eſt ſujete aux meſmes infirmitez, vanitez, & deſordres, qu'auparavant. Quel intereſt ont donc ces choſes à ce bien-heureux regne de Dieu, qui les oblige a y prendre part, & a s'en réjouïr, ſi elles étoyent animées? Chers Freres, je répons premierement, que toutes les creatures ayant l'honneur d'appartenir a Dieu, comme faites & formées de ſa main, & dependantes abſolument de ſa providence, elles ſont obligées de prendre part en tout ce qui le regarde, & de s'eſtimer plus, ou moins heureuſes, ſelon qu'il eſt plus, ou moins glorifiè. Puis donc que le regne de Dieu en ſon Chriſt a

mis sa gloire a un point incomparablement plus haut, qu'elle n'avoit jamais été ; qui ne voit que toutes les creatures étoyent obligées de le recevoir avec des joyes nompareilles? Les Anges, a qui cet empire n'apportoit proprement, & directement aucune perfection, ne laissérent pas de chanter a sa venuë, *Gloire soit*
Luc 2. 14. *dans les lieux tres hauts.* Si donc la Nature avoit donnè aux cieux, & aux élemés, ou l'intelligence des Anges, ou le sens des hommes, il ne faut pas douter, qu'ils n'eussent aussi tenu leur partie en ce divin concert, qu'ils ne se fussent égayez, & écriez de joye, selon l'ordre que leur en donne icy le Prophete. Mais je dis en second lieu, que ces creatures avoyét encore un autre interest au bonheur de ce regne du Messie a raison de l'homme. Car puis que l'homme est leur chef & leur Prince par la disposition de leur commun Createur, il est clair qu'elles ont part, tant en sa bonne, qu'en sa mauvaise fortune; comme vous voyez, que les sujets sont interessez en tout ce qui regarde leur Seigneur. Tout ainsi donc que la cheute de l'homme fut un malheur, & une matiere de dueil pour ces creatu-

creatures; ainſi ſon rétabliſſement par la grace de Dieu leur eſt un bonheur, & le ſujet d'une grande joye; comme vous voyez qu'en la vie civile l'on noircit juſques aux ſales, & aux murailles des maiſons, où il eſt arrivè quelque deſaſtre; & aux occaſions contraires on les tend de couleurs gayes & vives; les hommes eſtimant raiſonnable, que toutes choſes ſe reſſentent du bien, & du mal de leurs maiſtres, & qu'elles courent par maniere de dire une meſme fortune avec eux. Enfin je dis, qu'encore que la nature des cieux, & des élemens n'ait pas étè changée en elle meſme par le regne de Dieu, l'on ne peut pourtant nier, que leur eſtre ne ſoit par là élevè en un état beaucoup plus heureux, & plus parfait qu'auparavant: Car le bonheur & la perfection de chaque choſe conſiſte proprement a joüir de la fin pour laquelle elle a étè faite & formée. Or les cieux, les élemens, & les autres corps ſoit celeſtes, ſoit terreſtres, avoyent étè faits pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'homme. Le monde étoit comme un ſaint temple. Toutes les creatures en étoyent ou les parties, ou les meubles.

L'homme

L'homme en étoit le ſurintendant, & comme le ſacrificateur, obligè par cette charge a rapporter tout le reſte a l'honneur de ſon ſouverain Seigneur, le ſervant religieuſement, & jouïſſant de ſes preſens ſelon ſon intention. Si l'homme s'en fuſt aquitè, comme il devoit, les creatures euſſent étè glorieuſes de ſervir a un ſi beau deſſein, & d'eſtre employées a une ſi excellente fin. Quand il a oubliè ſon devoir, quand il a miſerablement abusè du monde, dediant aux demons ce qui étoit deſtinè a Dieu, a des choſes periſſables ce qui étoit deu a l'Eternel, conſumant dans le vice ce qui luy avoit étè donnè pour ſervir d'inſtrument a ſa vertu; qui doute que ces creatures n'ayét étè par ce moyen deshonnorées & fleſtries? & injuſtement dépoüillées de la perfection de leur nature? Si l'on ſe ſervoit d'un ſceptre a charger du fumier, ou ſi l'on mettoit des beufs, ou des mulets dans une ſale royale; ſi l'on logeoit dans un temple des brigands, ou des filles débauchées; ces choſes-là ſeroyent elles pas outragées? Sembleroient elles pas, quoy que muëtes & inanimées reſſentir cét affront, & ſoûpirer ſecretemét

pour

pour le tort, qu'on leur feroit? Il en est de mesme des creatures de Dieu. Ces cieux qui avoyent été faits pour instruire, & éclairer les serviteurs de leur Maistre, dechéent de leur premiere gloire, quand il leur faut au lieu de cela desployer leurs merveilles, & communiquer leurs biens a des ingrats, & a des sacrileges. C'est tout de mesme une imperfection a cette terre, destinée pour loger les sacrificateurs du Souverain, de n'estre chargée, que de bestes & de demons; & si elle avoit des sens elle ne pourroit voir sans une extreme indignation ses fruits soüillez par les mains des meschans, l'air qui l'environne empoisonnè de leurs halenes, l'or & l'argent, qu'elle cuit dans ses flancs, les diamans, & les joyaux, qu'elle y forme avec tant de travail, servir de jouët a la vanitè, a l'ambition, a l'avarice, & a la luxure. Or l'Eternel venant regner icy bas par l'Evangile de son Fils, affranchit toute la Nature de cette misere & servitude; rapportant chaque chose a son vray but, & les élevant mesmes a des fins plus nobles encore, que n'estoyent celles de leur premiere creation. L'univers en a déja touchè comme les

les arres & les premices a la publication de l'Evangile ; ses creatures ayant été en divers lieux nettoiées des ordures du Paganisme, & consacrées au Dieu vivant. Car l'idolatrie avoit opprimè toute la Nature, n'en laissant aucune partie, qu'elle n'infectast de ses poisons; dédiant a ses demons, & a ses autres abominables vanitez le ciel, l'air, la terre, les bois, les arbres, les fontaines, les ruisseaux, les rivieres, les metaux, les villes, les chams, & les provinces entieres, comme savent ceux qui sont versez dans l'histoire des Payens. Ce fut par le benefice du Christ de Dieu, que la Nature fut delivrée de toutes ces impuretez. Ce fut par sa grace, qu'elle respira en libertè, & qu'elle vit ses élemens affranchis de l'importune tyrannie des idoles, servir a Dieu & a ses enfans. Si donc elle eust eu des sens, & une voix articulée, lors que le regne de son Dieu la mit en cet heureux état ; qui doute, que ces cieux en haut ne se fussent réjouïs de voir enfin apres tant de siecles leurs enseignemens leus & entendus par les hommes ? de voir leurs lumieres, & leurs influences tomber sur les enfans

de

de leur Maistre? Qui doute que la terre en bas n'eust beni sa bonne fortune; que ses champs, & ses arbres, & ses autres productions ne se fussent réjouïes de voir cesser leur infamie? Que la mer avec ses poissons ne se fust estimée heureuse de se voir reconnoistre pour l'ouvrage d'un Dieu souverain, & pour l'une des parties de son empire, & non plus pour le jouët d'une je ne say quelle idole? C'est le bonheur, que le Psalmiste predit icy aux creatures, ne signifiant autre chose par le ressentiment, qu'il leur en commande, sinon que le plus parfait & le plus heureux état, où elles puissent estre, est de servir au Seigneur, comme elles feront au temps de son regne. C'est pourquoy il ajoute notammēt ces mots, *au devant de l'Eternel*; pour montrer, que hors de son regne, & de son salutaire gouvernement il ne peut y avoir au monde aucune solide joye; aucune vraye perfection, & felicitè. Mais il est temps de passer a la troisiéme partie de notre texte, où le Prophete allegue la cause de cette magnifique exhortation qu'il a addressée a toutes les creatures, *D'autant*, dit-il, *que le Seigneur*

vient

vient pour juger la terre : Il jugera le monde habitable en justice, & les peuples selon sa fidelitè : Signifiant évidemment par là ce que nous disions n'agueres, qu'avant cette venuë du Seigneur toutes les creatures étoyent dans une condition miserable, & vraîement digne de pitiè, & qu'au temps de ce regne elles seroyent mises en un meilleur état. Il asseure par deux fois, qu'il jugera la terre, pour montrer la certitude de cette promesse, quelque étrange, & incroyable qu'elle semblast alors. Et dit non *qu'il viendra*, au futur, mais *qu'il vient*, au present, pour la mesme raison. Ioint que par là il signifie, qu'il viendra bien tost, qu'il est, s'il faut ainsi dire, a la porte. Car les mille ans, qui coulérent depuis le temps du Prophete jusques a l'accomplissement de cét oracle, ne sont, comme vous savez, qu'un jour devant Dieu. Au reste nous avons icy a considerer & la venuë du Seigneur, & la fin de sa venuë. *L'Eternel vient*, dit le Psalmiste. Dieu étant une essence infinie, qui remplit toutes choses par sa presence, ne se meut point a proprement parler d'un lieu en un autre ; & n'est susceptible d'aucun changement,

ni

ni mouvement quel qu'il soit. Mais les Prophetes luy attribuent souvent par figure les mouvemens, & les actions des creatures, pour nous representer avec ces images les divers mysteres de sa providence. Ils disent *qu'il vient*, lors qu'il témoigne en un lieu sa presence, qui n'y paroissoit pas auparavant, soit par quelque signe, & symbole visible, cóme dans le buisson du desert par une flame de feu, qui y luisoit sans le consumer, dans le camp d'Israël par une nuë qui le conduisoit en forme de colóne, sur la montagne de Sinaï par les brandons & les tonnerres, & les nuages effroyables, qui la couvroyent, dans le tabernacle, par les oracles, qui s'y rendoyent; soit par quelque grand & extraordinaire exploit de sa justice, ou de sa misericorde, comme quand il abisma Sodome & Gomorre, quand il delivra son peuple d'Egypte, & confódit Pharao par tant de miraculeux châtimens. C'est ainsi qu'il faut prendre sa venuë dans ce texte, pour sa manifestation dans le monde en l'une & en l'autre sorte. Car quant a la premiere, lors qu'il vint regner par son Fils, il fit voir aux hommes le plus glorieux & le plus

plus admirable symbole de sa Majestè, qui fut jamais, ayant vestu pour se communiquer plus familierement a eux, leur propre nature dans le sein de la Vierge, & se l'étant unie non en apparence, ou seulement pour quelques momens, comme ces premieres formes, dont il s'étoit servy sous le Vieux Testament; mais veritablement & personnellement, & pour toujours. D'où vient qu'au lieu que de ces premieres manifestations l'on ne peut dire, que le *Seigneur venoit* sinon improprement, & figurément, en cette-cy on le peut dire proprement & sans figure. Car ces premieres formes, que les Anciens voyoyent se mouvoir, & venir a eux, n'étoyent pas le Seigneur mesme; mais cet homme nay de Marie, qui est venu en la plenitude des temps, qui est descendu en terre, & de là montè au ciel, est veritablement ce mesme Eternel, qui a fait les cieux & la terre. La fin & l'effet de ce sien avenement si merveilleux est exprimè par le Prophete en ces mots, *Il vient pour juger la terre; il jugera le monde habitable en justice, & les peuples selon sa fidelitè.* C'est précisement ce qu'il appelloit cy-devant *son regne.* Car

juger

juger en la langue Ebraïque signifie generalement gouverner, regner, exercer authoritè & puissance sur un peuple; d'où vient que les premiers gouverneurs des Ebreux sont appellez *juges:* & le livre de leur histoire *le livre des Iuges*; & le premier & plus haut magistrat de la ville de Cartage, dont le peuple & le langage étoit originaire de Canaan, étoit nommè *Suffetes*; c'est á dire Iuge. Car c'est précisement ce que signifie ce mot en la langue Ebraïque, où Cananeénne; Icy donc *juger la terre*, ne signifie autre chose que regner. Ce regne, comme nous l'avons expliquè, est l'Empire que Dieu a exercè & qu'il exerce encore sur le monde depuis que par l'Evangile il s'y est fait reconnoistre pour le souverain Seigneur, Createur, & Sauveur du genre humain, assemblant son Eglise de toutes sortes de nations, la gouvernant & conduisant sous de tres saintes loyx, & par une singuliere providence, la chastiant doucement, & punissant ses ennemis exemplairement; selon qu'il le juge a propos dans le conseil de sa souveraine sagesse. Cette justice & fidelitè, avec laquelle il gouverne son Royaume, est la

bontè, qu'il déploye continuellement ſur les ſiens: leur pardonnant leurs fautes, les recevant en ſa grace, les conſolant & ſantifiant par ſon Eſprit les délivrant de la tyrannie de leurs ennemis, le Diable, le monde, & le pechè, & leur fourniſſant liberalement toutes les choſes neceſſaires pour les conduire au ſalut. Il l'appelle *juſtice*, parce que c'eſt, cõme vous voyez, une beneficence continuelle; qui eſt proprement ce que les Saints Autheurs entendent ordinairement par le mot de *juſtice*; bien qu'en le prenant autrement comme on fait en notre commun langage, pour une exacte & conſtante volontè de rendre le droit a chacun, l'on puiſſe auſſi nommer *juſtice* cette vertu du Seigneur, qui diſpenſe le gouvernement de l'Egliſe. Car bien qu'a la rigueur du droit les ſujets du Seigneur ne meritent rien moins, que les graces qu'il leur fait; ſi eſt-ce pourtant qu'il a tellement temperè la miſericorde dont il uſe envers eux, qu'en ſauvant & couronnant des criminels il ne choque nullement les droits de ſa ſouveraine juſtice, abondamment ſatisfaite par la mort de IESUS CHRIST notre Mediateur. *La veritè* ou
fidelitè

fidelitè du Seigneur signifie au fond la mesme chose que sa justice; assavoir sa constance & sa fermetè immuable a observer & executer inviolablement toutes les promesses qu'il nous a faites en son alliance.

Voyla, chers Freres, quel est sommairement le sens de cet oracle, touchant le regne de Dieu sur les nations, accomply mille ans apres la mort du Prophete par nôtre Seigneur IESUS CHRIST. C'est a nous de bien faire notre profit de ces divins enseignemēs; Et pour vous guider en cette meditation, je vous toucheray brievement pour la fin les principales instructions, qui nous en reviennent. Premierement vous avez en cette prediction, & en d'autres semblables, un invincible argument de la veritè du Christianisme. Car il est clair, que c'est notre IESUS, & non aucun autre qui a fait connoistre l'Eternel aux nations, & qui par son Evangile y a aboli la tyrānie des idoles, & y a étably le regne du souverain. Il est donc veritablement le Messie de Dieu, la gloire des Gentils, la joye & le salut du monde. Mais de ce que le Prophete tesmoigne, que la terre

n'a étè affermie, que par le regne de Dieu, vous avez a conclurre, que quoy qu'en disent les mondains, il n'y a rien d'asseurè, ni de bien & fermement étably là où le Seigneur ne regne point. Or puis que le Psalmiste ne conte le commencement de son regne parmy les nations, que depuis qu'il a étè connu & servy, vous voyez qu'a vray dire il ne regne, que là où son Evangile est creu & obeï: où selon les enseignemens de cette divine revelation il est reconnu pour l'unique Sauveur du monde en IESUS CHRIST, & servi avec une pure foy, une sincere pietè, & une ardente amour envers les hommes. C'est là mesme qu'il faut rapporter ce que dit le Prophete qu'il regne ou juge en equitè & en justicè. Car puis que le Prince doit estre le moule & le patron de la vie de ses sujets; comment le Seigneur reconnoistra-t-il pour siens ceux qui vivent injustement, & iniquement, étant, comme il est, la souveraine regle d'equitè, & de justice? Que si son regne est juste, aussi est il doux & agreable, *Mon joug est aisè*, dit-il, *& mon fardeau leger.* Sa domination n'est pas, comme celle des tyrans, conjointe avec

avec la terreur & l'épouvantement. Celle-cy remplit tout de joye, jusques aux creatures les plus insensibles, qui sont icy conviées, comme vous l'avez oüi, a s'égayer a la venuë de ce nouveau Roy. Car de vray quel Prince y eut-il jamais au monde, qui aimast plus ardemment ses sujets, ou qui leur fist plus de bien? Il nous a cherchez lors que nous le fuyons; Il nous a apporté la grace & la vie, lors que nous ne meritions que la mort. Notre paix ne se pouvoit faire sans effusion de sang. Il a répandu le sien pour nous, & a souffert en la Croix pour nous delivrer de l'enfer. Il nous a tirez des tenebres d'une horrible ignorance, & nous a fait voir dans la lumiere celeste le but, où nous devons tendre pour estre heureux, & les voyes, qu'il faut tenir pour y parvenir. Il nous a affranchis de la servitude des Idoles, & des demõs. Il nous presente le sceptre de sa Parole, & l'assistance de son Esprit, & nous garde fidelement l'immortalité qu'il nous a acquise. Chers Freres, adorons ce Roy bienheureux; benissons le de ce qu'il a daigné nous recevoir au nombre de ses sujets. Soumettons nous a son sceptre:

obeïssons a ses volontez. Qu'il regne a jamais sur nous, & sur notre posteritè apres nous. Qu'il gouverne seul notre vie toute entiere, sans que la superstition, ni le vice, ni le monde, ni sa vanitè y ait aucune part. Car nous ne pouvons avoir qu'un Roy; & cette souveraine dignitè ne peut souffrir de compagnon. Ce n'est pas assez de luy consacrer nos corps & nos ames. Tout ce que nous possedons doit aussi estre employè a son honneur. Car puis que c'est en cela, que consiste le bonheur & la perfection des creatures, nous serions injustes & cruels, si nous les détournions a autre usage. L'or & l'argent, & les biens, que nous sacrifions au luxe & a l'ambition, ou que nous gardons a l'avarice, se plaindront un jour a leur Créateur de l'outrage, que nous leur faisons. Ils s'éleveront en jugement contre nous. Leur tesmoignage & leur cry nous feront notre procés. Combien mieux vaudroit il les faire servir a Dieu, a son Sanctuaire, a ses enfans, aux temples, où loge sa divinitè, les corps des pauvres Fideles? C'est la perfection, a laquelle aspirent ses creatures; C'est ce qu'elles requierent de nous, & qu'elles

nous

nous demanderoyent expressément, si elles avoyent des paroles, pour nous declarer les instincts de leur nature. Mais le Prophete leur sert icy de truchemant, & nous apprend que c'est en cela que consiste leur bonheur, & la matiére de leur joye. Que si nous exauceons leurs secrets desirs, leur dõnant dans le regne de Dieu la part, qu'elles y peuvent avoir, elles nous beniront, & plaideront un jour notre cause en presence des Anges & des hommes. Votre terre tesmoignera, que vous avez dõnè ses fruits a Dieu; Votre bétail, que vous avez fait part aux Saints de ses laines, & de sa chair. Votre or & votre argent prescheront vos aumones; votre maison l'hospitalitè, que vous y aurez exercée; votre table les repas, qu'y auront faits les pauvres: tous vos biens enfin se louëront d'avoir étè en vos mains. Et le souverain Maistre voyant le bon menage, que vous aurez fait de ses petis talens, vous en donnera d'autres, cent fois plus grands; *Vien*, dira t-il, *bon serviteur & loyal. Tu as étè loyal en peu de chose; je t'établiray sur beaucoup; Entre en la joye de ton Seïgneur.* Mais l'enseignement du Prophete ne nous fournit Matth. 25.

pas moins de consolation que d'instruction. Car s'il n'est pas jusques aux cieux, a la mer, a la terre, aux forests & aux arbres les plus insensibles, qui ne se réjouyssent du regne de l'Eternel, quel doit estre notre trionfe, Freres bien aymez, de nous qui y avons le principal interest? qui sommes les sujets, les Ministres, & les Sacrificateurs de ce grand Roy? la couronne de sa Royautè, l'objet de ses soins, la fin de ses miracles, & la matiere de sa providence? Certainement si nous étions sages, toute notre vie ne seroit qu'une feste perpetuelle, ou les yeux sans cesse arrestez sur l'amour, que ce grand Roy nous a portè, & sur la gloire, qu'il nous a promise, nous pratiquerions ce que nous ordonne l'Apôtre *soyez toujours joyeux*. Mais miserables, que nous sommes, nous goûtons si peu notre felicitè, qu'au milieu d'une telle source de joye, nous allons chercher des divertissemens dans les vains, & fades passetemps du monde, & ne sommes jamais plus tristes, que quand nous pensons a ce qui devroit estre l'unique sujet de nos plus grandes rejouyssances, la pietè & le regne de Dieu. De la mesme insensibilitè

litè procedent aussi les craintes, que nous avons de la chair, & du sang. Car si nous croions, que l'Eternel est notre Roy, que pouvons nous, ou que devons nous craindre? Il gouverne l'univers a son plaisir; & tient en sa main la vie, & la mort, l'affliction, & la delivrance, l'advetsitè & la prosperitè. Et quoy qu'en pense le monde; il jugera en justice & en équitè, & rendra tres-asseurément affliction a ceux, qui nous affligent, & repos & relâche a nous, qui sommes affligez. Que si ce jugement ne se fait en ce siecle; toûjours se fera-t-il en l'autre; où nous verrons l'oracle du Prophete accomply en toute sa plenitude. Car j'avouë que la premiere venuë de Iesus Christ ne nous en à donnè que les arres & les commẽcemens. Le regne de Dieu n'a pas encore étè étably en toute la terre, où nous ne voyons pas par tout cette fermetè inébranlable, qui est icy promise a l'univers. La joye des cieux & des elemens n'est pas parfaite non plus, puis qu'ils gemissent encore en divers lieux soüillez des ordures de l'idolatrie, & de la superstition. Mais le Seigneur nous a fait voir les grands & admirables commence-

mencemens de ce regne, afin que nous en attandions l'accomplissement avec une ferme esperance, quand il viendra pour la seconde fois, mais dans une souveraine gloire, accompagnè de ses Anges, & apres avoir défait par le glaive de sa bouche toute iniquitè, & impietè, il enlevera son peuple, couronnè de lumiere & d'immortalitè, là haut dans les cieux; & affranchira a pur & a plein toute la creature de la vanitè & corruption, a laquelle elle a étè assujetie, luy donnant part en la libertè de la gloire de ses enfans. Il viendra, Fideles, pour accomplir toutes ces choses. N'en doutez point; Car son Prophete l'a promis, & luy mesme l'a confirmè, *Voicy*, dit-il, *pour certain, je viens bien tost. Voire Seigneur Iesus, vien.* AMEN.

SER-



SERMON DOUZIESME.*

* Prononcè l'an 1637. jour des Cendres.

PSEAUME CXLVI.

℣. 1, 2, 3, 4.

1 *Louëz l'Eternel. Mon ame, louë l'Eternel.*

2 *Ie louëray l'Eternel durant ma vie. Ie psalmodieray a mon Dieu, tant que je dureray.*

3 *Ne vous asseurez point sur les principaux* d'entre les peuples, *ni sur aucun fils de l'homme, a qui il n'appartient point de delivrer.*

4 *Son esprit sort, & l'homme retourne en sa terre; & en ce jour-là perissent ses plus clairs desseins.*



CHERS FRERES: C'est une chose bien étrange, que le Seigneur IESUS ayant si expressement aboly la distinction des viandes, & ses Apotres si magnifiquement fondè notre libertè a cet égard en tant de lieux de leurs divins écrits, il se soit treuvè des gens entre les Chrétiens, qui méprisant une autoritè si sacrée ont voulu

voulu remettre les hommes sous le premier joug, & faire consister la pietè en l'abstinence de certaines viandes; comme les Montanistes autrefois, & aujourd'huy nos Adversaires de Rome. Mais il falloit, que la prediction du S.Esprit fust accomplie, avertissant l'Eglise des le commencement, qu'aux derniers temps il s'éleveroit des Docteurs enseignans mensonge, deffendans de se marier, & commandans de s'abstenir des viandes,
1.Tim.4 que Dieu a créées pour les Fideles, &
1.2.3. pour ceux, qui ont connu la veritè, pour en user avec action de graces. Certainement & l'Evangile, & la raison mesme prononcent hautement, que la devotion agreable a Dieu, & salutaire a l'homme est de s'abstenir du pechè, & de renoncer, non a la chair des animaux, que le Souverain nous a donnez pour notre nourriture, mais a la notre propre, & a toute l'injustice & impuretè de ses convoitises. C'est-là chers Freres, le seul caresme du Chrestien, vrayement instituè par le Seigneur IESUS, & vrayement recommandè par ses ministres; qu'il faut observer, non quelques semaines seulement, mais durant tous les jours de notre
vie,

vie, pour avoir part en ſuite a l'éternelle feſte de la bienheureuſe reſurrection. Laiſſant donc là les vaines devotions des hommes embraſſons ſoigneuſement les inſtitutions de Dieu; & mépriſant l'exercice corporel profitable a peu de choſes, cultivons la pietè qui eſt profitable a tout, & qui a les promeſſes de la vie preſente & a venir. Et pendant que les ſuperſtitieux commencent leur jeuſne par une ceremonie puerile; penſant par une facilitè deplorable expier les débauches de toute une année, avec un peu de cendre, fortifions nous dans le deſſein de la divine devotion du Seigneur Iesus par une ſerieuſe meditation de ſa Parole; & au lieu des traditions de la terre, écoutons les oracles du ciel. Ce Pſeaume, dont nous avons leu quelques paroles, en eſt un; & le Prophete nous y donne, comme vous l'avez peu remarquer, une excellente leçon, où il nous exhorte d'entrée & par ſon commandement, & par ſon exemple, a louër le Seigneur; puis nous avertit en ſuite de ne point mettre nôtre fiance aux hommes, quelque grands, qu'ils puiſſent eſtre; & enfin pour nous détourner de cét abus, il nous repre-

represente leur foiblesse, & leur vanitè.
Ce seront là, s'il plaist au Seigneur, les deux points, dont nous vous entretiendrons en cette action, de la loüange de Dieu, & de la vanitè de l'homme. Le Prophete s'explique du premier point en ces mots, *Loüez l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel. Ie beniray l'Eternel durant ma vie; Ie psalmodieray a mon Dieu tant que je dureray. Loüez le Seigneur*, Mes Freres; c'est reconnoistre, qu'il est grand en force, & en sagesse, en justice & en bontè; & mesme qu'il est seul grand, toutes les nations n'étant reputées au prix de luy, que comme une goutte qui degoutte d'un seau, ou comme la menuë poussiere d'une balance. Cette reconnoissance se fait, non de la langue seulement, mais aussi de l'ame, & de toutes les parties de notre vie. C'est reconnoistre son infinie bontè, que de l'aimer passionnément, & par dessus toutes choses. C'est reconnoistre sa grandeur que de le craindre, & le reverer tout autrement, que nous ne faisons, ni les hommes, ni les Anges. C'est reconnoistre sa justice de ne rien tant apprehender, que de l'offenser. C'est reconnoistre sa puissance de se fier entiere-

Esa.40. 15.

tierement en luy, & sous luy mespriser tout le reste, quelque épouvantable, qu'il paroisse. O que c'est une belle hymne a sa loüange, qu'une vie composée de toutes ces parties ! où reluisent constâment l'amour, la crainte, le respect de cette souveraine Majesté ! où paroist a tous momens la foy & la fiance en son nom! Fideles, loüez le ainsi, & vôtre silence luy sera plus agreable, que les hymnes des plus diserts esprits, qui ayent jamais étè au monde. Car étant esprit, il veut sur tout estre loüè de l'esprit. Il est vray, qu'il ne rejette pas les hommages, & les loüanges de la langue; car il l'a créée, & nous l'a donnée pour le benir; Mais a condition, que le cœur s'y accorde; que l'interieur & le dehors tiennent chacun leur partie en ce chant. Telle est la loüange, que nous devons au Seigneur; celle qu'entend David en ce lieu, quand il nous exhorte a la luy rendre, & excite son ame au mesme devoir. *Loüez l'Eternel. Mon ame loue l'Eternel.* Mais ô Fideles, remarquez qu'il ne se contente pas de s'aquitter une fois ou deux de ce saint devoir. Il y consacre sa vie entiere; *Ie beniray*, dit-il, *l'Eternel durant ma vie*. *Ie*

psalmodieray

psalmodieray a mon Dieu tant que je dureray. C'est la mesme protestation qu'il
Ps. 34. 1 fait ailleurs, *Je beniray l'Eternel en tout temps; Sa loüange sera continuellement en ma bouche.* Et de fait n'est il pas juste de rendre a Dieu tout entier ce que tout entier nous tenons de sa beneficence? Puis que ses faveurs sont continuellement sur nos personnes, n'est il pas raisonnable, que ses loüanges soyent continuellement en nos bouches? Ecoutez ceci, ô ingrates & iniques creatures, qui partagez votre temps entre Dieu & le monde; qui donnez votre jeunesse, la fleur & la vigueur de vôtre aage, le meilleur & le plus asseurè de votre durée, au vice & a la chair; & destinez a Dieu votre vieillesse, les moisissures & les pourritures de votre vie; assignant le pechè sur ce que vous avez de plus clair, & la pietè sur ce que vous avez de plus incertain: Que dis-je, sur ce que vous avez? Mais plutost sur ce que vous n'avez pas encôre; sur ce que vous n'aurez peut estre jamais. Miserables, traittez vous ainsi votre Createur? Celuy qui vous a donnè cette vigueur, qui fleurit dans vos corps, & en vos ames, la sacrifiant a son ennemi,

ennemi, au lieu de l'emploier a son service, selon son dessein, & votre dovoir? Il y en a d'autres, qui tout au contraire ayant donnè a Dieu quelque partie de leurs premiers ans consacrent les derniers au diable; qui apres avoir bien couru au commencement, finissent laschement; comme s'ils se repentoyent de bien faire. Que dirai je de ceux, qui avec un artifice encore plus deliè que tout celà, divisent chacune de leurs journées entre Iesus-Christ, & le monde? qui employent le matin a la pietè, & le reste du jour a la vanitè? dont l'ame change d'habit aussi bien que le corps, étalant son luxe, & sa mondanitè l'apresdinée apres avoir icy montrè le matin des marques de pietè & de devotion? Vous, mon Frere, qui voulez estre veritablement Chrestien, servez tout entier a Iesus-Christ, puis qu'il vous proteste luy mesme, que vous ne pouvez servir a deux maistres. Moulez votre vie sur celle de David, le bien-heureux type, par lequel il a voulu autrefois figurer & sa vie & la votre. *Ie louëray*, dit-il, *l'Eternel durant ma vie. Ie Psalmodieray a mon Dieu tant que je dureray.* Que votre enfance

le louë; que votre jeunesse le celebre; que vôtre vieillesse le glorifie. Que votre printemps fleurisse pour luy; que votre ètè & votre autonne luy portent des fruits; que les neiges & les glaces de votre hyver le benissent. Les saisons sont diverses;& les mois ne sont pas tous vestus d'une mesme sorte. Mais tant y a qu'ils roulent tous sous la main d'un mesme Seigneur, & tendent tous a une mesme fin. Disposez l'an entier de votre vie en la mesme sorte. Parmi les bigarrures, dont elle est diversement ornée, faites par tout paroistre la crainte & la loüange de Dieu. Dispensez semblablement chacune de vos journées. Que le Soleil vous voye louër l'Eternel a son lever; qu'il vous le voie benir au plus haut de son élevation; qu'il vous l'oye glorifier a son couchant;que la nuit vous surprenne en la mesme occupation,sans que jamais ni la lumiere du jour,ni le silence de la nuit, ni aucune partie du ciel puisse deposer contre vous de vous avoir veu faire ou dire chose contraire a la loüange de l'Eternel. Mais je viens a la seconde partie de ce texte, où le Psalmiste nous avertit de ne point nous fier en

en l'homme, nous en representant briefvement la vanité & mortalité. Ce discours n'est pas hors de son propos. Car il estoit question de la loüange de Dieu, & il est certain, que la confiance que l'on met en l'homme rabbat quelque chose de la gloire, que nous devons a ce souverain Seigneur du monde. *Ne vous asseurez point*, dit le Prophete, *sur les principaux d'entre les peuples, ni sur aucun fils d homme* C'est une affection tres profondement enracinée en nôtre nature, que de nous appuyer sur le bras de la chair : qui provient de la foiblesse, & de l'ignorance de notre entendement. Car sous ombre de ce vain lustre, que nous voyons reluire en l'apparence exterieure des hommes, nous nous figurons aisément, que leur puissance & leur sagesse est quelque chose de fort exquis. Nous voyons qu'ils concertent leurs desseins avec addresse, & les executent avec une grande pōpe. Ce faux lustre nous éblouit les yeux, & nous empesche d'apercevoir, que toute cette pretenduë prudence, force, & vertu n'est que chair au fond ; & que ces bras, ces langues & ces esprits, qui font tant de bruit, ne tiennent qu'a un filet

pourri, qui leur manquera au premier jour. A quoy il faut ajouter, que notre propre constitution aide grandement a nous tromper. Car étant charnels & materiels nous n'estimons fort & puissant, que ce que nous voyons des yeux de la chair; & quant a ce qui ne paroist pas a nos sens, nous n'en faisons non plus de conte, que s'il n'estoit point du tout. De ce faux jugement que nous faisons des choses, procede cette folle affection, par laquelle nous attendons nos biens & nos maux de l'homme, comme s'il en étoit le vray dispensateur. L'Ecriture pour nous arracher du cœur cette sotte & perverse disposition, nous exhorte nous mesmes en divers lieux a ne nous point fier en l'homme, *Deportez vous de l'homme, duquel le souffle est en ses*
Es. 2. 22. *narines*, dit Esaïe, *Car que vaut-il?* Et ail-
& 31.1. leurs, *Malheur*, dit-il, *sur ceux, qui descendent en Egypte pour avoir aide, & qui s'appuyent sur les chevaux, & mettent leur confiance aux chariots, quand ils sont en grand*
Jerem. *nombre: Maudit soit le personnage*, dit un
17.5. autre Prophete, *qui se confie en l'homme, & qui de la chair fait son bras.* C'est la leçon que nous donne icy le Psalmiste, *Ne vous asseurez*

asseurez point sur les principaux, c'est a dire sur les grands du monde, sur ceux qui y tiennent les premiers rangs en autoritè & en credit ; *ni sur aucun fils d'homme*, c'est a dire ni sur aucun homme, quel qu'il soit. Car comme vous savez, l'Ecriture selon la frase de la langue Ebraïque dit fort souvent *fils d'homme*, ou *fils de l'homme*, pour signifier simplement *l'homme* ; comme au Pseaume 8. *Qu'est-ce de l'homme*, dit le Prophete au Seigneur, Ps. 8. 59.
que tu ayes souvenance de luy, & du fils de l'homme, que tu le visites. Et Balaam dans les Nombres ; *l'Eternel n'est pas comme* Nombr. 23. 19.
l'homme pour mentir, ni comme le fils de l'homme pour se repentir. Et il faut icy d'abondant remarquer, que le mot *d'homme* Adam.
employè dans l'original se prend souvent, non pour un homme simplement, mais pour un homme du commun, de basse qualitè, de ceux que l'on appelle *petites gens*: & est opposè a un autre mot, qui signifie Isch
aussi homme, mais un homme de qualitè, un grand, comme dans le Pseaume 62. *Les enfans de l'homme, & les enfans* Ps. 62. 10.
du personnage sont vanitè, & mensonge; c'est a dire, comme nos Bibles l'ont aussi interpretè ; ceux de bas état ne sont que
 vanitè;

vanitè;les nobles ne sont,que mensonge. Et dans le Pseaume 49. *Tous peuples oyez ceci*, dit le Prophete, *tous les habitans du monde prestez l'oreille, tant les enfans de l'homme, que les enfans du personnage*; c'est a dire tant les petits, que les grands, tant ceux de bas état, que les nobles, *ensemble le riche & le pauvre.* Il semble donc qu'en ce lieu le Prophete prene encore ce mot en la mesme sorte, & vueille diviser tous les hommes en deux bandes; les uns, qu'il appelle les *principaux*, c'est a dire les persónes de qualitè;les autres, qu'il nomme *les fils de l'homme*, c'est a dire les petits, les gens de basse condition; les princes enfin & les peuples, nous defendant de nous fier ni sur les uns, ni sur les autres. L'on pourroit encore ranger & interpreter ces mots un peu autrement, *Ne vous asseurez point sur les principaux, sur les fils de l'homme.* (Car il
Ps.49.5. y a dans l'original) en prenant ces dernieres paroles *les fils de l'homme* pour une raison, par laquelle le Psalmiste nous montre, qu'il ne se faut pas fier en eux, tirée de ce que nonobstant la dignitè de leur condition, ils ont neantmoins la mesme nature, que les autres hommes.

Bien

Bien qu'ils soyent appellez principaux entre les peuples, & qu'ils le soyent en effet, au fond neantmoins ils sont *enfans d'homme*; c'est a dire hommes, comme les autres, sujets a mesmes accidens, & a mesme vanitè; A peu prés en la mesme sorte, que dans le Pseaume 82. où le Prophete parlant aux Princes, & Magistrats, & leur ayant dit; *Vous estes Dieux, & estes tous enfans du Souverain*, adjoute; *Toutefois vous mourrez, comme hommes; & vous qui estes les principaux cherrez, comme un autre.* Psea. 82. 67.
Mais il n'est pas besoin d'insister d'avantage là dessus, le sens du passage étant clair, qu'il ne faut attendre notre bien d'aucun hommes; car ajoute le Psalmiste, *il ne luy appartient point de delivrer*; le salut ou la delivrance n'est pas a luy. La raison, qui fait que nous nous fions en quelqu'un, est parce qu'il a la puissance & la volontè de nous delivrer du mal, & de nous procurer du bien; car en vain en auroit-il la volontè s'il n'en avoit aussi la puissance; & sa puissance nous seroit pareillement inutile, si elle n'étoit accompagnée de bonne volontè. Le Prophete prononce donc en general, que l'homme n'est point la delivrance; qu'il ne nous

titera point du mal, si nous y tombons, & ne nous fera point de bien si nous en avons besoin. Il le prouve par la consideration de sa foiblesse, telle qu'il ne peut pas se garantir luy mesme de la mort, bien loin d'en pouvoir delivrer autruy. Il ne nous parle point de la volontè de l'homme, maligne le plus souvent, incertaine, & châgeante a tout moment; telle enfin que quand il auroit toutes les forces, & toute l'authoritè necessaire pour nous bien faire, toujours ne nous y devrions nous point fier, attendu son mauvais courage, son inconstance, & son infidelitè. Le voit-on pas tous les jours changer de volontè, & tourner ses plus ardentes affections en haines mortelles? Mais le Psalmiste ne considere point cela pour cette heure, & s'arreste seulement a la puissance, qui de vray est le principal appuy de la confiance, toute la bonne volontè des personnes étant inutile là où le pouvoir leur manque. Or que pouvons nous attendre de l'homme, posè qu'il nous aimast constamment & ardamment, veu cette extreme foiblesse, dont il est environnè, & que le Psalmiste nous represente tres-elegamment

ment en ces mots; *Son esprit sort, & il retourne en sa terre, & en ce jour là perissent ses plus clairs desseins.* Les hommes icy bas, & particulierement ceux qui sont d'une qualité relevée, les Princes & les principaux des peuples, ont divers desseins en l'esprit, selon qu'ils sont poussez ou d'ambition, ou d'avarice, d'amour ou de haine. Mille accidens achoppent leurs entreprises, dont l'execution depend de plusieurs choses diverses, qui se rencontrent difficilement ensemble. Quelquefois aussi il arrive, qu'un nouveau dessein leur fait perdre le precedent. Mais quād il ne se treuveroit aucun autre accident capable de troubler & d'empescher le succes de leurs volontez, la mort, inévitable a tous les hommes, met fin a tous leurs mouvemens, & tranche net le fil de leurs entreprises, de celles mesmes, qui sembloyent les plus asseurées. C'est ce qu'entend le Psalmiste par ces belles paroles, *Son esprit sort, & il retourne en sa terre, & en ce jour là perissent ses plus clairs desseins.* Regardez ô hommes, combien vaines sont vos esperances! combien incertaine votre attante! Ces desseins & ces volontez, d'où vous attandez votre bien,

bien, dependent d'un peu de souffle, qui est comme éttanger en l'homme, qui en sortira au premier jour; & alors ce corps, que vous voyez maintenant animè, sera reduit en poudre, & avec luy s'en iront a neant toutes ces hautes pensées, que l'homme remuoit en son cœur. Ses parties les mieux liées faudront, cét esprit, qui les conduisoit, venant soudainemét a manquer. L'Ecriture nous met souvent devant les yeux cette vanitè de l'hôme, de la nature, & dè toutes les choses, qui
Ps. 39.6. en dependent. *Ce n'est* dit-elle, *que vanitè de tout homme, quoy qu'il soit debout. Certainement l'homme se pourmene parmy ce qui n'a qu'apparence. Ils se tempestent pour neant. Les petits ne sont que vanité, & les*
Ps. 62. 10. & 144.4. *grands, que mensonge; Si on les mettoit tous ensemble dans une balance, ils se treuveroyẽt plus legers, que la vanitè mesme.* Elle nous dit, que *les jours de l'homme sont semblables*
Iob. 14.1. Es. 40.6. Eccles. 12.9. *a une ombre qui passe; qu'il est de courte vie, & encore plene d'ennuis; qu'il sort comme une fleur, puis est coupè & s'enfuit; cõme l'ombre, qui n'arreste point; que toute chair est comme l'herbe, & toute sa grace, comme la fleur d'un champ; que nous ne sommes, que poudre & cendre; que nos jours sont comme les jours du foin,*

foin, & de la fleur champeſtre, que le vent Pſ.103.
fleſtrit en un inſtant. Les Payens meſmes 14.15.
ont excellemment philoſophè ſur ce ſujet, juſques a prononcer, que l'homme n'eſt autre choſe, que le ſonge d'une ombre; & autres belles paroles, qui ſe liſent dans leurs livres, & ſe declament tous les jours dans les écoles. Mais il n'eſt pas beſoin, que je m'amuſe a vous ramaſſer icy tout ce qui s'en treuve dans les écrits, ſoit ſaints, ſoit profanes. L'experience commune ne nous en apprend que trop, pour l'éclairciſſement de ce paſſage. Car que voyons nous de plus ordinaire, que ce qu'y dit le Prophete, la mort troubler les deſſeins de toute ſorte de perſonnes? Quel autre ſpectacle y a-t-il dans le monde plus commun, que celui-cy, de voir l'homme apres avoir bravè quelques jours, perdre la vie en un inſtant, & retourner en terre, laiſſant une infinitè d'ouvrages imparfaits, fruſtrant ſoudainement mille & mille eſperances, & trompant autant de craintes? Où eſt celuy de nous, quelque jeune qu'il puiſſe eſtre, qui n'en ait veu des exemples notables? Où eſt le lieu, quelque obſcur & mal peuplè qu'il ſoit, qui
n'en

n'en produise souvent? Où l'année, pour si heureusement qu'elle ait coulè, qui ne soit signalée par quelque histoire de cette nature? Tournez les yeux où vous voudrez, en Orient, en Occident, au Midi & au Septentrion. Considerez les grands; regardez les petits. Vous treuverez par tout une infinitè de vies tranchées au milieu de leur course contre l'esperance des uns, & l'apprehẽsion des autres. Vous treuverez par tout des affaires de toutes sortes coupées par tels accidens: les desseins des Princes, les conseils des particuliers, bouleversez les uns & les autres en un instant; les joyes tournées en dueil, les prosperitez en desastres, les succes en disgraces, les trionphes en funerailles; la face du monde entier souvent changée par le deceds d'un seul homme. *Son esprit sort*, dit le Psalmiste; Cét esprit, le premier mobile, qui faisoit jouër tant de ressorts, qui étendoit ses pensées bien avant dans les siecles a venir, qui les portoit au delà des bornes de la Nature; Cét esprit, qui menaceoit le ciel & la terre, qui pour le contentement de ce miserable corps, où il logeoit, se licentioit a tout mal; cet

esprit

eſprit ſort à l'heure, qu'il s'y attandoit le moins, appellè par le Createur, qui le fait ſortir, quand bon luy ſemble, de meſme qu'il l'a donnè quand il a voulu ; ſouvent ſans qu'il paroiſſe aucune cauſe de ce ſoudain delogement autre, que la volontè du ſouverain Seigneur. Quelquefois il en paroiſt ; mais de ſi foibles, ſi eſtranges, & ſi inopinées, qu'il eſt bien aisè a voir qu'il y a quelque main au deſſus de la Nature, qui ſe meſle en ces evenemens. Car voit-on pas tous les jours une petite vapeur, une fumée, une goute d'humeur contraindre cét eſprit de ſortir du corps, ce tant aimè domicile, où il ſembloit ſi étroitement attachè? Et quád il ſort, *l'homme retourne en terre*, dit le Pſalmiſte. Son eſprit s'en va, *il retourne a Dieu qui l'a donnè*, comme dit l'Eccleſiaſte ; le reſte de l'homme aſſavoir ſon corps, retourne en terre. Les tombeaux du genre humain le teſmoignent aſſez a chacun, où nos corps en peu de temps ſont reduits en poudre ; & il n'y a point de Monarque au monde, que la gloire de ſon diademe, puiſſe exempter de cette condition. La chair des grands eſt meſme, que celle des petits ; c'eſt une meſme,

Eccleſ. 12. 9.

mesme matiere, que le sepulcre reduit egalement en cendre sans y laisser aucune marque de leur difference. Mais le Psalmiste ne dit pas simplement que *l'homme retourne en terre*. Il dit, qu'il *retourne en sa terre*; tres-elegamment & tres-doctement, pour nous montrer, que la terre n'est pas étrangere à l'homme. Elle est sienne; c'est sa mere, la matiere d'où il a été formè, comme Moïse le raconte dans l'histoire de la creation. Et cette dissolution du corps humain en sa terre se fait selon le triste, mais juste arrest de nôtre Seigneur, prononcè a l'homme apres sa cheute, *En la sueur de ton visage tu mangeras le pain, jusques a ce que tu retournes en terre; car tu en as étè pris.* Parce que tu es poudre; aussi retourneras tu en poudre. O chetive, mais salutaire poudre! O honteux, mais necessaire enseignement de notre vanitè! que ne pensons nous plus souvent a toy! que ne t'avons nous continuellement en l'esprit, comme nous t'avons toûjours dans nos corps! Chers Freres, cette terre, que le Psalmiste appelle *notre*, d'où nous sommes venus, & où nous retournerons, est capable de nous apprendre toutes les

Gen. 3. 19.

vertus,

vertus, & de nous faire haïr tous les vices, si nous la meditons, comme il faut. C'est pourquoy les anciens Maistres des Hebreux la mettoyent nommement entre les trois choses, dont ils recommandoyent la consideration a leur sage, Souvien toy, luy disoyent-ils, de ta carriere, de ta fosse, & de ton Createur; de ta carriere, c'est a dire du lieu d'où tu as étè taillè, où tu as étè fait & formè; de ta fosse, c'est a dire du tombeau, où tu seras un jour enterrè; de ton Createur, de ce souverain Seigneur, qui t'ayant tirè de l'un de ces lieux te conduit peu a peu a l'autre. Cette terre vous apprend donc premierement ô Chrestiens, la leçon que vous donne icy le Psalmiste, de ne point mettre votre confiance en l'homme. Vous voyez, que ce n'est qu'une poignée de poussiere, animée du peu de souffle, qui passe soudainement; une composition de vent & de bouë, que mille & mille accidens peuvent dissoudre; que la Nature enfin desfera elle mesme l'un de ces jours, si autre chose ne la rompt. Ce n'est pas icy un secret, qui se demonstre a force de divers raisonnemés recherchez. Nous en voyons,

nous

nous en touchons, & manions la verité. Le ciel nous en avertit encore par la bouche de son Prophete. Comment apres cela serons nous si miserables, que de nous asseurer sur une chose si vaine? Comment nous delivrera du mal celuy qui ne s'en peut garentir luy-mesme? Comment établira nos desseins celuy, qui est contraint de laisser les plus clairs des siens imparfaits? Comment accomplira nos desirs celuy qui n'a peu venir a bout des siens? Chers Freres, pleust a Dieu, que nous en eussions creu le S. Esprit! que nous eussions fidelement obeï a sa voix! Mais nous avons fait tout le contraire, & avons enfin appris par une funeste experience, que l'homme, & son bras n'est qu'un roseau cassè, qui transperce la main de celuy, qui s'y appuye, bien loin de la soûtenir. C'a étè pour punir notre inconsiderée confiance, que le Seigneur nous a ostè toutes les choses, où nous la fondions. Laissez donc l'homme desormais, ô Israël de Dieu, les principaux, & les enfans des hommes, puis que vous avez clairement reconnu, que ce n'est pas a eux qu'appartient la delivrance. Ne bâtissez plus sur ce sable

mouvant. Cherchez un autre fondement meilleur & plus asseurè. Pensez que si l'ancien Israël, dont la condition étoit aucunement attachée à la terre, n'a peu sans offenser Dieu mettre sa confiance en l'homme, beaucoup moins vous est-il permis d'attacher vos esperances a aucune chose mortelle; a vous qui estes un royaume celeste, un état spirituel, engendrè non de la chair, & du sang, mais de l'Esprit d'enhaut, destinè a une vie & a une gloire, non terrestre & charnelle, mais spirituelle, & eternelle; qui doit par consequent estre établi & conservè par des moyens non humains, mais divins, & par les maximes non de la chair & du sang, mais du ciel & de l'Esprit. Quant a ceux, qui sont une Eglise visible, comme ils parlent, c'est a dire un état mondain, une republique terrestre, il leur sied bien de mettre leur confiance sur les principaux du monde, qui de vray sont les seuls appuis de leur regne. Mais quant a vous, ô troupeau de Christ, vous n'estes pas de ce monde. Vous venez du ciel; & allez au ciel. Vous passez seulement en la terre, où vous ne pouvez, ni ne devez, projetter

votre établissement ; mais souhaiter seulement, que ceux qui la gouvernent vous permettent d'y continuër vôtre voyage, d'y passer par leurs grands chemins, sans entrer dans leurs champs, ni dans leurs vignes ; sans vous mesler en leurs possessions, ni en leurs affaires ; qui est la requeste, que faisoit autrefois l'autre Israël, votre figure, au Roy & au peuple d'Edom, lors que sorti de l'Egypte, il s'acheminoit en sa Canaan. Au reste, Mes Freres, s'il ne nous est pas permis d'attendre des hommes les biens purement humains, comme les delivrances temporelles, & autres semblables; combien moins devons nous mettre en aucun homme la confiance de notre salut, chose surnaturelle & plus qu'humaine? Comment nous donneroit le ciel celuy, qui n'est que terre ? & qui apres y avoir vescu quelque temps y est retournè, ou y retournera asseurément ? Cõment nous pardonneroit nos pechez celuy, qui a besoin de pardon pour soy mesme? Comment abbatroit-il le monde & la chair & le pechè sous nos pieds, luy qui n'a peu le veincre pour soy mesme, & a eu besoin, que Christ le veinquist pour luy?

Nomb. 20. 17.

luy? Mais Chers Freres, comme cette terre, ou retourne l'homme, nous enseigne a ne nous point fier en luy; aussi nous apprend elle a ne le point craindre. Souvenez vous, quelque bonne mine, qu'il fasse, quelque fier & bravache qu'il soit, qu'au fond ce n'est qu'un homme de poudre, animè d'orgueil pour quelque temps, qui tombera par terre au premier jour, ce vain souffle, qui le soûtient, venant a se retirer. Les vers en auront bien tost la raison. Quelque éclatant que soit le lustre des hommes, la fin n'en peut estre autre. Les apparéces en sont grandes, & magnifiques; mais cette fin montre clairement, que sous ces beaux & riches masques ils ne cachoyent, que de la terre. *Ie les ay veus*, dit le Prophete, *terribles & verdoyans comme le verd laurier. Mais ils sont passez & voila ils ne sont plus. Ie les ay cherchez; & ils ne se sont point treuvez.* Et donc, ô Fideles, pourquoy les craignez vous? pourquoy pallissez vous au moindre signal, qu'ils font? S'ils se remuënt, s'ils parlent, s'ils complotent ensemble, vous tremblez, comme les fueilles des arbres, ébranlées par le vent. O étrange & incroyable foiblesse de cœur!

Ps. 37. 35. 36.

Vous vous moquez de votre enfant, quand vous le voyez blesmir a la veuë d'un masque hideux. Pauvre homme, combien estes vous plus ridicule, que luy! A votre enfant il est pardonnable de craindre ce qu'il ne connoist pas. Mais vous comment pouvez vous excuser la lascheté de votre courage, qui craignez des choses, dont vous connoissez la vanité? qui instruit par les Ecritures de Dieu, par la raison, par les sens, & par l'experience commune, savez tres-certainement, que l'homme n'est que poudre & cendre? qui nous le declamez souvent, & en feriez des livres a un besoin? & qui apres tout cela craignez cette mesme poudre, & cette mesme cendre, contre laquelle vous avez dit tant de braves paroles? Cette masse de terre, que vous avez veu sortir de la terre, que vous savez y devoir retourner bien tost, vous oste toute asseurance. Elle vous fait tomber des mains, non un jouët, ou une poupée; mais le ciel, & l'immortalité. Elle vous arrache de la bouche, non des vains crîs, & des vaines voix, mais des blasphemes contre Dieu, l'abnegation de son Christ, & le deshonneur du nom, qui

qui vous a ſauvè. Vous vous effrayez de ſorte pour le ſon bruyant de cette vaine chair, qui n'eſt enflée que de vent, que pour éviter les maux, dont elle vous menace, vous fuyez juſques dans l'enfer, & aimez mieux vous expoſer aux griffes des demons, que de la voir & de l'ouïr en colere contre vous. Arreſtez, miſerable; & ſi vous pouvez rauoir vos ſens, conſiderez un peu, qui eſt celuy que vous craignez, devant qui vous fuyez ſi éperduëment. C'eſt un homme, & rien plus; c'eſt a dire une choſe, qui pour tout ne conſiſte, qu'en un peu de ſouffle, & un peu de terre liez pour un peu de temps l'un avec l'autre. Voilà ô homme, ce que vous craignez. C'eſt le ſujet & la cauſe de vos frayeurs; ce qui vous fait quitter l'Evangile pour embraſſer l'erreur; renoncer a la libertè de Ieſus Chriſt pour vous ſouſmettre a la tyrannie de ſon ennemi; a la bourgeoiſie du ciel pour devenir eſclave de Babylon. Mais chers Freres, ce n'eſt que l'amour de nous meſmes, qui nous fait craindre la foibleſſe d'autrui. Si nous n'aimions point tant cette chair en laquelle nous vivons, nous n'aurions aucune apprehẽſion de l'hõme.

Mais parce que la vanitè de l'homme peut quelque chose, au moins en apparence, ſur notre vanitè; parce que ſa terre a quelque priſe ſur la notre, & que nous faiſons un état nonpareil de cette vanitè & de cette terre, & ne voudrions pas pour beaucoup en perdre la moindre partie; de là vient, que les menaces, & les apparences de l'homme ont tant de force ſur nous. C'eſt cette paſſion, qui ſeule nous trouble le jugement. Et nous avons icy dequoy la guerir en la veritè, que le Prophete nous apprend. Car ce qu'il dit de l'homme, ne convient pas ſeulement a ceux que nous craignons, ou en qui nous nous fions; mais auſſi a nous meſmes. Notre nature n'eſt pas plus excellente que la leur. Comme donc il eſt raiſonnable, que vous les regardiez ſans les adorer, ni les craindre; auſſi eſt-il juſte que vous faſſiez peu d'état de vous meſme; que vous mépriſiez toute cette chetive & fragile nature, en laquelle conſiſte maintenant vôtre eſtre; & ne faſſiez jamais rien pour ſa conſideration, qui ſoit indigne de l'honneur, & de la vie, où vous aſpirez. Remettez vous a chaque moment en l'eſprit, que vous eſtes terre,

& ne

& ne pouvez éviter de retourner en terre. A tous les assauts, que le diable, & le monde vous livreront, que cette pensée vienne aussi tost a votre secours. Les Naturalistes racontent, que quand les abeilles se débauchent, & quittent leurs ruches, comme cela arrive par fois, se rangeant comme en plusieurs bataillons, il ne faut que jetter de la poussiere au milieu d'elles, ce remede étant capable d'appaiser tous leurs mouvemens en un instant, & de les ramener a leur ordre, & a leur repos. Chrestien, qui sentez vos pensées se troubler au dedans de vous, l'essein de vos convoitises se mutiner, & s'émouvoir avec violence, imitez cét artifice. Aussi tost que vous ressentirez ce desordre; prenez moy un peu de cette poussiere, dont les doigts de Dieu vous formerent au commencement, & en laquelle votre corps se dissoudra un jour infailliblement. Prenez en une poignée, & la jettez, non sur votre teste & sur votre front, comme fait aujourd'huy la superstition, mais dans votre ame, au milieu de vos desirs émeus, de vos convoitises échauffées; Il n'y a rien de plus propre pour les ramener au devoir. Si la

presomption, la peste de tous les hommes, vient a vous travailler; pensez que vous n'estes que terre. Vous aurez honte de rien presumer de vous, étant venu d'une matiere si vile. Si votre colere s'émeut contre quelqu'un de vos prochains pour les torts, que vous pretendez en avoir receus; souvenez vous encore de votre terre, & vous reconnoistrez, que son offense n'a garde d'estre si grande que vous vous la figurez, puis qu'apres tout il n'a offensè que de la terre. Vous que l'avarice tourmente; vous que l'ambition inquiete, pensez l'un & l'autre a cette mesme terre. Pensez que vous n'avez besoin, que de fort peu de choses, puis que cette terre, dont vous estes composez, est si petite, que cinq ou six pieds de terre luy suffiront un jour; Pensez qu'elle n'en a besoin, que pour peu de temps, puis qu'au premier jour elle s'en retournera en terre. Vous sur tout, ô mondain voluptueux, qui faites & souffrez tant de mal pour chatoüiller cette miserable chair, & pour luy donner tout ce qu'elle demande; pensez que l'objet, & la derniere fin de toutes vos peines n'est qu'une petite poignée de terre,

dont

dont vous pouvez assez juger l'indignitè & la bassesse par la honteuse fin, où elle se termine. N'avez vous point de honte qu'une petite partie d'une si chetive,& si indigne masse engloutisse votre temps, votre soin,& votre esprit ? Vous aussi ô homme, ô femme, qui employez tant de temps, & d'argēt a orner votre corps, qui portez a votre oreille, & sur votre teste ce qui suffiroit a entretenir tous nos pauvres,qui mettez autant d'heures a ranger & dresser vos cheveux, qu'il en faut a tenir un conseil d'Etat,qui consumez la moitiè de votre journée pour plaire une heure durant a des yeux mondains;cōment ne pensez vous point que cette poupée, que vous coiffez, & attiffez si curieusement, & sur laquelle vous perdez tant d'or, tant de pierreries,& tant de temps, n'est que terre au fond, & ne peut s'exempter de retourner en terre ? Ie ne vous dirai point ici, que vous outragez votre Createur, voulant a toute force, que ce qu'il a formè soit autre,qu'il ne l'a formè; Ie ne vous allegueray point, que vous volez aux pauvres tout ce que vous mettez en ce sujet au delà de ce qui suffiroit pour le

vestir honnestement selon votre condition; je ne vous feray point mille autres reproches, comme je le pourrois tres-justement. Ie vous prieray seulement, que lors que vous avez trois, ou quatre personnes au tour de vous, empeschées l'une apres votre teste, les autres apres votre habit, il vous souvienne, que le sujet de tout leur employ est une terre, qui retournera bien tost en terre; & que vous pensiez la dessus, si c'est sagesse de parer & de polir avec une si laborieuse & si exacte curiositè, ce qui l'un de ces jours servira de pasture aux vers. Car c'est encore icy ce qui aggrave le plus notre imprudence, que nous ne jouyssons, que fort peu de temps, de cette terre que nous cultivons avec tant de soin, & a l'embellissement de laquelle nous perdons tout ce que nous avons. Si nous étions asseurez de la posseder plusieurs années, cette affecterie & cette curiositè nous seroit aucunement pardõnable. Mais voyez vous pas, ô homme, la mort devant vous, qui vous attend, & qui vous ôtera asseurément la jouyssance de votre terre. Vous ne la tenez qu'a ferme; Vous n'é estes pas le proprietaire; & le bail en expire-

expirera bien toſt. La Nature n'en continuë la jouyſſance aux hommes, queſjuſques a ſoixante dix, ou quatre vingt ans pour le plus. Mais encore le cõble de votre folie eſt en ce que vous ne cõſiderez pas, que ce bail n'a point de terme prefix. Il eſt a la volontè de celui qui vous l'a paſsè; Vous ne ſavez quand il finira, & n'y a pas un point en toute la durée de votre vie, où il ne ſe puiſſe rompre. C'eſt eſprit, qui vous fait vivre, ſortira peut eſtre a l'heure que vous y penſerez le moins. Pendant que vous ſongez a l'avenir que vous vous propoſez de baſtir des greniers, & des palais, & de jouyr de vos biens; Pendant que vous beniſſez vôtre ame, & luy dites dans le ſecret de votre cœur; Ame, tu as beaucoup de biens aſſemblez pour beaucoup d'années; repoſe toy, mange & boy, & fay grande chere; Pendant que vous la flatez de la ſorte, vous ne voyez pas ô pauvre inſensè, le miniſtre de la juſtice divine, qui en cette meſme nuit vous redemandera votre ame; vous l'enlevera de force, & alors s'en iront a neant les plus clairs de vos deſſeins. O vanitè! ô aveuglement nonpareil des pauvres hommes! Ils n'ont
que

que trois, ou quatre jours a demeurer en cette maiſon de terre; ils ne ſavent a quelle heure, ni a quelle minute de ce court eſpace ils auront a déloger, n'y en ayant aucune, où l'eſprit qui les fait vivre ne les puiſſe abandonner; & neantmoins non ſeulement ils bâtiſſent, comme diſoit autrefois un Philoſophe, mais encore ils parlent, ils penſent, ils deliberent tout de meſme, que s'ils étoyent immortels. Chreſtien, qui avez été nourri dans l'ecole de la verité penſez ſerieuſement a la leçon, que nous donne aujourdhuy le Seigneur par la bouche de ſon Prophete, *L'eſprit ſort, & l'homme retourne en ſa terre; & en ce jour la periſſent ſes plus clairs deſſeins.* Vous ne ſavez a quelle heure vous quittera cét eſprit, qui ſort non quand nous voulons, mais quand Dieu l'appelle. Attendez cette vocation par tout, puis que par tout elle vous peut ſurprendre. Compoſez non les ans, les mois, & les ſemaines ſeulement, mais les jours & les heures meſmes de votre vie, comme ſi Dieu vous en devoit retirer a chaque moment. Vous ſerez veritablement heureux, quand vous aurez ainſi fait votre comte; quand vos

reins

reins troussez & votre lampe allumée vous attandrez la trompete du Fils de Dieu, la teste levée en haut, sans plus rien pretendre icy bas;quand vous vous serez mis en tel état,que la mort venant elle ne vous fasse perir aucun dessein, votre esprit emportant avec luy toutes ses pensées sans en laisser aucune en la terre. Et c'est icy le dernier point,qu'il vous faut apprendre de ces paroles du Prophete. Puis que nous voyons, que la vie d'icy bas, & le fond, qui la soûtient, cet estre terrestre, dont nous joüyssons, est mortel,& perissable, Mes Freres bastissons ailleurs. Tournons ailleurs nos desseins.Remüons des pensées,que le sepulcre ne puisse engloutir; Faisons des parties que la mort ne puisse rompre. Ayons des desseins,capables de subsister lors mesmes, que notre esprit sera sorti de ce corps. Iesus Christ, le Pere d'éternité,nous en a donnè un fond ferme, & asseurè dans son Evangile; & a desja formè en nous par son Esprit les commencemens d'une nouvelle nature immortelle; d'un homme qui n'étant point fait de poudre, ne se dissoudra jamais en poudre; qui creè par l'Eprit eternel

eternel ſubſiſtera auſſi eternellement. Chers Freres, c'eſt cette nature là, dont il faut avoir ſoin; c'eſt la terre, qu'il faut cultiver; le corps, qu'il faut polir, & faſſonner; & y employer ſans regret toutes nos heures, & tous nos momens. C'eſt l'homme, qui faut veſtir avec ſoin, qu'il faut orner de pierreries; mais de pierreries celeſtes, proportionnées a ſa dignitè & a ſon excellence; de perles Evangeliques, la chaſtetè, l'honneſtetè, la foy, la charitè, l'eſperance, le zele, la patience, la douceur, & l'humilitè. Si ce ſont là vos deſſeins, & vos occupations, Fideles, vivez en repos. Que la mort vienne, quand elle voudra. Au lieu qu'elle ruine les deſſeins des autres, elle achevera les votres, vous uniſſant parfaitement a votre Chriſt; qui eſt le plus clair & le plus cher de nos deſſeins. Dieu par ſa bontè nous face la grace d'en venir a bout, ſuppleant a nos defauts, de l'abondance, & de la plenitude de ſon Fils, afin que comme nous ſommes nais de luy par l'éfficace de ſon Eſprit, nous vivions eternellement en luy, & avec luy, *Amen*.

SER-



SERMON TREIZIESME.*

* Prononcé le 1. de Ianvier 1645.

PSEAVME LXXIV.

Verſ. 16, 17.

16 *A toy eſt le jour, à toy auſſi eſt la nuit. Tu as établi la lumiere, & le Soleil.*

17 *Tu as posè tous les limites de la Terre. Tu as formè l'Eſtè, & l'Hyver.*

CHERS FRERES : Ce premier jour de l'année, où nous entrons, nous oblige a rendre a Dieu les vœux, que nous lui fiſmes au commencement de la derniere paſſée, & a luy en faire de nouveaux pour celle cy. Et quand nos propres promeſſes ne nous auroyent point engagez a ce devoir, la juſtice de la choſe meſme nous y obligeroit evidemment. Car n'eſt-il pas raiſonnable de rendre au moins des remerciemens tres-humbles a cette ſouveraine bontè pour tant de faveurs, que nous en avons receuës? C'eſt elle, qui nous a fait la grace d'achever l'année, qui finit hier au ſoir.

C'eſt

C'est elle, qui a garenti notre vie des outrages de ses saisons, de ses maladies, & de ses accidens, qui en ont emportè plusieurs autres de toutes conditions. Mais outre les biens de la vie terrestre, nous devons sur tout nos actions de graces au Seigneur pour ceux, qui regardét la celeste; de ce qu'il a conservè sa Parole au milieu de nous, & a maintenu cette Eglise, nous ayant delivrez de tout peril, & dissipè par sa providence les alarmes, que notre foiblesse, & les apparences des choses nous donnoyent. Et comme il est juste, que nous le remercïons de la protection, dont il nous a favorisez l'année precedente; aussi est-il necessaire, que nous luy en demandions la continuation pour celle cy; afin qu'avec l'accroissement des jours, & de la lumiere, & la benediction des fruits de la terre, elle nous apporte l'augmentation de sa connoissance, & de sa crainte, & des autres biens spirituels a la gloire de son nom, & a notre consolation. C'est pour nous exciter a nous acquiter de ces deux devoirs si raisonnables, que j'ay resolu d'employer cette heure en la meditation du texte, que vous avez oui; où le

Psalmiste

Pſalmiſte nous enſeigne, que la conduite des jours, & des ſaiſons, & l'adminiſtration des choſes humaines, qui s'y paſſent, appartient a Dieu ; que c'eſt luy, qui a partagè la terre, ou il nous a logez, & qui diſpenſe la lumiere, & les tenebres, les chaleurs, & les froids, qui en changent alternativement la face tour a tour. Car qui ne void, que cette veritè, outre la beautè, dont elle eſt pleine, & la conſolation, qu'elle nous apporte, nous oblige encore a dependre uniquement de ce grand, & tout-puiſſant Seigneur, en quelque temps, & en quelque lieu que nous nous treuvions, puis qu'a ce conte tous les temps de notre durée, & tous les lieux de notre habitation ſont ſiens? Sanctifiez donc, Freres bië-aimez, ce commencement de l'année par ces douces, & ſalutaires penſées ; & les imprimez ſi vivement dans vos ames, qu'elles s'y enracinent, & y produiſent des fruits de pietè, & de juſtice durant tout le cours de votre vie, en attendant, que le temps ſoit changè en eternitè, & la bigarrure de nos ſaiſons en l'uniforme & conſtante clartè d'un ſeul jour, qui ne ſe couchera jamais. Pour vous guider en

cette meditation, je considereray par ordre, s'il plaist au Seigneur, les trois ouvrages de sa Majestè, que le Prophete nous propose en ces deux versets; assavoir premieremét la vicissitude du jour, & de la nuit, & de la lumiere du Soleil, & de la Lune, qui les forment dans notre air; secondement la distribution de la terre en certaines portions, bornées, & separées les unes d'avec les autres; & en fin la suite alternative de l'Etè & de l'Hyver, & des autres saisons.

Le Prophete nous represente le premier de ces trois ouvrages de Dieu en ces mots, qu'il luy addresse; *A toy est le jour; a toy aussi est la nuit. Tu as établi la lumiere, & le Soleil.* Il n'y a point d'hommes, qui ne voyent en la Nature cette difference du jour, & de la nuit, & la perpetuelle entre-suite de l'un & de l'autre. Les plus stupides animaux la reconnoissent; les plantes les plus sourdes, & les plus mortes creatures la ressentent. Mais peu de gens en remarquent la merveille. Y étant accoûtumez des notre premiere enfance, & voyant toûjours centinuer cét ordre sans interruption, nous n'y prenons pas garde; cóme la trop grande

grande abondance de lumiere nous aveugle ; & comme les sons trop éclatans ; & trop assidus nous assourdissent. Et comme on dit qu'il arrive aux peuples habitans pres des cheutes du Nil, auxquels l'épouvantable bruit, que fait ce fleuve se precipitant du haut des rochers en bas, ôte entieremét l'ouïe, ainsi en prend-il aux hommes en cét endroit. L'assiduë presence de ces objets, qui sans aucune intermission sont toûjours dans leurs sens, les empesche de se recueillir pour les considerer. Pour les trop voir, ils ne les voyent point; & pour les trop oüir, ils ne les entendent point. Que si quelques-uns ouvrent leurs sens, & prennent le loisir d'entrer en cette consideration, ils ne s'y arrestent, que fort peu, & sans l'enfoncer, s'imaginent follement, les uns, c'est a dire les plus brutaux, que c'est le hazard, qui nous apporte le jour ; & la nuit; les autres, que ce n'est que la simple necessitè des choses, qui sans dessein, ni addresse, roulent d'elles-mesmes, étant contraintes de suivre le branle des causes, qui les pressent sourdement de tourner ainsi l'une apres l'autre. Mais le Psalmiste instruit dans une meilleure école,

rapporte ce merveilleux effet a son vray auteur, disant au Seignenr, *A toy est le jour, a toy aussi est la nuit*; c'est a dire, que l'un & l'autre luy appartient, comme son vray ouvrage, qu'il a creè par sa puissance, & sagesse, & qu'il maintient par sa providence dans l'état où nous le voyons perseverer depuis le commencement du monde jusques a cette heure, sans que jamais on y ait remarquè d'interruption, ni de variation. D'où vient, qu'ailleurs ce mesme Prophete met le jour, & la nuit entre les plus illustres enseignemẽs de la gloire du Seigneur, *Les cieux*, dit-il,
Ps.19.1.2. *racontent la gloire de Dieu, & l'étenduë donne a connoistre l'ouvrage de ses mains. Vn jour degorge propos a l'autre jour, & une nuit montre science a l'autre nuict.* En effet pour peu, que nous examinions la chose mesme, nous reconnoistrons aisément, qu'elle ne peut avoir étè ni faite, & établie au commencement, ni conduite & gouvernée depuis, que par la main d'une cause souverainement sage, & puissante, c'est a dire de Dieu. De dire, que c'est l'ouvrage du hazard, il faut estre extravagant au dernier point pour avancer une imagination si absurde. Dans les

effets

effets du hazard, il n'y a ni ordre, ni suite, ni constance. Ils viennent tantost d'une sorte, & tantost d'une autre; comme vous voyez dans le jet des dez, qui ne tombent presques jamais deux fois de suite sur une mesme face. Leur suite est toute incertaine, & douteuse. Elle n'a rien de reglè, surquoy vous puissiez asseoir un ferme, & asseurè jugement; au lieu qu'il n'y a rien au monde de plus égal, de plus constant, de plus arrestè, & de plus certain, que l'ordre du jour & de la nuit; non dans un païs, ou dans un climat seulement, mais dans toutes les regions de l'univers, dont nous avons connoissance; non en un temps, ou en un siecle, mais en tous; les hommes depuis cinq mille tant d'années, qu'ils subsistent sur la terre, ayant toûjours veu courir cét ordre invariablement en la Nature, que le jour succede a la nuit, & la nuit au jour; pour ne point parler de ces admirables proportions, qu'ils gardent si reglément dans leurs accroissemens, & dans leurs diminutions. Concluons donc que ce n'est rien moins, que le hazard, qui fait & conduit le jour & la nuit; puis que leur course est si justement reglée,
 & qu'il

& qu'il y reluit un ordre si exquis & si constant. Mais l'on ne peut non plus rapporter une chose si admirable a la seule necessitè de la Nature. I'avouë que le jour a ses causes,& la nuit les siennes; d'où l'un & l'autre procede reglément, & infailliblement. Mais tout ainsi, que dans une horologe, le juste & reglè mouvement de l'éguille nous conduit a celuy des rouës, d'où il depend; & derechef celui-cy a l'addresse de l'ouvrier, qui a ajustè ces pieces ensemble d'une si exacte & si artificieuse liaison, que l'une fait necessairement aller l'autre, étant évident, qu'elles ne peuvent s'estre disposées d'elles-mesmes; semblablement en cette grãde machine de l'univers la suite du jour, & de la nuit nous mene bien au mouvement du Soleil,& a la disposition de notre air, qui étant agencez comme ils sont, l'un avec l'autre, il n'est pas possible, que le jour & la nuit ne s'en ensuivent; mais derechef cette disposition nous éleve encore plus haut,& nous contraint de monter jusques a l'esprit,& a la main d'un ouvrier tres-sage & tres-puissant, qui a ainsi dresè, formè & rangè ces causes; & qui leur a donnè le mouvement,

vement qui s'y void; étant manifeste, que cette assiette, & cette force qu'elles ont, ne peut estre procedée d'elles-mesmes. De plus comme les ressorts d'une montre quelque bons, & forts, qu'ils soyent, pour continuer leurs mouvemés en leur ordre, ont besoin du secours, & de l'inspection d'une cause intelligente, c'est a dire de l'homme, qui les tend, & les maintient en la vigueur necessaire pour se mouvoir égalemenr; Autrement leur propre poids les relache peu a peu, & les dettaque, & confond leur action; disons tout de mesme, que pour faire rouler le jour, & la nuit dans leur juste, & raisonnable suite, il faut que la providence de ce mesme ouvrier tout-puissant, qui a au commencement montè les rouës des cieux, qui sont les ressorts, d'où ils dependent, les conduise, & leur continuë la fermetè necessaire pour un si bel effet. Autrement depuis tant de siecles, qu'ils courent incessammont, il n'eust pas étè possible, qu'il ne fust arrivè, quelque desordre, soit dans les cieux, soit dans l'air, qui eust déconcertè leurs mouvemens; la matiere, dont toutes choses sont formées, n'étant pas capable de se

maintenir long temps en un mesme estat, mais coulant perpetuellement, comme un argent vif, qui ne peut estre arrestè, se relâchant, ou se roidissant, s'affaissant, ou se relevant sans cesse; comme il paroist par l'exemple de toutes les creatures sublunaires. Donnons donc en fin la gloire de cét incomparable chef-d'œuvre a Dieu notre Seigneur, dont l'intelligence, & la puissance est egalement infinie, & luy disons avec le Psalmiste, *A toy Seigneur, est le jour, & a toy est la nuit.* Tu as creè & formè l'un & l'autre. Tu gouvernes leur cours; & entretiens cette belle & amiable guerre, qu'ils se font continullement l'un a l'autre pour le bien de l'univers, l'un chassant l'autre, & puis fuyant derechef a son tour devant son doux ennemi. Le jour & la nuit ne sont pas des suites, fortuites, & impreveuës du mouvement du Soleil. Au contraire, cét astre n'a étè fait & formè, que pour continuer cette division du temps en ces deux parties, si belle, & si necessaire au monde. Et Dieu pour nous le montrer, crea la lumiere des le commencement avant le Soleil, & la separant d'avec les tenebres,

fit

fit desſors le jour,& la nuit; & ne forma le Soleil, & les aſtres, que le troiſieſme jour apres, qui fut le quatrieſme de la creation, comme le remarque expreſſement Moïſe, le divin hiſtorien de l'univers. Et a la verité cette diſtinction du jour, & de la nuit eſt ſi admirable, & ſi importante a toutes les parties du mon- & notamment a l'homme, qui en eſt la principale piece, qu'elle meritoit bien le miniſtere du Soleil, & de la Lune, & des autres aſtres, pour la former telle que nous la voyons en la Nature. Car que ſauroit-on s'imaginer de plus beau, ou de plus delectable, que la parure, que la courſe, que les jeux, les varietez, & diverſitez de ces deux filles du temps, c'eſt a dire, du jour, & de la nuit? Elles ſe preſentent tous les jours toutes deux a nous ſans y manquer une ſeule fois, l'une veſtuë de blanc, & l'autre de noir; l'une toute éclatante de la lumiere, qui l'envelope; & l'autre toute brune & ſombre, paroiſſant a peine ſous ce grand voile de l'obſcurité, qui la couvre. Elles changent tellement le monde, que bien qu'au fond il ſoit toûjours meſme, neantmoins elles le font paroiſtre tout autre, qu'il n'eſtoit;

n'estoit; & il semble, quand nous passons du jour a la nuit, que nous entrions dans un autre monde que n'est celuy, d'où nous sortons. Le jour nous le peint tout entier depuis le haut jusques au bas d'une infinitè de diverses couleurs, le ciel d'une sorte, la mer, les montagnes, les forests & les campagnes d'une autre. La nuit efface en un moment tout ce riche coloris, & répand par tout une sombre noirceur, plus ou moins épaisse, selon la difference des temps; & a travers ses ombres, elle nous découvre les cieux, & les feux qui y luisent. Il n'y a point de pinceau, ni d'imagination assez riche pour nous rien figurer de plus beau, que ces deux spectacles, que le jour, & la nuit nous representent toutes les vingt-quatre heures tour a tour. Mais leur mouvemét, & leur démarche n'est pas moins agréable, que leur pompe & leur équipage. Car le jour n'est pas plutost sorti de cette carriere, où se fait leur course, que la nuit y entre incontinent: & cellè-cy ne voit pas plutost paroistre le jour, qu'elle luy cede aussi tost la place; se reculant, & s'avançant tour a tour par un mouvement si confus en apparence, mais si juste

si juste & si bien reglè en effet, qu'encore que ni l'un ni l'autre ne commencent, ni n'achevent jamais leur traitte deux fois de suite a un mesme point, il se treuve neantmoins au bout de l'an, qu'ils ont fait tous deux precisément autant de pas l'un que l'autre. Car des que la nuit a acquis le plus haut de l'avantage, qu'elle puisse avoir sur le jour, elle se recule peu a peu en arriere, & laisse reprendre au jour tout ce qu'il avoit perdu, jusques a ce qu'il l'ait égalée; de fasson que bien qu'il ne se passe aucune partie dans leur jeu, où l'un des deux ne gaigne, ou ne perde, a la fin neantmoins ils se retirent tous deux égaux. Mais comme Dieu a parfaitement meslè en tous ses ouvrages l'utile avec le doux, & le profit avec le plaisir, cette danse, si je l'ose ainsi nommer, du jour & de la nuit, si artificieuse & si admirable, apporte encore plus d'utilitè au monde, qu'elle ne luy donne de divertissement. Le jour l'éclaire & nous découvre ses beautez. Il addresse nos sens & les mouvemens de notre vie. Il guide nos voyages; il gouverne nos labeurs & reveille & conduit l'industrie de nos mestiers. Il fait agir toutes les parties

parties de l'univers. Il desseche & échauffe l'air, & la terre, & anime la Nature, y versant tout ce quelle a de vie, & de vigueur, la rendant feconde, & preparant, & disposant secretement dans ses flancs la matiere de la generation de ses plantes, & de ses fruits. Il réjouït les animaux, & toutes les creatures, jusques aux plus insensibles. Sans le jour, que seroit-ce de l'univers, sinon un vilain & hideux cahos, sans ordre, sans action, & sans beautè? Figurez-vous l'horreur, l'incommoditè, l'insensibilitè, & immobilitè, où estoit plongée toute la vie de l'Egypte durant ces tenebres, dont Dieu la couvrit autresfois; & vous reconnoîtrez aisément, combien le jour nous est necessaire. I'avouë, que d'abord la noirceur, & l'effroy de la nuit la font paroistre plûtost dómageable, qu'utile; & qu'il pourroit sembler, que ce seroit soulagement au monde de ne l'avoir point. Mais il en est pourtant tout autrement. Et c'est pourquoy le Psalmiste en parlant d'elle, ne dit pas simplement dans ce texte, qu'*elle est a Dieu*, mais avec emfaze, qu'*elle est aussi a luy*; comme s'il disoit, que nonobstant la triste apparence qu'elle a, qui

qui la fait prendre a quelques uns pour la production d'un mauvais principe, elle est neantmoins l'ouvrage de ce bon & sage Seigneur, aussi bien, que le jour. En effet a le bien prendre elle n'est gueres moins necessaire. Car premierement elle nous montre aussi a son tour une partie de l'univers ; & mesme la plus belle. Ses tenebres nous éclairent, & son obscuritè nous fait voir les ornemens du ciel, les planetes, & les étoiles, & leur admirable disposition, leurs aspects, & leurs mouvemens, que le jour nous avoit cachez. Ainsi elle ne sert gueres moins a notre instruction, que le jour ; pour ne rien dire de ce calme, & de cette profonde tranquillitè, dont elle favorise les veilles, & les études de la sagesse, & des plus nobles mestiers. Elle delasse le monde. Elle verse dans le sein de la Nature le repos, dont elle a besoin ; & avec cette douce, & moite fraicheur, qu'elle répand par tout, elle refait la terre, & les elemẽs. Elle assoupit les animaux ; elle soulage leurs penes ; & faisant cesser par tout le travail, & la souffrance, elle procure a l'univers une courte, mais agreable & necessaire trefve. Mais la sagesse, & la

bontè

bontè de Dieu n'est pas moins admirable pour la maniere de cette dispensation, que pour le fond de la chose mesme. Car la nature des hommes & des animaux, & de la plus part des créatures n'étant pas capable de subsister dans un travail trop continuè, qui les dissipe & les ruïne a la longue, & ayant besoin de temps en temps de quelque rafraichissement pour la reparation de leurs forces; ce grand & admirable ouvrier a excellemment ajustè la suite du jour & de la nuit a leur necessitè, les faisant reglément succeder l'un a l'autre dans l'espace de vint & quatre heures seulemẽt. Si le jour & la nuit duroyent chacun six mois entiers; comme aux extremitez de la terre sous les poles; nôtre année auroit bien autant de jour & de nuit, qu'elle en a maintenant; mais qui nous seroit inutile, estant dispensè en cette sorte; & nous incommoderoit au lieu de nous accommoder. Car ce grand jour de six mois dessecheroit, & ruineroit l'air, la terre, les plantes, & les animaux, & cette longue nuit, qui viendroit apres, bien qu'avec de contraires qualitez, y causeroit encore un pareil dégast, relâchant, moisis-

moisissant, & engourdissant toutes choses; de fasson, que la generation, la vie, & l'action de notre monde demeureroit, sinon perduë & éteinte, du moins extremement interessée, & incommodée; Au lieu que maintenant cét agreable & salutaire mélange du jour, & de la nuit, se relevant l'un l'autre tour a tour apres quelques heures, tempere tres-utilement le travail, & le repos, la veille & le dormir, le rafraichissement, & le dessechement des animaux, & des autres creatures, les entretenãt en estre, & en vie par l'alternative entresuite de ces choses. Et icy il nous faut encore remarquer un excellent trait de la Providence en la diversitè, dont elle a usè, a allonger, & racoucir les jours, & les nuits. Car la terre, qui est droit sous la carriere du Soleil, ayant besoin de beaucoup de rafraischissement pour remettre & restaurer ce que l'ardeur de cét astre si voisin y a rôti, & dessechè durant le jour, Dieu a donnè a ces lieux là des nuits longues, qui sont reglément de douze heures durant toute l'année, sans nuls crepuscules, tres-fraiches, & tres-humides; & ainsi il remedie au desordre, que

le

Le Psalmiste nous propose en suite le moyen ordonnè & employè par sa Providence pour toute cette conduite; *Tu as*, dit-il, *établi la lumiere, & le Soleil.* J'avouë que l'on peut bien prendre en ce lieu le mot de *lumiere* en son propre sens, pour cette belle clartè, que le Soleil répand dans le monde; & qui ayant étè faite dés le premier jour de la creation, fut attachée le quatriesme au globe de cét astre, afin que de là, comme d'une commune & publique source, elle fut dispensée par tout. Mais je ne vous dois pas taire pourtant, que divers interpretes, Ebreux, & Chrétiens, entendent icy la Lune par la *lumiere*, & le Parafraste Caldéen l'a ainsi traduit. Et a la veritè l'on ne peut nier, qu'estant icy question du jour & de la nuit, il ne soit fort a propos d'y faire mention du Soleil, & de la Lune, les deux grands luminaires créez de Dieu, comme l'experience nous le montre, & cõme Moïse, & le Psalmiste nous en avertissent expressément, pour avoir la seigneurie, & l'intendance l'un du jour, & l'autre de la nuit. Et quant a ce que la Lune seroit a ce conte nommée devant le Soleil, contre l'ordre na-

 turel,

turel, & le ſtile ordinaire de l'Ecriture; cela dis-je, n'a nulle difficultè. Car c'eſt la coûtume de l'Ecriture de reprendre en premier lieu ce qui regarde les choſes immediatement precedentes, & puis en ſuite ce qui ſe rapporte aux plus éloignées; comme quand le Seigneur, dit en Ioſuè, *A Iſaac j'ai donnè Iacob, & Eſaü, & ai donnè a Eſaü le mont de Seïr pour le poſſeder; mais Iacob, & ſes enfans ſont deſcendus en Egypte*; où vous voyez, que des deux noms propoſez aſſavoir Iacob, & Eſaü, il reprend Eſaü le premier, parce qu'il eſtoit le plus pres, & Iacob le dernier, parce qu'il eſtoit le plus éloignè dans ſon diſcours, bien qu'autrement Iacob ſelon l'ordre qu'il leur avoit donnè en la propoſition, deuſt marcher devant. Ayant donc icy nommè ſemblablement *le jour, & la nuit*, dans la ſuite il parle de la Lune en premier lieu, comme de celle, qui appartient a la nuit, qui eſtoit la plus proche; & le Soleil en ſecond lieu, comme ſe rapportant au jour, qui eſtoit le plus éloignè. Icy je ne m'arreſteray pas a vous repreſenter les merveilles du Soleil, & de la Lune en general, la rapiditè de leurs courſes, la beautè de

de leur lumiere ; comment le Soleil est l'œil, & l'ame du monde; la Lune, l'image & la gloire du Soleil ; ni la multiplicité presque infinie de leurs influences, & de leurs effets, en toutes les parties de l'univers. Ie toucheray seulement ce qui regarde l'intention du Psalmiste en ce lieu; qui ne consiste, qu'en deux points, l'un de l'usage de ces deux luminaires pour former le jour, & la nuit ; l'autre de l'immuable fermeté de leur nature, & de leur ordre. Car pour le premier, il est evident, que le Soleil est le pere du jour, qui l'allume chaque matin, remplissant en un moment tout notre air de la lumiere ; qu'il y maintient en divers degrez, autant que dure son mouvement au dessus de nous. C'est luy mesme encore, qui dispense la mesure du jour, l'accourcissant & l'allongeant, selon qu'il s'éloigne, ou s'approche de nous. Car en faisant sa course journaliere de l'Orient en l'Occident, il biaise un peu a côté, & s'avance insensiblement a droit, ou a gauche vers le Septentrion, ou le Midi: de fasson qu'il ne se leve, ni ne se couche jamais deux jours de suite precisément en un mesme lieu ; mais gagne

chaque jour un petit espace, que l'on nomme un degrè. Quand il marche vers le Septentrion, il allonge nos jours, qui vont toûjours croissant jusques a ce qu'il atteint la derniere ligne de sa carriere de ce côtè-la. Et alors il tourne vers le Midi, & s'éloignant de nous il accourcit nos jours par ce moyen, jusques a ce qu'il ait touchè la derniere borne de sa lice de l'autre côtè. Car alors il recommence tout de nouveau sa course, & se remettant sur ses pas remonte encore peu a peu vers nous; Et il est trois cens soixante & cinq jours a achever cette carriere; espace, qui fait notre année. D'où vous voyez que c'est de luy-mesme encore, que nos jours tirent tout ce qu'ils ont de clartè, & de chaleur; plus, ou moins, selon qu'il est plus proche, ou plus éloignè de nous. Et comme sa presence fait le jour, quand il se leve sur notre horizon; son absence pareillement nous laisse la nuit, quand il se couche, quittant nôtre hemisphere pour aller éclairer l'autre. Mais afin que la nuit ne demeurast pas entierement destituée de toute beautè, & lumiere, Dieu a aussi pourveu a sa consolation d'une admirable maniere.

Car

Car outre la clartè des étoiles, dont il adoucit l'horreur de ses tenebres, il a encore formè la Lune dans les cienx, qui recevant les rayons du Soleil sur la soliditè de son globe, nous en renvoye icy bas la clartè, tantost plus grande, & tantost moindre, selon les aspects, les oppositions, & situations, où elle se trouve; ayant quelquefois la face, qu'elle nous montre, toute pleine de lumiere, n'en ayant quelquefois, que la moitiè, ou le quart d'illuminè, & par fois rien du tout, quand elle se trouve a plomb sous le Soleil, droit entre luy, & nous. Tel est a peu pres la conduite de ces deux astres pour former, orner, & diversifier nos jours, & nos nuits. Mais le Psalmiste touche encore icy l'immuable fermetè de leurs ordres, quand il dit, que Dieu les a établis; employant un mot, qui signifie proprement une ordonnance stable, constante & perpetuelle. En effet bien que ces deux luminaires soyent dans une continuelle action, se mouvant jour, & nuit, & mesme de deux mouvemens differens, comme nous l'avons touchè, sans se reposer un seul moment; si est-ce que nous les voyõs encore aujourdhuy, aussi

frais, aussi beaux, & aussi vigoureux, qu'ils ayent jamais étè. Et bien qu'ils soyent dans un perpetuel changement, ne s'arrestant nulle part, & toutes leurs courses estant a vray dire differentes; & la Lune particulierement diversifiant continuellement son visage, sans jamais nous en montrer un mesme deux fois de suite: si est-ce que parmy toutes ces varietez, depuis tant de siecles passez, ils gardent inviolablement les reglemens, que le Createur leur a donnez, n'y ayant rien dans l'univers plus constant, que leur inconstance, ni de moins changeant que leurs changemens. Mais il est temps de venir au second ouvrage de Dieu icy exprimè par le Prophete, *Tu as*, luy dit-il, *posè tous les limites de la terre*. Ie l'entends en general de toutes les bornes de la terre, de quelque qualitè, & condition qu'elles soyent: estant evident, qu'il n'y en a aucune, qui n'ait étè establie par une admirable providence de Dieu. Premierement si vous considerez la terre en elle-mesme, elle est de toutes parts renfermée dans les mesures de sa propre nature, & du lieu qu'elle contient, sans que les autres elemens luy puissent dérober,

rober, ou rogner le sien, ou luy ceder le leur. Elle demeure ferme suspenduë au milieu des airs, qui la battent de tous costez, sans avoir jamais changè cette sienne situation. Quant a la mer, qui est tellement meslée avec elle, qu'elles ne sont toutes deux ensemble qu'un seul, & mesme globe; quelque violant, remuant, & entreprenant que soit cét element, il ne sauroit pourtant renverser les bornes, qui les separent l'une d'avec l'autre; Respectant toutes deux la main de leur commun Seigneur, qui les a posées, elles s'y tiennent fidelement, & demeurent paisiblement chacune en son departement: de sorte que depuis tant de siecles, & apres tant de ravages arrivez au monde, elles conservent encore aujourd'huy chacune a leurs hostes le logemét qu'elles leur doivent. Mais outre cette disposition generale, il faut de plus considerer, que la terre est en elle mesme distinguée en diverses regions, qui ont chacune leurs bornes qui les separent. Ainsi vous voyez, que le nouveau monde est divisè d'avec le nôtre par ce grand & vaste canal de l'Ocean, qui floте entre deux; nôtre Europe d'avec l'Afrique, par

cette longue mer, que l'on nomme Mediterranée, & d'avec l'Asie par une autre. Et pour ne point parler des Isles, détachées d'avec le corps de la terre par les eaux, qui les baignent de toutes parts; les païs ont chacun leurs limites. Les montagnes en separent les uns d'avec les autres; cõme les Pirenées l'Espagne, & les Alpes l'Italie d'avec notre France; Les golfes de la mer divisent les autres; Les lacs, les grandes rivieres, les forests, les sables, les landes, & les solitudes servent de rempart aux autres. C'est Dieu, qui a establi toutes ces bornes dãs le monde, & qui a assignè les païs, qu'elles enserrent, pour logis & domicile a chacun des peuples qui y habitent. Et bien que l'ambition, ou la hayne, ou l'avarice des hommes s'emancipent souvent au delà, & s'efforcent de rompre les partages de la Providence; neantmoins cela n'arrive jamais, que par un juste jugement de Dieu, qui change & ordonne ces limites, comme bon luy semble. Mais si vous considerez la terre, selon les divisions, qu'y fait le ciel, ce partage, & les bornes, qui en divisent les parties, sont immuables, & inviolables

de

de tout point. Car les parties de la terre sont tres-differentes entr'elles, selon la diverse situation qu'elles ont à l'égard du ciel : c'est a dire, comme parlent les Astronomes, selon les divers meridiens, & paralelles, sous lesquels elles sont gisantes. Celles par exemple, qui sont également distantes de l'Orient, ont toutes ensemble le jour, & la nuit. Celles qui en sont inegalement éloignées, ont aussi le jour & la nuit a differentes heures, plus ou moins a proportion de leur distance; jusques-là, qu'il y en a, qui jouïssent de la lumiere du jour, tandis que les autres sont couverts des tenebres de la nuit; & voyent au contraire coucher le Soleil au mesme instant que les autres le voyent lever. Mais si vous regardez la terre en un autre sens, la comparãt avec le Nort, & le Midi, vous treuverez encore une autre notable difference en ses parties, selon qu'elles sont ou plus proches, ou plus éloignées de la carriere, où le Soleil fait sa course. Dans les unes tous les jours sont égaux; ailleurs ils croissent, & diminuent. Dans les unes l'air est chaud, & brûlant; dans les autres, tiede & temperé; dans les autres froid & glacé; icy

les

les saisons meslées d'une fasson, ailleurs d'une autre toute contraire. Le Soleil void en mesme temps l'Estè dans un lieu, & l'hyver en l'autre. Les uns moissonnent, pendant que les autres sement. Et cette diversitè d'air teint les hômes, qui y naissent, differemment. Les uns sont noirs, les autres blancs; les uns actifs & boüillans, les autres froids & pesans. Nous voyons ces differences perpetuelles dans le monde, sans que la varietè des siecles y ait rien changè: chaque climat demeurant dans ses bornes, sans se répandre au dela. Toute cette diversitè est donc l'ouvrage de l'infinie sapience de notre Dieu, qui *a posè tous les limites de la terre*; qui en a taillè & partagè les pieces, les separant les unes d'avec les autres, & les retenant chacune dans son étenduë entre les bornes, où il les a confinées. Et s'il nous étoit donnè, Mes Freres, de voir a l'œil de quelque haut endroit de l'air ce grand chef-d'œuvre de Dieu, la terre toute entiere, separée d'avec les autres elemens, & distinguée en ses climats, & en ses regions diverses, avec les bornes, qui les distinguent, ses mers, ses lacs, ses montagnes, ses forests,

ses

ſes rivieres, & ſes deſerts; ici gaye, & verdiſſante, ailleurs triſte & couverte de glaces, & de neiges: icy tranchée en ſillons, ailleurs veſtuë de moiſſons, icy couronnée de villes, & de bourgades, ailleurs vuide & inhabitée; icy peuplée d'hommes d'une ſorte, & ailleurs d'autres tous differens; ce ſpectacle nous raviroit ſans point de doute, & nous feroit dire avec le Prophete en un autre lieu, *O Eternel notre Seigneur, que ton Nom est magnifique par toute la terre!* Pſe. 8. 1. Mais ce que nous ne pouvons voir des yeux du corps, nous pouvons nous le repreſenter, & le contempler de l'eſprit. Et pour achever l'hymne, que nous devons a la gloire de Dieu, ajoûtons enfin a ces deux points le troiſieſme, par lequel le Pſalmiſte conclut nôtre texte; *Tu as formè l'Etè & l'Hyver*, dit-il au Seigneur. Ce troiſieſme ouvrage de la Providence n'eſt pas moins admirable, que les deux precedens; & il eſt fort ſemblable au premier. Car ces deux ſaiſons diviſent l'année en la meſme ſorte, que le jour & la nuict partagent leurs vint & quatre heures. L'Etè eſt dans l'une ce que le jour eſt dans l'autre; & l'Hyver y répond a la

a la nuit. Les *crepuscules*, c'est a dire, les heures du matin,& du soir, mitoïennes entre le jour & la nuit, se rapportent au Printemps,& a l'Autonne, qui lient ensemble les deux autres saisons. Et comme le premier, & le plus simple mouvement du Soleil de l'Orient en l'Occidét fait le jour & la nuit; aussi l'autre plus meslè, & plus lent entre le Nort, & le Midi,fait l'Etè,& l'Hyver; Seulement y a-t-il cette difference, que dans les saisons l'on void plus deploïées, & plus étenduës les merveilles, dont le jour, & la nuit ne contiennent, qu'un modelle racourci. Car ces saisons changent beaucoup plus le monde, que ne font pas le jour & la nuit. L'Etè le revest de verdure, le couronne de fleurs, & de fruits, l'anime & le vivifie. L'hyver au contraire le dépoüille, & apres l'avoir mis a nud,luy ôte la chaleur, le mouvement,& la vie,enterrant, par maniere de dire,toute la Nature, jusques a ce que le Printemps la vienne relever de ce tombeau.Les utilitez en sont aussi beaucoup plus sensibles. Car l'Etè produit la nourriture des hommes,& des animaux, leur apportant une infinie varietè & abon-

dance

dance de biens : pour ne point parler de la douceur, & des plaisirs, qu'il leur fournit. I'avouë, que l'Hyver, qui n'est en apparence, que la vieillesse ; ou la mort de la Nature, semble plutost nuire, que servir. Mais si est-ce, qu'il contribuë aussi grandement au bien de l'univers; humectant la terre épuisée par les ardeurs passées, la nettoïant, & la preparant : de sorte, qu'il est (comme l'experiẽce nous le montre tous les jours) le fondement, & la regle de toute l'année, qui reüssit bien, ou mal, selon que l'Hyver s'est porté. C'est ainsi que Dieu pourvoit a la nourriture des hommes, & des animaux, par cette belle division des saisons. L'ordre n'en est pas moins certain, ni moins reglè; que celuy des jours, & des nuits; ces saisons succedant incessamment l'une a l'autre, & formant ensemble le rõd entier de l'annéé. En quoy il y a encore cecy de considerable, que la Nature ne pouvant passer d'une extremitè a l'autre sans une grande alteration, la Providence pour prevenir cét inconvenient, & conserver ses creatures, n'envoye pas l'Etè immediatement apres l'Hyver, mais met le Printemps entre deux, pour

ouvrir

ouvrir les corps par sa douce & tempe-rée chaleur, & les disposer peu a peu aux exces de l'Etè; apres lequel elle prepare semblablement le monde aux rigueurs de l'Hyver, par le moyen de l'Autonne, qui est d'une qualitè moyenne entre les deux. Mais nous avons desormais assez parlè de ces trois ouvrages du Seigneur. Car le dessein du Prophete n'est pas de nous faire icy une leçon de Physique. Il ne touche ces merveilles, que pour son edification, & pour sa consolation, afin d'affermir par cét enseignement de la puissance & de la bontè de Dieu, la foy & l'esperance, qu'il avoit en luy. Vsons en aussi en la mesme sorte. Considerons ces beaux tableaux de la Providence; mais n'y arrestons pas nos sens; Elevons les jusques a l'autheur, & les rapportons a sa loüange. Apres avoir veu la beautè, qui reluit en ses œuvres, celebrons son infinie sapience. Apres en avoir recon-nu l'utilitè, magnifions sa bontè, qui a daignè avoir tant de soin de ses creatu-res. Apres en avoir touché la grandeur & la magnificence, rendons a sa puis-sance la gloire, qui luy en doit revenir. Et que la conclusion de toutes ces pen-

sées soit toujours d'adorer, de servir, d'honorer, & d'aimer avec une parfaite passion, reverence, & obeissance, un si saint, & si glorieux, si bon, & si misericordieux Seigneur; en luy chantant avec joye ce que disoit autrefois Ieremie; *Il n'y en a point de semblable a toy; ô Seigneur. Tu es grand, & grand est ton nom en force. Qui ne te craindroit, ô Roy, des Nations? Car cela t'appartient.* Ier. 10. 6. Mais pour appliquer particulierement la leçon du Prophete, a l'occasion presente, pensons que l'Hyver & l'Etè de l'annèe, que nous venons de passer, étoyent les ouvrages de Dieu, & qu'en toute sa revolution il ne s'est écoulè ni jour, ni nuit, qui ne fussent a luy. Examinons chacun en particulier si nous n'en avons point abusè. Et luy demandant humblement pardon de nos fautes, remercions sa bontè de ce qu'il les a supportées; & prenons une ferme resolution de les reparer a l'avenir, puis qu'il nous en dõne le moyen, employant cette nouvelle année, qu'il nous fait la grace de cõmencer aujourd'huy, mieux que nous n'avons fait la passée; n'en laissant eschapper aucune partie, que nous ne consacrions a son service.

Quand le jour nous apportera chaque matin sa belle lumiere ; souvenons nous, que c'est un present de la bòtè de Dieu; que c'est son heraud, qui réveille la Nature, & appelle toutes ses creatures a leur travail. Ne soyons pas seuls oisifs; mais apres avoir beni ce souverain Seigneur mettons nous alaigrement chacun a l'exercice des fonctions de notre vocation. Et lors que la nuit viendra envelopper le monde en son obscuritè, pensons, que quelque noire qu'elle soit, elle appartient aussi a Dieu ; & n'est point destituée de sa providence, non plus que le reste. Ne nous imaginons pas, que ses tenebres puissent cacher nos pechez, ou donner de la seuretè a nos vices. Malheur a ceux, qui ont diffamè cette innocente partie de notre téps, & qui en abusant a mal faire, sont causes, que les crimes & les débauches sont appellées œuvres de tenebres. Ce n'est pas pour cela, que le Createur a formè la nuit; mais pour le soulagement & pour le repos de la Nature. Ne l'employons pas mesme toute entiere a cét usage. Menageons quelques heures de son calme silence a la meditation de la bontè de

Dieu, & des merveilles, qu'il estale alors au monde ; comme ce saint Prophete, qui nous témoigne en quelque endroit, que le Seigneur luy donnoit conseil mesmement les nuits, *esquelles* dit-il, *mes reins m'enseignent*. Benissons-le durant les glaces & les froidures de cét Hyver. Que le Printemps fasse fleurir notre pieté ; que l'Eté l'eschauffe & la meurisse ; que l'Autonne envoye autant de fruits, qu'elle en produira sur la terre. Que ce beau Soleil, qui par l'ordre du Createur, continuë sans cesse ses courses, renouvellant maintenant l'année, les saisons & les jours, excite notre ardeur a servir Dieu. Imitons son indefatigable agilité ; courons aussi dans nôtre carriere, sans nous destourner d'un seul pas, nô plus que luy, de la lice, que le Maistre nous a marquée. Allons tousjours en augmentant, a son exemple, notre lumiere, & notre chaleur. Ne laissons passer aucun jour sans avancer d'un degré. Admirons l'obeïssance, que toutes les parties de la terre rendent au Seigneur, demeurant fidelement dans les bornes, qu'il leur a posées. Gardons aussi religieusement les notres ; nous tenant

chacun dans notre vocation, ſans nous emanciper au delà. Reſpectons ſur tout celle, qui nous ſepare d'avec les nations du monde, la profeſſion de la pietè & de l'Evangile de Ieſus Chriſt. Qu'il ne nous arrive jamais de la violer, ni de confondre nos limites, en nous meſlant avec les mondains. Enfin que cette rouë de la Nature, tournant continuellement ſans s'arreſter nulle part, paſſant du jour a la nuit, & de la nuit au jour, de l'Etè a l'Hyver, & de l'Hyver a l'Etè, nous avertiſſe dè l'inconſtance, & viciſſitude des choſes humaines, dont elle eſt l'embleſme. Quád l'Etè de la proſperitè rit chez vous, n'en devenez point inſolent. Penſez que cette belle ſaiſon ne durera pas long-temps; & qu'il faudra, qu'un jour elle faſſe place a une autre contraire. De l'autre part, ſi l'hyver de l'affliction a gelè vos affaires, refroidi votre credit, & troublè tout votre air, ne perdez pas courage pour cela. Eſperez que votre printemps viendra, qui vous fera encore une fois fleurir. Souffrez les tenebres de la nuit avec patience, vous ſouvenát, qu'elles ne feront pas eternelles. Poſſedez la lumiere du jour avec modeſtie,

ſachant qu'elle ne durera, que juſques au ſoir. Voulez-vous, que nous montions encore plus haut, & que par cét ordre de la Nature nous nous élevions a celuy de ſa Grace? Certainement nous le pouvõs; puis qu'ẽ effet le premier eſt un crayon, & un modelle du ſecond. Premierement en general, quand nous voyons, que ce monde, bien que corruptible & periſſable, eſt ſi beau, ſi plein de raiſon, & de ſageſſe, ne s'y paſſant rien, qui ne ſoit conduit avec une profonde providence; diſons en nous meſmes, Quel ſera donc cét autre nouveau monde, que le Seigneur Ieſus nous promet, le ſiege de la Iuſtice, & le domicile de l'immortalité? Quel ſera le Sanctuaire, puis que le porche eſt ſi beau? Quel doit eſtre le palais, puis que la baſſe court eſt ſi magnifique. Quelle ſera la gloire du ciel, puis que la terre eſt ſi admirable? & quelle la conduite de l'eternité, puis que celle du temps eſt ſi raviſſante? Servons-nous en ſuite des merveilles, que nous voyons en la Nature, pour établir & affermir la foy de celles, que nous eſperons en la Grace. Dieu nous promet apres notre mort la reſurrection de nos

corps, & une nouvelle vie, plene de gloire, & de bonheur. La chair, & le sang ont de la pene a l'en croire. Mais ô miserable incredulitè, comment les riches échantillons de cette veritè, que vous voyez tous les jours, ne vous en facilitent-ils point la créance? Ce jour qui se leve tous les matins apres la nuit, qu'est-ce sinon une resurrection, qui ramene le monde en la lumiere, & le remet sur pieds, & nous le represente vivant, & agissant, l'arrachant des tenebres, & du tombeau de l'insensibilitè, où la nuit l'avoit plongè? Car comme un sage autrefois appelloit tres-elegamment le sommeil, *les petits mysteres de la mort*; aussi pouvons-nous dire tout de mesme, que le jour & le réveil sont les petits mysteres de la resurrection. Cõsiderez puis apres la suite de l'hyver & de l'étè. L'hyver est une mort, & un aneantissement de la Nature. Et neantmoins vous voyez que le printemps ne manque pas de la rétablir a sa venuë: Il tire de la terre tout ce, qui y avoit étè deposè: Il rend aux plantes, & aux grains, & mesmes avec usure, toute la vie, que l'outrage de l'hyver leur avoit ôtée. Si Dieu fait tous les jours

ces

ces choses en la Nature ; pourquoy ne pourra-t-il pas executer uu jour en la Grace ce qu'il nous a si saintement promis? Supportez donc patiemment, Ame fidele, la nuit, & l'hyver de cette vie, esperant avec asseurance le jour, & le printemps de l'autre. Ce sera lors, que le Soleil de justice vous affranchira de la vanité, qui brouïlle maintenant tout ce qui est sous l'autre Soleil. Ce sera lors, qu'il fera luire sur nous un jour, qui ne sera suivi d'aucune nuit; un Esté, qui ne craindra point d'Hyver. Vous commencerez alors veritablement la nouvelle année, qui ne passera jamais, mais demeurera toûjours fixe & ferme dans un mesme point, sans estre sujette a aucun des changemens, que le temps produit icy bas. IESUS, le Fils eternel de Dieu, y sera votre Soleil. Sa glorieuse presence sera vôtre jour ; Son ciel & son eternité, votre partage ; & la jouïssance eternelle de ses delices, vôtre vie. A luy avec le Pere & le S. Esprit, vray Dieu, benit a jamais, soit honneur & gloire aux siecles des siecles. *Amen.*

SERMON QVATORZIESME.*

* Prononcé le jour de S. Iean Baptiste 1646.

IEAN I. Vers. 29.

Le lendemain Iean vid Iesus venir a luy, & dit, Voicy l'Agneau de Dieu, qui oste le peché du Monde.

Entre toutes les accusations, que nos Adversaires de la communion de Rome ont accoûtumè d'intenter a notre doctrine pour la rendre odieuse au monde, celle-cy est a mon advis l'une des plus importantes, qu'ils crient & nous reprochent tant de vive voix, que par écrit, que nous ne rendons aucun honneur aux Saints, qui sont là haut dans les cieux avec le Seigneur. Car c'est sans doute un grand crime, & incompatible tant avecque la pietè qu'avecque la charitè, de mespriser ces Bienheureux; La pietè nous obligeant a honorer ceux que notre Souverain Seigneur a elevez dans un si haut point d'excellence & de gloire; & la charitè ne nous permettant pas d'oublier ceux qui ont si dignement servi a notre edifi-

edification, soit par l'exemple de leur sainte vie, soit aussi par la lumiere de leur doctrine. Puis que l'honneur fait partie de la reconnoissance, que nous devons, & a Dieu pour les avoir couronnez de tant de graces, & a eux mesmes pour le fruit & pour l'utilitè que nous tirons de leur pietè, il est évident que nous ne pouvons y manquer sans une extreme offence contre Dieu & contre les hommes. Mais aussi protestons nous en bõne conscience devant le Seigneur & devãt les Anges, & devant tout ce qu'il y a de personnes raisonnables dans le monde, que c'est a tort que l'on nous charge de ce blâme, dont nous sommes tres éloignez par la grace de notre Seigneur. Nous croyons & disons hautement qu'il faut honorer les Saints; & leur rendons volontiers nous mesmes a toutes les occasions qui s'en presentent, les honneurs qui leur sont deus: & notre conscience nous en rend un si bon tesmoignage, que nous ne craignons point que les Saints mesmes se plaignent jamais, que nous y ayons manquè. Bien confessons nous ingenuëment, que nous ne les adorons pas, ni ne leur dedions des Festes ou des

Temples, ou des images sacrées, ni ne leur adressons les prieres de nostre Religion : & c'est de là que ceux de la communion Romaine ont pris sujet de nous faire ce cruel reproche. Mais il n'y a personne qui ne puisse aisément voir combien cette consequence est injuste & déraisonnable, & j'en ferois volontiers juges ceux là mesme qui nous accusent, pourveu qu'il leur pleust d'examiner la chose sans passion. Car dites moy je vous prie, Messieurs, n'honorez vous pas vos peres & vos meres, selon que Dieu le commande expressément en sa Loy? Ne rendez vous pas de grands honneurs a vos Prelats, & a vos Pasteurs, & a vos Religieux & particulierement au Pape, le chef de toute votre Hierarchie? N'honorez vous pas nos Princes, & tous les Magistrats, qui gouvernent la societè civile, où nous vivons? N'honorez vous pas en general tous les hommes, qui vivent saintement & en la crainte de Dieu? Et ne tiendrez vous pas pour une injure grãde & atroce, que quelqu'un vous accusast de ne rendre aucun honneur a toutes ces personnes là? L'appelleriez vous pas imposteur & calom-

calomniateur? Certainement vous n'y manqueriez pas; & vous auriez en effet toutes les raisons du monde de le traiter de la sorte. Et neantmoins vous ne me nierez pas non plus, que vous n'adorez ni vos Peres & vos Meres, ni vos Prelats, ni votre Pape, ni vos Religieux, ni nos Magistrats, ni autre personne vivante, quelque sainte quelle soit; ni ne dediez a aucun d'eux des Festes, ou des Temples, ou des Images sacrées, ni ne leur addressez, ni vos prieres, ni aucune partie de la devotion que vous avez envers Dieu. Il faut donc que vous confessiez pareillement, que si nous ne rendons pas ces services là aux Saints qui sont dans les cieux, ce n'est pas a dire pourtant que nous ne les honorions pas; & que c'est nous faire grand tort de nous accuser de l'un sous ombre que nous ne faisons pas l'autre. L'honneur a ses especes & ses degrez, qui se mesurent a la qualité de ceux a qui nous les rendons; & pour estre legitime, il faut qu'il demeure dans ses bornes, qu'il ne peut passer sans faillir. Pour ne pas rendre a un Officier de la Couronne l'honneur que vous devez au Roy, il ne s'ensuit pas que vous

vous ne luy en rendiez aucun. Si vous ne baisez pas les pieds au Curè de votre Paroisse, ce n'est pas a dire que vous ne l'honorez point. Il rejeteroit luy-mesme cet honneur, si vous le luy deferiez: & croiroit que le reçevoir de vous seroit offenser votre Souverain Pontife, a qui seul vous croyez qu'il appartient. Permettez moy d'en user de mesme en ma religion; de reserver a mon souverain Sacrificateur l'honneur & l'hômage qui n'est deu qu'a luy; de ne point communiquer aux Saints le culte qui n'appartient qu'a leur Maistre; & lequel ils ont rejettè eux mesmes, & le rejetteroyent encore asseurément, s'ils estoyent presens aux ceremonies, où on le mesle. Ils crieroyent a ceux qui se prosterneroyent devant eux pour les servir, comme ils faisoyent autrefois en de semblables occasions; *Levez vous; Nous sommes aussi hommes; Pourquoy faites vous ces choses? Nous sommes hommes, sujets a mesmes affections, que vous: Gardez vous de le faire. Nous sommes vos compagnons de service, & de vos freres, qui ont le tesmoignage de Iesus. Adorez Dieu:* qui sont les mesmes discours, que tinrent jadis S. Pierre, & S. Paul, & un Ange,

Actes 10.26. & 14.15. Apoc. 19. 10. & 22.8.

Ange, a Corneille, aux Lycaoniens, & a S. Iean, qui leur vouloyent rendre des honneurs semblables a ceux que l'on rend maintenant & a eux & aux autres Saints dans la communion de Rome. Mais, direz vous, quel est donc enfin l'honneur que vous leur rendez, puis que vous avoüez vous mesmes que vous ne leur rendez pas celuy-cy? & qu'il est clair qu'en l'estat où ils sont maintenant dans les cieux, nous ne pouvons, ni ne devons leur faire les hőneurs civils que nous rédons a nos Peres, a nos Magistrats, & aux autres personnes qui vivent avec nous en la terre? Quoy? Messieurs, estimez vous donc qu'il n'y ait point de milieu entre mespriser un homme trespassè, & l'adorer? Croyez vous qu'a moins, que de l'adorer, nous ne puissions nous exempter de le mépriser? Il y a une grande & presque infinie distance entre ce deux extremitez. Rien ne nous force de tomber en l'une pour éviter l'autre. Il est aisè de se donner garde de toutes les deux en cheminant dans le milieu; Il est aisè d'honorer les Saints sans les adorer. Les hommes & presens & absens, & vivans & trepassez ont chacun leurs hon-

neurs,

neurs, entierement separez du service de la religion, que nous devons a Dieu. Nous honorons les Saints en la mesme sorte, que nous honorons nos Princes & nos amis absens. Mais, dites vous, tant y a que vous ne les priez pas. Aussi ne faites vous pas vous vos amis, & vos parens absens, ni les morts qui sont en purgatoire, quelque religieux & saints que vous les croyez. Nous ne prions que Dieu; parce qu'il ne nous a point commandé de prier autre que luy; parce que nous ne voyons point dans ses Escritures, que ses serviteurs ayent jamais addressè leurs prieres a autre qu'à luy; parce que tout ce qui se fait sans foy estant pechè, nous craignons d'y tomber en faisant une chose, dont nous ne pouvons avoir de foy, puis que nous ne l'avons point ouïe en la Parole de Dieu, d'où est la foy. Nous ne les prions point; parce que nous ne savons pas s'ils nous oyent, n'estant nullement necessaire pour la felicitè, dont ils jouïssent, qu'ils ayent la connoissance des pensées de nos cœurs, & des paroles de nos bouches: Il n'y a
1. Rois 8. que Dieu a qui appartienne cette gloire;
39. *Toy seul, ô Eternel, connois le cœur de tous les hommes.*

hommes. Pour avoir glorifiè les Saints, il ne les a pas deïfiez ; Pour les avoir rendus heureux, il ne leur a pas donnè les proprietez de sa divinitè. Ie n'outrage ni ne diminuë leur gloire pour ne leur pas deferer ce que je pense ne devoir a aucun autre, qu'a Dieu. Il n'est necessaire, ni pour leur bonheur, ni pour mon salut, que je leur rende ce service ; l'un & l'autre est assez asseurè en la bontè & puissance de notre commun Seigneur. Mais si je n'ose leur deferer les hôneurs que je croy ne devoir qu'a Dieu seul, je leur rends volontiers ceux qui ne choquent point ma conscience. Premierement, j'ay leur pietè & leur bonheur en une singuliere estime ; je reconnois qu'ils ont étè de precieux vaisseaux & des organes exquis de la grace de Dieu; Qu'ils l'ont servy constamment durant leur vie, & qu'ils jouïssent maintenant apres leur mort de son repos & de sa gloire. Ie benis Dieu des lumieres dont il les a couronnez ; & n'y pense jamais sans quelque mouvement d'affection, de respect & de joye. En apres je conserve cherement tout ce qui nous reste d'eux; la reputation de leur vertu, l'exemple de

de leur sainteté, la memoire de leur nō, & les enseignemens de leurs plumes, s'ils nous en ont laissé quelques uns. Ie defens leur loüange contre les profanes & les mondains ; je celebre leurs vertus a toutes occasions ; & ne parle jamais d'eux qu'avec honneur. Ie propose a mes Freres leur foy, leur zele, leur charité, leur vie, leur mort, & leur doctrine, & les mets devant leurs yeux, & les grave dans leurs cœurs, & les exhorte a les suivre. Quel plus grand & plus glorieux tesmoignage d'honneur saurions nous rendre a ces saints serviteurs de Dieu? C'est l'honneur qu'ils ont demandé aux hommes, tandis qu'ils ont vescu
1. Cor. 11. 2. icy bas. *Soyez*, leur disoyent-ils, *nos imitateurs, cōme aussi le sommes nous de Christ.* C'est l'honneur qu'ils desiroyent qu'on leur rendist apres leur mort. Nous ne lisons point nulle part qu'ils ayent ordonné a leurs survivans de leur bastir des chapelles & des temples, ou de leur consacrer des images, ou de faire des pelerinages aux lieux de leur nom; ou de leur addresser des prieres. Mais nous trouvons bien, qu'ils leur ont commādé de conserver apres leur depart la memoire

moire

moire de leur vie, & de leur conversa- *Act. 20. 29. 30. 31. 32*
tion pour la suivre & pour l'imiter, & de
garder le depost qu'ils leur avoyent *1. Tim. 1. 20.*
consignè, & de retenir les enseignemens *2. Thess. 2. 15.*
qu'ils avoyent appris d'eux soit de vive
voix, soit par escrit: de sorte que si leurs bienheureux esprits avoyent dans ce glorieux Sanctuaire d'immortalitè, où ils vivent, quelque connoissance distincte & particuliere de ce qui se passe en cette vallée de larmes, il ne faut point douter qu'ils n'eussent ces mouvemens & ces sentimens de notre respectueuse charitè tres-agreables, & qu'ils ne les prissent a tres-grand hōneur. C'est donc ainsi, Freres bien aimez, qu'il faut honorer les Saints du Seigneur, en benissant leur memoire, & en imitant leur pietè, & en suivant leur doctrine. Et c'est ainsi que nous allons maintenant honorer S. Iean Baptiste. Tandis que nos Adversaires luy rendent a leur mode des services, & des honneurs que notre conscience instruite en la Parole de Dieu ne sauroit nullement approuver, nous mediterons le saint & salutaire enseignement, que ce bien-heureux donna autrefois aux Iuifs, & qu'il nous denne

encore

encore aujourdhuy dans l'Evangile, où le Seigneur a voulu qu'il fust conservé a la louange de son serviteur,& a l'edification de l'Eglise;enseignement où il n'appelle pas les hommes, ou a soy-mesme, ou a quelcun des autres ministres de Dieu, mais les addresse au Saint des Saints, pour treuver en luy la remission de leurs pechez & le salut eternel. *Le lendemain,* dit l'Evangeliste, *Iean vid venir Iesus a luy,& dit,Voicy l'Agneau de Dieu, qui oste le peché du Monde.* Le plus grand honneur que vous puissiez faire a ce saint homme,& qu'il desire & qu'il vous demande le plus, c'est d'ouïr cette sienne voix: de respecter l'autorité de ce tesmoignage qu'il rend au Fils de Dieu; de croire ce qu'il en dit; de pratiquer ce qu'il ordonne;de recevoir ce Iésus, qu'il vous recommande pour l'Agneau de Dieu, & de chercher en luy seul la remission de vos pechez, qu'il vous y promet. Et pour vous porter a luy rendre ce legitime honneur, necessaire & a sa loüange & a la gloire de son Maistre, & a notre salut, nous considererons en cette action,s'il plaist au Seigneur & les qualitez du tesmoin, qui parle dans ce texte;

texte ; & le tesmoignage mesme, qu'il rend au Seigneur. Quant au tesmoin,qui parle, c'est Iean fils de Zacarie, que l'Eglise nomme *Baptiste*, a cause du Baptesme qu'il administroit aux repentans en remission de leurs pechez. *Le lendemain Iean vid Iesus venir a luy.* Ce Iean n'estoit pas un homme cõmun ; C'estoit un excellent serviteur de Dieu. Ce n'estoit pas mesme un Prophete ordinaire, du rang de ceux que le Seigneur avoit suscitez de temps en temps a son Israël. Il estoit Prophete, mais plus que *Mat.11.*
Prophete;Le Messager du Fils de Dieu, 9.10.11.
envoyè pour preparer son chemin devãt luy, sa voix & son Elie, le plus grand de tous ceux qui estoyent nais de femmes. Aussi fut il predit & promis a l'Eglise plusieurs siecles avant que de luy estre donnè ; honneur, que nul des anciens Prophetes n'avoit eu. Car nous ne lisons point que Dieu ait promis Moïse, ni Esaïe,ni David, ni Ieremie, ni aucun autre des Prophetes a son peuple avant leur naissance. Mais il predit la venuë de Iean, & le promit a son Israël longtemps devant que de l'envoyer ; *Voicy*, dit-il par Malachie quatre cens ans avãt

Mal. 3.1. & 4.5.6. la naissance de Iean, *Ie m'en vay envoyer mon messager, & il accoutrera mon chemin devant moy, & incontinent le Seigneur que vous cherchez entrera en son temple :* & derechef; *Voicy je m'en vay vous envoyer Elie le Prophete. Il convertira le cœur des peres envers les enfans, & le cœur des enfans envers les peres.* Et Esaïe encore long-temps avant Malachie, avoit desja descrit le ministere de Iean en ces paroles; *La voix*
Es. 40.3. *de celuy qui crie au desert est, Accoustrez le chemin de l'Eternel; dressez parmy les landes les sentiers de notre Dieu.* Quel je vous prie, & combien grand doit estre ce personnage, de la venuë duquel Dieu a voulu advertir son peuple de si bône heure, & tant de siecles avant qu'il parust ? qui a eu un advantage si particulier, & que nul autre Prophete n'a eu, exceptè le Maistre des Prophetes, le Christ, dont il estoit le heraud, qui a aussi étè predit & promis à l'Eglise plusieurs siecles avât que de s'y manifester ? Mais sa conception & sa naissance porterent aussi des marques tres-illustres de sa grandeur future. Car premierement il nasquit d'une mere sterile & hors d'aage d'avoir des enfans, & d'un pere desja vieux : Dieu voulut

voulut que l'on reconnuſt par là que c'eſtoit un fruit non de la Nature, mais de ſa Grace, un ouvrage de ſa main, & non de la chair & du ſang. Ioint que ce miracle a été comme un eſſay & comme un modelle d'un autre plus grand, qui arriva peu de mois apres, quād Marie couſine de la mere de Iean, conçeut le Seigneur Ieſus dans ſon ſein virginal. La conçeption de Iean eut encore cecy de miraculeux qu'elle lia la langue a Zacarie ſon pere, Sacrificateur, l'ayant rendu muet; pour figurer, que la Loy, dont Zacarie eſtoit miniſtre, s'en alloit bien-toſt perdre la voix; comme cela arriva, celuy dont Iean eſtoit le precurſeur, ayant quelques années apres imposè ſilence a l'ancienne ſacrificature. Mais comme la venuë de Iean avoit été predite, & denoncée par un Ange a ſon pere Zacarie; auſſi fut-elle toute conduite & gouvernée par le S. Eſprit depuis le commencement juſques a la fin. Cet enfant miraculeux eſtoit encore dans les entrailles de ſa mere, quand il ſentit les premieres inſpirations de ce grand Conſolateur; qui nous a fait voir par cét exemple l'infinie efficace de ſa vertu, qui Iean 3. 8.

souffle, où il veut, comme dit notre Seigneur, & peut sanctifier les fruits des Fideles des le ventre, y apposant des lors ses seaux sacrez, & leur communiquant sa grace par des voyes secrettes, & incomprehensibles a nos sens. Car Marie estant venuë voir Elizabeth durant les mois de sa grossesse, l'enfant tressaillit de joye dans le ventre de sa mere, a la voix de la Bienheureuse Vierge, saluant Elizabeth. Il sentit la presence de son Maistre, & en descouvrit des lors le mystere; ayant prophetisè avant que de naistre, & commencè l'exercice de sa charge avant que d'estre sorty en la lumiere de la vie. Heureux enfant, qui a ressenti de si bonne heure les mouvemens du Saint Esprit; & en qui le ciel répandit sa vertu, avant qu'il fust nay sur la terre. Mais, sa naissance qui suivit quelques mois apres, ne fut pas moins merveilleuse. Car elle dénoüa la langue de son pere, que sa conception avoit liée; elle ne luy rendit pas seulement la parole; elle luy apporta les lumieres & les inspirations du Saint Esprit; qui se saisissant du cœur de ce bon vieillard, luy fist prononcer cette prophetie, où il declare magnifiquemét,

Luc 1. 44.

& la

& la venuë du Messie, & l'office que luy *Luc 1.13. 60.63.*
rendroit ce sien enfant. Il ne faut pas oublier le nom de Iean, qui luy fut donnè par la providence & par l'ordre du Seigneur. Car jamais Dieu n'a imposè le nõ a aucun homme sans mystere: Les noms qu'il donne sont toûjours accompagnez de leur veritè, comme vous le pouvez voir en tous les exemples qui s'en treuvent dans l'Escriture; comme quand il donna le nom d'Abraham, & celuy d'Israël, & celuy de Sara sous le Vieux Testament, & sous le Nouveau celuy de Iesus a notre Seigneur, celuy de Pierre a Simon, & celuy de Boanerges a deux des Apôtres. En l'histoire de ces personnes paroist clairement la vertu de ces noms. Il en fut de mesme de Iean. Comme il eut le bonheur d'estre de ce petit nombre de personnes, a qui Dieu a daignè faire cette faveur; aussi est-il évident que son nom fut accompagnè de la veritè de ce qu'il signifie. Son nom signifie la grace, & toute sa vie en fut plene. C'est la grace qu'il annonça aux hommes. La Loy fut donnée par Moïse; & ses Propheres dûrérent jusques a Iean. La grace & la veritè fut exhibée par Iesus Christ,
 & an-

& annoncée par Iean son precurseur. Toutes ces merveilles, dont la naissance de Iean fut accompagnée, remplirent des lors les cœurs des Iuifs d'étonnement: *Que sera-ce*, disoyent-ils, *de ce petit enfant?* Dieu les preparoit de bonne heure a l'escouter comme une personne extraordinaire, & authorizoit par des commencemens si illustres la voix de sa predication. En effet il fut tel que l'avoit promis une si miraculeuse naissance; Car il ne fut pas si-tost en aage, que cét esprit d'Elie, dont il fut revestu, & qui luy en acquit le nom, se desploya magnifiquement en luy dans l'exercice de sa charge. Elle consistoit en deux points; l'un de preparer la voye de Christ; & l'autre de le monstrer aux hommes. Il s'est acquitté du premier en exhortant le peuple a repentance, *Amandez vous*, disoit il, *& faites des fruits dignes de penitence*; en annonceant la remission des pechez aux repentans, & les baptizant: & son habit, son vivre, & sa demeure estoyent les symboles de cette penitẽce, a laquelle il appelloit les hommes. Car il estoit vestu de poil de chameau, & ceint d'une ceinture de cuir sur ses reins, & vivoit de saute-

Luc. 1. 66.

Marc 1.

ſauterelles & de miel ſauvage, & preſchoit dans le deſert;Equippage, comme vous voyez, qui denonceoit la guerre aux delices, & repreſentoit la mortification des vices & des vanitez mondaines. Et quant a la deſignation du Meſſie, qui eſtoit l'autre partie de sõ miniſtere, il s'en acquita auſſi tres-exactement. Car premierement, comme les Iuifs touchez de tant de merveilles, avoyent les yeux ſur luy, s'imaginant que ce pourroit eſtre le Meſſie, il les deſabuſa de cette erreur, leur proteſtant expreſſément qu'il ne l'eſtoit point; & leur declara en general que le Chriſt eſtoit encore tout autre choſe que luy; *Il en vient un plus fort que moy*, leur dit-il, *duquel je ne ſuis pas digne de deſlier la courroye des ſouliers; C'eſt luy qui vous baptizera du S. Eſprit & de feu.* Et les Iuifs ayant envoyé de Ieruſalem des Sacrificateurs & des Levites pour luy demander qui il eſtoit, il leur advoüa qu'il n'eſtoit pas le Chriſt; *Mais* dit-il, *il y en a un au milieu de vous que vous ne cõnoiſſez point; C'eſt celuy qui vient apres moy, qui eſt preferé a moy* : & depuis encore a ſes Diſciples, *Celuy qui a la mariée, eſt le marié; mais l'amy du marié, qui l'aſſiſte & qui l'oit,*

Luc 3.16.

Iean 1. 26.

Iean 3. 29.30.

l'oit, est tout esjoüi pour la voix du mariè; dont cette mienne joye est accomplie. Il faut qu'il croisse, & que je sois amoindry. En suitte de ces advertissemens, il montra enfin Iesus au doit, & le recommanda a tout Israël, comme le vray Christ de Dieu; & ayant ainsi accomply sa commission, & satisfait a sa charge, il seellà la veritè de sa predicatron par une mort glorieuse en la prison, où Herode le tyran l'avoit mis, & où il luy fit trancher la teste. Au reste l'efficace de sa predication fut telle, que toute la Iudée alloit vers luy, jusques aux Pharisiens mesmes, pour recevoir son Baptesme; & tout le peuple le tenoit pour un Prophete. Et outre ce que nous en disent nos Evangelistes, Iosephe historien Iuif proche de ces temps là, rend expressément tesmoignage de sa vertu & saintetè extraordinaire, & de la grande reputation où il estoit parmy les Iuifs. Voyla, Fideles, quel est ce tesmoin, dont nous avons aujourd'huy a ouïr la deposition; un homme saint & irreprochable, le plus grand des Prophetes, le ministre du Ciel, le heraud de sa Veritè; sanctifiè des sa conception, envoyè de Dieu, & portant de si illustres marques de sa

Matth. 21.26.

main

main, que l'on ne peut douter de sa vocation. Escoutons maintenant son tesmoignage avec la foy, l'attention, & la reverence que nous demande l'autoritè & la dignitè d'un si grand serviteur de Dieu. *Le lendemain*, dit notre texte, *Iean vid Iesus venir a luy, & dit, Voicy l'Agneau de Dieu.* L'Evangeliste avoit cy-devant racontè ce que nous venons de toucher, que Iean enquis de sa qualitè par les deputez des Iuifs, leur avoit franchement & naifvement declarè ce qui en estoit. Iesus se presente le lendemain du jour auquel il avoit tenu ce discours; afin qu'il achevast l'instruction qu'il leur avoit commencée. Il leur avoit dit, qu'il n'estoit pas le Christ. Il avoit adjoustè, que le Christ n'estoit pas loin; que bié qu'inconnu, il estoit au milieu d'eux. C'estoit eslever leurs ames en une grande attéte. Le jour d'apres Iesus vient a luy. Qui ne voit que c'estoit une rencontre mesnagée, & conduite par la providence du Seigneur, afin d'esclaircir de tout point l'enseignement de Iean? & de luy dóner le moyen de mettre par maniere de dire, le Christ entre les mains de ceux qui le cherchoyent? C'est un des traits de l'a-
mour

mour du Seigneur Iesus; Il se presente a ceux qui parlent de luy; & ne fait pas long-temps languir ceux qui le cherchent, & qui soûpirent apres sa grace. Iean entretenoit le peuple de sa venuë; & il vient a eux des le lendemain. Les deux disciples allant en Emmaus, devisoyent de ces merveilles; & il survint aussi-tost en leur compagnie. C'est ce
Apoc. 3. qu'il promet aux fideles dans l'Apoca-
20. lypse : *Si quelcun m'ouvre la porte, j'entreray*
Iean 14. *vers luy, & souperay avec luy, & luy avec moy.*
21. 23. Et ailleurs; *Qui m'ayme*, dit-il, *sera aymè de mon Pere, & je l'aimeray, & me declareray a luy; & le Pere & moy viendrons a luy, & ferons demeurance chez luy.* Mais il y avoit encore cecy de particulier en cette venuë de Iesus; que le ministere de Iean estant desormais pres de sa fin; comme l'estoile du matin disparoist lors que le Soleil se leve, il estoit a propos qu'il receust alors de luy le tesmoignage qu'il devoit luy rendre, avant que d'achever sa course. C'est pour celà qu'il vient si a propos, & pour la consolation de Iean, & pour l'esclaircissement des Iuifs, & pour la demonstration de la divinitè de sa charge; afin que les hommes advertis
de

de tant d'endroits, par les voix du Ciel & de la terre, de l'autorité & de la dignité de Iesus, ou le receussent avec foy a salut, ou demeurassent convaincus d'une inexcusable incredulité. Aussi tost que Iean le vid, il dit, *Voicy l'Agneau de Dieu, qui oste le peché du monde.* Il s'escrie de joye, comme celuy qui treuve inesperément ce qu'il desire. Il le montre a tout le peuple; *le Voicy*, dit-il, *luy mesme*; l'attente de nos ames, notre joye & notre salut; celuy dont vous demandiez hier des nouvelles; celuy dont je vous entretins, vous advoüant bien que ce n'estoit pas moy, mais vous donnant neanmoins esperance de vous le montrer bié tost. Il a devancé ma pensée. Le voicy plutost que je ne l'attendois. S. Iean leur propose dans les paroles suivantes une excellente description du Christ, tirée du premier & principal office par lequel il a été envoyé du Pere, & dans l'effet duquel consiste aussi la premiere & la plus necessaire de toutes les graces, que nous recevons de luy, assavoir la remission des pechez. Car le peché où nous naissons, estant la seule chose qui nous separe de cette communion de Dieu, en

laquelle consiste tout notre bonheur, il est evident que nous ne pouvons jamais estre autres, que malheureux, si nous ne sommes delivrez du pechè; comme au contraire puis que Dieu de soy-mesme n'est qu'amour & beneficence, il est clair que si une fois le pechè qui nous fermoit la source de sa benediction, vient a estre levè, il ne sera pas possible que les eaux de sa grace ne s'espandent de là en avant sur nous, pour nous donner tout le bien & tout le contentement necessaire a nous rendre heureux. C'est donc là proprement la premiere & la principale fin pour laquelle Dieu a envoyè son Fils au monde, afin d'oster le pechè, & de lever cét obstacle qui nous empeschoit d'avoir accez vers luy. *Vous savez qu'il est apparu*, dit l'Apotre bien aimè, *afin qu'il ostast nos pechez*. Certainement c'est donc a bon droit, que Iean Baptiste voulant nous amener a luy, commence par ce point, & nous le represente par cette principale partie de sa charge. Mais la description qu'il en fait, est tres-riche & pleine de grands mysteres, & qui merite bien que pour l'entendre nous en examinions toutes les paroles l'une apres

1. *Iean* 31.5.

l'autre

l'autre. Premierement il l'appelle *l'Agneau de Dieu.* Avec ces deux mots il efface tous les sacrifices & toutes les expiations de la Loy; montrant que c'est en Iesus seulement & non en aucune autre part, que se treuve veritablement la vertu & l'efficace capable d'oster le pechè, & de nettoyer la tache, qu'il laisse en nos âmes. Les agneaux que vous avez ouïs ou veus jusques icy, dit il, & celuy qui fut mis en la place d'Isaac, & ceux qui arrosérent les pôteaux de nos peres en Egypte, & ceux que nous esgorgeons tous les ans au premier jour de la Pasque, & ceux qui s'offrent tous les jours soir & matin, sur l'autel de nostre Temple, ne sont pas les vrais agneaux dont nous avons besoin. Ce n'en sont que les figures & les peintures. Celuy-ci que vous voyez sous cette forme si basse & si mesprisable en apparence, est le vray Agneau; la veritè, le corps & la plenitude de tous les autres; qui a réellement & en effet toute l'excellence & toute la force dont les autres n'avoyent que l'ombre & l'image. C'est l'Agneau de Dieu, celuy que Dieu demande, celuy par lequel il sera appaisè; celuy qu'il nous

Exod.12.

a donnè,

a donnè, l'Agneau vrayement venu de luy,& vrayement approuvè par luy. La nature produit les autres. C'est Dieu qui a fait & formè celuy-ci. C'est la Divine victime que Dieu nous a promise il y a si long-temps par Esaïe, qui doit estre immolée pour nous, & porter nos langueurs,& estre chargée de nos douleurs, & n'avrée pour nos forfaits, & froissée pour nos iniquitez. S. Iean comprend toutes ces choses en ces deux mots, disant que Iesus est l'Agneau de Dieu. Et voyez je vous prie, combien est admirable le rapport entre Iesus & ces agneaux de l'ancien Israël, par lesquels il avoit étè figurè,& dont a raison de cette similitude,le nom luy est donnè,tant icy par Iean Baptiste,qu'ailleurs, & par l'Apôtre S. Iean dans l'Apocalypse,& par S. Pierre, qui dit, *que nous avons étè rachetez par le precieux sang de Christ, comme de l'Agneau sans macule & sans tache:* & par S. Paul, quand il dit, que *notre Pasque, assavoir Christ, a étè sacrifiè pour nous.* Premierement, l'Agneau est le plus doux, & le plus patient de tous les animaux: qui se laisse mener, lier, tondre & égorger sans resistence. C'est la peinture de cette bontè, douceur

Esaïe 53. 1.4.5.

1. Pierr. 1.18.19.

1. Cor. 5.7.

douceur & benignitè infinie, qui reluisoit en Iesus ; vrayement le plus doux & le plus debonnaire de tous les hommes; qui a souffert innocēment sans se plaindre toutes les injures des hommes : qui s'est laissè prendre, condamner & mener a la mort sans ressentiment, avec une si divine patience, qu'il prioit pour ceux là mesmes qui le crucifioyent. En apres, les agneaux de l'Anciéne alliance avoyent tous cecy en commun, qu'ils estoyent sans tache & sans macule, & sans imperfection, la Loy defendát d'en employer d'autres dans les services de sa religion. C'estoit l'image de la parfaite saintetè du Seigneur Iesus entierement separè des pecheurs, le Saint des Saints, dont & la naissance & la vie a étè tres-pure & tres-innocente, & pleine de toute sorte de justice ; non seulement de la morale, qui cōsiste en une parfaite amour de Dieu & du prochain; mais aussi de la ceremonielle a laquelle il a daignè s'assujettir, l'accomplissant entierement, & ayant mesme voulu recevoir le baptesme de Iean, afin que les hommes ne trouvassent rien a dire en luy, selon ce qu'il disoit a Saint Iean *qu'il luy estoit* Matth. 3. 12.
convenable

convenable d'accomplir toute justice. C'est ce que ces anciens agneaux avoyent de commun. Celuy d'Abraham eut cecy de particulier, qu'il ne naquit pas en sa maison, ni ne fut achetè de son argent, mais luy fut envoyè de Dieu; qui luy en fit par maniere de dire un present. C'est ce qui se treuve parfaitement en Iesus, venu du Ciel, comme vous savez, non acquis par notre industrie, non meritè par notre travail, mais donnè de Dieu pour estre la rançon de notre vie. Et comme l'Agneau d'Abraham fut mis en la place d'Isaac, & receut pour luy en sa gorge le couteau, qui luy devoit oster la vie, & ainsi le sauva par sa mort; de mesme aussi Iesus a étè estendu sur la Croix, que nous meritions, & a beu le calice de la colere de Dieu, qui nous estoit preparè, & a souffert la malediction preste a tomber sur nos testes, & ainsi nous a vivifiez par sa mort. L'Agneau de Moïse a la sortie d'Egypte guarantit Israël du glaive de l'Exterminateur, par le sang dont furent arrosez leurs posteaux; & Iesus nous a delivrez de la playe mortelle qui nous estoit inevitable, par la vertu de ce divin sang, qu'il a répandu

pour

pour nous, & dont il a fait l'aspersion sur nos cœurs. Et comme les Israëlites pour sortir d'Egypte, & aller en la terre promise, mangerent de la chair de leur Agneau avec des herbes ameres; il nous faut semblablement estre repeus de la chair de Iesus, & goûter l'amertume de ses souffrances pour sortir de la servitude du pechè & des Demons, & pour parvenir au royaume celeste. Enfin les autres Agneaux qui estoyent immolez sous la Loy, sanctifioyent les souïllez quant a la chair, comme dit l'Apotre en l'Epitre aux Hebreux, parlant du sang & de la cendre des victimes anciennes: c'est a dire, qu'ils leur communiquoyent une puretè legale, au moyen de laquelle ils avoyent part & entrée en la cõmunion exterieure du vieux Israël; Le Sang de Iesus tout de mesme, offert à Dieu par l'Esprit eternel sans nulle tache, purifie nos consciences, & nous sanctifie selon l'Esprit, pour entrer dans la spirituelle & eternelle communion de Dieu & de son peuple. Et c'est là precisement que regarde icy S. Iean, quand il appelle Iesus *l'Agneau de Dieu*, comme il s'explique luy mesme, adjoustant incontinent; *qui oste* Heb. 9. 13.

le pechè du monde. Il dit *le pechè*, pour signifier toute cette masse de crimes & d'iniquitez, qui fourmillent en notre nature, dont la corruption originelle est comme la racine & le tronc, & les habitudes des vices comme les branches, & les actions impies & injustes ou deshonestes, comme les fueilles ou les fruits. C'est ce que S. Iean nomme icy *le pechè* en un mot: le considerant comme un tout; consistant a la veritè en plusieurs parties; mais qui ne font qu'un seul & mesme corps, auquel chacun des pechez se rapportent, l'originel & les actuels, comme on parle dans les escoles de la Theologie, les pechez des affections & des pensées, ceux de la bouche & des paroles, ceux de la vie & des actions, ceux du dedans, & ceux du dehors; ceux qui violent la pietè & le service de Dieu, ceux qui choquent l'amour & la charitè de nos prochains, ceux qui souïllent l'honestetè & la dignitè de nos propres personnes. Il n'y a point de crime, de forfait, d'offence ni de faute, que Saint Iean ne comprenne sous ce mot de *pechè*, quand il dit que *cet Agneau de Dieu oste le pechè.* Arriere l'impietè de ceux qui ont

ont voulu dire que Iesus Christ n'a satisfait que pour le pechè originel; & l'erreur de ceux qui croyent, ou du moins donnent a entendre, qu'il n'a satisfait que pour une sorte de pechez, qu'ils nomment *mortels*, & non pour les autres, qu'ils nomment *veniels*. Saint Iean disát indefiniment *le pechè* nous montre qu'il n'y en a aucun de quelque espece que l'on puisse se l'imaginer, que l'Agneau de Dieu n'ait ôtè. Mais il faut aussi remarquer ce qu'il dit notamment, qu'il a ôtè le pechè du monde, estendant cette grace a tout le genre humain, sans en exclurre personne, afin que les Iuifs n'allassent pas s'imaginer que le Redempteur n'estoit venu que pour eux. C'est celuy, dit-il, qui sera la benediction de toute la terre; & la joye & le salut de tous les hommes. Il est la propitiation non pour nos pechez seulement, mais aussi pour ceux de tout le monde, comme dit l'autre Saint Iean. Car le mot de monde se prend ainsi ordinairement pour la masse de tous les hommes considerez dans l'estat du pechè avant que Iesus Christ leur soit presentè; comme quand le Seigneur dit luy mesme, *que Dieu a tant aymè le* *monde*,

1. Iean 2. 2.

Iean 3. 16.

monde, qu'il a donnè son Fils unique, afin que quiconque croit en luy ne perisse point, mais ayt vie eternelle. Il est vray qu'ailleurs il prend le monde pour le corps des rebelles & des incredules, qui rejetant les offres de sa grace ont pris parti avec le diable, & sont opposez aux Fideles, comme quand il dit, *qu'il ne prie point pour le monde, mais pour ceux que le Pere luy a donnez :* où il est clair par cette opposition, que comme par *ceux qui luy ont étè donnez*, il entend les vrais fideles, aussi par *le monde* il signifie les incredules obstinez. Le mõde au premier sens est la carriere d'où Dieu tire son Eglise; au second c'est le corps de ses ennemis. Au premier, le monde est dans le pechè, mais sans foy ni incredulitè. Au second outre le pechè il est entachè d'incredulitè, & coupable d'avoir violè l'alliance de Grace, & non celle de la Nature seulement. Au premier, c'est un malade qui n'a pas encore veu le medecin ; au second, c'en est un qui l'a outragè, & meschamment rejettè ses remedes. D'où paroist pourquoy c'est que le monde n'est pas tout sauvè, bien que Iesus Christ ayt ostè le pechè de tout le monde. Car sa grace ne sauvant effec-

Iean 17. 9.

ctivement que ceux qui croyent, comme un remede quelque bon qu'il soit ne guerit que ceux qui en usent : & la pluspart du monde rejettant sa grace par incredulitè, de là vient que le benefice du Seigneur ne leur sert de rien. Cela mesme que S. Iean dit que Iesus oste le pechè du monde, nous fait voir que tout le monde est dans le pechè, & a besoin de redemption. Mais comme le mal est general, aussi est le remede qu'il nous presente dans le sang de ce divin Agneau. Faisons donc estat que ce benefice de Dieu estant offert a tous, il n'y a personne qui ne le doive embrasser, & s'asseurer que riẽ ne l'empeschera d'estre sauvè & rachetè par Iesus Christ. pourveu qu'il s'en approche avec foy. Enfin le mot *d'oster* icy employè par S. Iean est aussi considerable. Le pechè s'oste en deux fassons: Premierement en exemptant celuy qui l'a commis de la peine qu'il meritoit, luy en procurant le pardon ; ce que l'Ecriture appelle expier le pechè, & en faire la propitiation. Secondement en arrachant du cœur du pecheur l'habitude & la convoitise du vice d'où procedẽt les actions du pechè,

comme quand Dieu rend celuy qui estoit impie hõme de bien & vertueux. I'advouë que Iesus Christ oste le pechè du monde, en toutes ces deux fassons, donnant a ceux qui croyent en luy, & l'absolution de leurs crimes, & la saintetè; les delivrant & de la peine dont ils estoyent coupables, & des vices qui avoyent produit leurs crimes, (car il ne nous a pas ètè fait justice seulement, mais aussi sanctification) & je confesse bien encore que les paroles de S. Iean se peuvent aussi estendre a ce second benefice du Seigneur. Mais en telle sorte pourtant, qu'elles se rapportent au premier, dont le second est un fruit, premierement & principalement. Le nom d'Agneau qui est icy donnè au Seigneur le requiert necessairement. Car il est clair que l'Agneau n'ostoit le pechè qu'entant qu'il exemptoit le pecheur de la peine qu'il meritoit, assavoir l'excommunication & les maux qui la suivoyét. L'Agneau, mourant en sa place, aneantissoit par ce moyen la punition a laquelle sa faute l'avoit obligè. Puis donc que S. Iean appelle Iesus Christ notre Agneau, il signifie asseurément, qu'il

nous

nous affranchit de la peine que meritoyent nos pechez entant qu'il a étè immolè pour nous,& non simplement qu'il a aboli en nous les habitudes du vice, auquel cas le nom d'Agneau ne luy conviendroit pas, puis qu'il est évident que les Agneaux des anciens sacrifices n'avoyent aucun tel usage. En apres il est clair par l'Escriture, que ce divin Agneau a ostè nos pechez, entant qu'il les a portez, c'est à dire entant qu'il est mort pour nous à l'occasion de nos pechez, s'estant chargè de les expier; selon ce que dit S. Pierre, qu'il *a portè nos pechez en son corps sur le bois*; & Esaïe, *qu'il a portè nos langueurs, & s'est chargè de nos douleurs; & que l'amende qui est sur luy nous a apportè la paix.* Et le mot mesme dont S. Iean s'est icy servi, signifie dans l'original, non oster seulement, mais aussi porter, enlever, & charger; de fasson que pour exprimer toute sa force, il faut entendre que cet Agneau de Dieu a ostè le pechè du monde en le portant & s'en chargeant, c'est à dire en souffrant la mort pour nos pechez; car porter un pechè, n'est autre chose, qu'en estre puni, en souffrir la peine. Or il est évident que la

1. Pier. 1. 24.

Esaïe 53. 4. 5.

αἴρειν

mort de Iesus Christ a proprement & directement servy a aneantir la malediction de la Loy, c'est a dire la peine deuë a nos pechez, selon ce que dit l'Apotre, qu'*il nous a rachetez de la malediction de la Loy, ayant été fait malediction pour nous*; & toute l'Escriture en une infinité d'endroits nous enseigne la mesme chose. Certainemẽt il faut donc conclurre que S. Iean disant en ce lieu, que Iesus est *l'Agneau de Dieu qui oste le peché du monde*, entend principalement la remission des pechez, où l'exemption de la peine qu'ils meritent, que l'Ecriture nomme ordinairement la justification; qui nous a été procurée par la satisfaction du Seigneur Iesus Christ. C'est donc icy en peu de mots le sens de ses paroles, que ce Iesus qu'il monstroit, est la vraye & eternelle victime figurée par les Agneaux de l'ancien peuple, donné de Dieu pour estre le vray propitiatoire par la foy en son sang, ayant seul la vertu d'expier les pechez du monde & d'appaiser Dieu en telle sorte qu'il est propice & favorable a tous ceux qui s'approchent de luy en croyant. D'où paroist combien est contraire au tesmoignage de ce Saint homme la

Galat. 3. 13

doctrine de nos Adversaires, qui enseignent premierement que ceux à qui le sang de Iesus est appliquè par la Foy & par les Sacremens, ne laissent pas d'estre punis pour leurs pechez, & en cette vie, & apres la mort dans le feu de leur pretendu purgatoire. A ce conte Iesus n'a pas ostè leur pechè. Car s'il l'avoit ostè, Dieu qui est la justice & la bontè mesme, ne le puniroit pas; & le sens commũ nous montre qu'oster le pechè d'un homme c'est l'exempter de la peine que meritoit sa faute. Secondement ils tiennent encore que les aumosnes & les jeusnes & les macerations & les disciplines de leur penitence sont de vrayes & propres satisfactions pour le pechè, qui l'ostent par consequent & exemptet ceux qui les font de la peine qu'ils meritent. Certainement ce n'est donc pas *l'Agneau de Dieu qui oste le pechè du monde*; puis qu'a leur dire une bonne partie de ce pechè du monde s'oste par d'autres satisfactions, que celles de l'Agneau. Enfin ils pretendent que les souffrances supererogatoires des Saints que le Pape garde en son thresor avec le sang de Iesus Christ appliquées aux Fideles,

expient

expient leurs pechez, & les exemptent de la peine qu'ils meritent. Comment s'accorde cela avec ce que prononce icy S. Iean, que Iesus est l'Agneau de Dieu, qui oste les pechez du monde? Certainemét l'on ne mesloit aucun autre sang avec celuy des anciens Agneaux. Celuy dont furent arrosez les posteaux d'Israël en Egypte, sauva seul les premiers nais: & celuy qui se respandoit sur l'Autel dans les sacrifices, n'estoit non plus meslè avec un autre. Puis que Iesus Christ est le veritable Agneau de Dieu representè par ces figures; qui ne void que son sang seul fait pareillement toute l'expiation de nos pechez, sans meslange d'aucun autre? d'autant plus qu'il a incomparablemét plus de force pour la propitiatiõ réelle de nos crimes, que les agneaux des anciens n'en avoyent pour la sanctification typique? Ioint que puis qu'il est Agneau entant & par ce qu'il oste le pechè du monde, comme le pose S. Iean, si les Saints ostent le pechè par leurs souffrãces, ils sont dõc aussi nos *Agneaux*; au lieu que notre Agneau est unique; ils auroyent donc aussi souffert & étè crucifiez pour nous, contre la doctrine de

S. Paul.

S. Paul. Iugez maintenant, Fideles, qui de nos Adversaires ou de nous honorent le plus veritablement Saint Iean Baptiste; eux qui choquent sa doctrine en tant de fassons, ou nous qui la recevons toute entiere avec une religieuse foy; reconnoissant Iesus pour le vray Agneau qui oste & qui efface entierement le pechè, en expiant la coulpe & la peine, & qui ne donnons cette gloire a aucun autre qu'a luy? eux qui mesprisent l'autoritè de S. Iean en un point si important, ou nous qui la respectons, & y deferons si absolument? Les Saints n'ont rien de plus cher, que la doctrine qu'ils ont preschée; C'est pour elle qu'ils ont souffert: & ils en sont si jaloux, qu'il n'y a rien qu'ils n'ayent gayement perdu pour la conserver. C'est donc les honorer, que de la suivre & d'y acquiescer. Car c'est reconnoistre qu'ils ont enseignè la veritè, & ont étè veritablement ministres de Dieu: en quoy consiste toute leur dignitè. C'est les outrager que de la rejetter ou de la choquer. Car c'est les accuser d'avoir ou alterè ou imparfaitement preschè la veritè; qui est la plus cruelle offense qu'on leur puisse faire.

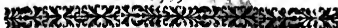
1. Cor. 1. 13.

faire. Recevons donc de plus en plus, Freres bien-aymez, ce tesmoiguage que le bien heureux S. Iean Baptiste a si magnifiquement & si plenement rendu au Seigneur. Si la voix d'un si grand, si Saint, & si irreprochable tesmoin a quelque authoritè envers nous; si la gloire de notre commun Maistre nous touche; si notre propre salut nous est en consideration, embrassons cet Agneau de Dieu, que le Ciel nous a envoyè, que les anciens oracles avoyent promis, que Iean a recommandè, que le Pere a reconnu, que ses propres œuvres ont justifiè, que les Apotres ont preschè, que les Martyrs ont glorifié, que le monde a adorè. Venez a luy pecheur, quiconque vous soyez, quelque rouges que soyent vos crimes, quelque noire qu'ayt étè ou votre impietè envers Dieu, ou votre injustice envers les hommes, ou vos excés contre vous mesmes. Venez, & il vous les pardonnera. Ne m'alleguez point votre aage, votre condition, vos mœurs, ou votre nation; Cet Agneau oste le pechè du monde. Si vous estes du monde, qui que vous soyez d'ailleurs, Gentil, ou Iuif, Grec, ou Barbare, serf, ou frãc, masle,

ou femelle, il oftera vos pechez. Ne craignez point que vos pechez puiffent refifter a la vertu de fon fang. Ce fang a une efficace divine & infinie, parce que c'eft le fang de l'Agneau de Dieu, Dieu luy mefme benit eternellement. Ce fang effacera toutes vos taches, quelque noires & profondes qu'elles foyent. Il nettoyera toutes vos ordures; il vous purifiera & vous rendra auffi blancs que neige, fuffiez vous auffi rouges que le vermillon. Et ne vous amufez point je vous prie aux œuvres & aux fatisfactions des hommes: Laiffez là & leurs rigueurs & leurs indulgences; Ne mettez point votre argent en ces chofes vaines, incapables de contenter vos ames. Vous avez l'Agneau de Dieu au milieu de vous, la fource de grace, le threfor de benediction, la fontaine de falut. A quel autre vous en iriez vous? Il n'y-a que luy qui ayt les paroles de vie. Ceux qui s'en efloignent periront, tous ceux qui fe desbauchent de luy feront retranchez. Mais *Pfea. 73.* quant a nous, Mes Freres, nous approcher de luy c'eft noftre bien. Il a *27.28.* tres-abondamment tout ce qui eft neceffaire a notre beatitude, la fapience, la juftice, la fanctification & la redéption. Penfons

seulement a le servir & glorifier comme il faut ; & ne soyons point en peine de notre bonheur. Il a osté nos pechez : Ne les reprenons plus : Conservons cherement la puretè qu'il nous a donnée, sans la souïller jamais dans les ordures du monde. Il nous en a tirez: N'y retournōs plus: Ayōs en les mœurs & les maximes & la conversation en horreur. Il s'est fait Agneau pour nous ; Devenons vrayemēt ses brebis ; vestant avec son non son innocence, sa douceur & sa patience. Il a espandu tout son sang pour notre salut. Ne soyons pas si ingrats que de luy refuser quelques gouttes du notre, ou ce qui est encore beaucoup moins, quelques miettes de notre pain, ou quelques deniers de notre thresor; qu'il nous demande pour sa gloire & pour le soulagement des necessitez de nos Freres. Luy mesme vueille par la vertu de son sang & de son Esprit nous faire tels qu'il nous commande d'estre, afin qu'apres avoir eu part icy bas a sa Croix & a sa saintetè, nous l'ayons aussi un jour a sa gloire, & a ses delices dans son royaume eternel. *Ainsi soit-il*: & a luy avec le Pere & le S. Esprit soit honneur & loüange aux Siecles des Siecles, *Amen*.

SER-



SERMON QVINZIESME.*

* Prononcé le 5. Septembre 1649. jour de Cene.

I. CORINTHIENS X. Verset 16.

La coupe de benediction, que nous benissons, n'est elle pas la Communion du sang de Christ? & le pain, que nous rompons, n'est-il pas la Communion du corps de Christ?



HERS FRERES, Ces deux Sacremens, que le Seigneur Iesus a instituez, l'un pour nous recevoir en la societè de son Eglise, & l'autre pour nous y entretenir, que nous appellons communément le Baptesme, & la sainte Cene, portent diverses marques tres-expresses de la divine sagesse de leur Auteur. Mais entre les autres celle-cy me semble tres-considerable, que sous l'image de certaines choses & actiōs faciles & familieres, ils contiennent tous les plus profonds, & les plus necessaires mysteres de la religion Chrétiēne. C'est pourquoy l'Apôtre Saint Paul y ramene souvent les Fideles, a qui il écrit; tirant de leur consideration de belles & evidentes

dentes preuves des veritez, qu'il enseigne, & de fortes & invincibles convictions des erreurs, qu'il refute. Ainsi
Rom.6. 3.4.5. dans l'Epitre aux Romains pour confondre l'extravagance des libertins, qui de la grace de Dieu prenent occasion de demeurer dans le vice, il nous represéte cette mort mystique a laquelle nous avons été consacrez par le baptesme, où étant faits une mesme pláte avec Christ nous sommes morts comme luy en sa croix, & avons laissè notre premiere vie dans son sepulcre, pour ressusciter avec luy, & cheminer desormais en nouveau-
Col.2. 11. 12. tè de vie. Et ailleurs, pour montrer l'inutilitè de la circoncision charnelle, que quelques seducteurs vouloyent introduire entre les Chrestiens, il nous met en avant la divine & spirituelle circoncision, non faite de main, que nous avons receuë en notre baptesme où nous dépouïllons, non une petite partie, mais le corps entier de la chair & de ses pechez. Ce passage, d'où nous avons tirè le texte que vous avez ouï, nous montre qu'il employe aussi l'autre Sacrement, c'est a dire, celuy de la sainte Cene, a de semblables usages. Car voulant reformer

l'Eglise

l'Eglise de Corinthe, & en arracher la profane licence; que quelques-uns y prenoyent, de se mesler sans scrupule dans les devotions des Payens; se treuvant aux festins de leurs sacrifices, & y mangeant avec eux les chairs immolées a leurs idoles; outre plusieurs autres belles raisons excellément deduites contre cét abus, il les presse aussi par le mystere de la sainte Cene, & les faisant eux mesmes juges en leur propre cause, il leur demande, si ce pain & ce vin, que nous recevons a la Table sacrée, ne sont pas la communion du corps & du sang du Fils de Dieu? pour leur laisser a conclurre de là ce qu'il touche plus expressémét en suite; que c'est une impieté & une horreur toute evidente de pretendre de mesler ensemble la coupe de Christ & celle des demons; sa Table & celle des diables; le divin sang, & le divin corps de Iesus, notre vray Dieu & Seigneur, avecque les sacrifices impies des vaines & abominables idoles des Gentils. I'avoüe que l'idolatrie Payenne, qui étoit alors en vogue a Corinthe, & dans le reste de la Grece, ayant été abolie il y a long-temps, & en ce païs & en tout

l'Occident,nous ne sommes pas maintenant en danger de nous souïller dans les ordures de ses sacrifices; Mais la meditation de la leçon,qu'elle tira jadis de la plume de l'Apôtre, ne laisse pas neantmoins d'estre encores de saison.Premierement nous ne pouvons nier, que nous n'ayons trop de commerce avec certaines autres idoles, non moins vaines, ni moins pernicieuses, ni moins incompatibles avec Iesus-Christ, que celles des anciens Payens;& que nous ne souïlliōs bien avant nos corps & nos ames, dans les services & dans les devotions,que le monde leur a consacrées. Car l'avarice, & la luxure,& la débauche,& l'ambition & les autres vices,que nous n'avōs point de honte de servir nonobstant la profession,que nous faisons de Iesus-Christ & de sa croix, sont des idoles, que Dieu hait;cōme ce mesme Apôtre nous l'apprend ailleurs; de sorte, que pour nous retirer de leurs infames & mortelles pollutions, il est bien a propos, Fideles, que nous pensions serieusement a ce corps & a ce sang du Fils de Dieu, auquel nous avons l'honneur de communier; comme S. Paul nous le represente
en

en ce texte. Mais cette meditation est particulieremẽt necessaire en ce temps; où ayant, avecque la grace de Dieu, a participer a la Table du Seigneur, & a y recevoir solemnellement de la main de ses Ministres son pain sacré & sa coupe benite; que saurions nous mieux faire, que d'escouter & de considerer avec une profonde attention ce que son Apotre nous enseigne de la fin & de l'usage de cette religieuse action? Car il en a compris tout le mystere en ce peu de paroles; Et pour les éclaircir, & vous donner autant qu'il nous sera possible, l'edification que nous vous devons, s'il plaist au Seigneur, nous y considererons deux points distinctement l'un apres l'autre. Premierement nous examinerons ce qu'il dit des signes, que le Seigneur a employez & instituez en ce sacrement; assavoir, *la coupe de benediction, que nous benissons; & le pain que nous rompons.* Secondement, nous verrons ce qu'il leur attribuë; assavoir, que *la coupe est la Communion du sang de Christ*; & *le pain* semblablement *la Cõmunion de son corps.*

C'est une verité receuë & confessée par tous les Chrestiens anciens & mo-

dernes, que ce que nous appellons *Sacrement* en la religion, est un signe, consistant en une chose corporelle, & en signifiant une autre spirituelle; cõme dans notre baptesme l'eau est le Sacrement, c'est a dire, le signe sacrè, qui represente la grace de Dieu en Iesus Christ son Fils, par laquelle nous sommes lavez & nettoyez de nos pechez, & regenerez en une nouvelle vie. Ainsi donc en la sainte Cene, il est constant, que le pain & le vin, sont le Sacrement, ou la chose sensible, qui signifie le corps & le sang de Iesus Christ, & s'y rapporte. Que si vous me demandez, pourquoi le Seigneur a employè deux choses, assavoir le pain & le vin, en la Cene, au lieu qu'il n'en a ordonnè qu'une dans le baptesme, assavoir l'eau; je répons qu'il en a ainsi usè pour deux raisons principalement; La premiere, parce qu'étant question de nous representer le Seigneur en l'état de la mort violéte qu'il a soufferte pour nous, ayant son sang separè d'avec son corps, & répandu hors de ses veines; cela ne se pouvoit faire avec un seul signe; deux y ont étè necessaires; l'un pour nous figurer son corps, & l'autre son sang a part.

Puis

Puis apres la Cene étant le myſtere de la nourriture ſpirituelle, que nous avons tres-parfaite & tres-abondante en Ieſus Chriſt, il a étè a propos d'y employer les deux parties de la nourriture corporelle, c'eſt a dire le manger & le breuvage; étant evident, que chacune de ces deux eſpeces ne fait que la moitiè de notre nourriture: & n'eſt pas capable par conſequẽt de repreſenter ſeule la pleine & entiere refection, que nos ames treuvent en Ieſus Chriſt. L'Apotre nomme icy expreſſement ces deux ſignes, la coupe & le pain; mais en un ordre autre que ne porte ni la nature de la choſe, ni l'inſtitution du Seigneur. Car au lieu que le Seigneur benit & bailla le pain le premier, & puis en ſuite la coupe, ſelon l'ordre naturel de la nourriture, où le manger va devant le breuvage; l'Apotre parle icy de la coupe avant le pain. Mais ce qu'il en fait n'eſt nullement pour renverſer l'ordre étably par le Seigneur, qu'il ſuit exactement & conſtamment luy-meſme dans l'onzieſme Chapitre de cette Epître, où il traitte de ce Sacremẽt au long. Icy où il n'en parle qu'en paſſant, & non pour l'expliquer, mais ſeulement

lement pour en tirer une preuve & un éclaircissement de son exhortation, il ne s'est point scrupuleusement attachè a l'ordre des choses, & a nommè la premiere celle qui luy est venuë la premiere en l'esprit. Que si vous me pressez, ne pouvant vous figurer, qu'un écrivain si sage en ait ainsi usè sans quelque raison; bien que j'estime, que ce n'est pas en telles menuës observations, qu'il faut chercher la divine sapience des discours de l'Apôtre, mais bien dans le fond & dans la veritè des choses mesmes; je diray neantmoins pour vous satisfaire, qu'il a commencè par la coupe, & fini par le pain, afin que la raison, qu'il tire de la consideration de cette premiere partie du Sacrement, fust liée immediatemẽt avec ce qu'il en dit, comme elle est en ces mots, *Le pain que nous rompons, n'est-il pas la Communion du corps de Christ? d'autant que nous, qui sommes plusieurs, sommes un seul pain & un seul corps? Car nous tous sommes participans d'un mesme pain*; liaison, qui eust étè necessairement rompuë, si avant que d'ajoûter ce raisonnement il eust parlè de la coupe; comme c'étoit l'ordre naturel. C'est là ce que j'en pése,

&c ne croy pas qu'il y faille chercher un plus grand myſtere. Mais ce que l'Apôtre dit de chacune des deux parties de ce Sacrement eſt conſiderable. Il dit de la coupe, premierement, que c'eſt *la coupe de benediction* ; & puis non content de cela, il ajoûte encore, *laquelle nous beniſſons*. Le mot de *benir*, dans l'uſage tant des ſaintes lettres, que de l'Egliſe Iudaïque ſignifie *ſanctifier par la priere*; comme S. Paul exprime la vertu de cette parole, quand il dit en quelque endroit, que *la* 1.Tim.4.
creature eſt ſanctifiée par la Parole de Dieu, & 5.
par la priere. Et les prieres, dont on ſe ſert en beniſſant ſoit les choſes, ſoit les perſonnes ; étant toûjours conjointes avec action de graces a Dieu ; de là vient que *benir & rendre graces* ſignifient une meſme choſe; & ſont ſouvent mis l'un pour l'autre ; comme il paroiſt des paroles de S. Paul dans le quatorziéme chapitre de cette Epître ; *Si tu benis d'eſprit, celuy qui* 1.Cor.14.
eſt du ſimple populaire, cõment dira t'il, Amen, 16.
a ton action de graces ? où vous voyez qu'a la fin il nomme *action de graces* cela meſme, qu'au commencement il avoit appellè *benediction*. Et dans l'hiſtoire des pains multipliez par le Seigneur, Saint

Matth. 14.19. Marc 6. 41. Luc 9. 16. Jean 6. 11. Marc 14.22. Matth. 26.26. Luc 22. 17. 1. Cor. 11. 24.

Matthieu, S. Marc, & S. Luc appellent *benir* ce que S. Iean nomme expressément *rendre graces*. Semblablement en la description de la sainte Cene, S. Marc employe le mot de *benir*, où S. Matthieu, S. Luc & S. Paul s'estoyent servis de *celuy de rendre graces*. L'usage & l'effet de cette priere, ou action de grace est de sanctifier les choses où elle est employée. La viande étoit tenuë pour profane jusques a ce qu'elle eust été ainsi benite. Alors ils l'estimoyent bonne & sainte; & croyoyent que l'on en pouvoit manger en bonne conscience; & non plûtost. Mais outre cét effet la *benediction*, ou *l'action de graces*, en avoit encore un autre dans les choses de la religion; c'est que de communes qu'elles étoyent auparavant, elle les rendoit sacrées, & les affectoit & dedioit au service de Dieu, & a la religion des hommes. C'est en ce sens, qu'il faut entendre ce que disent les écrivains tant divins, qu'ecclesiastiques, que *le pain & le vin sont benis*, ou que le Seigneur & ses Ministres *benissent* ou *rendent graces en les baillant*; c'est a dire, que par la priere, qu'ils font a Dieu, ils les consacrent a un usage religieux, pour estre

estre desormais, non plus simplement comme ils sont de leur nature, & dans l'usage commun, des alimens propres a la nourriture de nos corps, mais des Sacremens, c'est a dire, des signes sacrez du corps & du sang de notre Seigneur Iesus Christ. C'est precisémẽt ce qu'entend icy l'Apôtre, quand il nomme la coupe de la Sainte Cene, la *coupe de la benediction*; c'est a dire, selon le stile des Ebreux, la coupe benite, & consacrée par l'action de graces, où la benediction, selon l'institution du Seigneur. Car encore, que les choses, que nous sanctifions par la priere dans nos repas communs, puissent aussi estre nommées *benites* en toute l'étenduë du sens de ces paroles; Si est-ce neantmoins, que ce mot *de benediction* est particulierement employé pour signifier les choses de la religion, a cause de leur excellence. Mais par ce qu'entre les Iuifs mesmes c'étoit chose ordinaire d'employer la coupe en certains actes de leur religion; telle qu'étoit par exemple *cette coupe des delivrances,* Ps. 116. 13.
que David dit *qu'il prendra pour invoquer le nom du Seigneur*; & celle, que les Iuifs beuvoyent apres l'avoir benite dans le banquet

banquet de l'Agneau Pasqual; le Saint Apotre pour discerner la sacrée coupe de Iesus Christ d'avec celles-là, auxquelles le nom *de coupe benite*, peut convenir en quelque sens, ajoûte encore expressément, que c'est la coupe que *nous benissons: nous*, c'est a dire, les Chrestiens; non celle, que les Iuifs consacrent, ni celle que les Payens employent dans leurs sacrifices; mais celle, que nous, qui sommes disciples du Seigneur Iesus, benissons dans nos assemblées selon son institution. C'est delà qu'est venu le nom, que les anciens Chrestiens Grecs donnerent au S. Sacrement de la Cene du Seigneur, *l'appellant* les uns Eucharistie, c'est a dire, *action de graces*; les autres, *Eulogie*, c'est a dire, *benediction*; les uns & les autres en mesme sens; a cause *de l'action de graces* ou *benediction*, par laquelle on dedie & consacre les elemens du pain & du vin a l'usage de la religion, pour estre les Sacremés du corps & du sang du Seigneur Iesus. Voila ce que l'Apotre dit de la *coupe*; où chacun sait assez, sans que je vous en avertisse, que par *la coupe* il entend le *vin*, qu'elle contient; par une forme de langage commune a toutes nations.

tions. Quant a l'autre partie de ce Sacrement, il l'appelle plus proprement, & sans figure, *le pain que nous rompons*. Le pain des anciens Iuifs étoit plat, & rond comme sont aujourd'huy nos gasteaux & nos tourteaux ; de sorte qu'il se rompoit, & ne se coupoit pas. D'où vient qu'en l'Ecriture du Vieux Testament vous ne treuvez en aucun lieu, qu'il soit dit, *couper du pain* ; mais toûjours constamment le *rompre*. C'est pourquoy les Iuifs encore aujourd'huy dans leurs dispersions d'Allemagne, d'Italie, & d'ailleurs, bien qu'en leur vie commune, ils se servent de pains, semblables aux nostres selon la fasson du païs où ils se treuvent, font neantmoins leurs pains sans levain, qu'ils mangent durant les sept jours de leur Pasque, a l'ancienne mode, c'est a dire, plats & ronds, qui se rompent, & ne se coupent pas, pour representer en ce point la forme de ces tourteaux sans levain, que mangerent leurs peres au sortir de l'Egypte. Le Seigneur Iesus ayant donc institué sa Cene au mesme soir, qu'il mangea la Pasque, y employa de cette sorte de pain, que les Iuifs mangeoyent au banquet de leur

Agneau,

Agneau, c'est a dire, un pain qui se rompoit, & ne se coupoit pas. Mais comme il en changea la signification nous le donnant pour signe de son corps, & non pour memorial de l'ancien pain d'Egypte, tel qu'il étoit dans le Sacrement des Iuifs; aussi y emploia-t-il la fraction pour une toute autre fin qu'auparavant; assavoir pour nous representer les douloureuses playes, qui rompirent & déchirérent son sacrè corps en la croix; comme il est evident par le rapport des Evangelistes. Car ils remarquent expressément, qu'il rompit le pain qu'il bailla a ses disciples;
1. Cor. 11. & S. Paul rapporte, qu'en le leur baillant
24 il dit, *Ceci est mon corps rompu pour vous*. C'est là precisément que l'Apotre regarde en ce lieu, quand il appelle le pain de notre Cene, *le pain que nous rompons*; le décrivant par cette fractiõ mystique, que le Seigneur ordonna, pour signifier les souffrances de son corps en la croix. Car quant a ce que quelques-uns prenent icy le mot de *rompre*, pour distribuer; comme si l'Apotre vouloit dire, *le pain que nous distribuons*; c'est une glosse & inutile, & éloignée du stile des Apôtres en ce sujet. Ie dis inutile: Car puis que

que les Evangelistes nous rapportẽt tous, non seulement que le Seigneur distribua le pain, mais expressément, qu'il *le rompit*; & puis qu'il est constant que les Apôtres faisoyent le mesme a son exemple toutes les fois qu'ils celebroyẽt la Cene; qu'est-il besoin de changer le sens du mot de *rompre*, pour le rapporter a celle des deux actions pratiquées en ce Sacrement, qu'il ne signifie pas proprement, & luy ôter celle qu'il signifie? Ie dis aussi, que cette exposition s'éloigne du stile de ces saints écrivains en ce sujet. Car il est évident qu'en l'histoire de la Cene, pour signifier la distribution du pain sacrè, ils disent tous, que Iesus le *bailla a ses Apôtres*; & que par le mot de *rompre*, ils signifient une autre action differente de la distribution. Certainement il faut donc aussi interpreter S. Paul en la mesme sorte; & confesser que quand il dit, que nous rompons ce pain sacrè, il entend comme eux, que nous le rompons en effet, & non simplement, que nous le distribuons. Telle est la description, que nous donne icy l'Apôtre des deux signes, ou symboles de la Cene du Seigneur; l'un, qu'il appelle *la coupe*, c'est a dire le

vin,

vin, *de benediction que nous benissons*; l'autre, qu'il nomme *le pain, que nous rompons.* Où vous avez a remarquer, qu'en deux mots il refute & renverse invinciblemét la prodigieuse erreur de ceux de Rome, qui contre la foy des sens, & de la raison de tous les hommes, pretendent, que ce que les Fideles reçoivent a la Table du Seigneur, n'est pas du pain. Saint Paul les dément icy clairement, & joignant son tesmoignage a celuy de nos sens, & de nôtre raison, crie hautement, que c'est *du pain; Le pain*, dit-il, *que nous rompons*; conformément a ce qu'il enseigne encore cy-apres dans le chapitre onziesme, où il le nomme *pain*, par trois fois. Qu'est-ce que peut dire l'erreur contre une deposition si expresse? Dira-t-elle, que l'Apôtre parle du pain, tel qu'il est avant que d'avoir été beni & consacré? Mais comment, veu qu'il crie luy-mesme au contraire, qu'il parle du calice, & par consequent aussi, *du pain, de benediction, que nous benissons*? & *du pain, qui est la communion du corps de Christ*? chose, qui evidemment ne convient au pain qu'apres qu'il est benit & consacré, & non auparavant? Dira-t-elle, que par *le pain*, il entend

entend le corps de Chriſt, & non un vray pain? Mais cela ne ſe peut non plus. Car le pain, dont parle l'Apôtre, eſt rompu en la Cene; *le pain que nous rompons*, dit-il: au lieu que le corps de Chriſt, impaſſible & glorieux comme il eſt, n'eſt ni ne peut eſtre rompu, ni ſur leurs Autels, ni nulle part ailleurs. Ioint que l'Apotre dit, que ce pain qu'il entend, *eſt la communication du corps de Chriſt*. Certainement par ce pain dont il parle, il n'entend dõc pas le propre corps de Chriſt; puis que ni luy, ni aucune autre perſonne bien ſenſée ne voudroit dire, que le *corps du Seigneur eſt la communication du corps du Seigneur*; n'y ayant point d'oreille ſi groſſiere, qui ne ſente bien l'impertinence de ces paroles. Pour ne point ajouſter icy, que cette expoſition renonce aux maximes de Rome, poſant une figure dans les paroles de ce Sacrement; & encore une figure extravagante, & inuſitée, qui ſans aucune couleur, ni apparẽce de raiſon, donne au corps ſacrè du Seigneur le nom du pain; c'eſt a dire, d'une choſe avecque laquelle il n'a nulle communion, ni alliance; n'étant ni fait de pain, ni couvert ou reveſtu de pain, ni

destinè a estre le signe du pain. Car quoy qu'ils puissent dire, il est evident, que le corps de Christ n'a jamais étè le pain, dont ils pretendent de le faire; & que les especes, dont ils veulent que le corps de Christ soit voilè au Sacrement, ne sont point du pain non plus; si ce n'est que quelcun fust si simple que de prendre des couleurs, & des rondeurs pout du pain. Au lieu que la figure que nous admettons en ce sujet, & contre laquelle ils declament, & tempestent si violemment, est non seulement raisonnable, & bien fondée, mais commune & familiere dans le langage de Dieu & de tous les hommes, où il n'y a rien de plus ordinaire, que de donner a un signe le nom de la chose qu'il signifie; comme nous disons qu'a fait le Seigneur en disant du pain, le sacrement de son corps, *Ceci est mon corps.* Que l'autoritè de l'Apôtre garantisse donc, Fideles, vos sens, & votre raison de l'illusion de l'erreur. Quoy qu'elle dise, ne craignez point de tenir pour du pain, ce que l'Apôtre affirme estre pain. Que les sentimens de votre nature, ne vous soyent point suspects en un sujet, où ils s'accordent avecque la

voix

voix celeste de Paul. I'avouë, que ce pain a quelque chose, dont le sens n'est pas juge competent. Car le sens n'y discerne que ce que la Nature y a mis; & non ce que l'institution du Seigneur y a ajoûté. C'est là où il faut que la foy secoure le sens; non pour détruire sa deposition, mais pour l'élever & la parfaire. Tenez hardimét ce que le sens juge de ce sujet, que c'est vrayemét du pain; mais croyez aussi de ce pain, ce que la seule verité celeste vous en apprend, & que le sens ne sauroit y reconnoistre, assavoir, que ce pain est le saint & precieux, & efficace sacrement du corps de Iesus Christ. C'est ce qu'il nous faut maintenant considerer pour bien entendre ce qu'ajoûte l'Apôtre, que *cette coupe de benediction, que nous benissons est la communion du sang de Christ; & que ce pain, que nous rompons, est la communion de son corps.* Ie ne m'arresteray point icy a remarquer que l'interprete Latin a traduit *communication*; parce qu'encore qu'il ne s'attache pas precisément au terme de l'original, qui veut proprement dire *communion*, neantmoins il ne s'éloigne pas de son sens; étant évident que si nous avons communion au κοινω-νία.

sang & au corps du Seigneur, il faut de necessité que ce soit par la communication, qui nous est faite. Seulement avons nous a éclaircir deux choses; l'une, quelle est cette *communion*, ou *communication du corps & du sang de Christ*, dont parle l'Apotre; l'autre, comment l'on peut dire, que le pain de la Cene est la communion, ou communication du corps, & la coupe celle du sang. Pour le premier point, il nous faut avant toutes choses bannir d'icy la grossiere imagination de ceux, qui par *la communication du corps & du sang du Seigneur*, entendent que nous recevons toute entiere dans nos bouches, & dans nos estomacs cette mesme masse & substance charnelle du corps de Iesus Christ, qui fut jadis attachée a la croix, & qui est maintenant dans les cieux. C'est une pensée si étrange, & si contraire a toutes les lumieres de la Nature, & de la Grace, que c'est merveille qu'elle ait jamais peu entrer dans l'esprit d'aucun homme Chrétien. Car cette cõmunication du corps de Christ qu'elle pose, est évidemment & impossible, & inutile, & indecente, & éloignée des paroles de notre Apotre en ce lieu.

Ie dis premierement, impossible; non seulement parce que le corps de Christ est dans le Ciel, & que nous sommes en la terre; que c'est un corps qui a la grandeur & l'etendue d'un vray corps humain, incapable par consequent de tenir dans notre bouche, & dans notre estomac, mais aussi par ce que le corps & le sang de Christ, nous doivent estre communiquez, l'un rompu, & l'autre répandu separément l'un d'avecque l'autre; comme il paroist par les paroles de tous les Evangelistes. Et neantmoins il est constant & confessè par tous les Chrestiens; qu'il est absolument impossible, que le corps du Seigneur soit desormais en un tel état. Ie dis en second lieu, que cette sorte de cõmunication, supposè qu'elle fust possible, ce qu'elle n'est pas, seroit neantmoins inutile. Car dequoy nous serviroit il d'avoir le corps de Christ dãs nos estomacs de la fasson, qu'ils se le figurent? Il est clair que quand nous le toucheriõs, cela nous seroit inutile pour la pietè. Car c'est le merite, le sacrifice, & la vertu de ce divin corps, qui nous sauve, & non sa masse, ou sa sustance charnelle; a l'égard de laquelle conside-

rée ſeule & apart, il faut entendre ce que dit le Seigneur, que *la chair ne profite de rien; que c'eſt l'Eſprit qui vivifie.* Mais quand l'attouchement de la propre ſubſtance de ce corps nous pourroit ſervir, cela ſeroit inutile a la communication qu'ils s'imaginent, puis qu'ils poſent que le corps de Chriſt tel, qu'il leur eſt livrè par les Miniſtres de leurs autels, ne touche, ni n'eſt touchè, ni n'exerce aucune autre action convenable a ſa nature. I'ay dit en troiſieſme lieu, que cette ſorte de communication eſt indecente. Car qui ne voit combien s'accorde mal avecque l'état de la ſouveraine gloire, où eſt maintenant Ieſus Chriſt, cette horrible indignitè, a laquelle ils l'aſſujettiſſent, logeant ſon corps divin & celeſte, dans les baſſeſſes de notre terre, dans les ordures de nos eſtomacs, dans les entrailles des impies, & des hypocrites, quelquesfois meſme, ô horreur! dans les ventres des plus vils animaux? Eſt-ce là le trône; eſt-ce le palais de la gloire de ce grand & ſouverain Monarque, le Roy des hommes & des Anges? Ie ſay qu'il s'eſt abbaiſsè autrefois, encore qu'a vray dire, il n'eſt jamais deſcendu juſques là,

Iean 6. 63.

non

non pas mesme au temps de sa plus grande humiliation. Mais les jours de sa chair sont passez. Il a souffert; mais une fois. Il est desormais, & sera eternellement en l'état de sa gloire. Enfin je dis que cette imagination ne s'ajuste pas aux paroles de l'Apôtre. Car ce qu'il dit expressément, que *le sang de Christ nous est communiquè*, n'a point de lieu dans les fantaisies de l'erreur, qui suppose bien, que son corps nous est livrè tout entier; mais confesse pourtant que son sang demeure enfermè dans ses veines. Si cela est, il falloit dire simplement que son corps nous est communiquè; le corps, comme ils disent, comprenant aussi necessairement le sang. L'Apôtre toutefois n'en use pas ainsi. Outre ce qu'il dit, que nous avons la communication de son corps; il dit de plus, que nous avons la communication de son sang; entendant evidément qu'il nous est communiquè, cóme separè d'avecque le corps, & cóme répandu hors de ses vaisseaux. Et donc, me direz-vous, comment entendrons nous cette communion, ou communication du corps & du sang de Christ? Chers Freres, si nous n'avions

communion qu'avecque les choses, & les personnes, dont nous recevons le corps proprement & substantiellement, j'aurois de la difficultè a resoudre cette question. Mais qui ne sait que cette communion s'étend beaucoup plus loin? & que c'est tres-pertinemment parler de dire, que l'on nous a communiquè les choses, dont nous avons touchè le fruit, ou receu l'impression & l'effet, bien que nous n'en avons pas receu la masse & la substance mesme? Ie n'iray pas loin pour le justifier. Car l'Apotre un verset seulement plus bas que notre texte, dit formellement, & avecque la mesme parole, qu'il a ici emploiée, que ceux qui *mangeoient les sacrifices d'Israël, communioient a l'Autel*. Et ce qu'il dit encore deux versets plus bas presuppose évidemment, que ceux qui mangeoient des sacrifices des Payens *communioyent aux diables*; car il y a ainsi dans l'original en l'un & en l'autre; & c'est ce que nos Bibles ont traduit, qu'ils en étoyent participans. Y a-t-il quelcun assez extravagant pour s'imaginer, que les premiers mãgeassent toute la masse de l'Autel de Ierusalem, & les seconds la substance propre des demons?

1.Cor.10. 18.20. κοινωνοί.

demons? Que si chacun reconnoist que ce seroit une pure frenesie, que de l'entendre ainsi; Ie vous prie, quelle raison y a-t-il, de prendre d'une manducation propre & réelle de la chair du Seigneur, ce que l'Apôtre dit au mesme lieu, & en la mesme sorte, & avecque la mesme parole, que nous *communions a son corps & a son sang?* Les premiers *communioient a l'Autel* de Ierusalem; entant qu'ils prenoient part a la sanctification, & a l'expiation typique des pechez, qu'il procuroit, & a la societè de la religion, a laquelle il étoit consacrè. Et les autres *communioient aux demons*, entant qu'ils recevoient en eux la pollution de leur idolatrie, & les impressions de l'erreur, & de l'impietè, où ils entretenoyent les hommes. Disons donc semblablement, & sur le patron de ces exemples de l'Apôtre mesme, que nous communions au corps & au sang de Christ; entant que nous recevons le fruit & l'acquisition du sacrifice divin, où Iesus Christ répandit ce sang, & où il immola ce corps sur la croix. Et quels sont les fruits de ce divin sacrifice, sinon comme chacun sait, l'expiation de nos crimes, la remission

de nos pechez, les lumieres, & la sanctification, & la paix, & la consolation de l'Esprit, avecque l'esperance, & en suite aussi la jouïssance de la bienheureuse & glorieuse immortalitè? C'est là, mes Freres, ce que Iesus Christ nous communique; C'est là ce que nous recevons de luy vrayement & réellement, si nous sommes vrayement ses Fideles. C'est là sans point de doute la sainte & divine communion du corps & du sang de Christ, qu'entend icy l'Apotre; non seulement possible & utile & bienseante; mais facile & necessaire & digne, soit de la gloire de ce souverain Seigneur, soit de notre foy & de notre condition. I'avouë que par cette communication, que le Seigneur nous donne de ses benefices, il se fait entre luy & nous une réelle union; par le moyen de son Esprit; qui étant en luy comme dans le chef, & en nous comme en ses membres, nous lie & nous unit tres-étroitement ensemble, ne faisant de luy, & de nous, qu'un seul & mesme corps mystique; a peu pres en la mesme sorte que les rayons du Soleil unissent avecque luy tous les corps, qui jouïssent

de

de sa lumiere. En ce sens, & a cét égard, nous confessons que nous avons communion avecque la substance de Christ; non immediatement, comme si nous la touchions elle-mesme, mais mediatement, & seulement par l'entremise de son Esprit, qui est le commun lien qui nous attache a luy. Mais il est clair, que cette communion-là n'induit, ni la presence réelle de la substance de Iesus Christ icy bas en terre, ni aucune des absurditez, qui s'en ensuivent. Reste que nous disions brievement, comment le pain & le vin de la sainte Cene, sont cette communication du corps & du sang de Christ. Tous sont d'accord que l'Apotre entend qu'ils en sont le moyen, en la mesme sorte qu'il dit ailleurs, que *l'Evangile est la puissance de Dieu en salut a tous croyans*; c'est a dire, que c'est le moyen, ou l'instrument, dont se sert la puissance de Dieu, pour nous sauver. Icy donc semblablement il entend, que ce pain & ce vin sacrez, sont des moyés, que Dieu employe pour nous communiquer le corps & le sang de son Fils, au sens, que nous l'avons expliquè. Car les Sacremens ne sont pas de nuës & vaines peintures

Rom. 1. 16.

peintures de la grace divine. Le Seigneur accompagne ses institutions, & y presente les choses qu'elles signifient, les accomplissant interieurement par la vertu de son Esprit dans les ames de ceux, qui les prenent dignement, & avecque les dispositions convenables. C'est ainsi que l'Apotre dit du baptesme,
Gal. 3. 27. que ceux qui le reçoivent, *revestent Iesus Christ; qu'ils y sont ensevelis & ressuscitez*
Col. 2. 12. 1. Cor. 12. *avecque luy.* Ce n'est pas que l'eau du baptesme ait aucune force, soit naturelle, soit acquise, enclose en sa substance, qui soit capable de ces grands effets. Mais ils luy sont attribuez, parce que la vertu divine, qui l'accompagne en suite de son institution, les produit infalliblement en tous ceux, qui sont baptisez avec une vraye foy. Icy pareillement en prenant le pain & le vin de la sainte Cene, nous recevons le corps & le sang do Christ, c'est a dire, les fruits de son corps & de son sang sacrifiez pour nous, & comme parle l'Apôtre, nous y sommes abbreuvez de son Esprit; non que la substance de ce corps & de ce sang, ou du moins leur vertu naturelle, soit là renfermée, ou dans ces élemens, ou sous

leurs

leurs accidens ; comme l'erreur ſe l'eſt diverſement imaginè ; mais parce que Dieu,qui eſt conſtant & immuable,nous communique ſelon la veritè de ſon inſtitution,& de ſa parole les graces ſpirituélles, qu'il nous promet par ces Symboles. C'eſt-là, Freres, bien-aimez,l'enſeignement que S. Paul nous donne en ce texte, ſur le ſujet de cette Cene du Seigneur, pour la celebration de laquelle nous ſommes icy aſſemblez. D'où nous avons a apprendre combien le myſtere en eſt grand & venerable. Car ce corps que le Seigneur vous y veut communiquer, n'eſt pas ſeulement un corps tres-ſaint,& tres-precieux,le corps d'un Dieu, formè par la main de l'Eſprit eternel,l'arche & le temple de ſa ſouveraine & adorable divinitè, où elle habite,non en ombre,ou en figure, mais en corps & en veritè ; c'eſt encore outre tout cela, un corps immolè pour le ſalut du genre humain, la victime expiatoire de tous nos crimes,qui a appaisè le ciel,& pacifiè la terre, qui a contentè la juſtice du Pere, & a ouvert le trône de ſa grace aux hommes; l'unique ſource de vie, & & l'inépuiſable treſor de tous les vrais biens;

biens; Et ce ſang, qui en eſt ſorti, eſt la propitiation de nos pechez, la rançon de notre libertè, la purgation de nos ames, la joye de nos conſciences. Ce ſang a éteint notre enfer, & noyè notre malediction, & abyſmè tous nos ennemis. Et le ſacrifice, où ce corps a étè immolè, & où ce ſang a étè répandu, eſt un miracle d'amour, le chefd'œuvre de la ſapience, & de la bontè de Dieu, l'étonnement des Anges & le bonheur des hommes. Il n'y a rien dans les entrailles de la terre, ni dans les merveilles du ciel, qui ſoit comparable a l'ineſtimable excellence de ce grand myſtere. C'eſt là le ſujet & la fin de cette Table ſacrée. Elle en eſt non ſeulement la commemoration; mais auſſi la communication; L'Apôtre nous en aſſeure. Venez y donc avec un profond reſpect; avec une devotion meſlée de reverence, & pleine, comme parle l'Ecriture, de crainte & de tremblemẽt. Ne vous arreſtez pas a la baſſeſſe des ſignes. Ne conſiderez que ces belles & divines veritez, auxquelles ils ſe rapportent. Les vaſes ſont de terre; mais le treſor qui vous y eſt preſentè, eſt celeſte. Nonobſtant toute cette foibleſſe apparente,

rente que vous voyez dans les ſymboles & dans les Miniſtres de cette grace, ſi vous y venez comme il faut, vous y recevrez ce que la terre n'a jamais veu, & ce que le Ciel poſſede maintenant de plus precieux. Vous y treuverez chacun le remede de votre mal; le pecheur, la remiſſion de ſes crimes; l'affligè, la conſolation de ſes peines; le foible, l'accroiſſement de ſa foy. Car il n'y a point, ni de crime, que le ſang du Seigneur n'efface, ni d'ennuy, qu'il n'addouciſſe, ni de deſeſpoir qu'il ne gueriſſe, ni d'infirmitè, qu'il n'affermiſſe. Aviſez ſeulement a preſenter a Dieu un cœur ouvert par les reſſentimens d'une vive repentance, & par le feu d'une ardente foy; un cœur honteux de ſa miſere, & affamè de la grace celeſte. C'eſt a ceux qui ſont ainſi diſpoſez qu'ils communique le corps & le ſang de ſon cher Fils. Autrement vous n'aurez point de part en ce myſtere. Si le Miniſtre vous en donne le Sacremét; Dieu ne vous en donnera pas la veritè. Et recevoir le Sacrement ſans ſa veritè, c'eſt prendre ſa condamnation; c'eſt redoubler, & non guerir ſon malheur. Mais j'eſpere, Freres bien-aimez, que ce divin

divin banquet nous ſera ſalutaire a tous; & je prie le Seigneur, qu'il nous en faſſe la grace. Conſiderons en ſuite le but de l'Apôtre en cét enſeignement. Il repreſente aux Corinthiens la communion qu'ils ont du corps & du ſang de Chriſt, pour les retirer de toute communion aux idolatries Payennes ; comme nous l'avons dit au commencement ; poſant pour un principe certain, & evident, & dont il les fait eux-meſmes juges, que les communions de deux choſes ſi contraires ſont incompatibles, l'une avecque l'autre. Fideles, rapportez la grace, que vous fait aujourd'huy le Seigneur, a cette meſme fin. Reſpectez ce corps & ce ſang de ſon Fils, qu'il vous communique; & vous donnez bien garde de meſler un treſor ſi precieux dans les ordures non de l'idolatrie ſeulement, mais auſſi de tous autres vices. Conſervez purs & impollus les cœurs, où Ieſus Chriſt daigne habiter. Que le monde & la chair & l'ancien ſerpent, n'y ayent point d'acces. Souvenez-vous, que ce corps & ce ſang du Seigneur, qui vous ſont communiquez, ont été immolez pour vous ; & que ce ſeroit un horrible ſacrilege de profaner,

profaner, ou de trahir a ses ennemis, des cœurs & des membres, qu'il a sanctifiez & rachetez par un si grand prix. Ayez toûjours devant les yeux cette table mystique, où le Seigneur vous convie, & où il vous traittera aujourd'huy. Elle vous formera, si vous y pensez serieusement, a tous les devoirs & de pietè envers luy, & de charitè envers vos prochains. Car pour luy, puis qu'il est si bon, que de nous avoir donnè son propre Fils, & de l'avoir livrè pour nous a la mort, & de nous communiquer son corps & son sang, en vie eternelle; jugez, s'il n'est pas raisonnable, que nous l'aimions de tout notre cœur, & que nous consacrions a sa gloire, & a l'obeïssance de sa volontè toute notre nature, qu'il a creée, & rachetée & conservée, & preparée a la bienheureuse immortalitè d'une si admirable maniere? Et quant a nos prochains, jugez encores s'il n'est pas juste que nous imitions envers eux, la beneficence & la charitè, dont ce grand & souverain Seigneur, a usè envers nous. Il nous a pardonnè mille & mille crimes, dignes de l'enfer; il ne nous les a pas simplement pardonnez; il les a lavez dans son propre

sang.

ſang. Apres cela, comment avez vous le cœur de ne point pardonner a vos freres ? de leur eſtre dur & inexorable ? de leur retenir deux ou trois deniers qu'ils vous doivent, vous a qui votre commun Maiſtre, a remis pluſieurs talens ? comment ne craignez vous point la condamnation de ce cruel & inique ſerviteur de la parabole Evangelique ? Nous étions les ennemis de Ieſus Chriſt ; & il n'a pas laiſsè de nous aimer, & de mourir pour nous. Comment n'avons-nous point de honte d'offenſer, & de mal traitter, non nos ennemis, bien qu'apres un tel exemple, cela meſme eſt indigne de nous, mais nos freres, notre chair, & notre ſang, les perſonnes a qui la Nature & la Grace, nous a liez le plus étroitement ? Au lieu de n'eſtre qu'un ſeul corps, & un ſeul pain myſtique, peſtri dans le ſang de Chriſt, animè de ſon Eſprit, uni & liè par une ſainte concorde, nous nous déchirons les uns les autres, & ſcandalizons l'Egliſe & le monde par nos malheureuſes querelles. Ieſus Chriſt nous a donnè ſa chair & ſon ſang, & ſon Eſprit, & ſon ciel & ſon eternitè ; Ayant tant receu de luy, jugez,

jugez, si nous pouvons sans la plus noire ingratitude qui fut jamais, luy refuser ces petites aumônes, qu'il nous demande pour ses pauvres membres? Il nous a donnè le pain du ciel; Ne luy donnerons nous point quelques miettes de celuy de la terre? Il nous a fait boire en sa coupe royale; Ne luy ferons nous point part de quelque verre d'eau? Il nous a étè liberal de tous les tresors d'immortalitè, & de gloire; Luy serons nous chiches de quelques deniers, dont il a besoin pour l'usage de son sanctuaire? Non, chers Freres; nous n'en userons pas ainsi; Dieu nous en garde; car une si extresme connoissance, ne pourroit éviter une extresme punition; Mais veincus & amollis par l'infinie amour & benefice du Fils de Dieu, nous l'aimerons & le recevrons chez nous; & changez en la nature de cette pasture celeste; qu'il nous va communiquer a sa table, & transformez en son corps & en son sang, nous serons desormais, s'il luy plaist, ses nouvelles creatures dignes de son Nom, & de son heritage, cheminans icy bas en sa puretè, en sa charitè, en son humi-

litè, & en toute la ſanctification de ſon Eſprit, pour avoir part en ſuite, ſelon l'ordre de ſon bon plaiſir, en ſon eternitè, & en ſa gloire. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON

SERMON SEIZIESME.*

ESAIE LIII. ℣. 1--10.

* Prononcè le Vendredy Saint 1650.

1. *Qui a creu a nôtre publication, & a qui a été découvert le bras de l'Eternel?*

2. *Toutefois il est montè comme un surgeon devant luy, & comme une racine sortant d'une terre, qui a soif. Il n'y a en luy ni forme, ni apparence, quand nous le regardons. Il n'y a rien en luy a le voir, qui fasse que nous le desirions.*

3. *Il est le mesprisè & deboutè d'entre les hommes; homme plein de douleurs, & sachant que c'est de langueur; & nous avons comme cachè notre face arriere de luy; tant il étoit méprisè, & ne l'avons rien estimè.*

4. *Si est ce qu'il a portè nos langueurs, & a chargè nos douleurs. Et quant a nous, nous avons estimè, que luy étant ainsi frappè, étoit battu de Dieu & affligè.*

5. *Or étoit-il navrè pour nos forfaits, & froissè pour nos iniquitez. L'amande, qui nous apporte la paix, est sur luy; & par sa meurtrissure nous avons guerison.*

6. *Nous avons étè tous errans, comme brebis. Nous nous sommes détournez un*

chacun en ſon propre chemin ; & l'Eternel a fait venir ſur luy l'iniquitè de nous tous.

7. Chacun luy demande, & il en eſt affligè ; Toutesfois il n'a point ouvert ſa bouche ; Il a ètè menè a la tuërie, comme un agneau ; & comme une brebis muëtte devant celuy qui la tond. Voire il n'a point ouvert ſa bouche.

8. Il a ètè enlevè de la force de l'angoiſſe & de la condamnation. Mais qui racontera ſa durée ? Et il a ètè retranchè de la terre des vivans, & la playe luy eſt avenuë par le forfait de mon peuple.

9. Or avoit-on ordonnè ſon ſepulcre avec les méchans, mais il a ètè avecque le riche en ſa mort ; car il n'avoit point fait d'outrage, & ne s'eſt point treuvè fraude en ſa bouche.

10. Toutesfois l'Eternel l'ayant voulu froiſſer, l'a mis en langueur.



HERS FRERES ; La ſouveraine ſageſſe de Dieu reluit clairement en la diſpenſation du ſalut, que ſon Fils Ieſus nous a acquis. Car ſon incomparable bontè l'ayant ordonnè dés le commencement pour Redempteur du genre humain, & ayant reſolu en ſuite pour des raiſons tres-importantes, de ne l'en-

ne l'envoyer au monde qu'en la plenitude des temps; afin que sa venuë & sa doctrine ne nous surprist point, il a eu le soin pour la seureté de nôtre foy de nous predire tout ce qui luy devoit arriver, plusieurs siecles avant l'accomplissement des choses mesmes. Mais parce que de tous les mysteres de sa discipline celeste, il n'y en a point qui choque ou trouble davantage nos sens charnels, que l'aneantissement, la mort & la croix de ce divin Prince de notre salut, Dieu nous en a tres-particulierement & tres-expressément avertis; ne se treuvant aucune des parties de la doctrine Evangelique, dont les anciennes Ecritures contiennent plus de predictions, d'enseignemens & d'éclaircissemens, que de celle-cy. Ie laisse-là les figures où elle a été representée; Adam, a qui Dieu ouvrit le côté, pour luy former une épouse; l'innocent Abel, mis a mort par la main de son propre frere; & depuis Isaac offert en sacrifice sur la montagne de Morija pour la benediction du monde; Ioseph vendu & comme enterré vif pour nourrir & pour sauver la famille de son pere; l'Agneau Pascal im-

molè pour guarantir de la mort les maisons arrosées de son sang; le serpent d'airain élevè sur le bois pour guerir les morsures du peuple; Samson écrasant ses ennemis par une mort volontaire; toutes les victimes propitiatoires offertes jadis pour le pechè sous le tabernacle de Moïse; & tant d'autres en si grand nombre, qu'à peine y a-t-il aucun des types du Messie, où sa mort & sa passion ne paroisse, sinon peinte & portraite au vif, au moins desseignée & signifiée en quelque fasson. Mais outre ces images Dieu a voulu encore declarer cette haute veritè dans ses anciens oracles avec des paroles si expresses, qu'elles rendent inexcusable la brutalitè des Iuifs & de tous les autres incredules, qui apres la lumiere d'un si divin enseignement se scandalizét encore de l'infirmitè & de la croix du Seigneur Iesus. Car pour ne point parler de ce qui s'en lit en Daniel & dans les autres Ecritures; que se peut-il voir de plus clair que ce chapitre d'Esaïe, que vous venez d'ouïr? Il y touche tellement toutes les circonstances de ce mystere, & represente si bien jusques aux moindres de ses particularitez, qu'il
semble

ſemble plûtoſt raconter des choſes paſſées, qu'en predire qui ſoient encore a venir. Et ſi l'hiſtoire & le témoignage de l'antiquitè, & le conſentement des Iuifs ne nous aſſeuroyent qu'Eſaïe avoit écrit ces paroles plus de ſept cens ans avant leur evenement, nous le prendrions plûtoſt pour un Evangeliſte, que pour un Prophete; & croirions qu'il auroit ſuivy & non precedè la mort du Sauveur C'eſt ce qui m'a fait choiſir cét oracle pour ſujet de cette action; parce qu'il eſt ſi clair, qu'il peut paſſer pour une hiſtoire; & que ſans travailler nos eſprits par l'obſcurité ordinaire aux predictions, il nous fournira abondamment toutes les meditations neceſſaires pour bien celebrer la memoire de la paſſion du Seigneur; qui eſt preciſément le devoir auquel nous ſommes maintenant appellez. Ie ne m'attacheray pas ſcrupuleuſement a chacune des paroles du Prophete; ni a l'ordre où il les a couchées. Pour conſiderer exactement la beautè & la richeſſe de tout ſon diſcours, & la profondeur de ſes penſées, & l'élegance divine de ſes expreſſions, il faudroit beaucoup plus de temps, que nous n'en donnons a ces actions.

actions. Ie vous representeray seulement les principaux chefs de cette prophetie; & remarqueray brievement sur chacun ce qui me semblera propre a l'occasion pour laquelle nous sommes icy assemblez. I'estime donc que tout ce texte du Prophete se peut rapporter a trois points; Car si vous y prenez bien garde, vous verrez que d'abord il represente l'extresme infirmitè & bassesse du Christ, qu'il nous dépeint comme une personne tres-méprisable en apparence & qui n'a au dehors aucune des choses, qui donnent dans les yeux des hommes & qui excitent leur admiration & gagnent leurs volontez. Il passe plus outre & nous décrit en suite ses souffrances, & l'opprobre de son supplice, & l'ignominie de sa honteuse & douloureuse mort, & touche mesmes en deux mots la merveille de sa sepulture; toute autre que ne la promettoit le cruel traitemēt, qu'il avoit receu des hommes. Mais vous remarquerez aussi qu'il entrelasse tres-artificieusement dans toute cette description de l'aneantissement du Messie les vrayes & justes causes d'un si étrange effet, & les raisons qui ont obligè le Seigneur

Seigneur a le souffrir; pour nous ôter le scandale que sa croix donne a ceux qui n'en regardent que le dehors seulemẽt, sans considerer les profonds & admirables mysteres de la bontè & de l'amour & de la sapience de Dieu, cachez sous une si triste & si étrange apparence. Ie traitteray donc, s'il plaist au Seigneur, separément & l'un apres l'autre ces trois points, que le Prophete à meslez en son discours; & vous parlerai premierement de l'infirmitè apparente du Seigneur; & puis en deuxiesme lieu de sa passion & de son dernier combat en la croix: & enfin en troisiesme & dernier lieu de la cause de sa souffrance, rapportant & rassemblant en un ce qui se treuve épars çà & là dans le texte du Prophete sur chacun de ces trois articles. Il entre en ce divin discours par une ardente exclamation, que la douleur & l'étonnement qu'il conçoit du mépris & de l'incredulitè des hommes envers le Christ & son Evangile, luy arrache de la bouche: *Qui a creu*, dit-il, *a notre predication? & a qui le bras du Seigneur a-t-il étè revelè?* Car par sa predication il entend la publication de l'Evangile; & par *le bras du Seigneur*

Seigneur il signifie le grand chef d'œuvre de notre Redemption, ou la puissance de Dieu, que l'Ecriture appelle figurément son bras ou sa main, s'est déployée pour notre salut plus magnifiquement qu'en aucune autre occasion. S. Iean & S. Paul remarquent expressémét, que cette prediction fut accomplie en la predication de Iesus premierement, & puis en celle de ses Apôtres. Car quelque éclatante que fust la lumiere de la veritè qu'ils annonçoyent; quelque ravissans que fussent les miracles, dont ils l'accompagnoient, il y eut peu de Iuifs qui creussent; & mesme d'entre les Gentils, où l'Evangile fut mieux receu, la multitude des incredules étoit incomparablement plus grande que le nombre des croyans; le Dieu de ce siecle aveuglant les entendemens des hommes & empeschát que la gloire de Iesus Christ ne leur resplendist. Le Prophete prevoyant leur duretè dans la clartè de l'Esprit qui le conduisoit, s'en étõne & s'en plaint en s'écriant, *Qui a creu a notre predication? & a qui le bras du Seigneur a-t-il étè découvert?* Et parce que les uns & les autres se sont offensez de l'infirmitè, & de la croix de Christ,

Iean 12. 38. Rom 10. 16. 2. Cor. 4. 4.

Chriſt, qui a étè, comme dit l'Apotre, *ſcandale aux Iuifs, & folie aux Grecs*; le 1.Cor.1.23.
Prophete pour rendre leur rebellion inexcuſable, leur leve ce pretexte, predisant que telle ſeroit la condition du Chriſt,& découvrât la divine puiſſance de ſa croix a ſauver tous ceux qui croyét en luy. C'eſt ce qu'il fait dans la ſuite de ce chapitre juſques a la fin. Et quant a l'infirmitè & baſſeſſe du Meſſie ſelon la chair,il la décrit en ces mots; *Il eſt*, dit-il, *montè comme un ſurgeon devant luy*, c'eſt a dire devant Dieu, *& comme une racine,qui ſort d'une terre qui a ſoif.* C'eſt le ſtile de l'Ecriture de comparer les hommes a des plantes, & de repreſenter leurs conditions & leurs qualitez avec cette image. Car elle exprime leur proſperitè & leur bonheur avec la verdure & le fueillage agreable d'un bel arbre; *I'ay veu le méchant*, dit le Pſalmiſte, *terrible & verdoyant comme le laurier*: & ailleurs parlant d'un homme de bien & craignant Dieu; *Il ſera*, dit-il, *comme un arbre plantè prés des ruiſſeaux des eaux courantes,qui rend ſon fruit en ſa ſaiſon, & dont le fueillage ne flétrit point.* Et vous ſavez tous le ſonge de Nabucodonozor,où la gloire

Pſ.37.35. Pſ.1.3.

Daniel 4.11.12. où la gloire & la puissance de ce Prince fut figurée par un grand arbre, planté au milieu de la terre, fort & haut, élevant sa cime jusques aux cieux, & étendant ses branches au loin & au large. D'où Esaïe 2. 12.15. vient qu'Esaïe ailleurs denonçeant les jugemens de Dieu contre l'orgueil des Grands de ce monde, dit qu'il y a un Ieremie 17.6. jour assignè de par luy *contre tous les cedres du Liban, hauts & élevez, & contre tous les chesnes de Basan.* Semblablement la bassesse & l'adversitè des hommes est representée a l'opposite sous l'image de quelque petit arbre, bas & foible, nud & sterile; *Il sera*, dit Ieremie, *cõme la bruyere dans une lande.* C'est ainsi qu'en use le Prophete en ce lieu, comparant le Messie a une petite plante, née dans le sable, d'un fond sec & alterè, se poussant a peine hors de terre, & qui n'a ni verdure, ni gayetè, ni aucune des beautez recommandables en un arbre. Il veut dire que le Messie naistra d'un bas lieu, & que ses commencemens seront foibles & méprisables, selon la chair. Et il s'en explique bien clairement, quand il ajoûte, *Il n'y a en luy ni forme ni apparence quand nous le regardons : Il n'y a rien en luy a le voir,*

voir ; qui fasse que nous le desirions. Il est le méprisè & le deboutè d'entre les hommes ; homme plein de douleur, & sachant que c'est de langueur : & nous avons comme cachè notre face arriere de luy ; tant il étoit méprisè, & ne l'avons rien estimè. Premierement il le dépoüille de *toute forme & apparence exterieure* ; c'est a dire de toutes les grandes qualitez, qui sont estimées dans le monde ; comme est la noblesse, la puissance, les richesses, la valeur & la force & le courage guerrier ; l'adresse, la finesse & la prudence dans les affaires ; l'eloquence & la hautesse du langage ; & semblables autres parties rares & extraordinaires, qui font desirer & rechercher l'amitiè de ceux qui les possedent ; qui leur gagnent les cœurs des peuples, & leur acquierent de la reputation, du credit & de la suite dans le monde. Il dit que le Christ étant destituè de tous ces avantages mondains *sera méprisè & deboutè d'entre les hommes.* C'est la necessaire suite de l'infirmitè & bassesse, qu'il vient de representer ; Car les hommes n'estimant naturellement que cette forme & apparence exterieure, ce n'est pas merveille, qu'ils ne fassent nul état des personnes

sonnes qui en sont destituées. Il l'assujettit puis apres aux malheurs & aux souffrances, qui accompagnent la vie des plus miserables, disant que *c'est un homme plein de douleur & sachant que c'est que de langueur:* c'est a dire un homme trempant continuellemẽt dans la pauvretè & dans la misere, & essuyant tous les jours les accidens estimez les plus facheux dans la vie humaine. Vne si triste apparence ne pouvoit produire autre chose que ce qu'ajoûte le Prophete parlant en la personne de ceux de sa nation, *Nous avons comme cachè notre face arriere de luy;* c'est a dire qu'ils en ont eu honte; bien loin de le reconnoistre pour leur Roy, ils l'ont desavoüè pour leur citoyen & ont renoncè a son nom; le rejetant comme un homme de neant & l'opprobre & le mépris du monde. Il n'est pas besoin que je m'etende a vous expliquer comment cét Oracle a étè punctuellement accompli en notre Iesus. Vous voyez assez de vous mesmes, que cette description est son vray portrait: Telle fut precisément sa naissance, & sa vie, & sa condition, & toute sa conversation durant les jours de sa chair. Car bien que Iesus fust le Fils unique

unique du Pere, la parole & sa sapience, & qu'en luy habitast corporellement toute la plenitude de la deïtè; bien qu'il fust en forme de Dieu & ne reputast point rapine d'estre égal a Dieu: & bien que cette nature humaine, qu'il avoit prise a soy, fust elle mesme au fond le plus precieux & le plus glorieux vaisseau de la bontè & puissance de Dieu, pleine d'une saintetè, d'une sagesse, & d'vne bontè inestimable; le miracle du ciel, le tresor & la benediction de la terre: si est-ce qu'a le regarder simplement au dehors avec des yeux charnels, comme faisoyent les Iuifs, on ne découvroit en luy aucune de ces qualitez celestes. On n'y rencontroit que cette forme & cette apparence, que le Prophete nous a icy décrite. Et c'est ce que l'Apôtre S. Paul a excellemment exprimè, quand il dit parlant de cét aneantissement du Seigneur Iesus, qu'il *a pris la forme d'un serviteur*, ou *d'un esclave*, *ayant étè fait a la semblance des hommes, & étant treuvè en figure comme un homme*; c'est a dire comme un homme du commun; de la plus basse lie du peuple. Car premierement, bien qu'il fust le Saint des Saints, le Iuste, ou
pour

Phil. 2. 7. 8.

pour mieux dire la justice & l'innocence mesme, il est neantmoins paru *en forme*
Rom. 8. *de chair de peché*, comme dit S. Paul; c'est a dire dans une chair sujette a toutes les infirmitez, que le peché a attirées sur notre nature, a la faim, a la soif, au travail, a la lassitude, a la douleur, aux larmes, aux angoisses, & aux détresses; aux injures & aux outrages, soit des elemés, & des saisons; soit des hommes & des animaux; & enfin a la mort, tout ainsi que s'il eust été coupable de peché; aussi bien que les autres hommes. A quoy il faut encore ajoûter l'exacte & punctuelle sujettion qu'on luy voyoit rendre a la loy ceremonielle, portant sa circoncision en son corps, choumant ses Sabbats, celebrant sa Pasque, & ses autres festes; recevant semblablement le baptesme de Iean, & vivant enfin cõme s'il n'eust eu aucun avantege sur les autres Iuifs; mais comme s'il eust été veritablement sujet aussi bien qu'eux, au joug de Moïse & a son alliance servile. Et quant a ces qualitez particulieres, qui relevent les Grands au dessus du genre humain, on n'en voyoit paroistre aucune en luy. Il étoit nay dans une petite ville, ou pour mieux

mieux dire dans une bourgade, d'une pauvre fille, qui bien qu'issuë du sang de David, étoit neantmoins reduite a une si basse condition, qu'elle avoit épousè un charpentier. Il étoit nay dans une étable; il fut nourri a Nazaret, dans la maison de ces pauvres gens; tenu pour le fils d'un charpentier, luy obeïssant & travaillant de son métier. Et quand il commença a exercer sa charge, il le fit sans éclat & sans pompe aucune mondaine, destituè de tous moyens humains, jusques-là qu'il n'avoit pas où reposer son chef, allant çà & là a pied, preschant le plus souvent dans les bourgs & dans les villages; dans les deserts, sur une montagne, dans une barque sur le rivage d'un lac; sans fard & sans éclat, avec une extresme simplicitè, & un langage bas & populaire; suivi de peu de disciples, la pluspart pauvres pescheurs; exposè aux embusches de ses ennemis, sans armes, sans force, sans aucun appuy mondain; outragè, injuriè, lapidè, persecutè, maudit & excommuniè par tous les principaux de sa nation; méprisè & mal voulu de ses propres parens selon la chair, & passant ainsi toute sa vie sur la terre,

jusques a ce qu'abandonnè des siens, & trahi par l'un d'eux, il fut enfin pris & condamnè, & executè a la mort ignominieuse de la croix. Et c'est le second point que le Prophete predit en ce texte. Il dit premierement en general, qu'il a étè *frappè, battu, navrè, froissè*, & *meurtri*. Ce fut le commencement de cét abominable jugement, où il fut condamnè a la mort ignominieuse de la croix. Car vous savez par l'histoire de l'Evangile, que la bande meurtriere des Satellites des Iuifs guidée par le traistre Iudas, vint avec armes & bâtons contre cét innocent Agneau, cõme contre un brigand; & l'ayant treuvè dans le jardin des Olives priant & se preparant a ce grand combat, le saisit, & l'emmena liè avec violence chez le Souverain Pontife, où étant presentè a l'assemblée des Sacrificateurs & des Anciens, il souffrit de ces barbares & de leurs insolens ministres, tout ce qui se peut imaginer d'indignitez. Ils luy donnérent des coups de verges; ils luy crachérent au visage; ils le souffleterent, & le frapperent par moquerie. De ce sanguinaire tribunal il fut traduit devant celuy de Pilate, homme

Romain, Lieutenant de l'Empereur, & Gouverneur du païs;qui voyant bien son innocence, tascha de le delivrer; mais succõbant enfin sous les seditieuses clameurs des Iuifs,l'abandonna a leur rage; aimãt mieux violer sa propre conscience, que mécontenter ce peuple furieux. Alors Iesus fut fouëttè publiquement;& le Roy de gloire fut traittè comme un larron, ou un esclave. Encore l'horreur de cét outrage ne pût-elle assouvir la cruautè des soldats de Pilate. Ces insolens par derision vestirent le Seigneur de pourpre,& luy mirent un roseau en la main au lieu d'un sceptre, & sur la teste une couronne d'épines;Et apres en avoir pris leur passe-temps, luy donnoient des coups de canne, & luy crachoyent au visage. Ce furent les preparatifs de son supplice,que le Prophete a icy clairemẽt signifiez,comme vous voyez, en disant, qu'*il fut frappè,battu,navrè,froissè, & meurtri.* Mais il touche aussi quelques unes des particularitez de sa passion plus expressément; comme premierement son admirable douceur & patience au milieu de tant de souffrances si cruelles; *Chacun luy demande*,dit-il,*& il est afflige ou*

oppressé ; toutesfois il n'a point ouvert sa bouche. Voyez la procedure que tinrent contre luy Caïphe & Pilate. Divers faux tesmoins l'accuserent l'un d'une chose, & l'autre d'une autre. Caïphe le presse de répondre ; & Pilate depuis en fit autant. Iesus attaquè de tant d'endroits, chargè de crimes evidemment faux, & sans aucune apparence, interrogè & menacè par ses Iuges, souffre tout sans dire mot ; & laissant agir la fureur & l'iniquitè de ses ennemis, demeure constamment dans un doux & paisible silence, sans opposer aux calomnies, & a la passion de ces enragez une seule parole de cette bouche sacrée, dõt la voix avoit souvent calmè l'orage de la mer, & appaisè la violence des vents. Le Prophete comme ravi de cette divine patience de son Maistre, y insiste & nous la represente sous l'image d'un agneau souffrant innocemment, & patiemment la mort au pied de l'autel, où il est immolè ; & a cette comparaison il en ajoûte encore une autre d'une brebis qui se laisse tondre sans cri & sans resistance aucune ; *Il a*, dit-il, *etè menè a la tuërie comme un agneau, & comme une brebis*

muëtte devant celuy qui la tond ; voire il n'a point ouvert sa bouche. C'est là sans point de doute la patience de notre Iesus, Mes Freres. Il n'y en eut jamais de pareille a la sienne ; & bien que celle de ses Martyrs ait souvent ravi leurs propres bourreaux, si est-ce que jamais le monde n'en vit une si soûmise, & si entiere, que celle du Seigneur. Aussi est-il clair, que ces paroles du Prophete ne conviẽnent proprement, & en toute leur étenduë, qu'a elle seule, & non a aucune autre. Apres son humilitè & sa patience le Prophete touche sa condamnation, & son supplice en ces mots ; *Il a étè enlevè de la force de l'angoisse*, ou *de l'oppression*, *& de la condamnation*, ou *du jugement*. Le mot d'*oppression* qu'il ajoûte a celuy *de jugement*, montre qu'elle a étè la condamnation du Seigneur; assavoir, que ç'a étè un jugement, non juste & equitable, & conforme aux loyx; mais violent & injuste; un brigandage, & un assassinat plûtost qu'un jugement ; où l'innocent a été indignement opprimè par la calomnie des Iuifs, & par l'iniquitè & la laschetè de Pilate ; où la fureur de la passion a triomphè du droit, & de l'autoritè des loix. Et bien que ce

qui eſt dit icy *qu'il a ètè enlevè*, ſe puiſſe ſimplement prendre pour dire, que le Chriſt opprimè par la violence de cét injuſte & abominable jugement fut emmenè au ſupplice, cette faſſon de parler étant aſſez ſouvent employée lors qu'il s'agit d'un criminel, que l'on traiſne au ſupplice; ſi eſt-ce que j'eſtime, que ce mot a en cét endroit un ſens plus profond, & qu'il ſignifie particulierement & preciſément la ſorte, ou la forme du ſupplice, que le Seigneur a ſouffert; aſſavoir celuy de la croix; où le patient, comme vous ſavez, étoit élevè en haut ſur un bois plantè en terre; ce qui avoit desja étè figurè par l'illuſtre type du ſerpent d'airain, que Moïſe éleva ſur un bois dans le deſert. C'eſt là, a mon avis, que regarde icy Eſaïe, quand il dit, *que le Chriſt ſera enlevè*; c'eſt a dire, qu'il ſera crucifiè: Et notre Seigneur uſe luy-meſme de ce mot en meſme ſens, lors qu'ayant parlè du ſerpent d'airain; il ajoûte; *Ainſi faut-il que le Fils de l'homme ſoit élevè*: & ailleurs encore; *Si je ſuis*, dit-il, *enlevè de la terre, je les tireray tous a moy*; où l'Evangile nous avertit expreſſémét, qu'il ſignifioit par ces paroles quel gére de

Jean 3. 14. & 12, 32.

de mort il devoit souffrir ; assavoir celle de la croix. Mais le Prophete ne nous enseigne pas seulement, que le Christ *sera enlevè*, c'est a dire mis en croix. Il prédit aussi en troisiesme lieu, & cela bien expressémét, qu'il souffrira la mort. C'est ce qu'il montre clairement, quand il dit ; qu'*il sera menè a la tuërie comme un agneau* ; c'est a dire, qu'on le mettra a mort comme un agneau immolè en sacrifice: & quand il ajoûte un peu apres, qu'*il sera retranchè de la terre des vivans* ; conformément a ce que Daniel dit de- Daniel
puis, pour signifier la mesme chose, *que* 9.26.
le Christ sera retranchè. Mais Esaïe parle encore expressément de sa mort, quand il dit, qu'*il a étè avec le riche en sa mort* : & derechef au verset dixiesme, qu'*il mettra son ame*, c'est a dire qu'il se livrera luy mesme, *en oblation pour le pechè*: & enfin au dernier verset, *qu'il épandra son ame a la mort.* Ce que je remarque notamment pour confondre l'impertinēce des Iuifs, & de quelques Iudaïsans, qui n'ont point de hōte de rapporter ce Chapitre les uns a Ezechias, les autres a Ieremie. Car outre que ces extravagantes glosses choquent presque toutes les autres paroles

roles du Prophete, il est clair qu'elles sont particulieremẽt incompatibles avec celles-cy, qui montrent, que l'affliction & l'oppression de celui qui y est décrit se terminera en une mort violente; ce qui n'a point eu de lieu ni en Ezechias, ni en Ieremie, & ne se peut verifier dans toutes ses circonstances en nul autre qu'en nôtre Seigneur Iesus. Et icy vous devez soigneusemẽt remarquer la belle opposition que fait le Prophete pour notre consolation, entre la mort de Christ, & sa vie, ferme & perdurable a jamais. Car comme s'il eust craint, que ce qu'il a dit de sa passion n'abattist nos esperances, & ne nous fist imaginer, qu'il devoit perir sans ressource dans le grand aneantissement qu'il nous en a representè; apres avoir dit, *qu'il sera enlevè par la force de l'opreßion & du jugement*, il ajoûte immediatement, *Mais qui racontera sa durée apres qu'il aura étè retranchè de la terre des vivans?* (car les paroles de l'original se peuvent, & se doivent a mon avis, ainsi expliquer) Il nous montre par ces mots, que la mort, a laquelle il sera livrè ne l'engloutira pas tellement, qu'apres l'avoir soufferte il ne soit encore

restabli en vie,& mesme en une immortelle, & dont nul ne sauroit dire ou representer la durée, parce qu'elle n'aura jamais de fin. Et c'est ce qu'il exprime encore plus clairement dans le verset dixiesme, en ces mots, *Apres qu'il aura mis son ame en oblation pour le pechè, il prolongera ses jours, & le bon plaisir du Seigneur prosperera en sa main*; où vous voyez qu'il fait clairement vivre le Christ en une grande, & trionphante prosperitè, apres avoir étè immolè, & avoir payè de son sang & de sa mort les iniquitez de son peuple; ce qui a étè magnifiquement accompli en notre Iesus ressuscitè & exaltè apres sa mort en une souveraine gloire, & n'a jamais eu lieu en aucun autre. Enfin le Prophete predit encore une chose singuliere, & particulierement remarquable en la passion du Messie; que bien que l'horreur de son supplice, & des faux crimes, sous pretexte desquels il avoit étè condamnè, & la rage de ses ennemis semblast asseurément presager, que son corps seroit mal traittè apres sa mort, & que dans ce general abandonnement il ne se treuveroit personne qui osast, ou qui entreprist de l'ensevelir, &

enterrer honorablement,il en arriveroit pourtant autrement, la providence de Dieu, pour tesmoignage de son innocence,devát alors tellement disposer les choses, que quelcun de ces riches,& de ces Grands, qui l'avoyent ou méconnu, ou méprisè durant sa vie, le recevroit avecque luy,& comme en sa compagnie apres sa mort, enterrant son corps dans son propre sepulcre. Car c'est là,comme j'estime,le vray & naïf sens des paroles suivantes, *L'on avoit ordonnè son sepulcre avecque les meschans;mais il a été avecque le riche en sa mort; car il n'avoit point fait d'outrage,& ne s'étoit point treuvè de fraude en sa bouche.* Aussi voyez vous dans l'Evangile, que cette particularitè est expressément remarquée en l'histoire de la passion du Seigneur Iesus;que nonobstant toute la furie des Iuifs, & l'extresme opprobre où ils avoyent mis cét innocent crucifiè ; il ne laissa pas de se treuver un homme riche, & honorable,
Matth. 27.57. 58.59. Marc 15. 43. & de grande qualitè en cette malheureuse nation, nommè Ioseph d'Arimathée,qui eut le courage de se presenter a Pilate, & de luy demander le corps de Iesus,& qui l'ayant obtenu, l'enveloppa honeste-

honestement, & proprement dans un suaire, a la fasson des Iuifs, & le mit dans son sepulcre neuf, qu'il avoit taillè dans un roc. L'action de ce saint homme fut un desaveu public de l'inique sentence des Iuifs. Enterrant ainsi Iesus il renonce hautement au jugement de ses compagnons: car il étoit aussi Conseiller: l'estimant digne d'estre enseveli & inhumè avec honneur, il prononce clairement, qu'il n'avoit pas meritè de mourir dans l'ignominie. Aussi est-ce le troisiesme point, dont le Prophete nous avertit fort diligemment; nous découvrant divinement les vrayes causes de l'opprobre, & de la mort du Messie, afin que son aneantissement ne nous donne point de scandale. Quant aux Iuifs, il predit qu'ils en feront un tres-mauvais, & tres déraisonnable jugement; & il le represente en ces mots, qu'il prononce en leur personne; *Quant a nous*, disent-ils, *nous avons estimè, que luy étant ainsi frapè, étoit battu de Dieu* & affligè. Ils n'entendent pas simplement que le Christ souffroit cette horrible ignominie par la providence & permission de Dieu, & par son conseil ordonnè devant les siecles; (car

cette

cette pensée là, s'ils en fussent demeurez là, eust été vraye & raisonnable) mais ils veulent dire, qu'il étoit ainsi puni par la main de Dieu a cause de ses pechez; s'imaginant, qu'il ne l'eust pas traittè de la sorte, s'il ne l'eust haï pour quelque grād crime, dont ils l'estimoient coupable. Et a la veritè c'est une erreur, où les hōmes tombent souvent, jugeant des personnes par les apparences de leur fortune, sans considerer la profondeur des abysmes de la providence de Dieu, qui laisse quelquefois tomber les plus innocens, & les plus vertueux de ses enfans, & ceux qu'il aime & cherit le plus en de grandes disgraces, & en des afflictions épouvantables. Le monde sans penser a cela, condamne comme coupables tous ceux qu'il voit affligez; & prend la souffrance pour un argument infaillible de la haine de Dieu, & du crime des patiens. Ainsi lisons nous dans les Actes, que ceux de Malte voiant S. Paul apres le malheur du naufrage, dont il étoit a peine échappè, attaquè d'une vipere, qui luy envahit la main, conclurent aussi-tost, que c'étoit un meurtrier, c'est a dire un scelerat, que la vengeance de Dieu poursuivoit par

Actes 28.

mer

mer & par terre. Et quant a ces Barbares qui n'avoyent nulle autre connoissance de Paul, ni de sa vie, leur erreur étoit pardonnable, s'ils en faisoyent un si mauvais jugement; mais la faute des Iuifs, leur ingratitude & leur incredulitè est tout a fait inexcusable, qui ayant veu & éprouvè tant de fois l'innocence, & la saintetè, & la divine vertu du Seigneur Iesus, ne laissérent pas apres tout cela de se figurer qu'il étoit coupable, & qu'il avoit meritè les tourmens & l'infamie, que luy firent souffrir leurs Gouverneurs. Le Prophete corrige donc l'extravagance de leur opinion, & nous montre la vraye cause d'un accident si étrange. Il n'en est pas, dit-il, comme nous pensons, ce n'est ni son pechè, ni la haine de Dieu son Pere, qui luy fait souffrir ces horreurs. Cõme il est le Saint des Saints, l'innocence & la bontè mesme; aussi est-il le bien-aimè de Dieu, son amour, & sa dilection. *Il n'a point fait d'outrage*, dit-il, *& il ne s'est point treuvè de fraude en sa bouche.* Nous en sommes tesmoins; & n'avõs jamais veu en toute sa vie la moindre tache d'injustice, ou de malignitè. Toutes ses actions & ses paroles ont étè

pures & saintes;& quelque exacte qu'ait étè la recherche que la calomnie de ses Iuges iniques en a faite, elle n'a point treuvè a y mordre; jusques-là, que la mesme bouche qui la condannè a mourir,a reconnu hautement, qu'il ne meritoit pas la mort;elle a étè contrainte de prononcer innocent celuy qu'elle a fait traitter comme coupable:Mais il a souffert pour nos pechez, & non pour les siens. Sa croix a étè la peine non de ses crimes,mais des notres. Son sang a étè répandu pour laver nos taches; & son ame abandonnée a l'angoisse,& au tourment pour expier nos iniquitez. Et afin de nous montrer le besoin que nous avions de cette satisfaction, pour nous rendre Dieu propice, & pour le faire consentir a notre paix & a notre bonheur,le Prophete nous represente icy en passant le miserable état où nous étions naturellement;*Nous avons tous étè errans comme brebis*,dit-il, *nous nous sommes détournez un chacun en son propre chemin*.En disant que *nous avons tous étè errans*, il enveloppe tout le genre humain, Iuifs & Gentils,grands & petits,savans & ignorans, dans ce malheur,sans en excepter

un

un seul homme ; & dit, que depuis que nous avons abandonnè Dieu, & violè son alliance, nous sommes desormais, dans un si miserable état, que nous ne pouvons eviter de nous perdre ; & de tomber entre les griffes du Diable, le lyon infernal; comme des brebis égarées dans un desert, qui apres avoir inutilement tracassè çà & là, deviennent enfin la proye & la pasture des loups. Nos erreurs sont a la veritè tres-differentes, mais la fin & l'issuë en est mesme, l'un prend une route, & l'autre en choisit un autre, selon les diverses humeurs & caprices des hommes, il n'y a rien de si bigarrè, & de si divers, que leurs voyes, mais elles conviẽnent toutes en ce point, qu'il n'y en a aucune droite. Ce sont autant d'egaremens, differens a la veritè, mais aboutissans tous enfin dans une mesme peine, & se rendans a un mesme abysme, assavoir la perdition eternelle. Voila, Fideles, quelle est naturellement la condition de tous les hommes, le pechè qui les a tous infectez, les assujettit a la malediction de Dieu, & les engageant de plus en plus dans l'offense & dans le malheur, les éloigne tellement de leur
vraye

vraye felicitè, qu'il n'est pas possible que jamais ils y parviennent d'eux-mesmes. Il est vray que Dieu est bon, & qu'il ne veut pas leur perdition : Mais aussi est-il vray, qu'il est juste, & que sa propre droiture ne luy permet pas ni de faire du bien au coupable, ni de laisser le pechè sans le punir. Et c'est icy où la merveille de sa misericorde s'est pleinement découverte. Car il a treuvè dans les tresors de son incomprehensible sapience le moyen de punir le pechè sans faire perir le pecheur, en transferant sur l'innocente victime, qu'il nous a dónée, les peines que nous meritions ; afin que sa justice pleinement satisfaite & desinteressée, luy laissast la libertè de sauver les pauvres pecheurs, croyans & repentans. Cette victime, sur laquelle il a déchargè les vengeances, que sa justice requeroit pour nos pechez, est le Christ, qu'il nous a envoyè, doüè tres-parfaitement de toutes les qualitez necessaires pour acquiter une si grande debte; Et sa passion si douloureuse & si ignominieuse, qui a tant scandalizè les hommes, est precisément la peine deuë a nos crimes, qu'il a payée pour nous en deliurer. Tu t'abuses,

t'abuses, ô Iuif incredule; ce n'est pas pour ses pechez, mais pour les tiens, que notre Iesus est mort en la croix. C'est pour nous, & en notre nom, qu'il a été puni. Quant a luy il ne devoit rien a la justice divine, n'ayant jamais violè ses loyx. Mais il a été si bon, que de se mettre en notre place, & d'acquiter pour nous tout ce que nous luy devions jusques au dernier quadrin. C'est le mystere qu'Esaïe explique en ce chapitre, avec des paroles si belles, & si luisantes, qu'à peine lisons nous rien de plus clair dans S. Paul mesme; & parce que le sujet est grand, & important, il ne se contente pas de nous le dire une fois. Il le repete, & le represente plusieurs fois en diverses manieres, toutes excellentes & magnifiques. Il dit premierement que le Christ dont il a parlè, *a portè nos langueurs, & qu'il a chargè nos douleurs*, c'est a dire nos pechez; entant qu'il en a volontairement souffert la peine. Car *le pechè* est vrayement la langueur, & la douleur des hommes; c'est leur maladie mortelle. Et le mot que nous avons traduit *porter*, signifie proprement ôter une chose en la levant. Aussi est ce ainsi que le Christ a

ôtè nos pechez les levant sur la croix, où il les a tous expiez : & comme dit S. Pierre faisant, a mon avis, allusion a ce passage d'Esaïe, il *les a portez*, ou *enlevez en son corps sur le bois*. Et parce que la guerison miraculeuse qu'il donnoit a divers malades durant les jours de sa chair, étoit la figure de la grace qu'il fait a nos ames en les guerissant de leurs pechez: de là vient, que S. Matthieu n'a point feint de rapporter ce passage a la premiere, bien qu'a proprement parler il appartienne a la seconde. Et bien qu'il y ait pour le reste un evident rapport entre ces deux sortes de guerisons, si est-ce qu'elles different en ce point, que le Christ pour nous delivrer de nos pechez, les a portez luy mesme sur soy; au lieu qu'il ne souffroit pas les maladies de ceux qu'il guerissoit. Ie reviens a notre Prophete, qui ajoûte encore en mesme sens, que *le Christ a étè navrè pour nos forfaits, & froissè pour nos iniquitez*. Ou vous voyez, qu'il nous enseigne clairement, que nos pechez sont la vraye cause de toutes les playes qu'il a receuës dans cette épreuve; & l'occasion qui luy a fait répandre tout son sang, & essuyer tant d'oppro-

1. Pier. 2.24.

Matth. 8.17.

d'opprobres;Et c'est encore cela mesme qu'il signifie un peu apres, où il dit, *que la playe luy est avenuë par le forfait de son peuple.* Mais il nous découvre en suite l'effet & le fruit de ses admirables souffrances; *L'amande*, dit-il,*qui nous apporte la paix, est sur luy , & par sa meurtrissure nous avons guerison.*Notre paix luy a coûtè la vie. Toute cette horrible passion,a laquelle il s'est soûmis, est le prix de notre bonheur. Car nous étions ennemis de Dieu; & l'issuë de cette guerre funeste ne pouvoit estre autre que notre perdition. Christ a appaisè le Pere en payant l'amande pour nous, & nous a reconciliez avecque luy:& par le benefice de cét accord il nous a acquis la communication de tous les biens de Dieu;c'est a dire de sa saintetè,de sa benediction,de sa vie, & de son immortalitè:biens que l'Ecriture comprend souvent sous le nom de paix. Il en est de mesme de cette guerison, que la meurtrissure du Seigneur nous a acquise.C'est la remission premierement de nos pechez,& en suite notre sanctification & toutes les graces, dont Dieu nous couronne en ce siecle & en l'autre. Cette

noble & heureuse santè a été achetée au prix du sang, & des playes de notre Iesus. Enfin le Prophete nous découvre, que Dieu est le souverain auteur de cette œuvre si admirable; quand il dit, que *le Seigneur a fait venir sur son Christ l'iniquitè de nous tous*; a quoy il faut aussi ajoûter pour la fin, ce qu'il dit en mesme sens au commencement du verset dixiesme, que *le Seigneur l'ayant voulu froisser, l'a mis en langueur*. Car c'est Dieu qui l'a établi notre Mediateur & notre pleige; & qui l'a envoyè en temps, & luy a appropriè un corps, & qui enfin a exigè de luy la dette dont il avoit répondu, & a déchargè sur luy les peines que meritoyent les pecheurs, au nom desquels il comparoissoit devant le tribunal de sa justice divine. Ainsi avons nous expliquè ce qu'Esaïe prédit icy du Messie, & qui se treuve ponctuellement accompli par notre Seigneur Iesus en la plenitude des temps; d'où paroist d'un côtè l'erreur & l'aveuglement des Iuifs, qui au lieu de ce Christ, qui leur étoit promis, infirme & méprisable selon la chair, navrè & meurtri, & mourant dans l'ignominie pour expier les pechez des hommes, en attendent

tendent un grand & puiſſant en forces & en richeſſes mondaines, ſubjuguant les nations a coups d'épée, victorieux & trionphant dans l'univers ; un Conquerant, charnel, & non un Redempteur ſpirituel : & de l'autre part la veritè de la vocation de Ieſus, exhibè en ſon temps tout tel qu'il avoit étè repreſentè par les types, & prédit par les oracles des anciennes Ecritures. Icy l'impietè & l'incredulitè demeure neceſſairement confuſe. Car que peut-elle alleguer contre la lumiere d'une demonſtration ſi convaincante? Eſaïe prédit ſept ou huit cens ans avant la venuë de Ieſus, que le Chriſt ſortira d'un pauvre lieu, qu'il paroiſtra infirme, & denuè de toutes les qualitéz apparentes ſelon la chair, qu'il ſera mépriſè & rejettè des ſiens ; qu'il ſera mocquè, battu, maltraittè, meurtri, menè a la tuerie, bien que tres-innocent & tres-juſte ; qu'il ſouffrira la mort avec une patience & humilitè nompareille ; qu'il ſera enterrè dans le ſepulcre d'un homme riche, & que ſes playes & ſa mort ſeront la paix & la ſantè des hommes égarèz en diverſes ſortes d'erreurs. Ieſus paroiſſant au temps ordonnè, toutes ces

marques se voyent ponctuellement en luy, sans qu'il luy en manque une seule; ses plus grands ennemis ne le peuvent nier, & ne le nient pas en effet. Certainement il faut donc que les Athées, & les Iuifs, les profanes, & les demons mesmes confessent, que notre Iesus est vrayement le Christ de Dieu, predit & promis pour le salut du monde par les Prophetes d'Israël. C'est Dieu sans doute qui a inspirè cette prediction a Esaïe: Qui eust pû autre qu'un Dieu, prevoir & predire si clairement, & si asseurément des choses si éloignées, qui ne sont arrivées que sept ou huit siecles depuis? C'est encore ce mesme Dieu, qui a envoyè Iesus des cieux, & qui est l'auteur de toute l'œuvre de sa mediation. Car qui eust peu, autre que ce mesme Dieu tout sage & tout-puissant, conduire & ployer tellement les choses que l'on y voit les evenemens répondre exactement a ses oracles, & les veritez a ses types & a ses modelles? Recevons donc, Freres bien-aimez, & embrassons avec une ardente & respectueuse foy, ce grand Prince de notre salut. Que la bassesse de sa naissance; que la foiblesse & la pauvretè de sa

ſa vie ; que l'horreur de ſa croix, & l'ignominie de ſa mort, nē nons offenſent point. Ces triſtes marques bien loin de nous ſcandalizer, doivent deſormais nous fortifier en ſa Foy, puis qu'elles contiennent une invincible preuve de ſa vocation divine. S'il n'étoit tel, il ne ſeroit pas le Chriſt de Dieu, parce qu'il n'auroit pas la forme que luy donnent ſes oracles. Puis qu'il eſt tel, & que nul autre ne l'a jamais étè,ni ne le ſera,c'eſt une preuve evidente, qu'il eſt vrayemēt le Chriſt de Dieu. Que ſi ſon aneantiſſement donne de l'étonnement, il n'en donne qu'a ceux qui n'en ſavent pas les cauſes & les raiſons. Ce Prophete,pour ne point parler de l'Ecriture des Apotres,nous en a ſi fidelement & ſi clairement inſtruits,que deſormais cette croix du Seigneur au lieu du ſcandale que prennent les ignorans,nous eſt en edification & en conſolation:c'eſt la matiere de notre joye, le ſujet & le fondement de toutes nos eſperances. Car puis que la meurtriſſure de ce divin crucifiè eſt notre gueriſon, puis que ſes playes ſont notre ſantè, ſon amande notre paix, ſon opprobre notre gloire, ſa malediction

notre benediction, & sa mort notre vie & notre immortalitè avec quelle amour, & avec quelle devotion devons nous recevoir un mystere si precieux, qui sous cette foible & triste apparence contient toutes les causes de notre bonheur, & n'est autre chose au fond que la grande & admirable puissance de Dieu en salut a tous croyans? Ce mesme Prophete nous a enseignè, & notre conscience nous en a assez convaincus, que nous sommes de pauvres brebis errantes dans les voyes de la mort, où nous nous sommes détournez chacun selon les folles inclinations, & les passions aveugles de notre chair; Le jugement de Dieu nous menace, & il n'y a point de moyen ni de tromper sa connoissance, ni de resister a sa puissance. Le seul remede a ces grands maux, qui nous pressent, est en la croix du Seigneur Iesus. C'est là que nous treuverons l'expiation parfaite de tous nos crimes, la grace de Dieu, la paix de la conscience, la joye de l'esperance, la lumiere de la sagesse, le droit & asseurè chemin du ciel; & en un mot, comme dit le Seigneur mesme, la voye, la veritè, & la vie. Venez donc, pecheurs, avec asseu-
rance.

rance. Le Fils de Dieu s'est chargè de vos pechez,& a portè votre malediction sur le bois. Il a effacè vos crimes en son sang; & ses cloux & ses épines ont déchirè l'obligation qui vous étoit contraire. Sa mort est votre satisfaction;& sa passion votre justice. Iouïssez hardiment de son benefice; & vous prosternant humblement a ses pieds, recevez avec une foy, & une amour entiere, sa chair & son sang, & le fruit de ses douleurs,& l'acquisition de ses playes,& le loyer de son obeïssance, qu'il vous offre si liberalement. Vien, vous dit-il, ô pecheur: Vien,& ne dedaigne point le sang & les playes, & la mort de celuy qui t'a tant aimè.C'est pour toy que j'ay souffert tout cét opprobre; Ce sont tes pechez qui m'ont mis en cét estat, qui te fait horreur. Ie l'ai voulu ainsi pour te ramener en la maison de mon Pere, pour te presenter au trône de sa grace, & te rendre capable d'entrer en son royaume,& en la communion de sa vie.Croy moy,& reçoy ce que je te presente, & tu vivras eternellement. C'est là, chers Freres,ce que nous dit ce doux & misericordieux Seigneur, de dessus la croix,

où nous l'avons veu mourir aujourd'huy pour nous. C'est ce qu'il nous dit encore a cette table mystique, où il nous a conviez pour Dimanche prochain. Obeïssons a sa sainte voix; nettoyons nos ames & nos corps avec une vive repentance. Renonçons au monde, & a la chair, pour suivre desormais le Prince de la vraye vie; Ayons continuellement devant les yeux ce divin patron d'humilitè, de charitè, d'obeïssance, de patience, de constance, & de saintetè, qu'il nous a laissè en sa croix. Rèndons a son exemple, une constante & invariable obeïssance a Dieu notre Pere, jusques a la mort; mesme jusques a la croix, jusques aux afflictions & aux épreuves les plus rudes, s'il nous y appelle. Aimons nos freres, les membres de ce souverain Seigneur; comme il nous a aimez; Pardonnons leur s'ils nous ont offensez, comme il est mort pour nous acquerir le pardon de nos offenses; Faisons leur part de nos biens, comme il nous a communiquè les siens; Mortifions notre vieux homme, & le cloüons a la croix du Seigneur, & l'enterrons dans son sepulcre, pour ressusciter avecque luy hommes

nouveaux,

nouveaux, veſtus de la lumiere de ſa ſaintetè ; pour monter auſſi un jour en ſon ciel bienheureux, & y vivre, & y regner eternellement en ſa communion. *Ainſi ſoit-il:* & a luy avecque le Pere & le Saint Eſprit, vray Dieu benit a jamais, ſoit honneur, loüange & gloire aux ſiecles des ſiecles. *Amen.*



Pro-noncé le jour de Pasque 1650. apres midy.

SERMON DIXSETTIESME.*

ESAIE LIII. ỷ. 10.11.& 12.

10. *Apres que son ame se sera mise en oblation pour le pechè, il se verra de la posterité; Il prolongera ses jours, & le bon plaisir de l'Eternel prosperera en sa main.*

11. *Il jouïra du labeur de son ame, & en sera rassasiè; & mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connoissance qu'ils auront de luy, & luy mesme chargera leurs iniquitez.*

12. *Pourtant le partageray-je parmi les Grands, & il partagera le butin avecque les Puissans pource qu'il aura épandu son ame a la mort; qu'il aura étè tenu du rang des transgresseurs, & que luy mesme aura portè les pechez de plusieurs, & aura intercedè pour les transgresseurs.*



HERS Freres; Apres avoir celebrè la memoire de la mort de Iesus Christ notre grãd Sauveur, il est raisonnable, que nous solennisions sa resurrection, & qu'a la meditation de son combat succede celle de son trionfe. Nous l'avons veu tout couvert d'infirmitè,

firmitè, de ſang & de playes. Nous le verrons maintenant veſtu d'une gloire & d'une magnificence ſouveraine. C'eſt l'ordre & des choſes meſmes, que Dieu a tellement diſpoſées, que l'honneur a ſuivi l'opprobre, & que des épines de la croix ſont nées les fleurs de la courõne; & de la prediction que le Prophete Eſaïe nous en a laiſſée, où il nous declare premierement *les ſouffrances, qui devoient avenir au Chriſt; & puis les gloires qui s'en devoient enſuivre*; comme parle l'Apôtre S. Pierre. Et certainement notre edification, & la pleine ſeuretè de notre foy requeroit, que cette ſeconde partie ne fuſt pas oubliée. Car encore que la prediction des ſouffrances du Seigneur nous ôte une bonne partie du ſcandale, que dõne d'abord une ſi triſte, & ſi facheuſe apparence; ſi eſt ce qu'elle ne purge pas entierement tous les ſcrupules que nos eſprits peuvent avoir ſur ce ſujet. I'avouë qu'elle nous montre clairement, que la volontè de Dieu a étè que ſon Chriſt ſouffriſt; & rend par ce moyen l'incredulitè du Iuif inexcuſable; qui rejette notre Ieſus, parce qu'il a ſouffert, c'eſt a dire, qu'il lui refuſe le nom

1. Pierr. 1.11.

nom & l'honneur du Messie, parce qu'il en a les marques, & est tel que les Prophetes avoient predit, qu'il seroit. Ie confesse pareillement, que ce divin enseignement que nous donne Esaïe sur les causes de la souffrance de Christ, nous apprenant que c'est pour nos pechez qu'il est mort, nous apporte un grand éclaircissement ; nous delivrant des soupçons, que ses peines nous eussent donnez contre son innocence,& nous montrant a pur & a plein, que c'est sa charité,& non son crime qui est la cause de sa croix & de sa mort. Mais apres tout cela,nous ne laissons pas de treuver encore étrange, que Dieu, qui est tres-juste,& tres-equitable, ait peu consentir qu'une personne tres-sainte, & tres-innocente,ait étè mise a mort pour rendre des méchans, des coupables, & des criminels bienheureux. C'est pour vuider cette difficultè,& pour satisfaire de tout point nos esprits, que le Prophete apres les souffrances du Christ a aussi predit sa vie & sa gloire, & ses grandes prosperitez. Car si le Christ fut peri dans ce combat,s'il y fust demeurè sans ressource, ce doute seroit raisonnable ; n'étant pas

pas juste, que pour sauver des pecheurs le monde fust privè de la plus precieuse, & de la plus excellente vie qui soit. En ce cas il eust mieux valu laisser perir tout le genre humain, que de le racheter par la perte de Iesus. Car étant, comme il est, une personne non seulement tres-sainte, & tres-innocente, mais divine, & d'une dignitè immense & incomprehensible, il est clair que sa vie est un bien infini, qui vaut mieux par consequent que la vie de tous les hommes ensemble, dont le prix, comme de creatures finies, ne peut, quelque haut que vous l'estimiez, estre jamais autre que fini: de sorte que toutes les loyx de la raison, & de la sagesse, defendant de perdre le plus pour le moins, & de se defaire d'un plus grand bien pour en conserver un moindre; il semble qu'il n'eust pas étè ni de la sagesse, ni de la justice de Dieu de donner la vie de son Fils pour la nôtre; si celle de son Fils pour sauver la nôtre, eust eu a demeurer pour jamais engloutie dans la mort. Le Prophete nous apprend donc qu'aussi n'y est-elle pas demeurée ; mais qu'apres y avoir passè autant que le requeroit l'expia-

tion de nos crimes, elle en est sortie peu de temps apres plus belle, & plus lumineuse, & plus glorieuse, & plus ferme, & perdurable que jamais. Dieu le Pere a ressuscitè ce mort innocent, & l'a rendu vivant a l'univers ; & pour prix de son admirable charitè, & de ses penibles & douloureuses souffrances, l'a couronnè d'une gloire souveraine, benissant abondamment toute son œuvre, & luy en donnant des succes miraculeux. C'est le sujet que traitte le Prophete dans les trois versets que nous avons leus. Vous ouïstes Vendredi dernier l'infirmitè & la passion du Messie; Maintenant vous en entendrez les glorieuses suites ; une vie longue & durable a jamais, une grande & abondante posteritè, un heureux accomplissement de la bonne volontè du Pere, une douce jouïssance des fruits exquis de tout son travail ; la justice & le salut des nations ; les dépoüilles de l'enfer & du mõde, & de toutes leurs grandeurs. Ce sont les six points que touche le Prophete ; qui sont comme autant de parties de l'exaltation, ou de la glorification de Christ : a quoy il ajoûte encore, que tout cela a étè le fruit de la pas-

ſion du Seigneur ; ce qu'il nous raconte, & repete tres-ſoigneuſement, comme un point d'une ſinguliere importance. Nous ſuivrons le meſme ordre, s'il plaiſt au Seigneur, en cette action ; & expliquerons les paroles du Prophete le plus brievement qu'il nous ſera poſſible, remarquant ſur chacun de ces articles ce que nous eſtimerons a propos pour votre edification & conſolation. La premiere benediction qu'il promet au Chriſt de Dieu apres ſa mort, eſt une grande poſterité. *Apres*, dit-il, *que ſon ame ſe ſera miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité.* Il y a mot pour mot dans l'Hebreu, *apres qu'il aura mis ſon ame peché*; c'eſt a dire, *apres que ſon ame aura été faite peché*. Mais c'eſt une faſſon de parler ordinaire dans l'Ecriture de dire *peché* pour ſignifier le ſacrifice, l'oblation, ou la victime offerte a Dieu pour l'expiation du peché. C'eſt ainſi qu'il le faut entendre en ce lieu; & en S. Paul, où regardant a ce paſſage, il dit, que *Dieu a fait celui qui n'a point connu peché, eſtre peché pour nous*: 2. Cor. 5. 21. c'eſt a dire, qu'il l'a fait & eſtabli victime propitiatoire de nos pechez : Et derechef ailleurs ſemblablemét, que *Chriſt*

Galat. 3. 13. *a étè fait malediction pour nous*; c'est a dire, le sacrifice expiatoire de notre malediction. Et que ce qui est dit ici, que *le Christ mettra son ame*, ne vous trouble point. Car c'est une fasson de parler familiere aux Hebreux, & aux autres Orientaux, & notamment aux Arabes, de dire *mon ame*, & *son ame*, pour signifier moy-mesme & lui mesme: de sorte que le sens du Prophete est simplemẽt, qu'apres que le Christ se sera donnè soy-mesme pour le pechè, & comme parle S. Paul, apres qu'il aura étè fait pechè & malediction pour nous, alors *il se verra de la posteritè*. Voici un ordre étrange & contraire a celuy de la Nature commune; où les hommes engendrent des enfans durant leur vie, & non apres leur mort; au lieu que la posteritè du Christ luy sera suscitée apres sa mort. C'est ce que signifie le Seigneur Iesus, quand il se compare au froment; *Si le grain de fromẽt*, dit-il, *tombant en la terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit*. Il entend, que le Fils de l'homme pareillement par l'efficace de la mort qu'il devoit souffrir, deviendroit fecond, & produiroit une grande
Jean 12. 24.

multitude

multitude d'enfans, assavoir ceux dont il dit quelque part a Dieu, *Me voici avecque les enfans que tu m'as donnez.* Vous voyez bien, que cette posterité signifie les Fideles, que le Seigneur a engendrez, non par les forces de la chair & du sang, mais par la vertu de son Esprit & de sa divine Parole, la semence de notre regeneration. Vous savez aussi, que cét oracle a été magnifiquement accompli en notre Seigneur Iesus; qui eut peu d'enfans & de disciples durant sa vie terrienne; mais en eut une multitude innombrable apres sa mort; Car bientost apres sa passion une seule predication de ses Apôtres luy en engendra trois mille; & depuis cette feconde & inepuisable vertu de sa divine semence se déployant par tout entre les Iuifs, & les Gentils, couvrit, par maniere de dire toute la terre de cette lignée mystique du Seigneur, & étendit sa famille jusques aux bouts de l'univers: Et le Psalmiste contemplant en esprit la prompte, & soudaine propagation de cette generation celeste, la compare a la naissance d'une abondante rosée, que l'aurore de quelque beau jour répand tout a coup

Esaie 8. 18.

Pſ.110. 3. ſur la terre: *La roſée de ta jeuneſſe*, dit-il, *te ſera produite du ventre de l'aube du jour.* Mais quand le Prophete dit ici, que *ſi le Seigneur met ſon ame en oblation pour le pechè, il ſe verra de la poſteritè*; n'eſtimez pas qu'il parle ainſi pour nous marquer ſimplement le temps de cette ſienne fecônditè. Par là il en ſignifie auſſi la cauſe; c'eſt a dire, qu'il n'entend pas ſeulemēt, que ſa mort precedera ſa feconditè; mais de plus, qu'elle la produira; que ce ſera elle qui luy donnera la miraculeuſe vertu de mettre tant d'enfans au monde. En effet ce qu'un Ancien diſoit autrefois du ſang des martyrs, ſe peut beaucoup plus proprement dire du ſang de Ieſus Chriſt, le Prince des Martyrs, aſſavoir qu'il eſt la ſemence de l'Egliſe. C'eſt ce divin ſang de Chriſt répandu en terre, & cette divine chair cloüée & ſacrifiée ſur la croix, qui a engendrè tous les Chreſtiens; c'eſt ſa mort qui nous a enfantez. Et cela eſt fort aisè a entendre. Premierement c'eſt la croix du Seigneur, qui a ouvert le ciel, & qui en a tirè ce feu myſtique, dont furent battiſez les Apôtres au jour de la Pentecoſte, le ſaint Eſprit, l'unique principe de notre regeneration.

neration. *Si je nem'en vay*, dit-il a ses Apô- Iean 16.
tres, *le Consolateur ne viendra point a vous*; 17.
& si je m'en vay, je vous l'envoyeray. Et cét Esprit ne fut pas plûtost descendu en terre, qu'il fit naistre par tout un grand nombre d'enfans a Iesus Christ. Puis que sa mort nous a acquis & amenè ici bas le principe de la generation de ses enfans, il est evident qu'elle en est la cause, & que c'est a elle proprement qu'appartient la gloire de toute cette grande & admirable feconditè. Puis apres ce fut encore la croix du Seigneur qui abbattit la cloison de cette paroy moyenne, par laquelle les Gentils étoyent separez d'avecque les Iuifs; c'est a dire, que c'est par la vertu de sa croix que l'Eglise des nations, la Rachel de nôtre Iacob mystique, celle de ses épouses, qui étoit si long-temps demeurée sterile, recevant ses chastes & divins embrassemens, devint soudainement mere d'une grande lignée; selon ce que portoyent les anciés oracles, que *les enfans de celle qui avoit étè* Esaïe 54.
delaissée seule, seront en plus grand nombre 1.
que les enfans de celle qui avoit étè mariée. Enfin puis que c'est la croix de Christ qui a éclairci la doctrine celeste, & qui

a fait l'Evangile ; c'eſt a dire la puiſſance de Dieu a ſalut, d'où nous ſommes nais ; il eſt evident que c'eſt proprement par ſa mort que le Chriſt nous a engendrez. Ainſi voyez vous clairement le ſens & la verité de ces admirables paroles. *Apres que le Chriſt ſe ſera mis* ou *donné ſoy-meſme en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité.* Mais ce qui ſuit n'eſt pas moins étrange, qu'apres cette meſme oblation *il prolongera ſes jours* ; c'eſt a dire, qu'apres ſa mort & ſon immolation il vivra long-temps. Qu'eſt-ce que cela ? & qui a jamais oüi dire, qu'*un homme vive & prolonge ſes jours apres ſa mort* ? Chers Freres, je confeſſe que c'eſt un enigme obſcur & inintelligible dans la Nature, & ſous la Loy, qui ne promettent point de reſſource a ceux que la mort a défaits. Mais l'Evangile de Ieſus nous l'a éclairci, & a diſſipé par ſa lumiere les tenebres, qui sembloyent envelopper ces paroles. Il n'eſt pas poſſible de les bien entendre, qu'en poſant ce que les Apôtres ont preſché de notre Seigneur ; qu'apres avoir ſouffert la mort, & avoir été mis dans le ſepulcre, comme Eſaïe le prediſoit cy devant, il eſt reſſuſcité en une vie nouvelle

nouvelle, non courte, & couppée en sa fleur, comme la precedente, mais lõgue, & d'une durée eternelle. Ainsi vous avez en ce lieu une belle & convaincãte preuve de la resurrection du Messie, contre la perfidie des Iuifs, & un argument tres-évident de la divinitè de notre Iesus contre l'incredulitè de tous les impies & infideles. Car de tous les hommes qui ont jamais étè au monde, il n'y a que Iesus seul en qui cecy ait étè accompli: il n'y en a mesme aucun a qui il ait seulement étè attribuè; ou de qui on ait pretendu, ou peu pretendre, qu'apres s'estre donnè en oblation de mort pour nos pechez, il ait encore vescu & prolongè ses jours. David l'avoit desja predit long-temps avant Esaïe, lors que parlant en la personne du Messie, dont il étoit la figure, il luy fait dire ces paroles; *Tu n'abandonneras point mon ame au sepulcre, & ne permettras point que ton bien-aimè sente corruption. Tu me feras connoistre le chemin de vie.* Car que cela ne soit pas dit du Roy David, il est evident, puis qu'il a senti la corruption, & qu'il est demeurè jusques ici dans le sepulcre. Cela mesme avoit étè figurè, & en Isaac premierement Pse. 16.

rement, vivant & engendrant lignée, apres avoir été en quelque sorte immolè; & depuis plus clairement en Ionas, vif,& preschant aux Gentils,apres avoir éte trois jours comme enseveli dans le ventre d'une balene. Mais outre les predictions, & les types, la condition du Christ, & la bontè de Dieu, & la raison de sa charge, & l'interest de notre salut, requeroit necessairement qu'il ressuscitast. Ie dis premierement sa condition. Car le Christ étant un homme celeste, & non terrestre, nai de la vertu de l'Esprit, & non de la force de la chair & du sang, *il n'etoit pas possible*, comme dit S. Pierre, *qu'il fust retenu en la mort*. Sa nature, qui étoit immortelle, ne pouvoit demeurer sous la puissance de la mort: de sorte qu'apres l'avoir soufferte pour satisfaire a sa charge, il a fallu de necessitè, qu'il retournast en son immortalitè. Mais la bontè du Pere ne permettoit pas non plus, que le Christ demeurast en la mort. Car luy ayant rendu une si admirable,& si divine obeïssance, commét la bontè, la liberalitè, & la munificence de ce grand Dieu l'eust-elle laissè sans recompense? Et comment l'eust-il peu recom-

Actes 2. 24.

recompenser, s'il fust demeurè mort a jamais? Il a fallu necessairement restablir ce saint & innocent Sauveur en vie, afin de luy mettre sur la teste la couronne qui lui étoit deuë. Sa charge l'obligeoit a cela mesme. Car s'il fust demeurè dans la mort, il n'eust pû ni porter le sang de son sacrifice dans le ciel, le Sanctuaire eternel, ni y comparoistre pour nous devant la divinitè, ni nous enseigner la volontè de son Pere, & les mysteres de notre salut; ni enfin exercer dans le monde son glorieux & spirituel empire: fonctions toutes necessaires dans la charge de Sacrificateur, de Prophete, & de Roy de l'univers, a laquelle, il a étè consacrè, & sans laquelle il ne seroit pas le Christ. Enfin notre interest de nous, pour qui il étoit descendu en terre, requeroit aussi la mesme chose. Car s'il fust demeurè sous la puissance de la mort, comment eussions nous creu qu'il eust veritablement satisfait a la justice du Pere? Sa detention dans notre prison eust montrè, que notre dette n'étoit pas payée; Et ainsi notre foy, c'est a dire l'unique moyen de notre justice & de notre salut, fust demeurée nulle. Et
quelle,

quelle, je vous prie, eust encore étè notre esperance, si le Prince de notre salut eust étè pour jamais gisant dans la poussiere ? Comment eussions nous attendu la vie, la resurrection, & l'immortalitè, de celui que nous eussions veu abattu sans ressource sous la main de la mort ? Et enfin n'ayant ni foy ni esperance, quelle affection eussions nous peu avoir a la saintetè ? Quelle ardeur, ou quel courage a embrasser la discipline de Dieu, naturellement si contraire a notre chair ? Et quelle joye, ou consolation dans les afflictions, & dans les épreuves de cette pauvre vie ? Il est evident, que sans la resurrection de notre Christ, ni la pietè, ni le salut ne pouvoient avoir de lieu en nous. Cette nouvelle lumiere de vie, qui est miraculeusement sortie de son tombeau, est le vray Soleil de Iustice, qui a allumè notre foy, relevè nos esperances, enflammè notre pietè, dissipè nos craintes, consolè nos ennuis, éclairci nos doutes, & asseurè toute notre vie par l'evidente, & invincible demonstration de la divinitè de notre Iesus, de la veritè de son Evangile, & de la vertu & suffisance de la satisfaction qu'il a faite a Dieu pour nos

nos pechez. Il a donc fallu, mes Freres, & pour justifier les oracles, & pour accomplir les figures de l'antiquitè, & pour conserver son droit a la Nature, & a Dieu la gloire de sa souveraine bontè, & au Christ l'exercice de ses charges, & pour nous ouvrir la voye de la justice & du salut, il a dis-je fallu necessairement, que le Seigneur Iesus apres s'estre mis soy-mesme en oblation pour le pechè, ressuscitast des morts, & *prolongeast ses jours*, comme dit icy le Prophete; c'est a dire, qu'il reprist non simplement la vie, mais une vie *longue*, & immortelle, qui dure, & subsiste, & fleurisse eternelment dans le plus haut point d'une gloire, & d'une puissance souveraine. Et c'est ce que nous montre le Prophete dans la suitte de ce texte, où apres avoir relevè le Christ de la mort en une longue, ferme, & perdurable vie, il le couronne de prosperitè, & de bonheur, de contentement, & de richesse, & en un mot, de la plus haute gloire qui se puisse imaginer. Il dit premierement, que *la volontè*, ou *le bon plaisir de Dieu prosperera en sa main*; c'est a dire, que l'œuvre que le Pere luy a donnée a accomplir, (car c'est

ce

ce qu'il entend par *la volontè de Dieu*, c'eſt à dire ce qu'il veut qu'il faſſe) reüſſira heureuſement entre ſes mains. Qui euſt jamais pensè voyant Ieſus ſur une croix, & peu apres dans un tombeau, qu'il euſt deu rien entreprendre dans le monde ? Ou qui euſt crû voiant la contradiction du monde, que luy ou les ſiens y euſſent rien deu avancer ? Et néantmoins l'experience nous a montrè, que ce divin mort a entrepris de changer tout l'état de l'univers, & qu'il en eſt venu a bout malgrè les efforts de l'enfer & de la terre, de tous les demons, & de tous les hommes conjurez enſemble contre luy ; & le comble du miracle eſt en ce que pour executer une choſe ſi grande, ſi difficile, & naturellement ſi impoſſible, il ne s'eſt ſervi que de tres-foibles, & de tres-contemptibles inſtrumens. Avec la main & la langue d'une douzaine de pauvres peſcheurs, battus & fouëttez, & lapidez, haïs & perſecutez a toute outrance; il a confondu l'orgueil des Iuifs, détruit la ſapience & l'eloquence des Gentils, vaincu toutes les violences de leur fureur, aneanti les efforts de leur reſiſtance, aboli la loy & la

ſuperſtition des uns, l'idolatrie & l'impieté des autres; imposé ſilence aux demons; demoli leurs Temples, & planté ſa croix dans les entrailles de l'erreur, & élevé par tout la banniere du vray Dieu d'Iſraël, & rempli l'univers de ſon Nom, & de ſa connoiſſance; tant a été puiſſante & efficace cette divine parole de l'Oracle, *le bon plaiſir de Dieu proſperera en ſa main!* Il ajoûte le contentemẽt que le Seigneur recevra de cét heureux ſucces de ſes grands deſſeins; *Il joüira*, dit-il, *du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié.* Il y a mot pour mot dans l'original, qu'*il verra le labeur de ſon ame*; c'eſt a dire ſon labeur, comme nous l'avons dit cidevant. Mais c'eſt le ſtile de l'Ecriture d'employer le mot de *voir*, pour dire éprouver, & reconnoiſtre une choſe par l'effet & par l'experience; & il ſe dit indifferemment du mal & du bien; Du mal, comme quand le Seigneur dit *voir la mort*, pour ſignifier la ſouffrir; *Si quelcun* dit-il, *garde ma parole il ne verra jamais la mort*; c'eſt à dire, qu'il ne la ſouffrira jamais: il *ne la goûtera point*, comme parle l'Apôtre, exprimant le meſme ſens par une autre faſſon de parler, qui eſt auſſi

Iean 8. 52.

Hebr. 2. 9.

Ebraï-

Iean 3. 36. Ebraïque. Mais ce mot de *voir* se dit aussi du bien,& alors il signifie *jouïr: Qui desobeït au Fils il ne verra point la vie*;c'est a dire, qu'il n'en jouïra point;*mais l'ire de*
Iean 3.3. *Dieu demeurera sur luy*. Et en mesme sens encore,*Si non que quelcun soit nay derechef il ne peut voir le royaume de Dieu*, c'est a dire, qu'il n'y peut avoir part,ni en jouïr. Et ainsi ailleurs fort souvent. C'est donc aussi en la mesme sorte qu'il le faut prendre en ce lieu,*Il verra le labeur de son ame*; c'est a dire, qu'il en jouïra, comme l'a tres-bien traduit notre Bible;il en cueillira le fruit, & en mangera, & s'en rassasiera, comme parle la Sapience dans le livre des Proverbes. Ce qu'il dit,qu'*il en sera rassasiè* signifie l'abondance des fruits de son divin travail;qu'il y en aura assez pour accomplir la joye de son cœur, & lui donner un parfait contentement. *Ce travail*, qu'il entend, n'est autre chose que le fruit de son œuvre,le succes de sa mort, & de sa resurrection, & de l'envoy de ses Apôtres ; c'est a dire le salut des Iuifs & des Gentils convertis a luy par sa parole.D'ou vous voyez qu'elle est l'amour que ce grand Sauveur nous porte,& combien ardemment il desire

notre

notre bonheur, puis que notre conservation & notre salut est le sujet de sa joye, & la matiere de son contentement, & le rassasiement, s'il faut ainsi dire, de son ame. Il est content, il est satisfait quand nous croions en lui, & que par cette foy nous sortons du malheur, où le pechè nous avoit plongez, & entrons en la possession de sa vie. Et c'est ici qu'il faut rapporter ce que disoit autrefois le Seigneur Iesus a ses disciples, *Ma viande est que je fasse la volontè de celuy qui m'a envoyè, & que je parfasse son œuvre.* Ce succes est proprement ce qui le rassasie. C'est la seule chose dont il a faim & soif, & en laquelle son ame treuve son repos & son contentement quand il l'a une fois accomplie. Mais le Prophete pour ne laisser pas nos esprits en doute sur la qualitè de ce bon plaisir de Dieu, qui prospera en la main du Christ, & de ce sien labeur, dont son ame sera rassasiée, nous montre en suite, quel sera proprement & precisément l'effet de son action, & l'ouvrage de sa main, quand il ajoûte; *Mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connoissance qu'ils auront de luy, & luy-mesme chargera leurs iniquitez.* Iuif insésè, qui

Iean 4. 34.

qui attendez un Christ mondain, conquerant un empire terrestre, & jouïssant d'une puissance, & d'une gloire charnelle; comment n'écoutez vous point vos propres oracles ? Comment n'apprenez vous point a l'école de celuy-ci, que la grande œuvre du Christ, pour laquelle il devoit estre envoyè ici bas, c'est non de forcer les murailles des villes, ou de rompre des armées terrestres, comme vous vous l'imaginez follement, mais bien de justifier les hommes, & de les amener au trône de la grace de Dieu ? de sauver leurs ames, & non de subjuguer leurs corps ? que ses exploits sont non charnels, mais spirituels ; & tout son empire par consequent non terrestre comme votre extravagance le depeint, mais celeste, tel precisément qu'est celuy de notre Iesus? Dieu nomme le Messie son *serviteur*, pour signifier non sa nature, mais sa charge. De soy-mesme & de sa nature il est non seulement libre, mais Seigneur & Dieu souverain, regnant avecque le Pere dans l'unitè d'une mesme essence: a cét égard il étoit originairement en forme de Dieu, comme dit notre Paul, & ne repu-

Philip. 2. 6.

reputoit point rapine d'estre égal a Dieu. Mais le Pere par la sage dispensation de leur commune amour envers le genre humain, luy a commis l'œuvre de nostre redemption ; & luy pour l'executer, s'est abaissè au dessous de sa vraye & legitime condition, s'étant vestu de la nature humaine, & ayāt fait & souffert en cette forme tout ce qui étoit necessaire pour venir a bout de ce grand dessein. C'est a cet égard qu'il est nommè *le serviteur de Dieu:* comme en effet ce mot est fort souvét employè dans les Ecritures, pour dire non un esclave, mais un officier, ou un ministre, celui a qui l'on donne quelque charge, ou commission ; & en ce sens c'est plûtost un nom d'honneur que de mépris, signifiant la dignitè d'une personne, & non la bassesse de sa condition. Aussi voyez vous que l'Apôtre nous apprend, que le Christ est tellement officier, ou Ministre en la maison de Dieu, qu'il en est aussi le Maistre, le Seigneur, &c, comme il parle ailleurs en mesme sens, l'heritier ; & faisant comparaison entre lui & Moïse a cet égard il dit, que Moïse *a bien étè fidele en toute la maison de Dieu comme serviteur ; mais que Christ*

Hebr. 3. 6. & 1. 2.

comme Fils est sur toute cette maisō. La qualitè de *juste* que le Prophete luy donne. luy appartient pour toutes raisons ; premierement, parce qu'il est le Saint des Saints, entieremẽt separè des pecheurs, tres-innocent & tres-pur de tout crime;
1. Pierr. 1.19. & c'est pourquoi S. Pierre l'appelle l'*Agneau sans macule & sans tache.* Secondement, parce qu'il a mesme accompli toutes les formes de justice & de saintetè, établies de Dieu dans le monde, comme la Loy Mosaïque & la discipline de S. Iean, bien que de droit il n'y fust nullement sujet; selon ce qu'il disoit a S. Iean, qui refusoit de le baptizer, le reconnoissant pour son Maistre;
Matth. 3.15. *Laisse faire pour maintenant ; car ainsi nous est-il convenable d'accomplir toute justice.* Et enfin parce qu'outre la justice de sa personne, il est, encore l'auteur & la cause unique de celle de tous les hommes, ayant acquis par l'obeïssance de sa croix une plenitude de justice & de grace, pour la communiquer a ceux qui croiront en lui : & c'est proprement celle qu'entẽd Daniel,
Daniel 9.24. quand il dit, que le Messie *fera propitiation pour l'iniquitè , & amenera la justice eternelle.* Pour ces raisons & autres semblables

blables, il est mesme quelquefois simplement nommé le *Iuste*, par excellence, a cause qu'il est l'inépuisable source de toute justice, & que nul des hómes n'est juste qu'en luy & par luy : *Vous avez renié le saint & le juste*, disoit S. Pierre aux Iuifs: Et S. Estienne aux mesmes; *Vos Peres ont tué ceux qui ont predit l'advenement du juste :* & Ananias a S. Paul; *Le Dieu de nos Peres t'a preordonné pour voir le juste.* Dieu dit donc, que ce sien serviteur *juste en justifiera plusieurs*; c'est a dire, qu'il leur communiquera la vraye justice, seule capable de subsister devant le tribunal de Dieu, leur donnant sa grace en l'absolution & remission de tous leurs pechez; les adoptant par ce moyen au nombre des enfans de Dieu, & les établissant heritiers de son royaume; Il dit, qu'*il en justifiera plusieurs*; parce qu'écore que l'abondance de sa justice & de sa grace suffise pour tous les hómes, neantmoins l'incredulité de la plus-part est cause qu'ils ne sont pas justifiez. Et bien que ceux qu'il a receus en la cómunion de cette grace, soient un tres-grád nombre en comparaison des temps precedens, lors que ce benefice de Dieu étoit

Actes 3. 14 & 7. 52. & 22. 14.

resserrè dans la seule nation des Iuifs ; si est-ce pourtant que tous les hômes n'en ont pas étè participans : le plus grand nombre ayant méchamment rejettè la grace qui leur étoit presentée. C'est pourquoy le Seigneur dit, que son serviteur en justifiera plusieurs. Il ne dit pas tous. Il ajoûte, qu'il *les justifiera par sa connoissance*. Car il y a precisément ainsi dans l'original. Et cela se peut prendre en deux fassons, ou pour la connoissance que les hommes justifiez auront de luy ; & c'est ainsi que l'a traduit notre Bible : ou pour la connoissance qu'il a, c'est a dire par sa science, ou par sa doctrine. Ces deux sens sont bons & a propos, & il est mal-aisè de dire quel est le meilleur des deux. Car quant au premier, vous savez que nous sommes justifiez par la foy en Iesus Christ, qui n'est autre chose que la ferme, solide, & efficace connoissance, que nous avons de luy, & du mystere de sa croix ; selon ce qu'il dit luy-
Iean 17. 3. mesme, que *la vie eternelle est de connoistre Dieu, & Iesus Christ qu'il a envoyè*. Et quât au second, vous n'ignorez pas non plus, que la doctrine de Christ, c'est a dire l'Evangile, nous ouvre la voye de la justifi-

justification, nous enseignant le vray moyen d'estre justifiez devant Dieu ; ce que ni la philosophie des hommes, ni la loy mesme de Moïse, n'a jamais peu faire:de sorte que si nous recevons la doctrine de Christ avecque foy, nous sommes justifiez. D'où vient que S.Paul dit, que l'Evangile *est la puissance de Dieu en* Rom.1.
salut a tous croyans. Mais il nous décou- 16.
vre en suite d'ou vient que la foy, ou la doctrine de Christ a cette admirable vertu de justifier les hommes, qui ne se treuve nulle part ailleurs qu'en elle,quād il ajoûte ; *Et luy mesme chargera leurs iniquitez*. Il justifiera les hommes, dit-il, parce qu'il fera l'expiation de leurs pechez, les prenant sur soy, & les elevant sur son corps, portant la peine & la malediction qu'ils meritoyent. Car ayant ainsi ôtè le pechè, & satisfait a la justice divine par le payement de la peine, a quoy elle avoit condannè les pecheurs,il leur procure par ce moyen l'impunitè,& est cause qu'ils sont absous & traittez tout de mesme que s'ils n'avoient jamais étè coupables.C'est la justification Evangelique,qui nous a étè pleinement & acquise & revelée par le Seigneur Iesus, le

vray Agneau de Dieu, qui a ôtè les pechez du monde. Reste le sixiesme article de l'exaltation de Christ, icy touchè par le Prophete: *Pourtant*, dit le Seigneur, *je le partageray parmi les Grands, & il partagera le butin avecque les Puissans, parce qu'il aura épandu son ame a la mort, qu'il aura ètè tenu du rang des transgresseurs, & que luy mesme aura portè les pechez de plusieurs, & aura intercedè pour les transgresseurs.* Il promet a son Christ pour prix de sa victoire, les dépoüilles des Grands qu'il aura défaits. Car il ne faut pas prendre ces mots, comme s'il vouloit dire que les Grands, dont il parle, deussent avoir part en la victoire & au butin du Messie; ainsi que les Alliez, & les Capitaines, & les Generaux de l'armée d'un Prince divisent entr'eux les dépoüilles des ennemis, qu'ils ont subjuguez ensemble. Il entend tout au contraire, que le Messie partagera les biens de ces Grands; que ce qu'ils possedoient sera son butin; & qu'apres les avoir défaits, il dispofera de leurs dépoüilles, & en fera part a ses gens, les divisant entr'eux. Et les paroles de l'original se peuvent traduire; *Ie luy bailleray les Grãds*

pour

pour partage, & il partagera les Puissans pour son butin : comme nous le lisons dans les marges de quelques unes de nos Bibles. Ces *grands*, & ces *puissans*, que le Christ devoit dépoüiller de leurs états, biens & possessions, sont en general tous les ennemis de notre salut, que le Seigneur a défaits, leur ôtant tout ce qu'ils avoyēt de puissance, de force, & d'autoritè dans le monde, & leur arrachant ce qu'ils possedoyent injustement, & qu'ils avoyent soûmis a leur empire tyrannique. Ce sont *ces puissances & principautez*, dont parle S. Paul, *que Iesus*, dit-il, *a dépoüillées, & dont il a trionfé en la croix, les ayant publiquement menées en montre*; c'est a dire les demons, que l'Apôtre nõme ailleurs, *les seigneurs du monde, & les gouverneurs des tenebres de ce siecle* : & il appelle mesme leur chef le *Dieu de ce siecle*; parce qu'il avoit occupè un empire si absolu sur le monde, qu'il en disposoit a sa volontè, & en tenoit toutes les nations assujetties a sa tyrannie. Au diable il faut encore ajoûter le pechè & le monde, les deux grands & cruels tyrans du genre humain, & la mort, le dernier de nos ennemis, qui reduit enfin tous les hommes

Col. 2. 15.

Ephes. 6. 1.

sous son cruel & inexorable joug, & les retient enfermez dans ses prisons eternelles. Iesus les a tous vaincus & défaits, & le combat de sa victoire s'est fait en la croix, où ayant aboli le peché, la premiere & unique cause de toute la tyrannie de ses grands ennemis, il a par mesme moyen dépoüillé les demons de tout le pouvoir qu'ils exerçoyent sur les créatures, & détruit toutes les forces que le monde avoit contre nous; & enfin il a desarmé la mort de l'éguillon qui la rendoit formidable. Iesus a brizé toutes ces puissances, & les a fait ses prisonnieres. Ce sont les captifs qu'entend le Psalmiste, lors que celebrant le trionfe
Ps. 68. 19. du Messie; *Tu es*, dit-il, *monté en haut; Tu as mené captifs les prisonniers; Tu as pris des dons pour les distribuër entre les hommes.* Et quant aux hommes & aux créatures, que ces puissances tyrannisoient si cruellement, le Seigneur les a peu à peu retirées de dessous leur joug, en prenant lui-mesme la possession. Combien d'hómes, de villes, & de nations a-t-il consacrées à son nom? Combien en a-t-il reduit sous son sceptre? Certainement la plus-part des Etats & des Empires les plus

grands,

grands,& les plus connus dans le mõde, se soumirent a son empire ; Et on a veu Christ adorè, & reconnu pour Seigneur dans les lieux où les demons regnoient auparavant. Ce sont les dépoüilles des Puissans que le Pere lui a données a partager ; selon ce qu'il luy avoit déja promis ailleurs ; *Ie te donnerai les nations pour ton heritage, & les bouts de la terre pour ta possession.* Ps.2.8. Mais le Seigneur nous montre aussi la raison pourquoy il couronnera son Christ de cette grande gloire ; I'en userai ainsi, *parce*, dit-il, *qu'il aura épandu son ame a la mort, qu'il aura étè tenu du rang des transgresseurs, & que luy mesme aura portè les pechez de plusieurs, & aura intercedè pour les trãsgresseurs.* Vous voyez que c'est l'aneantissement du Christ qu'il entend,où il s'est humiliè pour notre salut ; & a étè obeïssant jusques a la mort de la croix. Car n'étoit-il pas raisonnable qu'une si admirable, & si divine obeïssance fust couronnée d'une haute & divine recompense?que pour l'opprobre où il avoit étè plongè,il fust élevè dans la gloire?qu'il dépoüillast ceux qu'il avoit vaincus?qu'il eust la seigneurie de la mort,puis qu'il l'a soufferte ? l'empire

du monde, puis qu'il l'a rachetè? S. Paul allegue aussi la mesme raison de l'exaltation du Seigneur Iesus. Car ayant décrit son aneantissement, il ajoûte immediatement; *Pour laquelle cause aussi Dieu l'a souverainement élevè, & luy a donnè un nom qui est sur tout nom; afin qu'au nom de Iesus tout genoüil se ploye de ceux qui sont dans les cieux, & dans la terre, & sous la terre; & que toute langue confesse que Iesus Christ est le Seigneur a la gloire de Dieu le Pere.* Mais je voy bien, chers Freres, qu'il est desormais temps de finir. Remercions donc le Seigneur, le Pere de toute misericorde, de la grande grace qu'il nous a faite, en nous appellant a la connoissance de ces divins mysteres: Benissons le de ce qu'il nous a donnez a son Christ, & a voulu que nous fussions une portion de son heritage, nous qui étions autrefois le partage des demons. Adorons ce nouveau Seigneur, que le ciel nous a envoyè: Aimons-le, & le glorifions, & le servons fidelement. Il est notre Pere, & nous sommes sa posteritè; les enfans de sa douleur, le fruit de son sang, & l'ouvrage de sa mort. Car il est mort pour nous faire naistre; & il a étè fait pechè & malediction,

Phil. 2. 9. 10. 11.

ction, afin que nous devinssions enfans de Dieu. C'est ce que sa table nous a mis ce matin devant les yeux: sa chair froissée, & navrée, & son sang répandu pour nous nourrir. Mais courage, Fideles, s'il est mort pour nos pechez, aussi est il ressuscitè pour notre justification. Il n'est pas demeurè dans le sepulcre. Apres avoir expiè nos pechez par sa mort, *il a prolongè ses jours*, revestant au sortir du tombeau une nouvelle vie, glorieuse, & eternelle, toute couverte de lumieres, toute pleine de grands exploits, de bonheur, & de prosperitè. Il a cueilli le fruit de son travail, & a moissonnè avecque joye ce qu'il avoit semè avecque larmes. Il a delivrè les nations, & justifiè les croians; tirant les peuples des longues erreurs, où ils étoient vieillis; & illuminant leurs tenebres par les rayons de sa connoissance. Il leur a fait part de sa justice eternelle; & malgrè les contradictions de toute la Nature, il les a changez d'esclaves de Satan en enfans de Dieu; de criminels, condamnez a l'enfer, il en a fait une generation juste, heritiere du ciel, bienaimée de Dieu, consacrée a l'eternitè. Si la honte de sa

mort

mort vous a choquez, que la gloire de sa resurrection vous edifie: Si son infirmitè vous a troublez, que les miracles de sa vertu vous rasseurent. Apprenez par la grandeur de ses exploits, & par la merveille de sa gloire, que ce n'est ni son crime, ni son impuissance, mais la seule amour des hommes, qui l'a fait souffrir. Il n'a épandu son ame a la mort, que pour rétablir les notres en vie. Il a étè tenu du rang des transgresseurs, afin que nous peussions avoir lieu entre les innocens, & regner par son benefice avecque les Anges. Il a portè nos pechez, mais pour nous les ôter. Il a étè chargè de notre malediction, mais pour nous en delivrer. Chers Freres, vivons desormais pour luy, puis qu'il a eu la bontè de mourir pour nous. Conformons nous a luy; representons en nous mesmes l'image de ce divin mort ressuscitè. Imitons ce patron celeste, qu'il nous a laissè, & suivons alaigrement ses traces. Que son humilitè & son obeïssance, que sa patience & sa constance, que son amour & sa charitè, sa puretè & son innocence, & toutes ses autres vertus celestes reluisent en notre conversation : Que les

hommes

hommes apprennent,que nous sommes Chrétiens de nos actions plûtost que de notre langue. Car il ne se faut point flater, mes Freres;Sans cette sanctification il n'est pas possible que nous ayons communion avecque le Fils de Dieu, ni part en sa grace,ou en sa gloire. Que sa croix nous forme aussi aux souffrances de l'Evangile. C'est le chemin du ciel;Notre Prince y est montè par la croix.N'ayons ni honte ni horreur de ces peines attachées a notre profession, puis qu'elles conduisent a une si heureuse fin. Representons particulierement dans notre vie l'image de cette glorieuse resurrection du Seigneur, dont nous celebrons aujourd'hui la memoire. Puis qu'il est ressuscitè des morts par la gloire du Pere, ressuscitons aussi avecque lui, & cheminons en nouvelle vie.Dépoüillons l'autre, que nous menions ci-devant, selon les convoitises de la chair; Enterrons-la, & la laissons pour jamais dans le sepulcre du Seigneur. Soyons desormais des hommes nouveaux, saints, honnestes, justes, & charitables; citoyens du ciel, y conversant desja de cœur & d'affection, & n'ayant rien de commun

avec-

avecque les ordures & corruptions de la terre ; afin qu'apres avoir eu part a cette premiere resurrection, nous l'ayons aussi a la seconde, pour vivre & regner eternellement avecque le Seigneur Iesus dans le royaume de sa gloire, où il est entrè le premier pour nous. *Ainsi soit-il.*

DEVX

DEVX SERMONS
SVR
La Converſation de la Bienheureuſe Vierge & de S. Elizabeth.

Dediez
A Monsievr BIGOT.

A
MONSIEVR
BIGOT,
CONSEILLER DV ROY en ſes Conſeils, & Controlleur general de l'Extraordinaire des Guerres.


ONSIEVR,

Ie *vous preſente les deux Sermons, que vous avez deſirez de moy. I'avouë qu'un ſi petit preſent eſt bien bas au deſſous de ce que vous meritez, & de ce que je vous dois. Mais puis*

puis que c'est une chose, qui a eu le bonheur de vous estre agreable, j'ay creu vous le pouvoir offrir sans faillir. Le jugement, que vous avez daignè en faire, supplée a tout ce qui luy manque en elle mesme. Recevez donc, s'il vous plaist, MONSIEVR, *le don, que je vous en fais, comme une obeissance, que je vous rens, & comme une partie de la reconnoissance, que je vous dois pour l'edification singuliere, que votre pietè nous donne. Elle reluit en toute votre vie; mais particulierement dans les épreuves de votre patience Chrétienne au milieu des maladies, dont il a pleu a Dieu vous affliger, & de l'infirmitè, qu'elles ont laissées en votre corps. Vous supportez ces maux avec une vertu, qui ne nous cause pas moins d'admiration, & de joye, que vos souffrances nous donnent de douleur & de compassion. Votre chambre est une école des mysteres de Dieu, où chacun void justifiée par une claire experience la promesse, qu'il nous a* 2. Cor. 12. 9. *faite d'accomplir sa vertu dans notre foiblesse,* Ebr. 12. 10. *& de nous rendre participans de sa Saintetè par l'usage de ses châtimens. Ie me promets de sa bontè, qu'apres ces tristes, mais salutaires & honorables exercices, vous ressentirez aussi l'autre partie de sa puissance; Et éprouverez que sa main n'est pas moins forte pour*

relever,

relever, & vivifier les siens, que pour les humilier & les abbatre. Mais quoy qu'en ordonne sa providence, du moins suis-je bien asseuré MONSIEVR, *qu'il achevera son œuvre en vous, & qu'en suite des assistances de sa grace il vous couronnera un jour de sa gloire. Ie l'en prie de toutes mes affections & que pour cet heureux effect, il fasse de plus en plus abonder en vôtre cœur la vertu & les consolations de son Esprit; benissant aussi la belle famille, dont il vous a enrichi, & y affermissant tellement son alliance, que la pieté, que vos instructions & vos bons exemples y ont plantée, y puisse fleurir à jamais. C'est un de mes plus ardens souhaits; & je vous supplie tres-humblement de le croire, & de me continuer l'honneur de vôtre sainte amitié, etant parfaitement,*

MONSIEVR,

De Paris ce jour de Noel 1651.

Vôtre tres humble & tres-obeïssant serviteur.

DAILLÉ.

* Prononcé le 8. Decembre 1650. jour de la cõception de la S. Vierge.

SERMON DIXHUITIESME.*

LUC I. ℣. 39—45.

39. *Or en ces jours-là Marie se leva, & s'en alla hâtivement au païs des montagnes en une ville de Iuda,*

40. *Et entra en la maison de Zacarie, & salüa Elizabeth.*

41. *Et avint que si-tost qu'Elizabeth eut oui la salutation de Marie, le petit enfant tressaillit en son ventre, & Elizabeth fut remplie du Saint Esprit.*

42. *Et s'écria a haute voix, & dit, Tu es benite entre les femmes, & benit est le fruict de ton ventre.*

43. *Et d'où me vient ceci que la mere de mon Seigneur vient vers moy?*

44. *Car voici incontinent que la voix de ta salutation est parvenuë a mes oreilles, le petit enfant a tressailly de joye en mon ventre.*

45. *Or bienheureuse est celle, qui a creu; car les choses, qui luy ont esté dites par le Seigneur, auront accomplissement.*



CHERS FRERES; La Feste a laquelle ceux de Rome ont consacré ce jour, nous montre clairement combien il est dangereux de se licentier au delà des enseignemens de la Pa-

la Parole de Dieu dans les choses de la religion. Quand une fois la devotion des hommes a franchi ces salutaires bornes, elle degenere en une superstition insatiable & infinie; qui n'ayant plus rien qui la retienne, & ne pouvāt jamais estre contentée, s'emporte de jour a autre en de nouvelles inventions. Vous en voyez un exemple non moins évident que triste & déplorable en ceux de la cōmunion Romaine. Ie ne touche point pour cette heure a cette confuse & innombrable multitude de créances, de services, & de ceremonies, qu'ils ont introduite dans le Christianisme, pour n'avoir pas voulu s'arrester a la regle de l'Ecriture. Considerez seulement de combien de festes ils ont accablè leur peuple depuis quils ont une fois pris l'autoritè d'en établir dans la religion contre l'expresse doctrine de l'Apôtre, qui defend Col 2.16.
qu'aucun *condamne* les Fideles *pour un jour de feste*, & qui reprend vivement les Galates de ce qu'ils *observoyent les jours*, Gal. 4.
les mois, & les temps & les années. Car 10.
pour ne point parler des autres festes, qu'ils ont dediées aux Saints en grand nōbre, ils en ont consacrè sept par chaque

année dans le Calendrier du Breviaire Romain a la seule Vierge Marie ; l'une a sa Conception, & c'est celle qu'ils celebrent aujourd'huy ; une autre a sa Naissance ; une troisiesme pour sa Presentation au Temple ; une quatriesme pour l'Annonciation, que luy fit l'Ange ; une cinquiesme pour cette visite qu'elle rendit a Elizabeth dont je viens de vous lire l'histoire,une sixiesme pour sa Purification,apres ses couches; & la derniere enfin pour son Assomption, quand elle fut retirée au ciel apres son deces. Toutes ces festes-là sont de leur creu & de leur invention ; toutes inconnuës aux premiers siecles de l'Eglise ; toutes instituées dans les suivans, lors que la presomption & l'ignorance des hommes firent d'horribles ravages dans le Christianisme. Mais la plus fraische & la plus nouvelle de toutes est comme je croy,celle d'aujourd'huy ; conceuë dans le douziesme siecle de la superstition de quelques particuliers, & de la passion qu'ils avoient pour une erreur,qui a lōgtemps partagé les écoles Romaines ; & qui semble enfin avoir gagné le dessus, que la sainte Vierge a été conceuë sans

peché

peché. La temerité de ces gens mit peu apres au jour cette belle invention sans aucun aveu de l'autorité publique; Mais la devotion & l'ignorance la fit peu a peu recevoir au peuple; & elle a si bien gagné païs, qu'enfin l'oracle de Rome, qui favorise toujours l'erreur, & la superstition, l'a établie au point où vous la voyez. Il est bien certain que d'abord elle fut rudement rabroüée par les plus sages. Car Bernard Abbé de Clervaux (qui pour la grande reputation de sa bonté, de son zele, & de son savoir a été canonizé a Rome) écrivit sur ce sujet une épitre que nous avons encore, environ l'an de notre Seigneur 1136. adressée aux Chanoines de Lyon, les premiers peres, ou parreins de cette feste autant que nous le pouvons juger. D'entrée il s'étonne, qu'il se soit treuvé entr'eux des gens qui ayent voulu introduire cette *nouvelle solennité*, *qui n'est*, dit-il, *ni connüe dans la coutume de l'Eglise, ni approuvée par la raison, ni recommandée par l'ancienne Tradition. Sommes-nous plus savans*, dit-il, *ou plus devots que nos peres? C'est une presomption dangereuse d'ozer en un tel sujet, aucune des choses, que*

Epitre 174.

leur prudence a laissées. Et si celle dont il est question, ne devoit estre laissée, asseurément elle ne fust pas échappée a leur diligence. Mais, direz vous, il faut grandemant honorer la mere du Seigneur; C'est bien dit, pourveu qu'on l'honore avecque jugement. Elle n'a pas besoin d'un faux honneur. Elle en a assez de veritables. Honorez la pureté de sa chair & la sainteté de sa vie. Admirez la virginité & la fecondité, qu'elle a eues toutes deux ensemble. Adorez son divin enfant; & celebrez ce qu'elle l'a conceu sans convoitise, & en est acccouchée sans douleur. Il refute ensuite ce qu'ils alleguoient que pour bien honorer son accouchement, il falloit aussi celebrer la Conception de l'accouchée, qui l'avoit precedé. *Il pourra*, dit-il, *a ce comte se treuver des gens, qui pretendront par une semblable raison qu'il faut aussi dedier des festes au pere & a la mere de la sainte Vierge: & mesmes a ses ayeuls, & a ses autres ancestres, & ainsi nous irions a l'infini & il faudroit établir des festes sans nombre.* Ils alleguoient l'écrit de je ne say quelle revelation celeste (& remarquez en passant l'une des plus ordinaires fourbes dont on se sert a Rome pour abuser le monde) *Côme s'il n'étoit pas aisé a chacun,*

dit

dit Bernard, *de produire aussi quelque écrit, où il semblera que la Vierge ordonne les mesmes honneurs pour son pere, & pour sa mere. Pour moy je me persuade aisément, que tels écrits, qui ne sont ni appuyez d'aucune raison ni favorisez d'aucune autorité certaine, ne nous doivent pas emouvoir.* En suite il sappe les fondemens de l'abus: & dit & prouve, que la sainte Vierge n'a point été conceuë sans peché; puis qu'elle ne l'a pas été du saint Esprit; mais par l'operation de l'homme; *Elle a conceu du saint Esprit,* dit-il, *mais elle n'en a pas été conceuë. Elle étoit Vierge, quand elle accoucha de son fils, sa mere ne l'estoit pas aussi, quand elle accoucha d'elle. Autrement que deviendra la gloire, dont nous croions, qu'il n'y a qu'elle seule qui en ait joui, d'avoir eu tout ensemble & l'incorruption de la virginité, & la benediction de l'enfantement, si nous donnons le mesme avantage a sa mere? Ce n'est pas là honorer la Vierge; C'est plûtost retrancher & diminuer son honneur.* Et un peu apres; *Il n'y a que notre Seigneur Iesus qui ait été conceu du saint Esprit, parce qu'il est le seul qui fust saint avant mesme que d'estre conceu. Celui là seul excepté, tous les autres qui sont nais d'Adam, doivent s'appliquer ce que*

l'un d'eux a humblement & veritablement confessè de soy-mesme, j'ay estè conceu en iniquitè, & ma mere m'a conceu en pechè. Quelle sera donc enfin la raison de cette feste de la Conception de la Vierge? Comment appellerez vous sainte une conception qui n'est pas du saint Esprit, pour ne pas dire qu'elle est de pechè? ou comment honorez vous d'une feste, une conception qui n'a pas étè sainte? Cette bienheureuse se passera volontiers d'un honneur, qui vous conduit a la necessitè, ou d'honorer le pechè, ou d'introduire une fausse saintetè. Elle ne sauroit nullement approuver une nouveautè presumée contre la coûtume de l'Eglise, une nouveautè mere de la temeritè, sœur de la superstition, fille de la legeretè. C'est-là, Mes Freres, le jugement que faisoit alors l'abbè de Clervaux, l'homme de tout ce temps-là, dont Rome fait le plus d'état, de la feste qu'elle celebre aujourd'huy avecque tant de devotion. Le Cardinal Baronius nous conte que ces plaintes de Bernard firent que toute cette cause fut plus soigneusement examinée, & rapportée au Consistoire du Pape, où par tesmoignages mis en avant des saintes Ecritures, apres les prieres des Fideles, il fut ordonnè par sentence Papale

Ad a. D. 1136. § 15.

Papale tout au rebours du sentiment de Bernard ; que l'on celebreroit dans l'Eglise la feste de la Conception de la sainte Vierge. Mais ce Cardinal se moque du monde selon sa coutume; & nous debite ses songes, au lieu de bonnes & veritables histoires. Premierement, n'est il pas admirable de nous dire que cette cause fut decidée *par les tesmoignages de l'Ecriture sainte*, où il ne se treuve pas un seul mot de la Conception pretenduë immaculée de la Vierge, & beaucoup moins encore de cette feste Papale dont l'Eglise n'avoit jamais oüi parler onze cens ans durant? Pourquoy ce grand Annaliste n'a-t'il ici rapportè ces pretendus passages de l'Ecriture, lui qui est souvent si diligent & si long en des choses de neant? Certainement il est excusable de ne l'avoir pas fait, puis qu'il n'y en a point; mais nō de nous avoir contè pour vray un fait qui ne fut jamais. Il nous abuse encore quand il dit que cette feste fut ordonnée en ce temps-là par un decret Papal. Il le devoit produire s'il en avoit quelqu'vn, ou du moins nommer le Pape qui le fit. Mais il n'avoit garde de faire ni l'un ni l'autre. Car la veritè

est

est qu'il se passa encore bien du temps avant que cette feste fust receuë. Gratien dans le Decret du droit Papal, qu'il écrivit quatorze ou qu'inze ans apres la date de l'Epître de Bernard, au lieu où il rapporte les festes qui se publioient & celebroient en ce temps-là ne fait nulle mention de celle-ci; Sa glosse qui n'a été écrite que plusieurs années, peut estre plus de cent ans apres sa mort, le remarque expressément sur le passage, & montre clairement que l'avis de Bernard étoit encore suivi par la pluspart. Ses paroles sont notables; *Il n'est point ici parlè, dit la glosse, de la feste de la Conception; parce qu'il ne la faut pas celebrer, comme on fait en beaucoup de lieux, & principalement dans l'Angleterre. Et la raison de cela est, que la Vierge a ètè conceuë en pechè, aussi bien que les autres Saints; exceptè la seule personne de notre Seigneur Iesus Christ.* J'ajoûte que Durand Evesque de Mande,* qui vivoit plus de six ou sept vingt ans apres la date de l'epître de Bernard, ne met non plus cette feste au rang des autres, qu'il rapporte & considere exactement; mais dit seulement que quelques uns la celebroient [a]; Et Thomas d'Aquin, qui mourut

* Il vivoit l'an 1280.

a Ration. divin. off. l. 7. cap. 7.

mourut l'an 1274 dit pareillement [b] que ni l'Eglise Romaine ni plusieurs autres ne celebroient point cette feste, mais toleroient la coûtume de quelques Eglises, qui la celebroient; Signe evident qu'elle n'y a étè receuë que peu a peu par l'ignorance & par la superstition des particuliers & par la tolerance du Siege Romain; jusques a ce qu'enfin le Concile de Basle premierement, & puis le Pape Sixte IV. l'établirent par une loy & autoritè publique l'an de notre Seigneur 1442. & 1476. c'est a dire l'un deux cens quatre-vint neuf ans, & l'autre trois cens vint & trois ans apres la mort de Bernard. D'où il est clair, qu'il n'y a pas encore deux cens ans, que cette feste a étè publiquement & universellement autorisée dans la communion du Pape. Ces Messieurs ont-ils pas bonne grace de nous vanter l'antiquitè de leur Religion, & de nous reprocher la nouveautè de la notre? eux dont les plus celebres devotions ne sont nées que depuis trois jours? a nous, qui ne croions & n'observons rien en tiltre de religion, qui ne soit fondè dans l'Ecriture, dont les derniers livres ont étè publiez en l'Eglise il

b 3 q. 27. art. 2. & quod l. 6. art. 7.

y a plus de quinze cens cinquante ans? Mais le plus dangereux abus de cette feste, est qu'elle suppose, ou que dumoins elle induit fort apparemment que la Sainte Vierge a étè conceuë sans pechè; doctrine evidemment erronée, contraire a la Parole de Dieu, incōnuë & inouïe dans le Christianisme durant les huit ou neuf premiers siecles, rudement combatuë par les meilleurs & les plus savans Ecrivains des derniers temps, où elle a commencè a paroistre, & qui est enfin demeurée problematique jusques a nos jours entre ceux de Rome mesme; ni le Pape Sixte, ni le Concile de Trente n'ayant ozè la definir, quelque inclination qu'ils paroissent avoir a la favoriser & a la croire. Laissons donc nos Adversaires pratiquer leur superstitieuse devotion, Freres bië-aimez; ou pour mieux dire prions Dieu, qu'il leur ouvre les yeux, & les en delivre. Et tandis qu'ils abusent de ce jour pour rendre a la Sainte Vierge un honneur faux & injurieux, comme dit Bernard; emploions-le a luy en rendre un veritable; en meditant ses belles & saintes actions d'humilitè, de charitè, & de pietè; & en celebrant son bon-

bonheur, & ses precieux avantages; en imitant sa vertu, & en admirant sa gloire. Car c'est là le vrai honneur deu a cette Bienheureuse; fondè, non sur des revelations apocryphes, ni sur des opinions fausses & erronées, douteuses & problematiques selon ceux-là mesmes qui les suivent; mais sur la claire, ferme, & indubitable veritè des saintes & vraiemét celestes Ecritures de Dieu; d'où nous avons tirè les paroles que je vous ai leuës, pour estre le sujet de cette meditation. L'Evangeliste nous y raconte la visite que la Sainte Vierge rendit a Elizabeth femme de Zacarie, alors enceinte de Iean Batiste; le miracle arrivè a leur entreveuë, & la salutation, avec laquelle Elizabeth la receut. Ce serôt là s'il plaist au Seigneur, les trois points que nous traitterons le plus brievement, qu'il nous sera possible, pour vous representer en suite les usages, que nous en devons tirer pour nôtre edification & cõsolation.

En ces jours-là, dit Saint Luc, *Marie se leva, & s'en alla hâtivement au païs des montagnes en une ville de Iuda. Et entra en la maison de Zacarie, & salüa Elizabeth.* Il a ci-devant deduit au long, que ce Zacarie

étoit

étoit Sacrificateur du rang d'Abia ; & que luy & Elizabeth sa féme étant desja fort avancez en aage, & n'ayans jamais eu d'enfans, le Seigneur benit leur couche, & qu'Elizabeth devint grosse d'un enfant ; & qu'au sixiesme mois de sa grossesse l'Ange Gabriel fut envoyè de Dieu en la ville de Nazareth a la Vierge Marie, pour luy annoncer qu'elle seroit Mere du Seigneur Iesus ; & que pour luy faciliter la créance de ce miracle, qu'en demeurant Vierge elle ne laisseroit pas de concevoir un enfant par la vertu du S. Esprit ; il luy proposa cet exemple de la puissance de Dieu, luy donnant avis de ce qui estoit arrivè a Elizabeth, qui étoit de sa connoissance, comme étant sa cousine. Marie ayāt receu ce message avecque le respect, l'obeïssance, & la soûmission, qu'elle devoit, ne manqua pas bien tost apres le partement de l'Ange, de s'acheminer vers sa cousine, pour voir & apprendre de ses propres yeux la merveille que le messager de Dieu luy en avoit dite. I'estime fort apparente l'opinion de quelques interpretes, qui tiennent que cette ville de la tribu de Iuda située dans les montagnes, dont parle ici l'Evange-

l'Evangeliste, sans nous en dire le nom, étoit là ville d'Hebron; car comme nous l'apprenons du livre de Iosué, Hebron *Iosué 21. 11.13.* étoit située dans un païs de montagnes, & destinée aux Sacrificateurs pour leur demeure, & tenoit le premier lieu entre les villes de la lignée de Iuda, avant que Ierusalem, qui étoit partie dans les terres de Iuda, & partie en celle de Benjamin, eust été magnifiquement bastie & enrichie par David & par Salomon son fils. Elle étoit plus éloignée de Nazareth, que Ierusalem, qui n'en étoit qu'à six lieuës. Mais ni la longueur, ni la rudesse & difficulté du chemin dans un païs montueux, ni le sexe, ni la condition de la Vierge ne l'empescha point d'entreprendre ce voyage. Et l'Evangeliste nous montre son ardeur & son affection tant a l'entreprédre, qu'a l'accomplir, disant, qu'elle *se leva en ces jours-là*, c'est a dire, bien tost apres que l'Ange se fut apparu a elle, *& s'en alla hâtivement.* Ce qu'elle tarda si peu apres la connoissance qu'elle eut de la merveille arrivée a sa cousine; ce qu'elle fit le voyage mesme en haste, signifie clairement la sainte impatience qu'elle avoit de la voir. N'estimez

pas

pas que ce fust une vaine curiosité qui luy travaillast l'esprit, ou quelque doute & défiance de la verité des choses, que l'Ange luy avoit annoncées; comme si elle eust voulu s'en éclaircir, & reconnoistre par l'experience si la nouvelle étoit vraye ou fausse. Le plein tesmoignage que l'Ecriture rend a sa foy ne nous permet pas d'avoir ces pensées; & la calomnie d'un Iesuite*, qui les a impudemment attribuées a l'un de nos Ecrivains se découvre evidemment par la lecture des paroles de celuy qu'il a accusè, qui portent expressément, que *la Vierge n'alla pas simplement chez Elizabeth pour s'enquerir si ce, que luy avoit dit l'Ange, étoit vray, car,* dit il, *comme elle avoit conceu le Fils de Dieu en son ventre; aussi le portoit-elle en son cœur par foy.* D'où paroist encore combien est fausse & effrontée l'outrageuse calomnie du mesme Iesuite, qui n'a point eu de honte de dire que cet Ecrivain qui parle si magnifiquemét de la foy de la Sainte Vierge, aime & embrasse volontiers toutes les pensées, qui diminuent tant soit peu son hõneur. Mais c'est l'ordinaire de ces gens de tascher de rendre nôtre cause odieuse par des

*Maldonat sur ce lieu.

Calvin sur ce lieu.

des impostures, parce qu'ils ne peuvent la combatre avec de bonnes & solides raisons, qui sont les armes de la veritè. I'ajoûte encore que bien que les devoirs de la civilitè & de l'humanitè, que se rendent les personnes amies, ou conjointes de sang, ou d'alliance, soient plûtost loüables, que blâmables, neanmoins ce ne fut pas simplement pour feliciter sa cousine de son bonheur, que la Sainte Vierge fit ce voyage. Il y avoit en tout ceci quelque chose de plus grãd, de plus saint, & de plus solide; comme le montra l'evenement. C'étoit sans doute ce divin hoste, que la Vierge avoit freschement receu, c'est a dire l'Esprit de Dieu, qui conduisit tout ce dessein, pour executer dans l'entreveuë de ces deux saintes & religieuses personnes les merveilles que nous entendrons incontinẽt. Mais comme c'est un Esprit de lumiere, qui conduit ordinairement les siens par les raisons de sa divine sapience, & non par des instincts ou par des éguillons sourds & aveugles, je ne doute point qu'il n'excitast le cœur de la Vierge a ce dessein par les mouvemens de sa charitè, de sa foy, de son zele, & de son hu-

milité. Ie dis premierement de sa charité; qui la sollicitoit à prendre part dans la benediction, dont le Seigneur avoit si inesperément & si miraculeusement favorizé sa parente, & pour luy communiquer reciproquement le bonheur & l'honneur, où la grace de Dieu l'avoit elevée; afin que par cette mutuelle communication elles fussent l'une & l'autre edifiées & consolées, la joye & la gratitude de chacune croissant & s'enflammant par celle de l'autre. La foy de la Sainte Vierge y cherchoit aussi son avantage. Car bien qu'elle fust persuadée de la verité; neantmoins la veuë de la chose mesme étoit capable d'ajoûter quelque degré tant a sa créance qu'a la joye, qu'elle en avoit. Comme encore que nous ne doutions nullement des promesses que Dieu nous fait en sa Parole, si est-ce pourtant, que les tesmoignages réels qu'il daigne nous en donner quelquesfois par les delivrances, ou des consolations particulieres, ne laissent pas de fortifier & d'affermir nôtre foy, & d'enfoncer s'il faut ainsi dire, ses racines plus avant dans notre cœur. I'ai dit en troisiesme lieu que le zele de la Sainte

Vierge avoit aussi part dans le dessein de ce voyage; parce qu'elle s'y proposoit de glorifier Dieu en visitant une famille sainte & religieuse, où les merveilles de sa bonté & de sa puissance paroissoient d'une fasson si illustre, & où elle desiroit encore ajoûter celles, qu'il répandoit en elle-mesme, a la grande gloire de leur commun Seigneur. Enfin sa modestie & son humilité reluisent aussi clairemēt dans ce dessein, comme plusieurs excellens Interpretes les ont remarquées, en ce que sans avoir égard a ce comble de gloire, où Dieu l'elevoit par sa grace au dessus non d'Elizabet seulement, mais de toutes les femmes; elle se dispose si franchement & si promptement d'aller vers sa cousine; sans attendre qu'elle l'eust prevenuë, rendant cette deference a son aâge, & a l'état où elle se treuvoit, bien avant dans sa grossesse, & par consequent mal propre a faire ce voyage. L'ayant donc fait pour ces raisons, apres qu'elle fut entrée en la maison de Zacarie, & qu'elle eût salué Elizabeth, *il avint*, dit l'Evangeliste, *qu'aussi tost qu'elle eut ouï la salutation de Marie, le petit enfant tressaillit dans son ventre; & Elizabeth fut*

remplie du Saint Esprit. Le miracle consiste comme vous voyez, en deux points; l'un, que l'enfant tressaillit; l'autre, que la mere fut remplie du S. Esprit. S. Luc pose expressément l'un & l'autre. Mais il ne dit rien de ce que le Iesuite dont nous avons desja parlè ajoûte comme constant & indubitable; que ce fut la Sainte Vierge, qui ouvrant la bouche pour saluer sa cousine exhala & répandit en elle le Saint Esprit dont elle étoit pleine. C'est là une pensée bourruë; née de la devotion extravagante de celuy qui la met en avant, sans aucun fondement dans l'Ecriture, ni ici, ni ailleurs; Et la belle similitude, dont ce Iesuite l'enrichit, est bien digne de sa boutique; quand il compare la Sainte Vierge exhalant ainsi le Saint Esprit, a des femmes qui ayant trop pris de vin, en répandent l'odeur aux personnes qu'elles saluënt, où a qui elles parlent. N'est-ce pas-là un riche ornement de rhetorique, & bien digne d'entrer dans un discours fait a l'honneur de la Sainte Vierge? Mais laissant là la bassesse & l'indignitè de cette image, je dis que nous ne lisons point, que la Vierge ait donnè le Saint Esprit

Esprit a aucun. Cela n'appartient qu'a Dieu, & a son Fils Iesus Christ, qui en est le depositaire. I'avoüe que le Saint Esprit a étè quelquefois dōnè aux croians a la priere & a l'imposition des mains des Apôtres. Mais la Sainte Vierge n'ayant jamais eu ni exercè leur charge, l'on ne peut luy appliquer ce qui ne convient qu'a ceux qui en ont étè pourveus. Ie ne voudrois pas asseurer non plus ce que dit aussi ce Iesuite, que dans ce miracle le Saint Esprit ait premierement étè donnè a l'enfant, & puis en suite a la mere. Il y a plus d'apparence qu'il fut répandu sur tous les deux en un mesme instant. Il est vray que l'Evangeliste dit, que *l'enfant tressaillit*, & puis ajoûte, que *la mere fût remplie du Saint Esprit.* Mais cet ordre de ses paroles n'induit pas que l'un ait étè fait devant l'autre. Ie croirois plûtost que l'Evangeliste ayant representè l'effet, assavoir le tressaillement de l'enfant, nous en montre la cause dans les paroles suivantes, pour nous faire entendre que ce soudain mouvement de l'enfant ne venoit pas d'une cause naturelle (comme il arrive quelquefois, que la passion, & les autres accidens ordi-

 naires

naires aux femmes grosses, font tressaillir leur fruict dans leur ventre) mais qu'il procedoit d'une cause surnaturelle & du tout extraordinaire; assavoir du Saint Esprit, qui avoit rempli la mere, & fait tressaillir l'enfant au mesme instant. Ce mouvemēt extraordinaire & surnaturel de l'enfant étoit un symbole mystique de ce qui arriva depuis ; signifiant que Iean iroit au devant de Iesus, pour luy preparer les cœurs du peuple ; Il se remua des que la mere du Seigneur approcha ; comme s'il eust voulu dés-lors luy dōner un échantillon de son office; ou pour signifier avec quelle joye & allegresse il luy rendroit ce service de la charge a laquelle il estoit destinè. Et l'Esprit qui le mouvoit, fit comprendre a sa mere la raison de ce tressaillement; comme il paroist par le langage qu'elle tiendra incontinent apres a la Sainte Vierge, quand elle luy dit *qu'aussi-tost que la voix de sa salutation étoit parvenuë a ses oreilles, son enfant avoit incontinent tressailly de joye dans son ventre.* Ainsi autrefois les jumeaux, dont Rebecca étoit enceinte, s'entrepoussant dans son vêtre, avoient figurè & comme prophetizè par

par ce mouvement, le choc & le conflict Gen. 25 22.23.
des deux nations, qui devoient sortir
d'eux : & l'Esprit de Dieu en avoit semblablement declarè le secret a la mere, qui les portoit. Il me semble que c'est assez de pousser jusques-là ce mystere du tressaillement de S. Iean, en le prenant pour un secret hommage, que le serviteur a rendu au Maistre, le précurseur a son Seigneur ; & pour un emblesme & un pronostic de l'office qu'il luy devoit rendre; le miracle de Dieu, & le tesmoignage qu'il donnoit de la dignitè de son Fils, reluisant assez en cela ; sans quil soit besoin de porter notre curiositè plus avant pour rechercher comme font plusieurs, si l'enfant sentit, & reconnut luy mesme la veritè de ces choses ; c'est a dire s'il seut & reconnut deslors, que la Vierge, qui saluoit Elizabeth, estoit la mere de Iesus, & que Iesus conceu dans son sein estoit le Fils de Dieu, au devant duquel il étoit envoyè. Certainement il n'y a rien d'impossible a Dieu, & son Esprit souffle où il veut, & y produit tels effets que bon luy semble; & a Dieu ne plaise que nous pretendions borner sa vertu ; ou dire qu'il ne pourroit quand

mesme il le voudroit, elever les sens & l'esprit d'un enfant étant encore dans le corps de sa mere, jusques a ces connoissances-là: bien que nous en ignorions entierement les moyens. Ie dis seulement qu'un tel miracle n'ayant jamais été fait dans l'Eglise que nous sachions, & étant tres difficile de reconnoistre quel en pourroit estre l'usage, il semble que nous ne devions pas aisément l'admettre, si la Parole de Dieu ne nous y contraint en le posant expressément. Or elle ne dit rien ici; qui nous oblige a cela. Elle dit que l'enfant tressaillit; Mais ce n'est pas dire qu'il eust le sentiment & la connoissance de ce qui se faisoit alors. Elizabeth ajoûte, que quand la Vierge l'avoit saluée, l'enfant avoit tressailli. Mais ce n'est pas dire qu'il eust ouï la salutation. Elle dit *qu'il avoit tressailli de joye*, où, comme porte l'original *en joye*.
Grotius. Ie laisse ce qu'écrit un homme fort savant, que le mot que nous avons traduit *joye*, signifie propremēt l'action du corps, que fait un homme, qui se rejouït, & non la passion de son cœur: de sorte que ces mots signifient simplement quel fut le mouvement de l'enfant; que ce fut un mouve-

mouvement tel qu'eſt celuy de la joye, quand l'exces de notre contentement nous fait treſſaillir. Ie laiſſe encore ce que l'on pourroit dire, qu'Elizabeth entend ſa joye, & non proprement celle de ſon enfant, & veut ſimplement dire que dans l'extreſme joye qu'elle avoit receuë de voir & d'ouïr la ſainte Vierge, l'enfant avoit treſſailli au meſme temps. Ie laiſſe dis-je ces choſes. Poſons qu'il y ait eu de la joye dans le cœur de l'enfant ; Pourquoy ne la prendrons-nous pas comme nous faiſons tous les jours dans notre commun langage, pour cette joye que reſſentent les enfans, quand ils ſont à leur aiſe ? bien que ce ne ſoit nullement ni la raiſon ni la connoiſſance des choſes qui fait naiſtre ce contentement en eux ? Pourquoy ne dirons nous pas que la vertu de l'Eſprit celeſte mit le cœur de l'enfant dans cet état, afin qu'en ſuite il s'étendiſt en ce mouvement, qu'il fit, quand il treſſaillit ? C'eſt-là tout au plus ce que l'on peut conclurre de ces paroles ; & non que l'enfant ait receu des lors les ſentimens & les connoiſſances des choſes celeſtes, qu'il eut depuis. Ie ſay bien qu'il y a de grands

Auteurs,

Auteurs, qui tiennent ce dernier parti; Mais outre qu'il y en a d'autres non moindres, qui suivent le contraire, comme S. Augustin nommément, puis que cette Ecriture que les premiers prenent pour l'unique fondemét de leur opinion, ne l'enseigne pas, il me semble que le meilleur est de laisser ce qu'elle taist, & de travailler plûtost a nous édifier dans les choses, qu'elle nous apprend clairement, que de rechercher inutilement celles, qu'elle ne pose point. Considerons donc plûtost ce qu'elle dit ici bien expressément qu'Elizabeth a cette salutation de la Vierge *fut remplie du Saint Esprit.* Avant cela elle en avoit desja receu la mesure ordinaire des Fideles, qui vivoient en cette dispensation-là. Mais Dieu alors pour honorer la venuë de son Fils, & en signifier les effets, luy donna de nouvelles lumieres, & de nouveaux mouuemens; en telle abondance, qu'elle declara ce qu'elle ne pouvoit avoir sceu ni par le ministere des sens, ni par le discours de la raison. Cet Esprit luy enseigna en un moment tout ce qui étoit arivè a la S. Vierge; il luy apprit & la conception de Iesus, & sa qualitè, & le mystere

Dans l'Epitre 57. à Dardã.

myſtere du treſſaillement de Iean, & la foy de la Sainte Vierge, & l'infaillible evenement de ce qu'elle avoit crèu. La maniere meſme de ſon parler ſe reſſent de cette force celeſte; qui avoit rempli ſon ame; Car *elle s'écria a haute voix*, dit l'Evangeliſte; Ce n'eſt pas là le ton d'une ſimple ſalutation; où l'on n'a pas accoûtumè de crier. C'eſt l'air d'une ame ravie, qui voyant dans cette nouvelle lumiere, dont le S. Eſprit l'éclairoit, tout le myſtere de Ieſus, hauſſe ſa voix pour mieux témoigner ſon admiration, & prononce des oracles de Dieu, & non des civilitez humaines; *Tu es benite entre les femmes*, dit-elle a la Vierge, *& benit eſt le fruit de ton ventre.* Ie ne puis goûter l'opinion de ceux, qui prenent ceci pour un ſimple compliment, ſemblable a ceux qui ſe rencontrent aſſez ſouvent dans le Vieux Teſtament exprimez en ces paroles, où une perſonne ſouhaite la benediction de Dieu a celuy qu'elle ſaluë, comme ſi Elizabeth avoit dit, *Tu ſois benite*; ou, *Que benite ſois tu entre les femmes.* Cela eſt froid & languiſſant a mon avis dans un ſujet ſi magnifique. Ie le prens plûtoſt pour une declaration qu'elle fait de ce

de ce qu'elle venoit d'apprendre du S. Esprit,& du bonheur de Marie, & de la dignitè de son enfant; Elle dit que Marie *est benite entre les femmes*; pour signifier que de toutes les femmes du monde elle est celle,que Dieu a le plus honorée de ses graces & benedictions; l'ayant choisie pour le plus glorieux ministere, qui fut jamais. Et pour s'en expliquer plus clairement,& exprimer la raison de cette singuliere benediction, dont elle felicite Marie,elle ajoûte, *& benit est le fruit de ton ventre*. Ici elle montre bien qu'elle savoit le secret de Marie, parlant clairement de l'enfant qu'elle avoit conceu, & qu'elle nōme *le fruit de son ventre*, par une fasson de parler familiere aux Ebreux; comme il paroit par divers lieux de l'Ecriture où elle est employée en ce sens. Au reste bien qu'elle use d'un mesme terme & pour la mere & pour l'enfant, il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle vueille ou confondre ou egaler leurs dignitez. Elle les distingue tres-bien quād elle reconnoist incontinent apres ce divin enfant pour son Seigneur. Mais elle entend que la mere est benite selon la mesure de sa nature créée, & le Fils

benit

benit selon la majesté de sa personne divine;le Fils comme Redempteur;la mere comme rachetée ; celui-là comme le tresor & la source inépuisable de toute grace,celle-ci comme un vaisseau,riche a la verité & tres abődamment remply de graces, mais toutes puisées de la plenitude de son Fils. Elizabeth apres la benediction de la Vierge & de son enfant, admire son humilité en l'honneur qu'elle luy fait de la visiter, *D'où me vient ceci*, dit-elle, *que la mere de mon Seigneur vient vers moy?* Elle reconnoist franchement la dignité & l'excellence de la Vierge en cette haute & glorieuse qualité qu'elle a d'estre la mere de notre Sauveur, qu'elle appelle *son Seigneur*, a l'exemple de David, qui prophetisant de sa gloire luy donne le mesme titre, *Le Seigneur*, dit-il, *a dit a mon Seigneur, Sieds toi a ma dextre.* Psal. 110. 1. Elle avouë en suite, que ce luy est une grande faveur, & au dessus de son merite, d'avoir été visitée d'une personne si élevée au dessus d'elle, & de toutes les autres femmes. Car c'est ce que signifient ces paroles, *D'où me vient ceci*, qu'une telle personne *vienne vers moy?* Qui suis-je, & qu'ai-je fait, pour meri-

meriter un si grand honneur? Iean Baptiste imita depuis cette modestie de sa mere; & usa envers Iesus de termes semblables a ceux qu'Elizabeth employè ici envers Marie, lors que le voyant se presenter pour estre baptizè de sa main, il
Matth. s'en excusa fort, disant; *I'ay besoin d'estre*
3.14. *baptizè par toy, & tu viens a moy?* Elizabeth ajoûte pour tesmoignage du bonheur qu'elle reçoit, ce qu'elle avoit senti son enfant remuer au mesme instant, que la Vierge l'avoit saluée ; Signe évident, qu'elle rapportoit son mouvement a une cause divine & surnaturelle, & le regardoit comme un effet de la grace que Dieu luy faisoit l'honorant de la visite de la mere de son Fils, & répandant son Esprit sur elle au mesme moment. C'est le but de ses paroles, dont le sens a étè expliquè ci devant; *Car voicy incontinent que la voix de ta salutation est parvenuë a mes oreilles, le petit enfant a tressailli de joye dans mon ventre.* Enfin Elizabeth poussée & conduite par le mesme Esprit, couronne la foy de la Vierge du bonheur & de la loüange, qui luy appartient; *Bienheureuse est*, dit-elle, *celle, qui a creû.* C'est un grand bonheur a la Vierge d'avoir
étè

été mere du Seigneur; mais ce luy en est un plus grand encore d'avoir creû en luy, selon ce qu'en a jugé le Seigneur mesme: lors qu'une féme s'étant écriée, *Bienheureux est le ventre qui t'a porté, & biẽheureuses les mammelles, qui t'ont allaité,* Luc 11. 28.
il répondit, *Mais plûtost bienheureux sont ceux qui oyent la Parole de Dieu & qui la gardent.* C'est une gloire incomparable a Marie d'avoir conceu le Fils de Dieu dans ses entrailles; Mais son bonheur est proprement en ce qu'elle l'a porté dans son cœur. Sa foy fut le premier degré de sa gloire; & la vraye cause de son bonheur: & a vray dire elle ne conceut ce fruit celeste en son corps, que parce qu'elle l'avoit desja conceu en son ame par la foy. Certainement sa foy se montra admirable en ce point. Abraham est a bon droit celebré dans les Ecritures de ce que sans avoir égard ni a l'amortissement de son corps, ni a la vieillesse & sterilité de Sara sa femme, mais a la seule puissance de Dieu, il creut a la promesse qu'il luy fit de luy donner un fils nai de sa chair. La foy de Marie s'eleva d'autant au dessus de celle du Patriarche, que l'enfantemẽt d'une Vierge Rom. 4. 19. 20. 21.
est un

eſt un miracle plus grand & plus incroyable, que celuy d'une vieille femme. Les dernieres paroles d'Elizabeth ſe peuvent prendre en deux faſſons ; premierement en les rapportant a la foy de Marie, en ce ſens; *Bienheureuſe eſt celle qui a creu, que les choſes qui luy ont etè dites par le Seigneur, s'accompliront* ; c'eſt a dire qui n'a point doutè, que ce qui luy a etè dit par l'Ange de la part de Dieu, n'arrivaſt. Il ſe treuve en Saint Marc une faſſon de parler toute ſemblable ; *Quiconque dira a cette montagne, enleve toy, & te jette en la mer, & ne fera point de difficultè en ſon cœur, mais croira que ce qu'il dit ſe fera, tout ce qu'il aura dit luy ſera fait.* Mais ces paroles ſe peuvent auſſi rapporter & au bonheur & a la foy de Marie conjointemẽt, en les prenant comme a fait notre Bible Françoiſe, *Bienheureuſe eſt celle qui a creu; car les choſes qui luy ont etè dites par le Seigneur auront accompliſſement*; c'eſt a dire qu'elle eſt bienheureuſe d'avoir creu; parce que les choſes, qu'elle a creuës, ſeront punctuellement accomplies, aſſavoir tout ce que l'Ange luy avoit dit de la conception & de la naiſſance de ſon Fils, & qu'elles ſeront ainſi accomplies parce

Marc 11. 28.

parce qu'elle avoit creu. Ces expositions sont toutes deux bonnes. La premiere nous montre la nature & l'office de la foy; c'est de croire ce que Dieu nous dit; de s'asseurer & se persuader que ce qu'il nous dit est vray. La seconde nous enseigne l'efficace de la foy; assavoir que si nous croyons les choses, que Dieu nous promet, elles seront indubitablement accomplies, & nous par consequét bienheureux. Car la foy est une condition que Dieu appose a toutes les promesses qu'il nous fait; d'où vient ce que le Seigneur dit si souvent dans l'Evangile aux personnes, a qui il promettoit quelque grace, *Qu'il vous soit fait selon vôtre foy.* Matth. 9. 28.
Et de là vous voyez la raison pourquoy les incredules sont privez du salut & des autres benefices de Dieu; Ce n'est pas que Dieu manque ou de bontè ou de puissance pour les sauver; Mais leur incredulitè rend ses promesses nulles a leur égard; parce qu'ils n'ont pas la condition, qu'il requiert en nous pour les accomplir. Voylà Fideles, ce que nous avons estimè a propos de vous dire sur ce texte. Admirons, retenons, & imitons religieusement les beaux exemples, que

ces deux Saintes & bienheureuses personnes nous y donnent de leur pietè & de leur vertu. Et premierement la charitè, l'humilitè, & la bontè de Marie, qui sans avoir égard ni a la foiblesse de son sexe, ni a la tendresse de son corps, ni a l'avantage de sa dignitè, quitte sa maison, & fait un voyage assez difficile pour faire part a Elizabeth de sa joye, & de ce tresor de benediction, dont le Seigneur l'avoit enrichie. Soyons prompts comme elle, a communiquer a nos freres & a nos sœurs ce que Dieu nous a departi de ses biens. Visitons les, & leur rendons tous les devoirs, qui peuvent contribuer a leur edification & consolation. Recherchons aussi chez eux tout ce qui peut servir a la notre. S'ils ont receu quelque faveur du ciel, considerons la & l'estimons, a l'affermissement de notre commune foy, & a la gloire de l'auteur de tous nos biens. Ne dédaignons point les autres, sous ombre que les graces, qu'il nous a departies, surpassent celles, dont il les a favorisez. La mere du Sauveur du monde étoit beaucoup plus qu'Elizabeth. Et neantmoins vous voiez avec quelle haste & affection elle la

visite.

visite. Combien sommes-nous eloignez de cette admirable bontè, nous que les moindres faveurs de Dieu rendent si insolens, que pour peu que nous ayons d'avantage sur nos freres, je ne dis pas en ce qui regarde les choses celestes, mais mesme en celles de la terre, qui ne sont que bouë & vanitè, nous les méprisons fierement, & bien loin de les visiter, & rechercher, a peine daignons-nous leur parler? Reverons les dons de Dieu, par tout où nous les voions, quelque petite qu'en soit la mesure; ne les considerant pas tant en eux-mesmes, qu'en la source d'où ils viennent, & en cette divine bontè, dont ils ne laissent pas d'estre des rayons, encore qu'ils soyent menus & foibles en eux-mesmes. Mais Elizabeth de l'autre part montre aux petits avec quelle joye, franchise, & reconnoissance, ils doivent se conduire envers ceux a qui Dieu a fait plus de grace qu'a eux, & de la bontè desquels ils reçoivent quelque faveur. Il y a des esprits si superbes, qu'ils ne pensent pas, qu'il y ait rien au dessus d'eux. Les avantages que Dieu a donnez a leurs freres, leur font mal aux yeux. Ils les extenuënt le plus qu'ils

peuvent;& ne les voient, & n'y pensent, & n'en parlét qu'avec un cœur envieux. Ils sont si malins, que quand vous les obligez, ils reçoivent moins de contentement du bien que vous leur faites, que de deplaisir de ce que vous avez eu l'avantage de le faire. D'autres croient que tout leur eust deu, & ne vous savent nul grè ni de l'honneur, ni du bien, que vous leur faites. Y étoit il pas tenu? (disent-ils) La loy de Dieu & la communion de nature & de religion ne l'y obligeoit-elle pas? Mais la bienheureuse Elizabeth se voyant honorée de la visite de la sainte Vierge, n'eut aucune de ces ingrates & noires pensées. Elle receut cet honneur avec une sincere & naïve gratitude; & avec une joye franche & de bonne foy. Elle vit la gloire de Marie sans envie; Elle reconnut ses avantages, & admira sa bontè d'avoir daignè venir a elle, & celebra sa foy. Ce sont les sentimens qu'il faut avoir, Ames Fideles, des graces que Dieu a departies a ses serviteurs & a ses servantes, & des faveurs, ou des biens qu'ils nous font; en considerant non ce qu'ils nous doivent, mais ce que nous leur devons; & pensant

qu'il

qu'il n'eſt pas tant ici queſtion de leurs perſonnes, & de leurs actions, que de Dieu, qui les a faits ce qu'ils ſont, & qui nous preſente par eux,le bien ou l'honneur qui nous en vient, pour eſtre glorifiè en eux. Quand vous les honorez, comme vous devez, c'eſt Dieu a vray dire que vous honorez & non pas eux; comme de l'autre part,c'eſt encore a luy que s'addreſſe votre fiertè & votre malignitè,quand vous les mépriſez ou quoi qu'il en ſoit, que vous ne leur rendez pas l'honneur qui ſe doit. Ce n'eſt pas que je vueille que vous les adoriez,ou que vous en faciez des idoles,comme les flateurs, qui deïfiẽt par maniere de dire tous ceux qui leur font du bien, ou en qui ils remarquent quelque extraordinaire perfection ſoit d'eſprit,ſoit de vertu. Il y a bien de la difference entre honorer une perſonne,qui eſt ce que Dieu vous commande;& l'adorer qui eſt ce qui vous defend. Et ſi vous n'eſtes pas obligè a l'adorer, ce n'eſt pas a dire que vous ayez droit de la mépriſer. Il y a un milieu entre ces deux extremitez, que vous tiendrez ſi vous eſtes ſage; fuyant & le defaut de l'orgueilleux, & l'excez du fla-

teur; honorant ce que l'un méprise; reconnoissant pour creature ce que l'autre deïfie. Et cela soit dit en general. Mais apprenons particulierement & nommément d'Elizabeth, comment il faut se conduire envers la Sainte Vierge pour luy rendre l'honneur, qui luy est deu. Nous pouvons suivre son exemple en toute seureté; puis que Dieu nous tesmoigne qu'elle etoit remplie du Saint Esprit, quand elle nous donna cette leçō; au lieu qu'il est bien a craindre que l'esprit de la superstition & du monde n'ait inspiré a certains autres, les enseignemēs qu'ils se sont voulus mesler de nous donner de la façon d'honorer la Vierge; Du moins m'avouëra-t'on bien que nous avons une certitude incomparablement plus grande sur le fait d'Elizabeth, que sur celuy des autres, quels qu'ils puissent estre d'ailleurs. Or en la religion aussi bien qu'en tout autre sujet important, il faut suivre le plus seur, & laisser le moins certain. Attachons-nous donc a cét exemple sans varier ni tourner, soit a droit soit a gauche. Premierement vous voyez que l'occasion & la chose mesme, & la disposition de l'esprit d'Elizabeth,

tout

tout épanouï s'il faut ainsi dire, en reconnoissance,en amour,en rejouïssance, & en respect, vers la Vierge, l'obligeoit & la portoit a luy rendre tout ce qui luy est deu d'honneur jusques a sonplus haut point. Et neantmoins vous ne voyez nulle part dans ce texte, qu'elle l'adore, ou la serve du service de dulie ou d'hyperdulie; ni qu'elle se prosterne a ses pieds, ni quelle la saluë du nom de sa Deesse, ou de sa Dame, ou de sa Redemptrice & Sauveresse, ou de celuy de la Reine des Cieux, de la porte de Paradis,de la Mediatrice du genre humain, ou de l'échelle de Iacob; ou de quelqu'autre semblable. Elle ne luy promet point de luy faire des vœux, ni de luy dedier des festes, ni de luy consacrer des Temples ou des chappelles, ou des images soit en plate peinture,soit de relief, ni d'aller vers elle en pelerinage,ou de luy presenter de l'encens & de la bougie allumée; ou de luy donner tout ce qu'elle possederoit, deust-elle posseder quelque grand & fleurissant Royaume. Certainement nous pouvons donc bien nous passer de toute cette devotion sans manquer a l'honneur que nous

luy devons, puis qu'Elizabeth qui l'honora sans doute comme il falloit, ne fit rien de tout cela. Mais que fit-elle donc? Premierement elle recónut, & confessa a haute voix, qu'elle étoit *benite entre les femmes*; secondement que Iesus qu'elle portoit alors dans son corps, & dont elle accoucha son terme étant venu, étoit le fruit de son ventre; en troisiesme lieu, qu'elle est la *mere de notre Seigneur*: & enfin en quatriesme & dernier lieu, qu'elle a creu & qu'elle est bienheureuse d'avoir creu les choses, qui luy furent dites par le Seigneur. En conscience n'est ce pas là le vray & legitime hóneur que nous devons tous a cette Sainte & bienheureuse Vierge, d'en avoir ces sentimens, de les confesser & publier a toutes occasions? S'il y a des gens assez malheureux pour luy dénier & refuser ces eloges qui luy appartiennent; ils sont coupables, je l'avouë de ne luy pas rendre ce que nous luy devons d'honneur; comme par exemple quelques Anabaptistes, qui tiennent que la chair de Iesus a étè formée du ciel, & n'a fait simplement que passer par le corps de la Vierge; contre ce qu'Elizabeth dit expressément,

ſément,que Ieſus eſt le fruit de ſon ventre;comme les Neſtoriens, qui rompant l'union perſonnelle des deux natures en Ieſus Chriſt, ne peuvent vrayement reconnoiſtre pour notre Seigneur, celuy dont la Vierge eſt mere ; ni ceux-là non plus, qui ne le tiennent que pour une ſimple creature;étant clair qu'Elizabeth ne l'auroit pas appellè ſon Seigneur s'il n'étoit vrayement Dieu ; ni la Vierge mere de ce ſien Seigneur, ſi l'enfant de la Vierge & le Fils de Dieu n'étoient une ſeule & meſme perſonne. Par la grace de Dieu nous ſommes tres-eloignez de tous ces blaſphemes ; & nul ne peut nier que nous ne croyons fermement & ne confeſſions hautement tout ce qu'Elizabeth dit ici & du Fils & de la Mere.Soyons donc certains que nous ne manquons en nulle ſorte a l'honneur, qui eſt legitimement deu a cette ſainte Vierge. Continuons, & ſuivons fidelement la leçon que nous donne ici Elizabeth ; Et avec ces reſpectueux ſentimens que nous avons de la mere de notre Seigneur, joignons une conſtante & religieuſe imitation de ſa pietè & de ſa foy,embraſſant d'un cœur entier tout ce

que

SERMON DIXNEVFVIESME*

LVC I, ℣. 46—49.

*Prononcé le 8. Decembre 1651.

46. *Alors Marie dit; Mon ame magnifie le Seigneur.*

47. *Et mon esprit s'est égayé en Dieu mon Sauveur.*

48. *Car il a regardé la petitesse de sa servante. Voici doresnavant tous âges me diront bienheureuse.*

49. *Car le Puissant m'a fait choses grandes.*



HERS FRERES; Il vous peut souvenir, qu'il y a justement un an, que la feste de la Conception de Marie, a laquelle nos Adversaires ont consacré ce jour, nous donna occasion de vous parler de cette sainte & benite Vierge, & de la visite, dont elle honora sa cousine Elizabeth, mere de Iean Baptiste, & de la reception, qui luy fut faite, Maintenant puis que la providence divine a encore fait rencontrer le mesme jour & la mesme solennité dans la semaine du service, que nous vous devons; j'ay estimé a propos pour le bié de vostre edifi-

edification de continuër le mesme sujet; & apres la salutation d'Elizabeth, que vous ouïtes alors, de mediter maintenant le divin cantique, que la bienheureuse Marie touchée & inspirée de l'Esprit de Dieu, prononça en cette occasion, & qui fut comme la réponse qu'elle fit a l'accueil & aux paroles de sa cousine. Car la conversation de ces deux personnes fut toute divine; toute formée & gouvernée par le Saint Esprit;& vrayement digne tant des graces miraculeuses,que Dieu leur avoit faites, que de ces sacrez registres des Ecritures celestes,où S. Luc l'a consignée dans le lieu de son Evangile, que nous venons de vous lire. Nous n'apprenons point, que les premiers ministres de Iesus Christ ayent baillè a l'Eglise ou le portrait du visage de cette unique Vierge,ou les habits quelle portoit,ou la chambre où elle logeoit,ni qu'ils ayent institüè des festes a la memoire de sa naissance, ou de sa mort, & bien moins a celle de sa Conception, ou de quelqu'un des plus signalez accidens de sa vie. Mais bien voyez-vous,qu'ils ont pris le soin de nous conserver les precieux enseignemens de sa

pietè, de son humilitè, & de sa devotion, les exemples de sa foy & de son obeïssance, & les faveurs qu'elle receut du ciel, c'est a dire les oracles, que le Saint Esprit prononça par sa bouche dans ce cantique excellent, qu'il luy inspira. Et cela nous montre clairement, que le vrai & legitime honneur, que nous devons a cette bienheureuse, n'est pas de luy dedier des images & des figures, des chappelles & des temples, des festes & des solennitez, ni de garder ou de baiser quelques pieces de sa robe ou de ses meubles, ni de visiter la pretenduë maison, où elle demeuroit autresfois lors qu'elle étoit sur la terre; qui sont les cultes & les devoirs que Rome luy rend maintenant, inventez par la volontaire superstition des hommes, inutiles a la pietè Chrestienne, tres-dangereux, & degenerans aisément en une devotion charnelle & bâtarde, & semblable a celle des Payens; mais bien de lire & de considerer exactement ses discours, & d'admirer ses exemples, que les Evangelistes de son Fils nous ont laissez & conservez, & d'en faire notre profit, en loüant & imitant ses vertus, & en rece-

vant

vant & suivant fidelement ses enseignemens. Employons particulierement a cela ces heures, que nos Adversaires perdent a exercer des services, que Dieu ne leur a point ordonnez, & que la Sainte Vierge n'a jamais demandez ni desirez. Son Cantique contient trois articles; Le premier de ce qui regarde proprement & particulierement la Sainte Vierge; Le deuxiesme des grandes œuvres de la misericorde & puissance de Dieu en general; Et le troisiesme de la grace qu'il faisoit a Israël, luy envoyant son Fils selon ses anciennes promesses. Car tout ce cantique peut a mon avis se reduire a ces trois points; étant evident que la Sainte Vierge nous y represente d'entrée sa joye & sa reconnoissance de la grace & faveur miraculeuse que Dieu luy avoit faite; puis dans le verset cinquantiesme & dans les trois suivans elle celebre en general cette bontè, cette puissance, & cette sagesse infinie de Dieu, qui paroissoit si clairement en ce qu'il avoit fait pour elle, & en troisiesme lieu dans les deux derniers versets elle touche expressément la fin de toute cette grande merveille, qui étoit la delivrance

vrance & la consolation d'Israël, promiſe il y avoit desja tant de ſiecles, aux Patriarches de cette nation. La brieveté du temps deſtiné a ces actions ne nous permet de vous expliquer, que la premiere de ces trois parties, pour l'expoſition des paroles, que vous avez ouïes. Dieu nous face la grace de nous en acquiter a votre edification. La reception qu'Elizabeth fit a la Vierge réveilla tous ces ſaints & doux ſentimens dans ſon cœur. Car cette ſainte femme ayant appris dans la lumiere du S. Eſprit qui remplit ſon ame a cette entreveuë ; tout le myſtere de la conception de Marie, ravie de voir ſous ſon toict une ſi excellente & ſi heureuſe perſonne, luy découvrit d'abord ce qu'elle en ſavoit, s'étant écriée en l'embraſſant, *Tu es benite entre les femmes, & benit eſt le fruit de ton ventre. Et d'où me vient ceci que la mere de mon Seigneur vient vers moy?* Elle ne luy cela pas meſme que l'enfant dont elle étoit enceinte, s'étoit ſenti de ſa venuë, & en avoit treſſailli de joye dans ſon corps; & finit ſa ſalutation en la felicitant de la foy, qu'elle avoit ajoûtée aux promeſſes de Dieu. Marie de plus en plus confirmée dans l'aſſeurance de ſon
bon-

bonheur par ce divin & miraculeux compliment, reçoit avec beaucoup de contentement les tesmoignages de la connoissance que sa parente en avoit; & sans luy rien cacher des mouvemens de son esprit, luy decouvre aussi son humble ressentiment de cette grande & admirable grace de Dieu, & la sainte joye, qu'elle avoit de se voir choisie par la bontè du Seigneur pour un si noble ministere, éclatant en remercimens, en loüanges, & benedictions, qu'elle presente dans ce cantique a l'auteur de sa felicitè & de sa gloire; *Mon ame*, dit-elle, *magnifie le Seigneur; & mon esprit s'égaye en Dieu mon Sauveur.* Vous voyez dans ces paroles l'air & les traces bien claires de l'Esprit, qui inspiroit les anciens Prophetes. Car David avoit desja employè des expressions toutes semblables sur un
Ps. 34. 4. autre sujet; *Mon ame*, disoit-il, *se glorifiera au Seigneur. Magnifiez le Seigneur avec moy; & surhaussons son Nom tous ensemble*; & il excite souvent son ame, & tout ce qu'elle a de force a magnifier le Sei-
Ps. 103. 1. & 104. 1. & 35. 4. gneur, & a se réjouïr en luy; *Mon ame*, dit-il, *beni le Seigneur, & tout ce qui est en moy beni le nom de sa Saintetè*; & souvent ailleurs.

ailleurs. C'est le ton d'une ame inondée de douceur & de joye (si je l'ose ainsi dire) & qui goûte avec un plaisir ineffable les grandes & admirables faveurs de Dieu. I'avouë que l'on peut remarquer de la difference entre ces deux mots, *ame* & *esprit*, a les considerer exactement. Mais il est pourtant vray qu'ils se prenent souvent indifferément pour cette maistresse partie de notre estre, qui nous fait vivre, & sentir, & raisonner. I'estime donc que la Sainte Vierge les employe ici en ce sens; n'étant pas fort vrai semblable que dans ce grand & extraordinaire mouvement où elle étoit alors, elle s'amusast a considerer subtilement la distinction de ces paroles; Et c'est le stile des Cantiques sacrez d'exprimer souvêt dans une seule clause une mesme pensée en deux differentes fassons; comme vous le pouvez avoir remarquè dans une infinitè de lieux du livre des Pseaumes. Elle veut dire seulement, que le sentiment de la bontè de Dieu avoit penetrè toutes les parties, ou facultez de son ame; que son entendement étoit plein de cette pensée; que cette douce image occupoit toutes ses af-

fections; que son cœur ne respiroit autre chose; que tout ce qui étoit en elle, benissoit & celebroit la majestè du Seigneur, & trionfoit de joye en l'admiration de ses dons. Car ce qu'elle dit *que son esprit s'égaye en Dieu*, signifie encore qu'elle l'exalte & le magnifie; reconnoissant sa joye de luy seul; & imputant tout le sujet qu'elle en a, au seul benefice & a la seule faveur de ce souverain Seigneur, & non a aucun merite, ni a aucune dignitè, qui fust en elle. C'est pourquoy elle l'appelle *son Sauveur*; confessant par ce mot qu'il l'a sauuée; c'est a dire qu'il l'a tirée par sa grace de l'état de mort, où elle étoit naturellement. Et cette humble, mais veritable confession de la Sainte Vierge casse & efface le faux honneur, que luy donne la superstition d'avoir été sans pechè non seulement actuel, mortel, ou veniel, mais mesme originel; a quoy tend proprement la feste qu'ils celebrent aujourd'huy; n'y ayant point d'apparence, que ceux qui en ont étè les premiers inventeurs, l'eussent dediée a une conception qu'ils eussent creuë entachée de pechè. Cette erreur choque premierement les tesmoignages exprés de la

Parole

Parole de Dieu, qui nous enseigne constamment, que *par un seul homme le peché* Rom.5.
est venu au monde, & par le peché la mort, & 12.
qu'ainsi la mort est parvenuë sur tous les hommes, entant que tous ont peché; que *tout ce qui est nai de chair est chair*; *qu'il n'y a* Iean 3.6.
nulle difference, veu que tous ont peché, & Rom.3. 22.
sont entieremẽt destituez de la gloire de Dieu; que *tous tant Iuifs que Grecs sont conveincus d'estre sous peché*; que *Dieu a enclos tous les* Gal 3.
hommes sous rebellion, en sorte qu'il fait 22.
misericorde a tous; que *l'Ecriture a tout enclos* Rom.5.
sous peché, que *par une seule offense d'Adam* 18.
la coulpe est venuë sur tous les hommes en condamnation; *qu'il n'y a nul juste, non pas* Rom.3.
un seul; *qu'il n'y a point d'homme qui ne* 10.
peche; *que nul vivant ne seroit justifié devant* 1. Rois
Dieu, s'il entroit en jugement avec luy; *que si* 46.
nous disons que nous n'avons point peché, Psa.143.2
nous nous trompons nous-mesmes, & verité 1. ean.1.
n'est point en nous. Ces sentences gene- 10.
rales se rencontrent en cent endroits sans jamais excepter la bienheureuse Mere du Seigneur. Secondement cette erreur n'est pas seulement inouïe dans toute l'Eglise ancienne; mais elle est encore directement contraire a ce qu'elle a si hautement soûtenu contre l'here-

tique Pelage, qu'il n'y a point de creature née d'un homme & d'une femme, qui ne soit née avec le pechè; & qu'excepté le seul Mediateur de Dieu & des hommes Iesus Christ homme, il ne fut, ni n'est, ni ne sera jamais pas un homme, qui n'ait quelque pechè. Enfin cette erreur est d'abondant clairement dementie par cette mesme Vierge bienheureuse, en faveur de laquelle on l'a mise en avant. Nommant Dieu son *Sauveur* elle reconnoist, que d'elle-mesme elle estoit en pechè; car il ne seroit pas son Sauveur, s'il ne l'avoit sauvée; & elle n'auroit pas étè sauvée, si elle n'eust étè en état de perdition; & elle n'eust pas étè en état de perdition, si elle n'eust étè entachée de quelque pechè. Le salut qu'elle a receu de Dieu montre la perdition, où elle étoit d'elle mesme; & cette sienne perdition originelle est un invincible argument de son pechè originel. Si vous m'honorez veritablement, nous dit elle, croyez ma parole; & ajoûtez foy a ce que je vous dis de moi-mesme. C'est m'outrager, & non m'honorer, de m'accuser de mensonge. Si j'avois étè conceuë sans pechè, Dieu ne seroit pas

S. Augustin. S. Fulgence, & autres. Aug. l. 2. de peccat. mer. & remiss. c. 20.

pas mon Sauveur; comme je m'en glorifie. Laissez moy la vraye gloire qu'il m'a donnée ; d'estre sauvée & rachetée & bienheureuse par sa grace. Ne diminuez point l'honneur de sa grace en voulant elever celuy de ma conception. Il me suffit d'estre maintenant juste, & sainte, & bienheureuse par le benefice de mon Sauveur. Il importe a sa gloire de reconnoistre non seulement ce que nous sommes, mais aussi ce que nous avons étè; le malheur d'où il nous a delivrez, aussi bien que le bonheur où il nous a elevez. Il ne seroit pas notre Sauveur, s'il n'avoit fait l'un & l'autre. C'est ainsi que la Sainte Vierge, nommant Dieu son *Sauveur* refuse le faux honneur de ceux, qui disant qn'elle a étè conceuë sans pechè nient par mesme moyen qu'elle ait étè sauvée. Ie say bien ce que l'erreur, qui ne se rend jamais, a accoûtumè de répondre, qu'encore que Dieu n'ait pas gueri la Sainte Vierge du pechè, il l'en a pourtant preservée, ayant empeschè par sa grace, qu'elle n'en fust entachée, comme l'ordre de sa conception & de sa naissance l'y soûmettoit. Mais c'est un songe de leur imagination, qui n'a nul

autre fondement que leur opiniastretè. Car en quelle Ecriture ont ils treuvè, que Dieu soit appellè *le Sauveur* de ceux, qu'il n'a sauvez ni tirez d'aucun mal, mais les a seulement preservez de tomber dans un mal où ils fussent tombez s'il ne les en eust empeschez? A ce conte il est aussi le Sauveur des Anges;puis qu'il est evident que c'est par son benefice que ces Esprits celestes ont étè preservez de la cheute, dont leur nature les rendoit aussi bien capables, que les autres,qui sont décheus de leur origine.Et neantmoins il est certain que l'Ecriture, qui nomme souvent Dieu & son Fils Iesus Christ *Sauveur des hommes*, ne l'appelle jamais *Sauveur des Anges*;parce que ce magnifique & glorieux nom de *Sauveur* signifie precisément dans l'Ecriture celuy qui nous tire du malheur où nous étions,& non simplemēt celuy qui nous empesche d'y tomber.Et le mot de *salut* pareillement se prend toûjours constamment dans l'Ecriture pour la vie & le bonheur d'une creature rachetée du pechè & de la misere;& jamais pour la vie & le bonheur d'une creature purement & absolument innocente; D'où

vient

vient que le bõheur, que promet la Loy, est bien appellè *vie & felicitè*; mais jamais il n'est nommè *salut*; parce que la Loy presuppose une entiere & parfaite innocence en la personne qu'elle couronne. Mais écoutez l'Ange, qui nous explique ce mot en parlant du Fils de Dieu, *Il sera*, Matth. 1.21.
dit-il, *appellè Iesus*, c'est a dire Sauveur, *parce qu'il sauvera son peuple de ses pechez.* Et le Seigneur nous dit luy mesme *qu'il* Matth. 18.11.
est venu pour sauver ce qui étoit peri; non pour empescher la ruïne de ce qui pouvoit perir, mais pour sauver ce qui étoit peri en effet. Et ailleurs il proteste qu'il Marc 2. 17.
est venu *pour guerir les malades*; & non simplement pour nous empescher de l'estre; *pour appeller les pecheurs*; & non les *justes*. Et ses Apôtres crient, que quand leur maistre est mort pour nous, un juste *est mort* pour *les injustes*, un innocent pour 1. Pierr. 3.18.
des coûpables, un saint pour des crimi- Gal. 3. 13.
nels, le fils de la dilection pour les enfans d'ire, pour des gens qui étoient en ce temps-là impies, pecheurs, & ennemis de Rom. 5. 6.7.10.
Dieu. Et cette veritè est si ferme & si évidente dans la doctrine Chrétienne, que S. Paul l'employe pour un principe de raisonnement, concluant, *que tous sont*
 morts,

2. Cor. 5. 14. *morts*, de ce que *Iesus Christ est mort pour tous.* Ainsi donc puis que Dieu est le Sauveur de la Vierge Marie comme elle nous l'éseigne ici; puis que son Fils Iesus Christ est mort pour elle, cõme l'avoüent tous nos adversaires; il faut aussi reconnoistre de necessitè, qu'avant que de recevoir de la grace de Dieu par le merite de son Fils la justice, & la gloire, dont elle est maintenant courõnée, elle étoit originellement & d'elle mesme dans la mort & dans le pechè, qui a introduit la mort au monde. Mais je reviens au Cantique de Marie. Apres nous avoir protestè de sa joye en Dieu son Sauveur, & de la gloire & l'oüange qu'elle luy rend de toutes les affections de son ame, elle ajoûte en suite la raison de ces justes sentimens de son cœur; *Car,* dit-elle, *il a regardè la petitesse de sa servante.* L'interprete Latin a traduit *humilitè*, usant d'un mot qui est ambigu dans l'usage des Latins, où il se prend quelquesfois pour dire *bassesse*, & petitesse; mais souvẽt aussi, sur tout dans les Ecrivains Chrestiens, pour la vertu opposée a l'orgueil; que nous appellons proprement *humilitè* en notre langue vulgaire; ce mot ne se prenant

ταπεί-νωσις.

nant jamais autrement en François par ceux qui le parlent bien & correctemẽt. L'ambiguitè du mot Latin a fait broncher plusieurs des interpretes,& notamment divers Moynes de la communion Romaine,qui ont pris ces paroles comme si la Sainte Vierge avoit voulu dire, que Dieu a eu égard a son humilitè, la choisissant pour estre la mere de son Fils, non de sa pure grace & bontè, mais a cause de l'extreme & parfaite modestie, dont elle étoit doüée. La question n'est pas si cette bienheureuse Vierge estoit humble & modeste. Nous en sommes tous d'accord;& cette perfection paroist assez,& dans toutes ses actions, dont il nous reste quelque memoire, & dans ce Cantique particulierement, où vous voyez par tout de tres-naïfs & tres-exquis sentimẽs d'une profonde humilitè. Mais le point, dont il s'agit, est si dans ces paroles elle entend la bassesse de sa condition, ou l'humilitè de son esprit? Nous soûtenons le premier contre tous ceux qui se sont attachez au second. Premierement la parole employée par S. Luc fait pour nous. Car elle ne signifie jamais ni dãs l'original du Nouveau Testamẽt,

ni

ni dans l'ancienne version Grecque du Vieux, autre chose, que bassesse, & petitesse, ou abbaissement, & quelquefois affliction & misere; qui est, comme chacun sait, une espece de bassesse; comme quād S. Paul employe ce mot pour exprimer la condition basse, & infirme, de notre corps tel qu'il est maintenant, disant que IESVS CHRIST *transformera le corps de notre bassesse* (car il y a ainsi mot pour mot
Phil. 3. 21. dans l'original) c'est a dire notre corps vil & infirme, *afin qu'il soit rendu confor-*
Iacq 1. 10. *me a son corps glorieux*; & quand S. Iacques veut que le *riche se glorifie en sa bassesse*, c'est a dire non en ce qu'il y a de grand & de relevè, mais en ce qu'il y a de bas & d'infirme dans sa condition. Et quand S. Luc rapporte du livre d'Esaïe, *que le*
Actes 8. 33. *jugement du* CHRIST *sera haussè dans son abbaissement*, où il est clair, que par son *abbaissement* il entend son aneantissemēt. Ce sont tous les passages du Nouveau Testament, où se rencontre le mot employè par la Vierge en ce lieu; signe evident, qu'il l'y faut donc aussi prendre pour dire bassesse, & petitesse; & non pour la vertu de *l'humilitè*, qui n'est jamais signifiée par ce mot dans ses sacrez livres,

livres, mais toûjours constamment par ταπει-
un autre qui en est composè,& qui signi- νοφρο-
fie proprement un *esprit, & un sentiment* σύνη.
humble, comme ceux qui entendent la *Voyez Act. 20.*
langue le peuvent aisement verifier. Ce 19.
mot se prend tout de mesme dans l'an- *Ephes. 4. 2.*
cienne version Grecque des Septante, *Phil. 2. 8.*
dont les auteurs du Nouveau Testamét *1. Pierr. 5. 5. &c.*
suivent le stile, & la fraze, & les paroles.
Comme quand Lea dit, que *le Seigneur a* *Gen. 29.*
regardè son abbaissement, ou *son affliction*; *32. & 31. 42.*
& Iacob pareillement, *Dieu*, dit-il, *a re-*
gardè mon affliction; & dans le deuxiesme
livre des Rois, *que Dieu vid l'affliction d'I-* *2. Rois*
sraël; & dans les Pseaumes, *Regarde mon* *1. 26.*
affliction, dit le Prophete, *& mon travail,* *Ps. 25.*
& me pardonne tous mes pechez; Et sainte *18.*
Anne, du cantique, & de la priere de la-
quelle la sainte Vierge a tirè une bonne
partie des pensées, & des paroles, qu'elle
a icy employées, *Si tu regardes*, dit-elle, *a* *1 Sam. 1.*
l'affliction ou a la bassesse de ta servante, & *11.*
si tu as souvenance de moy, & n'oublies point
ta servante, je te donneray mon Fils pour
tous les jours qu'il vivra. Ainsi puisque
ce mot se prend toûjours constamment
dans l'Ecriture pour dire *bassesse & affli-*
ction, il est indubitable qu'il le faut donc
aussi

aussi entendre en la mesme sorte en ce lieu. La chose mesme ne le requiert pas moins que le mot. Car, comme dit fort bien un Iesuite écrivant sur ce passage; plus il y avoit d'humilitè en Marie, tant moins y a-t'il d'apparence qu'elle en ait parlè en ce lieu; n'étant pas a vray dire le trait d'une sincere & naïve humilitè de se vanter d'estre humble. Montrer son humilitè, c'est la perdre, & celuy qui en fait parade, découvre qu'il n'est pas veritablement humble. Le dessein de cette Sainte Vierge n'est pas de prouver qu'elle ait acquis par son merite cét honneur incomparable d'estre la mere de son Redempteur: mais plutost de protester qu'elle n'avoit rien en soy qui l'en rendist digne. A cela ce Iesuite ajoûte encore une autre consideration, tirée de ce que Marie oppose ici sa petitesse a la grandeur de Dieu; ce qu'elle dit maintenant, *Il a regardé ma petitesse*, a ce qu'elle disoit n'agueres, *Mon ame magnifie le Seigneur*; D'où il conclut que comme par la grandeur, qu'elle donnoit, a Dieu, elle entendoit qu'il est, non dédaigneux & superbe, mais hautement elevè dãs le supreme degrè de la majestè & de

Maldonat sur ce lieu.

& de la gloire ; de mesme aussi a l'opposite par cét abbaissement, qu'elle s'attribuë, elle signifie, non la vertu de sa modestie, & de son humilitè, mais la bassesse & la petitesse de sa condition. Ces raisons, & autres semblables ont rangè a la veritè de notre exposition, non seulement ce Iesuite; qui d'ailleurs est le plus sanglant ennemi que nous ayons, mais d'autres Docteurs encore, celebres en la communion Romaine ; les contraignant de confesser, que le sens des paroles de la Sainte Vierge est, que *Dieu a regardè a sa bassesse*, ou *a sa petitesse*, comme l'ont traduit nos Bibles. Elle entend que sa bassesse n'a point empeschè, que ce Souverain Seigneur ne daignast tourner les yeux de sa grace sur elle pour luy faire le plus grand honneur, que puisse recevoir une creature. C'est luy, dit elle, qui a daignè me regarder. Ce n'est pas moy qui ay meritè ses regards. Il s'est abbaissè vers moy ; je ne me suis pas élevée a luy. Sa bontè m'a prevenuë. Ie ne l'ay pas recherchée. Et dans ces paroles reluit clairement la parfaite humilitè de cette sainte personne. Car elle reconnoist franchement, qu'il n'y a rien en elle,

Estius Sa. Menochius, Tirinus, & autres.

elle, qui réponde en aucune sorte a l'excellence de la faveur divine. Bien qu'elle fust issuë d'un sang tres-noble, & sortie d'une maison Royale, chacun sait que la splendeur de sa famille ayant étè toute effacée & détruite par le temps & par les accidens ordinaires en la terre, il ne leur restoit plus ni dignitè, ni richesses, mais seulement un triste & importun souvenir de ce que leurs Ancestres avoient étè autrefois. Et quant a sa personne, son mariage avec un pauvre charpentier, qui gagnoit sa vie au trauail de ses mains, montre assez a quelle necessitè elle étoit reduite. Estant d'une telle condition, vous pouvez juger quel état en faisoit le monde, qui n'estime que l'opulence & les grandeurs. Mais si le monde la méprise, & ne la tient que pour une pauvre fille; elle n'en a pas elle-mesme une meilleure opinion, se prisant encore moins qu'elle n'étoit prisée des autres. La memoire de ce haut sang, d'où elle étoit descenduë, ne luy enfle point le cœur; ni ne luy fait méconnoistre aucune partie de la petite condition, où elle se voyoit reduite. Et quát a la pietè, dont elle étoit douée, outre qu'elle ne

la

la satisfaisoit pas elle-mesme, les plus saints treuvant le plus a redire dans leur vertu, & couvrant leurs visages devant la majestè divine comme les Seraphins d'Esaïe; outre qu'elle savoit encore que toute sa sanctification n'étoit qu'un don & un ouvrage de la grace de ce souverain Seigneur, & que ce sentiment luy faisoit dire sans doute apres toute l'obeïssance,qu'elle luy avoit renduë; *Ie suis une servante inutile, qui n'ai rien fait que je ne fusse tenuë de faire*; outré tout cela dis-je, son extresme charitè luy persuadant,qu'il y avoit en Israël beaucoup de personnes de son sexe, plus considerables qu'elle, mesmes a cet égard;elle ne voyoit rien pour tout en elle mesme,qui peust avoir conviè le Seigneur a luy faire un si grand honneur, en la preferant a tant d'autres. C'est pourquoy elle donne toute la gloire de ce choix a la seule grace,& au seul bon plaisir de son Dieu; reconnoissant qu'il n'a treuvè en elle, que de la bassesse, & de la petitesse; & que tout ce qu'Elizabeth y a veu & admirè de bonheur & de gloire est un present de la pure liberalitè du ciel; qui luy donne a la veritè un grand sujet de se réjouïr,

Luc 17. 10.

réjouïr, mais en Dieu, comme elle disoit nagueres, en elle-mesme. Apres avoir fait cette humble confession de son indignitè, elle reconnoist & celebre en suite la grandeur de la grace qu'elle avoit receuë; & avoüant ce qu'Elizabeth avoit dit de son bonheur, elle encherit encore par dessus en ces paroles qu'elle ajoûte, *Voici certes tous aages me diront bienheureuse* Ie reçois volontiers, dit-elle, le tesmoignage que tu as rendu de mon bonheur: & avouë qu'il augmente & confirme ma joye. Mais bien que ce soit desja beaucoup de me voir benir & louër par la bouche d'une femme si vertueuse; je prevoi que l'honneur de la grande faveur, que Dieu m'a faite, n'en demeurera pas là. Il s'étendra jusqu'a la posteritè; & mesme jusqu'a l'eternitè. Tous les siecles qui couleront ci-apres, approuveront ce qu'Elizabeth vient de me dire, & ayant ses sentimens m'estimeront bienheureuse; & non contens de le penser le tesmoigneront hautement en exaltant ma felicitè. Elle en ajoûte la raison; *Car le Puissant*, dit-elle, *m'a fait choses grandes.* Entre les autres noms que l'Ecriture donne a Dieu, elle se sert quelquefois

quefois de celuy de *Puissant*; comme dans le Pseaume vint-quatriesme, *C'est l'Eternel, le Fort, le Puissant; l'Eternel puissant en bataille.* La Sainte Vierge a ici particulierement employè ce nom, parce que l'hõneur, que Dieu luy avoit fait, & a raison duquel tous aages la devoiét dire bienheureuse, étoit un chef-d'œuvre de sa puissance infinie. C'est ce qu'elle entend par *ces choses grandes*, qu'elle dit que *le Puissant luy a faites.* Elle s'est servie d'un mot familier a l'Ecriture, quand elle parle des plus hautes & des plus magnifiques œuvres de Dieu, où la grandeur de sa puissance & de sa sagesse & de sa bontè reluit d'une fasson extraordinaire; & ce mot-là signifie proprement non simplement des choses grandes, mais *des grandeurs & des magnificences*; pour nous montrer que ce que le Saint Esprit nomme ainsi, est si plein de gloire & de grandeur, qu'il semble que ce soit la grandeur & la magnificence mesme. David a usè de ce mot dans un Cantique d'action de graces, où il celebre les merveilles de la bontè de Dieu dans l'alliance, qu'il avoit daignè traitter avec luy & avec sa maison, *O*

Ps. 24. 8.

μεγαλεῖα.

1. Chro. 17.19. *Eternel*, dit-il, *pour l'amour de ton serviteur tu as fait selon ton cœur toute cette grandeur icy pour faire connoiſtre toutes tes grandeurs.* Et S. Luc parlant des myſteres de Ieſus Chriſt notre Seigneur, dont toutes les magnificences du regne de David n'étoient que les figures & les ombres, employe le meſme mot, diſant que les ſaints Apôtres ayant receu le S. Eſprit le jour de la Pentecoſte parloient en di-
Act. 2. 11. verſes langues *les grandeurs*, ou comme notre Bible l'a traduit, *les choſes magnifiques de Dieu.* Marie fille de David, ſuivant le ſtile de ſon Pere, a donc auſſi usè du meſme terme, diſant que Dieu luy a fait des *grandeurs* ou des *magnificences*; pour exprimer combien eſt haut, & glorieux & elevè au deſſus de la Nature cet honneur admirable, & du tout ſingulier, qu'elle avoit receu de Dieu. Et certes elle a bien raiſon d'en parler ainſi. Car que ſauroit-on s'imaginer de plus grand, de plus rare, & de plus raviſſant, que ce chef d'œuvre de la grace divine envers elle. Premierement vous y voyez conjointes enſemble par un miracle de la puiſſance de Dieu deux choſes incompatibles en toute la Nature, aſſavoir la

virginitè

virginitè & la feconditè. Vne mesme femme y est tout ensemble & Vierge & Mere. Dieu avoit quelquesfois consolè des femmes steriles, ou aagées, leur donnant des enfans contre les apparences naturelles des choses ; & alors mesme il en fit voir un exemple a Marie en sa cousine Elizabeth. Mais jamais on n'avoit veu ni entendu depuis le commencement du mõde, & jamais il ne se verra a l'avenir qu'une Vierge devienne enceinte, & que la fleur de son corps demeurant entiere & sans atteinte, elle ne laisse pas de porter & de meurir un fruit. Cet avantage n'appartient qu'a Marie. Le Tout-puissant ne l'a jamais donnè qu'a elle. Il avoit autrefois dans la premiere origine du vieux monde formè le premier Adam de terre ; Et cela n'est pas étrange. Car puis qu'il n'y avoit encore ni homme ni femme au monde, il falloit bien de necessitè que le Createur tirast le pere du genre humain de quelque autre matiere, que d'une chair humaine, & d'une fasson autre que la naturelle. Mais depuis que les loyx de notre generation eurent une fois étè établies, & que le monde eut étè mis dans

cet ordre de sa subsistence & conservation où il entra le septiesme jour, l'œuvre de la premiere creation étant une fois achevée, Dieu n'avoit plus rien fait de semblable. Il n'a depuis ce temps-là changé cette commune & universelle loy de nôtre generation, que dans le seul enfantement de Marie. Il avoit encore au commencement tiré Eve de la côte de son Adam; mais pour la mesme raisõ, que nous avons touchée; parce que n'y ayant point encore de femme au monde, il falloit necessairement, que celle qui devoit estre la premiere & la mere de toutes les autres, vint au monde sans mere; & cela presupposé il n'y a point de quoy s'étonner que Dieu l'ait voulu former de la chair de celui a qui elle devoit servir d'aide, & avec lequel elle devoit estre une mesme chair, plûtost que d'aucune autre matiere. Au lieu que nulle de ces considerations n'addoucit ni ne diminuë la merveille de la conception de Marie. Le monde rouloit sous ses loyx, & jouïssoit de son ordre il y avoit desja prés de quatre mille ans, quand Dieu laissant les voyes ordinaires de la Nature, forma un homme de la

chair

chair d'une Vierge. Ioint qu'Adam ne fut pas a vray dire le pere d'Eve; ni la terre n'avoit non plus étè a proprement parler, la mere d'Adam. Adam fournit seulement la matiere d'où Eve fut formée, & la terre celle d'où Adam fut creè. La main de Dieu fit tout le reste immediatement sans l'entremise d'aucune cause seconde. Mais Iesus a tellement étè formè de la chair de Marie, qu'elle est veritablement & proprement sa mere; l'ayant conceu, & portè neuf mois, dans son tres-pur, & tres-chaste sein, & luy ayant rendu & en ce temps là & de puis qu'elle l'eut mis au monde, tous les offices d'une vraye mere. Quand donc il n'y auroit autre chose que cela, qu'elle a étè mere sans cesser d'estre Vierge; dés-là vous voyez, que c'est un miracle qui n'a jamais rien eu de semblable ni d'égal dans toutes les autres œuvres de Dieu. Mais que sera-ce si vous considerez maintenant la qualitè de l'enfant, dont cette bienheureuse Vierge a étè la mere? C'est ici où il faut, que toutes les femmes, voire toutes les creatures cedent a l'honneur de Marie. Car celuy, qu'elle a éclos du sein de sa

feconde virginitè, n'eſt pas ſimplement un homme, un roy, un prophete, un ſacrificateur, un legiſlateur; ou quelque autre perſonne d'une qualitè relevée entre les hommes; mais c'eſt le Roy des Roys, le Maiſtre ſouverain des ſacrificateurs & des prophetes, le Redempteur & le Mediateur du genre humain, le Fils eternel de Dieu, le vrai Dieu, Createur de l'univers, benit aux ſiecles des ſiecles. Ainſi le Tout-puiſſant n'a pas ſimplement fait l'honneur a Marie d'eſtre Vierge & mere tout enſemble; ce qui eſt desja un grand miracle; mais, ce qui eſt infiniment davantage, il a voulu qu'elle fuſt Mere de Dieu; cet enfant qu'elle a portè, & qu'elle a mis au monde, étant tellement ſon enfant, qu'il eſt auſſi l'Vnique du Pere; c'eſt a dire qu'il eſt tellement homme qu'il eſt auſſi vrai Dieu tout enſemble en une ſeule & meſme perſonne. Le chaſte corps de Marie a étè le ſaint & glorieux tabernacle, où ce grand chef d'œuvre de la bontè, puiſſance, & ſageſſe de Dieu, a étè fait & conſommè, où la divinitè a épousè la nature humaine, où l'eternitè s'eſt alliée avec le temps, & la puiſſance avec l'in-

firmitè,

firmitè, & la vie avec la mort; où le ciel a baisè la terre; où la Parole a étè faite chair; où Dieu s'est uni personnellement avec l'homme. O Vierge vrayement heureuse, que le Souverain a choisie pour un si admirable ministere! où il a posè le pavillon de sa gloire! & d'où il a fait sortir son grand & unique Soleil de justice! & où il a déployè toutes les merveilles de sa puissance & de sa sagesse! Que dirai-je maintenant de cette autre sorte de grandeurs, que Dieu fit dans l'ame de cette sainte Fille par la vertu de son Esprit? quand il rangea son cœur a une foy prompte, pour embrasser sans doute, sans hesitation la parole, qui luy fut annoncée par l'Ange, quelque haute & difficile qu'elle fust au dessus des sens humains? quand il la rendit si souple & si obeïssante à son commandement? quād il conserva en elle une profonde humilitè avec une gloire souveraine? & gouverna tellement son esprit, que le plus haut de tous les honneurs ne la rendit de rien plus fiere? Son humilitè demeura entiere apres sa gloire; aussi bien que sa virginitè apres sa conception; & l'honneur, où elle se vid, n'altera non plus sa

modeſtie, que ſon accouchement ſa virginité. Si elle receut le Fils de Dieu en ſon corps, elle le conceut auſſi en ſon cœur. Il ſe forma tout entier avec ſon humilité, ſa debonnaireté, & ſa charité en ſon ame, non moins qu'en ſa chair. Certainement c'eſt donc a bon droit, qu'elle reconnoiſt ici que le Puiſſant *luy a fait des choſes grandes*; étant clair qu'entre toutes les œuvres de la puiſſance de Dieu, il ne s'en treuve point de plus magnifiques ni de plus divines, que celles qu'il fit en elle. Et c'eſt proprement en ces choſes, que conſiſte ſon bonheur, que tous les aages doivent reconnoiſtre & publier. *Tous aages*, dit-elle, *me diront bienheureuſe; parce que le Puiſſant m'a fait choſes grandes.* Là, vous voyez premierement une marque toute evidente de l'Eſprit de Dieu; c'eſt qu'elle predit clairement une choſe, dont la verité étoit encore alors tellement cachée, qu'il n'y a point d'entendement d'homme, qui la peuſt reconnoiſtre. Car qui euſt peu alors s'imaginer, que le nom d'une pauvre fille mariée a un charpentier, euſt deu eſtre celebre dans le monde? que ſa loüange, & l'opinion & l'admiration de

ſon

ſon bonheur euſt deu percer tous les ſiecles, & ſe perpetuër juſques aux derniers âges? Et neanmoins elle le predit nettement, & ſans aucune ambiguitè; & la choſe n'a pas manquè d'arriver preciſément comme elle l'avoit prophetizée. Et puis qu'il n'eſt pas poſſible, que cette ſiéne loüange ſubſiſte ailleurs que dans le regne de ſon Fils; il faut avouër de neceſſitè qu'en la prediſant, elle a prophetizè par meſme moyen que le regne & l'Evangile de ſon Fils dureroit d'âge en âge, & ſe maintiendroit dans le monde malgrè toutes les oppoſitions de l'enfer & de la terre; & cela comme vous ſavez, a auſſi eu juſques ici & aura encor ci-aprés, ſon accompliſſement. C'étoit donc ſans point de doute l'Eſprit de Dieu, qui inſpiroit a la Sainte Vierge ces choſes, qui ne ſont arrivées que tant de ſiecles depuis; & je défie les impies de treuver aucune autre cauſe d'où elle ait peu les apprendre. En apres il faut remarquer en ces paroles, qu'elle borne l'honneur que luy rendront les âges avenir dans la reconnoiſſance de ſon bonheur; dont les raiſonnables ſuites ſont l'admiration, le reſpect, la loüange, &

l'imi-

l'imitation de la personne heureuse, & la benediction & le service de Dieu, l'Auteur de son bonheur. Elle dit, *tous aages me diront bienheureuse*: Elle ne dit pas, Tous aages m'adoreront ou m'invoqueront; comme l'on raconte qu'un des Moines que Rome a canonizez, dit *qu'il seroit un jour adoré par tout le monde.* S'il y en a donc qui étendent l'honneur, qu'ils rendent a la Vierge, au delà de ces legitimes bornes, comme font nos Adversaires, qui l'invoquent assiduellement, qui luy rendent un service religieux, qu'ils appellent *hyperdulie*, d'un nom aussi nouveau entre les Chrestiens, que la chose, qu'il signifie est étrange, & qui ne feignent point enfin de dire & de soûtenir par la plume de leurs plus celebres Docteurs, qu'il la faut adorer, & que c'est un point de foy; il est evident qu'ils passent au delà de l'intention & de la prediction de cette bienheureuse. Et puis qu'un hõneur excessif offense les Saints, dont le zele ne peut souffrir, que l'on leur attribuë aucune partie de la gloire, qui n'appartient qu'a leur Maistre; comme il est clair par l'exemple de Paul & de Barnabas, qui deschirérent leurs habits,

François d'Assise.

Suarez 3. in Thom. T. 2. q. 37. art. 4. sect. 1.

Act. 14. 14.

habits voyant que les Lycaoniens leur Act. 10. 26.
offroient des services divins, & de Pier- Apoc.
re qui reprit avec emotion Corneille qui 19.10.&
le vouloit adorer ; & de l'Ange, qui re- 22.9.
jetta pareillemẽt l'adoration, que S. Iean
luy presentoit; il ne faut pas douter que
la Sainte Mere du Seigneur ne sache
tres-mauvais grè a ceux, qui la traittent
en la mesme sorte ; & qu'elle ne tienne
leurs cultes & leurs devotions pour autant d'offenses & d'outrages, & nõ pour
des honneurs, comme ils les appellent.
Enfin vous devez aussi soigneusement
remarquer la raison, où elle entend que
nous fondions l'honorable estime, que
nous avons de sa persõne & de son bonheur; *Tous aages me diront bienheureuse;* *parce*, dit-elle, *que Dieu m'a fait des choses grandes.* Elle ne fait entrer en sa felicitè,
que ce qui luy a étè donnè de Dieu.
D'où paroist, que ces titres inouïs dans
la Parole divine, que la superstition des
hõmes luy a donnez, l'appellant *la Reine des cieux, & l'étoile de la mer, & la Mediatrice du genre humain, & la mere de misericorde*, & infinis autres, jusques a luy attribuer le droit de commander a son Fils,
ne font nulle partie de son honneur
legitime,

legitime. Car en quelle Ecriture treuve-t'on que ces choses soient du nombre des *grandeurs*, que le Puissant luy a faites? Demeurons religieusement dans ces bornes qu'elle nous prescrit elle mesme; rendant a Dieu ce qui est a Dieu, & a la bienheureuse Marie, ce qui luy appartient par l'ordre & par la grace de Dieu. Ie sai bien que nos Adversaires nous déchirent sur ce sujet, & nous imputent des monstres afin de nous rẽdre odieux, Et un de leurs plus celebres Iesuites écrivant sur ce passage n'a point eu de honte de nous ranger outrageusement avec les Payens, & les Iuifs, & de dire avec une fausseté & une impudence épouvantable, qu'entre tous les heretiques ceux de nôtre religion particulierement *injurient la Sainte Vierge au lieu de la loüer.* Laissons ce calomniateur & ses semblables au jugement de Dieu. La patience & la douceur envers ceux qui nous outragent, fait partie de l'honneur, que nous devons a la bienheureuse Marie; qui a été doüée de cette excellente vertu en un tres-haut degré. Imitons-la donc aussi en ce point; & celebrons tellement son bonheur, que nous suivions

Maldonat.

ſa pietè ; reconnoiſſant comme elle, de la ſeule grace de Dieu tout ce que nous avons de bien ; poſſedant les preſens de ce Souverain Seigneur avec joye ; mais ſans orgueil ; afin qu'apres l'avoir ſervi avec toute humilitè, douceur, honneſtetè, & puretè, nous ayons quelque jour part au bonheur de ce glorieux & eternel royaume, où il a elevè la Sainte & bienheureuſe Vierge apres les merveilles de grace, dont il la couronna ici bas. *Amen.*

SER-

SERMON VINGTIESME. *

Prononcé l'an 1651. en Caresme.

SVR
Le jeusne de nostre Seigneur dans le desert.

S. MATTHIEV IV. ẏ. 1.2.

1. *Alors Iesus fut emmené par l'Esprit au desert, pour estre tenté par le diable.*

2. *Et quand il eut jeûné quarante jours & quarante nuits, finalement il eut faim.*



HERS FRERES; Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous defend *de presumer outre ce qui est écrit.* Car quand l'esprit de l'homme prend une fois la hardiesse de quitter la regle des Ecritures divines,& de se laisser conduire a son sens propre, il ne manque jamais de s'égarer; & on peut dire avecque verité, que c'est de cette presomption, que sont nées toutes les erreurs,qui se sont fourrées dans la religion Chrétienne. Le pis est,que l'homme n'ayant plus de bornes certaines & asseurées, quand il a une fois pris la licence

1. Cor. 4. 6.

licence de franchir celles de la Parole de Dieu, son égarement va a l'infiny. L'erreur ne s'arreste jamais au point où elle avoit commencè; Elle s'avance toûjours en empirant, & d'un abyme roule dans un autre encore pire, jusqu'a ce qu'elle ait entierement perdu la veritè. Nous en voions une triste & lamétable experience dans la corruption arrivée a la communion Romaine; dont les abus de petits & foibles commencemens se sont peu a peu elevez au comble d'horreur ou ils sont aujourd'huy. Cela se remarque clairemēt en la plufpart de leurs erreurs & superstitions: mais particulierement en l'observation du Caresme, qu'ils celebrent en ce temps. A ses premiers commencemens sur l'entrée du troisiesme siecle du Christianisme ce n'estoit qu'un jeusne d'un jour qui se celebroit le vendredy devāt Pasques, mais sans aucune ordonnance publique, par une devotion commune a la veritè, mais neanmoins volontaire. D'un jour quelques-uns vinrent a la semaine entiere; & il ne paroist rien de plus dans les vrais & certains monumens des trois premiers siecles. Le quatriesme & le cin-

quiesme conterent six semaines devant Pasques, durant lesquelles se faisoient de grandes devotions; a cause des preparatifs tant des catechumenes que des penitens, dont les uns estoient baptizez, & les autres reconciliez a la feste de Pasques: Mais tout cela avec une grande libertè: de ces six semaines qu'ils contoiét, les uns emploiant a leurs abstinences plus de jours, & les autres moins; les uns y vacquant d'une sorte, & les autres d'une autre tres-differente; chacun selon ses forces & sa volontè; plûtost par la coutume particuliere de son païs, que par aucune loy publique & universelle. Depuis on y ajouta encore les quatre jours, par où le caresme se commence maintenant. Et enfin, apres plusieurs variations & diversitez, la chose s'est reduite a la forme où vous la voyez; ayant étè établie par une loy si universelle & si rigoureuse, que l'on met cette observation entre les principaux & les plus necessaires devoirs de la pietè Chrétienne; & avec une telle opinion de son excellence, que l'on l'estime l'expiation des pechez de toute l'année. On croid qu'y manquer sans dispése, c'est pecher mortellement;

tellement; & dans les lieux où regne l'Inquisition, on punit plus exactement & plus rigoureusement le violement du caresme, que le blaspheme & les autres transgressions des commandemens de Dieu. On ne feint pas mesme d'écrire, que ceux-là ne sont pas Chrétiens, qui mangent de la chair en caresme. Pour farder de quelque couleur cette tyrannique loy, on s'est auvisè de la rapporter au jeusne de notre Seigneur Iesus Christ; comme si le Caresme Romain en étoit une copie & une imitation. Vous savez qu'ils payent leurs peuples de cette apparence a cause du nombre des quarante jours; & qu'ils ont toûjours cette belle raison en la bouche. C'est ce qui m'a fait estimer qu'il ne vous sera peut estre ni desagreable ni inutile, ni hors de propos, maintenant que nous sommes au temps de leur caresme, d'employer cette heure a la consideration du divin jeusne de notre Seigneur; & a l'examen de ce qu'ils alleguent pour y fonder la loy de leur abstinence. I'ay choisi pour cet effet le passage que vous avez ouï, où l'Evangeliste nous raconte le jeusne du Seigneur. Nous expliquerons premieremét ce qu'il

Bellarmin l. 2. des bonnes œuvres chap. 9. §. Responde.

en dit, avecque l'aide de Dieu, le plus briévement qu'il nous sera possible; puis nous refuterons la fausse & ridicule consequence que nos Adversaires en tirent pour leur Caresme; & enfin, nous toûcherons les vrais & legitimes usages, qui s'en peuvent justement & raisonnablement recueillir, pour notre édification & consolation.

Quant a la narration de l'Evangeliste, nous avons quatre points a y remarquer, le temps, le lieu, la forme, & la fin, ou l'issuë du jeusne du Seigneur. Le temps nous est exprimè a l'entrée par le mot *alors*, qui se rapporte a ce que S. Matthieu a ci-devăt racontè, que Iesus étant venu de Galilée vers le Iordain il y receut le baptesme de la main de Iean, son serviteur & son précurseur, qui vid le S. Esprit descendant sur luy en forme de colombe; & ouït la voix du Pere criant des cieux; *Celuy ci est mon Fils bien aimè, auquel j'ay pris mon bon plaisir.* Toute cette divine pompe fut comme la premiere partie de l'établissement & de la consecration solennelle du Fils de Dieu en sa charge de Christ, pour laquelle il étoit venu au monde. Car bien qu'il y eust étè destinè

Matth. 3.14.15.16.17.

destinè des les temps éternels, & que des sa naissance, il en portast de tresglorieuses marques, si est-ce neanmoins que jusques alors il ne l'avoit pas exercée solennellement & authentiquement. Il vescut comme particulier, dans la maison de Ioseph jusques a l'aage de trente ans. Mais alors, Iean ayant suffisamment preparè toutes choses par sa predication & par son baptesme, selon le dessein de sa commission, Iesus sortit de cette condition privée où il s'étoit tenu par le passè, & se prepara premierement a l'exercice de cette grande & admirable charge; qu'il avoit receuë du Pere, & puis en suitte il commença a l'exercer magnifiquement, preschant & manifestant sa sagesse, sa puissance & sa bontè, en diverses sortes, jusques au grand sacrifice de la croix, dont l'oblation fut comme le dernier acte de son ministere dans l'état de son aneantissement. Entre ces preparatifs, je conte pour le premier son baptesme, avecque la colombe celeste, qui étoit le symbole de l'Esprit Saint, dont il fut oinct, en ayant receu toute la plenitude sans mesure, & le tesmoignage du Pere l'installant par maniere de dire, en

sa charge, & avertissant toute la terre de le reconnoistre comme son Fils bien-aimè. Ce fut donc en ce temps-là immediatement apres son baptesme qu'il alla jeûner au desert; & ce fut comme le second acte de sa preparation a l'exercice de sa charge. Le desert est le lieu où il jeusna, & où il soûtint les grands combats qui luy furent livrez par le tentateur, & qui furent comme les premiers essais de la guerre, qu'il venoit faire a cet ennemi de notre salut. Il est vrai, que le lieu où S Iean preschoit & baptisoit, est aussi appellè *desert*; non qu'il fust entierement solitaire & inhabitè; mais parce qu'il étoit moins peuplè, & moins habitè que le reste de la Iudée. Ce ne fut pas là où le Seigneur jeusna. Car il est expressement dit, que de là il fut *emmenè* dans le desert de sa tentation; & le mot grec signifie, qu'il y monta, ou quoy que c'en soit, qu'il alla plus haut; d'où il semble que nous pouvons conclurre, que ce lieu où il alla, étoit la plus haute region du desert des montagnes de Iudée. Et que le lieu fust tout a fait desert & solitaire, sans aucune habitation, non frequentè des hommes, mais des bestes sauvages

ἀνή-χθη.

seule-

ſeulement; S. Marc le ſignifie, ce me Marc 1.1.
ſemble aſſez clairement, quand racontant la meſme hiſtoire, il dit, que Ieſus *étoit là avecque les beſtes ſauvages.* Ce ne fut pas fortuitement, ni par la ſimple rencontre des choſes, ſans concert & ſans deſſein, que Ieſus alla dans ce deſert. L'Evangeliſte dit expreſſement, *qu'il y fut emmené par l'Eſprit*; c'eſt a dire, par le S. Eſprit, par ce meſme Eſprit, qui étoit deſcendu ſur luy en forme de colombe, comme il vient de le raconter dans les paroles immediatement precedentes, & comme S. Luc nous le donne clairemẽt a entendre, nous repreſentant ce fait en ces mots, *Or Ieſus plein du S. Eſprit s'en re-* Luc 4.1
tourna de devers le Iordain, & fut mené par la vertu de l'Eſprit au deſert. Qu'elle fut au reſte cette action de l'Eſprit emmenant Ieſus au deſert, ſi ce fut ſimplement un mouvement & une inſpiration qui toucha la volonté du Seigneur, & fit qu'il ſe reſolut d'aller, & qu'il alla en effet en ce lieu-là, ou ſi ce fut un raviſſement, & un enlevement qui l'y emporta, ſemblable a celuy qui arriva a S. Philippe, apres qu'il eut baptizé l'Ethiopien, dõt l'Ecriture dit, que *l'Eſprit du Seigneur* Act.8.9.

le ravit, & quel l'Eunuque ne le vid plus, il est malaisé de le decider certainement, puis que les Evangiles ne s'en expliquét pas bien expressément. Ie dirai seulement, que la parole, dont use S. Luc, disant, qu'il y fut mené non par l'instinct, ou par le mouvement de l'Esprit, mais *en Esprit*, c'est a dire, par la main de l'Esprit, & comme l'a traduit notre Bible, *par sa vertu*, semble favoriser le second parti; sur tout si vous considerez, que parlant de son retour du desert en Galilée, il dit
Luc 4. 14. expressément qu'il y retourna *par la vertu*, ou par *la force & puissance de l'Esprit*. Or il ne faut pas douter qu'il n'y fust venu en la mesme fasson, qu'il s'en retourna; A quoy se peut aussi rapporter
Marc 1. 12. l'expressiõ de S. Marc, qui dit que *l'Esprit le poussa au desert*, usant d'un mot qui signifie proprement chasser & jetter avec
ἐκβάλλει. effort. Mais l'Evangeliste ajoûte encore la fin, ou la cause pourquoy l'Esprit l'emmena en ce lieu sauvage & desert, *pour estre*, dit-il, *tenté par le Diable*, tels lieux étant propres a la tentation, où la solitude & l'effroy qui l'accompagne naturellement, & l'absence de tout secours humain, trouble l'Esprit, & l'expose aux coups

coups & aux efforts de l'ennemi. *Malheur a celuy qui est seul,* dit le Sage, *d'autăt qu'estant tombè il n'y aura personne d'autre pour le relever.* D'où vous voyez, pour vous le dire en passant, combien ont etè & combien sont encore imprudés ceux, qui pour éviter les tentations, se sont autresfois retirez, ou se retirent aujourd'huy dans les deserts & dans la solitude. Il n'y a point de meilleur moien de se garantir des embusches de cet ennemi, que de travailler chacun de nons en sa vocation, aux devoirs de la charitè & des autres vertus Chrétiénes, qui s'exercent dans la societè humaine, & non dans la solitude des deserts, qui ne sont peuplez que de bestes sauvages & de demons. Ce fut donc avec beaucoup de raison, que le Seigneur voulant entrer comme dans un champ clos, contre le Tentateur, & l'y combatre a outrance, choisit particulierement ce lieu, comme fort propre a ce dessein. La suite explique assez ce qu'entend l'Evangeliste par le mot de *tenter*. Car il raconte ci-apres que l'ennemi fit tous ses efforts, mais inutilement, pour faire pecher le Seigneur. Nous confessons volontiers que

Eccles. 4. 10.

tenter en cette sorte est le propre office du diable, & des méchans qui luy ressemblent; & qu'en ce sens *Dieu ne tente personne*, comme S. Iacques nous l'apprēd expressément. Et quant a ce qu'un Iesuite écrivant sur ce passage nous impute de dire, que c'est Dieu qui tente en cette fasson, voire principalement, & d'attribuer a Dieu l'office du Diable; c'est une calomnie diabolique, aussi impudente, que maligne, & en un mot, digne de la bouche & de la plume enragée de cet homme furieux, que la haine qu'il nous porte, met a toute heure hors du sens. L'Evangile ne rapporte point d'autre raison de ce que Iesus alla dans le desert, sinon celle-ci, assavoir pour *y estre tenté*. Mais ce qu'ajoutent la plus part des interpretes est aussi fort apparant, que comme Moïse avant que de publier la Loy fut retiré du milieu du peuple dans la sainte montagne, d'où il sortit pour executer sa commission, aprés avoir été quelques jours dans ce sanctuaire; de mesme a-t-il été a propos que Iesus laissant là la foule & les troubles du monde se tinst quelque temps dans ce lieu solitaire; d'où il sortit pour exercer

Iacq. 1. 13.

Maldonat sur ce passage.

sa charge, comme un Prophete non venu du milieu des hommes, de leurs villes & de leurs maisons, mais envoiè de Dieu, & descendu des cieux. Car qui vient d'une solitude semble envoiè de Dieu, & est receu avecque plus de reverence. Ie n'estime pas impertinente non plus la remarque d'un hôme docte, qui veut Grotius. qu'en cela ait étè accomplie la figure de l'ancien Israël, qui fut aussi, comme vous savez, dans le desert avant que de venir au lieu, où Dieu l'appelloit. Car que ce premier peuple ait étè un type du Christ, & que ses actions & ses avantures ayent étè comme les ombres & les crayons de celles du Seigneur, notre Evangeliste nous le montre assez, quand apres avoir racontè la descente & la demeure de Iesus en Egypte durant son enfance Matth. 2.15. jusques a la mort d'Herode le grand, il dit notamment, qu'en cela fut accomplie la parole du Prophete, qui dit du peuple d'Israël, *I'ay appellè mon fils hors* Os. 11. 1. *d'Egypte.* Le Seigneur étant dans le desert y *jeusna*, dit l'Evangeliste, *quarante jours & quarante nuits*: c'est a dire, quarante jours entiers, sans rien mãger pour tout durant ce temps-là. Et il a ajoutè

expres-

expressement *quarante nuits*, ou pour augmenter & expliquer plus pleinemẽt la merveille de la chose, ou pour distinguer l'abstinence du Seigneur d'avec celle des Iuifs, qui au temps de leurs jeusnes ne goutent de rien durant tout le jour; mais mangent quand la nuit est venuë ; ce que les Mahometans obser-servent aussi en leur Ramedan ; qui est un grand jeusne qu'ils celebrent tous les ans durant un mois entier. Quant au jeusne, puis que c'est un exercice tres utile a la pietè, & fort propre a purifier & enflammer la priere, ce n'est pas merveille, que Iesus s'en soit servi entre les autres preparations dont il a usè avant que de commencer la predication, & l'execution de sa charge. Il étoit sur le point d'entreprendre cette grande œuvre, la plus haute & la plus divine qui fut jamais; où il étoit question de reformer le monde, de détruire l'empire de Satan, de racheter le genre humain, de satisfaire a la justice de Dieu, d'appeller les Nations a sa connoissance, & de fonder le salut & l'immortalitè de l'Eglise. Avant que d'y mettre la main, il se retire, & dans cette solitude rassemble toutes

toutes ses forces, & employe les jours & les nuits a prier. Le jeusne y étoit fort convenable, & comme naturel. Mais la durée de celuy ci, continuë par un si long espace, montre qu'il y avoit encore quelque autre dessein en cela. Nous lisons que Moïse fut aussi quarante jours & quarante nuits en la mōtagne sans boire ni manger avant, que d'en apporter a Israël les tables gravées de la main de Dieu. Et long temps depuis, Elie le Prophete demeura semblablement a jeun un pareil nombre de jours. Nul ne doute que par cette grande merveille, Dieu qui les soûtenoit par sa vertu n'ait voulu confirmer la verité de la vocation de ses serviteurs, & montrer clairement, tant a eux qu'aux autres, que c'étoit luy qui les mettoit en œuvre. C'est donc aussi pour la mesme raison, que le Seigneur Iesus jeusna quarante jours & quarante nuits, avant que de montrer au monde cette eternelle Loy, qu'il y apportoit de la part de son Pere, c'est a dire, son Evangile. C'en étoit là une tres-magnifique entrée, & qui se rapportoit parfaitement a la personne du Seigneur & a la qualité de sa doctrine. Car pour sa personne, ce

Exode 34.28. & Deut. 9.9.18.

1. Rois 19.9.

glorieux

glorieux échantillon de sa vertu montroit, qu'encore qu'il fust homme, sa nature n'étoit pourtant pas tellement sujette aux communes & ordinaires loyx de la notre, qu'il ne l'en affranchist & ne l'en dispensast quand il luy plaisoit; Par où il donnoit encore a connoistre, qu'il étoit au dessus des élemens, & s'en passoit comme il vouloit, pour vivre au milieu des bassesses de la terre, tout de mesme que vivent les Anges dans les cieux. N'étoit ce point aussi une image de la condition où il appelle son Eglise ici bas, la faisant subsister dans le monde sans aucuns moiens mondains, destituée des biens necessaires a son infirmitè, tentée & combatuë par l'Ennemi, dans mille perils & mille morts, & neantmoins vivant contente & heureuse par le seul appuy de sa main? Ou ne nous a-t-il point voulu montrer la forme de la vie, qu'il nous donnera en son royaume? où ayant despouillè par son benefice toutes les infirmitez de la nature animale, nous vivrons de Dieu & de son Esprit, comme il fit alors dans ce desert, sans plus avoir besoin des fruits de la terre, ni des autres elemens? Quoi qu'il en soit, ce fut là

comme

comme le divin exorde de sa predication, & comme une preface digne des grandes merveilles qui la suivirent. C'est ainsi qu'il falloit, que le Christ de Dieu commenceast son œuvre; en vainquant dans ce desert & la necessité de la Nature, & la malice du Diable. Ces deux victoires sont des preuves tres-illustres de la qualité, que le ciel venoit de luy donner dans le Iordain, l'appellant hautement *Fils de Dieu*; ce sont des seaux de sa vocation divine; des enseignemens indubitables de la verité, & de sa mission & de sa doctrine; des tesmoignages evidens de la sapience de Dieu en toute cette dispensation, & des appuys inébranlables de notre foy & de nos esperances. Mais aprés les quarante jours passez l'Evangeliste ajoûte, que *finalement il eut faim*. C'est a dire, qu'avant cela durant tout le temps de ce jeusne il n'avoit point eu de faim. D'où il paroist que cette sienne abstinence n'étoit pas a parler proprement, un acte de temperance, où l'on combat son appetit, s'abstenant d'une chose que l'on desire, & dont on a besoin; mais que c'étoit une abstinence semblable a celle des Anges, qui ne
mangent

mangent & ne boivent point, parce que leur nature, qui n'a nul besoin de ces choses, ne les appete pas. Ainsi vous voyez que le jeusne du Seigneur étoit tout a fait miraculeux. Et quant à ce qu'apres les quarante jours il eut faim, cela ce fit, parce qu'ayant assez satisfait au dessein du Pere, qui étoit de confirmer la divinitè de sa vocation par cette miraculeuse abstinence, il laissa en suite agir l'infirmitè de la nature, qu'il avoit revestuë; dont l'une des qualitez est de se soûtenir par l'usage de la nourriture, & de l'appeter quand elle en a étè privée, pour reparer au dedans du corps ce que la chaleur naturelle y a consumè. Et l'Evangeliste nous en avertit expressément, afin que de ce miracle nul ne prist occasion de croire, que le Seigneur eust un corps non vrayement humain, & vrayement sujet a toutes les innocentes foiblesses du notre : mais ou imaginaire & apparent seulement, ou celeste & spirituel: comme quelques heretiques, & anciennement & en ces derniers temps, ont dogmatizè l'un & l'autre. La plus part des anciens Interpretes ajoûtent, qu'il voulut avoir faim, afin d'attirer

l'ennemi

l'ennemi au combat par cette sienne infirmitè; parce que si Satan l'eust veu demeurer plus long-temps a jeun sans necessitè de nourriture, il eust peu penser qu'il y avoit en luy une vertu tout a fait divine; & cette pensée l'eust peu empescher de l'attaquer, luy ôtant toute esperance d'y rien gagner; au lieu que voiant que son jeusne ne passoit pas les bornes de celuy de Moïse & d'Elie, il s'imagina aisément qu'il n'étoit qu'homme non plus qu'eux, & aussi bien sujet a ses tentations, que ceux ci l'avoient étè autresfois, nonobstant la merveille de leurs abstinences. Ie ne sçai si cette raison se trouveroit bien solide, étant examinée a la rigueur. Mais bien estime-je, que l'Ecriture ne nous en fournissant aucun fondement il n'est pas besoin de nous y arrester: ce que nous avons touchè suffisant a mon avis pour justifier ce qu'elle nous dit, qu'apres ce jeusne de quarante jours, finalement le Seigneur eut faim. Que si vous me demandez, pourquoy le Seigneur jeusna quarante jours precisément, & non plus ni moins? Ie répons, qu'il en a ainsi usè, afin que la veritè répondist a ses figures, & que son jeusne

fust tel, que l'avoit jadis promis & representè celuy de Moïse premierement, & puis celuy d'Elie, tous deux types illustres du Messie. I'avouë que ce nombre de quarante se rencontre en beaucoup d'autres grandes occasions; comme nous
Genese 7.11. voions qu'il plût quarante jours & autát de nuits, pour détruire le monde par le
Exode 16.35. delugé; que les enfans d'Israël passérent quarante ans dans le desert; que les epies envoiez par Iosuè emploiercnt quarante
Nombr. 13 26. jours a épier la terre de Canaan, que les morts étoient gardez quarante jours
Genese 50.3. enbaumez avát que d'estre mis en terre, que quarante jours furent donnez aux
Ion. 3.4. Ninivites pour terme de leur repentáce;
1. Sam. 17.16. que Goliath defia Israël par l'espace de quarante jours: Qu'Ezechiël par l'ordre
Ezech. 4. 6. de Dieu demeura quarante jours couchè sur le côtè droit, portant les iniquitez de la maison de Iuda; & qu'il est
Ezech. 29.11. 12. predit par le mesme Prophete, que l'Egypte sera quarante ans sans estre habitée; & enfin, que le Seigneur Iesus demeura quarante jours sur la terre apres sa resurrection avant que de monter au ciel; & s'il y a dans les Ecritures, quelque autre chose semblable. Ie veux bien accor-

accorder encore qu'une chose si souvent arrivée ne s'est pas faite a l'avanture; & qu'il y a quelque mystere en ce nombre. Ie dis seulement qu'il en faut laisser le secret a Dieu, qui a la verité ne fait rien sans raison; mais ne nous découure pas toûjours les raisons de ce qu'il fait. Ne luy ayant pas pleu de nous reveler celle-ci, il est de notre modestie de l'ignorer sans impatience; & ceux qui l'ont recherchée, n'ont rien mis en avant, qui soit solide & fondé sur quelque chose necessaire. Ce sont des conjectures, qu'il n'est pas plus difficile de rejetter que d'admettre. Ainsi avons-nous expliqué ce que l'Evangeliste nous rapporte de cet admirable jeûne du Seigneur Iesus. Voyons maintenant ce qu'en induisent ceux de la communion Romaine pour l'établissement de leur Caresme. Ils disent que la vie du Seigneur est un patrõ, qu'il nous a mis devant les yeux, afin que nous l'imitions: selon ce qu'il disoit luy-mesme a ses Disciples : *Ie vous ay donné* Iean 13. 15.
un exemple, afin qu'ainsi que je vous ay fait, vous fassiez aussi; Et Saint Pierre nous dit 1. Pierre 2. 21.
semblablement, *que Iesus Christ nous a laissé un patron, afin que nous ensuivions ses*

traces. D'où vient que S.Paul dit de soi-
1. Cor. 11. 1. mesme qu'*il est imitateur de Christ*; & ail-
leurs il nous exhorte souvent a suivre les
exemples qu'il nous a donnez; *Cheminez*
Eph. 5. 2. *en charitè*, dit-il, *ainsi que Christ aussi nous a*
aimez, & s'est donnè soi-mesme pour nous; &
Phil. 2. 5. ailleurs, *Qu'il y ait un mesme sentiment en*
vous, qui a ètè aussi en Iesus Christ. Ils ajoûtent, que l'on ne peut nier que le jeusne de notre Seigneur par l'espace de quarante jours, n'ait ètè l'une de ses plus illustres actions. Ils concluent donc qu'il le faut imiter, & jeusner tous les ans quarante jours avant Pasques; qui est, comme vous savez, ce qu'ils appellent le Caresme. Mais il n'y eut jamais rien de plus foible, ni de moins pertinent que tout ce raisonnement. Avant que de l'examiner, je dis d'entrée, qu'ils se mocquent ouvertement du monde, d'appeller leur Caresme un jeusne. Car jeusner veut dire ne manger point du tout; passer le jour sans manger. Et l'une & l'autre Eglise, tant celle du Vieux Testament, que celle du Nouveau, l'a toûjours ainsi entendu. Ainsi voyez-vous en Samuël,
1. Sam. que le Roy Saül ordonnant au peuple de
14. 24. jeûner : *Maudit soit l'homme*, dit-il, *qui*
mangera

mangera viande aucune jusqu'au soir. Et le Roy de Ninive publiant ce celebre jeusne, qui arresta la vengeance de Dieu; *Que l'on ne goûte d'aucune chose*, dit-il, *& que l'on ne boive pas mesme d'eau.* Et quant a l'Eglise Chrétienne, il est clair que tous les Anciens n'ont jamais tenu pour jeûne sinon une entiere abstinence de toute sorte de viande, continuée au moins depuis le matin jusques au soir. Et cela estoit tellement receu, que Saint Augustin, & d'autres Peres encore, employent ordinairement le mot de *disner* pour dire ne jeusner pas; & au contraire *ne disner pas*, pour dire *jeusner*; & disent, les *jours où l'on disne, & où l'on ne disne pas*, pour dire, les jours où l'on ne jeusne pas & où l'on jeusne. Et un Evesque d'Orleans nommè Theodulfe vivant bien avant dans les derniers siecles, apres l'an 800. de notre Seigneur, proteste expressément, *qu'il ne faut nullement croire, que ceux-là jeusnent qui mangent durant le jour, avant que le soir soit venu*; & ajoûte un peu apres, que c'est *une chose grandement extravagante & éloignée de toute raison, de s'abstenir de fromage, de beurre, d'œufs, & de laitage, & ne jeusner pas quant & quant.*

Ion. 3. 7.

Ep. 86. à Casula. Concile de Tours 2. c. 17. Ambr. serm. 34.

Theod. in cap. c. 9. 39. & 40.

Or chacun sait que ceux de Rome, selon les loyx de leur Pape, & la pratique commune, disnent à midi, & font la collation au soir tout le long de leur Caresme; Tout ce qu'il y a de plus, c'est qu'ils s'abstiennent de chair à leurs repas, mais mangent librement du poisson, des herbes, des legumes, & des fruits. D'où il est clair, qu'ils ne jeusnent nullement, selon l'usage & l'intelligence de toute l'Eglise ancienne; conforme à la raison, & à la nature des choses mesmes. Car le sens commun nous montre que *jeusner*, c'est ne manger point du tout. Et si pour jeusner il suffisoit de s'abstenir d'une certaine sorte de nourriture, en mangeant cependant d'une autre, celuy qui ne mange que du bœuf, ou du mouton à son repas, jeusneroit aussi bien que celuy qui n'y mange que du poisson. Si le jeusne du Seigneur oblige donc tous les Chrétiens, cõme ils le pretendent, à jeusner tous les ans quarante jours devant Pasques, & si ceux qui y manquent sont indignes d'estre nommez Chrestiens, comme personnes profanes, qui renoncent à l'imitation de Iesus Christ; il est clair que les peuples de la communion

de

de Rome sont tous coupables de ce crime, puis qu'ils ne jeûnent pas mesme un seul jour, bien loin d'en jeûner quarante, mais disnent tous les jours, autant qu'il leur plaist, & font encore apres cela une collation au soir, qui pour la pluspart vaut bien un souper. I'en dis autant des autres jours de l'année, qu'ils appellent *jeusnes*: C'est une illusion, & une imposture. Les ordonnances de leur Pape ne les obligent point a jamais jeûner en toute l'année; mais seulement a s'abstenir de chair a certains jours; leur permettant d'y manger leur soul de poisson & de fruits: de sorte que la conscience & la pudeur ne leur devroient pas permettre de nous presser d'une loy, qu'ils n'observent pas eux mesmes. Mais parce que nous ne pretendons pas chercher notre justification dans la contradiction de leur doctrine, je répons qu'il est faux que le jeûne du Seigneur soit une loy, qui nous oblige a jeûner tous les ans quarante jours devant Pasques, & que le raisonnement qu'ils employent pour en induire cette consequence, est vain & impertinent. Premierement si cét exemple avoit une telle force pour les fidelles du

Nouveau Testament; celuy de Moïse le Legislateur d'Israël auroit pareillement obligé ceux de l'ancien à jeûner quarante jours tous les ans; d'autant plus qu'outre l'exemple de Moïse ils avoient aussi celuy d'Elie, qui avoit fait un semblable jeusne; & neanmoins il est constant, que toute l'Eglise d'Israël n'a jamais eu de Caresme. Quelques uns de nos Adversaires répondent, que les Iuifs n'instituérent point de Caresme, selon l'exemple de Moïse & d'Elie; parce qu'ils savoient bien que le jeûne de ces deux Prophetes avoit une raison particuliere, ayant été non une abstinéce facheuse à leur chair, & entreprise pour la mortifier, ou pour laisser un exemple à la posterité; mais seulement un miracle, par lequel ils ont été extraordinairement conservez tant de jours sains & saufs, sans l'usage d'aucun aliment. Qui ne voit que par cette raison, le jeûne du Seigneur ne tire non plus aucune consequence pour nous? étant évident que ce n'a pas été une mortification fâcheuse au Seigneur Iesus (au contraire l'Evangeliste tesmoigne, que durát tout ce temps-là il n'eut point de faim) mais un miracle fait exprés pour

Estius sur Matth. 4.2.

ſceller & confirmer ſa vocation? Secondement, ſi ce jeuſne eſt une loy, qui oblige tous les Chrétiens, pourquoy les Apôtres ne faiſoient-ils point de Careſme durant que leur Maiſtre étoit en terre? Car qu'ils ne l'ayent point fait, il eſt évidẽt par le reproche que leur faiſoient les Phariſiens de ce qu'ils ne jeûnoient point, & de la réponſe du Seigneur, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils jeûnaſſent tandis qu'ils avoient l'Epoux, & qu'ils jeuſneroient quand il leur auroit été ôté? *Matth. 9.14.15.* De plus, ſi l'exemple du Seigneur établit neceſſairement un jeuſne de quarante jours par chacun an; d'où vient donc, que ni le mot de careſme, ni la choſe qu'il ſignifie en ce ſens ne ſe treuve dans aucun vrai écrit certain & indubitable, des trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme? D'où vient qu'a la fin du ſecond & au commencement du troiſieſme on voit que les vrais orthodoxes Chrétiens bien loin d'avoir un jeuſne de quarante jours ne jeuſnoient qu'un ſeul jour reglément aſſavoir le vendredi ſaint, & cela plûtoſt par une devotion volontaire, que par une loy neceſſaire? D'où vient que les Montaniſtes, qui voulurent en ce temps-là

Voyez en Tertull. l. des Ieûnes c. 2. & 14. l. de l'Oraiſon c. 14. Euſebe Hiſt. l. 5. c. 26.

Eusebe l. 4. c. 25. Hist. Tertull. l. des Ieûnes c. 2. & 15.

ordonner quelques jeusnes, furent condamnez comme heretiques pour avoir entrepris de faire des loyx touchant les jeûnes, & que leurs abstinences, ou xerophagies furent rebutées, comme une invention humaine, bien qu'ils n'en observassent que dix jours seulement par chacun an? D'où vient que lors mesme que le caresme fut introduit parmi les Chrétiens dans le quatriesme & cinquiesme siecles, on l'observoit si differemment, les uns ne jeûnant que quinze jours, les autres que vint & quatre, comme a Rome mesme du temps du Pape Leon, les autres moins, & les autres plus; & tous selon leur propre devotion, & nō par la contrainte d'aucune loy? Et d'où vient enfin, que long-temps depuis jusqu'au commencement du septiesme siecle on ne faisoit le caresme que de trente six jours seulement? *Il n'est ni possible ni croiable, que ces gens-là, c'est a dire, les Apôtres, & les Docteurs des six ou sept premiers siecles de l'Eglise ayent tous ignoré la force de cét exemple. Or il est clair qu'ils n'ont pas creu qu'il obligeast tous les Fidelles a jeûner quarante jours par chacun an, autrement ils en eussent

Socrate l. 5. c. 22. Leo Serm. 4. de Quadrag. Aug. contr. Faust. l. 30. c. 5.

* Greg. hom. 16.

euſſent fait autant; ce qu'ils n'ont pas fait. Certainement il ne les y oblige donc point en effet. I'ajoute, que nos Adverſaires montrent aſſez, qu'ils ne le croient pas non plus eux-meſmes, Car s'ils ſe penſoient obligez a imiter ainſi preciſément cette action du Seigneur; Premierement, ils ne feroient qu'un Careſme chacun en leur vie; comme Ieſus ne jeûna ces quarante jours qu'une ſeule fois; tandis qu'il fut ſur la terre. Puis apres ils feroient leur Careſme au meſme temps que le Seigneur; c'eſt a dire, depuis le ſixieſme de Ianvier juſques au 16. de Feurier; qui eſt juſtement le temps qu'il jeûna a ce qu'ils diſent; au lieu qu'ils font tout au rebours, commençant ordinairement leur jeûne au temps qu'il finit le ſien. Ils devroiét auſſi a ce compte faire leur Careſme en quelque deſert, comme le Seigneur, & non dans leurs maiſons, comme ils font. Ils devroient paſſer quarante jours & quarante nuits ſans manger, puiſque c'eſt ainſi que le Seigneur jeûna; ils devroient jeûner leurs quarante jours tout d'une ſuite, comme Ieſus Chriſt fit les ſiens, ſans ſe repoſer les Dimáches; ils devroient tout

Bellar. l. 2. de bon. op. c. 16.

au

au moins jeûner chaque jour jusques au soir; ce qu'ils ne font point non plus. Car c'est une mocquerie toute manifeste de s'imaginer qu'en faisant deux ou trois repas par jour, ils imitent ce jeûne du Seigneur, qui durant quarante jours ne mangea rien du tout. Tant y a, me direz-vous, que l'Escriture veut que nous imitions le Seigneur Iesus; & les passages que vous en avez rapportez vous-mesmes l'enseignent clairement. Ie l'avouë, pourveu que ce soit dans les choses que l'Escriture nous recommāde elle-mesme; comme en sa charitè par exemple, en son humilitè, en sa patience dans les souffrances, en sa debonnairetè; qui sont precisément celles de ses vertus & de ses actions, que luy-mesme & ses Apôtres S. Paul & S. Pierre nous ordonnent d'imiter, & de les prendre pour patrons des notres. *Apprenez de moy*, dit-il luy-mesme, *que je suis debonnaire & humble de cœur. Il n'a pas dit qu'il a jeûnè*, dit trés-sagement un ancien Docteur, *bien qu'il leur peust alleguer son jeûne de quarante jours. Mais il ne leur dit pas cela, il leur dit; Ie suis debonnaire & humble de cœur. Et derechef quand il les envoya prescher, il ne leur*

Matth. 11.29.

Chrysost. hom. 46. Lat. 47. sur S. Matth. p. 517. E.

leur dit pas ; Ieûnez ; mais ; Mangez de tout ce que l'on vous servira. C'est ainsi qu'il faut imiter le Seigneur, en distinguant soigneusement les actions de sa vie, dont l'exemple nous regarde, d'avec celles qui se rapportent ailleurs. Il y a dans sa vie des choses, qu'il faut imiter: il y en a aussi qu'il faut simplement admirer. Les unes demandent notre étonnement, & notre respect ; les autres nous donnent des exemples pour les suivre. Premieremēt, ses miracles étant au dessus de notre portée, il suffit que nous les croyons religieusement, & les admirions humblement. Les vouloir imiter, seroit une presomption, ou une derision. *En quoy est-ce que nous imiterons les voyes de Christ ?* dit S. Augustin, *sera-ce en la magnificence qu'il a eue d'estre Dieu en chair ? Nous exhorte-t-il, on requiert-il de nous, que nous fassions des miracles, semblables aux siens ? Certainement il n'a pas dit ; Vous ne serez point mon disciple, si vous ne cheminez sur la mer, ou si vous ne ressuscitez un Lazare quatre jours apres sa mort, ou si vous n'ouvrez les yeux d'un aveugle nai. Entrer par la porte, c'est apprendre de luy a estre debonnaire & humble de cœur.* Secondement, j'en dis autant

August. sur le Pseaume 90.

autant des œuvres qui appartenoient proprement a sa charge de Mediateur; comme par exemple ce qu'il a renversè les tables des changeurs, & chassè les marchands de brebis & de pigeons; ce qu'il est entrè dans la ville de Ierusalem avec une pompe royale; ce qu'il a étè crucifiè pour nous; car cela n'appartient ni a Paul, ni a Cephas; mais a luy seul; *En cela*, dit encore S. Augustin, *il nous a donnè de quoy le benir, & non dequoy l'imiter.* Or il est évident & par la lumiere de la chose mesme, & parce que nous en avōs dit ci devant, que ce jeûne du Seigneur Iesus a l'une & l'autre de ces deux marques; premieremēt que c'est un miracle, & un effet de sa divine puissance; secondement, que c'est une preuve de la veritè de sa vocation a la charge de Messie; un seau de sa mission, un enseignement de la divinitè de son ministere. Il est donc de notre devoir de le recevoir & de le considerer avecque respect; de l'admirer & de le venerer; de nous en réjouïr comme d'une indubitable confirmation de notre bonheur; Mais de l'imiter, il n'est ni de notre devoir, ni de nos forces. C'est une presomption de le

Iean 2. 14.17.

1. Cor. 1.13.

Aug. tract. 84. in Ioann.

le vouloir contrefaire ; & une temerité inutile de l'entreprendre. Ie pense, Chers Freres, vous avoir desormais assez montré l'impertinence & la nullité de la consequence, que ceux de Rome veulét tirer de ce texte en faveur de leur caresme. Ainsi il ne me reste plus qu'a vous toucher brievement pour la fin, les vrais & legitimes usages, que nous en devons recueillir pour notre consolation & edification. Premierement, ce que vous voyez que Iesus aussi tost apres son baptesme, & apres sa resolution de commencer l'exercice de sa charge, fut exposè à la tentation, nous montre a quels combats sont sujets ceux qui s'enroolent sous luy. Ils doivent faire état, que cet ennemi qui eut l'impudence d'attaquer leur chef, ne les épargnera pas; & qu'il ne manquera pas de traverser leur bon & vertueux dessein. Il avoit laissè le Seigneur en repos tandis qu'il avoit vescu dans une condition privée. Des qui le vid se preparant a la redemption des hommes, il ne manqua pas de luy opposer ses tentations. Le mesme arrive tous les jours aux serviteurs de Dieu; Iamais Satan ne fait plus d'efforts contr'eux,

que quand ils se mettent a travailler à l'œuvre du Seigneur. Que son exemple nous fortifie en telles occasions, & nous face esperer de son assistance l'heureux succes que nous en souhaitons. En apres, il faut aussi remarquer, que Iesus, bien que tres-saint, & qui plus est, vrai Dieu benit éternellement, n'alla pas de luy mesme dans le lieu de la tentation; mais il y fut menè par l'Esprit; pour nous montrer, qu'il ne faut pas se jetter dans les tentations de gayetè de cœur; car qui cherche le peril y demeurera; & nous sommes instruits a prier tous les jours de n'estre point induits en tentation. Mais si le Seigneur, le souverain Maistre de notre vie, nous y conduit, si sa providence nous y appelle, & nous y engage, c'est alors qu'il faut se porter genereusement, & sans tirer le pied en arriere, soûtenir avec une ferme resolution tous les efforts de l'ennemi, sans rien faire qui soit indigne de notre profession. Ce qui est dit, que l'Esprit mena le Seigneur dans le desert *pour y estre tentè*, nous montre aussi qu'encore que Dieu ne nous tente pas luy-mesme, il permet pourtant que nous soyons tentez, &
gouverne

gouverne tous nos combats, & en marque le lieu & les occasions ; ce qui nous doit encore inciter d'une part a bien faire sous les yeux d'un si grand Iuge, & nous asseurer de l'autre, qu'il ne s'y passera rien qui ne reüssisse a notre bonheur, puisque nous avons pour arbitre & pour surintendant de nos épreuves, un Seigneur tres-bon & tres-fidele ; *qui ne permettra point*, comme dit l'Apotre, *que nous soyons tentez outre ce que nous pouvons, mais donnera avecque la tentation l'issuë, en sorte que nous la puissions soûtenir.* Quant au jeûne de Iesus, nous avons montrè, que ce qu'il y eut de miraculeux & d'extraordinaire, nous a étè proposè pour l'admirer, & non pour l'imiter. Mais au reste, nous avons a y apprendre ; premierement, combien est divine la puissance de notre Iesus ; qui conserve sa vie & celle des siens, quand ils y sont appellez, dans les lieux les plus deserts & les plus destituez de moyens humains. Ne craignez point Chrétien, sous la conduite, & en la cõpagnie d'un si grand Maistre. Que l'horreur des choses & des affaires ne vous fasse point de peur. Il saura bien & vous nourrir dans la disette, & vous asseurer

1. Cor. 10.13.

asseurer dans l'effroy & vous garantir dans les deserts, & dans les fosses des lyons, & mesmes vous faire vivre dans la mort. Cét exemple nous apprend encore a ne point negliger le jeusne en telles rencontres ; lors que nous nous preparons a quelque œuvre de Dieu, ou que nous nous voyons menacez de quelque grande tentation. C'est ainsi qu'en usérent les premiers Fideles, lors qu'en voyant Paul & Barnabas pour prescher l'Evangile, ils les recommanderent ardemment a Dieu avecque jeûnes & prieres ; Et ceux-ci pareillement aprés avoir établi des Prestres, ou Anciens dans les Assemblées, *priant avecque jeûne, les recommandoient a Dieu, auquel ils avoient creu.* Et quant aux tentations, ou afflictions, c'étoit la coûtume des anciens Chrétiens, & vous savez que c'est aussi maintenant la nôtre, de jeûner & de prier, lors que l'Eglise est ou pressée, ou menacée de quelque tribulation. Ce sont là les jeusnes vrayement Chrétiens, conjoints avecque la priere, procedans du ressentiment de nos cœurs, & d'une sainte humiliation, nais de la necessité des choses, & non du mouvement des Planetes ;

Act. 13. 3. & 14. 23.

Planetes ; comme le Caresme Romain, qui n'est qu'une devotion Lunaire, attachée a l'Almanach, & dépendante des Epactes & des Cycles. Voilà jusques où il nous est permis d'imiter le jeusne de Iesus Christ. Pour sa durée, qui fut de quarante jours, c'est un miracle, qui n'appartient qu'a luy ; & le vouloir contrefaire, est une singerie, & non une imitation ; une vanitè & une mocquerie, & non une devotion. Ce doux & debonnaire Seigneur nous demande que nous imitions, non ses miracles, mais sa saintetè ; & que nous taschions d'exprimer autant que nous pourrons en notre vie, non les effets de sa puissance divine, qui sont au dessus de notre portée, mais la bontè, la charitè, & l'humilitè, qui reluisoient en toutes ses actions & souffrances. Lui-mesme, qui nous en a donnè le commandement, nous en vueille donner la volontè & la force ; & nous revestir de la vertu de son Esprit, afin que chargeât gayement son joug, qui est aisé, & portant alaigrement son fardeau, qui est leger, nous treuvions repos a nos ames selon sa veritable promesse, & nos saintes esperances. *Ainsi soit-il.*

FIN.



